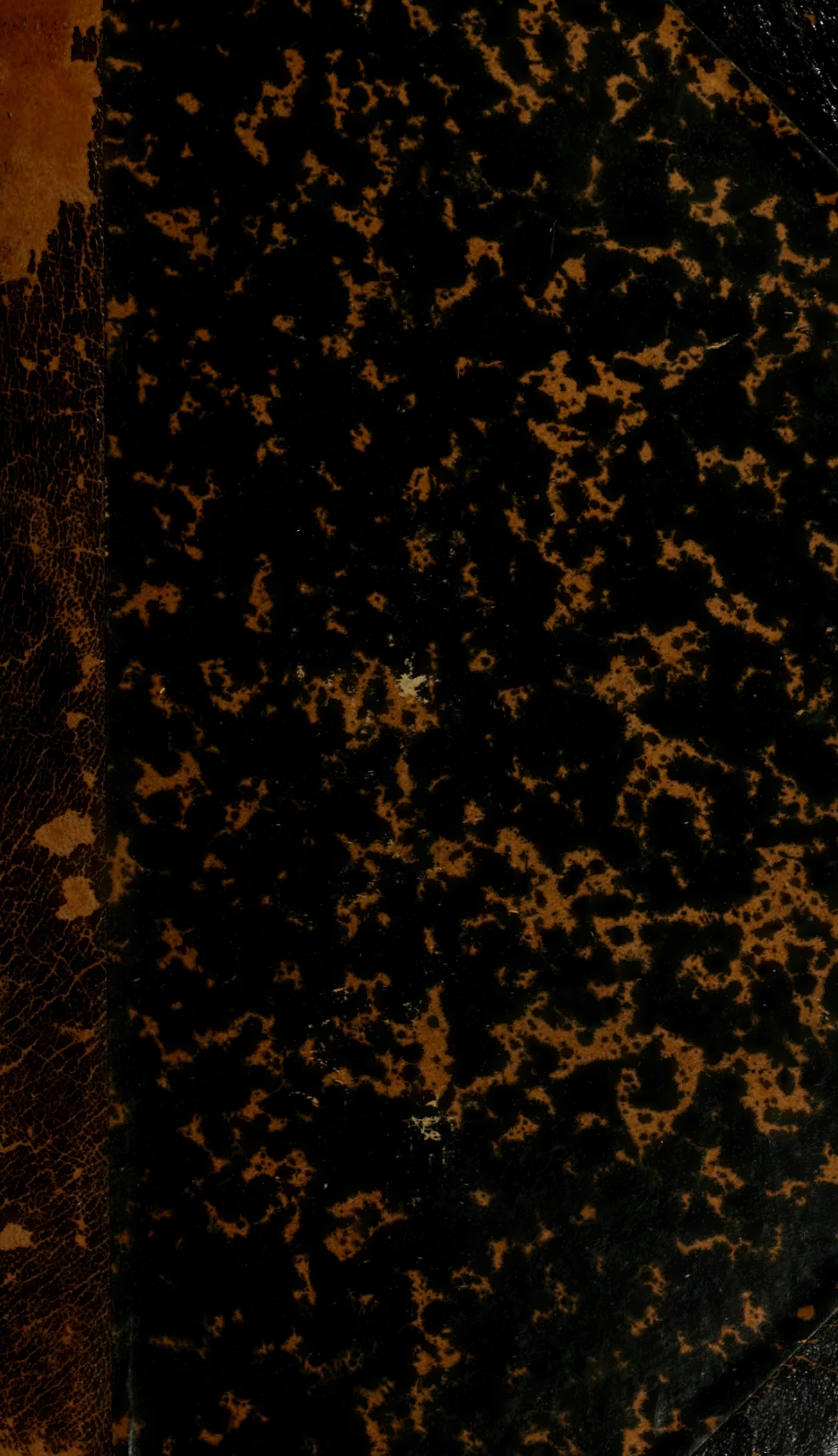
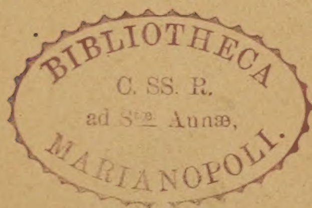


BIBLIOTHÈQUE THÉOLOGIQUE

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

VIII



BIBLIOTHÈQUE THÉOLOGIQUE DU XIX[e] SIÈCLE

RÉDIGÉE PAR LES PRINCIPAUX DOCTEURS DES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

Traduite par l'abbé P. BELET

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

PAR

S. E. le Cardinal HERGENRŒTHER

VIII





DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS
83, RUE DE RENNES, 83

LYON
3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ, 3

BIBLIOTHÈQUE
THÉOLOGIQUE
DU XIXe SIÈCLE.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

NEUVIÈME ÉPOQUE

L'AGE DE LA RÉVOLUTION

Depuis la Révolution française jusqu'au temps présent (1789-1877)

(SUITE).

CHAPITRE II.

LES ÉGLISES SÉPARÉES ET LES SECTES.

LES ÉGLISES ORIENTALES SCHISMATIQUES.

La Russie et son Église d'État.

Situation de l'Église russe. — Littérature théologique. — Convertis.

267. La Russie, à parler rigoureusement, fait aussi partie des États qui sont devenus la proie de la Révolution. La révolution d'en haut se révèle par le despotisme, qui foule aux pieds tous les droits d'autrui, si sacrés qu'ils soient, et malgré tous les

traités qui les garantissent; la révolution d'en bas se prépare par les progrès incessants du nihilisme, par l'invasion des sectes dans les basses classes, par l'incrédulité absolue dans les classes élevées, qui ne respectent extérieurement la religion de l'État qu'autant qu'elle est maintenue par la main puissante de l'empereur. Cette Église d'État, muette et dépourvue de tout moyen de retremper sa vie morale, n'a qu'un clergé absolument inculte dans sa majorité, et sa théologie, souvent empruntée à des auteurs protestants, n'a presque rien produit.

Eugène Bulgar, archevêque de Catherinoslaw et de Cherson (mort en 1806), polémiste ardent contre les Latins, était Grec d'origine. Platon, archevêque de Moscou (mort en 1812), fut surtout connu par sa *Doctrine orthodoxe*, sorte de catéchisme, où il se rapproche beaucoup des protestants. L'archevêque Méthodius publia en 1805 un ouvrage sur les trois premiers siècles; Macaire, d'abord moine, puis évêque, fut l'auteur le plus important en matière d'histoire ecclésiastique et de dogme. L'histoire de l'Église et le droit canon furent encore cultivés par Philarète, archevêque de Tschernigow, Kopalowitsch et A. Pawlow, professeurs à Moscou. Mais, en somme, les laïques s'adonnaient beaucoup plus à la littérature que le clergé. Quoique les conversions au catholicisme fussent sévèrement interdites, plusieurs Russes de distinction, réfugiés à l'étranger, entrèrent dans son sein : en 1840, le prince Galitzin, qui fut suivi de plusieurs membres de sa famille; en 1843, le comte Grégoire Schuwalow, puis le prince Gagarin et le comte Martinow (tous deux jésuites); en 1852, la princesse Narischklin, une parente de l'empereur; en 1856, la mère du prince Barnatinski, commandant dans le Caucase; en 1866, la fille du chancelier d'État, comte Nesselrode; la femme de M. de Seebach, ambassadeur de Saxe à Paris.

Il est vrai que l'Église officielle faisait dans l'empire russe de bien plus grandes conquêtes; mais elles étaient le fruit, non de la conviction intérieure, mais de la plus formidable contrainte, qui ne pouvait que démoraliser les instruments mêmes de sa séduction. La contrainte fut d'abord employée contre les Ruthènes unis, et bientôt aussi contre les protestants et les catholiques latins.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 267.

A. de Stourdza, Considérations sur la doctrine et l'esprit de l'Église orthod., Weimar, 1816; en allem. par Kotzebue, Leipzig, 1817; Theiner, die Staatskirche Ruszlands, Schaffhouse, 1844; Harthausen, Studien über die inneren Zustænde in Ruszland, 1848, 2 vol.; Wimmer, die griech. Kirche in Ruszland, Dresde, 1848; Léouzon-Leduc, la Russie contemporraine, Paris, 1854; Dolgorukow, la Vérité sur la Russie, Paris, 1863; Schédo-Ferrotti, Études sur l'avenir de la Russie, Berl., 1863; Augsb. Allg. Ztg., 1863, suppl.; Pichler, Gesch. der kirchlichen Trennung, II, p. 282 et suiv.; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 170 et suiv.; Gagarin, La Russie sera-t-elle catholique? Paris, 1856; le même, la Réforme du clergé russe, Paris, 1867; Galitzin, Mélanges sur la Russie, Paris, 1863; Tondini, l'Avenir de l'Église russe, Paris, 1874. Voyez aussi VIII, § 183. — Strahl, Das gelehrte Ruszland, Leipzig, 1828; Pichler, II, p. 309 et suiv.; Sybel, Histor. Ztschr., 1866, t. XVI, p. 139 et suiv. Du professeur Pawlow, Description de plusieurs recueils de canons contenus dans les manuscrits grecs, éd. Moscou, 1874, et Polémistes gréco-russes, éd. Pétersbourg, 1878. — Augsb. Allg. Ztg., août 1841, n. 165; Sion, 1853, n. 76, 77.

Pertes de l'Église catholique sous Catherine II.

268. L'incrédule impératrice Catherine II (1772-1796) avait, conformément à sa promesse, protégé la religion catholique et les prêtres latins dans la Russie Blanche, détachée de la Pologne en 1773; mais elle avait aussi immédiatement commencé à priver les Ruthènes unis de toute relation avec Rome. Si, par le traité de Grodno (13 juillet 1793), lors du second partage de la Pologne, elle accorda encore la liberté religieuse aux catholiques des deux rites, de sa propre autorité elle abolit les évêchés, les remplaça par d'autres, et finit par ne laisser aux Ruthènes que le siège de Poloczk. Elle supprima complètement la métropole de Kiew et donna une pension au métropolitain de Saint-Pétersbourg.

Après le troisième partage de la Pologne en 1795, elle aurait volontiers détruit tous les évêchés latins, si la mort ne l'eût arrêtée dans l'exécution de ce plan (9 novembre 1796). Près de dix mille églises paroissiales, cent cinquante couvents et huit millions de catholiques furent entraînés de force dans

l'apostasie par ce gouvernement despotique. On enleva au clergé et l'on séquestra les établissements nécessaires à son éducation, et on lui imposa la dépravation des mœurs, d'autant plus que l'archevêque Stanislas Siestrcencewicz, fils converti de parents calvinistes, ambitieux et dévoré de la soif de l'or, était en tout l'instrument aveugle de la czarine.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 268.

Cf. VIII, § 180. Documents dans Archiv für kath. K.-R., t. VII, p. 145 et süiv.; t. XVIII, p. 218, 352.

Règne plus modéré de Paul Ier.

269. Le fils de Catherine, l'empereur Paul Ier, avait fait la connaissance de Pie VI dans un voyage en Italie (1790), et lui avait demandé un légat pour assister à la cérémonie de son couronnement ; il arrêta la persécution de l'Église unie, et négocia avec le légat Laurent Litta, archevêque de Thèbes, alors nonce à Varsovie, au sujet d'une nouvelle organisation de cette Église. Les unis recouvrèrent les trois évêchés de Poloczki, Luck et Brest, ainsi que plusieurs couvents de basiliens : Pie VI sanctionna cette mesure par une bulle du 15 novembre 1798. Parmi les évêchés latins, l'empereur fit rétablir ceux de Wilna, Caminiecz, Luck, laissa subsister celui de Livonie sous le nom de Samogitie, et fonder le diocèse de Minsk en remplacement de l'évêché supprimé de Kiew. Ces cinq évêchés devaient être suffragants de Mohilew. Sur le désir de l'empereur, un évêché fut également érigé à Varsovie par la bulle du 16 octobre 1798. Paul Ier offrit au pape, si gravement menacé par la république française, un asile dans ses États ; il témoigna sa pleine bienveillance à l'ordre de Malte, et obtint de Pie VII, le 7 mars 1801, le rétablissement de la Compagnie de Jésus en Russie. Cependant, quelque bienveillant que l'empereur se montrât envers les catholiques, les principes de l'absolutisme gouvernemental ne demeurèrent pas moins en vigueur sous son règne. Le collège ecclésiastique érigé en 1800 pour tous les catholiques, et placé sous la présidence de l'archevêque de Mohilew, fut mis sous la surveillance du sénat, et l'on obligea le clergé

d'obéir aux lois de l'empereur en matière ecclésiastique comme en matière civile.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 269.

Mémoires de Consalvi, éd. allem., p. 462 et suiv.; Bull. Rom. Cont., t. X, p. 167; t. XI, p. 106 et seq.; Archiv für K.-R., t. VII, p. 146; t. XVIII, p. 218, 251; Theiner, Neueste Zustænde, Augsb., 1841, II, p. 102 et suiv., 301 et suiv.; Mejer, Propag., I, p. 462 et suiv.; Pichler, II, p. 222 et suiv.

Alexandre Ier. — La situation de la Pologne.

270. Paul Ier, assassiné le 23 mars 1801, eut pour successeur l'aîné de ses fils, Alexandre Ier, qui confirma le collège ecclésiastique catholique (ukase du 13 novembre 1801) et l'agrandit en 1804, en lui donnant quatre assesseurs choisis parmi les unis. Le pape ne pouvait pas reconnaître cette institution, d'autant plus que l'autorité y était confiée à des fonctionnaires laïques, qui plus tard furent régulièrement choisis parmi les non-catholiques. Il est vrai qu'en 1803 le nouvel empereur établit une ambassade à Rome et sembla vouloir plus d'une fois concilier le respect de la religion d'État avec la protection des autres confessions; mais, grâce aux intrigues du métropolitain de Saint-Siestrcencewicz, qui ne laissait point parvenir au pape de renseignements exacts sur ses menées, le nonce Thomas Arezzo, archevêque de Séleucie, fut expulsé de la cour dès 1802. La liberté des relations des évêques avec Rome était constamment entravée, et quand le comte Vernègues, un Français naturalisé Russe, fut, sur les instances de Napoléon, après une foule de vicissitudes malheureuses, extradé de Rome en juin 1804, l'empereur, d'ailleurs bienveillant, et dans la suite trop accessible aux influences des piétistes protestants (surtout de Mme de Krüdener), défendit sévèrement toute relation avec le Saint-Siège. Cette défense, l'archevêque, qui fonctionnait désormais sans le contrôle du pape, ne cessait de l'inculquer à ses subordonnés. L'invasion des Français en Russie (1812) raviva la haine contre le pape. Les conversions de quelques Russes de distinction, les intrigues du clergé russe et des protestants amenèrent l'expulsion des jésuites de

Saint-Pétersbourg (1815), et plus tard de tout l'empire (1820).

Sur ces entrefaites, de nombreux changements s'étaient produits dans les affaires de Pologne. Le grand-duché de Varsovie était catholique, et la constitution polonaise du 27 novembre 1815 assurait aux catholiques l'entière protection du gouvernement; le statut du 18 mars 1817, qui réglait leur situation, contenait la même garantie et soumettait le clergé à la commission pour la civilisation du peuple. Le 12 mars 1817, Pie VII, de concert avec l'empereur, érigea Varsovie en archevêché, et lui donna pour suffragants les évêchés de Cracovie, Wladislaw, Lublin (érigé depuis le 23 septembre 1805), Sandomir, Podlachie ou Jannow, Seyna (Augustowo), Plock (30 juin 1818). L'évêché uni de Chelm subsistait encore avec deux cents paroisses.

De son côté, Alexandre conféra à l'évêque de Poloczk, en 1806, la dignité archiépiscopale, de même qu'à l'évêque de Wilna en 1809. Les relations avec Rome et avec le dehors en général furent constamment empêchées; aucun Polonais n'avait le droit, sans une autorisation particulière, de fréquenter une université étrangère (décret de 1822). Les protestants, au contraire, obtinrent divers allégements. Sous le règne d'Alexandre, on fit de nombreux efforts pour relever l'Église d'État, profondément déchue, mais ils n'eurent point de résultat décisif. Une société biblique, instituée sous la direction du Saint-Synode, fut supprimée par le gouvernement suivant.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 270.

Mémoires de Consalvi, p. 472 et suiv.; Theiner, Neueste Zustænde, II, p. 325 et suiv.; Mejer, I, p. 164, n. 2, p. 465; Politz, Europ. Verfassungen, III, p. 24, 37; Artaud, Vie de Pie VII, vol. I, ch. XXXVI, p. 832, éd. allem.; Münch, Conc., II, p. 748-772; Walter, Fontes, p. 458-463; Archiv für kath. K.-R., t. VII, p. 146 et suiv.; t. XVIII, p. 219, 400 et suiv.

Nicolas Ier et sa tyrannie.

271. L'empereur Nicolas Ier revint complètement aux plans de Catherine et essaya de rétablir peu à peu, par les mesures

les plus violentes, l'unité de son empire. Une censure sévère, la suppression de la liberté d'enseignement marquèrent le commencement de son règne; il était beaucoup plus indulgent aux protestants qu'aux catholiques. Déjà en 1826, sur une représentation du synode dirigeant, il défendit par un ukase la propagation et la vente des catéchismes et des livres de piété rédigés dans l'esprit de l'Église unie et imprimés par les unis. Par un autre ukase du 22 avril 1828 il menaçait déjà dans son existence l'Église grecque unie et la plaçait sous la surveillance du ministre des cultes. L'évêché de Luck fut complètement supprimé; les deux autres évêques reçurent le titre de métropolites, mais leurs droits furent conférés au consistoire uni de Saint-Pétersbourg. Les couvents de basiliens tombèrent complètement sous la juridiction des évêques et de leurs consistoires; plusieurs furent sécularisés et convertis en paroisses; vingt-quatre seulement furent autorisés à subsister encore.

Après l'insurrection polonaise de 1830, le czar se crut dégagé de ses précédentes obligations, tout en garantissant encore dans le statut organique du 26 février 1832 (art. 5 et 6) la liberté religieuse et l'inviolabilité des biens ecclésiastiques. Dès 1830, il fut sévèrement interdit au clergé catholique de recevoir des conversions, de confesser des étrangers, de prendre à son service des Russes orthodoxes, de quitter le lieu de sa résidence sans la permission du gouvernement. En février 1832, deux cent deux couvents furent abolis dans l'archidiocèse de Mohilew, et il n'en resta que quatre-vingt-neuf; le 10 mars, défense fut faite dans tout l'empire de publier les bulles du pape; le 19 juillet, l'ordre des basiliens fut complètement supprimé; le 20 août, tous les enfants issus de mariages entre catholiques et schismatiques furent adjugés à l'Église officielle, et il fut prescrit sous peine de nullité que ces sortes de mariages seraient conclus devant les prêtres de l'Église russe. On interdit au clergé latin, sous les peines les plus rigoureuses, de donner les sacrements aux fidèles grecs unis, ce que l'Église permettait en cas d'urgence et ce qui était souvent arrivé. Il ne devait plus y avoir désormais de culte commun entre les catholiques du rite latin et les catholiques du rite grec.

Toutes les écoles ecclésiastiques, tous les séminaires fondés pour les Grecs unis dans les métropoles de la Lithuanie et de

la Russie Blanche furent abolis; on voulut contraindre leur clergé à faire ses études dans les établissements schismatiques. Le mode de nomination aux charges spirituelles chez les Grecs unis fut changé, le droit de patronage supprimé (1833). Le collège ecclésiastique des Grecs unis fut soumis au procureur général du synode schismatique et privé de toute indépendance. Des évêchés schismatiques furent érigés dans des villes catholiques, et diverses églises successivement enlevées aux catholiques, même à Varsovie; en 1834, il fut ordonné qu'on adopterait les usages schismatiques et qu'il y aurait uniformité complète entre le rite uni et le rite de l'Église officielle. Le principal instrument de l'empereur était Joseph Siemazko, évêque de Lithuanie, président du collège ecclésiastique uni, homme sans conscience, qui déjà en 1831 avait iutroduit un missel schismatique imprimé à Moscou; il repoussa en 1834 les représentations des prêtres fidèles à l'union, ne favorisa que les clercs hostiles à Rome, et prêta un concours fidèle à toutes les mesures violentes du gouvernement.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 271.

P. Gallus Morel, Pæpstl. Staatschrift mit 90 Documenten, en allem., Einsiedeln, 1832. Cf. Archiv, et. VII, p. 147 et suiv.; t. XVIII, p. 251 et suiv., 410 et suiv.; Œsterr. Revue, 1864 et suiv., par J.-A. v. Helfert; Persécutions et Souffrances de l'Église cath. en Russie, Paris, 1842; en allem. par Zürcher, Schaffhouse, 1843 : Mejer, p. 463; Pichler, p. 239 et suiv. — Martinov. le Plan d'abolition de l'Église grecque unie (Études relig., 1873, III, 1 et seq.; IV, p. 268 et seq.); Cornely, Stimmen aus Maria-Laach, t. V, p. 405 et suiv.

Négociations hypocrites avec Rome.

272. A Rome, l'ambassadeur russe dissimulait avec soin le véritable état des choses. Tandis qu'en 1831 et 1832 il présentait le plan d'une nouvelle circonscription des diocèses de la Russie Blanche, il demandait au pape de mettre le clergé en garde contre les menées révolutionnaires et il le préparait à une apostasie en masse au profit de l'Église officielle. Le 9 juin 1832, Grégoire XVI rappela aux évêques de Pologne les principes de l'Église sur l'obéissance due à l'autorité tempo-

relle; mais il invita en même temps l'ambassadeur à citer des faits au lieu de se borner à des accusations générales; il chargea le secrétaire d'État de faire des représentations sérieuses sur la persécution de l'Église catholique en Pologne et en Russie, puis de proposer qu'un commissaire pontifical fût accepté à Saint-Pétersbourg pour prendre les informations nécessaires. La cour de Russie s'y refusa; elle essaya en 1833 de réfuter par des sophismes les griefs du souverain pontife et de dissimuler le véritable état de la question.

Pendant ce temps, les conversions des unis, presque toujours amenées par la force persuasive du knout, continuaient leur cours, et les pétitions du clergé et de la noblesse catholiques demeuraient sans effet auprès de l'empereur; la cour renvoya même à ses auteurs la pétition par laquelle cent vingt prêtres unis demandaient l'éloignement du traître Siemazko, et elle enferma les signataires dans des couvents. En 1836, un code sur le mariage, qui blessait profondément les principes catholiques, fut publié pour la Pologne, et l'ambassadeur à Rome accusa, sous de futiles prétextes, Mgr Marcellus Gutkovski, pieux évêque de Podlachie. Invité à se justifier, l'illustre prélat exposa les motifs de la haine qui pesait sur lui. Déjà l'on avait séquestré ses revenus et il en était réduit à vivre d'aumônes. L'ambassadeur russe ayant demandé de nouveau sa destitution au commencement de 1837, le Saint-Siège répondit qu'il ne pouvait ni ne devait l'accorder avant que des délits eussent été clairement démontrés. Il devint chaque jour plus évident que l'évêque Gutkovski était profondément aimé de ses diocésains et qu'il n'était persécuté des schismatiques que parce qu'il s'opposait à ce qu'on arrachât ses diocésains à l'unité religieuse. Le 21 juin 1837, le Saint-Père adressa à ce généreux confesseur une lettre de consolation et d'encouragement, et, le 28 février 1838, le cardinal Lambruschini déclara à l'ambassadeur russe que, les renseignemenis obtenus n'attestant que la fidélité de l'évêque à ses devoirs, on espérait de la justice de Sa Majesté que la menace de l'écarter de son troupeau ne serait point exécutée.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 272.

Grégoire XVI aux évêques de Pologne, 1832 : Morel, p. 10; Roscov., II, p. 333-336, n. 37. Note du cardinal Lambruschini : Morel, p. 13; Roscov., t. III, p. 811-822, n. 629. Actenstücke über den Bischof Gutkovski : Catholique, Août 1834, suppl., p. 33; Mars 1836, suppl., p. 78; Morel, p. 112 et suiv.; Roscov., t. II, p. 546-550, 609-612, n. 380, 392; t. III, p. 822-828, n. 630, 631.

Apostasie de trois évêques unis et de plusieurs ecclésiastiques.

273. Cependant l'œuvre de la trahison et de la violence avait atteint son point de maturité. Le 12 février 1839, Joseph Siemasko, son vicaire, l'évêque de Brest et l'évêque de la Russie Blanche, outre plusieurs ecclésiastiques, déclarèrent nulle l'union violemment introduite en 1595 par le roi de Pologne, et prièrent l'empereur de les recevoir de nouveau dans l' « Église de leurs pères ». Un décret du mois de mars approuva cette démarche ; les deux départements du clergé grec orthodoxe et du clergé grec uni furent confondus ensemble ; ce joyeux événement, cette victoire du schisme fut célébrée par de violentes sorties contre la puissance étrangère qui avait usurpé la place de Jésus-Christ.

Peu de temps après cette défection en masse, le 25 février, Nicolas avait envoyé à Grégoire XVI une lettre fort obligeante, pour le remercier du brillant accueil qui avait été fait à Rome à l'aîné de ses fils Alexandre, l'assurant de sa sollicitude pour tous ses sujets catholiques et promettant d'avoir égard autant que possible aux désirs du Saint-Père. Quand la nouvelle de l'événement de février parvint à Rome, le pape, dans son allocution du 22 novembre 1839, exprima la profonde douleur que lui causait l'apostasie de ces évêques, de ces prêtres et de ces fidèles, et dévoila ouvertement les moyens artificieux qu'on avait employés.

On introduisit d'abord les livres religieux reçus des schismatiques, et l'on se conforma entièrement à leurs prescriptions, afin de tromper le peuple par la ressemblance des rites et de l'entraîner dans le schisme sans qu'il s'en aperçût. Puis on

invita de vive voix et par écrit, sous peine de perdre leurs fonctions, les prêtres à signer un formulaire qui attestait la ressemblance du rite avec celui de l'Église officielle. A la fin, les prélats apostats se chargèrent eux-mêmes de déclarer au nom de leurs diocésains que ceux-ci passaient au schisme, ce qui fut accepté et approuvé par le Synode schismatique. Plusieurs fidèles se virent ainsi engagés, sans savoir comment, dans la société des schismatiques; les récalcitrants subirent la plus cruelle persécution. En vain le pape exprima l'espoir qu'un monarque d'ailleurs si intelligent écouterait la voix de la justice : la ruse et la violence régnaient partout. Au mois de mars 1838, le président de la commission des cultes, dans une lettre à l'évêque uni de Chelm, dont le diocèse avait été provisoirement épargné, disait qu'on avait tort de craindre que les unis ne fussent contraints d'embrasser la croyance russe, et que c'était pour cela que plusieurs unis avaient adopté le rite latin. Déjà les catholiques du rite latin redoutaient eux-mêmes qu'on ne le supprimât, d'autant plus qu'un grand nombre de leurs évêchés étaient pendant longtemps demeurés vacants.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 273.

Documents du 12 févr. 1839 : Oldekop, Ueber die Wiedervereinigung der Unirten mit der rechtglæubigen Kirche, Stuttg., 1840, p. 24; Martens, Supplément XX, II, 595 ; Morel, p. 65 et suiv. Réponse de Grégoire XVI à Nicolas, 6 avril 1839 : Morel. p. 110 ; Roscov., II, p. 414-416, n. 353. Allocution du 22 nov. : Morel, p. 105-109 ; Roscov., t. III, p. 635-639, n. 634; Friedr. v. Gagerns, Russisches Tagebuch, 1839 (Leben des Generals Fr. v. Gagern, ed. von Heinrich v. Gagern, Leipzig et Heidelb., 1857, t. III.), d. d. 14 sept. 1839. Cf. Augsb. Allg. Ztg., 27 janv. 1857, suppl., n. 24. — La Législation russe en face de la liberté de conscience à notre époque, trad. du français, Munster, 1859; Pichler, II, p. 251 et suiv.

Éloignement de l'évêque de Podlachie. — Documents officiels de Rome.

274. Le 29 avril 1840, le courageux évêque de Podlachie était envoyé en exil. L'ambassadeur russe en informa (17 mai) le secrétaire d'État, en ajoutant que l'empereur avait condamné le prélat revêche non comme évêque, mais comme sujet et

fonctionnaire. Le cardinal Lambruschini défendit de nouveau dans sa réponse l'évêque persécuté, réfuta cette assertion qu'un évêque est un fonctionnaire public, susceptible d'être institué et destitué au gré de souverain; il prouva que l'évêque avait rendu à l'empereur ce qui est dû à l'empereur, mais aussi qu'il avait rendu à Dieu ce qui est dû à Dieu, et il rappela les cruelles épreuves des catholiques de Russie. Ces épreuves, malgré la difficulté des relations, ne laissaient pas d'être connues du Saint-Père, surtout la défense faite aux prêtres latins de recevoir la confession des fidèles qu'ils ne connaissaient pas personnellement, la suppression et la fermeture des séminaires, des couvents et autres établissements ecclésiastiques, l'abolition de l'ordre des basiliens, les constants efforts que l'on faisait pour transformer en crime politique la fidélité à l'Église catholique.

Le czar maintint son décret et écrivit au pape (3 décembre) pour lui rappeler la part que son frère Alexandre avait eue dans la restauration des États de l'Église. Afin d'épargner de nouveaux malheurs aux catholiques de ce vaste empire, Grégoire XVI finit par conseiller, le 7 avril 1841, à Mgr Gutkovski, si rudement éprouvé, de renoncer à son évêché. Sa lettre ne lui parvint que le 7 mai 1842, après que plusieurs fonctionnaires lui avaient déjà conseillé de résigner. Le prélat se soumit et signa sa démission. Plus de dix mois s'écoulèrent encore avant qu'il recouvrât la liberté et obtînt une pension, dont il alla jouir à Lemberg. Le pape avait espéré que le désistement de Mgr Gutkovksi et la préconisation de l'évêque Ignace-Louis de Megara comme archevêque de Mohilew (1er mars 1841) disposeraient l'empereur à tenir compte des griefs des catholiques polonais et russes; mais la situation ne fut pas essentiellement modifiée, et en 1840 le nom de « grec uni » fut voué au mépris. Il fut décidé que l'apostasie de l'Église officielle serait punie de la confiscation des biens, et l'on renforça encore la rigueur des anciens décrets.

Dans son allocution du 22 juillet 1842, Grégoire XVI exposa au monde catholique les nombreux et inutiles efforts qu'avait faits le Saint-Siège pour sauver cette portion si importante de l'Église, et déplora amèrement les moyens fallacieux qu'on employait pour faire accroire aux catholiques de l'empire russe

que le Saint-Siège les avait complètement oubliés et les abandonnait à leur sort. Cette allocution fut suivie de la publication de quatre-vingt-dix documents.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 274.

Lettre de l'évêque Gutkovski au Saint-Père, d. d. Lemberg, 1er mai 1843 (Relig.-und K.-Freund, Wurzb., 1843, p. 691 et suiv.; Roscov., t. III, p. 879-887, n. 648). Note de l'ambassadeur russe, ib., p. 826-330, n. 632; Morel, p. 124. Réponse de Lambruschini, 1er juin 1840 : Morel, p. 128; Roscov., p. 830-835, n. 633. Autres décrets : Morel, p. 150 et suiv. Cf. Pichler, II, p. 255-259. Allocut. du 22 juillet 1842 : Morel, Eing., p. v et suiv.; Roscov., t. III, p. 844 et seq., n. 638. Au premier document politique traduit par Morel se rattache le second : Esposizione documentata sulle costanti cure del Sommo Pontifice Pio IX a riparo de'mali che soffre la Chiesa cattolica nei dominii di Russia e di Polonia, Roma, 1866, in-4°, avec 55 pages d'exposition et 100 documents; en allem. par Moy. Archiv. für kath. K.-R., 1867, t. XVII, p. 266-314, 383-451 ; t. XVIII, p. 74-114 ; Civiltà cattolica, 1867, ser. VI, vol. IX, p. 61, 299, 553 ; vol. X, p. 51, 401 et seq.

Nicolas Ier à Rome. — Concordat de 1847.

275. L'arrivée de l'empereur Nicolas à Rome en décembre 1845 et les deux visites qu'il fit au Vatican, produisirent une immense sensation. Le chef de l'Église latine, un pauvre vieux prêtre dont toute la force résidait dans la dignité et l'élévation de son caractère, représenta dans un langage sévère à ce puissant monarque, à ce chef de la plus grande société schismatique, l'oppression qui pesait sur les catholiques de Russie ; il lui cita les mesures les plus vexatoires et lui remit une plainte en 22 paragraphes. L'empereur promit de la lire; dans une seconde visite, il fit une première réponse, conçue en termes généraux, mais il donnait à entendre que les griefs du pape seraient pris en considération. Il laissa encore quelque temps à Rome le comte de Nesselrode, afin qu'il pût s'enquérir plus en détail des questions soulevées et négocier avec le cardinal Lambruschini.

Peu de temps après son exaltation, Pie IX apprit que l'empereur se proposait d'envoyer à Rome, comme plénipotentiaire extraordinaire, le comte Bludoff, pour régler les affaires catho-

liques de son empire. Il reçut cette nouvelle avec joie et autorisa ledit cardinal, auquel il adjoignit le prélat Corbolli-Bussi, à entamer des négociations. Après plusieurs conférences, un concordat en trente et un articles fut signé le 3 août 1847. D'autres points, sur lesquels on n'était pas encore tombé d'accord, furent consignés dans un protocole distinct, également signé. On conserva pour la Russie la métropole de Mohilew, avec les évêchés de Wilna, Samogitie, Minsk, Luck, Caminiecz; on érigea l'évêché de Cherson ou Tiraspol, avec un suffragant à Saratow, un chapitre de cathédrale et un séminaire; on prit des mesures relativement aux catholiques d'Arménie, on garantit aux évêques l'exercice de leur droit ecclésiastique, même en ce qui regardait l'enseignement, et l'on fixa les attributions des consistoires. La métropole de Varsovie et les huit diocèses de Pologne devaient être maintenus. Cependant Pie IX dut attendre encore jusqu'au 3 juillet 1848 avant de pouvoir annoncer à l'univers chrétien, dans une allocution, l'accord ratifié à Saint-Pétersbourg et publier la nouvelle bulle de circonscription.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 275.

Hist.-pol. Bl., t. XVII, p. 290 et suiv. Cf. ibid., p. 81 et suiv.; t. XV, p. 400 et suiv.; t. XVI, p. 66 et suiv., 747 et suiv.; Wiseman, Erinnerungen an die vier letzten Pæpste, p. 382 et suiv.; Szadowski, Macrina Mieczyslavska, Aebtissin von Mink, Frib., 1864; Pichler, II, p. 259 et suiv. Conv. 3 août 1847 : Acta Pii IX, vol. I, p. 110-133. Cf. Archiv, t. VI, p. 170 et suiv. Allocutions du 17 déc. 1847 et du 3 juillet 1848 : Acta Pii IX, vol. I, p. 72, 102 et seq.

Rupture du concordat.

276. La Russie ne tint pas compte des autres griefs du pape; la convention elle-même ne fut pas exécutée et demeura lettre morte. L'ancienne législation fut entièrement maintenue : défense de correspondre avec des supérieurs étrangers, punition de ceux qui passaient au catholicisme, soumission à la censure de fonctionnaires laïques et schismatiques des sermons qui devaient être prêchés, etc. En 1850, plusieurs couvents furent de nouveau supprimés, les catholiques d'Arménie sollicités à l'apostasie, plusieurs églises enlevées au culte catholique, des

prêtres fidèles à leurs devoirs expulsés violemment de leurs places.

Quand l'archevêque de Mohilew, en 1852, adressa aux doyens une circulaire sur l'entretien des édifices religieux en invoquant le concordat, le ministre l'invita à rendre compte de cet acte et déclara que le concordat n'avait absolument rien changé à l'ordre de choses. Les prêtres ne devaient puiser leurs sermons que dans un recueil de discours imprimé avec l'approbation du gouvernement. Les plaintes formulées par le Saint-Siège en 1852 et 1853 étaient complètement dédaignées, et le césaropapisme plus florissant que jamais.

En 1854, Nicolas chercha dans l'oppression de ses coreligionnaires par la Porte Ottomane un prétexte pour entreprendre une guerre formidable, bien que les chrétiens eussent plus de libertés sous le sceptre turc que les catholiqnes n'en avaient en Russie. Le peuple russe, dont on avait surexcité le fanatisme, fut humilié dans son orgueil par les pertes qu'il eut à essuyer. L'empereur Nicolas mourut avant la fin de la guerre de Crimée (2 mars 1855), après avoir souvent persécuté les duchoborzes, les luthériens et les juifs, et fait tout ce qui dépendait de lui pour déployer l'autorité absolue d'un chef de l'Église orthodoxe. Son fils et successeur Alexandre II poursuivit le plan qu'il avait formé de soumettre tous ses sujets à cette Église.

Alexandre II.

277. Pie IX, le 9 avril 1855, conjura le nouvel empereur, qui lui avait fait part de son élévation au trône, de témoigner sa bienveillance et sa protection aux sujets catholiques de son empire. Le 30 janvier 1856, il fit recueillir les griefs du Saint-Siège, et reçut du nouvel ambassadeur de Kisselef les déclarations les plus rassurantes. Le prince Flavio Chigi, archevêque de Myre, se rendit à Moscou pour le couronnement de l'empereur (7 septembre 1856), en qualité de délégué du Saint-Siège. Il fut reçu avec politesse, mais n'obtint rien d'important. La lettre qu'Alexandre II écrivit au pape ne touchait point aux affaires religieuses. La commission qu'il établit pour ces sortes de questions était en grande partie hostile aux catholiques;

elle ne voulut consentir à aucun changement dans la législation russe; elle autorisa seulement la nomination de quelques évêques et le maintien provisoire de quelques couvents. Neuf ans plus tard, en novembre 1856, le concordat fut publié dans le journal de Varsovie, mais défiguré et accompagné d'une foule de dispositions qui le contredisaient ouvertement. On essaya de propager le schisme dans le diocèse de Chelm, dernier diocèse ruthénien, et l'on envoya des clercs unis à des universités schismatiques, pour les employer ensuite comme professeurs de séminaires.

Rome exhorta vivement l'archevêque de Varsovie et l'administrateur de Chelm à user de vigilance, et recommanda à la sollicitude des prêtres latins les unis qu'on enlevait si souvent à leurs pasteurs. Cette sollicitude des prêtres latins fut considérée comme un crime par le gouvernement russe : il rappela les prohibitions qu'il avait faites et les renouvela en 1858. Les évêques ne recevaient pas les lettres du pape, et ils n'eurent pas même connaissance de la publication du jubilé; il leur était défendu d'adresser des rapports à Rome. Lorsque Pie IX (31 janvier 1859) fit de nouveau parvenir ses plaintes et ses prières à l'empereur, on se contenta (31 mars) de lui répondre, en termes généraux, que l'empereur veillait aux intérêts des sujets catholiques romains.

Les concessions faites en 1856, par crainte que le congrès de Paris n'intervînt dans l'affaire de la Pologne, ne furent pas maintenues; les représentations de l'épiscopat polonais en 1861, de même que la demande du secrétaire d'État tendant à ce qu'il ne fût mis aucun obstacle à l'institution d'un évêque pour les catholiques d'Arménie, demeurèrent sans résultat, et il devint chaque jour plus manifeste qu'on visait aussi à russifier la Pologne.

Persécution en Pologne.

278. Quand l'archevêque de Varsovie Antoine Fialkowski mourut en octobre 1861, le gouvernement refusa d'accepter le vicaire Antoine Bialobrezeski, nommé par le chapitre, et ordonna à celui-ci de procéder à une seconde élection; il fit emprisonner le vicaire capitulaire, défendit au chapitre de

s'adresser au pape, et fit profaner les églises par la troupe. Comme l'irritation des esprits allait croissant, la Russie jugea opportun de manifester à Rome des dispositions plus favorables : elle ne s'opposa plus à l'envoi d'un nonce dans la résidence impériale, et l'empereur exprima le désir que le siège épiscopal de Varsovie fût confié au digne Sigismond Felinski ; le pape le préconisa en effet (6 janvier 1862) et lui donna des instructions détaillées sur les affaires de son diocèse. Cependant les lois qui empêchaient les libres relations du nonce avec le clergé ne furent pas supprimées ; une commission des cultes et de l'enseignement, instituée pour la Pologne, empiéta ouvertement sur les droits de l'Église, et une persécution véritable commença contre la nationalité polonaise et contre le catholicisme.

L'insurrection polonaise, attisée à Paris par le comité révolutionnaire de Pologne, provoquée en grande partie par les mesures vexatoires et tyranniques des Russes, et surtout par l'oppression du peuple et du clergé catholiques, ne pouvait qu'aggraver la position de la Pologne et celle de l'Église catholique. Des cruautés révoltantes furent commises. L'archevêque Felinski se vit déporter à Iaroslaw (juillet 1863) ; on défendit au chapitre et au clergé de correspondre avec lui ; plusieurs prêtres subirent la prison et la mort, uniquement pour avoir donné les secours de la religion aux Polonais blessés dans le combat ; plusieurs couvents furent convertis en postes militaires, les églises saccagées, de lourdes contributions imposées au clergé. En Lithuanie, le général Mourawieff fit une véritable guerre de destruction contre la langue polonaise et le catholicisme ; l'évêque de Wilna fut déporté, et le gouvernement confia l'administration du diocèse de Varsovie à l'évêque auxiliaire Rzewuski, en place de l'archevêque.

Pie IX (1864) se plaignit des terribles épreuves de l'Église de Pologne, où le culte avait cessé dans plusieurs endroits. Le gouvernement répondit par la suppression des couvents, par l'abolition d'une foule de fonctionnaires chers aux catholiques, par d'effroyables rigueurs contre le diocèse uni de Chelm, dont l'évêque Kalinski ne put se faire sacrer ni remplir ses fonctions. On exila le prélat Rzewuski de Varsovie (octobre 1865), et l'on persécuta le chapitre. Nulle plainte ne fut entendue, et l'évêque de Chelm se vit traîner en exil. Une loi du 25 décembre

1865 sur l'organisation du clergé catholique romain acheva de bouleverser l'ordre ecclésiastique. Il fut interdit de faire des processions hors des églises, comme à d'autres ecclésiastiques de porter des secours dans des paroisses privées de prêtres ; l'ancien diocèse de Caminiec fut complètement supprimé (5 juin 1866). Le pape, dans son allocution du 29 octobre 1866, déplora amèrement les attentats commis contre la justice, et une pièce officielle datée du 15 novembre fournit les documents à l'appui de ses griefs. D'autre part, un ukase du 14 novembre déclara que toutes les conventions passées avec Rome cessaient d'être en vigueur, et, le 22 mai 1867, les relations des catholiques avec Rome furent soumises à un règlement ; le diocèse de Podlachie, le chapitre et le séminaire furent supprimés. Les violences de Nicolas étaient encore surpassées. Le pape notifia ces actes de barbarie à l'univers catholique dans sa lettre du 17 octobre 1867.

Rupture définitive avec le pape.

279. Déjà la Russie avait ouvertement rompu avec Rome. Le chargé d'affaires russe offensa personnellement le Saint-Père au Vatican (22 décembre 1866) en disant que l'Église catholique romaine était alliée à la Révolution. Le prince Gortschakoff répéta cette asertion en présentant dans un mémoire adressé à l'ambassadeur russe les actes du cabinet impérial sous le jour le plus favorable et en vantant la *liberté des cultes* qui existait en Russie (7 janvier 1867). On accusait l'Église romaine de faire de la propagande, de se montrer intolérante et ambitieuse, et l'on justifiait la suppression des couvents avec la constitution de Benoît XIV du 2 mai 1741, relative aux monastères dépeuplés et en décadence ; mais on ne disait point qu'on les avait réduits à cet état par la violence, afin d'avoir un prétexte pour les abolir et les séculariser. L'empereur, disait-on, avait rempli ses promesses en adhérant au concordat de 1847 (mais en ne l'exécutant pas) ; si le concordat avait été aboli, on devait l'attribuer à l'attitude hostile de Rome. La rupture avec le Saint-Siège était depuis longtemps désirée. Plusieurs familles nobles furent envoyées en exil, et leurs biens confis-

qués tombèrent aux mains des schismatiques. L'adoption de la langue russe dans le culte divin fut rendue obligatoire. Le nom même de Pologne devait être définitivement supprimé.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 276-279.

Deuxième écrit officiel de Rome, surtout doc. 39 et suiv.: Archiv für kath. K.-R., t. XVII, p. 266 et suiv.; t. XVIII, p. 74 et suiv., 114 et suiv., 286 et suiv., 321 et suiv.; Hist.-pol. Bl., t. LII, p. 553 et suiv.; la Russie sous Alexandre II, Leipzig, 1860, surtout p. 162; Lescœur, l'Église cathol. en Pologne, Paris, 1860; Montalembert, l'Insurrection polonaise, Paris, 1863; Fictions et Réalités polonaises, St-Pétersb., 1864 (écrit officieux). Encycl. du 17 oct. 1867 : Archiv, t. XVIII, p. 445-448. — Résumé hist. des actes de la Cour de Rome qui ont amené la rupture des rapports entre le Saint-Siège et le cabinet impérial et l'abrogation du concordat de 1847, d. d. 7 janv. 1867 : Augsb. allg. Ztg., 14 fév. 1867; Hptbl., p. 727 (manifeste russe contre le second écrit officiel de Rome).

Procédure contre les sectes. — Situation du clergé. — Mesures pour le relever.

280. Ce même empereur qui avait accordé aux juifs comme aux chrétiens la jouissance des droits civils (1862) et qui commençait à supprimer le servage, se montrait, par jalousie politique, hostile et despote envers les catholiques et quiconque se séparait de l'Église officielle. Les rascolniks passaient aux yeux du peuple pour les vrais chrétiens, tandis que l'Église officielle et son clergé d'État étaient tenus pour une institution profane. Aussi les sectaires faisaient-ils de sérieux progrès: en 1860, on portait leur chiffre à treize millions. Le système de 1852, qui consistait à les traiter comme des criminels ordinaires, ne porta point de fruits. Une partie des rascolniks, celle qui reconnaissait les lois du gouvernement, mais n'observait pas les prescriptions rigides des rascolniks, avait obtenu depuis Paul Ier, sous le nom de « semblables croyants », une position plus libre. Les vieux croyants essayaient souvent de se procurer des évêques du dehors, comme, depuis 1845, de la Galicie; mais on prit contre eux des mesures sévères.

Aux autres sectes vinrent se joindre les *silentiaires*, qui ne

reconnaissaient ni Dieu ni gouvernement et soutenaient que tout homme est indépendant ; les purs *nihilistes*, dont la diffusion prodigieuse est attestée par la multitude de leurs procès. Le clergé d'État, blanc ou noir (clergé séculier et clergé régulier), ne pouvait rien contre eux : car il était esclave et aussi dépendant des évêques que ceux-ci l'étaient du gouvernement.

Les popes mariés, caste grossière et méprisée, détestent les prêtres réguliers, qui observent mal leurs règles, mais possèdent davantage la confiance du peuple. Les évêques réguliers sont étrangers à leur clergé et n'ont presque pas d'autres relations entre eux que celles qui résultent de leur commune dépendance du synode dirigeant, présidé par des laïques. Tout demeurait réservé à la volonté de l'empereur, jusqu'à la canonisation des saints. Ainsi l'évêque Woronesch conjura l'empereur à plusieurs reprises de canoniser son prédécesseur Tikhon, mort en 1783 ; cette canonisation fut faite en 1861 par Alexandre II, sur un rapport du métropolitain de Kiew et à la demande du synode.

Dès 1868, le comte Tolstoï, ministre des cultes, fit préparer des projets de réforme, afin de donner au clergé un plus haut degré de culture, d'accroître son crédit, de ramener la discipline dans les couvents et d'affranchir la prédication des chaînes qui pesaient sur elle. Il s'agissait de supprimer l'obligation de se marier avant de recevoir les ordres, de ne plus choisir les popes parmi les ministres inférieurs de l'Église, et de leur donner une culture académique. La « Société des amis de la culture intellectuelle », dirigée par l'archevêque Wassiljew et le professeur Ossinin, lequel se mit aussi en rapport avec les schismatiques d'Occident, favorisa plutôt l'invasion des idées protestantes qu'elle ne ranima l'orthodoxie russe ; la plupart des réformes demeurèrent sur le papier ou ne furent exécutées que dans les deux capitales, Moscou et Saint-Pétersbourg.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 280.

Le Rascol, Essai hist. et crit. sur les sectes relig. en Russie, Paris, 1859 ; Harthausen, I, p. 337 et suiv.; Civiltà cattolica, 6 nov. 1876, ser. IV, vol. VIII, p. 383 et seq.

Suppression du diocèse uni de Chelm.

281. L'œuvre de destruction commencée contre l'Église grecque unie fut poursuivie sous Alexandre II. Les prêtres partisans du schisme arrivaient en foule de Galicie dans le diocèse de Chelm, dont l'évêque Kalinski fut exilé en 1866. L'administrateur du diocèse, Woycieki, appuya les tendances schismatiques; le nouvel évêque Kuziemski (depuis juin 1868) fut contraint de se démettre en 1871, et l'administrateur Marcellus Popiel entra dans toutes les vues du gouvernement; ses ordonnances liturgiques du 20 octobre 1873 suscitèrent au printemps de 1874 de nombreuses et héroïques résistances, et Pie IX lui-même se prononça contre lui (13 mai 1874). A la fin, les catholiques bien pensants furent presque réduits au désespoir par les logements militaires, les exactions et les mauvais traitement de toute nature; à la violence se joignaient la ruse et l'hypocrisie. Après de longs préparatifs, cinquante mille Grecs unis déclarèrent par écrit qu'ils acceptaient la religion de l'empereur et furent incorporés à l'Église schismatique officielle.

Ce fait se passa à Wiala le 24 janvier 1875. Quarante-cinq paroisses avec vingt-six ecclésiastiques furent ainsi placés sous le synode russe. Une multitude de fidèles expirèrent sous le knout, d'autres furent tués par les cosaques à coups de fusil; plusieurs paysans, maltraités et menacés de perdre la vie, ne se soumirent que tardivement et sous l'empire de la force. Le diocèse de Chelm périt complètement par la trahison de Popiel et la tyrannie du ministre Tolstoï. C'est ainsi que la Russie traitait ses sujets chrétiens au moment où elle prenait fait et cause pour les chrétiens de Turquie beaucoup moins opprimés, et que, à la suite du manifeste du 24 avril 1877, elle entreprenait la guerre pour soutenir leur cause.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 281.

Augsb. Allg. Ztg., 1871, nr. 233, 276, 331 et suiv.; supplém., 1873, nr. 173. Persécutions de l'Église en Lithuanie, trad. du polonais par Lescœur, Paris, 1873; Études relig., philos., etc., Paris, 1874, p. 25 et seq., 554 et seq.; an. 1875, p. 943 et seq.; Civiltà cattolica, 1875, ser. XI, vol. V, p. 632 et seq. Pie IX, 13 mai 1874 : Archiv für K.-R.,

t. XXXII, p. 241-245. Récents documents tirés du Monde: Germania, 23 janv. 1878, nr. 20 et suiv.

Le patriarcat de Constantinople.

Situation du patriarche à l'égard de la Porte et son état de servitude.

282. Le patriarcat de Constantinople conservait une juridiction spirituelle et temporelle fort étendue, et surtout un droit illimité de lever des impôts, ce qui donna lieu à des exactions inouïes et à des pratiques simoniaques. Il demeura étroitement lié avec la Porte, qu'il reconnaissait même officiellement (1848) pour juge des controverses religieuses, et dont il appuyait partout le despotisme. Auprès du patriarche œcuménique de Stamboul, les autres patriarches n'étaient plus depuis longtemps que des ombres; les titulaires des sièges d'Antioche (avec cinquante mille âmes), d'Alexandrie (avec cinq mille âmes), résidaient dans la capitale, et le patriarche de Jérusalem, du moins en été, demeurait dans les îles des Princes, situées non loin de là. Les huit membres du synode permanent pouvaient seuls, quand ils étaient d'accord, exercer leur pouvoir sur le patriarche, qui d'ailleurs était souvent renversé par un caprice de la Porte. Le haut clergé grec se trouvait à son aise sous le joug turc, car rien ne l'empêchait d'épuiser le peuple et d'exercer sur lui un pouvoir tyrannique. Il ne favorisait ni les aspirations des chrétiens asservis vers la liberté, ni les réformes que la Porte essayait d'accomplir, soit de son plein mouvement, soit à l'instigation des puissances étrangères.

Le sultan Sélim III méditait des réformes analogues, lorsqu'il fut renversé en 1807 par une conjuration des ulémas et des janissaires. Cette dernière institution, si funeste et jamais attaquée par le clergé grec, Mahmoud II la supprima et fit quelques améliorations dans l'empire. Abd-ul-Medjid (1839-1861), dans son hatti-chérif daté de Gulhané, le 3 novembre 1839, fit des promesses relatives à l'adoucissement du sort de ses sujets chrétiens; mais le fanatisme turc, la lâcheté et l'aversion des autorités en empêchèrent l'exécution. Il en fut de même du hatti-humayoum du 18 février 1856, sous l'influence

des puissances occidentales, après la guerre avec la Russie (1853) 1855). A aucun point de vue, la position des rajas ne ressemblait à celle des Turcs; en juillet 1860, au contraire, les chrétiens de Syrie furent l'objet d'une effroyable boucherie, qui provoqua l'intervention de l'Europe. Le voyage que fit à Paris, à Londres et à Vienne, en 1867, le sultan Abd-ul-Aziz, ne fut suivi d'aucune amélioration dans l'état de ses sujets chrétiens. Des insurrections éclatèrent dans l'île de Crète, en Bosnie et dans l'Herzégovine, et la question d'Orient prit une tournure de plus en plus sérieuse.

Comme l'empire turc, le patriarcat de Constantinople se morcelait de plus en plus, soit par l'antagonisme des nationalités, soit par l'affaiblissement croissant de la dominatiou mahométane. De là des déclarations d'indépendance de la part des Églises serbe, hellénique, bulgare; du métropolitain grec (non uni) de Carlowitz, en Autriche; de l'archevêque du mont Sinaï, des Cypriotes et des Monténégrins. Les mêmes tentatives furent faites en Roumanie, en Roumélie et dans l'Herzégovine. Dans les îles Ioniennes, uue scission analogue fut empêchée par l'influence anglaise, jusqu'au moment où elles furent rattachées à la Grèce.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 282.

Pitzipios-Bey, l'Orient et les Réformes byzantines, Paris, 1852; le même, l'Église orientale, II, 82 et seq.; Eichmann, die Reformen des Osman. Reichs, Berlin, 1858; Ersch et Gruber, Realencyklop., I sect., t. LXXXIV, p. 212 et suiv.; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 156 et suiv.; Pichler, I, p. 444 et suiv., 451 et suiv.; Silbernagl, Verfassung und gegenwærtiger Stand sæmmtlicher Kirchen des Orients, Landshut, 1865. Cf. Archiv für kath. K.-R., t. XIV, p. 155 et suiv.; Rattinger, Das œkum. Patriarchat (Laacher Stimmen, 1874).

Serbie. — Monténégro. — Latins en Serbie.

283. Déjà en 1830-1832 l'Église schismatique de Serbie s'était rendue presque complètement indépendante du patriarche de Constantinople. Elle ne lui accordait que la confirmation nominale du métropolitain de Belgrade, un subside de trois cents ducats et une mention dans les prières de l'Église.

Autrefois les Serbes avaient un patriarcat à Ipek, sur la Bistriza (ou Pletsch); il fut placé sous Constantinople, de 1765 à 1767, par suite de l'influence turque, et perdit son titre. La passion de l'autonomie persista, et un archevêque grec fut repoussé en 1815; le pays se plaça sous le métropolitain de Carlowitz, qui résidait en terre autrichienne. En 1830, sous le prince Milosch, un métropolitain indépendant y fut établi et conclut en janvier 1832 un traité avec le patriarche de Constantinople. Les tendances vers une Église nationale allaient de pair avec les tendances vers l'émancipation politique.

Plus tard (1836), les liens se relâchèrent encore davantage; le métropolitain de Serbie n'avait plus besoin de faire le voyage de Constantinople, et l'on ne pouvait plus refuser de l'approuver; on lui conféra en outre le droit de confirmer lui-même les evêques (de Schabatz, Negotin et Uschitza, dont le siège était à Karanowatz). La hiérarchie serbe était restreinte par le prince et par la skupschtina.

Chaque année, au mois de mai, les évêques se réunissaient à Belgrade. L'enseignement théologique donné au séminaire de cette ville était au plus bas degré; il s'est un peu relevé dans ces derniers temps. En 1865, on comptait environ quarante-quatre couvents d'hommes avec près de cent dix-huit religieux, trois cent dix-neuf grandes églises et plus de six cents prêtres séculiers, parmi lesquels vingt *protopresbytes*.

Le Monténégro, autrefois province serbe, réunissait avant 1852 l'autorité spirituelle et l'autorité temporelle, en ce sens que le prince, de la famille des Petrowitsch, était en même temps évêque; cependant il nomma pendant longtemps un gouverneur civil. Cet évêque (vladica) était autrefois consacré par le métropolitain de Serbie, puis par celui de Carlowitz, par lequel Pierre Ier (1782-1830) se fit consacrer. Pierre II (1830-1851) exerçait lui-même le pouvoir temporel; il releva le pays sous plusieurs rapports. La Russie, qui s'était souvent servie des Monténégrins contre les Turcs, leur envoya de l'argent et des livres d'Église, et exerça parmi eux la plus grande influence.

Le neveu de Pierre II, Daniel, alla en Russie en 1852, pour s'y faire sacrer évêque; mais, arrivé là, il changea de sentiment, et résolut, avec l'assentiment de l'empereur Nicolas, de

gouverner en qualité de prince temporel. Le vladica, qui réside à Cettigne, au couvent de Saint-Pierre, est élu par l'assemblée nationale, choisi parmi les moines et les clercs non mariés, et consacré en Russie. Il est à la tête de trois archiprêtres et de deux cents prêtres, dont la dignité est héréditaire; ils sont tous pauvres et ignorants. Les onze ou douze couvents n'ont que peu d'habitants. L'inimitié contre la Porte a rompu toute relation avec le patriarcat byzantin. Sous le prince Nicolas I[er] (depuis 1860), de nombreuses querelles ont encore accentué l'opposition.

Les Latins possèdent en Serbie l'évêché uni de Belgrade et Semendria, qui fut remis en 1858 au coadjuteur de Segna en Croatie, Wenzel Soix (1858); puis l'archevêché de Scopia, conféré en 1864 à un franciscain de l'étroite Observance, Darius Bucciarelli. Dans la capitale Belgrade, le prince Alexandre Karageorgiewitsch (1842-1855) ne permit qu'en 1853 d'établir une paroisse catholique, et encore avec de grandes restrictions, celle-ci notamment qu'elle conserverait le calendrier julien. Le sénat était très hostile à la liberté religieuse, et jusqu'en 1855 des difficultés s'opposèrent à l'établissement de la paroisse. Les fréquentes révolutions politiques de ce petit État vassal (chute du prince Alexandre, dévoué au sultan, 22 décembre 1858; — assassinat de Milan III, 10 juin 1868; — régence pendant la minorité de son neveu Milan IV, né en 1856), et la guerre qui éclata plus tard contre les Turcs, empêchèrent toute espèce de progrès religieux.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 283.

Silbernagl, p. 153 et suiv., 158 et suiv.; Würzb. kath. Wochenschr., 1854, III, p. 360 et suiv.; 1855, VI, p. 511; Ersch et Gruber, loc. cit., p. 225 et suiv.; Pichler, p. 454; Archiv für K.-R., loc. cit., p. 156 et suiv.; Rattinger, loc. cit., livrais. IV, p. 380 et suiv.; Tklalac, das Staatsrecht des Fürstenthums Serbien, Leipzig, 1858, p. 77; v. Kalley, Gesch. der Serben. Aus dem Ungar. von Schwicker, I vol., Budapest, 1877.

Patriarcat de Carlowitz.

284. Dans l'empire d'Autriche, les Grecs non unis étaient complètement séparés de l'ancien patriarcat bysantin. Leur nombre, en 1834, s'élevait à deux millions sept cent vingt-

deux mille quatre-vingt-trois; en 1857, il s'était accru d'environ cent quatre-vingt-seize mille. Ils habitaient la Serbie autrichienne, la Woiwodine, le Banat, la frontière militaire, la Bucowine, la Dalmatie et la Galicie, puis la Hongrie et la Transylvanie. Plusieurs Serbes y avaient émigré sous leur patriarche Arsène IV (1737-1740), qui se bâtit une résidence à Carlowitz et fut reconnu par le gouvernement métropolitain de Slavonie. L'archevêque était élu, sans l'intervention de Constantinople, par les évêques et par la convention nationale, et confirmé par l'empereur ; il avait dix évêques pour suffragants. Les Grecs de Transylvanie et d'autres encore aspiraient à l'indépendance. L'empereur, par décret impérial du 24 décembre 1864, nomma l'évêque d'Hermannstadt, le baron A. Schaguna, métropolitain des Roumains, après qu'un synode, tenu au mois d'août, eut proposé la séparation des Serbes et des Roumains et leur distribution en divers patriarcats.

En 1865 cependant, le patriarche Maschierewics fut reconnu patriarche grec-oriental pour toute l'Autriche. L'évêque de Radautz, dans la Bucowine (Autrichien depuis 1777), résidait à Czernowitz ; un autre suffragant se trouvait à Sebenico, dans le cercle de Zara, en Dalmatie ; d'autres en Hongrie. Le clergé demeurait toujours à un degré de culture très inférieur. On essaya de le relever en fondant le lycée de Carlowitz, le gymnase de Neusatz et surtout la nouvelle université de Czernowitz.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 284.

Ersch et Gruber, loc. cit., p. 229-232; Allg. Ztg., 4 sept. 1864; Archiv fü. K.-R., t. XIV, p. 157 et suiv.; Silbernagl, p. 163 et suiv.; Rattinger, loc. cit

Lutte des Bulgares contre le patriarche grec. — Les Bulgares s'unissent avec Rome.

285. L'ancienne rivalité nationale continuait entre les Bulgares et les Grecs; elle se raviva lorsque, en 1767, le sultan Mustapha ordonna la suppression du patriarcat bulgare d'Ochrida. Les fanariotes, première autorité ecclésiastique et civile, eurent pour mission d'opprimer et de tyranniser les Bulgares, qu'ils méprisaient; de leur interdire la langue slave dans la liturgie et la fréquentation des écoles slaves. On leur imposa

pour métropolitains des Grecs indignes et simoniaques, qui ordonnaient des prêtres et des évêques à prix d'argent. Les plaintes des Bulgares devinrent si pressantes, que, le 4 février 1850, la Porte ordonna au synode de Stamboul de délibérer sur des réformes et de fixer les revenus des charges ecclésiastiques. Le synode rejeta les réformes comme des nouveautés antireligieuses, et déclara qu'il était impossible de déterminer les traitements tant que la caisse du patriarcat n'aurait pas acquitté ses dettes, qui s'élevaient à sept millions de piastres. Les choses en demeurèrent là, d'autant plus que la crise orientale éclata peu de temps après (1853).

Le Grec Néophyte, métropolite de Ternovo, brûla en 1856 dans sa ville les monuments littéraires des Slaves et interdit les ouvrages écrits en cette langue. Les plaintes des Bulgares ne furent écoutées ni des prélats du Fanar, ni des libéraux laïques, qui en 1859 avaient délibéré avec eux au sujet des réformes. La Russie avait peu de chose à faire pour entretenir le mécontentement de ce peuple congénère. En avril 1860, parut une violente accusation contre les Grecs, rédigée en français et en bulgare. Les députés bulgares réclamaient une hiérarchie nationale, l'élection des évêques par le peuple, l'autonomie de l'administration ecclésiastique.

Hilarion, sacré évêque à Constantinople par le patriarche Cyrille, ne récitait plus le nom de celui-ci; il se mit à la tête de ses compatriotes. Les Bulgares de Constantinople insultaient publiquement le patriarche. Plusieurs villes refusèrent d'accepter les évêques envoyés par le patriarche, adoptèrent l'ancien diome slave dans la liturgie et refusèrent l'impôt. Le patriarche Joachim, élu après l'abdication de Cyrille, ne voulut pas céder davantage; les Bulgares demandèrent un patriarche distinct (23 novembre 1860), et, prévoyant une réponse négative, ils songèrent à l'union avec Rome. Le 30 décembre 1860, deux cents délégués bulgares, après s'être assemblés dans une église des Arméniens unis, à Stamboul, se rendirent auprès du délégué apostolique Brunoni, pour lui remettre les actes de l'union avec deux mille signatures et une lettre de soumission à Pie IX. Le pape les admit dans l'Église en leur permettant de conserver leurs rites, nomma l'archimandrite Joseph Sokolski évêque des Bulgares unis, et lui donna lui-même la consécration

(14 avril 1861). Sokolski fut également reconnu par la Porte. L'union fit de rapides progrès; plusieurs villages demandèrent des missionnaires catholiques, des églises, des écoles, des journaux; un grand nombre d'ecclésiastiques y adhérèrent, notamment Paisius, évêque de Philippopoli, qui eut pour successeur Mélèce de Drama.

Exarchat bulgare.

286. Aussitôt la Russie et la Porte, les émissaires du protestantisme et les schismatiques de toute couleur s'allièrent contre ce mouvement et lui suscitèrent mille obstacles. L'évêque Sokolski disparaissait dès le 18 juillet 1861; il était transporté sur un vaisseau russe à Odessa, puis conduit dans un couvent de Kiew. Plusieurs Bulgares désertèrent l'union, tandis que d'autres s'y attachaient d'autant plus étroitement et obtenaient du pape un nouvel évêque. Après une administration provisoire, Raphaël Popoff, qui avait accompagné Sokolski à Rome en qualité de diacre et se montrait fort actif en faveur de l'union, fut sacré évêque le 4 août 1865. Sous son administration, l'Église unie des Bulgares s'accrut de onze mille âmes dans l'espace de cinq ans, bien qu'il fût longtemps retenu à Constantinople et ne pût visiter que plus tard les différentes paroisses (mort en 1876). L'évêque Nil de Thessalonique, voyant sa nation trahie par le patriarcat, entra dans l'union en 1874, et, quoique souvent poursuivi par des émissaires russes, il allait souvent, de sa résidence d'Andrinople, visiter plusieurs paroisses unies. Dans cette dernière ville, les écoles étaient tenues par les augustins, et à Thessalonique par les lazaristes; on érigea aussi de nouveaux couvents unis, de la famille de S. Théodore le Studite.

Pour entraver le mouvement vers Rome, on recourut d'abord à la corruption et à la violence, et, après d'inutiles délibérations entre les patriarches schismatiques en mars 1864, on prépara, avec l'aide de la Russie, les voies d'un accommodement avec les Bulgares, en acceptant une partie de leurs réclamations, et en autorisant la presse bulgare, qui s'était rapidement développée. En octobre 1868, le grand vizir mandait au patriarche Grégoire que la séparation de l'Église bul-

gare et du patriarcat était résolue en principe, de quoi les Bulgares témoignèrent une grande joie. Fuad Pacha voulait pour les Bulgares un *exarchat* distinct, un synode particulier et une hiérarchie propre, et la subordination au patriarcat uniquement dans les choses dogmatiques. Il fit à ce dernier, attendu que les Grecs et les Bulgares vivaient pêle-mêle dans différentes provinces, des propositions sur le partage des diocèses entre les deux parties. Le patriarche les rejeta et demanda un concile œcuménique, auquel, disait-il, cette affaire revenait, bien que des Grecs seuls pussent y donner leur suffrage et que le synode russe trouvât qu'un concile serait inopportun.

En mars 1870, un firman impérial déclara que les Bulgares avaient droit à un exarchat particulier, et décida que les districts où les Bulgares formaient les deux tiers de la population orthodoxe devaient être assignés à cet exarchat.

En février 1871, une commission nationale bulgare délibéra sur le statut organique et le remit au grand vizir dans le courant de mai. Le patriarche réclama de nouveau un concile œcuménique et y invita derechef le synode. Le synode répéta qu'il était superflu, d'autant plus qu'il ne s'agissait plus d'une affaire dogmatique; il craignait aussi que les chefs ecclésiastiques grecs et slaves n'offrissent au monde le triste spectacle de leurs divisions. Comme la Porte était également contraire à ses plans, le patriarche résigna ses fonctions (11 juin 1871). Anthime, deux fois déposé comme indigne, lui succéda; il était prêt à reconnaître l'autonomie bulgare, en réservant pour le patriarche le droit de confirmer l'exarque et d'exiger des redevances mensuelles. Il éleva des objections contre la circonscription des diocèses. Les Bulgares insistaient sur la concession des droits qui leur avaient été garantis. Après un court exil de trois de leurs évêques, la Porte céda; mais elle voulut que l'exarque fût nommé sur la proposition du synode bulgare, sans la participation du patriarche. Le patriarche rejeta cette disposition. Les Bulgares étaient mécontents: après avoir protesté centre une première élection, ils nommèrent exarque Anthime de Widdin, qui fut confirmé par le sultan. Le nouvel exarque s'intitula « patriarche de l'Église bulgare-orthodoxe », et célébra solennellement, sans faire commémoraison du patriarche, qui tint son concile en septembre 1872.

Concile du patriarche.

287. A ce concile assistèrent trois anciens patriarches œcuméniques, les patriarches des trois autres sièges, le primat de Chypre, dix-huit métropolites et huit évêques. Le décret qu'ils rendirent était ainsi conçu : La différence des races et la distinction des nationalités dans l'Église (phylétisme) sont contraires à l'Évangile et aux canons, et par conséquent définitivement condamnées; les métropolites et les évêques Hilarion, Anthime, Panarètes, etc., qui les soutiennent, sont excommuniés et déposés. Les Bulgares protestèrent (13 décembre 1872) : Nos demandes, dirent-ils, ne dépassent pas ce que le patriarche œcuménique a depuis longtemps accordé à d'autres nations. Cyrille de Jérusalem s'opposa également au décret du concile, mais il fut exilé par la Porte. L'exarque fit aussi une réponse sévère (janvier 1873). Il y eut des conflits sanglants dans les provinces; le changement des grands vizirs, leurs irrésolutions empêchèrent tout règlement définitif, ainsi que l'exécution du statut organique.

Le nouvel exarchat témoigna, lui aussi, d'une grande faiblesse, notamment dans cette disposition prise par vingt-huit voix contre quinze, que l'exarque ne devait être élu que pour cinq ans : elle enlevait toute consistance à cette institution et la rendait semblable au patriarcat schismatique, dans lequel l'inamovibilité du patriarche demandée par la Russie depuis 1853 ne fut pas exécutée, et Anthime VI fut forcé de résigner au bout de deux ans, le 2 octobre 1873. Rien ne révèle autant la dégénérescence des Églises schismatiques que les négociations, les essais d'accommodement chez tous ceux qui se sont mêlés de la question bulgare. L'espoir que la concession de l'exarchat bulgare détruirait l'union avec Rome, ne s'est point réalisé; l'exarque se rattacha bientôt à Constantinople et trompa plus d'une fois les espérances de ses compatriotes. L'évêque Nil, institué par lui, se fit de nouveau le champion de l'union avec l'Église mère de Rome, la plus ancienne et la plus grande. Mais l'entrée des Russes en Bulgarie (1877) y apporta de nouveau la ruine.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 285-287.

Hist.-pol. Blætter, t. XLVII, p. 563 et suiv.; Pischon, Studien und Kriken, 1864, livrais. I, II; Ersch et Gruber, loc. cit., p. 206; Correspondant,

25 nov. 1860; la Bulgarie chrétienne, Paris, 1861; Pichler, I, p. 541 et suiv.; II, p. 384, n. 1 ; Augsb. Allg. Ztg., 1864, p. 1051, 1443; J. 1872, Hptbl., livrais. du 11 oct.; Rattinger, Laacher Stimmen, 1873, livrais. I, III, VI, IX, p. 45 et suiv.; 1874, livrais. IV, p. 373 et suiv., 571 et suiv.; Katholische Missionen, 1874, p. 133 et suiv., 202 et suiv.; 1875, p. 192 ; 1877, p. 151 et suiv.

Roumanie. — Les catholiques dans ce pays.

288. La Moldavie et la Valachie, autrefois gouvernées séparément par des princes feudataires (hospodars), réunies depuis 1861 en un seul État vassal de la Turquie, sous le nom de principauté de Roumanie, comprennent un peu plus de trois millions et demi d'habitants. Elles eurent également de nombreux conflits avec la Porte et le patriarcat, et une foule d'événements à enregistrer dans les annales religieuses. Les métropolites de Jassy et de Bukarest, dont le dernier se nomme primat de Roumanie, avaient de fréquentes querelles. Le 30 novembre 1860, le métropolite de Jassy fut déposé après un procès que lui fit le gouvernement. Le prince Jean Alexandre (lieutenant Cousa) dédaigna de se faire sacrer à Constantinople en juin 1864 par le patriarche, et sécularisa plusieurs riches couvents. Le patriarche Sophronius lança vainement contre cette mesure de rigueur un monitoire dans l'hiver et dans l'automne de 1864. En janvier 1865, le prince prononça avec l'assentiment des chambres l'indépendance de la Roumanie à l'égard du patriarcat, et cet acte fut confirmé par un synode du pays, malgré les protestations du patriarche.

Déjà à partir de 1853, une vive agitation s'était manifestée en faveur de la langue liturgique russo-slave contre la langue grecque; en 1859 et 1860, plusieurs Églises avaient adopté la langue bulgare, et cette mesure fut reconnue par le ministre des cultes en avril 1863. Toutefois le mouvement religieux demeura peu sensible; une revue scientifique (*Revista Karpatzilor*) cessa de paraître au commencement de 1862, faute de lecteurs. L'ignorance du clergé, la grossièreté du peuple, la fréquence des divorces, les troubles politiques, empêchèrent le relèvement du pays.

Charles Ier, prince de Hohenzollern-Sigmaringen, élevé

au trône après la chute de Cousa en 1866, eut beaucoup de peine à rétablir un meilleur ordre de choses dans un pays soumis au régime constitutionnel; l'Église était esclave de la bureaucratie. Un synode tenu le 27 octobre 1873 déclara que les séminaires, soustraits à la direction de l'Église, étaient incapables de former un bon clergé. Constantinople avait perdu tout crédit, l'influence russe, au contraire, allait grandissant de plus en plus. Les catholiques du pays étaient administrés, conjointement avec les franciscains, depuis 1782, par les passionistes ; l'évêque de Nicopoli en Bulgarie, le passioniste Joseph Pluym, fut nommé 1863 administrateur apostolique pour la Valachie; le vicariat de Moldavie fut conféré en 1864 au frère mineur Joseph Salandri. De notre temps, le vicaire apostolique Ignace Paoli a fondé à Bukarest des écoles et un séminaire, d'où sont sortis des prêtres instruits.

Cependant, au milieu des tendances qui dominaient alors, il était aussi difficile de se détacher de la nouvelle Rome que de la Rome ancienne, de maintenir la nationalité propre et l'existence moderne de l'État, de gagner la population schismatique des principautés du Danube à un ordre stable en matière dogmatique et disciplinaire. Toutes ces choses, de l'aveu de plusieurs, ne pouvaient se rencontrer que chez les catholiques romains.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 288.

Gams, I, p. 182 et suiv.; Henrion, IV, p. 705; Würzb. kath. Wochenschr., 1854, III, p. 376 et suiv.; Hist.-pol. Bl., t. XXXVIII, p. 846 et suiv.; Ersch et Gruber, loc. cit., p. 227 et suiv.; Rattinger, dans les Laacher Stimmen, 1874, p. 4, 382 et suiv., 577 et suiv.; Kath. Missionen, 1873, p. 271 et suiv. ; 1874, p. 203; 1875, p. 258.

Autocéphalie du couvent du Sinai et et des Cypriotes. — Évêques catholiques en Chypre.

289. Le morcellement du patriarcat allait se continuer. Lorsque le 5 janvier 1859, le célèbre moine Constance, du couvent du mont Sinaï, qui dans l'Église schismatique jouissait des plus grands honneurs et dont l'abbé était investi de la dignité archiépiscopale, après avoir été trois fois patriarche, mourut à l'âge de cent ans et en odeur de sainteté, les moines de ce couvent devin-

ent si orgueilleux, qu'en 1860 ils proclamèrent l'indépendance absolue de leur archevêque et l'égalèrent aux patriarches. Il y eut, il est vrai, quelque temps d'arrêt dans ces prétentions; mais les religieux reconquirent leur indépendance. Bientôt aussi les Cypriotes voulurent avoir un archiépiscopat indépendant, et leurs fréquentes menaces d'apostasie donnèrent de grands soucis au patriarche œcuménique. L'évêché latin de Famagosta, dans l'île de ce nom, cessa d'être la résidence de l'évêque, mais les évêchés catholiques maronites et arméniens furent maintenus. L'archevêché de Rhodes, dans l'île de ce nom, fut également supprimé, et réuni, en gardant son titre, au siège épiscopal de Malte, placé sous la domination de l'Angleterre; il fut confié en 1857 à Augustin Pane-Forno, ermite de Saint-Augustin.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 289.

Pichler, I, p. 401; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 157.

Le royaume hellénique.

Tentatives pour délivrer la Grèce. — Son indépendance.

290. Les Grecs, surtout dans les provinces éloignées de Constantinople, supportaient avec une colère sourde et longtemps impuissante le joug des Turcs. Une association (hétairie) pour le relèvement moral des Hellènes fut formée en 1814, et appuyée par la Russie et d'autres gouvernements. Le prince Alexandre Ypsilanti, qui était à la tête de cette association, adjura le clergé grec de bénir la lutte pour l'affranchissement du peuple, et, à l'exemple de Moïse, de Josué et d'Élie, de prendre en main la défense de la foi et de la nation (1820). Mais les patriarches de Constantinople et de Jérusalem, ainsi que vingt et un métropolites, prononcèrent une excommunication indignée contre les rebelles et réclamèrent l'obéissance ponctuelle au sultan. La lutte des Grecs contre les Turcs, déclarée de part et d'autre guerre de religion, devint ardente; des évêques mêmes se prononcèrent pour les insurgés. Les Turcs et les Juifs se déchaînèrent contre les chrétiens sans aucune distinction.

Quoique le patriarche Grégoire eût franchement condamné l'insurrection, il n'en fut pas moins pendu par les Turcs, le

jour de Pâques, 22 avril 1821, comme suspect de connivence secrète avec les rebelles. Plusieurs autres dignitaires ecclésiastiques furent emprisonnés et mis à mort ; environ seize églises furent démolies dans la capitale.

Les catholiques, sauf de très rares exceptions, ne prirent aucune part à ce mouvement : aussi furent-ils gravement persécutés par les Grecs insurgés, principalement dans l'île de Tinos. Le patriarche Eugène, élu anticanoniquement par l'influence d'une femme corrompue, reçut de la Porte (17 août) l'ordre d'annoncer une nouvelle amnistie, à condition que les Grecs se soumettraient, en ajoutant qu'ils ne devraient imputer qu'à eux-mêmes les suites de leur opiniâtreté. On ne se donna pas même la peine de lire les lettres pastorales du patriarche, ni celles de son successeur Anthime (août 1822-juillet 1824); le patriarche et le sultan passaient l'un et l'autre pour les ennemis jurés de l'affranchissement. Déjà un sénat formé en Messénie (27 juillet 1821) avait proclamé la liberté de la Grèce; les vingt-huit évêques du Péloponèse, ainsi qu'un grand nombre de prêtres et de moines, avaient signé son manifeste; déjà une assemblée nationale s'était réunie à Épidaure (13 janvier 1822), et l'on avait établi des gouvernements provisoires. On s'était adressé à l'Occident, et de nombreux amis de la Grèce favorisaient l'entreprise. Louis I[er], roi de Bavière, appuya le mouvement, surtout en donnant l'exemple de collectes considérables. Les Grecs furent renforcés par de généreux combattants.

Le congrès de Vérone (octobre 1822) et le pape Pie VII, qui fit un cordial accueil à plusieurs réfugiés grecs, mais trouva un sérieux obstacle dans la politique de l'Autriche, furent sollicités de prêter leur concours. Les grandes puissances hésitèrent longtemps. Le 6 juillet 1827, un traité conclu à Londres entre la Russie, l'Angleterre et la France, portait que les Grecs reconnaîtraient la suzeraineté de la Porte, payeraient un tribut annuel et auraient une part dans la nomination des autorités. Tandis que la Turquie, à laquelle le patriarche Agathangelos annonçait la punition de quelques tribus rebelles et se voyait comblé d'honneurs pour ce fait, repoussait les demandes des puissances, la Russie se préparait à la guerre; elle fut déclarée le 14 avril 1828, et se termina par le traité d'Andrinople, le 14 sep-

tembre 1829. Le protocole de Londres, du 3 février 1830, portait que la Grèce avait cessé d'être un état tributaire, pour devenir une monarchie complètement indépendante ; le sultan fut contraint d'y adhérer le 23 avril. Après de nouvelles négociations, le prince Otton de Bavière fut appelé au trône, et une régence fut instituée à sa place, jusqu'à ce qu'il prît lui-même les rênes du gouvernement, le 1er juin 1835.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 290.

Maurer, Das griechische Volk vor und nach dem Freiheitskampfe, Heidelberg, 1835; Mario Pieri, Storia del risorgimento della Grecia dal 1740 al 1820, Milano, 1851 et seq.; Tricoupi, Ἱστορία τῆς ἑλλην. ἐπαναστάσεως, Lond., 1853 ; Theod. Kolokotronos, Ἀπομνημονεύματα περὶ τῆς ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως, Athen., 1858 ; Gervinus, Gesch. des 19 Jahrh., Leipzig, 1861 et suiv., t. V, VI; Pichler, II, p. 343 et suiv.; de Prokesch-Osten, Gesch. des Abfalls der Griechen vom türkischen Reiche i. J., 1821, Vienne, 1867; K. Mendelsohn-Bartholdy, Gesch. Griechenlands, Leipzig, 1870, t. I (depuis 1453); le même, die Regentschaft in Griechenland, 1833-1835 (Sybels hist. Ztschr., 1872, t. XXVIII, p. 1-60).

Organisation ecclésiastique. — Persistantes déchéances de l'autorité du patriarche de Constantinople.

291. La Grèce affranchie n'avait eu, pour le règlement de ses affaires religieuses, aucun égard au patriarche de Constantinople ; elle avait à plusieurs reprises rejeté ses propositions, notamment en 1828 et 1838 ; mais elle s'aperçut aussi que pendant la guerre la discipline ecclésiastique avait singulièrement décliné. Le rapport d'une commission ecclésiastique portait que l'Église grecque ne serait délivrée des maux qui pesaient sur elle qu'à la condition d'être complètement indépendante du patriarcat, dominé par la Porte. Sur la proposition des évêques réunis à Nauplie en 1833, la régence déclara que l'Église orientale orthodoxe de la Grèce était indépendante de toute autorité étrangère. Un synode permanent, établi sur le modèle du synode russe, composé de cinq membres ecclésiastiques et de deux fonctionnaires laïques, nommés annuellement par le roi et dont l'un était procureur de l'État, devait gouverner l'Église sous l'autorité suprême du roi. Et c'est ainsi que l'Église grecque devint une institution purement civile.

Cette Église, le professeur Apostolides (plus tard archevêque de Patras) essaya longuement de la justifier; mais d'autres l'attaquèrent avec d'autant plus de violence qu'ils désapprouvaient certaines mesures du gouvernement, et que des russophiles demandaient qu'on se rapprochât davantage de l'Église russe, tandis que quelques zélateurs se prononçaient pour le patriarcat de Constantinople.

Après la révolution de 1843, principalement fomentée par la Russie, la constitution de 1844 enleva la haute direction de l'Église nationale au roi, qui n'en faisait point partie, exigea que son successeur serait un de ses membres, défendit de faire du prosélytisme contre elle et accorda la simple tolérance aux autres confessions. Le président du synode devait être nommé par le roi sur la proposition des évêques, et les évêques devaient y entrer selon l'âge de leur épiscopat; on voulait enfin que l'Église fût plus libre à l'égard de l'État, ainsi que le faisait vivement ressortir Néophyte Dukas en 1845. Le patriarcat de Constantinople essaya de maintenir son influence. A la vérité, le patriarche Constance avait affirmé que la déclaration d'indépendance était l'unique moyen de relever le clergé grec et qu'il fallait persévérer dans cette voie ; mais il fut destitué de ce chef, et il était dans l'intérêt du fanar qu'on rétablît l'ancienne autorité.

Le métropolite d'Athènes, Néophyte Metaras, obtint que le ministère, par l'entremise de l'ambassadeur grec près de la Porte, négocierait avec le patriarche au sujet de la reconnaissance de l'autonomie ecclésiastique des Grecs (été de 1850).

Le patriarche Anthime, qui devait sa promotion à l'influence russe, tint un synode et conclut un traité *(tomus)* dans lequel il reconnaissait le synode hellénique et ne réservait que la communication des actes synodaux d'une importance générale, les relations avec le patriarche œcuménique et l'obligation de lui demander les saintes huiles. La Russie ne voulait pas que l'Église grecque fût aussi indépendante que l'Église russe, et elle entendait se ménager par son protectorat sur les sujets du patriarche une occasion d'intervenir aussi dans les affaires grecques.

Le gouvernement d'Athènes publia le traité; la première chambre était prête à l'approuver, mais la seconde chambre y

fit opposition. Le professeur Pharmacides critiqua vivement le traité, contesta les droits du patriarche bysantin, en prétendant qu'autrefois la Grèce ne dépendait pas de lui, et revendiqua l'autocéphalie absolue, Maurocordatos et Zampelios défendaient les droits du patriarche; mais les partisans de l'autonomie absolue étaient beaucoup plus nombreux. En juin 1852, l'Église grecque reçut une constitution qui excluait complètement l'intervention du patriarcat; on ne lui demanda plus les saintes huiles, et le synode ne correspondit avec lui que par l'entremise du gouvernement grec. Le patriarcat était de plus en plus rabaissé. Anthime, redevenu patriarche après la mort de Germain (1853), fut déposé en 1855 par suite des plaintes de la nation. Il y avait alors sept ex-patriarches vivants. Cyrille d'Amasie, promu à cette époque, fut renversé en 1860 pour gaspillage d'argent et simonie, et remplacé par Joachim de Cyzique, après une véritable bataille électorale.

Les troubles s'étaient considérablement accrus. On prétendit y remédier par un nouveau règlement électoral qui supprimait la *Gérusie* et affaiblissait l'influence cléricale. La majorité des électeurs se composait de laïques, et la Porte put rayer les candidats qui lui déplaisaient. Il devint ainsi de plus en plus naturel que le patriarche œcuménique ne fût institué que par des sujets du sultan. Dès le mois de novembre 1863, le patriarche Sophrone félicitait l'Église grecque de sa situation florissante. Le 10 janvier 1862, la mort avait enlevé le président du synode, Néophyte, et, le 2 août suivant, son successeur, Michel Apostolides.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 291.

Pichler, II, p. 384 et suiv., 396 et suiv.; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 167 et suiv.; Silbernagl, Verfassung der Kirchen des Orients, p. 72 et suiv.; Hefele, Beitr., I, p. 439-443; Ersch et Gruber, I, 84, p. 210; Schmitt, Gesch. der neugriech. und russischen Kirche, p. 178 et suiv.; Mendelssohn-Bartholdy in Sybels Ztschr., loc. cit.

Civilisation et littérature des Hellènes.

292. La haine contre les Latins fut soigneusement entretenue au sein des Hellènes affranchis, non seulement par des moines fanatiques, dont l'un, Christophe Papulakis, prêchait ouverte-

ment contre le roi catholique Otton, que la révolution de 1862 précipita du trône pour lui substituer, dans le prince danois George, un successeur « orthodoxe », mais encore par plusieurs professeurs de l'université ouverte à Athènes en 1837, qui avaient été formés aux universités protestantes d'Allemagne : nous avons nommé Théoclite Pharmacides, qui avait étudié à Heidelberg et à Gœttingue, et préparé de 1842 à 1847 une édition du Nouveau Testament avec un commentaire (mort en 1861) ; Alexandre Lycurgos et Antoine Moschatos, rédacteurs d'une revue théologique (*Hieromnemon*, depuis 1859).

Les principes rationalistes et hétérodoxes envahirent de plus en plus le pays, et le crédit qu'ils obtinrent fut principalement attribué au ministre Tricoupis, à la gazette ministérielle *Athènes* et au professeur Bambas (éditeur de « l'Évangélisme du progrès »). Ils provoquèrent en 1844 une réaction où se mêlèrent des influences russes, et dans laquelle se signala Constantin Œconomos, orateur et écrivain renommé.

En l'année 1860, le ministre résolut de ne plus envoyer les étudiants en théologie boursiers du gouvernement aux universités protestantes d'Allemagne, mais en Russie. Cette disposition ne fit qu'élargir l'abîme qui séparait les théologiens des savants laïques, dont l'un, K. Paparrhégopoulos, publia une longue histoire du peuple hellénique conçue dans un esprit nullement orthodoxe. La presse et la littérature, au sein d'une population si bien douée, prirent un rapide essor ; et si les théologiens y ont eu quelque part, l'Église grecque n'a que fort peu contribué au progrès moral et intellectuel de la population. Pareille à sa mère, elle est rongée par la plaie de la simonie, et des ministres corrompus lui imposent ses évêques. Cela est vrai et du haut clergé, composé d'un métropolite, de dix archevêques et de treize évêques, et du bas clergé, issu le plus souvent des classes les plus infimes de la société, misérablement rétribué et sans rapport avec les classes cultivées, entièrement imbues de voltairianisme.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 292.

Rizo Neroulos, Cours de littérature grecque moderne, publié par J. Humbert, Genève, 1827; Wiederanfænge der theol. Lit. in Griechenland (Studien und Kritiken, 1841, I, p. 7-33); Ersch et Gruber, loc. cit., p. 223; Dœllinger, op. cit.; Dumont, dans la Revue des deux mondes,

Oct. 1871, p. 555; *Ἱστορία τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους ἀπὸ τῶν ἀρχαιότατων χρόνων μέχρι τῶν νεωτέρων ὑπὸ* K. *Παπαρρηγοπουλοῦ*, Athen. (t. III, édit. 1867, s'étend jusqu'en 867 après J.-C.)

Les iles Ioniennes. — La hiérarchie catholique en Grèce.

293. Dans les îles Ioniennes, placées sous le protectorat de l'Angleterre, un métropolite et six évêques (sept en tout) exerçaient successivement, pendant une période de 30 mois, sous la suprématie du patriarche de Constantinople, l'autorité d'un exarque, et résidaient alors à Corfou. L'Angleterre faisait également sentir au patriarche le poids de sa puissance. Lorsque Grégoire XVI (1834-1840) s'éleva en 1837 contre le protestantisme, défendit les traductions de la Bible, essaya d'empêcher les mariages mixtes dans les îles Ioniennes et agit contre les missionnaires protestants, l'ambassade d'Angleterre obtint sa destitution à Constantinople. Depuis 1863, ces îles sont réunies à la Grèce. Il semblait dans le principe qu'elles ne voulussent pas se séparer du patriarche œcuménique ; mais, en août 1864, les délégués des îles à Athènes adhérèrent à l'article de la constitution qui garantissait l'indépendance absolue de l'Église grecque.

Dans ces îles, les catholiques ont aussi leur hiérarchie : l'évêché de Corfou (Spiridion Maddalena occupa ce poste depuis 1860 et obtint de grands succès) et les diocèses unis de Zante et de Céphalonie. Les îles de l'archipel grec, où les jésuites rendirent autrefois d'importants services, et après eux les lazaristes et les franciscains, renferment de nombreux et zélés catholiques, gouvernés par l'archevêque de Naxos et cinq suffragants. L'évêque de Syra, Aloyse-Marie Blancis (mort en 1851), qui avait longtemps travaillé dans le Levant, ainsi que son coadjuteur et successeur Joseph Alberti, de Smyrne, remplirent les fonctions de délégués apostoliques en Grèce. Des églises catholiques furent également érigées sur le continent grec, à Nauplie, au Pirée, à Athènes, à Navarin, etc. On a fait tout récemment, en faveur de l'établissement d'une hiérarchie catholique pour les trente mille catholiques du royaume, des préparatifs qui ont rencontré de nombreux obstacles.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 293.

Silbernagl, p. 72 et suiv., 83 et suiv.; Allg. Ztg., 1840, nr. 86; Rheinwald, Acta hist. eccl., 1837, p. 881 et seq. — Gams, Neueste K.-G., I, p. 174 et suiv.

LE PROTESTANTISME

En Allemagne.

Le développement de la théologie protestante. Rationalistes et surnaturalistes.

294. La décomposition intérieure du protestantisme a fait d'immenses progrès dans le cours du dix-neuvième siècle. L'incrédulité, fortifiée par le concours et la recrudescence du vieux rationalisme, par l'action puissante des systèmes philosophiques qui se supplantaient les uns les autres après une domination éphémère, l'incrédulité remportait constamment de nouvelles victoires. La plupart des théologiens protestants d'Allemagne ne reconnaissaient comme divin que ce qui s'accorde avec la raison ; et l'expression de la raison, suivant eux, c'était, sinon leurs vues personnelles, leurs propres caprices, du moins le système philosophique en vogue. Cette règle présidait à leur interprétation de l'Écriture comme à leur dogmatique, laquelle se trouvait mise encore bien au-dessous de la morale. On expliquait les miracles de la Bible dans un sens naturel, et l'on faisait souvent violence à la lettre, notamment H.-K.-G. Paulus, qui enseigna successivement à Iéna, puis à Wurzbourg et à Heidelberg (mort en 1851) ; Otton Thiesz, Pierre de Pohlen (1835), etc. Rosenmuller, Kuinoël, Gésénius, valaient mieux.

La dogmatique rationaliste était enseignée d'une manière offensante pour les âmes pieuses par Bretschneider à Gotha, J.-F. Rœhr à Weimar (tous deux morts en 1848), Wegscheider à Halle (mort en 1849) ; la morale rationaliste, par Ammon à Dresde, Stæudlin à Gœttingue, Ch.-Fr. Dinter, A.-H. Niemeyer. C'étaient aussi des rationalistes déclarés que Gabler à Iéna, Bertholdt à Erlangen, Henke et Pott à Helmstædt, de Cœlln et David Schulz à Breslau : jusqu'en 1830, ils occupèrent la plupart des chaires de l'enseignement et intimidèrent les théologiens croyants.

Ceux mêmes qui passaient pour les champions du surnatu-

ralisme, comme Reinhard à Wittenberg (mort en 1812), Auguste Hahn à Leipzig et à Breslau, de Bengel à Tubingue (mort en 1826), Heubner à Wittenberg (mort en 1869), Schott, Storr, Schwarz, etc., étaient sur plusieurs points indulgents et modestes à l'égard du rationalisme, qui alors donnait le ton. Le rigide luthérien Claus Harms, diacre à Kiel (mort en 1855), osa seul publier, en 1817, à l'occasion de la fête séculaire de la Réforme, quatre-vingt-quinze thèses (c'était le nombre des thèses de Luther) où il disait que la raison avait été étouffée par le péché originel. Son dessein était d'enlever toute espèce d'appui au rationalisme. Il déchaîna une véritable tempête, et ne trouva d'écho que dans quelques cercles paisibles de luthériens.

Un très grand nombre de théologiens essayaient, par des moyens divers, de concilier le rationalisme et le surnaturalisme, comme Kæhler (1818), Mærtens (1819), F.-A. Klein, Tzchirner (mort en 1828), Ilgen (mort en 1834), Baumgarten-Crusius (mort en 1843) : on les appelait *surnaturalistes rationnels*. Ils acceptaient le christianisme comme une révélation, mais une révélation conforme à la raison, et s'efforçaient de prouver qu'il y a nécessairement unité idéale entre la révélation immédiate et la révélation médiate. On n'arriva pas à trouver un moyen terme satisfaisant : la lutte continua, et se confondit à la fin avec les mouvements qu'avaient suscités les luttes sur la constitution de l'Église, les systèmes philosophiques adoptés depuis Kant, avec la philosophie du sentiment, de la foi et de l'identité. Comme Kant, ses successeurs Jacobi, Fichte, Schelling et Hegel exercèrent la plus grande influence sur la philosophie protestante.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 294.

Hündeshagen, Der deutsche Protestantismus, Francf., 1846 (IIIe éd., 1849); Gieseler, Rückblick auf die theol. Rictungen und Entwickl. der letzten 50 Jahre, Gœttingue, 1837, et Lehrb. der K.-G., V, Bonn, 1855; F. Chr. Baur, K.-G. des 19 Jahrh., t. V; Schwarz, zur Gesch. der neuesten Theologie, Leipzig, 1860, IIIe éd.; Kahnis, Der innere Gang des deutschen Protest. seit Mitte des vorigen Jahrh., Leipzig, 1860; Vilmar, die Theologie der Thatsachen wider die Theologie der Rhetorik, IIe éd., Marbourg, 1856; Gasz, Gesch. der protest. Dogmatik, Berlin, 1867; Dorner, Gesch. der protest. Theol., Munich, 1867;

Mücke, die Dogmatik des 19 Jahrh., Gotha, 1867; Nippold, Handb. der neuesten K.-G., p. 213 et suiv. Auteurs catholiques : voy. Hortig-Dœllinger, II, 2, p. 933 et suiv.; Ritter, Handb. der K.-G., 6e éd., II, p. 580 et suiv. Der Protestantismus in seiner Selbstauflœsung, Schaffouse, 1843; Jœrg, Gesch. des Protestantismus in seiner neuesten Entwicklung, Fribourg, 1858, 2 vol.; Denzinger, Vier Bücher von der relig. Erkenntnisz, Würzb., 1856-1857, 2 vol., surtout. t. I. Paulus : Philologisch-kritischer Commentar über das N. T., 4 part., Lubeck, 1800-1805; Commentar über die drei ersten Evangelien, Leipzig, 1804 et suiv.; Leben Jesu, Heidelberg, 1828, 2 vol.; Otto Thiesz, Neuer kritischer Commentar über das N. T., Halle, 1804, 4 part.; Pierre de Bohlen, Auslegung der Genesis, 1835 (Delitsch, Commentar über die Genesis, Leipzig, 1860, IIIe éd., p. 59, dit que cette interprétation est « d'une impudence et d'une témérité incroyables »). Bretschneider, Handb. der Dogmatik der evangel.-luth. Kirche, Leipzig, 1814, 2 vol.; Rœhr, Briefe über den Rationalismus, Aix-la-Chapelle (Zeiz), 1813; Kritische Prediger-Bibliothek, 1820 et suiv.; Grund-und Glaubenssætze der evang.-prot. Kirche, Neust., 1832-1834; Wegscheider, Institutiones theol. dogmat., Halæ, 1815, ed. VII, 1833. Sur ceux-ci et d'autres, voy. Denzinger, I, p. 212 et suiv., 259 et suiv.; sur Reinhard et autres surnaturalistes, ibid., p. 244, 266 et suiv.

Jacobi.

295. Selon Jacobi, la religion, de même que toute connaissance philosophique, repose sur une foi naturelle immédiate, sur la perception du vrai et du suprasensible dénué de toute preuve; il n'y a point d'autre révélation que cette révélation extérieure; une révélation par des phénomènes externes peut tout au plus se rapporter à la révélation intérieure et primitive, comme le langage se rapporte à la raison. Sa philosophie de la foi et du sentiment, en opposition flagrante, soit avec le librepenser superficiel, soit avec le kantisme, lui valut, de la part des incrédules de Berlin, les titres de misologue et de crypto-catholique, malgré la différence qui séparait sa « croyance » de la foi catholique. Elle trouva des adhérents dans Kœppen, Ancillon, Clodius, le prédicant Lavater; des catholiques mêmes ressentirent son influence, tels que Jacques Salat à Landshut, Cajétan de Weiller à Munich (mort en 1826), sans excepter, pendant quelque temps, Staudenmaier et Kuhn; elle fut sur-

tout complètement adoptée par la théologie du rationalisme esthétique d'Eschenmayer, Vater, etc.

L'école de Jacobi considérait la révélation intérieure comme le point de départ de la démonstration ; suivant elle, l'existence de Dieu est indémontrable. Elle disait aussi qu'il est de l'essence de la religion de n'avoir point de forme extérieure ; que la gloire de Dieu, cachée en Jésus-Christ, doit se trouver également cachée dans quiconque porte le nom d'homme ; le domaine de la morale doit aboutir au domaine de la religion ; l'intelligence est la faculté de connaître ; la raison, la faculté de croire (et aussi de sentir), et c'est ainsi que le divin subsiste à côté de l'humain. Jacobi (mort en 1819), « païen par l'intelligence et chrétien par le cœur », plaçait la religion, qui suivant lui échappe à toute conception, aussi haut que possible ; il éveillait dans les autres des idées souvent profondes, mais il manquait de clarté, et il ne sut pas échapper au panthéisme, ainsi que l'avouait son ami Wizenmann.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 295.

Jacobi, von den gœttlichen Dingen und ihrer Offenbarung, Leipzig, 1811 et suiv. ; Sæmmtl. Werke, Leipzig, 1812 et suiv., 6 vol. — Briefwechsel, Leipzig, 1825 et suiv., 2 vol. Cf. Hortig-Dœllinger, II, 2, p. 933 ; Denzinger, I, p. 249 et suiv., 493 ; ibid., p. 253-258. Sur Eschenmayer, Haffner, dans Freib. Kirchen-lexikon, XII, p. 607-611.

Fichte.

296. Fichte (mort en 1814), ancien disciple de Kant, eut moins d'influence sur la théologie. Il cherchait dans le *moi* ou dans la conscience de soi-même l'unité de la raison théorique et de la raison pratique ; mais il ne s'éleva même pas non plus au-dessus du panthéisme. Il appelait les fondateurs des religions positives des natures morales qui servent de modèles à leurs semblables ; ils avaient raison dès qu'ils se croyaient appelés par une intelligence supérieure, pourvu qu'ils entendissent par « soi » leur *moi* empirique. Depuis 1813, Fichte se rapprocha davantage, ainsi que d'autres, du terrain religieux. Il attribuait une grande valeur à la foi, comme sentiment intellectuel, parce qu'elle comble le vide de la connaissance théorique ; il plaçait l'être avant le *moi* absolu,

parce que l'être est inaccessible à la philosophie, et il disait (en invoquant surtout l'autorité de saint Jean) que le christianisme est la seule religion véritable. Il assignait pour destinée au monde présent d'édifier, par le moyen de l'homme et avec la liberté, le royaume de Dieu, dont Jésus était nécessairement le premier être ; de faire en sorte que l'unité de doctrine produisît une constitution unique où tous seraient absolument égaux : car le Saint-Esprit, c'est-à-dire la raison générale et dominante, en transfigurant ce qui s'est d'abord manifesté en Jésus-Christ, a concilié la foi et l'intelligence.

Dieu, dans ce royaume, doit être le seul principe dominateur; ce principe, on ne peut pas le réaliser sans image, et cette image doit avoir été réalisée une fois dans une personne, qui est Jésus-Christ. En contemplant cette image, nous pouvons avec notre libre arbitre devenir ce qu'il fut. Les vues de Fichte ont été adoptées, chez les catholiques, par l'ex-bénédictin J.-B. Schad, et (dans sa seconde période) par Zimmer, auteur dogmatique à Landshut, qui passa plus tard dans le camp de Schelling.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 296.

J. G. Fichte, System der Sittenlehre, 1798; Schad, Gemeinfaszliche Darstellung des Fichte'schen Systems, Erfurt, 1800-1802, surtout t. III; Denzinger, I, p. 287 et suiv.

Schelling. — Hegel.

297. Les philosophes les plus influents furent Schelling et Hegel. Établis sur le terrain qu'on avait jusque-là parcouru, ils s'occupèrent à résoudre le problème hardi qui consiste à fondre ensemble et à concilier l'*objectivité* et la *subjectivité*, l'ancien dualisme de Dieu et du monde, de l'esprit et de la matière, de la liberté et de la nécessité, en constatant la coexistence de ces contraires ; mais ils ne réusirent pas mieux que leurs devanciers à éviter le panthéisme. Schelling (1794-1854), dans le principe, était un pur naturaliste ; toutes les doctrines religieuses ne lui paraissaient que des symboles de la vérité, et il n'attachait à l'idée de révélation aucune valeur scientifique ; elle ne pouvait servir que pour l'instruction du peuple. Depuis

1803, il prit une tendance gnostique plus prononcée, consulta les théosophes Bœhme, Œttinger (mort en 1782) et Baader, combattit à la fois le libre-penser (qu'il appelait « Ausklærerei »), en adoptant en partie le point de vue des traditionalistes, et les théologiens qui, dans leurs vues étroites, n'entendaient les dogmes que d'une façon empirique et ne transformaient pas les vérités révélées en vérités rationnelles.

La révélation, selon Schelling, est la manifestation de l'absolu dans la nature et dans le monde idéal; l'absolu est dans l'univers ordonné, dans l'unité de l'âme du monde et du monde organisé ; la nature n'est pas inintelligente, mais un monde de pensées réalisées; l'homme, par son esprit, est identique à l'absolu.

Dans ses leçons de Berlin, en 1841, où il faisait ressortir que sa philosophie procédait de l'absolu transcendental, placé au-dessus de l'expérience et de la raison, il ne s'élève pas non plus au-dessus du panthéisme gnostique, tout en essayant de mettre un Dieu personnel en première ligne.

Hegel (1801-1831), à l'opposé de Schelling, reconnaissait, dans son panthéisme logique, la nécessité d'appliquer une méthode rigoureuse à la connaissance philosophique. Cette connaissance, on ne peut pas la trouver dans les fantaisies originales de Schelling, et son objet ne doit pas se borner aux choses physiques. Suivant lui, l'esprit absolu ne se révèle pas à l'homme par un acte passager; mais il se manifeste à lui-même éternellement *dans* l'homme. Être immédiat, il sort de cet état immédiat et se *subjective* librement en se révélant au dehors; or cette conscience qu'il prend de lui-même comme esprit absolu, est précisément ce qui constitue la religion. Dieu n'est Dieu qu'autant qu'il se connaît; cette connaissance de soi est à la fois et la conscience qu'il a de lui-même dans l'homme et la connaissance que l'homme a de Dieu, laquelle devient ainsi une connaissance de l'homme en Dieu. Dans ce sens toute religion est essentiellement révélée, et la philosophie a le même objet que le christianisme. La logique ontologique de Hegel se donne à la fois pour le moyen de la connaissance et pour le contenu de la connaissance La nature, la morale et la religion se transforment en pures conceptions; la pensée n'est autre chose que l'être.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 297.

Schelling, ueber die Methode des akademischen Studiums, 1803; Philosophie und Religion, 1804; Philos. Untersuchungen über das Wesen der menschlichen Freiheit, 1809; Schellings Vorlesungen in Berlin herausgegeben von Frauenstædt, Berlin, 1842; Denzinger, I, p. 211, 536, 544 et suiv.; Kuno Fischer, Gesch. der neueren Philosophie, Heidelberg, 1872, t. VI. — Hegels Religionsphilosophie, 1832, ed. Marheinecke, 2 vol.; Staudenmaier, Darstellung und Kritik des Hegelschen Systems, Mayence, 1844; Denzinger, I, p. 218 et suiv.; C. Rosenkranz, Leben Hegels, 1844; Apologie Hegels gegen Dr R. Hagen, 1858; Hegel als deutscher National-philosoph, Leipzig, 1870. Ouvrages d'Auguste Vera, hégélien d'Italie très remuant, et d'autres : Litt. Hdw., 1870, nr. 93, 94, p. 281 et suiv.

Influence de ces systèmes sur les théologiens.

298. Plusieurs théologiens modifiaient leur point de vue suivant que tel ou tel de ces systèmes avait la prédominance. Quand ils avaient avoué que la religion chrétienne, même sous l'enveloppe qu'elle a reçue de l'Église, est infiniment plus haute que ne le rêve le rationalisme vulgaire, que sa connaissance exacte est le but de toute spéculation véritable, ces théologiens étaient au comble du bonheur, et ils continuaient d'étudier ces nouveaux systèmes, en les exaltant comme des boulevards de la foi chrétienne. Pour cela, il leur suffisait qu'on en revînt à envisager comme les plus grands problèmes de la spéculation les mystères de la Trinité et de l'Incarnaiion, autrefois répudiés ou tournés en ridicule, quelque interprétation qu'on leur donnât. Daub, qui fit tant de voltes-faces (mort en 1834), se rattachait tantôt à Schelling, tantôt à Hegel, tantôt aux théosophes. Eschenmayer partit d'abord des idées de Jacobi et du système de Schelling, délaissa ensuite la philosophie de l'identité et adopta une philosophie de la foi qui allait jusqu'aux dernières limites de surnaturalisme. Frédéric Schleiermacher (mort en 1834), le plus renommé des théologiens protestants de l'Allemagne, subissait le joug des idées de Kant, malgré ses efforts pour édifier la dogmatique d'une manière indépendante (1821); comme lui il voulait que la religion fût renfermée dans les bornes de la raison pure. Il suivait aussi

le système de Jacobi, en essayant de l'amalgamer avec les éléments piétistes qui régnaient parmi les frères Moraves ; comme Schelling enfin, il embrassait des doctrines empreintes du panthéisme gnostique.

Schleiermacher exerça une grande influence par ses *Discours sur la religion* (1799), qu'il essayait de nouveau de faire aimer et estimer en la présentant comme l'intérêt suprême de l'homme, cette créature tout imprégnée de l'élément divin; il concevait Jésus-Christ comme un foyer où se concentrent la figure et la réalité; il faisait ressortir la continuité historique du christianisme et la nécessité d'une Église, et donnait aux différents problèmes de la vie des solutions d'une haute moralité. Mais il travaillait aussi, par une sophistique pleine d'artifices et dans une langue harmonieuse, à réconcilier avec la religion chrétienne, dont l'essence consiste dans le sentiment, le panthéisme, qu'il enveloppait sous les dehors de la morale. Marheinecke (mort en 1846), disciple de Hegel, plaçait au contraire l'essence de la religion dans l'intelligence, proclamait l'identité de la philosophie et de la religion, et faisait de la raison ou de l'esprit divin uni à l'esprit humain le principe de la connaissance de la religion chrétienne.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 298.

Denzinger, I, p. 539, 563 et suiv.; Scharpff, Vorlesungen, II, p. 156 et suiv. — Schleiermacher, der christl. Glaube nach den Grundsætzen der evang. Kirche dargestellt, 2 vol., Berlin, 1821 ; Sæmmtl. Werke, Berlin, 1835 et suiv.; Aus Schleiermachers Leben in Briefen, Berlin, 1860 et suiv.; Dilthey, Leben Schleiermachers, Berlin, 1870 et suiv., 2 vol.; W. Bender, Schleiermachers Theologie mit ihren philosophischen Grundlagen dargestellt, I part., Nœrdlingue, 1876; Janssen, Zeit-und Lebensbilder, Fribourg, 1875, I, p. 44 et suiv.; Scharpff, II, p. 159 et suiv.; Denzinger, I, p. 549 et suiv., 30, 214, 259; Marheinecke, Grundlehren der christlichen Dogmatik, Berlin, 1819.

École de Schleiermacher.

299. La théologie sentimentale de Schleiermacher pouvait offrir un abri aux théories les plus diverses : rationalisme, piétisme, orthodoxie. Elle était vraiment la théologie de l'Union prussienne. De là les trois branches de son rationalisme :

piétisme, gnosticisme et surnaturalisme relatif. Le rationalisme, plus délicat, spéculatif, esthétique, historique et critique (par opposition au rationalisme vulgaire), eut pour représentants de Wette, disciple en philosophie de Fries, étroitement lié avec Jacobi ; Charles Hase et Baugmarten-Crusius. On trouve des vestiges de piétisme dans Auguste Neander, historien ecclésiastique, dont la *Théologie pectorale* suscita un déluge de railleries. Il hésite entre la foi et la critique.

Parmi les surnaturalistes relatifs, on comptait Twesten, Nitzsch, Sack, et en partie Tholuck et Ullmann. Ces derniers essayaient de concilier le surnaturalisme, qui considère la religion comme quelque chose d'exclusivement divin, où l'intervention des hommes n'a aucune part, avec le naturalisme, qui ne voit dans la religion qu'une œuvre humaine, où Dieu n'a rien à démêler. Il faut, disait-il, concevoir le christianisme non comme une doctrine, mais comme un principe de vie, ayant pour centre la personne du Christ, qui est tout ensemble Dieu et homme, divin dans son essence et son origine, humain dans sa forme, sa réalisation et son développement. Toute vraie religion est à la fois divine et humaine : Dieu ne réside pas seulement dans l'autre monde, mais aussi dans le monde présent ; il y est en esprit et en nature ; il se communique et fait entrer la créature en participation de sa vie. Mais comme le divin ne peut être saisi, vécu, expérimenté par l'homme que d'une manière humaine, quand l'homme est parvenu à un certain degré de développement, à une certaine période de l'histoire, la forme, la manière dont le divin se réalise et se développe, est aussi nécessairement humaine.

Cette doctrine fut attaquée et flétrie par les théologiens incrédules armés de l'éclectisme philosophique, comme une duplicité, une folie, un vain étalage de phrases et un palliatif insuffisant.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 299.

Denzinger, I, p. 29 et suiv., 214 et suiv., 554 et suiv., 562 et suiv.; Studien und Kritiken, 1835, IV, p. 853 et suiv.; 1844, III, p. 567 et suiv.; 1846, IV, p. 778 et suiv., 845 et suiv. Sur de Wette et Hase, Scharpff, II, p. 164 et suiv.; sur Neander, voy. Ullmann dans Einleitung der III Aufl. von Neanders K.-G., Gotha, 1856; Ullmann, das Wesen des Christenthums, 4e éd., Gotha, 1854. Cf. Schwarz, zur Gesch. der neues-

ten Theologie, 3e éd., p. 371 et suiv.; Baur, K.-G., t. V, p. 405 et suiv.

Divisions des hégéliens.

300. L'école de Hegel ne tarda pas, elle aussi, à se diviser. La dispute roula d'abord sur le caractère chrétien et religieux de son système, principalement sur le dogme de la survivance personnelle après la mort. Richter prétendait que cette doctrine n'était pas enseignée par Hegel; Gœschel soutenait le contraire, et affirmait que la philosophie de ce maître avait parfaitement rempli la tâche qu'elle s'était proposée, d'élever le christianisme à la dignité d'une science spéculative; Billroth et Alexandre Schweizer étaient de cet avis.

L'école de Hegel se partagea sur cette question : Vatke, Rosenkrantz, Erdmann, se rattachèrent étroitement à Hegel; la gauche hégélienne (les hégélinges) prirent une attitude plus résolue et plus franche : ils démontrèrent sans ménagements que son système était incompatible avec la théologie chrétienne. La gauche comptait dans ses rangs Louis Feuerbach (mort en 1872), qui ne voyait dans la révélation divine que le développement de la volonté humaine, l'homme parvenu à la réalité de l'être : Chacun, disait-il, n'a d'autre règle que ses propres instincts, et c'est en les suivant qu'il atteint à sa complète déification (homunculothéisme). Venait ensuite David Strauss (mort en 1874), qui rejetait toute espèce de révélation, parce qu'il n'y a pas de Dieu personnel qui puisse se communiquer librement; il assignait au panthéisme idéaliste la souveraineté sur les esprits cultivés et évaporait la vie de Jésus (1835) jusqu'à la transformer en mythe. L'histoire évangélique, disait-il, n'est pas une œuvre d'imposture, c'est une poésie mythique sans but; la révélation chrétienne n'est qu'un ensemble d'idées présentées sous une forme historique, rattachées à des personnes, propagées d'abord par la tradition orale, par la légende, et consignées enfin par écrit (après le premier siècle).

Selon Strauss, ce n'est pas en Jésus-Christ que Dieu devient homme, mais dans l'humanité en général. Plusieurs théologiens s'élevèrent contre lui, notamment ceux de l'école de Schleiermacher.

Quand plus tard le Français Ernest Renan (1863) eut ravalé le caractère de Jésus et celui des apôtres en comparant le Sauveur du monde à Bouddha, à Mani, à Mahomet; lorsque, dans son roman intitulé *Vie de Jésus*, il l'eut représenté comme un fanatique, entraîné par sa folie à se diviniser lui-même, Strauss, dans sa *Vie de Jésus à l'usage du peuple*, adopta un autre point de vue : comprenant que l'explication mythique ne suffisait plus, il eut recours à la fiction intentionnelle et conçut Jésus comme un moraliste idéal, qui n'avait pas le sens de l'industrie, des arts et de la vie politique.

Son argumentation était encore beaucoup plus faible qu'auparavant, et il n'offrait qu'un caractère où la psychologie et l'histoire étaient également sacrifiées. Quoi qu'on fasse, il restera toujours ce dilemme : ou Jésus était vraiment tel qu'il se disait, Dieu et Fils de Dieu ; ou il n'était pas un modèle de moralité, un sage sublime, mais plutôt un séducteur du genre humain.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 300.

Scharpff, p. 157 et suiv.; Denzinger, p. 219 et suiv.; Ludwig Feuerbach, das Wesen des Christeenthums, Leipzig, 1841 ; Friedrich Feuerbach, Theanthropos, Zurich, 1838, et die Religion der Zukunft, Zurich et Winterthur, 1843. Cf. Rheinwalds Repertorium, Juin 1842 ; Freib. Ztschr. für Theol., 1842, VIII, p. 151 et suiv.; Denzinger, I, p. 224 et suiv. David Strausz : Leben Jesu, 1835 ; Glaubenslehre, 1840 ; Neue populære Ausgabe des Lebens Jesu, 1864 ; Der alte und der neue Glaube, 1872. Cf. Bonner Ztschr., livrais. XVII, p. 250 et suiv.; Rheinwalds Repertorium, Nov. 1838 ; Dorner, p. 826 et suiv.; Denzinger, I, p. 223 et suiv.; Catholique, 1873, I, p. 1 et suiv.; Hettinger, David Strausz, Fribourg, 1875.

La nouvelle école de Tubingue.

301. A l'hégélianisme se rattachait en général la nouvelle école critique ou hypercritique de Tubingue, qui essayait de mettre dans une nouvelle lumière le côté historique du christianisme, et passait de la période de Jésus à la période des Apôtres. Son chef, Ferdinand-Christian Baur (mort en 1860), croyait que Strauss était allé trop vite et avait, sans plus d'examen, nié la crédibilité des Évangiles ; il fallait, selon lui, commencer par soumettre à une critique plus sévère la genèse

des livres du Nouveau Testament. Adoptant les idées de Semler sur les *Pétroniens* et les *Pauliniens* et sur la revision du canon, il n'admit comme apostoliques que les quatre grandes Épîtres de saint Paul et l'Apocalypse, plaça la rédaction des Évangiles entre les années 130 et 160, rejeta complètement les Épîtres pastorales, et, sans entrer plus avant dans la critique de l'histoire évangélique, se contenta de publier une critique arbitraire des documents évangéliques. Sa méthode fut suivie par Swegler (mort en 1856); par Zeller, qui depuis 1842 publia des *Annales théologiques ;* par Kœstlin, Hilgenfeld, Volkmar, A. Ritschl.

Plusieurs cependant modifièrent les hypothèses de Baur : ils replacèrent les synoptiques dans le premier siècle, et se mirent à étudier les apocryphes et les ouvrages des anciens Pères. En face de l'explication mythique de Strauss et de l'hypothèse traditionnelle sur l'origine des livres du Nouveau Testament, Bruno Bauer soutenait l'hypothèse de l'utilité, et croyait que l'histoire avait été volontairement défigurée au profit de certaines idées religieuses.

Bauer combattait aussi les idées de Strauss sur la révélation, et concevait celle-ci comme le développement historique de l'idée générale de religion, représentée sous une forme sensible. Son frère, Edgar Bauer, allant plus loin encore, niait que la religion et la société fussent soumises à des formes absolues, puisqu'il n'y a pas de raison absolue. Une telle raison, si elle existait éternellement, serait quelque chose de mort et d'inefficace : de là vient que toutes les formes de la société n'ont qu'une valeur temporaire (1844).

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 301.

Voy. Introd., A, § 31 ; Schwarz, loc. cit., p. 148 et suiv.; Denzinger, I, p. 225. — Bruno Bauer, Kritik. der evangel. Gesch. der Synoptiker, Leipzig, 1841, 2 vol.; Edgar Bauer, der Streit der Kritik mit Kirche u. Staat, Berne, 1844.

Richard Rothe et autres théoriciens.

302. Richard Rothe, professeur à Heidelberg (mort en 1867), traita d'une manière plus satisfaisante, dans ses *Origines de*

l'Église chrétienne (1837), une partie des questions soulevées. L'épiscopat, suivant lui, a été institué par les Apôtres; mais cette institution a produit un changement dans la doctrine, et à la fin de l'âge apostolique les Pétriniens et les Pauliniens se sont réunis pour mieux combattre les gnostiques. Cependant l'*Éthique théologique* demeure le principal ouvrage de Rothe (1845-1848) — c'est proprement une dogmatique théosophique, où l'auteur s'applique à préparer les voies à une exposition plus libre des dogmes du théisme, en se rattachant aux idées de Daub, Schleiermacher, Schelling et Hegel.

Rothe place le fondement de toute certitude dans l'expérience personnelle immédiate, dans la conscience de soi-même, qui est en même temps conscience religieuse, conscience de Dieu; l'essence du christianisme n'est autre chose que « la pure humanité parvenue à son entier développement », de même que le royaume de Dieu n'est qu'une « société religieuse et morale des hommes ». Comme il n'admet aucune influence surnaturelle, il ne voit dans le dogme qu'une expression de la conscience religieuse, objectivement établie par la communauté ecclésiastique. Parvenue à sa perfection, l'Église disparaîtra complètement dans l'État, ainsi que le voulait l'école de Hegel. Cet ordre d'idées révèle assez nettement le dessein d'abolir les vieux dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la satisfaction, de l'inspiration, des sacrements, etc., ou de les transformer suivant l'esprit de la philosophie contemporaine, de dissoudre les paroisses et les églises, et de donner carrière à la libre spéculation. L'auteur, dans la suite, inclina de plus en plus vers les partis radicaux.

J.-H. Fichte, de Tubingue, et Chr.-H. Weise se rapprochaient beaucoup de Rothe, le premier par sa *Théologie spéculative* (1847), le second par sa *Dogmatique philosophique* (1855). Une autre tendance, souvent qualifiée de « morale » et opposée au panlogisme de Hegel, mettait en première ligne la volonté et l'amour, au lieu de la connaissance; elle était suivie par J.-H. Fichte, Chalybæus et K.-P. Fischer. A côté d'elle se forma la tendance christologique et théanthropique, issue de l'hégélianisme, et représentée par Gœschel et Dorner, par J.-P. Lange et Ch. Weise : Jésus-Christ, suivant elle, était l'humanité devenue concrète.

Théod.-Alb. Liebner, professeur à Kiel, puis à Leipzig, essaya, dans sa *Dogmatique conçue au point de vue christologique* (1849) et dans son *Introduction à la dogmatique chrétienne* (1854 et suiv.), de concilier ensemble la tendance morale et la tendance christologique. Appelé à Heidelberg, le Suisse Daniel Schenkel, disciple de Wette et théologien de conciliation dans sa première époque, devint bientôt le champion de la liberté absolue d'enseignement; il publia une Dogmatique chrétienne « au point de vue de la conscience » (1858 et suiv.), qui souleva de vives réclamations; elle fut suivie du *Caractère de Jésus*, ouvrage très équivoque et vivement critiqué par David Strauss *(die Ganzen und die Halben)*. Il n'en fut pas moins considéré comme un des héros de la « libre théologie protestante », qui gagnait chaque jour du terrain. Cette théologie fut également soutenue par le diplomate protestant Josias de Bunsen (mort en 1860) dans son *Bibelwerk* (1858 et suiv.), continué par Kamphausen et Holtzmann. La plupart des chaires de l'enseignement ont été occupées dans le cours de ce siècle par des hommes qui travaillaient à détruire ou à corrompre le sens chrétien.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 302.

Althaus, der Christus Rothe's (Ztschr. et suiv. ges. Th. u. K. Jahrg. 33, h. 2); de Solms, Uebersichtl. theol. Speculation nach Rothe, Wittenb., 1872; Nippold, Richard Rothe, Wittenb., 1873; Denzinger, I, p. 588 et suiv., Hist.-pol. Bl., t. LXXIII et LXXIV. Sur J.-H. Fichte et autres : Denzinger, I, p. 593 et suiv.; Schwarz et autres (§ 294). Schenkel, Ueber das Wesen des Protestantismus, 1847, 2e éd., 1862; die christl. Dogmatik, 1858 et suiv., 2 vol.; Charakterbild Jesu, 1864.

Influence de la philosophie moderne sur le peuple. — Schelling appelé inutilement à Berlin. — Hartmann, Darwin, etc.

303. Déjà les résultats définitifs de la philosophie moderne et les dogmes superficiels des libres penseurs avaient pénétré dans une partie considérable du peuple. Plus d'un prédicant, Schleiermacher lui-même dans ses *Discours sur la religion à ses savants contempteurs* (1798), éloignait plutôt de la religion qu'il n'y ramenait. Les romans, les pièces de théâtre, presque toute la littérature était devenue antichrétienne; les livres de piété, telles que les *Heures de dévotion*

d'Argovie, par Zschokke, très répandues depuis 1809, entretenaient l'indifférence religieuse, l'insensibilité et le dégoût des plus sérieuses vérités de la foi.

Le philosophe Fichte, suivant lequel le mot « Dieu » n'est que l'expression de l'ordre moral et abstrait qui règne dans le monde, accusé publiquement d'athéisme et destitué à Iéna, fut appelé à Erlangen et à Berlin; il défendit sa doctrine dans des écrits populaires, qui, par leur enthousiasme fanatique et les plans de réforme sociale qui s'y étalaient, ne furent pas sans effet sur le peuple.

La « Jeune Allemagne », issue de l'école de Hegel, élabora la doctrine suivant laquelle Dieu se développe successivement dans le cours des âges, et la transforma en théorie sociale révolutionnaire; à l'ascétisme chrétien elle opposa l'émancipation de la chair et s'efforça d'introduire le communisme dans la société.

Ces aspirations des hégéliens extrêmes furent nettement formulées depuis 1840 par les *Annales de Halle,* et plus tard par les *Annales allemandes*, d'Arnold Ruge; la poésie elle-même de Herwegh, de Heine, etc., servit à la propagation de ces idées. Ce fut précisément à Berlin que l'hégélianisme atteignit, comme philosophie de la cour et du gouvernement, à son apogée. On se complaisait dans l'idée d'un État-Dieu, d'un État absolu qui absorberait tout et serait la représentation de la moralité.

Après la mort de Hegel (14 novembre 1831), les chefs de l'État saisirent de mieux en mieux l'autre côté de sa philosophie : ils s'aperçurent qu'elle portait des fruits amers, qu'elle pouvait entraîner à la fois la ruine de l'État et la décadence du christianisme, qu'un peuple sans religion est un peuple ingouvernable. Pour conjurer le mal, on appela de Munich à Berlin (1841) le « Plotin des temps modernes, le mage du Sud », le philosophe Schelling, dont les doctrines, riches de promesses, malgré ses nombreuses variations, faisaient espérer les plus beaux résultats, presque un nouvel Évangile. Mais on ne fit qu'adopter une nouvelle forme du panthéisme. La philosophie naturelle de Schelling, édifiée sur une base purement naturaliste, fut bientôt supplantée par une direction gnostique qui se révélait déjà dans la philosophie de l'identité, et suivant

laquelle Dieu serait purement immanent dans l'universel et il n'y aurait pas de distinction entre l'esprit et la matière ; elle conservait le nom, mais non la substance des dogmes. Les leçons de Schelling sur la philosophie de la révélation ouvrirent les yeux à un grand nombre d'esprits et furent le tombeau de sa renommée.

L'école de Hegel se maintint et continua de développer ses conséquences, jusqu'à ce que l'esprit allemand, saturé de spéculation, s'en écartât de plus en plus, pour retourner au matérialisme et à l'empirisme pur. Le plus grossier matérialisme fut défendu, après Strauss, d'une façon absolument immorale, par E. Hartmann, à Berlin, dont la *Philosophie de l'inconscient* (1869) semble atteindre aux derniers excès que peuvent se permettre la haine de la foi et la dépravation de l'esprit poussées jusqu'à la frénésie. A ceux qui tenaient encore à la Bible, on offrit en pâture la *Bible* radicale *des protestants*, par Schmid et Holzendorff, qui surpassait encore la Bible polyglotte de Bunsen.

Les masses furent envahies par le matérialisme de Charles Vogt, J. Moleschott, L. Büchner, et l'on vit des savants embrasser jusqu'aux théories de l'Anglais Darwin. Celui-ci, renouvelant le système de Lamark, prétendait que toutes les espèces d'êtres vivants et organisés résultent de changements successifs produits dans des organismes inférieurs, qui peuvent tous se ramener à quatre ou cinq types fondamentaux, provenant peut-être d'un seul organisme primitif ; que l'homme descend d'un animal tenant le milieu entre l'homme actuel et le singe. Sous prétexte de généraliser les connaissances, de les populariser, on présenta dans des ouvrages populaires, dans des journaux, les hypothèses les plus aventureuses comme les résultats définitifs des sciences exactes.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 303.

Kritische Beleuchtung der « Stunden der Andacht », Vienne, 1824. Iven, Die unchristliche Tendenz der Stunden der Andacht, Cologne, 1827 ; die Stunden der Andacht — ein Werk des Satans von Dr. Christlich, Soleure, 1818 ; Freib. Kirchenbl., 1857, nr. 5-9. Sur Fichte, voy. K. W. F, Solgers nachglelassene Schriften, éd. L. Tieck et Fr. de Raumer, t. I, p. 219, 226. Sur l'hégélianisme : Heinrich Léo, die Hegelingen, Halle, 1838 ; Kahnis, Runge und Hegel, Ouedlinbourg, 1838. — Sur la

Jeune Allemagne: Rheinwald, Repertorium, 1834, nr. 5; Schelling, Hœchst wichtige Beitræge zur Gesch. der neuesten Literatur in Deutschland, éd. d'Antibarbarus Labienus, St-Gall, 1817, 4 vol.; Paulus, Die endlich offenbar gewordene Philosophie der Offenbarung (Schellings Vorlesüngen vom Winter, 1841), Darmstadt, 1843; L. Noack, Schelling und die Philosophie der Romantik, 2 part., Berlin, 1859; Denzinger, I, 211, 536 et suiv., 544 et suiv. Sur Hartmann (die Philosophie des Unbewuszten, 1869; Selbstzerstœrung des Christenthums, 1873), voy. Pesch, in den Stimmen aus Maria-Laach, t. V, VI; Haffner, dans le Catholique, 1874, II, p. 415 et suiv; A. Stœckl, Eine Blüthe modernen Culturkampfes, Mayence, 1874. Voy. sur Darwin, Knabenbauer et Kemp, Laacher Stimmen, 1871, livrais. v, p. 405 et suiv.; 1872, livrais. III, p. 224 et suiv.; 1873, livrais. VIII, p. 148; 1874, livrais. VII, p. 60 et suiv.; 1875, p. 71 et suiv.

Travaux positifs des théologiens. — Exégèse.

304. Une réaction se produisit sur plusieurs points contre le travail immoral et destructeur du rationalisme. Elle se rattachait aux guerres de l'indépendance et au réveil de l'esprit national, au romantisme représenté par Schlegel, Tieck, Novalis, etc., au trois centième jubilé de la « Réforme » (1817), aux travaux enfin de quelques hommes qui avaient conservé l'esprit de foi. Contrairement à la manière frivole dont les rationalistes traitaient la Bible, de nouveaux exégètes entreprirent avec respect et après de sérieuses préparations l'étude du texte sacré. A Halle, F.-A.-G. Tholuck (mort en 1877) essaya de remettre en honneur la doctrine de l'inspiration des saintes Écritures; Hengstenberg, depuis l'impulsion qu'il avait reçue dans un couvent de Bâle (1823), travailla à Berlin en faveur du piétisme et de l'orthodoxie luthérienne, commenta avec esprit de foi les passages messianiques de l'Ancien Testament, et surtout les Psaumes; de Wette lui-même (mort en 1849) essaya de préserver l'exégèse de ce double excès : les prétentions philologiques et le dogmatisme replâtré, tout en rendant les pensées des auteurs sacrés avec toute la pureté possible, sans aucune immixtion étrangère, et en se tenant au sens littéral. Obéissant aux règles d'une saine herméneutique, il tâchait d'éviter les interprétations arbitraires et n'en-

trait point dans l'étude des grandes vérités qui appartiennent à d'autres sciences.

C'est la direction qu'ont plus ou moins suivie Winer (mort en 1858), L.-J. Rückert, Mayer, Kœllner, Reiche, Fritzsche, Bleek (mort en 1859), Gesenius (mort en 1842), Ewald (mort en 1875), Keil, Hitzig, etc.

Usteri, Rückert, Baumgarten-Crusius, s'appliquèrent, sans renoncer à leurs idées personnelles, à éclaircir le vrai sens de la Bible d'après le contexte et à le défendre contre ses contradicteurs. On revint aussi aux explications des Pères, notamment de Théodoret, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Jérôme, et l'on fit de brillants progrès dans l'étude des langues et des antiquités orientales, en favorisant en partie les nouvelles découvertes. On s'émancipa complètement des systèmes philosophiques, surtout de l'hégélianisme, que Billroth (1833) défendait encore, bien qu'on n'arrivât pas toujours à se dégager de l'étroitesse du dogme. Ainsi naquirent les excellents commentaires sur l'Ancien Testament de Fr. Delitzsch, Nægelsbach, Hitzig, Ranke, Grimm ; sur le Nouveau, les commentaires de Lücke, Olshausen, Harlesz, Luthardt, etc. Après Griesbach le texte fut surtout critiqué par Buttmann, Lachmann (depuis 1831) et Constantin Tischendorf (depuis 1840 ; ce dernier a découvert et publié le manuscrit du Sinaï ; mort en 1874). Sur l'introduction à la Bible, on doit de bons ouvrages à Hævernick (1837), Guericke, Kurtz, Ebrard, Reusz, Œhler, Delitzsch, Bleeh et Tiersch. En somme, l'exégèse protestante a fait des progrès très remarquables, qu'il n'est pas permis aux catholiques d'ignorer.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 304.

De Tholuck : Beitræge zur Spracherklærung des N. T., Halle, 1832. — Commentar zu Joh., zu Rœmer-und Hebræerbrief sowie zur Bergpredigt.; K. F. A. Fritzche, Ueber die Verdienste des Dr. Tholuck um die Schrifterklærung, Halle, 1831; Hengstenberg, Beitræge zur Einleitung in das A. T., Berlin, 1831, 2 vol.; die Psalmen, Christologie des A. B., 1829, 1834; die Weissagungen des Propheten Hesekiel, 1867 et suiv.; de Wette, Kurze Erklærung des Briefes an die Rœmer, Leipzig, 1835; puis Exeget. Handb. zum N. T. Cf. Schenkel, W. M. L. de Wette und die Bedeutung seiner Theologie für unsere Zeit, Schaffhouse, 1849 ; Hagenbach, W. M. L. de Wette, Eine akad. Gedæchtniszrede,

Leipzig, 1850; Winer, Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms, Leipzig, 1822, VI, éd. 1855; Billroth, Commentar zu den zwei Briefen an die Korinther, Leipzig, 1833; Lücke, Commentar über die Schriften des Johannes, Bonn, 1820 et suiv., 3 vol. Sur Tischendorf, voy. Literar. Handweiser, 1875, nr. 178. Pour le reste, voy. Guericke, Beitr. zur Einleitung in's N. T., Halle, 1829; Niedner, Lehrb. der christl. K.-G., 1866, p. 898 et suiv.; Dorner, p. 861 et suiv., et en général les ouvrages d'introduction.

Archéologie. — Histoire de l'art et de la littérature. — Histoire de l'Église. — Théologie pratique et droit canon. — Théologie morale. — Dogmatique et apologétique.

305. L'archéologie chrétienne et l'histoire de l'art furent cultivées par Augusti, Rheinwald, W. Bœhmer, Guericke, Kugler, Schnaase, E. Fœrster, Wackernagel, Piper; l'histoire de la littérature chrétienne, par Schœnemann, Bæhr, Bernhardy, Ébert, Hasse. Dans l'histoire ecclésiastique se sont signalés Neander, Gieseler, Hagenbach, Hase et Engelhardt. Nous avons aussi quantité d'excellentes monographies sur l'histoire de l'Église. Des ouvrages de théologie ont été donnés par Palmer à Tubingue, Ehrenfeuchter à Gœttingue, de Zezschwitz et Harnack à Erlangen; puis par Gasz, Stier, Kliefoth, Gaupp, Brückner, Liebner, Hœfling, etc.

Le droit ecclésiastique a été traité, au point de vue positif, par Bickell, Puchta, Eichhorn (mort en 1854), Bluhme, Wasserschleben, L.-A. Richter (mort en 1864). Dove, disciple de ce dernier (depuis 1861 éditeur d'une Revue du droit ecclésiastique); Hinschius, Friedberg, comme Otton Mejer, ont fait preuve d'une haine farouche contre l'Église catholique.

La théologie morale, qui jusqu'à 1634 n'était pas envisagée comme une science à part, par cette raison entre autres qu'il n'était pas facile de la concilier avec la théorie protestante de la justification, a été presque toujours traitée en opposition avec elle ou en en faisant abstraction : Schleiermacher et Rothe ont été rangés parmi ses meilleurs représentants. Chalibæus, Schmid, Luthard, Wuttke, s'en sont également occupés; Harlesz essaya, dans son *Éthique chrétienne*, d'agrandir le point de vue luthérien; d'Œttingen, à Dorpat, fit usage de la statistique.

La dogmatique et l'apologétique furent cultivées dans le sens rationaliste par Hase, qui fit de la polémique contre l'Église catholique ; dans le sens positif croyant, surtout par Thomasius, d'Hofmann et Zezschwitz à Erlangen. Les vieux préjugés contre l'Eglise étaient toujours en vogue, et l'on continuait de dénaturer ses doctrines, comme on le voit dans les vingt-deux volumes de la *Realencyclopédie* d'Herzog.

Une multitude de revues théologiques représentent les diverses tendances du protestantisme actuel : tendance *confessionnelle* ou luthérienne (par exemple, *B. Luthardt's allgem. evangel. lutherische Kirchenzeitung*, à Leipsig) ; tendance *unioniste* ou tendance des théologiens conciliateurs (*Neue evangel. Kirchenzeitung*, d'Herm. Meszmer, à Berlin) ; tendance *rationaliste* ou tendance de l'Association protestante (*die Protest. Kirchenzeitung*, de Schmidt, aussi à Berlin).

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 305.

Engelhardt et Ullhorn, dans la Zeitschrift für hist. Theol., années 1852, 1861; Scharpff, p. 171 et suiv.; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 268 et suiv., sur la théologie morale. Sur Herzogs Realencyklopædie (2e éd., 1877 et suiv.), voy. Hist.-pol. Bl., t. LXXVI, p. 249 et suiv.

Caractéristique de la dogmatique moderne orthodoxe.

306. Si, après avoir secoué les chaînes du rationalisme, la théologie protestante allemande était redevenue croyante, elle n'était pas cependant orthodoxe dans le sens des livres symboliques; elle croyait plutôt que ces livres avaient besoin d'une revision : aussi la plupart des chefs ecclésiastiques essayaient-ils de trouver des formules pour dispenser de leur rigoureuse obligation, et laisser une place aux opinions divergentes des particuliers; ils réclamaient seulement cette vague promesse d'enseigner « dans l'esprit » ou « selon les principes des confessions religieuses », d'enseigner au moins des « doctrines bibliques », ou enfin d'avoir consciencieusement égard aux écrits des confessions « religieuses ».

Il n'y eut que la Saxe et le Hanovre où il fut déclaré que les symboles continueraient d'obliger sans restriction. A Bade, ils ne demeurèrent obligatoires « qu'autant que la con-

fession à laquelle on adhérait, maintenait le principe du libre examen dans l'interprétation de la Bible ». Mais il y avait là un dilemme dont on ne pouvait sortir : ou l'Église resterait sans symbole obligatoire, et c'était la confusion de Babel ; ou elle serait astreinte à un symbole, et alors on tombait dans l'hypocrisie, et l'on exerçait sur les consciences une tyrannie insupportable. Plusieurs croyaient que le formulaire d'ordination, obligatoire en Prusse, en Saxe et dans le Hanovre, les mettait dans la nécessité de mentir. Le dogme de la justification, vanté comme le plus pur joyau, comme la substance de la réforme, fut généralement répudié par les protestants et transformé en son contraire. Ceux-là mêmes qui reprochaient aux autres cette licence, en donnaient l'exemple, principalement dans leurs interprétations de la Bible. Souvent aussi on se plaignait des lacunes qu'offrait l'ancien système sur la rédemption, d'après lequel les défunts arrivent directement au ciel ou descendent tout droit en enfer. C'était concevoir la rémission du péché, la purification, comme une sorte d'opération physique accomplie par la mort et la putréfaction.

A défaut de tout lien entre les morts et les vivants, le peuple protestant courait risque de douter de la vie éternelle, et le clergé en était réduit, dans ses oraisons funèbres, qui ne servaient qu'à entretenir la léthargie religieuse, à des éloges perpétuels.

De là vient que Kern, Fries, Girgensohn, etc., reconnurent la nécessité d'admettre un lieu intermédiaire de purification. Différentes opinions se formèrent sur l'opportunité des prières pour les défunts ; peu osèrent se prononcer ouvertement, avec les anciens luthériens, pour leur complète inutilité. Le Rituel prussien admit les prières pour les défunts, mais les réduisit à une formule insignifiante : car, ainsi que la liturgie anglicane, il portait que chaque défunt est indubitablement sauvé.

Quant au clergé du Wurtemberg, y compris le prélat Kapff, il enseignait la résurrection de tous les êtres, doctrine absolument incompatible avec l'ancien système protestant. Les questions suivantes : le baptême doit-il être donné par immersion ou par aspersion ? doit-on l'administrer aux enfants ? furent pendant des années discutées par des diètes ecclésiastiques et des conférences, sans avancer d'un pas.

En 1854, à la diète ecclésiastique de Francfort, on fut obligé d'avouer aux anabaptistes que rien dans la Bible ne prescrivait de baptiser les enfants. Quelques théologiens, comme Ébrard, voulaient, pour sauver ce principe que la lettre de la Bible est obligatoire, et pour échapper à la nécessité de reconnaître une autorité dans l'Église, qu'on supprimât le baptême des enfants. Les dissentiments furent encore plus grands sur le mariage, la séparation des époux et le divorce.

Même après la loi civile édictée sur le mariage en 1875 par l'empire d'Allemagne, on ne parvint pas à s'entendre sur la valeur et la forme du mariage ecclésiastique, et moins encore sur la question de savoir jusqu'à quel point les motifs de divorce admis par le droit civil sont conformes ou contraires à l'Écriture : les uns célébraient les grands et sublimes principes de l'Église évangélique et voulaient la pureté de sa doctrine ; les autres, comme la faculté théologique de Tubingue en 1854, conseillaient au peuple de ne pas s'attacher à l'autorité purement humaine de l'Église et à son interprétation de l'Écriture ; d'autres doutaient de la nécessité de l'Église en général et mettaient leurs espérances dans l'Église de l'avenir, ou Église de saint Jean, qui devait succéder à l'Église pétrinienne et paulinienne : c'est ainsi que s'exprimèrent dans la diète ecclésiastique de Stuttgart (1857) le professeur Piper, puis Merz, Ullmann, etc., comme l'avaient fait auparavant Fichte (1806) et Schelling ; d'autres enfin comptaient sur une « nouvelle et plus abondante effusion du Saint-Esprit », sur une seconde Pentecôte, que Delitzsch lui-même croyait nécessaire (1858), sur la venue prochaine du règne de mille ans (Lessing, Flœrke, Karsten, Auberlen, Nægelsbach, de Bethmann-Hollweg). Presque chaque théologien avait sa dogmatique particulière.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 306.

Denkschrift der Gœttinger theol. Facultæt über die gegenwærtige Krisis des relig. Lebens, Gœttingue, 1854. Pour le mieux sur l'état de la théologie dogmatique, voyez Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 422 et suiv., 442 et suiv., 453 et suiv., 475 et suiv.

L'Union et les luttes religieuses en Prusse.

L'Union prussienne.

307. On avait souvent essayé d'établir un centre de réunion pour les différentes sociétés protestantes. Déjà en 1798 le roi Frédéric-Guillaume III exprimait l'espoir qu'on arriverait, au moyen d'un rituel commun, à rapprocher les luthériens et les calvinistes. En 1817, à l'occasion de la troisième fête séculaire de la Réforme, il adressa à tous les consistoires, synodes et surintendants, des avertissements et des remontrances sévères au sujet de l'établissement de l'*union* si vivement désirée. Ni l'Église réformée ne devait passer à l'Église luthériene, ni l'Église luthérienne à l'Église réformée : il s'agissait de fonder une Église *évangélique* animée d'une vie nouvelle et conforme à l'esprit de ses fondateurs. Le nom de « protestant » fut supprimé comme un nom de parti, un terme malsonnant, et remplacé par celui d'« évangélique ». Luthériens et calvinistes devaient, en conservant leurs divergences doctrinales, former une seule Église évangélique, qui ne serait opposée qu'au catholicisme et obéirait à un seul gouvernement ecclésiastique.

Au milieu de l'indifférence qui règnait depuis longtemps à l'égard des dogmes positifs, on pouvait croire que ce plan favori du roi de Prusse serait d'une facile exécution. Le but de ce prince était de rattacher plus étroitement aux luthériens, qui avaient la prépondance dans la population du pays, sa dynastie élevée dans le calvinisme. Le clergé de Berlin donna le branle, et l'union, œuvre purement extérieure, fut accomplie dans plusieurs pays : en 1819, dans la Bavière rhénane; en 1820, dans le Wurtemberg ; en 1821, à Nassau et autres États de l'Allemagne. Il était loisible à chaque membre de l'Union, quand il recevait la cène, de penser ce qu'il voulait des signes extérieurs ; on croyait qu'il était possible de se réunir pour les rites, tout en demeurant séparé de doctrines. Cette idée souriait également aux prédicants et aux laïques.

Il y eut donc en Allemagne, au lieu des deux communautés protestantes qui avaient existé jusque-là, trois communautés : luthérienne, réformée et unie (évangélique). L'Église

réformée, numériquement la plus faible, avait renoncé presque partout aux décrets de Dordrecht, et ne conservait au fond d'autre caractère distinctif que le rejet de la doctrine luthérienne sur la cène. Dans le Hanovre, la Saxe, le Mecklenbourg, la Bavière (en deçà du Rhin), où il n'y avait que peu de réformés, l'union ne fut pas acceptée ; cependant là même on s'était notablement écarté du vieux luthéranisme, et l'Église vraiment luthérienne existait plutôt dans les vœux de quelques théologiens, pasteurs et juristes, que dans la réalité.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 307.

Scheibel, Actenmæszige Geschichte der neuesten Unternehmung einer Union, Leipzig, 1834, 2 vol.; Rudelbach, Ref., Lutherthum und Union, Leipzig, 1839; Haupt, Handb. über die Rel.-Angelegenheiten im Kgr. Preuszen, 1822, II, p. 160 ; Kampz, Annalen, 1821, p. 341 ; Hering, Gesch. der kirchl. Unionsversuche, II, p. 441 et suiv.; Stahl, die lutherische Kirche und die Union, Berlin, 1859 ; Brandes, Gesch. der evangel. Union in Preuszen, 1872, 2 vol. Auteurs catholiques : Jœrg, Gesch. des Protest. in seiner neuesten Entwicklung, I, p. 216 et suiv. ; Scharpff, Vorles., II, p. 179 et suiv.; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 401 et suiv.; Vering, Droit canon, p. 220.

La controverse du Rituel. — Les vieux luthériens.

308. Le principal lien de la nouvelle « Église évangélique » devait être le Rituel, composé en partie par le roi de Prusse lui-même et expédié de son cabinet en 1822, pour l'Église de la cour, pour la cathédrale de Berlin et pour la troupe. Tous furent invités à le recevoir. Mais il se heurta à de plus grandes difficultés que l'union elle-même : on trouva qu'il inclinait au catholicisme, qu'il renouvelait des formules surannées, inquiétait les consciences et étouffait la liberté évangélique. La controverse dura des années entières et l'union fut vivement attaquée. En 1825 cependant, le Rituel fut introduit dans cinq mille trois cent quarante-trois églises sur sept mille sept cent quatre-vingt-deux. A Berlin, les évêques protestants Eylert et Neander admettaient le Rituel sous réserve, ainsi que les dispositions prises pour le faire exécuter ; en 1828 et 1829, il fut prescrit, sous une rédaction nouvelle, à toutes les Églises protestantes ; on y

ajouta seulement, à cause des particularités provinciales, des suppléments pour la Silésie, la Saxe, la Poméranie et autres parties de la monarchie. La résistance se fortifia chez les prédicants et dans les paroisses villageoises, qui, redoutant qu'on n'abolît la confession luthérienne, voulaient demeurer séparées.

Mais le gouvernement prit le parti de les traiter, suivant les prescriptions du « Code général », comme des sectaires dangereux : il recourut à la violenee, à la destitution, à l'emprisonnement et aux exécutions militaires. Le prédicant Hahn (plus tard surintendant général) marcha à la tête des troupes dirigées contre les paroisses rebelles. Le ministre d'Altenstein déclara, d'après cette théorie, que les sujets avaient l'intelligence bornée, que le gouvernement était tenu de prémunir les aveugles contre les suites de leurs actions irréfléchies. Des milliers de *vieux luthériens*, qui s'étaient séparés, furent contraints d'émigrer en Afrique ét en Australie. Aucune voix ne s'éleva dans l'Allemagne protestante en faveur de ces hommes qu'on persécutait ainsi avec tout l'appareil du despotisme bureaucratique, ou plutôt la presse libérale tout entière applaudit à l'énergie du gouvernement. Les professeurs Scheibel, à Breslau (1832), et Guericke, à Halle (1835), furent destitués à cause de leur résistance. Enfin, un ordre du cabinet, du 28 février 1834, défendit d'établir des sociétés religieuses particulières. Les luthériens détestèrent de plus en plus l'union à mesure qu'ils s'aperçurent qu'elle conduisait à la ruine du luthéranisme et favorisait l'incrédulité.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 308.

Liturgie an Sonnund Festtagen und zur Abendmahlsfeier für die Hof-und Domkirche zu Berlin, ibid., 1822 ; (J. C. W. Augusti), Kritik der neuen preusz. Agende, Francf., 1823, et Erklærung über das Majestætsrecht in kirchl. Dingen, Francf., 1825, mit Nachtrægen, Bonn, 1826; Pacificus Sincerus, das liturgische Recht evangel. Landesfürsten, Gœttingue, 1824; Ch. F. L. Schaaf, die K. Agendensache im preuz. Staate, Leipzig, 1824; Ph. K. Marcheinecke, Ueber die wahre Stelle des liturgischen Rechts im evangel. Kirchenregiment, Berlin, 1825; J. F. Rhœhr, die Jesuiten als Vermittler einer protest. K.-Agende, Neustadt-sur-l'Oder, 1825 ; Ch. F. v. Ammon, die Einführung der Berliner Hofkirchenagende geschichtlich, kirchlich und kirchenrecht-

lich beleuchtet, Dresde, 1825 et suiv.; Bedenken von zwœlf. evangel. Predigern in Berlin sowie vom Berliner Magistrate über die Einführung der neuen K.-Agende, Leipzig, 1826; Actenstücke betr. die preusz. Agende, ed. N. Falk, Kiel, 1826 et suiv.; Eylert, Ueber den Werth und die Wirkung der für die evangel. K. in den preusz. Staaten bestimmten Liturgie und Agende, Potsdam, 1830; Scheibel, Luthers Agende und die neueste preuszische, Leipzig, 1836. — Agende für die evangel. Kirche in den preusz. Landen, Berlin, 1829, en cinq éditions différentes; O. Fr. Wehrhan, Meine Suspendirung, Einkerkerung und Auswanderung, Leipzig, 1839; Eylert, Meine Wanderung durch's Leben, IV, p. 204, 235; Hist-pol. Bl., t. IV, p. 77 et suiv.; Scharpff, p. 180 et suiv.; Jœrg, II, p. 232, 264 et suiv.; Dœllinger, p. 405.

Mesures de Frédéric-Guillaume IV.

309. Le roi Frédéric-Guillaume IV rendit immédiatement (1841) la liberté aux prédicants luthériens emprisonnés, et déclara qu'il ne s'opposerait point par la force à l'établissement de communautés ecclésiastiques distinctes. Alors les vieux-luthériens, réunis en synode à Breslau, formèrent en Prusse une Église luthérienne séparée, qui eut pour chef le juriste Huschke. Une concession générale, en date du 23 juin 1845, assura aux vieux-luthériens la tolérance comme secte religieuse. Mais ces luthériens eux-mêmes étaient désunis entre eux et manquaient de cohésion; les intrigues se multipliaient; Diedrich s'éleva contre Huschke et le haut collège ecclésiastique. Du reste, parmi les prédicants mécontents de l'union, un petit nombre avait déserté l'Église d'État; la plupart n'avaient pu se décider à cette démarche, soit parce qu'ils n'étaient pas sûrs de leurs paroisses, soit parce qu'ils ne voulaient pas perdre leurs revenus ou les faire dépendre de la volonté de leurs paroisses, soit parce qu'ils prévoyaient qu'il serait plus facile de combattre l'union officielle religieuse en demeurant attachés à l'Église d'État, qu'en l'abandonnant. Les principaux arguments des unionistes étaient ceux-ci : Si l'on supprimait l'union, on aurait au moins cinq Églises; elle permettait au protestantisme de se présenter comme une puissance imposante à côté de l'Église catholique; ceux qui en demandaient la suppression étaient des ennemis de la Prusse, et il serait anti-

prussien de faire leur jeu. Les théologiens amis de l'union demandaient, les uns un « symbole de consentement » qui supprimât les divergences, les autres une confédération qui n'eût aucun égard aux différents cultes et s'appuyât uniquement sur la liberté de la science.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 309.

Dœllinger, p. 406, 409; Hist.-pol. Bl., t. XVII, p. 129 et suiv., 209 et suiv., 461 et suiv.; t. XVIII, p. 29 et suiv., etc.

Politique religieuse de Frédéric-Guillaume IV. — Les théologiens de la conciliation. — Les néo-luthériens.

310. Frédéric-Guillaume IV, âme tendre et généreuse, détestait le rationalisme incroyant, aussi bien que le panthéisme de Hegel : il s'efforça de raviver dans les universités d'Allemagne l'esprit de foi. Cet esprit ne tarda pas à prédominer aussi dans les autres universités; Iéna et Giessen demeurèrent seules aux mains des rationalistes. Il favorisa les hommes restés fidèles à leur confession, et donna à entendre que le but de ses efforts était de laisser l'Église évangélique du pays se constituer librement, afin de pouvoir résigner son suprême épiscopat, rempli de difficultés, entre les mains de communautés constituées à la façon apostolique.

Dans la nouvelle théologie, redevenue croyante, on vit bientôt se dessiner deux tendances, ayant des principes différents et aboutissant à des résultats très divers. C'était, d'une part, la *théologie de conciliation*, ou *théologie unioniste*, édifiée sur les bases posées par Schleiermacher et Neander (mort en 1850), et représentée par Nitzsch (mort en 1868), Jules Müller, Dorner, Lücke (mort en 1855), Richard Rothe (mort en 1867), Twesten, etc., et à Bade par Ullmann (mort en 1864) et Hundeshagen (mort en 1872). Elle tâchait de trouver un juste milieu entre les théologiens luthériens-confessionnels et les théologiens libéraux, qui inclinaient au rationalisme. Il fonda en 1850 la *Revue de la science et de la vie chrétiennes*. Vinrent ensuite, après les *Études et Critiques,* rédigées avec talent par Ullmann et Umbreit, les *Annales de théologie allemande* de Dorner et Liebner (depuis 1856).

C'était, d'autre part, la *théologie néo-luthérienne*, qui fut surtout cultivée à Erlangen, Dorpat, Leipsig et Rostock. On ne songea d'abord qu'à reproduire la doctrine des formules de concorde sous une forme adoptée à l'esprit du siècle ; mais on s'aperçut bientôt que l'état général de la science et surtout de l'exégèse rendait cette tâche impossible, et l'on abandonna ce soin à quelques pasteurs, à la tête desquels figuraient Rudelback (mort en 1862) et Guericke, éditeur de la *Revue de théologie luthérienne*. Les universités s'attachèrent de préférence au luthéranisme modéré ou néo-luthéranisme, représenté par Kahnis, Fr. Delitzsch, de Harlesz, Thomasius, de Hofmann, Harnack, Vilmar (mort en 1868), Kliefoth, Petri, Munchmeyer, Zezschwiz, etc.

Ces théologiens déclarèrent qu'ils s'en tenaient à la doctrine de Luther sur la justification, mais qu'ils n'entendaient point s'obliger à admettre les dogmes sur l'invisibilité de l'Église et le sacerdoce universel. Ils croient à l'institution divine du ministère spirituel, se rapprochent quelquefois de très près du catholicisme dans leurs opinions sur le sacrifice, l'ordination et les sacrements, et cherchent, dans les choses pratiques, à imiter plusieurs de ses institutions pour relever le prestige de leurs fonctions, comme font les puséystes. Le pasteur Lœhe (mort en 1872) voulait que la cène redevînt le centre du culte et que la prédication n'occupât que le second rang.

L'orthodoxie luthérienne fut défendue avec modération dans la *Revue du protestantisme et de l'Église*, fondée par Harlesz ; elle trouva également à Berlin un apologiste dans l'exégète Hengstenberg (mort en 1869), qui, sans se détacher de l'union, la défendit depuis 1827 dans sa *Gazette ecclésiastique et évangélique*. Le roi de Prusse, dans ses règlements et ses ordonnances, essayait tantôt de satisfaire le parti de la confession luthérienne par des concessions, tantôt de le restreindre en lui rappelant que l'union avait force de loi. Ici encore, c'était une fluctuation perpétuelle.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 310.

Dœllinger, p. 406 et suiv., 415 et suiv.; Jœrg, I, p. 432; L. Richter, K. Friedrich Wilhelm IV und die Berfassung der evangel. Kirche, Berlin, 1861, surtout p. 22, 38; Lehmann, zur Frage der Neugestal-

tung der evangelisch-lutherischen Kirche Sachsens, Dresde, 1861 ; Scharpff, p. 186 et suiv.

Synode général de Berlin. — Conférence évangélique.

311. Pendant plusieurs années on fonda de grandes espérances pour la restauration de l'« Église évangélique » sur l'institut synodal. Cependant cet institut maintenait le droit du souverain au suprême épiscopat; et d'ailleurs c'était plutôt une réunion de notables n'ayant que voix délibérative, qu'une représentation constitutionnelle dans le sens que nous donnons à ce mot. La première tentative, faite à Berlin en 1845 par une conférence ecclésiastique composée des délégués de princes allemands, fut aussi la dernière et n'eut pas de résultat sensible. Vint ensuite le synode général de Berlin, brillamment composé (2 juin - 29 août 1846), et présidé par le ministre des cultes; il était formé de trente-sept membres ecclésiastiques et de trente-huit membres laïques, de l'élite des théologiens et des fonctionnaires imbus de sentiments religieux. Soixante séances plénières furent consacrées à délibérer sur les sujets en litige, distribués à huit commissions. On examina la question de l'union d'après le rapport de Jules Müller, de Halle, et il fut décidé, sur sa proposition, que l'existence extérieure de l'Église nationale évangélique ne s'appuierait que sur le « consentement » de ses membres.

La *question de la constitution ecclésiastique* fut également résolue d'après le rapport de J. Sthahl, et l'on porta le décret suivant : Les presbytéries paroissiales et les consistoires seront confondus, de manière que l'autorité des ecclésiastiques et la concurrence laïque agissent de concert; le haut consistoire permanent sera assisté d'un synode général également permanent. Le synode général entreprit de résoudre la question si délicate des confessions; il voulait écarter les confessions réformées et introduire une formule nouvelle, imaginée par le rapporteur Nitzsch, à Bonn ; elle servirait surtout dans l'ordination des prédicants. Cette formule, enveloppée de paroles bibliques et sans précision dogmatique, pouvait sembler acceptable : car, au jugement des luthériens, elle n'imposait ni trop de foi aux incrédules ni trop d'incrédulité aux

croyants. Ce formulaire, quoique approuvé du synode, devint bientôt l'objet de la raillerie universelle et fut délaissé de chacun. La *Gazette ecclésiastique* d'Hengstenberg et d'autres feuilles traitèrent le synode de brigandage et lui reprochèrent de nier le Christ. Ses décrets ne furent pas exécutés, car on leur reprochait de ne pas offrir « l'expression de la croyance générale des protestants ».

La division des partis allait croissant. Depuis 1846 toutefois un mouvement très actif, un vif besoin de rénovation religieuse se fit sentir parmi les ecclésiastiques et chez quelques laïques de leurs amis. Il y eut de nombreuses discussions dans des congrès et des diètes ecclésiastiques, tant provinciales que générales. La « conférence évangélique » provoquée en 1846 par la Prusse et le Wurtemberg fut incapable d'amener un rapprochement entre les partis, même sur la base d'un indifférentisme vague, appuyé sur la Bible comme source du salut et comme fondement du dogme de la justification. Si la mission intérieure, objet de risée pour la majorité rationaliste, fonda quelques établissements pédagogiques, quelques institutions de bienfaisance physique et morale, comme celle des diaconesses établie à Kaiserswerth par le prédicant Fliedner (mort en 1864) et par Lœhe, curé à Neudettelsau ; si elle agrandit le *rauhe Haus* fondé par Wichern, près de Hambourg, en 1833, elle ne résolut pas les questions proprement ecclésiastique, si tant est qu'elle essaya de les aborder. Les esprits se partagèrent sur la question de savoir s'il convenait de conserver le pouvoir épiscopal du souverain, s'il fallait introduire une discipline évangélique et quelle discipline, quelle part enfin l'on devait accorder aux laïques dans la dispensation de la parole et des sacrements.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 311.

Verhandlungen der evangel. Generalsynode zu Berlin vom 2 Juni bis 29 August. 1846 Amtlicher Abdruck, Berlin, 1846; Richter, Gesch. der evangel. Kirchenverfassung in Deutschland, p. 253 ; Hengstenberg, in den Actenstücken des evangel. Oberkirchenraths, 1856, III, II, p. 26 ; Scharpff, op. cit.; Dœllinger, p. 417 et suiv., 414 et suiv.; Jœrg, I, p. 316 et suiv., 430 et suiv.

Société de Gustave-Adolphe. — Paroisses libres.

312. La Société de Gustave-Adolphe s'ouvrit à Leipzig le 16 septembre 1842, à l'instigation de Zimmermann, prédicateur de la cour de Darmstadt (1841). Son premier objet, ainsi qu'on l'avait annoncé, était de soutenir les paroisses évangéliques séparées (1), puis de constituer une alliance nouvelle qui embrasserait tous les protestants sans distinction d'opinions religieuses, étoufferait les disputes au sein du protestantisme et opposerait en outre une digue puissante à l'invasion du catholicisme. Mais ici encore les divisions reparurent. Le prédicant Rupp, de Kœnigsberg, qui avait répudié non seulement les anciens symboles chrétiens, mais aussi les confessions de foi du seizième siècle, ainsi que l'autorité ecclésiastique du souverain, pour fonder une « nouvelle Église évangélique », et avait été destitué, parut en 1846, en qualité de député, à la réunion générale de la Société de Gustave-Adolphe, assemblée à Berlin. Son admission fut contestée. L'assemblée se divisa, et Rupp fut enfin exclu à une faible majorié. L'assemblée suivante, tenue à Darmstadt en 1847, donna à ce sujet des explications vagues et insuffisantes. L'assemblée devait travailler surtout à la « conversion » des catholiques romains. L'Autriche et la Bavière interdirent l'association, afin d'empêcher que des sociétés contraires ne se formassent et d'assurer la paix entre les confessions.

Les incrédules continuaient de se réunir en paroisses libres. Les *Amis de la lumière*, Rupp, Uhlig, puis Wislicenus à Halle, méprisèrent la défense qui leur fut faite de se réunir. Le 30 mars 1847, des dissidents obtinrent la liberté de sortir de leur Église, la jouissance de leurs droits civils, mais non celle de leurs droits ecclésiastiques. Ils étaient du moins plus sincères et plus loyaux que ces prédicants qui dissimulaient leur incrédulité sous des équivoques et des transactions de toute sorte, afin de conserver leurs places. Déjà en 1835, Ullmann disait qu'il était honteux de voir une multitude de théologiens se servir de termes ambigus et à double sens « pour faire croire

(1) Les paroisses de la *Diaspora*, comme ils les appellent. *(Note du traducteur.)*

aux simples le contraire de ce qu'ils voulaient donner à penser aux savants, pour cacher leurs nouveautés sous une vieille enveloppe et se tirer d'embarras dans les cas difficiles ».

La *Gazette ecclésiastique protestante,* dont la création fut résolue à Eisenach, en septembre 1853, par le libre parti des *unionistes bibliques* de l'école de Schleiermacher, opposé à celui des *unionistes fidèles à la confession*, lesquels se divisaient eux-mêmes en plusieurs partis, la *Gazette* parut à Berlin, au nouvel an de 1854, sous la direction du licencié H. Krause. Ce journal eut bientôt d'importants collaborateurs (Gasz, Gieseler, Knobel, Hasse, Rückert, Hilgenfeld, etc.); il soutenait que la Bible doit s'interpréter en dehors de toute autorité humaine et de toute règle étrangère à la Bible. Dans les paroisses libres de Halle, Magdebourg, Breslau, Kœnigsberg, l'exégèse était traitée d'une manière très superficielle et écartait toute idée de théisme ; le baptême même n'y était administré qu' « au nom de Dieu et de la paroisse ».

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 312.

Hist.-pol. Bl., t. XIII, p. 422 et suiv., 493 et suiv.; t. XV, p. 345 et suiv.; t. XVI, p. 569 et suiv., 656 et suiv.; t. XXXVI. Catholique, 1873, II, p. 40 et suiv. — J. Rupp, das Verfahren des Kœnigsberger Consistoriums gegen den Divisionsprediger J. Rupp, Wolfenbüttel, 1846. — Hist.-pol. Bl., t. XVI, p. 235 et suiv., 546 et suiv.; t. XVII, p. 297 et suiv., 305 et suiv.; Ritter, K.-G., II, p. 599, 6e éd.; Ullmann, Studien und Kritiken, 1835, IV ; Matthes, Kirchliche Chronik für 1854, Leipzig, 1855, p. 19 et suiv.

Alliance ecclésiastique. — Conférence ecclésiastique.

313. Une *alliance ecclésiastique* fut fondée en 1848, sur le *Sandhof*, près de Francfort, par des prédicants croyants, et placée sous la direction de Stahl, Harlesz et Bethmann-Hollweg; elle devait tenir des diètes ecclésiastiques annuelles, mais elle ne demeura conséquente avec elle-même que dans ses violentes sorties contre l'Église catholique. Pour la première fois on entendit des théologiens de marque déclarer qu'ils restaient en matière de doctrine sur la base des confessions de foi dressées par les réformateurs. Ce langage était d'une grande élasticité et n'obligeait à rien de précis ; il fut souvent

répété dans la suite. Le plus fort élan dans le sens d'une soumission à une formule fut cette explication donnée en 1853 dans une réunion de Berlin : que la Confession d'Augsbourg devait être adoptée comme la règle et l'expression de la croyance et de l'enseignement général. Mais en fait il ne se trouva pas un seul théologien qui admît en leur entier tous les articles de l'*Augustana*, et plusieurs des membres de l'alliance composèrent des écrits qui le contredisaient directement, comme le Badois Schenkel, directeur du séminaire des prédicants et conseiller ecclésiastique à Heidelberg.

La *conférence ecclésiastique,* qui avait remplacé la « conférence évangélique » et se composait de délégués de toute nuance, conférence qui depuis 1852 se réunit le jour de la Pentecôte d'abord tous les ans, puis tous les deux ans au pied de la Wartbourg, éludait les discussions théologiques ; elle s'occupait à dresser des statistiques, à recueillir de bons cantiques et à corriger la version de la Bible de Luther pour l'adapter aux besoins du temps.

De nouvelles dispositions pour assembler des synodes furent prises à Berlin en 1856 et en 1857. Le roi les désirait ; mais on lui fit remarquer que des synodes révéleraient au monde entier l'effroyable désordre qui régnait dans les affaires religieuses et qui n'était connu que des autorités et de quelques initiés. On renonça à ce plan, parce qu'on crut impossible qu'un synode inventât quelque chose de solide en matière de confession et naviguât heureusement entre les prétentions de l'Union et de la Confession. On redoutait de nouvelles brouilleries, un scandale public, les dangers qui résulteraient du développement du régime synodal, notamment la domination des majorités et la démocratie religieuse, représentée par des laïques apostats.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 313.

Jœrg, I, p. 166 et suiv.; Dœllinger, p. 425, 419; H. Rendtdorff, die Verhandlungen des 6 deutschen Kirchentags in Berlin, sept. 1853, Berlin, 1853.

Alliance évangélique.

314. Sur l'avis de l'ambassadeur Bunsen, on résolut enfin,

pour fortifier l'union, de recourir à l'*Alliance évangélique* suscitée en Angleterre et mise en œuvre par Chalmers (1846). En 1857, elle tint à Berlin sa première assemblée générale sous la protection du roi. Des calvinistes anglicans, des méthodistes, des presbytériens, des congrégationalistes, des anabaptistes et autres sectaires, réunis par la haine commune de la papauté, mais réservant du reste toutes leurs doctrines divergentes, annoncèrent qu'ils allaient à Berlin pour rendre témoignage contre les pharisiens et les saducéens.

De leur côté, Nitzch, Schenkel, Hoffmann, Hoppe, Kapf, Plitt, Ledderhose, Sack, Krummacher et leurs alliés allemands, les mêmes qui, déjà en 1852, à la diète de Brême, avaient déclaré que la lutte contre Rome était la première et la plus pressante affaire ecclésiastique, et qui formaient le noyau de cette assemblée, assurèrent que ces délégués (« dénominations ») américains, anglicans et écossais étaient la chair de leur chair, les os de leurs os; que c'étaient des alliés bienvenus contre le luthéranisme exclusif et contre « Rome » ; que s'unir à eux était le seul moyen de représenter d'une manière visible l'unité de l'Église de Jésus-Christ.

C'était en effet l'idée favorite de Bunsen que tous les partis non catholiques devaient former une vaste société évangélique pour faire contrepoids à l'Église romaine; or cette démonstration, cette mise en scène si grandiose servait parfaitement à ce but. Malheureusement, elle finit par n'être qu'une attaque contre les confessionnels et les croyants du protestantisme, comme ceux-ci le reconnurent et le publièrent. On ne fit qu'accroître la confusion générale, affermir le peuple dans ses doutes, ses incertitudes, ses méfiances envers les prédicants, et favoriser l'indifférence dogmatique. La nouvelle *Gazette de l'Église evangélique* se fit l'organe de cette alliance. On considérait comme la question capitale de ce temps de développer dans un sens exclusif l'élément confessionnel, la lettre morte de l'orthodoxie.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 314.

Liebetrut, Die evangel. Allianz, Berlin, 1857; Hengstenberg's Evangel. Kirchenzeitung, 1857 ; Wangemann, Preusz. K.-G., III, p. 750 — Verhandlungen der Versammlung evangel. Christen Deutschlands und anderer Lænder vom 9-17 sept. 1857 zu Berlin, ed. Reineck, Berlin,

1857; Hist.-pol. Bl., t. XL, p. 527 et suiv., 759 et suiv.; Jœrg, I, p. 335 et suiv.; Dœllinger, p. 416 et suiv., 420 et suiv.

Association protestante.

315. Depuis la maladie du roi Frédéric-Guillaume IV et son abdication du trône, un certain apaisement se fit en Prusse et dans les pays protestants qui en dépendent. Les luthériens portaient impatiemment le joug de l'Union sans se décider à en sortir; plusieurs cherchaient à se placer dans d'autres provinces demeurées luthériennes; d'autres se plaignaient amèrement de voir les paroisses se détacher de leurs prédicants et déserter complètement le luthéranisme; ils déploraient surtout que l'Église fût devenue la proie de la bureaucratie et eût pris un caractère mondain; d'autres, au contraire, faisaient remarquer que, dans le désordre qui s'était sensiblement accru depuis 1848, l'Église évangélique tomberait en ruine, si elle n'était pas soutenue par le gouvernement. Cette Église n'avait que trop le caractère d'une *société de théologiens*; sa force était dans la richesse de sa littérature, sa faiblesse dans l'influence médiocre et de jour en jour plus faible qu'elle exerçait sur les masses populaires, profondément ignorantes des choses de la foi.

Pour amener les laïques à prendre une part plus active aux choses ecclésiastiques, pour régénérer l'Église protestante « selon l'esprit de la liberté évangélique et les exigences du progrès de la science moderne », pour lutter à la fois contre une orthodoxie étroite et contre « l'ultramontanisme », le doyen Zittel, les professeurs Bluntschli, Schenkel, Rothe d'Heidelberg, Schwarz, premier prédicateur de la cour de Gotha, Holzendorff à Berlin, Baumgarten à Rostock, fondèrent l'*Association protestante,* qui tint sa première assemblée à Eisenach en 1865. Elle se propagea rapidement et se mit en opposition ouverte avec les autorités ecclésiastiques orthodoxes. Schenkel, par son *Charakterbild Jesu* (1864), conçu dans le sens d'E. Renan, avait excité un grand scandale; cependant il garda son emploi, malgré toutes les plaintes élevées contre lui : le haut conseil ecclésiastique et le synode général badois ne ju-

gèrent pas le point de vue où il s'était placé incompatible avec le protestantisme.

L'habitude, depuis longtemps contractée, de considérer comme de vrais chrétiens tous ceux qui reconnaissent Jésus-Christ comme le Fils de Dieu et le Rédempteur, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions; l'habitude même d'attaquer sa divinité, comme le fit Krause, prédicant de Berlin, dont l'ouvrage, longtemps poursuivi, fut enfin toléré par la censure prussienne, cette habitude était encouragée par l'Association protestante. On demandait la liberté confessionnelle, et l'on ne craignait pas de porter contre ses propres ancêtres une sentence de condamnation.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 315.

Der erste deutsche Protestantentag. In Auftrag des Ausschusses, Elberfeld, 1866; Schmidt, Der deutsche Protestantenverein, Güterslohe, 1873 ; Protestant. Panoramen, dans Hit.-pol. Bl., 1859, t. XLIII, p. 110 et suiv.; t. XLIV, p. 478 et suiv. Der zweite und dritte Protestantentag zu Neustadt und Bremen, Elberfeld, 1867, 1868. Catholique, 1865, II, p. 242 ; Krause, der Meinungsstreit über die Person Jesu, 1845, 1846, 8e éd. Cf. Hist.-pol. Bl., t. XVII, p. 78 et suiv.

Sixième diète des protestants à Osnabrück.

316. La sixième diète générale des protestants allemands, tenue à Osnabrück, sous la présidence de Bluntschli, le 3 octobre 1872, fit la déclaration suivante : 1° Toutes les formules d'enseignement ecclésiastique sont l'œuvre des hommes; cependant les confessions de foi écrites, étant devenues des conditions requises pour le salut et pour appartenir à l'Église, ont force de loi. C'est là une désertion formelle des principes de la Réforme et une atteinte aux droits acquis de l'Église évangélique. 2° En parlant ainsi, l'on n'impose pas une contrainte antichrétienne à la piété des fidèles et à la science théologique. Une telle contrainte préjudicie à l'influence morale du christianisme, et elle est d'autant plus condamnable que tous les théologiens, ainsi qu'on peut le prouver, ceux-là mêmes qui se prétendent fidèles aux confessions, se sont permis, dans des points essentiels, de s'écarter du sens primitif des confessions. 3° C'est pourquoi, invoquant les décrets qu'elle a rendus à

Eisenach, à Berlin et à Darmstadt, l'Association protestante déclare ce qui suit : *a.* Le seul fondement de l'Église évangélique, c'est la personne de Jésus-Christ, sa doctrine et ses œuvres. *b.* La seule marque distinctive des chrétiens est d'accepter par une libre conviction l'Évangile de Jésus-Christ et de le mettre en pratique par la charité. Les bornes nécessaires, mais les seules admissibles, de la liberté évangélique se trouvent dans l'application consciencieuse de ces principes chrétiens. Ces thèses et autres semblables furent reçues à l'unanimité. On travaillait de plus en plus à se débarrasser de l'ancienne orthodoxie, et l'on était soutenu dans cette entreprise par la majorité des savants qui s'intéressaient encore aux questions religieuses; on s'en tenait aux paroles que le prince régent, plus tard le roi Guillaume, avait prononcées contre l'hypocrisie, la sainteté apparente et le système de l'Église orthodoxe, laquelle servait de moyen pour atteindre à des fins égoïstes.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 316.

Protestantentag von Osnabrück, Augsb. Allg. Ztg., 5 oct. 1872, suppl.; Cornely, dans les Laacher Stimmen, 1872, II, p. 291 et suiv.

Assemblées des luthériens.— Calvinistes et mélanchthoniens.

317. Peu édifiés des travaux de la Société de Gustave-Adolphe et de l'Asociation protestante, ainsi que des essais de transaction tentés dans les diètes ecclésiastiques, les luthériens rigides continuèrent, d'après les vues d'Hengstenberg, à tenir des assemblées luthériennes provinciales, à se réunir dans des fêtes de missions et des conférences. A Leipsig (31 août et 1er septembre 1853), le professeur Kahnis soutint les thèses suivantes : Ceux qui adoptent les symboles luthériens, s'excluent par cela même de toute communion avec les réformés; la doctrine de Luther sur la cène est la seule conforme à l'Écriture; la doctrine de l'union n'est qu'un brillant syncrétisme. Quant à cette thèse : « Nous considérons l'Église luthérienne non pas comme l'Église universelle, mais comme une Église conforme à l'Écriture », elle fut bientôt combattue par d'autres conférences luthériennes tenues à Erfurt, Neudietendorf et Leipsig (1854).

L'Église luthérienne, répondirent-elles, est l'Église universelle; toutes les autres ne sont que de fausses Églises. Les divergences entre les amis de l'union, les luthériens qui ne s'alliaient avec d'autres partis que pour atteindre à des fins pratiques, et les gnésio et ultraluthériens, reparurent encore en plus d'une rencontre. Le point de vue luthérien était soutenu, devant le peuple, par la *Feuille populaire*, publiée à Halle par Nathusius, et sur le terrain politique par la *Nouvelle Gazette prussienne* (de la Croix), à laquelle travaillait aussi Gerlach, pieux conservateur. Le confessionalisme, moins en évidence chez les calvinistes, y était représenté par les deux Krummacher; il offrait de l'analogie avec le mélanchthonianisme proprement dit, soutenu par Heppe et Ébrard. La *Gazette ecclésiastique réformée* défendait cet ordre d'idées depuis 1851.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 317.

C. Matthes, Allgem. kirchl. Chronik für das Jahr 1854, Leipzig, 1855, p. 4, 10 et suiv.

Décadence de la vie religieuse. — Fluctuation et inconstance des autorités ecclésiastiques.

318. L'esprit de foi, l'assistance aux offices divins continuaient de diminuer parmi la population protestante. L'insuccès de la prédication, le dépérissement de la vie religieuse étaient le thème habituel des plaintes qui retentissaient dans les conférences des pasteurs et dans les feuilles ecclésiastiques. Ces plaintes trouvèrent également de l'écho dans l'assemblée des surintendants réunis à Berlin en mai 1872. Comme la fréquentation de la cène devenait de plus en plus rare et les enterrements sans l'assistance du clergé chaque jour plus fréquents, l'exclusion de la cène et la privation de la sépulture ecclésiastique devinrent des moyens de répression absolument inefficaces. Le culte divin, d'une insuffisance notoire et borné à la seule prédication, ce culte qui abandonnait l'édification du peuple presque tout entière à l'action personnelle du prédicateur et laissait la foule dans un état absolument passif, satisfaisait d'autant moins que les chaires ne retentissaient que de phrases boursouflées, et que la vie de la foi s'éteignait.

On essaya vainement d'embellir le culte et de lui donner plus d'attrait en augmentant les prières et les chants, en adoptant pour les jours ouvrables certaines parties de la liturgie et même des offices particuliers, en relevant l'importance de l'autel et en faisant valoir l'idée du sacrifice. Là où les offices du dimanche étaient déjà entièrement délaissés, les offices des jours ordinaires n'eurent aucun succès. Plusieurs enfants demeuraient même privés du baptême, les mariages sans pasteur se multipliaient, et le nombre des étudiants en théologie allait sans cesse diminuant. Ces inconvénients, joints à l'état de servitude et de pauvreté des prédicants, qui durait depuis longtemps, se sont encore notablement accrus depuis que la remise des registres de l'État civil à des fonctionnaires laïques a diminué les droits d'étole des prédicants.

A Berlin, les mariages entre chrétiens et juifs devenaient fréquents; on vit surgir une nouvelle population païenne, et déjà l'on en venait à proposer l'abolition totale du Symbole des Apôtres dans le baptême et la confirmation. Le haut conseil ecclésiastique blâma les démonstrations passionnées que firent à ce sujet les partisans comme les adversaires de la proposition; mais il se montra partout incertain et irrésolu. Les prédicants Lisko et Sydnow avaient manifesté publiquement leur incrédulité. Quand ce dernier (2 décembre 1872) fut destitué par le consistoire de Brandebourg pour avoir nié la divinité de Jésus-Christ, le haut conseil ecclésiastique (présidé par le docteur Hermann, mandé de Bade) se trouva fort embarrassé, car une foule d'ecclésiastiques protestaient en faveur de la liberté d'enseignement. Il résolut enfin (25 juin 1873) de réformer le jugement en statuant que Sydow recevrait une grave semonce pour avoir donné un scandale public, mais en dehors de ses fonctions.

Plus tard, quand le président du consistoire de Berlin, Hegel, donna sa démission pour cause de dissentiment avec le docteur Hermann, on refusa de l'accepter, à cause de la crise sérieuse que traversait l'Église évangélique, et l'on exigea de lui qu'il exerçât ses fonctions en bonne harmonie avec ses supérieurs (Hermann et le ministre Falk). Le même jour, 25 juin, trois cent quarante-troisième anniversaire de la remise de la Confession d'Augsbourg, fut créée à Berlin une société évangélique

qui remplaça cette confession par une formule chrétienne élastique. A Leipsig, le « septième jour des protestants » (12-14 août 1873) attira une affluence prodigieuse de peuple.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 318.

Jœrg, I, p. 53 et suiv.; Dœllinger, p. 444 et suiv., 454 et suiv.; Hist.-pol. Bl., surtout t. LXXIV. Sur l'abolition du Symbole des Apôtres, le journal « Germania », 7, 8, 11, 15 juin 1877. Sur l'affaire Sydow, ibid., 9, 15 juillet 1873.

Synode général de Berlin en 1875.

319. On le voit, il n'y avait plus nulle part d'attitude ferme et de principe arrêté. Nous ne parlons pas de la suprématie épiscopale du roi, qu'une ordonnance du synode général du 20 janvier 1876 qualifiait d'institution organique définitivement arrêtée, tandis qu'une foule de voix (Hænel, Rœnne, Hinschius) la disaient contraire à la constitution et incompatible avec la liberté de l'Église. La subordination au ministre des cultes et aux Chambres n'a pas été abolie, mais plutôt renforcée. On avait assuré, il est vrai, que le règlement des paroisses ecclésiastiques et des synodes ne toucherait qu'à la constitution, que la situation des confessions, que l'union demeureraient intactes (ordre du cabinet du 10 septembre 1873); mais on s'aperçut bientôt que les questions constitutionnelles auraient sur l'union la plus grande influence et que ces sortes de questions ne pouvaient pas être négligées.

On en vit une preuve manifeste dans le synode général tenu à Berlin en novembre 1875. La prédominance qu'on y accorda dans les synodes à l'élément laïque, plaça les protestants encore croyants dans la position la plus défavorable; les deux tiers des villes, où la foi avait presque disparu, leur enlevèrent successivement toute influence et les forcèrent en quelque sorte à sortir d'une pareille société. L'Association des protestants devint ainsi maîtresse de « l'Église évangélique »; le protestantisme des réformateurs fut condamné à mort, ou plutôt il avait déjà cessé de vivre. En revanche, le protestantisme incrédule continue de vivre et vivra jusqu'au triomphe définitif de Jésus-Christ et de son Épouse, au jour des grandes rétributions.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 319.

« Germania », 19, 20, 21 juin 1877, sur le souverain épiscopat. Articles de la constitution : v. Vering, Droit canon, p. 427 et suiv., 592 et suiv. Sur le synode général extraordinaire de 1875 : Hist.-pol. Bl., t. LXXVII; Scheeben, Feuilles périodiques, 1876.

La situation dans le reste des États de l'Allemagne.
Bade.

320. Le grand-duché de Bade eut aussi bien des luttes religieuses à soutenir depuis son entrée dans l'Union (1821), quoique le règne du rationalisme y eût ménagé à celle-ci un terrain propice. On établit des conseillers pour les paroisses ecclésiastiques, des synodes diocésains et un synode général. Les vieux-luthériens se sentaient à l'étroit; le curé Eichhorn se mit à leur tête. On leur permit (6 février 1854) de se choisir un ecclésiastique, pourvu que ce ne fût pas Eichhorn. Les incrédules, à leur tour, firent éclater leur mauvaise humeur lorsque, sur la proposition de Schenkel, on retira la permission de donner des cours à Kuno Fischer, chargé du cours de philosophie à Heidelberg, à cause de ses doctrines panthéistes.

Le haut conseil ecclésiastique se montra souvent hésitant dans sa conduite. Le docteur Ullmann, de Heidelberg, successeur du prélat Dr Huffell, se prononça résolument en faveur de l'union, tout en exprimant le désir qu'on révisât la constitution relativement au caractère obligatoire des confessions réformées. Après avoir supprimé l'histoire de la Bible par Hebel, il essaya, dans un nouveau Catéchisme, de rétablir l'autorité du Catéchisme de Luther et du Catéchisme de Heidelberg, et de corriger le Rituel ; mais il rencontra la plus vive opposition, et en 1860 il fut contraint de se retirer.

La plupart des théologiens de Heidelberg, qui depuis quelque temps ne réunissaient plus qu'un faible noyau d'étudiants, les nombreux adhérents des Loges et de l'Association protestante, leurs perpétuelles agitations, ne laissaient plus aucune idée saine circuler dans le pays. La constitution ecclésiastique du 5 septembre 1861 était calquée sur la constitution d'Olden-

bourg, revisée en 1853; plus tard, notamment dans la législation de 1874, on se modela de plus en plus sur la Prusse. Déjà longtemps auparavant (1839) on avait émis le projet d'établir à Bade une union catholique-protestante : on s'occupait d'abolir le célibat, de se séparer du pape, de diminuer les actes et les cérémonies du culte, et l'on prenait une foule de mesures pour réaliser ces plans. L'indifférentisme, qui régnait depuis longtemps, était un excellent auxiliaire.

Beaucoup plus heureuses furent les tentatives faites dans la suite par l'Association protestante pour éliminer des catéchismes le confessionalisme, c'est-à-dire le christianisme positif, ainsi qu'on le vit dans le synode de 1876. Le séminaire des prédicants demeura confié au professeur Schenkel, qui voulait que les théologiens servissent uniquement à former les maîtres de la jeunesse, les membres des bureaux de charité, etc., et non un clergé, une classe d'ecclésiastiques à côté des gens du monde (1863). Dans le Rituel badois, le Symbole des Apôtres n'a plus qu'une autorité facultative.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 320.

Rinck, Erlæuterungen der Kirchenvereinigungsurknnde, Heidelberg, 1827; Kuno Fischer, das Interdict meiner Vorlesungen und die Anklage des Hrn, Dr Schenkel in der Darmstædter Kirchenzeitung, Mannheim, 1854; Schenkel, Abfertigung für Hrn. K. Fischer, Heidelberg, 1854; der Agendensturm in Baden (Hist.-pol. Bl., 1859, t. XLIII, p. 198 et suiv.); Projectirte kathol.-protest. Union (ibid., 1840, t. V, p. 298-316) ; Vering, Droit canon, p. 431 ; Hundeshagen, Der badische Agendenstreit, Francfort, 1859; Spohn, Badisches Staatskirchenrecht, Karlsruhe, 1868; K.-R. der ver vereinigten evangel.-prot. K. im Groszherzogth. Baden, ibid., 1871, I[re] sect.

Wurtemberg.

321. Dans le Wurtemberg, on institua des conseillers communaux pour les paroisses (1851), des synodes diocésains (1854) et un synode provincial (1867). D'après une ordonnance du 20 décembre 1867, le ministre des cultes ne devait être au-dessus du consistoire, en tant qu'autorité compétente dans l'administration ecclésiastique, que pour ce qui regardait la surveillance des autorités religieuses et les mariages mixtes.

La plupart des ecclésiastiques qui se signalaient par leur application et leur amour de l'étude, persévérèrent dans un luthéranisme modéré, au milieu des changements assez considérables qu'on introduisit dans les formes du culte; mais ils ne purent arrêter l'invasion des sectaires et la passion souvent maladive qui entraînait les esprits dans les conventicules. La plupart ne demandaient que la paix et se tenaient à l'écart. Cependant la nouvelle école de Tubingue ne resta pas sans influence, et le « parti mitoyen » ecclésiastique fut partout privilégié.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 321.

Gaupp, Das bestehende Recht der evangel. K. in Württemberg, Stuttgart, 1854 et suiv. 2 vol.; Hauber, Recht und Brauch der evangel.-luth. K. in Württemberg, ibid., 1854-56, 2 vol.; Grüneisen, Die evangel. Gottesdienstordnung, Stuttg., 1856; Vering, p. 431 et suiv.

Palatinat rhénan. — Bavière en deçà du Rhin.

322. En Bavière, les protestants possédaient depuis 1818 trois consistoires, placés sous l'autorité du consistoire supérieur de Munich. Cependant les réformés du Palatinat rhénan furent séparés de ce dernier en 1849, et soumis au seul consistoire de Spire. Èbrard travailla avec beaucoup de zèle à faire revivre les vieux symboles de foi, mais il y avait longtemps que le rationalisme dominait parmi les prédicants et dans les paroisses. Les décrets des synodes généraux de 1853 et 1857 relatifs à la Confession d'Augsbourg de 1540, en tant qu'elle exprime l'accord des luthériens et des réformés relativement au nouveau Catéchisme et au nouveau Livre de chant, rencontrèrent dans les paroisses la plus vive résistance. C'est pourquoi le ministère permit de se servir des nouveaux ou des anciens livres liturgiques. Èbrard et Printz durent sortir du consistoire de Spire (1861).

Le libéralisme religieux remporta une brillante victoire. Déjà dans le synode général de 1863 il avait été fortement représenté; dans celui de 1873, il abolit le règlement électoral dressé par les conservateurs en 1853 : les synodes diocésains devaient compter désormais autant de membres laïques que d'ecclésiastiques. Les éléments positifs croyants furent de plus

en plus éliminés par les radicaux, et le parti mitoyen n'eut jamais beaucoup d'importance. Dans le reste de la Bavière, le luthéranisme, soutenu par la faculté théologique d'Erlangen, fit de grands progrès.

Le consistoire supérieur de Munich, présidé par Harlesz (depuis 1852) ; les consistoires d'Ansbach et de Bairenth, les synodes généraux étaient formés d'éléments conservateurs, et dans les paroisses l'esprit de foi était très développé. Là même cependant les ecclésiastiques rationalistes et incrédules ne faisaient pas défaut, et les tentatives pour introduire une discipline plus sévère et rétablir la confession privée échouèrent devant la résistance des villes et des communes les plus importantes, pour cette raison surtout que « la foule est en rapport immédiat avec le Christ » (1856). Les théologiens d'Erlangen assuraient que le peuple n'a jamais confiance en un ecclésiastique en tant que confesseur, et les protestants d'Augsbourg disaient que la confession privée est incompatible avec la charge d'un prédicant mêlé à la vie de famille.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 322.

Vering, p. 432. — Die protest. Bewegung in der Pfalz (Sonntagsblatt der « Germania », 1877, nr. 1 et suiv.) ; Thomasius, das Wiedererwarchen des evangel. Lebens in der luth. Kirche Bayerus ; Ein Stück süddeutscher K.-G., Erlangen, 1867. — Ztschr. für Protest. und Kirche, t. XXI, p. 52 ; Dœllinger, p. 455 et suiv.

Mecklembourg et Oldenbourg. — Hesse électorale. — Hesse-Darmstadt. — Nassau.

323. A Mecklembourg-Schwerin, qui reçut en 1852 un conseil supérieur ecclésiastique passablement indépendant, semblable à celui de la Prusse, le président Kliefoth et le professeur O. Mejer assurèrent le triomphe du plus rigide luthéranisme. En 1853, le prédicant G. Bartholdi fut destitué pour avoir refusé, en administrant le baptême, d'employer textuellement la formule du renoncement au démon et pour avoir émis en se justifiant plusieurs sentiments coutraires à la confession luthérienne.

Oldenbourg reçut en 1849 une constitution passablement démocratique pour un conseil supérieur ecclésiastique élu par le synode pour lui servir d'organe ; mais en 1853 ce conseil

redevint l'organe du gouvernement et fut nommé par le grand-duc. Des consistoires provinciaux dépendants du ministère d'État existent dans le royaume de Saxe, à Waldeck, Lippe-Detmold, Anhalt, Schwarzbourg-Rudolstadt et Sondershausen, Brunswick, Gotha, tandis qu'à Cobourg, Meiningen, Altenbourg, Hambourg, Brême et Lubeck, les autorités ecclésiastiques sont identiques à celles de l'État.

Saxe-Weimar possède un conseil ecclésiastique organisé en collège, sous la présidence du chef du département des cultes (1850), ainsi qu'un règlement paroissial (1851) et synodal (1873). Le rationalisme y dominait depuis longtemps; l'obligation de se rattacher à un symbole était complètement supprimée.

Dans la Hesse électorale, on discuta longtemps la question de savoir si le pays appartenait à l'Église luthérienne ou à l'Église réformée. Vilmar, conseiller consistorial, essaya depuis 1851 de faire adopter le luthéranisme rigide, et fut appuyé par la plupart des théologiens de Marbourg. Plusieurs discussions surgirent et se continuèrent après l'incorporation à la Prusse. Le consistoire général uni, réorganisé à Cassel en 1873, à la place des anciens consistoires de Cassel, Marbourg et Hanau, fut vivement combattu par un grand nombre d'ecclésiastiques et de paroisses, qui craignaient quelque changement dans leur ancien ordre de choses.

Dans le grand-duché de Hesse, dont les trois surintendants demandèrent en 1854 qu'on ne substituât pas un système humain à la parole éternelle de Dieu, les éléments positifs commencèrent depuis 1848 à réagir contre le rationalisme prépondérant, par exemple (février 1854), contre le rationaliste Credner, professeur à Gieszen. Mais le haut consistoire imposa silence aux deux parties et la paix extérieure fut maintenue.

La nouvelle législation ecclésiastique a depuis 1874 provoqué dans l'Église unie une multitude de défections et donné lieu à l'établissement de la Société des protestants libres. Mais tandis qu'en Prusse on voyait au moins quelques prédicateurs protestants réclamer contre les lois de mai 1873, rien de semblable ne se produisit dans la Hesse-Darmstadt; le prélat Dr Schmitt vota même pour ces lois, qui, à l'entendre, affectaient bien moins l'Église évangélique que l'Église catholique. Les prédicants du pays, à l'exception de cinq environ, souscri-

virent à cette disposition de la loi de 1874 : que le clergé luthérien devait administrer les sacrements aux réformés et le clergé réformé aux luthériens, que la différence des confessions ne faisait rien à l'affaire.

A Nassau, qui appartenait aussi à l'Union, on établit des comités ecclésiastiques particuliers et les vieux-luthériens furent souvent persécutés. Après la réunion de ce pays à la Prusse, un consistoire évangélique fut institué en 1867 pour le district de Wiesbaden, et en 1871 on dressa un règlement de cercle synodal. Schrœder, curé incrédule de Freirachdorf, ayant été destitué par le consistoire en 1871, s'adressa à Berlin et fut réintégré en janvier 1874 par M. Falk, ministre des cultes. Presque partout la même confusion régnait dans les affaires ecclésiastiques.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 323.

Vering, p. 430; Matthes, Kirchl. Chronik für 1854, p. 57, 58; Folke, Das geistl. Amt in der oldenb. evangel.-luth. Landeskirche, Oldenbourg, 1857. Sur les autres États de l'Allemagne, voy. Vering, p. 427-433; pour la Hesse électorale, Heppe, Deutschrift über die confessionellen Wirren in der evangel. Kirche Churhessens, Cassel, 1854 ; Hist.-pol. Bl., t. XLIII, p. 600 et suiv.; Archiv für kath. K.-R., t. XXXII, p. 234 et suiv.; « Germania », 29 juillet 1873, suppl. für das Groszherzogth. Hessen : Fertsch, Hdb. des hes. K.-R. der evangel. Kirche in Groszherzogth. Hessen, Friedberg, 1853; Protest. K.-Ztg., 1854, nr. 17, 28 ; Archiv für kath. K.-R., 1867, t. XVII, p. 156 et suiv.

Le protestantisme hors de l'Allemagne.
La Suisse allemande.

324. Les protestants de Suisse (un million et demi contre un million de catholiques) étaient tous réformés, calvinistes, mais aucun lien particulier ne les rattachait entre eux, et en matière religieuse ils dépendaient exclusivement du pouvoir civil. Le peuple était depuis longtemps envahi par l'incrédulité et le radicalisme; les prédicateurs manquaient d'énergie et de tenue, et la théologie enseignée aux universités de Bâle, Berne et Zurich, était complètement influencée par l'Allemagne, qui envoyait à la Suisse et en recevait de nombreux théologiens ; les vieux ouvrages symboliques étaient imposés partout. A Berne, où les chefs du conseil décidaient toutes

les questions religieuses, un fanatisme ardent se déchaîna en 1847 contre les catholiques. Zeller fut appelé à l'université. Cependant le contre-coup de la ruine du Sonderbund se fit sentir dans l'Église calviniste elle-même : les temples devinrent de plus en plus déserts; les prédicants n'avaient, en tant que corps, ni force ni autorité, et ils manquaient totalement de chefs, car le nouveau régime démocratique ne pouvait ni ne voulait revendiquer le gouvernement ecclésiastique exercé par ses prédécesseurs. Les principes destructeurs et l'incrédulité gagnaient de plus en plus les prédicants, aussi bien que les universités de Berne et de Zurich; la plupart des ministres, soucieux de leur famille, ne prêchaient plus que ce qui plaisait à leurs paroisses; dans les synodes et autres assemblées, les ecclésiastiques croyants étaient ordinairement en minorité. Le professeur Zyro, en 1837, traça un sombre tableau de l'Église dans le canton de Berne, et le synode général de 1854 en fit dans son rapport une peinture non moins désolante.

A Zurich aussi, à Saint-Gall et dans la plupart des autres cantons, les anciennes confessions de foi tombèrent en désuétude, et il ne resta plus que l'obligation vague d'enseigner selon les doctrines fondamentales de l'Église réformée. L'école seule de Bâle continua d'enseigner une théologie positivement chrétienne, bien que ce ne fût qu'une théologie de conciliation, dans le sens de Hagenbach et de Wette. Ce fut aussi de Bâle, noyau fécond de la Société des missions et de la Société biblique, que le piétisme se répandit en Allemagne par une foule de traités. Dans l'état d'avilissement où se trouvait l'office de la prédication, les sectaires, tels que les irvingiens, les darbytes, les mormons, les anabaptistes et les antoniens, aux yeux desquels il n'y avait plus ni loi ni péché, rencontraient de nombreux partisans.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 324.

Zyro, Die evangel.-reform. Kirche, besonders im canton Bern, Berne, 1837. Synode de Berne de 1854 : Protest. Kirchenzeitung, 1854, p. 886; Hengstenberg's Kirchen-Ztg, 1856, p. 598 et suiv.; Romang, in Gelzer's Monatsblættern, V, p. 90, 194; Güder, ibid., IV, p. 121, 124 et suiv., 160 ; Matthes, Kirchl. Chronik für 1854, p. 72 et suiv.; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 300 et suiv.

La Suisse française.

325. La Suisse française présentait des phénomènes semblables. Genève, la Rome de Calvin, reçut bientôt (dès 1860) une population où prédominaient les catholiques, tandis que l'Église calviniste sombrait dans les révolutions de 1841 et 1846; la nouvelle Église est gouvernée par un consistoire laïque nommé par la majorité absolue de tous les protestants. Les symboles sont abolis; l'Église appuie sa foi sur la Bible et reconnaît à chacun le droit de libre examen. Chez le clergé calviniste, que Rousseau avait de bonne heure déjà fortement influencé, régnait la plus complète confusion en matière de doctrine. Des méthodistes arrivés d'Angleterre fondèrent à Genève, à partir de 1816, une « Société évangélique », qui fut énergiquement secondée dès 1813 par les *Encouragements* de Mme de Krüdener; ces méthodistes à Genève se nommèrent *momiers*. Sous Merle d'Aubigné (depuis 1832), la faculté théologique de Genève suivit une tendance plus libre, sans rompre toutefois avec le système calviniste. A Genève, « l'Église libre », qui aspirait à former, au milieu de la défection générale, un petit troupeau d'élus, n'eut jamais d'importance sérieuse, tandis qu'elle obtint des succès dans le pays de Vaud. Là, quand le pouvoir civil eut passé aux mains des démocrates, le clergé trouva la domination de l'État sur l'Église trop oppressive, d'autant plus que quarante-trois ecclésiastiques furent destitués d'un seul coup.

Alexandre Vinet (mort en 1847) se fit le champion des protestants en revendiquant pour eux le droit de libre détermination. Sur deux cent cinquante ecclésiastiques, cent quatre-vingts, encouragés par lui, sortirent de l'Église d'État et furent remplacés par d'autres. Ils fondèrent une « Église libre », qui eut à Lausanne une école spéciale de théologie. Cependant, dans l'espace de vingt ans, elle ne recruta que trois mille membres, distribués en quarante paroisses, et eut souvent à essuyer les hostilités et les railleries du peuple. Le nom de *momiers*, qui fut d'abord un terme de moquerie (momerie, dissimulation, grimace), leur fut donné par des décrets du gouvernement, et ils finirent eux-mêmes par l'accepter. La fête jubilaire de la

Réformation de Calvin avait été célébrée avec beaucoup d'éclat en 1835; mais il n'en fut plus de même en 1864, lors de la troisième fête séculaire du réformateur : Calvin ne passait plus pour le héros de la nation, et l'on manifestait hautement l'horreur qu'inspirait son despotisme religieux.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 325.

Meszmer's Kirchenzeitung, 1861, p. 202 et suiv.; H. v. d. Goltz, Die reform. Kirche Genfs im 19 Jahrh., Bâle, 1862; Genfs kirchl. Zustænde Deutsche Ztschr., I, p. 243 et suiv.; A. Schweizer, Die kirchl. Zerwürfnisse im Waadt, Zurich, 1846; Dœllinger, p. 303 et suiv.

Les protestants français.

326. En France, la Révolution avait usé de grands ménagements envers le protestantisme, elle l'avait même favorisé et exploité à son profit. Sous Napoléon Ier, les prédicants calvinistes furent rétribués par l'État et jouirent d'une plus grande liberté que le clergé catholique. Être salarié par l'État et renier tout principe catholique, c'était là encore le meilleur moyen de maintenir la cohésion dans l'Église réformée de France, Église sans doctrine ni symbole, sans théologie ni discipline. La vieille tradition calviniste était interrompue depuis la fin du dix-septième siècle et n'avait pas été renouée.

Depuis 1819, grâce à l'influence des méthodistes, ceux qu'on appelait les « réveillés » (les fidèles) furent de plus en plus séparés de la majorité rationaliste, indifférente et incrédule. Presque toujours, les prédicants formés aux écoles théologiques de Genève, Montauban et Strasbourg, aboutissaient au rationalisme. L'ancien rationalisme, représenté par Athanase Coquerel, admettait l'origine divine de la Bible, mais il dissolvait ou contestait les dogmes particuliers et entretenait l'aversion contre toute espèce de règle stable et obligatoire; tandis que le rationalisme moderne, qui n'est au fond que le rationalisme historique et critique, ou le rationalisme destructeur des écoles allemandes, était surtout cultivé par la faculté théologique de Strasbourg, où enseignaient Reuss, Bruch, Schmidt, Matter, Baum, Cunitz, tous auteurs théologiens également reconnus en Allemagne. Cette direction fut aussi adoptée par la Revue de Colani et Scherer. A l'assemblée de Berlin de 1857,

Grandpierre avouait que la majorité des pasteurs était infectée de rationalisme. Cet état semblait intolérable aux « réveillés ».

Lorsque, après la révolution de février 1848, les protestants français se réunirent en synode, sans appui comme sans obstacle du côté du gouvernement, plusieurs reconnurent la nécessité d'un symbole précis, tout en constatant l'impossibilité de le dresser et en avouant que l'Église réformée de France n'avait point de doctrine commune. On fut généralement d'accord pour rejeter les anciens symboles, mais on évita d'en établir de nouveaux, afin de ne point amoindrir la liberté des enfants de Dieu par une autre autorité que celle de la parole divine. Là-dessus, plusieurs prédicants et laïques, le comte de Gasparin à leur tête, décidèrent qu'ils sortiraient de l'Église reconnue par l'État et fondèrent une Église « évangélique libre ». Vingt-trois petites paroisses, comprenant environ trois mille âmes, se réunirent sous le titre d'« Union des églises évangéliques de France », et furent appuyées par l'Angleterre et la Suisse. L'Union ne se distingue que par sa mauvaise humeur contre l'Église établie et par sa facilité à recevoir des fidèles de toute nuance. Elle fait dépendre le baptême des enfants de la volonté des parents ; les anabaptistes les plus déclarés y reçoivent bon accueil.

Dans le Midi, principalement dans les Cévennes, l'esprit de secte prévalut complètement : les quakers, les wesleyens, les inspirés, les prédestinatiens rigides, trouvèrent des adhérents.

Monod et Guizot.

327. Quoique l'Église établie présentât les plus grandes lacunes, l'immense majorité des protestants lui demeura fidèle. Adolphe Monod, déposé sur les plaintes de son consistoire de Lyon, seul défenseur de la validité de l'ancienne Confession de la Rochelle, déclarait lui-même en 1849 que son intention était de lui rester fidèle, quoique le désordre y fût organisé. Nul ne se donna autant de peine pour maintenir la cohésion dans le protestantisme français que Guizot, l'éminent homme d'Etat ; il acquit presque l'autorité d'un chef. Par décret du 26 mars 1852, les réformés obtinrent les conseils presbytéraux qu'ils désiraient, puis des consistoires nommés par ces derniers ;

mais ils reçurent aussi, contrairement au vœu de la majorité, un conseil central, chargé de représenter auprès du gouvernement, par voie de correspondance et de consultation, les consistoires non reliés entre eux.

Au mois d'avril 1853, les conférences pastorales demandèrent dans une pétition au gouvernement et obtinrent que le conseil central ne servirait que d'intermédiaire entre l'État et l'Église. Plusieurs réclamaient un synode général ; mais les protestants les plus influents de Paris essayèrent d'en empêcher la convocation : Comme les consistoires sont déjà désunis, disaient-ils, la confusion y éclaterait au grand jour, et les protestants ne feraient que donner aux catholiques le scandaleux spectacle de leurs dissentiments, tandis que les questions principales resteraient irrésolues, d'autant plus que chaque consistoire formait vis-à-vis des autres une Église distincte et indépendante, et qu'il n'y avait pas de base commune sur laquelle on pût s'entendre.

Le synode général ne fut convoqué à Paris qu'au mois de juin 1872. Guizot lutta vaillamment pour la foi positive, et fit adopter par soixante et une voix contre quarante-cinq les décrets suivants : On s'en tiendrait au Symbole des Apôtres et l'on adopterait les ouvrages des Pères de l'Église calviniste ; les consistoires examineraient les pasteurs formés dans les facultés théologiques reconnues, et dans ces consistoires le nombre des ecclésiastiques l'emporterait sur celui des laïques.

Mais tandis que le gouvernement reconnaissait ces décrets, un grand nombre de consistoires et de pasteurs protestaient résolument contre eux. L'hostilité entre les calvinistes croyants et les rationalistes s'accentua plus vivement que jamais, et les tentatives de conciliation échouèrent. Guizot mourut au milieu de cette confusion (12 septembre 1874).

Le gouvernement désirait autant que possible s'abstenir de toute immixtion, mais il se vit bientôt obligé d'instituer une commission de notables et de juristes pour délibérer sur les moyens d'établir la paix. Ici encore on se heurta à de sérieuses difficultés. Cette idée, autrefois hardiment lancée dans le public, qu'on allait rendre toute la France évangélique, apparaissait de plus en plus comme impraticable : on ne pouvait pas même gagner les membres de sa propre paroisse. Parmi les

théologiens français qui se sont le plus signalés, nous ne citerons, outre A. Coquerel (père et fils), qu'Edmond de Pressensé (historien ecclésiastique), Grandpierre (éditeur de *l'Espérance*), Pécaut et Réville. Guizot, par son activité religieuse, a dépassé le Berlinois Sthal, et s'est de plus en plus constitué l'apologiste du christianisme.

OUVRAGES A CONSULTER SUU LES N°s 326-327.

Pressel, Zustænde des Protestantismus in Frankreich, Tübingue, 1848, surtout p. 66 et suiv.; Link, Kirchl. Skizzen aus dem evangel. Frankreich, Gœttingue, 1855; Reusz, Die wissenschaftlichen Theologen unter den franzœsischen Protestanten (Studien und Kritiken, 1844, I); Monod, Pourquoi je demeure dans l'Église établie, Paris, 1849. Hengstenbergs Kirchenzeitung, 1849, p. 98 et suiv.; 1851, p. 866 et suiv., 984. Gelzer's protest. Monatsbl., 1853, IV; Reuter's Repertorium, 1853, I; Protest. Kirchenzeitung, 1854, p. 703, 913; Meszmer's Kirchenzeitung, 1860, p. 48; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 288-300; « Germania », 14 juin 1877.

Hollande.

328. L'orthodoxie de Dordrecht a depuis longtemps disparu chez la plupart des calvinistes de Hollande; il ne leur est resté que la haine des catholiques. L'organisation ecclésiastique de 1816, introduite par le roi contrairement aux anciens principes calvinistes, donnait à l'État sur l'Église réformée une influence considérable, que plusieurs déploraient. La nouvelle constitution de 1852 lui accorda la plus grande liberté, et remit le souverain pouvoir législatif au synode général librement élu; les décrets du synode ne furent pas soumis au *placet*. Cependant le gouvernement nommait les professeurs de théologie sans le concours des autorités ecclésiastiques. Parmi les prédicants nous trouvons trouvons trois tendances différentes : 1° l'école de Grœningue, sous la direction de Hofstede de Groot, longtemps la plus nombreuse : elle ne veut point d'une Église qui impose sa doctrine; elle considère les dogmes comme l'impression des idées passagères d'une époque, et Jésus-Christ comme un nouveau Socrate; 2° l'école de Leyde, sous le professeur Scholten, forte surtout par les jeunes théologiens qui la soutiennent : adonnée à la spéculation panthéiste, elle pré-

tend établir spéculativement la doctrine de Calvin sur la prédestination absolue ; elle est beaucoup plus dangereuse encore que le rationalisme déclaré de Grœningue ; 3° le parti chrétien-historique, fondé par Groen van Prinsterer (mort en 1876) à Utrecht : il travailla à restaurer le vieux calvinisme et demanda qu'on punît quiconque s'écarte des confessions religieuses. Mais le remède qu'il essaya d'opposer à la confusion régnante, — l'orthodoxie rigoureuse, — fut constamment repoussé : ainsi le synode général de 1854 permit de s'écarter des ouvrages symboliques, en déclarant que l'essentiel est de « respecter la sainte Écriture et de croire au Rédempteur des pécheurs ».

Les paroisses en étaient souvent réduites à accepter des prédicateurs dont elles détestaient l'incrédulité : ainsi le synode général et le synode de cercle repoussèrent les protestations des habitants d'Amsterdam, quand le Dr Meyboom y fut appelé de Gœttingue (nov. 1853), par cette raison qu'on ne peut pas demander une adhésion absolue aux formules de confession. Questionnées sur la doctrine et la confession de leur Église, les autorités ecclésiastiques n'avaient que des réponses évasives ou des refus ; chaque prédicateur peut enseigner ce qu'il veut. Toute l'unité de l'Église hollandaise, disait Groen, consiste en ce que les prédicateurs sont payés par la même caisse. Un tel chaos ne devrait plus s'appeler Église.

Cet ordre de choses a amené l'établissement d'une Église distincte, dirigée par les prédicants Cock et Scholte : ses membres vivent dans de petites paroisses éparses à travers le pays ; mais ils sont eux-mêmes divisés entre eux, surtout à propos de la doctrine suivant laquelle la conscience permanente qu'on a de sa propre foi est le signe caractérisque de l'élection.

En dehors de ce quatrième parti (les coccianiens), il existe encore une petite société religieuse, « les paroisses de la Croix », au nombre d'une huitaine. Une agitatiou immense, soulevée contre le rétablissement de la hiérarchie catholique (1853) et entretenue du haut des chaires, donna lieu au rétablissement de cinq sociétés pour protestantiser ou asservir complètement les catholiques : le protestantisme n'en retira aucun profit et demeura aussi morcelé qu'auparavant.

La sépulture, chez les protestants de Hollande, n'est plus un acte religieux ; la location des places dans les églises, d'ailleurs

peu fréquentées, a eu pour effet d'en exclure les pauvres. L'instruction religieuse de la jeunesse était confiée par des pasteurs amoureux de leurs aises et qui souvent se bornaient à lire leurs sermons soporifiques, à des « maîtres de catéchisme », qui étaient presque toujours de vulgaires manœuvres. La cène ne se célébrait que tous les trois mois. Plusieurs prédicants se firent connaître comme sociniens et unitaires. Outre les adhérents de l'Église réformée et environ quarante-deux mille séparatistes, on compte cinq mille remontrants dans cent vingt paroisses, trente-huit mille mennonites, soixante-six mille luthériens, divisés eux-mêmes en plusieurs sectes. En général, le clergé est encore plus atteint que le peuple de rationalisme, de panthéisme et de matérialisme.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 328.

Matthes, op. cit., p. 74 et suiv.; Protest. Kirchenzeitung, 1854, p. 371, 534, 845 et suiv.; Kœhler, Die niederlændische Kirche, Erlangen, 1865; Dœllinger, op. cit., p. 278-288.

Les partis dans l'Église d'État en Angleterre.

329. La suprématie royale maintenue en Angleterre fut exercée depuis 1833, en dehors des ministres et du parlement, par le « conseil privé » (Privy Council), faisant les fonctions de haute cour d'appel pour les matières contentieuses de la doctrine et de la discipline. Cette cour se composait en majorité de laïques, qui n'étaient pas même tenus d'appartenir à l'Église d'État. Les évêques, quoique influents dans la haute Chambre, demeuraient impuissants dans toutes les questions de dogme et de discipline; s'ils pouvaient distribuer de riches prébendes, bien que le plus grand nombre fussent conférées par des particuliers, par des corporations et par la couronne, ils n'avaient pas le droit de procéder contre les nombreux abus commis à cette occasion, et parmi lesquels la simonie tenait le premier rang.

L'opposition entre les trente-neuf articles, essentiellement calvinistes, et la liturgie, fortement imprégnée de catholicisme, suscita de nombreuses querelles : les *évangéliques*, qui sont attachés au calvinisme et ne voient dans les sacrements

que de simples signes, portaient malgré eux le joug de la liturgie, tandis que les anglo-catholiques ou *tractariens* avaient une profonde horreur pour les trente-neuf articles. Les deux partis s'accusaient réciproquement et avec justice de déloyauté et d'hypocrisie. Entre eux se trouvent les vrais « anglicans », ou « membres de la haute Église », dont la plupart rejettent la théorie protestante de la justification et font du baptême une pure cérémonie. Ils attachent une valeur particulière à la prétendue succession apostolique de l'épiscopat anglican et admettent l'existence d'une Église pourvue d'une autorité doctrinale; l'Église anglicane en fait aussi partie, parce que c'est elle qui a la meilleure constitution et qui est la plus affranchie de préjugés; mais ils rejettent opiniâtrément les conséquences logiques de leurs principes.

Les anglo-catholiques ou tractariens essayèrent de raviver la théologie qui avait cours entre les années 1625 et 1680; ils demeurèrent attachés à la liturgie, étudièrent les Pères de l'Église, mais retombèrent dans l'anglicanisme vulgaire ou rentrèrent dans le sein du catholicisme. L'« école ecclésiastique libre » se développa sous l'influence de la littérature et de la théologie allemandes : elle n'attachait aux décisions dogmatiques qu'une valeur relative et transitoire, et, satisfaite d'un christianisme rationnel, elle demeurait fidèle à l'Église établie, qui était à ses yeux, dans l'état présent des choses, la meilleure expression de la volonté nationale en matière religieuse. Cette école, si l'on excepte les tractariens, a seule produit des ouvrages théologiques de quelque valeur : elle compte dans son sein Jowett et Maurice, auteurs des *Essays*[1]

[1] Voici comment Louis Blanc, dans ses *Dix Ans de l'histoire d'Angleterre,* caractérise les *Essais :*

Dans le premier des sept *Essais*, la race humaine est représentée comme un homme colossal, dont la pensée se forme par le développement logique des croyances et des doctrines des âges successifs. Pascal avait déjà dit: « L'humanité est un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse. » Or, que deviendrait, avec cette théorie, l'autorité d'un livre qui marque un point d'arrêt, à cet égard, dans le progrès des connaissances de l'homme-humanité et qui le suppose en pleine possession du vrai, lorsqu'il lui reste encore longtemps à vivre?...

Le second *Essai* est une revue des écrits du baron Bunsen. Là, vous lisez que les origines de notre race, telles qu'on les voit dans la Genèse,

and Reviews, d'Oxford, 1860, etc. La controverse de Hampden et de Gorham; les attaques de Colenso, évêque de Natal, contre le Pentateuque et le livre de Josué (1860), attestèrent la haute influence du rationalisme.

Quand le conseil privé eut résolu négativement la question de savoir si les effets sacramentels du baptême sont admis par

sont d'un caractère moitié traditionnel et moitié imaginaire; que les longues vies des patriarches doivent être reléguées dans le domaine des légendes ou des symboles; que la fameuse prophétie d'Isaïe : « Il est méprisé et rejeté par les hommes », ne s'applique pas au Messie; que le livre de Daniel a été écrit sous le règne d'Antiochus par un barde patriote ; que la justification par la foi signifie tout simplement la paix de l'âme; que par régénération il faut entendre le réveil des puissances de l'esprit humain; que le salut exprime la victoire remportée sur le mal et l'erreur; que l'enfer est l'image du remords et le ciel l'accomplissement de l'amour de Dieu. Il est vrai que tout ceci est tiré des ouvrages de Bunsen, dont l'auteur du second *Essai* n'est que le truchement ; mais, comme le dit spirituellement un article inséré, au mois d'octobre 1860, dans la *Revue de Westminster*, « Teucer lançait ses flèches à l'abri du bouclier d'Ajax ».

La raison et la philosophie peuvent-elles admettre, dans l'ordre de la matière, des phénomènes en contradiction flagrante avec les lois fondamentales de la matière, et en désaccord avec l'unité des causes physiques? Non. Par conséquent, point de miracles. Voilà la teneur du troisième *Essai*.

Dans le quatrième, le scalpel que Niebuhr appliqua si vigoureusement à l'histoire romaine est appliqué, en maint passage, à l'histoire des Hébreux. Que penser de la prise de Jérusalem par Shisbak? Ce que nous pensons du sac de Rome par les Gaulois. Y a-t-il eu un serpent tentateur ? y a-t-il eu un âne parlant avec une voix d'homme ? A cet égard, libre à vous de prendre les choses à la lettre ou de ne voir dans ces faits merveilleux que des allégories, ou des paraboles, ou des légendes.

Que dire encore ? Dans le cinquième *Essai*, toute la cosmogonie mosaïque est renversée, et, dans le septième — le sixième étant comparativement inoffensif — on nous conseille d'interpréter la Bible comme tout autre livre.

A quoi sert-il, après cela, que les auteurs, dans une préface où se trahit leur inquiétude, assurent qu'ils n'ont pas prétendu mettre en commun leurs pensées, et que chacun d'eux demande à ne répondre que de son œuvre propre? Le lien qui unit les sept *Essais* l'un à l'autre est manifeste; l'unité d'impression qui résulte de la lecture de l'ensemble est incontestable. Il me semble entendre des ouvriers dire, lorsque, rangés côte à côte, ils sont en train d'abattre un mur : « Prenez bien garde! chacun de nous n'est responsable que de la chute des pierres sur lesquelles tombent ses coups. »

l'Église anglicane, et donné ainsi droit de cité à cette opinion des *évangéliques*, que c'est un simple rite d'initiation, il devenait difficile pour l'Église officielle d'exclure désormais aucune hérésie. Cette Église, du reste, tombée en proie à un lâche indifférentisme, comme on le voit par la liturgie anglicane sur les enterrements et par la conduite des évêques au sujet de la loi du divorce en 1858 ; cette Église, souvent menacée dans son existence par la Chambre des communes, délaissée d'une foule de ses membres, marche de plus en plus à sa dissolution. La littérature des *évangéliques* ne comprend guère que des sermons et des livres de piété. Les rêveries des apocalyptiques et des millénaires y jouent un rôle important. Les *évangéliques* inclinent de plus en plus vers les *dissidents*, tout en conservant le dogme de l'imputabilité de la justice. « L'Eglise établie par la loi » n'est nulle part efficacement représentée.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 329.

Hist.-pol. Bl., t. XXV, p. 278 et suiv.; Dorner, Gesch. der prot. Theol., p. 913 ; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 220 et suiv., 226; de Hammerstein, Englische Zustænde (Laacher Stimmen, 1875, livrais. IV, p, 467 et suiv.)

Situation des dissidents.

330. L'Église officielle anglicane avait aussi contre elle les différents groupes de dissidents, auxquels on refusait encore en 1790 la reconnaissance qui leur avait été garantie par Fox ; mais ils l'obtinrent en 1828, par la suppression de l'acte du *Test* et quand le clergé anglican abolit le baptême obligatoire. Les lettres de franchise accordées à l'université de Londres profitèrent également aux dissidents.

Parmi les anciennes sectes, plusieurs perdirent toute leur importance, comme celles des quakers, des frères moraves (ayant de trente à trente-deux chapelles), des swedenborgiens, des whitfield-méthodistes. Les indépendants ou *congrégationalistes* avaient encore vers 1860 quatorze cent un prédicants et quelques centaines de paroisses. La plupart abandonnèrent le calvinisme rigide et publièrent en 1833 une confession de foi très diffuse et très vague ; encore n'y attachèrent-ils

aucune valeur obligatoire et ne forcèrent-ils pas d'y souscrire. Cependant les prédicants sont tenus de partager les idées et les espérances de leurs paroisses, surtout des membres riches et influents, dont ils dépendent complètement.

Les presbytériens unitaires avaient encore en 1851 deux cent vingt-neuf chapelles, mais ils commençaient à décliner; il en était de même des presbytériens calvinistes, qui comptaient cent soixante paroisses. Les wesleyens-méthodistes se divisèrent en plusieurs partis, dont l'un fut formé en 1796 par Kilham ; un autre en 1816, à cause de l'adoption d'un orgue ; un autre, en 1835, appelé la Nouvelle Association, était dirigé par Warren. Les actes arbitraires de la conférence, qui nommait elle-même ses membres et usurpait la direction générale, souleva un grand mécontentement, qui se traduisit en 1850 par une révolte formelle. La conférence, maintenant son pouvoir illimité, résista avec beaucoup de rigueur aux tentatives de réforme qui avaient pour objet de démocratiser la constitution et de fortifier l'élément laïque ; dans l'espace de trois à quatre ans cent mille membres se séparèrent. Les irvingiens, les mormons et les darbytes firent aussi de nombreux prosélytes.

Somme toute, les paroisses des dissidents sont dans une perpétuelle fluctuation ; quand un district s'appauvrit, la congrégation des dissidents part habituellement et se reforme dans un district nouveau. Plusieurs passent rapidement d'une secte dans une autre, y compris les prédicants, qui sont mal rétribués et dépendent de leurs auditeurs. L'Anglais, essentiellement positif, cherche une doctrine commode et intelligible, une doctrine qui le console et le tranquillise en flattant son amour-propre; impatient du joug, il ne veut point être agité de scrupules dogmatiques, se plonger dans les obscurités de la Bible, se fatiguer enfin à des investigations personnelles; il se réserve toujours le droit de changer à son gré de point de vue religieux.

Ajoutons qu'une multitude de pauvres, d'ouvriers de fabriques, n'appartiennent à aucune société religieuse, surtout à l'Église officielle, qui s'occupe peu des classes inférieures de la société; institution toute profane, cette Église s'adresse surtout aux classes élevées et confère ses emplois aux cadets des grandes familles. Le clergé de la haute Église, ses mœurs, son

langage, sont choses inconnues et repoussantes pour le bas peuple. La moitié au moins de la nation n'a rien de commun avec l'Église d'État, bien qu'elle dispose des plus abondantes ressources. Comme les dissidents sont tenus de payer leurs membres et ne cherchent que de riches prosélytes, les masses, sous le rapport religieux et moral, vivent dans une complète barbarie, elles nourrissent même une haine profonde contre la foi chrétienne. A la fin de 1875, on comptait déjà cent trente-sept corporations religieuses ou sectes officiellement constatées.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 330.

W. Chlebus, die Dissenters in England (Niedners Ztschr. für hist. Theol., 1848, I, p. 80-176) ; Dœllinger, p. 190 et suiv., 207, 240-259.

Situation de l'Écosse.

331. En Écosse, la littérature théologique protestante est excessivement pauvre et aride. Le culte presbytérien se résume à réciter des prières devant le peuple et à lui adresser la parole ; le peuple n'y prend aucune part active. Dans les enterrements, on renonce à toute allocution, on ne prononce pas un mot.

Dans la théologie savante, on vit bientôt éclater, en l'absence de tout principe dogmatique immuable, les plus grandes contradictions, et les prédicants perdirent tout crédit. En 1843, près de deux cents prédicants (non intrusionistes), suivis de leurs paroisses et dirigés par le docteur Chalmers (mort en 1847), se séparèrent de l'Église « établie » et formèrent une « Église libre ». Cependant le calvinisme de Dordrecht cessa d'être enseigné dans l'une et l'autre Église, et ne subsista plus que chez les presbytériens réformés et les presbytériens unis. Grâce au matérialisme répandu au loin, le déterminisme professé par l'Américain Jonathan Edwards, suivant lequel le libre arbitre disparaît devant la volonté divine, qui seule opère toutes choses, eut aussi une grande influence dans le pays.

La situation morale devenait de plus en plus affligeante ; l'ivrognerie faisait plus de ravages qu'en Irlande et se mani-

festait surtout les dimanches, bien que la célébration du sabbat y fût encore plus rigoureusement prescrite qu'en Angleterre. Plusieurs sortirent de l'Église presbytérienne dégénérée, les uns pour entrer dans l'Église libre, qui dans l'espace de dix-sept ans construisit avec des dons volontaires plus de huit cents églises, presbytères et écoles, et absorba bientôt le tiers de la population; les autres, dans l'Église épiscopale, qui souriait davantage à la noblesse; les autres enfin, dans différentes sectes, parmi lesquelles les anabaptistes, les méthodistes, les quakers, les unitaires et les mormons gagnèrent une foule de prosélytes.

OUVRAGE A CONSULTER SUR LE N° 331.

Dœllinger, ouvrage cit., p. 259 et suiv.

Danemark.

332. En Danemark, la loi fondamentale de l'État proclama en 1849 la liberté religieuse et plaça les catholiques sur le même pied que les autres sujets. Cette disposition, en même temps qu'elle laissait aux quelques catholiques du pays la liberté de leurs mouvements et facilitait la tâche des missionnaires, ouvrait une arêne pour combattre l'Église luthérienne officielle. La lutte avait été préparée par l'invasion du rationalisme allemand. Le parti rationaliste et incrédule avait pour chef depuis 1825 le professeur Clausen, disciple de Schleiermacher; il fut également favorisé par le savant évêque Münter, par Mynster et Martensen. Grundtvig (mort en 1872) défendait au contraire le Symbole des Apôtres, cet abrégé clair et précis de la doctrine de l'ancienne Église, qu'il fallait, disait-il, mettre au-dessus de la Bible, livrée à l'arbitraire des interprétations privées.

Cependant Grundtvig s'écarta de plus en plus du luthéranisme (1848), demanda la dissolution complète de l'Église officielle et des relations paroissiales, afin que chacun fût libre de se rattacher au prêtre qui lui convenait. Il combattit pendant plusieurs années le protestantisme allemand, fit de nombreux emprunts aux puséystes, fonda de petits conventicules, et finit par créer, avec Kierkegard (mort en 1855), une nouvelle Église populaire,

qui profita de sa liberté, s'exempta des obligations paroissiales et de la contrainte du baptême (1855 et 1857).

La masse du peuple luthérien perdit tout esprit de religion; les églises étaient peu fréquentées, et plusieurs allaient demander un aliment spirituel aux méthodistes, aux anabaptistes et aux mormons. Chez ce peuple indigné contre ses prédicants passablement inactifs et désunis entre eux, la mission donnée par les jésuites à Copenhague obtint beaucoup de succès. En 1857, le baptême obligatoire fut supprimé, surtout en faveur des anabaptistes; mais les avantages acquis tournèrent aussi au profit des autres confessions, et l'Islande elle-même obtint la liberté religieuse. A Reykjavik, l'abbé Baudoin s'occupait des marins français.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 332.

Clausen, Ueber Katholicismus und Protestantismus, Copenhague, 1825, en allem., Neustadt, 1828, 3 vol.; Augsb. Allg. Ztg., 1840, nr. 96; Karup, K.-G. von Dænemark, p. 345 et suiv.; Jœrg, Gesch. des Protest., II, p. 314-356 ; Dœllinger, p. 366 et suiv.; « Katholische Missionen », 1873, p. 118 et suiv.; 1874, p. 110.

Norvège.

333. En Norvège, une dure oppression pesait sur les catholiques; en 1843 cependant, on leur permit de former une paroisse à Christiania. Après l'édit de tolérance du 15 juillet 1845, ils firent de grands progrès. En l'année 1858, le converti Paul Stub (depuis 1837 prêtre et barnabite) retourna à Bergen et résolut d'y fonder une Église ; en 1864, il fut nommé vicaire apostolique pour la Norvège. Treize prêtres (la plupart Belges), aidés par des frères des écoles, des sœurs de Saint-Joseph et des sœurs de Nazareth, se dévouaient au service de la religion.

Le clergé protestant de la Norvège était encore plus assujetti que celui de la Suède ; il n'était pas représenté au *Storthing*, et dépendait d'une autorité civile, surtout du ministre des cultes. Du Danemark, avec lequel le pays était demeuré uni jusqu'en 1813, le rationalisme avait pénétré en Norvège et s'y était rapidement propagé, même du haut des chaires, où l'on ne débitait que des lieux communs de morale et des dissertations économiques. Plusieurs ecclésiastiques essayèrent

de revenir à l'orthodoxie luthérienne, mais ils ne trouvèrent point d'écho parmi le peuple ; le culte fut supprimé les jours ordinaires de la semaine ; la visite des malades tomba en désuétude parmi les prédicants encombrés d'affaires temporelles et chargés de paroisses trop étendues (une paroisse avait ordinairement trois mille six cents âmes, et souvent on en réunissait quatre ou cinq pour augmenter les revenus). Comme les églises et les paroisses étaient peu nombreuses, nombre d'habitants n'avaient jamais fréquenté une église, et la vie religieuse était partout dans une profonde décadence.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 333.

Hist.-pol. Bl., t. XX, p. 437-431 ; Hengstenberg's Kirchenzeitung, t. XXXIII, p. 566; t. LXII, p. 89 ; t. LXIII, p. 769 et suiv. ; Sarvey, Theol. Studien und Kritiken, 1849, II, p. 774 et suiv.; Krause's Kirchenzeitung, 1859, p. 639 ; Meszmer's Kirchenzeitung, 1861, p. 282 ; Dœllinger, p. 382 et suiv.; « Kath. Missionen », 1873, p. 71 et suiv.; 1874, p. 43.

Suède.

334. La Suède elle-même, malgré sa distance, avait vivement ressenti les effets de la domination napoléonienne. Après que le roi Gustave IV, à qui la Russie avait arraché la Finlande (1808), eut été renversé et le duc Charles de Südermannland élu à la royauté (1809), le général français Bernadotte fut désigné comme successeur au trône (1810). L'Église d'État demeura sous la dépendance de l'Allemagne et de sa littérature théologique. Cette Église, les Anglais lui trouvaient trop de raideur luthérienne et point d'« esprit ecclésiastique »; les rationalistes la trouvaient trop sèche, trop asservie, trop peu protestante. Le roi et la diète la dominaient complètement, quoique le clergé conservât encore sur la diète une grande influence. La plupart des curés, employés à des œuvres séculières, se bornaient à leurs sermons, en y mêlant des annonces profanes. Le plus grand nombre, ignorants et aveuglément soumis à l'État, évitaient avec soin les controverses théologiques. Les quelques savants qui se trouvaient parmi eux, comme l'évêque Reuterdahl, déploraient amèrement la mauvaise organisation de l'enseignement théologique, l'inintelli-

gence et la cupidité du clergé, l'indifférence croissante pour l'Église luthérienne, qui dominait seule, et qui, malgré les lois prohibitives, était fortement entamée par les sectes fanatiques.

Peu à peu, surtout depuis 1866, il se forma un parti religieux et progressiste, qui se proposa d'établir une Église nationale sans symbole, et, autant que possible, sans hiérarchie. Plusieurs esprits remarquaient que l'ancien luthéranisme orthodoxe marchait à grands pas vers sa ruine. Une partie du clergé s'imagina que l'on préviendrait cette catastrophe par des concessions au libéralisme ; mais il perdit ainsi la confiance de la grande masse, toujours orthodoxe, qui se jeta de plus en plus dans les bras des sectaires. Dans les classes cultivées, au contraire, l'Église fut décriée comme un foyer d'obscurantisme et de tendances réactionnaires, tant qu'elle fit mine de conserver quelque prétention dogmatique.

Sous le roi Charles XV (mort en 1872), plusieurs tentatives furent faites pour tempérer les rigueurs des anciennes lois ecclésiastiques ; et il fut déclaré, sous le règne de son frère Oscar II, que le roi pouvait accorder aux paroisses dissidentes, avec certaines réserves, l'exercice public de leur religion (31 octobre 1873).

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 334.

Christian Remembrancer, XIII, 425 et seq.; Trottel (prédicant à Stockholm), dans Gelzer's Monatsbl., XI, p. 140 et suiv.; Liebetrut, dans Hengstenberg's Kirchenzeitung, t. XXXIV, p. 119, 179 et suiv. ; t. XXXVIII, p. 148 et suiv.; Sion, 1841, nr. 27 ; Jœrg, II, p. 316 et suiv. ; Dœllinger, p. 370-382 ; Augsb. Allg. Ztg. du 26 octobre 1868, suppl., nr. 303 ; Archiv für kath. K.-R., t. XXV, p. 161 et suiv. ; t. XXXIII, p. 222 et suiv.

Essai de réforme en Suède.

335. De nos jours, la Suède est travaillée par une grande fermentation religieuse. Le lecteur Waldenstrœm, prédicateur recherché, essaya de réformer l'Église luthérienne officielle. Cela seul, disait-il, est l'objet de la foi, qui est « littéralement » contenu dans l'Écriture, et non pas l'interprétation d'un homme quelconque : dans la cène, il n'y a d'obligatoire que le précepte de recevoir, boire et manger ; il fut prescrit de donner la cène

aussi librement que la prédication. Il se forma aussi des « sociétés de la Cène », pour empêcher que les « saints » ne fussent obligés de la recevoir à la même table que les « profanes » et pour établir les conditions sous lesquelles on y devait participer. Cependant le parti de Waldenstrœm, auquel son évêque et le chapitre résistèrent fermement, n'entendait pas sortir de l'Église officielle, mais plutôt, ainsi que le font les anabaptistes et les méthodistes déclarés, lui rester complètement uni, afin de jouir de certains avantages particuliers. C'est ainsi que l'Église d'État va se morcelant de plus en plus, et il n'est guère vraisemblable que le roi, son premier évêque, puisse maintenir longtemps l'unité même purement extérieure.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 335.

« Germania », 27 juin et 19 juillet 1877. Sur les §§ 332-335, cf. encore Lüttke, Kirchliche Zustænde in den scandinavischen Lændern, Elberfeld, 1864.

Les provinces russes de la mer Baltique. — L'Autriche.

336. Dans les provinces russes de la mer Baltique, les protestants (deux millions et demi) avaient été beaucoup mieux traités que les catholiques; cependant ils furent obligés, depuis 1817, conformément à leur système, d'accepter le haut épiscopat de l'empereur. Leur consistoire général était tenu de s'adresser à l'empereur même pour les questions dogmatiques et liturgiques, et l'on se servait de la suprématie épiscopale de l'empereur pour enchaîner de plus en plus les protestants sous l'Église officielle russe. Les lois sur les mariages mixtes, portant que tous les enfants seraient élevés dans la religion russe, furent aussi introduites dans ces provinees, et l'on défendit aux prédicants de baptiser des juifs, des mahométans et des païens. On détermina ensuite par des promesses fallacieuses plus de soixante mille habitants de la Livonie à entrer dans l'Église officielle et on les contraignit d'y demeurer, en infligeant aux déserteurs les peines les plus sévères. Sous Alexandre II, malgré les relations amicales avec la Prusse, la situation des protestants de Russie s'aggrava sensiblement. Dans les *États de l'empereur d'Autriche*, les protestants, sans parler de l'expulsion de leurs frères du Zillerthal, qui émigrèrent en Silésie (1826),

avaient élevé de nombreuses plaintes. En 1821, ils reçurent à Vienne un établissement théologique distinct, mais ils ne purent le faire incorporer à l'université. En Hongrie, où ils jouissaient depuis longtemps d'une plus grande liberté, ils refusèrent d'accepter les lois fondamentales publiées par le gouvernement, et obtinrent, par les patentes du 1er septembre 1859 et du 20 octobre 1860, la reconnaissance complète de leur autonomie. La loi sur les protestants, du 8 avril 1861, accordait à tous ceux qui résidaient sous la monarchie le droit de gérer librement leurs affaires ecclésiastiques. Cette concession ne trouva de résistances sérieuses que dans le Tyrol, à raison de la situation particulière de ce pays et de l'aversion du peuple pour la propagande protestante. Les lois publiées depuis 1868 étaient beaucoup plus favorables aux protestants qu'aux catholiques.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 336.

Hengstenberg's Evangel. Kirchenzeitung, t. XXXI, p. 567 et suiv., 575; Ruszland und die Gegenwart, Leipzig, 1851, I, p. 163; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 174. — Sur l'Autriche, voyez Vering, Droit canon, p. 519, 520, 522, et les ouvrages spécifiés dans les notes correspondantes; Hist.-pol. Bl., 1859, t. XLIV, p. 697 et suiv., 717 et suiv.

Les missions protestantes.

Travaux des missionnaires protestants.

337. C'est depuis le dix-neuvième siècle seulement que l'idée est venue aux protestants de s'appliquer, dans une plus large mesure, à la conversion des infidèles. Ce ne furent pas les gouvernements qui s'intéressèrent d'abord à la conversion des païens, — celui d'Angleterre favorisait même l'idolâtrie dans les Indes orientales, — mais des sociétés privées : aux petites associations qui avaient commencé de s'établir, succédèrent la Société des Pays-Bas (1792) et la grande Société des missions de Londres (1795), puis la Société presbytérienne d'Édimbourg (1796), la Société de Boston (1810), la Société de Bâle (1816), la Société de Berlin (1823), la Société des réformés français (1823), la Société des missions chinoises (1816), ainsi que d'autres établies à Barmen, Dresde, Halle, Nuremberg. Les rationalistes firent peu de chose ; les plus actifs furent les luthériens croyants, puis les anglicans, et surtout les méthodistes.

Mais, ici encore, les controverses ne firent point défaut parmi les différentes sectes. A partir de 1846, les sociétés de missions allemandes se réunirent en assemblées périodiques dans différentes localités. Les missionnaires mariés, obligés de subvenir aux besoins de leurs femmes et de leurs enfants, épris souvent de la seule passion du lucre, se montrèrent en général fort au-dessous de leur tâche, et leurs succès n'eurent point de proportion avec l'immensité des sommes recueillies. Les missionnaires catholiques, avec des ressources bien inférieures, obtinrent de tout autres résultats, et plusieurs protestants ont avoué franchement la stérilité et l'insuccès des missions protestantes. Les néophytes, souvent gagnés par des cadeaux, montraient peu de persévérance. Depuis 1801, des séminaires de missions furent érigés en Angleterre, en Écosse, dans l'Amérique du Nord, à Calcutta, Bâle, Paris, Barmen, Berlin.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 337.

Blumhard, Magazin für die neueste Gesch. der evangel. Mis. und Bibelgesellschaft, Bâle, 1816; die Jahresberichte von London, Édimbourg, Bâle, etc., über den Erfolg der Bibelgesellschaft im ersten Viertel des 19 Jahrh., Berlin, 1828; Steger, die protest. Missionen, Hof, 1838, 1844, N. F. pour 1839-41; Hof, 1842; Wiggers, Gesch. der evangel. Missionen, Hambourg, 1846, 2 vol.; Ostering, Uebersichtliche Gesch. der protest. Missionen, Stuttg., 1858; Gundermann, Missionsatlas, Gotha, 1867. Cornély donne aussi quelques documents de statistique dans Laacher Stimmen, t. II et III. Sur l'insuccès des missions protestantes, voyez de nombreux témoignages dans « Ausland », 1840, nr. 119, 120; dans Wiseman, Unfruchtbarkeit der von den Protestanten unternommenen Missionen, en allem., Augsbourg, 1835, et dans Marschall, die christlichen Missionen, en allem., Mayence, 1861, surtout t. I, p. 1 et suiv., 23 et suiv.

Les sociétés bibliques.

338. Les protestants essayèrent surtout d'agir par les sociétés bibliques. Une corporation qui reçut dans son sein une autre société établie depuis 1780, se forma à Londres en 1804 sous le nom de Société biblique, britannique et étrangère, et se constitua définitivement le 7 mars 1805. Son but était de répandre chez tous les peuples et dans les différentes langues, soit pour une somme modique, soit gratuitement, le

texte de la Bible sans aucune explication. En 1844, elle comptait déjà sept mille succursales ; elle répandit seize millions de bibles dans l'espace de quarante années. Des traductions, dont quelques-unes étaient tout à fait défectueuses, en furent faites dans près de deux cents langues.

Une grande Société biblique fut également créée à Berlin en 1814, une autre en 1816 dans l'Amérique du Nord. Les succès, si on les compare à cet immense déploiement de ressources, furent extrêmement mesquins. Un grand nombre de pays employaient à tous les usages imaginables les Bibles qu'ils recevaient en cadeau, et les conversions étaient rares. Comme on répandait aussi parmi les catholiques des traductions falsifiées et mutilées de la Bible, et que ces traductions étaient recommandées par des traités polémiques qu'on distribuait, le Saint-Siège devait nécessairement condamner ces sociétés bibliques et leurs travaux, et mettre les fidèles en garde contre la séduction.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 338.

Owen, History of the British and foreign Society, 3 t. ; Analysis of the system of the Bible-Society, by C. S. Dudley, Lond., 1821 ; Journal des savants, 1824 ; Hist.-pol. Bl. t. VII, p. 106 ; t. VIII, p. 321-328 (but et importance de la Société biblique) ; Gazette universelle d'Augsbourg, 1er décembre 1859, supplém. ; Malou, la Lecture de la Bible en langue vulgaire (en français, et traduit en allemand, par L. Clarus), Ratisbonne, 1848, 2 vol.

Les missionnaires protestants à l'étranger.

339. Il y avait en outre des établissements qui essayaient de propager le protestantisme dans des pays soumis à une autre domination : par exemple, l'évêché anglo-prussien de Saint-Jacques à Jérusalem, doté de cent vingt mille florins. Il donna lieu à des controverses entre les anglicans et les protestants d'Allemagne, et ne s'étendit guère au delà de la famille de l'évêque. Des essais dispendieux de conversions furent tentés, notamment par les anglicans, chez les hérétiques et les schismatiques de l'empire turc, chez les nestoriens d'abord, puis en Abyssinie.

En Chine, il y avait des missionnaires très capables, tels que

Morrison (depuis 1807), Gützlaff (depuis 1826); mais un grand nombre étaient plutôt des savants que des apôtres. Livingstone fit en Afrique plusieurs découvertes qui enrichirent la géographie; le missionnaire, chez Livingstone, était loin de valoir l'investigateur.

Cependant les méthodistes et les anabaptistes furent heureux dans leurs essais de conversion au Cap et à Madagascar. Ils réussirent surtout dans les îles de la mer du Sud, à Tahiti, dans les îles de la Société et des Amis, et dans d'autres îles encore. Les évêchés anglicans de Calcutta (1815), Bombay et Madras (1833) furent fondés dans les Indes orientales; les évêques Heber et Wilson déployèrent un grand zèle, mais leurs résultats furent très faibles et n'eurent rien de comparable à ceux de la mission catholique : ils ne convertirent qu'environ deux cent cinquante mille Indiens, tandis que l'on comptait un million de catholiques dans les Indes orientales. Dans l'Amérique du Nord, les anabaptistes, les méthodistes, les anglicans et les luthériens d'Allemagne travaillaient parmi quelques tribus païennes; ils évitaient ordinairement les tribus les plus barbares et les plus sauvages; ils ne firent que très peu dans la Laponie, le Groenland, le Labrador, la Patagonie. Parmi les cinq mille missionnaires protestants occupés dans quinze cents localités, plusieurs ont choisi des pays catholiques pour théâtre de leurs travaux.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 339.

Evêché anglo-prussien à Jérusalem : voy. Hist.-pol. Bl., 1841, t. VIII, p. 621 et suiv.; t. IX, p. 178; t. X, p. 242; t. XVII, p. 721 et suiv.; Scharpff, II, p. 181 et suiv.; Hefele, Beitr. zur K.-G., I, p. 477 et suiv.; Braun, Jérusalem, 2e éd., Fribourg, 1867, p. 215 et suiv.; Erfolglose Mission in Abessinien, par Maltzen, dans « Ausland », 1871, nr. 5, p. 117; Laacher Stimmen, 1872, XII, p. 581 et suiv. — Voyez encore : Missionsnachrichten der ostindischen Missionsanstalt in Halle, Halle, 1849 et suiv.; Goszners Mission unter den Kolchis, par L. Stottrott, Halle, 1874; Burckhardts Kleine Missionsbibliothek, Bielefeld, 1857 et suiv., 1 vol., Amerika, 3 Thle; le même, die evangel. Mission auf den Inseln des indischen Archipels, den Sandwichinseln und Mikronesien, Bielefeld, 1861. Voy. encore « Ausland », 1842, nr. 316, 328 et suiv.; 1843, nr. 124; Hist.-pol. Bl., t. VII, p. 100-112; Wolmann, die Missionen der evangel. Kirche, 2e éd., Quedlinbourg, 1848.

Mission dans la péninsule apennine et dans la péninsule pyrénéenne.

340. Les protestants aspiraient surtout à « évangéliser » l'Italie. En 1848, les Vaudois avaient obtenu en Sardaigne la jouissance des droits civils, et tandis que cet État élargissait de plus en plus ses frontières, ils se propageaient sans obstacle. En Toscane aussi les protestants avaient trouvé des sectateurs qui attiraient l'attention par leurs « Heures bibliques ». La condamnation des époux Madiaï, en 1852, faillit amener une intervention armée contre le grand-duc. Des traités protestants arrivèrent de Malte, et quelques prêtres apostats, séculiers et réguliers (de Sanctis, Achilli, Bianchi-Giovini, Gavazzi, etc.), lancèrent de violentes attaques contre la papauté et les institutions catholiques. Quelques-uns d'entre eux (Anghera, Asproni, Sirtori) devinrent les suppôts de la franc-maçonnerie et de la Révolution.

Depuis 1870, on a permis aux protestants d'ériger publiquement des maisons de prière au sein même de Rome; ils ont été favorisés par le gouvernement, tandis que la religion d'État, reconnue par la constitution, n'a pas la liberté de ses mouvements. Les 9 et 10 février 1872, des Vaudois ont soutenu à Rome, dans des dissertations publiques, que saint Pierre n'avait pas séjourné dans cette ville; les catholiques leur ont opposé d'excellents arguments, sans qu'on ait abouti à aucun résultat.

Les protestants, en somme, n'ont obtenu que de minces avantages. Parmi les prêtres apostats, plusieurs se sont convertis, comme François Cosentini (1848); d'autres ont scandalisé le public par leur profonde immoralité, comme Hyacinthe Achilli (1850) et Gavazzi (1851). Dans la majeure partie du peuple, les menées des protestants ont excité une vive indignation et donné lieu quelquefois à des scènes sanglantes, comme à Barletta en 1866. On a vu des ouvriers stipendiés jouer pendant quelque temps le rôle de « chrétiens évangéliques », mais seulement en apparence, et la plupart de ceux qui se laissaient convertir étaient de francs incrédules. Le nombre des athées et des libres penseurs l'emportait de beaucoup sur celui des protestants.

Même résultat en Espagne, où de Gibraltar on envoyait des bibles et des traités. Peu d'ecclésiastiques apostasièrent, et quelques-uns de ceux qui le firent déplorèrent leurs égarements, comme Barnabé Rodriguez à Londres en 1840 ; d'autres, comme l'immoral Blanco White (1841), moururent dans une complète incrédulité. Les réclamations du peuple obligèrent même le gouvernement à procéder contre les agissements de la propagande protestante : en 1861-1862, Manuel Matamoros (mort en 1866) fut condamné à la prison avec plusieurs de ses partisans. En 1868 cependant, on permit aux protestants de construire une église dans Madrid, et désormais les prédicants allemands, renforcés de plusieurs Espagnols apostats, tels que Carrasco et Ruet, rencontrèrent peu d'obstacles; en 1873 ils pouvaient se glorifier au synode général de Madrid de posséder seize paroisses. Toutefois le communisme a fait beaucoup plus de progrès que le protestantisme.

En Portugal les loges favorisaient beaucoup plus l'incrédulité que le christianisme protestant, lequel demeura interdit par les lois du pays. Lisbonne était remuée par l'Américain Herreros de Mora, naturalisé Espagnol. La philosophie allemande trouva également accès et en Italie et dans la péninsule pyrénéenne. A Madrid Julien Sanz del Rio propageait depuis 1845 la philosophie de Krause, qui n'avait plus guère d'autres partisans que Leonhardi à Prague et Ahrens à Leipsig.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 340.

Witte, die Evangel. in Italien, Gotha, 1861 ; Perrone, le Protestantisme et la Règle de foi (en français, Paris, Vivès ; en allem., Ratisbonne, 1856, 3 vol.), surtout t. III, p. 186 et suiv. ; le même, I Protestanti in Italia, Torino, 1869 ; Dalton, die evangel. Bewegung in Spanien, Wiesbaden, 1872 ; Augsb. Allg. Ztg., 14 juin 1868 (sur Julien Sanz del Rio).

LES SECTES PROTESTANTES.

En Angleterre et en Écosse.

Les nouveaux Israélites. — La maison de la Charité — Darbytes.

341. Les joannites ou southcotistes se maintinrent en Angleterre après la mort de leur fondatrice (morte en 1814).

Ils possédaient des ecclésiastiques et des médecins anglicans. Pendant quatre jours on empêcha le cadavre de Southcote de se refroidir, dans l'espoir qu'elle se réveillerait. Plusieurs de ses partisans, appelés aussi « nouveaux Israélites », laissaient croître leur barbe et se faisaient circoncire. Une dispute éclata à ce propos entre les circoncis et les incirconcis. Un grand nombre avaient foi aux passeports pour le ciel que Southcote leur vendait à un haut prix, et ils espéraient encore en la venue du Messie.

La secte qui surgit en 1844 sous le nom de Lampeter Brethren, s'établit à Charlidge dans une maison spacieuse, qui devait s'appeler la maison de la Charité (Agapemone); elle déclara franchement qu'elle ne reconnaissait pas d'autre autorité que celle de Dieu; elle rejetait la prière et annonçait que le jour du Seigneur était arrivé. Hommes et femmes vivaient ensemble dans le désordre, et la justice dut intervenir (1849).

John Darby, de Plymouth, fonda la secte des frères de Plymouth ou des darbytes, qui traitaient toutes les autres sociétés d'Églises de Balaam frappées de la malédiction de Dieu; il prédisait le prochain avènement de Jésus-Christ, vantait le sacerdoce universel et les dons de l'esprit, et enveloppait tout cela de formes absolument démocratiques. Sa doctrine était surtout négative : c'était une sorte de quakerisme rajeuni et modifié. En 1851, elle comptait déjà en Angleterre cent trente-deux centres de réunion; depuis 1840, son principal siège fut à Lausanne et dans le canton de Vaud.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 341.

Grégoire, Hist. des sectes, Paris, 1819, t. V. Sur Agapemone en particulier, Tablet, 10 juin 1849; Evening Mail, 15 juin 1849. Sur les darbytes, Reuter's Repertorium, t. L, p. 276 et suiv., t. LI, p. 82 et suiv.; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 259.

Les irvingiens. — Les morisoniens.

342. Le piétisme et le faux mysticisme donnèrent naissance à l'irvingianisme, qui se rapproche de l'ancien montanisme. Il annonçait le renouvellement des dons apostoliques et l'avènement prochain du règne de mille ans. Édouard Irving, né en 1792 à Annau, en Écosse, prédicateur depuis 1822 à la

chapelle calédonienne des presbytériens de Londres, prêchait au milieu d'un grand concours de peuple contre l'immoralité régnante, le dépérissement du christianisme et la prédominance du règne de l'Antéchrist, auquel le second et prochain avènement du Christ mettrait un terme. Il attachait une grande importance au dogme de la Trinité, qu'il considérait comme la doctrine fondamentale du christianisme; mais il souleva de sévères contradictions quand il soutint que la chair de Jésus-Christ avait été, comme la nôtre, d'abord assujettie au péché, qu'elle n'était devenue impeccable que par la résurrection, car il semblait faire du Sauveur lui-même un pécheur.

Ce prédicant, d'ailleurs aimé du public, scandalisa encore davantage quand il affirma, dès 1831, que le don des langues départi aux apôtres avait reparu dans quelques-uns de ses amis, et qu'il chargea quelques personnes, non officiellement autorisées, de donner des conférences. Déposé en 1832 par le presbytérium écossais, Irving prêcha en plein air jusqu'à ce qu'il se fût formé une communauté et une chapelle. Il dirigea sa communauté sous un nom d'ange emprunté à l'Apocalypse, dont il faisait un fréquent usage. Les anges (surveillants, évêques) devaient être assistés par des anciens et des diacres. Dans ces communautés, qui constituaient « l'Église apocalyptique », allaient revivre les dons des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs. Quoique excommunié par les presbytériens, Irving put cependant continuer de répandre sa secte, même sur le continent.

Il mourut à Glasgow en 1834. Ses disciples enthousiastes, surtout Barclay et l'apôtre Thomas Carlyle, continuèrent son œuvre et fondèrent de nouvelles communautés : Londres seul en avait sept, qui furent bientôt réduites à une. Ils en fondèrent aussi dans l'Amérique du Nord, en Suisse, en Allemagne et en Scandinavie. En 1847, la secte adressa un manifeste au pape, aux évêques et aux rois des nations baptisées, pour les appeler dans son sein ; elle essaya surtout de gagner les juifs, parce que l'Église juive devait maintenant succéder à l'Église païenne. Plusieurs épiscopaliens puséystes passèrent aux irvingiens : en Allemagne, H.-W.-J. Thiersch, professeur de théologie à Marbourg; Wagener, conseiller intime à Berlin, et deux prêtres catholiques fanatisés, le doyen Lutz et Spin-

dler, vicaire de cathédrale. Ils eurent beaucoup de succès jusqu'en 1857, puis ils commencèrent à décliner. En Bavière, la secte fut reconnue par le gouvernement en 1862. L'Écosse vit paraître la secte des morisoniens, qui enseignait, à l'encontre du calvinisme, l'universalité de la rédemption.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 342.

E. Irving, Oracles of God, Lond., 1822, und Sermons, lectures and speeches, Lond., 1828, 3 vol. ; M. Hohl, Bruchstücke aus dem Leben und Schriften Irvings, St-Gall, 1839; Evangelische Kirchenzeitung, 1839, nr. 88 et suiv. ; Jœrg, der Irvingianismus, Munich, 1856; Gesch. des Protest., II, p. 77-203; Würzb. kath. Wochenschr., 1857, nr. 6 et suiv., p. 81 et suiv.; cf. 1855, nr. 45, p. 712 et suiv.; Lutz, Abschiedswort an meine bisherige Gemeinde Oberroth, Kaufbeuren, 1857, et Gotteswerk in neuester Zeit, Ulm, 1857. Ajoutez : Thalhofer, Beitræge zu einer Gesch. des Aftermysticismus und besonders des Irvingianismus im Bisthum Augsburg, Ratisbonne, 1857; Hist.-pol. Bl., t. XXXVII, p. 697 et suiv.; Dœllinger, p. 257 et suiv.; Rudelbach, der Irving. Luth. Ztschr., 1858, II-IV; Jakobi, die Lehre der Irving, Berlin, 1868. Sur les morisoniens, voy. Union, 14 déc. 1860, p, 188. En 1867, d'après le *Times*, on comptait en Angleterre, y compris les catholiques, 92 sectes. Augsb. Allg. Ztg., 28 sept. 1867, nr. 271.

Les sectes protestantes dans l'Amérique du Nord

Situation religieuse de l'Union. — Anabaptistes.

343. Les États-Unis de l'Amérique du Nord n'ont point d'Église nationale, et n'exigent point qu'on soit attaché à une confession religieuse pour arriver aux emplois publics; ils excluent de l'école l'enseignement de la religion, et accordent les mêmes droits à toutes les sectes et à tous les partis. Tandis que dans l'Ouest, où se rendent une foule d'émigrants, séduits par l'appât du gain, les Allemands surtout, il se trouve quantité d'incrédules, de gens non baptisés et sans religion, le mépris de la religion est plus rare dans les États de l'Est, et le christianisme est du moins respecté au dehors. La race anglo-saxonne, qui y prédomine, se compose d'anglicans, de presbytériens, de congrégationalistes, de méthodistes et d'une foule d'autres sectes — ayant plus de soixante-dix noms distincts. — Toutes ces sectes

s'appuient sur la Bible, possèdent une foule de prédicants qui n'ont souvent que de très petites paroisses, travaillent par tous les moyens possibles à se faire des prosélytes et à se procurer de l'argent. Les sectes ont été longtemps considérées comme un grand avantage pour le pays ; cependant des esprits mieux avisés ont bientôt reconnu que cet ordre de choses est peu naturel et sujet à des inconvénients. Tandis que les sectaires exaltent la liberté religieuse, ils font tout pour l'étouffer ; les anciennes divisions en produisent de nouvelles, même chez les quakers, d'ailleurs si pacifiques.

Chaque secte nouvelle revendique pour elle seule la possession de la vérité biblique, sans mélange d'aucun élément humain, tout en ne cessant de proclamer les droits du jugement privé, et c'est ainsi qu'elles préparent les voies à de nouvelles et interminables divisions. Toutes sont également hostiles à la théologie savante, comme à l'autorité et à la continuité de l'Église. Les « anabaptistes des six principes » déclarent qu'il n'importe nullement que leurs doctrines remontent aux premiers temps de l'Église ; ceux du « septième jour » trouvent que la solennité du dimanche n'est pas justifiée, et considèrent le lavement des pieds comme un sacrement ; la plupart rejettent le baptême des enfants ; les cambpellbaptistes (depuis 1810) n'admettent pas qu'on puisse avoir des livres symboliques à côté de la Bible, et ils ne demandent à ceux qui veulent entrer dans leur secte qu'une confiance absolue aux mérites de Jésus-Christ par le moyen de la justification.

Les revivals. — Divisions des presbytériens.

344. La théorie et la pratique des résurrections (*revivals*), qui dominent parmi les sectes, ont beaucoup d'analogie avec la doctrine de l'imputation extérieure de la justice. L'homme justifié en vertu de la foi seule sait par une expérience certaine qu'il est en grâce avec Dieu, et il peut indiquer le moment précis de son passage de la mort à la vie. Aussi les conversions se traitent comme une pure affaire de commerce. Un grand nombre de prédicants et de fidèles se réunissent pour agir par de longs sermons, énergiques et excitants, par des chants, des prières, des conjurations, sur un groupe de personnes

qui désirent se convertir; ils les réduisent à un tel état d'épuisement physique et moral, que ces personnes se livrent tout entières aux sentiments qui leur sont suggérés et prennent leurs exclamations involontaires, leurs accidents pathologiques, pour des gages de la grâce; leur abattement est réputé paix de l'âme, fruit de la certitude du salut.

Les manœuvres des revivals soulevèrent un profond dégoût parmi les ecclésiastiques, surtout dans les *partis presbytériens,* qui l'emportent par la culture théologique sur les méthodistes et les quakers, et amenèrent de nombreuses défections. Jusqu'en 1835, dans l'espace de peu d'années, plus de trois cents prédicants presbytériens passèrent dans l'Église épiscopalienne, qui rejette les revivals et résiste au calvinisme rigide. Colton, ancien panégyriste des « résurrections », les qualifie d'esclavage de l'esprit et de corruption. Tandis que les anciens presbytériens étaient des calvinistes austères et que J. Edwards essayait d'appuyer les dogmes de Calvin sur le système de Locke, Devight, Lyman, Beecher, Barnes, battaient en brèche l'autorité de la doctrine calviniste. Une scission éclata en 1838: les partisans de Barnes (soixante mille, avec cinq cents prédicants), chassés pour cause d'hérésie par la majorité de l'assemblée générale, formèrent « l'Église presbytérienne de la nouvelle école ». Pendant que les presbytériens resserraient les liens qui rattachaient les paroisses aux synodes et aux presbytéries, les *congrégationalistes,* qui étaient les vrais puritains, supprimaient les « coassociations » pourvues d'un tribunal supérieur qui reliait entre elles les diverses paroisses. Tout prit une forme démocratique, et presque chaque paroisse se donna un symbole particulier. Les théologiens modernes, comme Nevin, trouvaient que la doctrine protestante de la justification est une effroyable duperie, une hérésie meurtrière des âmes. Le mépris des sacrements avait pour effet que plusieurs enfants des sectaires, ceux mêmes des presbytériens, restaient sans baptême. Quelques-uns travaillèrent à ramener les esprits sous quelque symbole dogmatique obligatoire, mais la plupart se prononcèrent pour la liberté absolue des opinions.

Unitaires. — Universalistes. — Méthodistes. — Épiscopaliens. — Luthériens allemands et réformés. — Situation religieuse des États-Unis de l'Amérique du Nord.

345. Aux anciens dissentiments qui régnaient parmi les puritains, plusieurs nouveaux vinrent se joindre. Il y eut des hopkinsiens et des partisans de la « nouvelle lumière », des calvinistes modérés et des calvinistes rigoristes, des destructionistes et des restaurationistes, des adversaires du péché originel (Taylor et Park), des préexistenciens, qui reportaient la chute de l'homme à une existence antérieure (Ed. Beecher). Dans les six États du nord-est, on n'admettait généralement pas le péché originel.

A côté des presbytériens de l'ancienne et de la nouvelle école, il y a les *presbytériens de Cumberland* (depuis 1810), qui nient les peines éternelles; puis l'*Église presbytérienne réformée* (1782), ainsi que d'autres partis encore. Déjà, vers 1792, les puritains avaient donné naissance à des *paroisses unitaires,* principalement à Boston; ces paroisses se rattachaient à Pristley, qui fut obligé de fuir de Birmingham en Amérique. La conception mécanique du dogme de la justification eut pour résultat de corrompre le dogme de la Trinité et de mettre en opposition les trois personnes divines : de là une réaction d'où sortit l'unitarisme, qui n'eut du reste qu'une influence passagère. Ses adeptes devinrent, les uns panthéistes et athées, les autres anglicans. En 1850, on comptait encore deux cent quarante-quatre prédicants unitaires, avec trente mille partisans.

Les *universalistes,* proches parents des unitaires, enseignaient que tous les hommes seront sauvés. Établis en 1774 par John Murray, ils possédaient déjà en 1846 cinq cent soixante-seize paroisses; mais ils déclinèrent à partir de 1855 : car un grand nombre rejetaient tous les dogmes chrétiens et embrassaient le rationalisme.

Ce sont les *méthodistes* qui se sont le plus répandus, malgré les nombreuses divisions qui règnent parmi eux et l'ignorance de la plupart de leurs prédicants. Eux et les anabaptistes ont donné naissance aux *tabernaculistes* (ainsi nommés à cause des lieux où ils se rassemblent). Wesle y avait nommé surinten-

dant en Amérique le prédicant anglican Th. Cooke; il y en eut bientôt une multitude d'autres, qui prirent le nom d'évêques. Chez ces *méthodistes épiscopaliens,* toute l'autorité appartient à la conférence; les paroisses reçoivent leurs prédicants pour un certain nombre d'années, et les laïques n'ont aucune part au gouvernement de l'Église. Des divisions éclatèrent aussi parmi eux : les méthodistes du Nord et ceux du Sud se séparèrent à propos de la question des esclaves, et suscitèrent un long procès au sujet du partage des biens ecclésiastiques.

Le changement perpétuel de ministres, la multitude des prédicants itinérants; l'appareil des moyens employés pour exalter les sentiments, surexciter l'esprit, produire des gémissements ou des exclamations de joie; l'insuffisance de la culture théologique; l'aspect tout mondain, théâtral même, des maisons de prière, empêchent le calme et la profondeur des convictions religieuses, détruisent la piété, et ne permettent point d'établir un système ecclésiastique régulièrement ordonné. L'Église *anglicane épiscopalienne,* qui renferme dans son sein les classes riches et savantes, même parmi les Allemands, introduisit chez elle une représentation de laïques; mais elle se divisa par suite de l'opposition des *évangeliques* et des *arminiens de la haute Église,* et, dominée par les laïques, tomba sous une dure oppression.

Quant aux *luthériens allemands,* ils comptaient douze cent trente-deux paroisses en 1846; mais ils baissèrent de plus en plus, passèrent aux zwingliens et aux méthodistes, s'affranchirent des livres symboliques, et n'arrivèrent pas à s'entendre. La *Société allemande réformée* était considérée par les vrais calvinistes comme entachée d'arminianisme et de romanisme, ou plutôt d'apostasie. Moins considérable est le nombre des *mennonites,* des *frères moraves* et des *swedenborgiens.*

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 343-345.

Klose, Die christl. Kirche in den Vereinigten Staaten von Nordamerika (Niedners Ztschr. für hist. Theol., 1848, I, p. 25-79; ibid., p. 25, autres ouvrages). Büttner, die Vereinigten Staaten von Nordamerika, Hambourg, 1844, et Briefe aus und über Nordamerika, Dresde, 1845; Rauschenbusch, die Nacht des Westens, Barmen, 1847; Darmstædter Kirchenzeitung, 1857, surtout p. 1150; Schaffs, Vericht in den Verhandlungen der Versammlung evangel. Christen in Berlin

1857 über Amerika, Berlin, 1858 ; Joh. Dumore Lang, Religion and Education in America, Lond., 1840; Colwell, the Position of Christianity in the United States, Philadelphia, 1854; Krause's Kirchenzeitung, 1856, p. 430; Meszmers Kirchenzeitung, 1861, p. 238 et suiv. ; Reuters Repertorium, t. LXXIV, p. 93 et suiv. ; Hist.-pol. Bl., 1855, t. XXXVI, p. 138 et suiv., 219 et suiv. ; Jœrg, II, p. 409 et suiv. ; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 312 et suiv., 333 et suiv., 343 et suiv.

Les mormons.

346. Une secte entièrement nouvelle fut fondée par Joseph Smith le jeune, né en 1803, dans une famille de pauvres campagnards qui habitait l'État de Vermont. Occupé d'abord à chercher des trésors, à découvrir des mines d'or, menant en général une vie d'aventurier, il commença en 1822 à parler des visions et des révélations dont il se disait favorisé ; puis, en 1830, il prétendit qu'il avait reçu d'un ange, le 27 septembre 1827, la traduction d'une table d'or contenant les saintes Écritures de Mormon. Il se fit de nombreux partisans, qui prirent le nom de « mormons », ou « Saints des derniers jours ». La partie historique de ce nouveau code de religion, qui fourmille de fautes contre la langue, est un roman sur l'origine des Indiens d'Amérique ; elle a été rédigée au commencement de ce siècle par Salomon Spaulding, sous le titre : *le Manuscrit découvert,* mais elle n'a pas été imprimée avant Smith.

La fable d'une émigration de Juifs en Amérique au temps de la construction de la tour de Babel, puis sous le roi Sédécias ; celle de Jésus prêchant après sa résurrection sur le continent occidental, sont parsemées de réflexions morales et religieuses, de prophéties écrites dans un style imité de la Bible. Les Israélites du royaume des dix tribus seraient allés en Amérique et se seraient divisés en Lamanites (Peaux-Rouges) et en Néphites ; ces derniers auraient été exterminés après avoir embrassé le christianisme, et il ne serait resté que le pieux prophète Mormon et son fils Moroni. Mormon, sur un ordre du Ciel, aurait écrit ses révélations, demeurées enfouies dans la terre et découvertes dans ces derniers temps.

La « nouvelle révélation » convenait parfaitement à l'Amérique ; elle fut annoncée avec fracas dans les journaux. Le

6 avril 1830, la secte ne comptait encore que six membres, la plupart de la famille de Smith; elle en eut bientôt des milliers. Le 3 mai 1834, elle prit le nom d'« Église chrétienne des Saints des derniers jours » ; en 1837, elle envoya des missionnaires au dehors et répandit son livre sacré en plusieurs langues. Smith essaya d'édifier son temple d'abord dans l'Ohio, puis dans le Missouri. Chassé de ce dernier pays, il se rendit dans l'Illinois, où il fonda une ville, Nauvoo, et y construisit un temple. Souvent favorisé par les autorités, il déploya une grande puissance, monopolisa quelques objets de commerce, et se présenta comme candidat à la présidence. Malheureusement, sa vie privée offrait bien des lacunes : il fut saisi et mis à mort en prison à Carthage, le 27 juin 1844, avec son frère le patriarche Hiram; les siens, qui comptaient déjà cent cinquante mille âmes, l'honorèrent comme un martyr.

Le magnifique temple de Nauvoo fut détruit peu de temps après sa consécration, et les mormons furent expulsés de l'État de l'Illinois. Après des fortunes diverses, des voyages de toute sorte, ils fondèrent dans le territoire d'Utah, près du lac Salé, leur nouvelle Jérusalem, que leur prophète et premier président Brigham Young, élu le 24 décembre 1847, gouverna en qualité de chef spirituel et temporel. Ce pays, cédé par le Mexique aux États-Unis, devait en 1850 entrer dans l'Union sous le nom d'État du Deseret, ou bien être organisé comme les autres territoires. Ni l'un ni l'autre ne fut fait. Brigham Young fut nommé gouverneur, et on laissa à son royaume théocratique la position exceptionnelle qu'il occupait.

En 1860, la population de la ville du Lac Salé (*Salt Lake City*) s'élevait à quarante mille âmes; en 1872, à cent cinq mille deux cent vingt-neuf. Mais bientôt une vive opposition se déchaîna dans l'Union nord-américaine contre le prophète, et surtout contre la pluralité des femmes, qu'il soutenait; des mesures furent prises pour extirper cette secte de fanatiques. Cependant ses émissaires lui amenaient sans cesse de nouvelles recrues. En 1841 déjà, Orson Hyde recevait défense de propager en Bavière les écrits des mormons; et en 1853, les émissaires furent chassés de Hambourg et de Berlin. Une foule de prosélytes partaient de l'Allemagne, de la Scandinavie, de la Suisse et des îles Britaniques, pour se rendre dans le royaume du prophète.

Doctrine des mormons. — Gabriélites.

347. Les mormons admettent le dogme de l'unité de Dieu, rejettent la Trinité, nient le péché originel, autorisent en partie la communauté des biens et des femmes, permettent, en s'appuyant sur l'Ancien Testament, la polygamie aux personnes aisées, et se contentent d'exiger, pour un second mariage, le consentement de la première femme et du prophète ; ils trouvent singulièrement méritoire le mariage des vierges et des veuves avec un mormon Ils ont une double hiérarchie : 1° selon l'ordre de Melchisédech : une présidence, douze apôtres, un collège des Septante, un patriarche ou évangéliste, des grands prêtres, des anciens ; 2° selon l'ordre d'Aaron : des évêques, des prêtres et des diacres. La science n'est exigée pour aucun de ces grades. Cette constitution théo-démocratique vient directement de Dieu, et l'Église des mormons est la seule Église chrétienne de la terre ; les autres sont le produit de la sagesse mondaine. Le baptême est administré par immersion aux adultes (à partir de huit ans) ; ils admettent aussi le baptême des défunts par substitution.

Les mormons se réunissent en armes pour les cérémonies de leur culte, et célèbrent tous les dimanches la cène avec de l'eau, quand ils ne trouvent pas de vin dans le pays des fidèles. Le travail corporel est commandé à tous les mormons ; l'abstinence du vin, des boissons chaudes et fortes, du tabac, de la viande (excepté en hiver et en temps de disette), est conseillée, mais non prescrite. Le septième et le huitième commandement ont été omis dans le Catéchisme des mormons.

Une foule d'hommes perdus de mœurs, de brigands et d'assassins entrèrent dans la secte ; ce qui ne l'empêcha pas, sous la direction du prophète, d'arriver par son travail et son industrie à la prospérité extérieure. Le Livre des mormons doit servir de complément à la Bible, de même que le Nouveau Testament complète l'Ancien ; mais il a besoin d'interprètes vivants, qui soient immédiatement appelés de Dieu et ornés des dons de la grâce ; il n'exclut pas les révélations nouvelles. Plusieurs mormons se représentent Dieu sous une forme humaine, croient à l'éternité de la matière, au règne de mille ans de Jésus-Christ, pendant lequel tout appartiendra aux « Saints des derniers jours ».

Ces excroissances malsaines du protestantisme, qui rappellent le mahométisme, trouvèrent une vogue qui caractérise parfaitement l'éducation religieuse et le bon sens qui règnent dans une foule de pays protestants. Dans l'Amérique du Nord, la fondation des sectes religieuses devient une spéculation mercantile. On le voit notamment chez les *gabriélites*, institués par Sandy Mac Swish, né en 1809, dans l'île de Skye ; cet aventurier, qui fut à la fois tisserand, danseur de cordes et prédicant, annonçait à New-York, au son d'une trompette de cuivre, les prétendues révélations de l'archange Gabriel, et recevait des florins en échange de sa bonne nouvelle.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 346-347.

Book of Mormon et Book of Covenants, le premier en allem. par Pratt ; eine Stimme der Warnung und Belehrung für alle Vœlker, Hambourg, 1853 ; Caswell, the Prophet of the 19 Century, London, 1842 ; Gunnison, the Mormons or Latterday Saints, etc., Philadelphia, 1852 ; Mor. Busch, die Mormonen, Leipzig, 1855 ; le même, Gesch. der Mormonen, 1870 ; Th. Olshausen, Gesch. der Mormonen, Gœttingue, 1856 ; Herzogs Realencyklopædie, t. X, p. 1-17 ; de Schlagintweit, die Mormonen, Leipzig, 1873. Cf. Augsb. Allg. Ztg., suppl. du 16 février 1873. — Univers, 1851, n. 176-178 ; Würzb. kath. Wochenschr., 1854, nr. 17, 18, 26 ; Jœrg, Gesch. des Protest., II, p. 444-603 ; de Hübner, Spaziergang um die Welt, I, p. 101 et suiv. — Würzb. kath. Wochenschr., 1854, nr. 47, p. 829 et suiv.

Spirites. — Know-nothings.

348. Les phénomènes du somnambulisme magnétique, qui se rattachent au mesmérisme ; la claire vue et les rapports que les swedenborgiens entretenaient avec le monde des esprits, firent encore plus de sensation en Amérique qu'en Europe, et donnèrent naissance à la secte des *spirites*. En 1839, le docteur Billot imputait les phénomènes du somnambulisme aux anges, en partie aussi aux démons. Les swedenborgiens avaient souvent recours aux visions angéliques. Bientôt on vit paraître des personnes qui s'attribuèrent la puissance d'évoquer les âmes des défunts et de les mettre en rapport intime avec ceux qui croyaient en elles. Depuis 1847, ces esprits prirent une forme visible et donnèrent des réponses intelligibles.

L'usage de faire tourner les tables commença en 1848, à Hydesville, dans l'État de New-York. Les deux filles de la famille Fox donnaient des ordres à des agents invisibles qui frappaient mystérieusement aux portes, aux murailles, aux tables, et recevaient des réponses à leurs questions. On s'entendit avec les esprits sur la manière dont ils donneraient leurs réponses. Les dames Fox se firent les intermédiaires *(mediums)* du monde des esprits, donnèrent des séances publiques, trouvèrent des partisans et des imitateurs.

Il se forma une presse spirite, qui compta jusqu'à sept journaux. Peu à peu les méthodes se perfectionnèrent : on adopta des alphabets acoustiques, et l'on distingua les médiums qui écrivaient la réponse avec leur main, que l'esprit conduisait avec une très grande vitesse (*Writing mediums*), et les médiums qui donnaient verbalement cette réponse sous l'inspiration de l'esprit *(Speaking mediums)* ; il y avait même des objets inanimés qui recevaient le pouvoir de la transmettre.

Plusieurs, incrédules sur tout le reste, célébraient les miracles des tables tournantes, de la psychographie et de l'évocation des esprits; les médiums s'enrichirent, et il se forma jusqu'à des communautés de spirites. Douglas Home, médium très heureux, doué par la Mère écossaise du don de seconde vue, parfaitement instruit du spiritisme, plein d'imagination et de perspicacité, se posa en simple mandataire des forces invisibles et se donna pour mission de propager dans le monde leur salutaire influence. Il produisait les plus étranges phénomènes, sans aucun appareil extérieurement visible.

Les esprits révélaient leur mystérieuse puissance en mouvant et en soulevant en l'air des corps graves, contrairement aux lois de la nature, en répandant dans des chambres obscures une lumière de diverses couleurs, en produisant des bruits et des sons de toute espèce, en troublant les fonctions organiques et intellectuelles, en dilatant subitement les membres, en interrompant la respiration, etc.

Vinrent ensuite les rapports avec les esprits par l'entremise des médiums, qui les *voyaient* sous une forme humaine et souvent sous une forme éthérée, *conversaient* avec eux dans un langage ordinaire, *écrivaient* sur du papier ce qu'ils avaient

entendu d'eux, ou *interprétaient* les mouvements dont on était convenu. Encore un peu, et toutes les questions de la vie, même les questions religieuses, allaient être résolues par les esprits ; déjà en 1854 des pétitions spirites étaient adressées au congrès américain. Ces aberrations pénétrèrent bientôt en Europe. L'usage de faire tourner les tables, passant par Brême, Hambourg et autres villes, pénétra en 1852 en Allemagne et en France, où plusieurs évêques publièrent des lettres pastorales pour combattre ce désordre. De 1853 à 1856, le spiritisme nécromantique eut de nombreux partisans à Munich et à Genève. Il est absolument cosmopolite et forme le contrepied de la secte des *nativistes*. Ces derniers comprennent aussi les *know-nothings* (ignorants), qui sont avant tout un parti politique ; ils travaillent à exclure les non-indigènes et les étrangers, et sont de plus les ennemis les plus acharnés de l'Église catholique ; ils forment une société secrète. Ils se sont livrés aux plus sauvages cruautés contre les catholiques, surtout à Ellsworth, dans l'État du Maine, en 1852 et 1855.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE Nº 348.

Civiltà cattolica, 15 oct. 1864, quad. 350, p. 185 et seq. Der nekromantische Spiritualismus in Nordamerika, Genève et Munich (Hist.-pol. Bl., 1855, t. XXXVI, p. 811 et suiv.). Ami de la religion, 20 déc. 1853 ; 21, 24 janv. 1854. — Kathol. Wochenschr., 1855, t. V, p. 81, 107 ; t. VI, p. 481, 503, 631 et suiv.

Autres sectes dans l'Amérique du Nord.

349. Des tendances communistes se révélaient fréquemment, surtout dans la secte des *harmonites*, fondée près de Pittsbourg, vers 1805, par Rapp, paysan de la Souabe. Investi d'un pouvoir patriarcal absolu, Rapp administrait la fortune de tous sous le nom de communauté des biens, et dirigeait les mariages (mort en 1847). De nombreuses dissensions éclatèrent quand le pseudo-prophète Proli (Bernard Müller) s'immisça dans l'administration en 1833.

La communauté d'Oneida, établie en 1831 par Humphrey-Noyes, près de la rivière d'Oneida, dans l'État de New-York, était radicalement antinomiste ; il essaya d'y introduire une sorte de communisme biblique. Les sectaires d'Oneida et de Lenox, qui

s'enorgueillissaient du nom de *perfectionistes,* admettaient la communauté des biens et des femmes, et autorisaient toutes les passions sensuelles. Les chrétiens de la Bible, vivant de végétaux, exigent l'observation littérale des termes de l'Écriture; les bryonites se privent de l'œil droit (à cause de *Matth.*, v, 29), comme les ranters, du bras droit.

Ainsi reparaissaient peu à peu toutes les aberrations imaginables de l'esprit humain : la secte des *adventistes,* fondée à New-York et à Boston en 1833 par William Miller, annonça la fin prochaine du monde, d'abord pour l'année 1843, ensuite pour 1847 ; malgré tous ses mécomptes, elle ne laissa pas de se créer près de trente mille partisans.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 349.

J. Wagner, Gesch. der Harmoniegesellschaft, Vaihingen, 1833; Bannhorst, Schilderung des Abenteuerers Proli, 1834 ; Ami de la religion, 29 mai 1852; Gams, dans Freib. Kirchenlexikon, IX, p. 839 et suiv. ; D. Rupp, Original-History of the religious Denominations, Harrisbourg, 1848, 2ᵉ éd.

Sectes protestantes en Allemagne et en Suisse.

Sectes en Allemagne en général. — L' « Assemblée du peuple de Dieu ».

350. Plusieurs sectes s'implantèrent dans l'Allemagne protestante : celle des anabaptistes notamment fut introduite à Hambourg dès 1834 par Onken, missionnaire américain, et plus tard celles des irvingiens, des mormons et des spirites. Le piétisme fut surtout répandu et favorisé dans le Wurtemberg. En 1818, Hoffmann, notaire et bourgmestre de Léonberg, réunit à Kornthal, avec la permission du gouvernement, une communauté prétendue apostolique, dont les membres attendaient avec une confiance inébranlable dans le Seigneur « les grands changements qui allaient bientôt s'opérer : car le Christ ne tarderait pas à paraître » et les préserverait de la colère divine ; l'exégète Bengel l'aîné fixait l'époque de cet événement en 1830.

Le fils d'Hoffmann, Christophe, inspecteur d'école près de Ludwigsbourg, que la majorité des électeurs choisit en 1848 pour représentant au parlement de Francfort, de préférence à David Strauss, entra dans les vues de son père ; désespérant

de la situation de l'Europe, il résolut, avec plusieurs autres qui partageaient ses idées, de revenir à la loi mosaïque et de rassembler « le peuple de Dieu » en Palestine : car c'était là seulement, selon la parole des prophètes, que la véritable vie chrétienne pouvait et devait prospérer (1854). Avant l'accomplissement de ce dessein, « l'assemblée du peuple de Dieu » ou « le Temple allemand » se fixa provisoirement à Kirschenhardthof, près de Marbach (1856) ; puis elle essaya, à partir de 1869, de fonder des colonies dans la terre promise. Jusqu'en 1875, elle y posséda mille colons. En 1859, le Juif Pick institua la communauté aménienne, dans l'espoir de raviver le mosaïsme et de le fondre avec le christianisme.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 350.

Jœrg, Gesch. des Protest., II, p. 16 et suiv., 199 et suiv., 203 et suiv.; Kath. Wochenschr., 1855, t. VI, p. 657 et suiv. ; « Kath. Missionen », 1875, p. 37 ; 1876, p. 156.

Sectes en Suisse, en Prusse, en Saxe et dans le Wurtemberg.

351. Les scènes horribles qui se passèrent à Wildenspuch, dans le canton de Zurich, excitèrent une vive émotion. Marguerite Peter, fille célibataire d'un paysan, s'était persuadé, par suite de ses relations avec les « ressuscités » et par la lecture de traités mystiques, qu'on était à la veille de phénomènes et d'événements extraordinaires, et elle essayait de sauver son âme et d'en sauver d'autres en formant de pieux conventicules et en se livrant à des mortifications corporelles, bien qu'elle eût vécu jusque-là dans l'impudicité et dans l'adultère. Le 15 mars 1823, elle fit frapper jusqu'au sang son propre frère, puis d'autres personnes, tua d'un coup de massue sa sœur Élisabeth, et se fit crucifier elle-même, afin d'assurer la victoire à Jésus-Christ, en l'immolant de nouveau dans sa personne. Les fanatiques qu'elle avait séduits, croyaient qu'elle ressusciterait dans trois jours.

Dans la Prusse orientale, puis dans le Wupperthal, des conventicules ultra-piétistes offraient également un mélange de dévotion, d'ascétisme et de lubricité sauvage, qui amenèrent l'intervention de la justice. A Kœnigsberg, J.-H. Schœnherr (mort en

1826), Jean Ébel (mort en 1860 dans le Wurtemberg) et Distel (mort en 1854), prédicants apostoliques et mystiques, favorisaient la plus révoltante impudicité. Les ébéliens renouvelaient l'ancien dualisme gnostique et manichéen, et faisaient de l'excitation volontaire des passions sensuelles un acte de religion. Le gouvernement les poursuivit de 1835 à 1842.

Sur le Rhin, principalement à Elberfeld, des luthériens et des calvinistes formèrent une secte d' « électeurs de la grâce », qui prétendaient que la grâce est irrésistible et ne peut jamais se perdre. Elle avait pour chefs les deux Krummacher.

Les collenbuschiens (de Collenbusch, médecin à Barmen) ou mencéniens (du prédicant Menken) rejetaient la justification luthérienne et propageaient des erreurs pélagiennes, arminiennes et sabelliennes. Quelques-uns croyaient aussi à la restauration définitive de toutes choses. Ces sectaires, de même que les lindlianiens, puis les ellériens ou ramsdorfiens, étaient accusés de grossières débauches.

Le pasteur de la paroisse bohémienne de Dresde, Étienne, essaya en 1838, avec plusieurs dupes, de fonder en Amérique un nouveau royaume piétiste ; il fut convaincu en justice d'avoir séduit des femmes et des jeunes filles. A Chemnitz, en 1835, sous la direction du cordonnier Voigt, qui fut poursuivi par la police et envoyé plus tard dans une maison d'aliénés, surgit la secte des « psychographistes », qui comptaient dans leurs rangs les « saints hommes », imbus de principes dualistes : ils se disaient en relations immédiates avec Dieu, prêchaient la liberté de la chair et l'inceste. Ils distinguaient dans la Bible, comme dans les institutions religieuses en général, des parties divines et des parties diaboliques, expliquaient les maladies par des influences démoniaques, imposaient les mains aux malades et récitaient sur eux des prières, prophétisaient la ruine prochaine du monde, conseillaient aux mères de tuer leurs enfants infirmes, prêchaient en 1861 avec un zêle plein de feu et non sans impressionner les classes populaires, jusqu'à ce qu'ils se virent obligés de se tenir cachés. Il en fut de même d'autres sectaires.

Dans le Wurtemberg, les michélianiens (du paysan Michel Hahn, mort en 1819) niaient l'éternité des peines de l'enfer. Ils étaient partagés en quarante congrégations religieuses.

Esprits chagrins et moroses, ils parlaient continuellement de pénitence et de sanctification intérieure. Leurs antagonistes, les prégizériens (du curé Pregizer, mort en 1824), étaient au contraire toujours de bonne humeur, malgré la rigidité de leur doctrine luthérienne sur la justification; ils omettaient la troisième demande du *Pater*.

D'autres partis, sans noms distincts, ne se montraient que dans leurs conventicules et échappaient à la publicité. Seuls, les prédicateurs marquants, les dames enthousiastes et bien douées, comme la piétiste Mme de Krudener (morte en 1824), qui acquit de l'influence sur Alexandre Ier, empereur de Russie, réunissaient autour d'eux quelques fidèles.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 351.

L. Mayer, Schwærmerische Græuelscenen in Wildenspuch, 2e éd., Zürich, 1824; Jarcke, die Græuelscenen in Wildenspuch (Verm. Schr., II, p. 1 et suiv.); Hist.-pol. Bl., t. XII, p. 697 et suiv.; t. XIII, p. 44 et suiv.; cf. ibid., p. 57 et suiv., et t. XLII; puis Lange, dans Rheinwald's allg. Repertorium, IX, p. 176 et suiv.; XI, p. 162 et suiv.; XXXII, p. 252. En faveur d'Ébel: le comte Ernest Kahnis, Aufklærung nach Actenquellen über den 1835-1842 in Kœnigsberg in Preuszen geführten Religionsprocesz, Bâle et Ludwigsbourg, 1862, 4. Sur les « saints hommes », voy. Augsb. Allg. Ztg., supp. du 1er déc. 1861; sur les sectes dans le Wurtemberg: Grüneisen, Abrisz einer Gesch. der religiœsen Gemeinschaften in Württemberg (Illgens Ztschr. für hist. Theol., 1841, p. 104 et suiv.); Wolff, Zukunft der protest. Kirche in Deutschland, Stuttgart, 1840, p. 392 et suiv.; Palmer, die Gemeinschaften und Secten Württembergs; aus Palm. Nachlasz, ed. Jetter, Tübingen, 1877. — (Hurter) Frau v. Krüdener in der Schweiz, Helvetien, 1817; Hist.-pol. Bl., t. XV, p. 377 et suiv.

Sectes protestantes dans les autres pays d'Europe.

Hongrie, Hollande, Suède et Norwège.

352. En Hongrie, principalement dans le sud, on vit paraître en 1869 la secte des *nazaréens*, formée de calvinistes qui considéraient la Bible, le Nouveau Testament surtout, comme les sources uniques de la connaissance religieuse; ils admettaient la Trinité et l'Incarnation, la doctrine calviniste sur la cène, mais ils rejetaient le baptême des enfants comme inva-

lide, annonçaient l'imminence du dernier jugement, déclaraient illicites le serment, le service militaire, les procès, la participation aux élections politiques et les études savantes. Quiconque priait était prêtre ; il n'y avait point de hiérarchie, et il était défendu aux catéchumènes, qu'on appelait les « amis », d'assister à la cène.

En Hollande, on trouvait les *nécessitaires,* fondés par Stoffelmüller en 1825. Suivant leurs doctrines, tous les hommes, même les plus méchants, seront sauvés ; la distinction du bien et du mal est purement nominale; l'immoralité est affranchie de tout frein. Les *Vaders-Goed* (bien du Père), nom d'une secte communiste établie à Uithoorn, près d'Amsterdam, renonçaient à toute propriété personnelle, parce que tout appartient au Père céleste.

La Suède avait les *sauteurs*, établis à Ingermanland depuis 1813, société absolument fanatique, et depuis 1852 les *voix criantes*. Les *læsares* (liseurs) s'en séparèrent, parce que leurs prédicants n'annonçaient pas avec assez de pureté ni assez souvent leurs dogmes favoris sur l'esclavage de la volonté et la justification par la foi seule. Quand la police, avec son despotisme brutal, procéda contre eux, il y en eut des centaines qui se laissèrent réduire à la mendicité, émigrèrent ou s'enfuirent dans les solitudes de la Laponie. Ils chargèrent bientôt un des leurs d'administrer la baptême et la cène, et plusieurs se firent rebaptiser par des prédicants anabaptistes, anglicans et américains. Les indépendants, les méthodistes, les mormons, trouvaient de nombreux adhérents, èt en 1853 le gouvernement se convainquit de l'inutilité de ses mesures répressives contre les sectaires.

En Norwège, on rencontrait les *haugéaniens*, ainsi nommés de leur compatriote Nielsen Hauge (1824), qui combattait l'incrédulité, très répandue alors parmi les prédicants, et prétendait offrir au peuple dans les prédications laïques une compensation à ce qui leur manquait à l'église.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 352.

Nazaréens : Allg. Ztg., suppl. du 1er juin 1870. Nécessitaires et Vaders-Goed : Hist.-pol. Bl., t. XIII, p. 205. Læsares, en Suède : N. Preusz. Ztg., 18 déc. 1856; Dœllinger, Kirche u. Kirchen, p. 381 et suiv.; Jœrg, II, p. 378 et suiv. Haugéaniens : voy. Dœllinger, p. 383.

SECTES ET PARTIS CHEZ LES CATHOLIQUES.

Faux mystiques, fanatiques et incrédules.

Boosiens et lindlianiens.

353. La domination oppressive de Napoléon et son contre-coup produisirent également des sectes dans les pays catholiques, comme les *stévenistes* (§ 65), les *manhartiens* (§ 148), puis les faux mystiques. Parmi ces derniers il faut ranger Martin Boos, né en 1762 et élevé dans le diocèse d'Augsbourg. Il donna des preuves de son humeur brouillonne et querelleuse dans les différentes cures qu'il occupa, et finit (1790) par adopter complètement le dogme luthérien de la justification, qu'il inocula à Féneberg, curé de Seeg, et à ses deux vicaires Bayer et Siller (1796).

Condamné par l'ordinaire d'Augsbourg à passer une année dans une maison de correction ecclésiastique, pourvu d'un nouveau poste après que sa pénitence eut été adoucie et abrégée, il fut envoyé en 1799 dans le diocèse de Linz, où il agit avec plns de réserve et de dissimulation. Il fut nommé en 1806 curé de Gallneukirchen. Là il tenait à distribuer ouvertement des bibles et de petits traités et à répandre ses hérésies. Destitué de sa charge, il entra en 1815 au couvent des carmes de Linz, et fut ensuite chassé du diocèse. Il retourna en Bavière en 1816, où Feuerbach l'aîné crut remarquer que le système de Boos conviendrait merveilleusement pour protestantiser le pays. A Munich, Boos vécut auprès de son ami Gossner; en 1817, il fut nommé maître de religion au gymnase de Dusseldorf, et en 1819 curé de Sayn, près de Neuwied. En 1823, il fut obligé d'abjurer publiquement son faux mysticisme.

Cependant il mourut dans sa paroisse, le 29 août 1825. Boos entretenait une vaste correspondance avec des catholiques et des protestants, et comptait de nombreux sectaires dans les diocèses de Linz et d'Augsbourg. Le professeur J.-M. Sailer l'avait longtemqs protégé, lui et ses amis.

En 1797, le curé Féneberg (mort en 1812) avait abjuré dix propositions erronées, de même que ses vicaires, dont l'un, Bayer, fut employé dans le saint ministère jusqu'en 1845. Jean

s'appuient sur la Bible, possèdent une foule de prédicants qui n'ont souvent que de très petites paroisses, travaillent par tous les moyens possibles à se faire des prosélytes et à se procurer de l'argent. Les sectes ont été longtemps considérées comme un grand avantage pour le pays ; cependant des esprits mieux avisés ont bientôt reconnu que cet ordre de choses est peu naturel et sujet à des inconvénients. Tandis que les sectaires exaltent la liberté religieuse, ils font tout pour l'étouffer; les anciennes divisions en produisent de nouvelles, même chez les quakers, d'ailleurs si pacifiques.

Chaque secte nouvelle revendique pour elle seule la possession de la vérité biblique, sans mélange d'aucun élément humain, tout en ne cessant de proclamer les droits du jugement privé, et c'est ainsi qu'elles préparent les voies à de nouvelles et interminables divisions. Toutes sont également hostiles à la théologie savante, comme à l'autorité et à la continuité de l'Église. Les « anabaptistes des six principes » déclarent qu'il n'importe nullement que leurs doctrines remontent aux premiers temps de l'Église; ceux du « septième jour » trouvent que la solennité du dimanche n'est pas justifiée, et considèrent le lavement des pieds comme un sacrement; la plupart rejettent le baptême des enfants; les cambpellbaptistes (depuis 1810) n'admettent pas qu'on puisse avoir des livres symboliques à côté de la Bible, et ils ne demandent à ceux qui veulent entrer dans leur secte qu'une confiance absolue aux mérites de Jésus-Christ par le moyen de la justification.

Les revivals. — Divisions des presbytériens.

344. La théorie et la pratique des résurrections (*revivals*), qui dominent parmi les sectes, ont beaucoup d'analogie avec la doctrine de l'imputation extérieure de la justice. L'homme justifié en vertu de la foi seule sait par une expérience certaine qu'il est en grâce avec Dieu, et il peut indiquer le moment précis de son passage de la mort à la vie. Aussi les conversions se traitent comme une pure affaire de commerce. Un grand nombre de prédicants et de fidèles se réunissent pour agir par de longs sermons, énergiques et excitants, par des chants, des prières, des conjurations, sur un groupe de personnes

qui désirent se convertir; ils les réduisent à un tel état d'épuisement physique et moral, que ces personnes se livrent tout entières aux sentiments qui leur sont suggérés et prennent leurs exclamations involontaires, leurs accidents pathologiques, pour des gages de la grâce; leur abattement est réputé paix de l'âme, fruit de la certitude du salut.

Les manœuvres des revivals soulevèrent un profond dégoût parmi les ecclésiastiques, surtout dans les *partis presbytériens*, qui l'emportent par la culture théologique sur les méthodistes et les quakers, et amenèrent de nombreuses défections. Jusqu'en 1835, dans l'espace de peu d'années, plus de trois cents prédicants presbytériens passèrent dans l'Église épiscopalienne, qui rejette les revivals et résiste au calvinisme rigide. Colton, ancien panégyriste des « résurrections », les qualifie d'esclavage de l'esprit et de corruption. Tandis que les anciens presbytériens étaient des calvinistes austères et que J. Edwards essayait d'appuyer les dogmes de Calvin sur le système de Locke, Devight, Lyman, Beecher, Barnes, battaient en brèche l'autorité de la doctrine calviniste. Une scission éclata en 1838: les partisans de Barnes (soixante mille, avec cinq cents prédicants), chassés pour cause d'hérésie par la majorité de l'assemblée générale, formèrent « l'Église presbytérienne de la nouvelle école ». Pendant que les presbytériens resserraient les liens qui rattachaient les paroisses aux synodes et aux presbytéries, les *congrégationalistes*, qui étaient les vrais puritains, supprimaient les « coassociations » pourvues d'un tribunal supérieur qui reliait entre elles les diverses paroisses. Tout prit une forme démocratique, et presque chaque paroisse se donna un symbole particulier. Les théologiens modernes, comme Nevin, trouvaient que la doctrine protestante de la justification est une effroyable duperie, une hérésie meurtrière des âmes. Le mépris des sacrements avait pour effet que plusieurs enfants des sectaires, ceux mêmes des presbytériens, restaient sans baptême. Quelques-uns travaillèrent à ramener les esprits sous quelque symbole dogmatique obligatoire, mais la plupart se prononcèrent pour la liberté absolue des opinions.

Unitaires. — Universalistes. — Méthodistes. — Épiscopaliens. — Luthériens allemands et réformés. — Situation religieuse des États-Unis de l'Amérique du Nord.

345. Aux anciens dissentiments qui régnaient parmi les puritains, plusieurs nouveaux vinrent se joindre. Il y eut des hopkinsiens et des partisans de la « nouvelle lumière », des calvinistes modérés et des calvinistes rigoristes, des destructionistes et des restaurationistes, des adversaires du péché originel (Taylor et Park), des préexistenciens, qui reportaient la chute de l'homme à une existence antérieure (Ed. Beecher). Dans les six États du nord-est, on n'admettait généralement pas le péché originel.

A côté des presbytériens de l'ancienne et de la nouvelle école, il y a les *presbytériens de Cumberland* (depuis 1810), qui nient les peines éternelles; puis l'*Église presbytérienne réformée* (1782), ainsi que d'autres partis encore. Déjà, vers 1792, les puritains avaient donné naissance à des *paroisses unitaires,* principalement à Boston; ces paroisses se rattachaient à Pristley, qui fut obligé de fuir de Birmingham en Amérique. La conception mécanique du dogme de la justification eut pour résultat de corrompre le dogme de la Trinité et de mettre en opposition les trois personnes divines : de là une réaction d'où sortit l'unitarisme, qui n'eut du reste qu'une influence passagère. Ses adeptes devinrent, les uns panthéistes et athées, les autres anglicans. En 1850, on comptait encore deux cent quarante-quatre prédicants unitaires, avec trente mille partisans.

Les *universalistes*, proches parents des unitaires, enseignaient que tous les hommes seront sauvés. Établis en 1774 par John Murray, ils possédaient déjà en 1846 cinq cent soixante-seize paroisses; mais ils déclinèrent à partir de 1855 : car un grand nombre rejetaient tous les dogmes chrétiens et embrassaient le rationalisme.

Ce sont les *méthodistes* qui se sont le plus répandus, malgré les nombreuses divisions qui règnent parmi eux et l'ignorance de la plupart de leurs prédicants. Eux et les anabaptistes ont donné naissance aux *tabernaculistes* (ainsi nommés à cause des lieux où ils se rassemblent). Wesle y avait nommé surinten-

dant en Amérique le prédicant anglican Th. Cooke; il y en eut bientôt une multitude d'autres, qui prirent le nom d'évêques. Chez ces *méthodistes épiscopaliens,* toute l'autorité appartient à la conférence; les paroisses reçoivent leurs prédicants pour un certain nombre d'années, et les laïques n'ont aucune part au gouvernement de l'Église. Des divisions éclatèrent aussi parmi eux : les méthodistes du Nord et ceux du Sud se séparèrent à propos de la question des esclaves, et suscitèrent un long procès au sujet du partage des biens ecclésiastiques.

Le changement perpétuel de ministres, la multitude des prédicants itinérants; l'appareil des moyens employés pour exalter les sentiments, surexciter l'esprit, produire des gémissements ou des exclamations de joie; l'insuffisance de la culture théologique; l'aspect tout mondain, théâtral même, des maisons de prière, empêchent le calme et la profondeur des convictions religieuses, détruisent la piété, et ne permettent point d'établir un système ecclésiastique régulièrement ordonné. L'Église *anglicane épiscopalienne,* qui renferme dans son sein les classes riches et savantes, même parmi les Allemands, introduisit chez elle une représentation de laïques; mais elle se divisa par suite de l'opposition des *évangeliques* et des *arminiens de la haute Église,* et, dominée par les laïques, tomba sous une dure oppression.

Quant aux *luthériens allemands,* ils comptaient douze cent trente-deux paroisses en 1846; mais ils baissèrent de plus en plus, passèrent aux zwingliens et aux méthodistes, s'affranchirent des livres symboliques, et n'arrivèrent pas à s'entendre. La *Société allemande réformée* était considérée par les vrais calvinistes comme entachée d'arminianisme et de romanisme, ou plutôt d'apostasie. Moins considérable est le nombre des *mennonites,* des *frères moraves* et des *swedenborgiens.*

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 343-345.

Klose, Die christl. Kirche in den Vereinigten Staaten von Nordamerika (Niedners Ztschr. für hist. Theol., 1848, I, p. 25-79; ibid., p. 25, autres ouvrages). Büttner, die Vereinigten Staaten von Nordamerika, Hambourg, 1844, et Briefe aus und über Nordamerika, Dresde, 1845; Rauschenbusch, die Nacht des Westens, Barmen, 1847; Darmstædter Kirchenzeitung, 1857, surtout p. 1150; Schaffs, Vericht in den Verhandlungen der Versammlung evangel. Christen in Berlin

1857 über Amerika, Berlin, 1858 ; Joh. Dumore Lang, Religion and Education in America, Lond., 1840; Colwell, the Position of Christianity in the United States, Philadelphia, 1854; Krause's Kirchenzeitung, 1856, p. 430; Meszmers Kirchenzeitung, 1861, p. 238 et suiv. ; Reuters Repertorium, t. LXXIV, p. 93 et suiv. ; Hist.-pol. Bl., 1855, t. XXXVI, p. 138 et suiv., 219 et suiv. ; Jœrg, II, p. 409 et suiv. ; Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 312 et suiv., 333 et suiv., 343 et suiv.

Les mormons.

346. Une secte entièrement nouvelle fut fondée par Joseph Smith le jeune, né en 1803, dans une famille de pauvres campagnards qui habitait l'État de Vermont. Occupé d'abord à chercher des trésors, à découvrir des mines d'or, menant en général une vie d'aventurier, il commença en 1822 à parler des visions et des révélations dont il se disait favorisé ; puis, en 1830, il prétendit qu'il avait reçu d'nn ange, le 27 septembre 1827, la traduction d'une table d'or contenant les saintes Écritures de Mormon. Il se fit de nombreux partisans, qui prirent le nom de « mormons », ou « Saints des derniers jours ». La partie historique de ce nouveau code de religion, qui fourmille de fautes contre la langue, est un roman sur l'origine des Indiens d'Amérique ; elle a été rédigée au commencement de ce siècle par Salomon Spaulding, sous le titre : *le Manuscrit découvert*, mais elle n'a pas été imprimée avant Smith.

La fable d'une émigration de Juifs en Amérique au temps de la construction de la tour de Babel, puis sous le roi Sédécias; celle de Jésus prêchant après sa résurrection sur le continent occidental, sont parsemées de réflexions morales et religieuses, de prophéties écrites dans un style imité de la Bible. Les Israélites du royaume des dix tribus seraient allés en Amérique et se seraient divisés en Lamanites (Peaux-Rouges) et en Néphites ; ces derniers auraient été exterminés après avoir embrassé le christianisme, et il ne serait resté que le pieux prophète Mormon et son fils Moroni. Mormon, sur un ordre du Ciel, aurait écrit ses révélations, demeurées enfouies dans la terre et découvertes dans ces derniers temps.

La « nouvelle révélation » convenait parfaitement à l'Amérique; elle fut annoncée avec fracas dans les journaux. Le

6 avril 1830, la secte ne comptait encore que six membres, la plupart de la famille de Smith ; elle en eut bientôt des milliers. Le 3 mai 1834, elle prit le nom d'« Église chrétienne des Saints des derniers jours » ; en 1837, elle envoya des missionnaires au dehors et répandit son livre sacré en plusieurs langues. Smith essaya d'édifier son temple d'abord dans l'Ohio, puis dans le Missouri. Chassé de ce dernier pays, il se rendit dans l'Illinois, où il fonda une ville, Nauvoo, et y construisit un temple. Souvent favorisé par les autorités, il déploya une grande puissance, monopolisa quelques objets de commerce, et se présenta comme candidat à la présidence. Malheureusement, sa vie privée offrait bien des lacunes : il fut saisi et mis à mort en prison à Carthage, le 27 juin 1844, avec son frère le patriarche Hiram ; les siens, qui comptaient déjà cent cinquante mille âmes, l'honorèrent comme un martyr.

Le magnifique temple de Nauvoo fut détruit peu de temps après sa consécration, et les mormons furent expulsés de l'État de l'Illinois. Après des fortunes diverses, des voyages de toute sorte, ils fondèrent dans le territoire d'Utah, près du lac Salé, leur nouvelle Jérusalem, que leur prophète et premier président Brigham Young, élu le 24 décembre 1847, gouverna en qualité de chef spirituel et temporel. Ce pays, cédé par le Mexique aux États-Unis, devait en 1850 entrer dans l'Union sous le nom d'État du Deseret, ou bien être organisé comme les autres territoires. Ni l'un ni l'autre ne fut fait. Brigham Young fut nommé gouverneur, et on laissa à son royaume théocratique la position exceptionnelle qu'il occupait.

En 1860, la population de la ville du Lac Salé (*Salt Lake City*) s'élevait à quarante mille âmes ; en 1872, à cent cinq mille deux cent vingt-neuf. Mais bientôt une vive opposition se déchaîna dans l'Union nord-américaine contre le prophète, et surtout contre la pluralité des femmes, qu'il soutenait ; des mesures furent prises pour extirper cette secte de fanatiques. Cependant ses émissaires lui amenaient sans cesse de nouvelles recrues. En 1841 déjà, Orson Hyde recevait défense de propager en Bavière les écrits des mormons ; et en 1853, les émissaires furent chassés de Hambourg et de Berlin. Une foule de prosélytes partaient de l'Allemagne, de la Scandinavie, de la Suisse et des îles Britaniques, pour se rendre dans le royaume du prophète.

Doctrine des mormons. — Gabriélites.

347. Les mormons admettent le dogme de l'unité de Dieu, rejettent la Trinité, nient le péché originel, autorisent en partie la communauté des biens et des femmes, permettent, en s'appuyant sur l'Ancien Testament, la polygamie aux personnes aisées, et se contentent d'exiger, pour un second mariage, le consentement de la première femme et du prophète ; ils trouvent singulièrement méritoire le mariage des vierges et des veuves avec un mormon Ils ont une double hiérarchie : 1° selon l'ordre de Melchisédech : une présidence, douze apôtres, un collège des Septante, un patriarche ou évangéliste, des grands prêtres, des anciens ; 2° selon l'ordre d'Aaron : des évêques, des prêtres et des diacres. La science n'est exigée pour aucun de ces grades. Cette constitution théo-démocratique vient directement de Dieu, et l'Église des mormons est la seule Église chrétienne de la terre ; les autres sont le produit de la sagesse mondaine. Le baptême est administré par immersion aux adultes (à partir de huit ans) ; ils admettent aussi le baptême des défunts par substitution.

Les mormons se réunissent en armes pour les cérémonies de leur culte, et célèbrent tous les dimanches la cène avec de l'eau, quand ils ne trouvent pas de vin dans le pays des fidèles. Le travail corporel est commandé à tous les mormons ; l'abstinence du vin, des boissons chaudes et fortes, du tabac, de la viande (excepté en hiver et en temps de disette), est conseillée, mais non prescrite. Le septième et le huitième commandement ont été omis dans le Catéchisme des mormons.

Une foule d'hommes perdus de mœurs, de brigands et d'assassins entrèrent dans la secte ; ce qui ne l'empêcha pas, sous la direction du prophète, d'arriver par son travail et son industrie à la prospérité extérieure. Le Livre des mormons doit servir de complément à la Bible, de même que le Nouveau Testament complète l'Ancien ; mais il a besoin d'interprètes vivants, qui soient immédiatement appelés de Dieu et ornés des dons de la grâce ; il n'exclut pas les révélations nouvelles. Plusieurs mormons se représentent Dieu sous une forme humaine, croient à l'éternité de la matière, au règne de mille ans de Jésus-Christ, pendant lequel tout appartiendra aux « Saints des derniers jours ».

Ces excroissances malsaines du protestantisme, qui rappellent le mahométisme, trouvèrent une vogue qui caractérise parfaitement l'éducation religieuse et le bon sens qui règnent dans une foule de pays protestants. Dans l'Amérique du Nord, la fondation des sectes religieuses devient une spéculation mercantile. On le voit notamment chez les *gabriélites*, institués par Sandy Mac Swish, né en 1809, dans l'île de Skye ; cet aventurier, qui fut à la fois tisserand, danseur de cordes et prédicant, annonçait à New-York, au son d'une trompette de cuivre, les prétendues révélations de l'archange Gabriel, et recevait des florins en échange de sa bonne nouvelle.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N[os] 346-347.

Book of Mormon et Book of Covenants, le premier en allem. par Pratt; eine Stimme der Warnung und Belehrung für alle Vœlker, Hambourg, 1853 ; Caswell, the Prophet of the 19 Century, London, 1842 ; Gunnison, the Mormons or Latterday Saints, etc., Philadelphia, 1852 ; Mor. Busch, die Mormonen, Leipzig, 1855; le même, Gesch. der Mormonen, 1870 ; Th. Olshausen, Gesch. der Mormonen, Gœttingue, 1856; Herzogs Realencyklopædie, t. X, p. 1-17 ; de Schlagintweit, die Mormonen, Leipzig, 1873. Cf. Augsb. Allg. Ztg., suppl. du 16 février 1873. — Univers, 1851, n. 176-178 ; Würzb. kath. Wochenschr., 1854, nr. 17, 18, 26 ; Jœrg, Gesch. des Protest., II, p. 444-603 ; de Hübner, Spaziergang um die Welt, I, p. 101 et suiv. — Würzb. kath. Wochenschr., 1854, nr. 47, p. 829 et suiv.

Spirites. — Know-nothings.

348. Les phénomènes du somnambulisme magnétique, qui se rattachent au mesmérisme ; la claire vue et les rapports que les swedenborgiens entretenaient avec le monde des esprits, firent encore plus de sensation en Amérique qu'en Europe, et donnèrent naissance à la secte des *spirites*. En 1839, le docteur Billot imputait les phénomènes du somnambulisme aux anges, en partie aussi aux démons. Les swedenborgiens avaient souvent recours aux visions angéliques. Bientôt on vit paraître des personnes qui s'attribuèrent la puissance d'évoquer les âmes des défunts et de les mettre en rapport intime avec ceux qui croyaient en elles. Depuis 1847, ces esprits prirent une forme visible et donnèrent des réponses intelligibles.

L'usage de faire tourner les tables commença en 1848, à Hydesville, dans l'État de New-York. Les deux filles de la famille Fox donnaient des ordres à des agents invisibles qui frappaient mystérieusement aux portes, aux murailles, aux tables, et recevaient des réponses à leurs questions. On s'entendit avec les esprits sur la manière dont ils donneraient leurs réponses. Les dames Fox se firent les intermédiaires *(mediums)* du monde des esprits, donnèrent des séances publiques, trouvèrent des partisans et des imitateurs.

Il se forma une presse spirite, qui compta jusqu'à sept journaux. Peu à peu les méthodes se perfectionnèrent : on adopta des alphabets acoustiques, et l'on distingua les médiums qui écrivaient la réponse avec leur main, que l'esprit conduisait avec une très grande vitesse (*Writing mediums*), et les médiums qui donnaient verbalement cette réponse sous l'inspiration de l'esprit *(Speaking mediums)* ; il y avait même des objets inanimés qui recevaient le pouvoir de la transmettre.

Plusieurs, incrédules sur tout le reste, célébraient les miracles des tables tournantes, de la psychographie et de l'évocation des esprits; les médiums s'enrichirent, et il se forma jusqu'à des communautés de spirites. Douglas Home, médium très heureux, doué par la Mère écossaise du don de seconde vue, parfaitement instruit du spiritisme, plein d'imagination et de perspicacité, se posa en simple mandataire des forces invisibles et se donna pour mission de propager dans le monde leur salutaire influence. Il produisait les plus étranges phénomènes, sans aucun appareil extérieurement visible.

Les esprits révélaient leur mystérieuse puissance en mouvant et en soulevant en l'air des corps graves, contrairement aux lois de la nature, en répandant dans des chambres obscures une lumière de diverses couleurs, en produisant des bruits et des sons de toute espèce, en troublant les fonctions organiques et intellectuelles, en dilatant subitement les membres, en interrompant la respiration, etc.

Vinrent ensuite les rapports avec les esprits par l'entremise des médiums, qui les *voyaient* sous une forme humaine et souvent sous une forme éthérée, *conversaient* avec eux dans un langage ordinaire, *écrivaient* sur du papier ce qu'ils avaient

entendu d'eux, ou *interprétaient* les mouvements dont on était convenu. Encore un peu, et toutes les questions de la vie, même les questions religieuses, allaient être résolues par les esprits ; déjà en 1854 des pétitions spirites étaient adressées au congrès américain. Ces aberrations pénétrèrent bientôt en Europe. L'usage de faire tourner les tables, passant par Brême, Hambourg et autres villes, pénétra en 1852 en Allemagne et en France, où plusieurs évêques publièrent des lettres pastorales pour combattre ce désordre. De 1853 à 1856, le spiritisme nécromantique eut de nombreux partisans à Munich et à Genève. Il est absolument cosmopolite et forme le contrepied de la secte des *nativistes*. Ces derniers comprennent aussi les *know-nothings* (ignorants), qui sont avant tout un parti politique ; ils travaillent à exclure les non-indigènes et les étrangers, et sont de plus les ennemis les plus acharnés de l'Église catholique ; ils forment une société secrète. Ils se sont livrés aux plus sauvages cruautés contre les catholiques, surtout à Ellsworth, dans l'État du Maine, en 1852 et 1855.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 348.

Civiltà cattolica, 15 oct. 1864, quad. 350, p. 185 et seq. Der nekromantische Spiritualismus in Nordamerika, Genève et Munich (Hist.-pol. Bl., 1855, t. XXXVI, p. 811 et suiv.). Ami de la religion, 20 déc. 1853 ; 21, 24 janv. 1854. — Kathol. Wochenschr., 1855, t. V, p. 81, 107 ; t. VI, p. 481, 503, 631 et suiv.

Autres sectes dans l'Amérique du Nord.

349. Des tendances communistes se révélaient fréquemment, surtout dans la secte des *harmonites*, fondée près de Pittsbourg, vers 1805, par Rapp, paysan de la Souabe. Investi d'un pouvoir patriarcal absolu, Rapp administrait la fortune de tous sous le nom de communauté des biens, et dirigeait les mariages (mort en 1847). De nombreuses dissensions éclatèrent quand le pseudo-prophète Proli (Bernard Müller) s'immisça dans l'administration en 1833.

La communauté d'Oneida, établie en 1831 par Humphrey-Noyes, près de la rivière d'Oneida, dans l'État de New-York, était radicalement antinomiste ; il essaya d'y introduire une sorte de communisme biblique. Les sectaires d'Oneida et de Lenox, qui

s'enorgueillissaient du nom de *perfectionistes,* admettaient la communauté des biens et des femmes, et autorisaient toutes les passions sensuelles. Les chrétiens de la Bible, vivant de végétaux, exigent l'observation littérale des termes de l'Écriture; les bryonites se privent de l'œil droit (à cause de *Matth.*, v, 29), comme les ranters, du bras droit.

Ainsi reparaissaient peu à peu toutes les aberrations imaginables de l'esprit humain : la secte des *adventistes,* fondée à New-York et à Boston en 1833 par William Miller, annonça la fin prochaine du monde, d'abord pour l'année 1843, ensuite pour 1847 ; malgré tous ses mécomptes, elle ne laissa pas de se créer près de trente mille partisans.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 349.

J. Wagner, Gesch. der Harmoniegesellschaft, Vaihingen, 1833; Bannhorst, Schilderung des Abenteuerers Proli, 1834 ; Ami de la religion, 29 mai 1852; Gams, dans Freib. Kirchenlexikon, IX, p. 839 et suiv. ; D. Rupp, Original-History of the religious Denominations, Harrisbourg, 1848, 2e éd.

Sectes protestantes en Allemagne et en Suisse.

Sectes en Allemagne en général. — L' « Assemblée du peuple de Dieu ».

350. Plusieurs sectes s'implantèrent dans l'Allemagne protestante : celle des anabaptistes notamment fut introduite à Hambourg dès 1834 par Onken, missionnaire américain, et plus tard celles des irvingiens, des mormons et des spirites. Le piétisme fut surtout répandu et favorisé dans le Wurtemberg. En 1818, Hoffmann, notaire et bourgmestre de Léonberg, réunit à Kornthal, avec la permission du gouvernement, une communauté prétendue apostolique, dont les membres attendaient avec une confiance inébranlable dans le Seigneur « les grands changements qui allaient bientôt s'opérer : car le Christ ne tarderait pas à paraître » et les préserverait de la colère divine; l'exégète Bengel l'aîné fixait l'époque de cet événement en 1830.

Le fils d'Hoffmann, Christophe, inspecteur d'école près de Ludwigsbourg, que la majorité des électeurs choisit en 1848 pour représentant au parlement de Francfort, de préférence à David Strauss, entra dans les vues de son père ; désespérant

de la situation de l'Europe, il résolut, avec plusieurs autres qui partageaient ses idées, de revenir à la loi mosaïque et de rassembler « le peuple de Dieu » en Palestine : car c'était là seulement, selon la parole des prophètes, que la véritable vie chrétienne pouvait et devait prospérer (1854). Avant l'accomplissement de ce dessein, « l'assemblée du peuple de Dieu » ou « le Temple allemand » se fixa provisoirement à Kirschenhardthof, près de Marbach (1856) ; puis elle essaya, à partir de 1869, de fonder des colonies dans la terre promise. Jusqu'en 1875, elle y posséda mille colons. En 1859, le Juif Pick institua la communauté aménienne, dans l'espoir de raviver le mosaïsme et de le fondre avec le christianisme.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 350.

Jœrg, Gesch. des Protest., II, p. 16 et suiv., 199 et suiv., 203 et suiv.; Kath. Wochenschr., 1855, t. VI, p. 657 et suiv. ; « Kath. Missionen », 1875, p. 37 ; 1876, p. 156.

Sectes en Suisse, en Prusse, en Saxe et dans le Wurtemberg.

351. Les scènes horribles qui se passèrent à Wildenspuch, dans le canton de Zurich, excitèrent une vive émotion. Marguerite Peter, fille célibataire d'un paysan, s'était persuadé, par suite de ses relations avec les « ressuscités » et par la lecture de traités mystiques, qu'on était à la veille de phénomènes et d'événements extraordinaires, et elle essayait de sauver son âme et d'en sauver d'autres en formant de pieux conventicules et en se livrant à des mortifications corporelles, bien qu'elle eût vécu jusque-là dans l'impudicité et dans l'adultère. Le 15 mars 1823, elle fit frapper jusqu'au sang son propre frère, puis d'autres personnes, tua d'un coup de massue sa sœur Élisabeth, et se fit crucifier elle-même, afin d'assurer la victoire à Jésus-Christ, en l'immolant de nouveau dans sa personne. Les fanatiques qu'elle avait séduits, croyaient qu'elle ressusciterait dans trois jours.

Dans la Prusse orientale, puis dans le Wupperthal, des conventicules ultra-piétistes offraient également un mélange de dévotion, d'ascétisme et de lubricité sauvage, qui amenèrent l'intervention de la justice. A Kœnigsberg, J.-H. Schœnherr (mort en

1826), Jean Ébel (mort en 1860 dans le Wurtemberg) et Distel (mort en 1854), prédicants apostoliques et mystiques, favorisaient la plus révoltante impudicité. Les ébéliens renouvelaient l'ancien dualisme gnostique et manichéen, et faisaient de l'excitation volontaire des passions sensuelles un acte de religion. Le gouvernement les poursuivit de 1835 à 1842.

Sur le Rhin, principalement à Elberfeld, des luthériens et des calvinistes formèrent une secte d' « électeurs de la grâce », qui prétendaient que la grâce est irrésistible et ne peut jamais se perdre. Elle avait pour chefs les deux Krummacher.

Les collenbuschiens (de Collenbusch, médecin à Barmen) ou mencéniens (du prédicant Menken) rejetaient la justification luthérienne et propageaient des erreurs pélagiennes, arminiennes et sabelliennes. Quelques-uns croyaient aussi à la restauration définitive de toutes choses. Ces sectaires, de même que les lindlianiens, puis les ellériens ou ramsdorfiens, étaient accusés de grossières débauches.

Le pasteur de la paroisse bohémienne de Dresde, Étienne, essaya en 1838, avec plusieurs dupes, de fonder en Amérique un nouveau royaume piétiste ; il fut convaincu en justice d'avoir séduit des femmes et des jeunes filles. A Chemnitz, en 1835, sous la direction du cordonnier Voigt, qui fut poursuivi par la police et envoyé plus tard dans une maison d'aliénés, surgit la secte des « psychographistes », qui comptaient dans leurs rangs les « saints hommes », imbus de principes dualistes : ils se disaient en relations immédiates avec Dieu, prêchaient la liberté de la chair et l'inceste. Ils distinguaient dans la Bible, comme dans les institutions religieuses en général, des parties divines et des parties diaboliques, expliquaient les maladies par des influences démoniaques, imposaient les mains aux malades et récitaient sur eux des prières, prophétisaient la ruine prochaine du monde, conseillaient aux mères de tuer leurs enfants infirmes, prêchaient en 1861 avec un zèle plein de feu et non sans impressionner les classes populaires, jusqu'à ce qu'ils se virent obligés de se tenir cachés. Il en fut de même d'autres sectaires.

Dans le Wurtemberg, les michélianiens (du paysan Michel Hahn, mort en 1819) niaient l'éternité des peines de l'enfer. Ils étaient partagés en quarante congrégations religieuses.

Esprits chagrins et moroses, ils parlaient continuellement de pénitence et de sanctification intérieure. Leurs antagonistes, les prégizériens (du curé Pregizer, mort en 1824), étaient au contraire toujours de bonne humeur, malgré la rigidité de leur doctrine luthérienne sur la justification; ils omettaient la troisième demande du *Pater*.

D'autres partis, sans noms distincts, ne se montraient que dans leurs conventicules et échappaient à la publicité. Seuls, les prédicateurs marquants, les dames enthousiastes et bien douées, comme la piétiste Mme de Krudener (morte en 1824), qui acquit de l'influence sur Alexandre Ier, empereur de Russie, réunissaient autour d'eux quelques fidèles.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 351.

L. Mayer, Schwærmerische Græuelscenen in Wildenspuch, 2e éd., Zürich, 1824; Jarcke, die Græuelscenen in Wildenspuch (Verm. Schr., II, p. 1 et suiv.); Hist.-pol. Bl., t. XII, p. 697 et suiv.; t. XIII, p. 44 et suiv.; cf. ibid., p. 57 et suiv., et t. XLII; puis Lange, dans Rheinwald's allg. Repertorium, IX, p. 176 et suiv.; XI, p. 162 et suiv.; XXXII, p. 252. En faveur d'Ébel: le comte Ernest Kahnis, Aufklærung nach Actenquellen über den 1835-1842 in Kœnigsberg in Preuszen geführten Religionsprocesz, Bâle et Ludwigsbourg, 1862, 4. Sur les « saints hommes », voy. Augsb. Allg. Ztg., supp. du 1er déc. 1861; sur les sectes dans le Wurtemberg: Grüneisen, Abrisz einer Gesch. der religiœsen Gemeinschaften in Württemberg (Illgens Ztschr. für hist. Theol., 1841, p. 104 et suiv.); Wolff, Zukunft der protest. Kirche in Deutschland, Stuttgart, 1840, p. 392 et suiv.; Palmer, die Gemeinschaften und Secten Württembergs; aus Palm. Nachlasz, ed. Jetter, Tübingen, 1877. — (Hurter) Frau v. Krüdener in der Schweiz, Helvetien, 1817; Hist.-pol. Bl., t. XV, p. 377 et suiv.

Sectes protestantes dans les autres pays d'Europe.

Hongrie, Hollande, Suède et Norwège.

352. En Hongrie, principalement dans le sud, on vit paraître en 1869 la secte des *nazaréens*, formée de calvinistes qui considéraient la Bible, le Nouveau Testament surtout, comme les sources uniques de la connaissance religieuse; ils admettaient la Trinité et l'Incarnation, la doctrine calviniste sur la cène, mais ils rejetaient le baptême des enfants comme inva-

lide, annonçaient l'imminence du dernier jugement, déclaraient illicites le serment, le service militaire, les procès, la participation aux élections politiques et les études savantes. Quiconque priait était prêtre ; il n'y avait point de hiérarchie, et il était défendu aux catéchumènes, qu'on appelait les « amis », d'assister à la cène.

En Hollande, on trouvait les *nécessitaires,* fondés par Stoffelmüller en 1825. Suivant leurs doctrines, tous les hommes, même les plus méchants, seront sauvés ; la distinction du bien et du mal est purement nominale; l'immoralité est affranchie de tout frein. Les *Vaders-Goed* (bien du Père), nom d'une secte communiste établie à Uithoorn, près d'Amsterdam, renonçaient à toute propriété personnelle, parce que tout appartient au Père céleste.

La Suède avait les *sauteurs*, établis à Ingermanland depuis 1813, société absolument fanatique, et depuis 1852 les *voix criantes.* Les *læsares* (liseurs) s'en séparèrent, parce que leurs prédicants n'annonçaient pas avec assez de pureté ni assez souvent leurs dogmes favoris sur l'esclavage de la volonté et la justification par la foi seule. Quand la police, avec son despotisme brutal, procéda contre eux, il y en eut des centaines qui se laissèrent réduire à la mendicité, émigrèrent ou s'enfuirent dans les solitudes de la Laponie. Ils chargèrent bientôt un des leurs d'administrer la baptême et la cène, et plusieurs se firent rebaptiser par des prédicants anabaptistes, anglicans et américains. Les indépendants, les méthodistes, les mormons, trouvaient de nombreux adhérents, et en 1853 le gouvernement se convainquit de l'inutilité de ses mesures répressives contre les sectaires.

En Norwège, on rencontrait les *haugéaniens*, ainsi nommés de leur compatriote Nielsen Hauge (1824), qui combattait l'incrédulité, très répandue alors parmi les prédicants, et prétendait offrir au peuple dans les prédications laïques une compensation à ce qui leur manquait à l'église.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 352.

Nazaréens : Allg. Ztg., suppl. du 1er juin 1870. Nécessitaires et Vaders-Goed : Hist.-pol. Bl., t. XIII, p. 205. Læsares, en Suède : N. Preusz. Ztg., 18 déc. 1856; Dœllinger, Kirche u. Kirchen, p. 381 et suiv.; Jœrg, II, p. 378 et suiv. Haugéaniens : voy. Dœllinger, p. 383.

SECTES ET PARTIS CHEZ LES CATHOLIQUES.

Faux mystiques, fanatiques et incrédules.

Boosiens et lindlianiens.

353. La domination oppressive de Napoléon et son contre-coup produisirent également des sectes dans les pays catholiques, comme les *stévenistes* (§ 65), les *manhartiens* (§ 148), puis les faux mystiques. Parmi ces derniers il faut ranger Martin Boos, né en 1762 et élevé dans le diocèse d'Augsbourg. Il donna des preuves de son humeur brouillonne et querelleuse dans les différentes cures qu'il occupa, et finit (1790) par adopter complètement le dogme luthérien de la justification, qu'il inocula à Féneberg, curé de Seeg, et à ses deux vicaires Bayer et Siller (1796).

Condamné par l'ordinaire d'Augsbourg à passer une année dans une maison de correction ecclésiastique, pourvu d'un nouveau poste après que sa pénitence eut été adoucie et abrégée, il fut envoyé en 1799 dans le diocèse de Linz, ou il agit avec plns de réserve et de dissimulation. Il fut nommé en 1806 curé de Gallneukirchen. Là il tenait à distribuer ouvertement des bibles et de petits traités et à répandre ses hérésies. Destitué de sa charge, il entra en 1815 au couvent des carmes de Linz, et fut ensuite chassé du diocèse. Il retourna en Bavière en 1816, où Feuerbach l'aîné crut remarquer que le système de Boos conviendrait merveilleusement pour protestantiser le pays. A Munich, Boos vécut auprès de son ami Gossner; en 1817, il fut nommé maître de religion au gymnase de Dusseldorf, et en 1819 curé de Sayn, près de Neuwied. En 1823, il fut obligé d'abjurer publiquement son faux mysticisme.

Cependant il mourut dans sa paroisse, le 29 août 1825. Boos entretenait une vaste correspondance avec des catholiques et des protestants, et comptait de nombreux sectaires dans les diocèses de Linz et d'Augsbourg. Le professeur J.-M. Sailer l'avait longtemqs protégé, lui et ses amis.

En 1797, le curé Féneberg (mort en 1812) avait abjuré dix propositions erronées, de même que ses vicaires, dont l'un, Bayer, fut employé dans le saint ministère jusqu'en 1845. Jean

Gosner, qui en 1802 avait déjà abjuré vingt-six propositions fausses après avoir renoncé à sa paroisse, vécut comme homme de lettres à Munich, et publia un *Livre d'édification* qui eut une grande vogue : ce livre fut pour la secte ce que le *Nouveau Testament* de Quesnel était pour les jansénistes. Gosner alla ensuite à Berlin et à Saint-Pétersbourg, devint prédicant de la paroisse bohémienne à l'église de Bethléem de Berlin, embrassa définitivement le protestantisme, sans adhérer à aucun symbole, et continua d'exercer une grande influence sur les catholiques de Souabe.

Plus célèbre encore fut Ignace Lindl, né en 1774 à Baindelkirch, dans la vieille Bavière, prêtre depuis 1799, curé dans son pays natal, où il jouait des pièces de théâtre avec ses paroissiens. Il était en relation avec Jung-Stilling, avec la communauté des frères suisses, avec Gosner et autres « ressuscités », et fit grand bruit depuis sa « conversion » (1812). En 1818, il fut contraint d'abjurer ses erreurs, et transféré à une autre paroisse. Il partit en 1819 pour la Russie, où il se fit marier par Gosner avec son ancienne servante, et assembla bientôt autour de lui (1821) les partisans de sa dernière paroisse qui l'avaient suivi. Il quitta la Russie en 1824, et se fixa dans le Wupperthal.

Passé depuis longtemps au protestantisme, Lindl demeura en relations suivies avec ses partisans de Bavière. Son ancien vicaire, Martin Wœlk, né en 1787, excommunié pour ses erreurs en 1823, admis de nouveau dans le ministère, curé dans le diocèse de Munich, propagea également des hérésies. Jean-George Lutz, prêtre depuis 1823, partagea leurs vues et fut bientôt dans le même état d'âme où se trouvait Luther avant 1517. Déjà suspect d'hérésie en 1829, il fut traité avec une extrême douceur. Il embrassa publiquement le protestantisme en 1832, se rétracta peu de temps après, fut nommé curé et doyen, et devint enfin irvingien. Le clergé du diocèse d'Augsbourg comptait aussi de nombreux lindlianiens ; plusieurs d'entre eux et de leurs adhérents adoptèrent l'irvingianisme.

Ces sectaires, partisans de la doctrine luthérienne de la justification, prétendaient fonder une petite et pieuse Église au sein de l'Église universelle, qui n'avait que des « saints et une sainteté d'apparat » ; ils combattaient les lois et les doctrines des catholiques, croyaient au millénarisme et s'imprégnaient de

plus en plus des doctrines d'Irving. Les Boosiens du diocèse de Linz tombaient aussi pour la plupart dans le protestantisme, tellement qu'en 1826 cette conversion leur fut interdite par résolution impériale. Ils se maintinrent jusqu'après 1840.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 353.

Joh. Gossner, Martin Boos, der Prediger der Gerechtigkeit, die vou Gott gilt, Leipzig, 1831; Tüb. Quartalschr., 1827, p. 547-568; Ztschr. für Philos. und kath. Theol., livrais. 12, p. 279; Thalhofer, Beitr. zr einer Gesch. des Aftermysticismus, Ratisb., 1857; Würzb. kath. Wochenschr., 1857, p. 385 et suiv., 407 et suiv., 417 et suiv.; Gams, II, p. 517 et suiv.

Les pœschlianiens.

354. Le diocèse de Linz vit encore surgir les pœschlianiens. A Braunau, le 26 août 1806, Thomas Pœschl, prètre originaire de Bohême, avait été obligé d'accompagner à l'échafaud le libraire Palm, condamné à mort par Napoléon. Cette circonstance avait encore exalté son tempérament fanatique. Destitué de sa place, il se considéra comme un martyr (depuis 1815), et se mit bientôt à prêcher une nouvelle révélation, qu'il fallait suivre, disait-il, jusqu'à l'immolation de sa vie, si l'on ne voulait pas qu'elle tournât au profit des juifs, dont Dieu avait maintenant en vue la conversion. Son dessein était de fondre le christianisme et le judaïsme en une seule religion, après quoi viendrait le règne de mille ans.

Voici le résumé de sa dotrine : Dieu habite dans les cœurs de ceux qui sont purs et il dirige toutes leurs actions. Lui et la sainte Vierge leur apparaissent et leur donnent des révélations. Celui qui ne se laisse pas purifier tombe dans la damnation et la mort, qui seule peut le rendre pur. A Ampfelwang, où Pœschl était vicaire, ainsi que dans les paroisses voisines, on vit bientôt des pœschlianiens marcher en public la tête baissée, s'agenouiller souvent en plein air, prier, faire des pèlerinages, jeuner, communier souvent avec ou sans confession. On vit aussi des femmes donner l'absolution. Après la cérémonie de la purification, où l'on administrait de l'huile et du poivre pour délivrer du diable, les femmes éprouvaient d'affreuses convulsions et se livraient à des danses affrénées.

Quand Napoléon fut revenu de l'île d'Elbe, on se persuada encore davantage qu'il était l'Antéchrist et que le règne de mille ans était proche. Des hommes ennemis du travail jouaient aux prophètes et aux prédicants. Pœschel fut mis en surveillance, puis emmené à Salzbourg, et finalement dans une maison de prêtres infirmes (mort en 1837. Dans la semaine sainte de 1817, ses partisans furent saisis d'une véritable frénésie, et allèrent jusqu'à offrir des sacrifices humains. La secte, poursuivie par les tribunaux et par la police, disparut en peu de temps. Outre l'Autriche, où elle ne comptait que cent vingt-six membres, elle avait des adhérents dans le territoire de Wurzbourg.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 354.

Würth, Die protest. Pfarrei Vœcklaburg von ihrer Gründung im Jahr 1812 unter Bayern bis zu ihrer Auflœsung i. J. 1825 nach ihrem Rückfall unter Oesterreich. Marktbreit, 1825; Klein, Gesch. des Christenth. in Oesterrcich und Steiermark, VII, p. 200 et suiv.; Gams, I, p. 518 et suiv.

Mauréricns. — Chevaliers de Saint-Michel. — Salpétériens.

355. Dans la basse Styrie, près de la frontière hongroise, se trouvait une secte mystique et rationaliste, qu'on disait fondée par un étudiant de Grafendorf. Elle rejetait les églises, le culte et les sacrements, parce qu'on doit adorer Dieu en esprit et en vérité, surtout en plein air; elle condamnait le mariage, et tenait pour illicite de blesser l'ennemi en guerre.

La secte se rattacha à Maurer, curé de Loipersdorf, qui avait un grand renom de sainteté, car on le prenait pour le Fils de Dieu apparu en chair, et on le mettait au-dessus de toute l'Église. Appelé à Gratz, ses partisans le suivirent par bandes nombreuses; mais leur nombre diminua quand il fut envoyé dans un couvent de Galicie. Après sa mort (1817), ses fanatiques crurent que son esprit était passé dans le corps d'un paysan paralytique, Jacques, surnommé Hüttenjagerl. On alla aussi pendant quelque temps en pèlerinage auprès de lui en Hongrie; néanmoins la petite secte ne tarda pas à disparaître.

En Carinthie, Agnès Wirsinger prétendait depuis 1811 avoir

eu des apparitions de la Mère de Dieu et de l'archange saint Michel ; elle trouva créance auprès de Jean Holzer, prévôt de Gmünd, vénéré pour sa piété. Elle fonda la secte mystique des chevaliers de Saint-Michel, qui jusqu'en 1818 se répandit dans la Carinthie et le Tyrol. Elle soutenait que l'archange exterminerait les impurs avec son glaive, épargnerait les membres de sa société et leur donnerait la terre en héritage. Les manhartiens s'allièrent avec eux, et leur prêtre Hagleitner devint chevalier de Saint-Michel. En Tyrol, la société se nommait « congrégation de la Protection » et comptait 438 membres. Le prévôt Holzer mourut en 1818, dans une prison de Klagenfurt ; Hagleitner fut relégué dans un couvent de Vienne (mort en 1836) ; la Wirsinger, mise sous la surveillance de la police, mourut peu de temps après : on la tenait plutôt pour une fanatique que pour un imposteur cherchant à induire volontairement les autres en erreur.

Le sud-est de la forêt Noire vit paraître la secte politico-religieuse des salpétériens, qui dès 1764 se mit en hostilité contre l'abbé de Saint-Blaise, puis contre le gouvernement autrichien et le gouvernement badois, auxquels elle opposa la plus opiniâtre résistance : elle refusa également de se soumettre à l'autorité ecclésiastique. Elle détestait le clergé badois, parce qu'il n'était pas réellement catholique romain ; elle refusait d'envoyer ses enfants aux églises et aux écoles, et préférait encourir de graves amendes. Plusieurs membres de la secte se proposaient de faire le voyage de Rome, mais ils en furent empêchés. Peu à peu le zèle se refroidit, et depuis 1838 la secte a sensiblement baissé.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 355.

Klein, op. cit., VII, p. 178-180 ; Flir., die Manhartes (ci-dessus, § 148), p. 56 et suiv., 99 et suiv., 111 et suiv., 173 et suiv. ; Gams, II, p. 525-527 ; Hansjakob, die Salpeterer, untersucht u. dargestellt, Baldshut, 1867.

Secte de Vintras.

356. En France, dans le diocèse de Bayeux, parut sous le nom d' « œuvre de la Miséricorde » une secte dont le chef Vintras se glorifiait d'avoir des entretiens secrets non seule-

ment avec l'archange Michel, avec Marie et Joseph, mais avec Dieu lui-même. Il prêchait, outre les deux royaumes du Père (foi et crainte) et du Fils (grâce et espérance), un troisième royaume qui commençait alors, celui du Saint-Esprit (amour et miséricorde). L'homme, disait-il, est un ange déchu lié à une âme et à un corps en expiation de ses fautes antérieures; le Fils de Dieu, en s'incarnant, n'a pris qu'une partie de la nature humaine; Marie émane de la nature divine.

De honteuses débauches se commettaient dans la secte, et Vintras, qui se prétendait consacré par le Saint-Esprit, conférait les ordres à ses partisans. Grégoire XVI, dans une lettre du 8 novembre 1843 à l'évêque de Bayeux, qualifia les doctrines de la secte d'inventions impies et de délire; trois conciles provinciaux (1849) réitérèrent cette condamnation, répudièrent le nouvel apostolat, formé de laïques, de femmes même, les prétendus miracles de la secte, cette assertion que la sainte Vierge est une émanation du Saint-Esprit et d'origine divine, la préexistence des âmes, les nouvelles révélations, et la soumission des décisions de la hiérarchie au jugement de la raison privée.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 356.

L'Œuvre de la Miséricorde de la nouvelle secte dévoilée par M. Bonin, Paris, 1849. Ouvrages du sectaire A. Gozzoli : les Saints de Tilly-sur-Seuille, Caen, juillet 1846; et : Encore un mot aux Saints de Tilly-sur-Seuille, Caen, oct. 1846. Conc. prov. de Paris, 1849, tit. II, c. II; de Tours, 1849, décr. 22; d'Avignon, h. a. c. II (Coll. Lac., t. IV, p. 17, 281. 322).

Sectes en Italie. — Libres penseurs et francs-maçons

357. A Casale, dans le Piémont, un certain Grignoschi essaya depuis 1847 de persuader à ses adhérents qu'il était le Christ en personne, revenu sur la terre pour y être de nouveau crucifié; il ne voulait point affranchir les hommes du péché, mais les délivrer de la servitude et des liens de l'erreur. A l'entendre, il fallait abolir le culte chrétien sous peine de mort. Il séduisit plusieurs personnes du sexe, dont l'une, appelée la Madone, était si fort éprise du nouveau Messie, qu'elle eût mieux aimé endurer le martyre que de se séparer de lui.

Cette secte était probablement en rapport avec une autre fondée en Suisse dans le même temps par le Milanais Romano. Cet homme; séducteur notoire de jeunes filles, se donnait pour la « fidèle Parole d'en haut », pour le « fidèle ministre et représentant de Dieu », pour le « second rédempteur du monde ». Le but de toute la secte, ainsi qu'il ressortit des révélations faites en justice, était d'entretenir, en la dissimulant, la plus honteuse immoralité. La « nouvelle Jérusalem » se donnait pour mission de faire la guerre aux prêtres et aux moines, de poursuivre de sa haine le renoncement et toute vertu chrétienne.

Milan vit paraître, le 25 août 1865, la « Société des libres penseurs » (*Società de' liberi pensatori*), la fine fleur du maçonnisme incrédule; elle rappelle les « solidaires » de Belgique, qui s'engagent à repousser toute assistance du prêtre, même au lit de la mort, et les « Amis de la lumière » en Allemagne. Les libres penseurs italiens trouvèrent un plagiaire à Berlin dans le docteur Édouard Lœwenthal, qui fonda, le 22 octobre 1865, la société des *Cogitants* (penseurs), ennemis de toute religion positive. Leurs statuts sont les mêmes que ceux des libres penseurs. L'impiété déclarée, le vice infâme justifié par la « raison », trouvaient là un terrain propice et de nombreux encouragements pour renverser l'Église et la foi chrétienne. Les sociétés secrètes, notamment les francs-maçons, atteignirent à un haut degré de prospérité; ils créèrent des loges parmi les sectateurs mêmes de l'islamisme, tandis qu'en d'autres pays on agitait la question de savoir si, outre les chrétiens, on devait admettre dans les loges, des juifs, des païens et des mahométans. En Angleterre et en Amérique, on demandait que la franc-maçonnerie maintînt en principe la croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme. En France, le Grand Orient décréta que ces principes seraient rayés des constitutions; ailleurs, on ne les conserva que pour des raisons d'opportunité. La division pénétra également dans les Grands Orients, et la maçonnerie, après tant de triomphes remportés, eut à déplorer une défaite.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 357.

Sur Grignoschi et Romano, voy. Univers, 18 juillet et 10 sept. 1850; et Perrone, der Protest. und die Glaubensregel, Ratisbonne, 1855, I,

p. 62, 63; Civiltà cattolica, ser. X, vol. II, p. 220 et seq., et souvent ailleurs. Voy. dans VIII, § 259. Sur les Cogitants de l'Allemagne, voy. Augsb. Allg. Ztg., 2 août 1867, supp. nr. 214.

Libéraux catholiques.

358. Les libéraux catholiques exercèrent beaucoup plus d'influence que les petites sectes. Imbus du vieux rationalisme, influencés par la presse et la littérature protestantes, entraînés par leur imprudence dans la société des francs-maçons, les libéraux se détachèrent de plus en plus des doctrines et des institutions de l'Église, dont ils se donnaient pour les réformateurs. En Allemagne, les prêtres et les laïques libéraux demandaient la suppression de la langue latine dans le culte, la revision des prières et des rites, mais surtout l'abolition des exorcismes, du bréviaire et du célibat pour les clercs engagés dans les ordres majeurs, des restrictions dans le culte de la sainte Vierge et des saints, l'introduction générale et indistincte de la lecture de la Bible, l'adoption de livres de prière et de piété, de chants et de catéchismes « conformes à l'esprit du temps » et où les dogmes positifs seraient relégués à l'arrière-plan ; ils demandaient enfin que les catholiques se séparassent de Rome pour se rapprocher des protestants.

Les libéraux souriaient aux nouveautés de Wessemberg et à la littérature libre-penseuse, continuée dans les *Annales d'Ulm*, dans les *Feuilles franches* du curé Pflanz, dans les *Feuilles* prétendues *catholiques* de Fischer, professeur de Lucerne, qui « se maria » sans plus de façon, et approuva ce qu'on appelait le « mariage de conscience » des prêtres catholiques ; dans les *Veillées canoniques* d'Alexandre Müller, etc.

On comptait parmi eux Fridolin Huber, Carrové, Reichlin-Meldegg, Schreiber, Dominique Kuenzer, curé à Constance. Bade, le Wurtemberg et la Suisse furent longtemps le théâtre de ce mouvement antireligieux, que les frères Antoine et Augustin Theiner (1826 et suiv.) essayaient d'entretenir en Silésie. D'un autre côté, les catholiques de nom, ceux qui rougissaient presque de leur Église, ne faisaient défaut nulle part.

Plusieurs passèrent même au protestantisme, comme les

professeurs de Fribourg Reichling-Meldegg et Schreiber, puis Sedlnitki, ancien prince-évêque de Breslau ; d'autres se réconcilièrent avec l'Église, bien que quelques-uns, comme Augustin Theiner (mort en 1874), revinssent en partie, sur la fin de leur carrière, aux idées de leur jeunesse ; d'autres vécurent dans une complète indifférence et devinrent inaccessibles à tout sentiment religieux.

Le libéralisme théologique avait de grandes affinités avec le libéralisme politique : il se montrait rebelle aux décisions du pape ou les interprétait d'une manière sophistique, proclamait la liberté de la science, demandait une réforme extérieure de l'Église, se rattachait d'aussi près que possible au pouvoir civil et à l'opinion publique, et affaiblissait au loin l'obéissance à l'autorité ecclésiastique.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 358.

Bruck, Die oberrhein. Kirchenprovinz, p. 141, 147 et suiv., 170 et suiv., 230, 247 ; Braun, Ueber die schriftstellerischen Leistungen des hrn. professor Anton Theiner, Bonn, 1829 ; Franke, Schattenrisz eines groszen Reformators oder A. Theiner nach seiner Stellung in der Wissenschaft und nach dem Leben gezeichnet, Glatz, 1845. Sur les derniers temps d'Augustin Theiner, voy. ses lettres dans le Mercure allemand, 20 févr. 1875. A. B. Cf. Archiv. für kath. K.-R., t. XXV, p. 192 et suiv. — Warum die sogen. Liberalen noch in der katholischen Kirche bleiben? (Bonner Ztschr., livrais. I, p. 190.) Philalethes (Charles, comte de Reisach). Was haben wir von der Reformatoren zu Offenbach und zu St. Gallen zu halten? Gespræche zwischen einem Pfarrer und seiner Gemeinde, Mayence, 1835. « Kirchl. Reform » (Catholique, janvier 1833, p. 84 et suiv.). « Die kath. Kirche uud Reform » (ibid., 1831, janvier-nov.) Süddeutsches Kirhcenblatt, 1841, nr. 34.

Erreurs spéculatives et pratiques.

En France, en Belgique et en Italie. — L'abbé Bautain.

359. L'abbé Bautain, disciple de Victor Cousin et professeur à Strasbourg depuis 1819, combattit le matérialisme et l'athéisme dans plusieurs ouvrages ; il essaya de corriger le système de Lamennais en le purgeant de ses éléments rationalistes, et prétendit que la raison ne devait avoir aucune part dans l'acceptation de la révélation. L'homme, suivant lui, est in-

capable par lui-même de prouver l'existence de Dieu, et le fait de la révélation ne saurait être démontré par les miracles et les prophéties. Il admettait, à côté de la révélation extérieure, une influence, une illumination divines, et croyait que l'idée que nous avons de l'infini vient du premier homme par voie de tradition ; il excluait autant que possible le travail de la raison.

Le 30 avril 1834, l'évêque de Strasbourg publia une lettre pastorale sur sa doctrine et l'invita (15 septembre) à revenir sur ses pas. Grégoire XVI loua le zèle de l'évêque (20 décembre), et exprima l'espoir que Bautain rétracterait sa doctrine. En Allemagne, Mœhler se prononça contre lui. Le 21 novembre 1837, Bautain publia une lettre adressée à l'évêque de Strasbourg, où il retirait une partie de sa doctrine, expliquait l'autre, mais la maintenait dans sa substance. Rome, où il se rendit en 1838, n'approuva pas ses principes. Le 8 septembre 1840, il signa six propositions qui lui furent présentées et les remit au coadjuteur Rœss. Cette fois, sa réconciliation avec l'Église était sincère. Il reconnaissait que l'existence de Dieu peut être démontrée par des arguments rationnels, que l'usage de la raison précède la foi et y conduit l'homme avec l'aide de la révélation et de la grâce, qu'on peut alléguer des arguments certains en faveur de la révélation mosaïque, de la révélation chrétienne et de la résurrection de Jésus-Christ.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 359.

Bautain, la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes, 1827 ; de l'Enseignement de la philosophie en France au XIX[e] siècle, 1833 ; Quelques Réflexions sur la doctrine du sens commun, 1833 ; Philosophie du christianisme, 1835 ; Psychologie expérimentale, 1839 ; Philosophie morale, 1842, etc. ; Lettre à Mgr Lepappe de Trevern, évêque de Strasbourg ; en allem., Tüb. Quartalschr., 1838, livrais. II, p. 356 ; Avertissement sur l'enseignement de M. Bautain, Strasb., 1834 ; Rapport à Mgr l'évêque de Strasbourg sur les écrits de M. Bautain, ib., 1838 ; Mœhler, Sendschreiben an abbé Bautain (Ges. Schriften, II, p. 141-164) ; Catholique, 1835, t. LVII, p. 125 et suiv., 286 et suiv. ; Bonner Zeitschr., eod. an. ; Tübing. Quartalschr., 1841, p. 371 et suiv. ; Denzinger, Vier Bücher von der religiœsen Erkenntniss, I, p. 149-151 ; Enchiridion defin., ed. IV, p. 441 et seq., n. 124, 1488 et seq.

Alexandre de Siegen.

360. Il s'en fallut peu que Bautain ne fût dépassé en Allemagne par un adversaire d'Hermès, le docteur Alexandre de Siegen, vicaire à Dusseldorf, puis curé à Mühlheim (mort en 1848). D'après Siegen, le principe de la certitude, c'est la foi, qui nous garantit, sans aucune réflexion préalable, qu'elle a réellement cette qualité. Mais la foi, aussi bien que sa certitude, doit venir d'une illumination divine immédiate ; l'existence de Dieu ne doit pas se prouver par ses œuvres, et la crédibilité de la révélation peut tout au plus être négativement démontrée. Il n'y a pas à distinguer entre la conviction naturelle et la conviction surnaturelle ; il n'y en a qu'une, la conviction surnaturelle de la foi. — Dans sa lutte avec les hermésiens, Siegen modifia un peu sa doctrine et se rapprocha davantage des idées de Bautain. Il voulait qu'on plaçât le fondement de la certitude non dans l'autorité du genre humain, de la tradition, ni même de l'Église, mais dans la révélation divine transmise par l'Église.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 360.

Alex. v. Siegen, Urphilosophie, 1831 ; Vertheidigung der in der Urphilosophie aufgestellten Theorie des Glaubens, Théorie des Gaubens, 1832; de Natura fidei et Methodo theologiæ, 1839. Contre lui : Droste-Hülshoff, Beleuchtung der Urphilosophie, Bonn, 1832. Le curé J.-J. Kreuzer, Etwas zur Vertheidigung des philos.-theol. Systems des sel. Prof. Hermes, ibid., 1832; Denzinger, op. cit., O. I, p. 151-153.

Traditionalisme.

361. Déjà précédemment le traditionalisme avait été développé en France, d'abord par M. de Bonald, homme de grand mérite (1753-1840). Passant en revue les autres critériums ordinaires de la vérité et les principes de la certitude, il les trouve tous insoutenables, parce qu'ils placent en nous le fondement de la certitude. Il voulait un fait perceptible au dehors, absolument primitif *a priori* et d'une application facile. Il crut l'avoir rencontré dans le don primitif du langage et dans les idées qu'il exprime. Ce don ne pouvait venir que de

Dieu. Les idées générales, celles qui forment la base de l'ordre social, dérivent de Dieu et nous ont été transmises par la société. La révélation divine et la tradition sont donc le critérium de la vérité.

Ballanche, qui inclinait à la théosophie ainsi qu'au libéralisme, enseignait les mêmes doctrines. Suivant lui, toutes les connaissances humaines dérivent d'une communication divine. Il admettait trois degrés dans le développement de la révélation primitive : dans le premier, la parole, simplement énoncée, est mise sous la sauvegarde des prêtres et des poètes; dans le second, où la parole est tout à la fois parlée et écrite, surviennent les philosophes ; dans le troisième, la parole est tout ensemble parlée, écrite et imprimée : elle est placée sous la direction unique de l'opinion publique.

Le baron danois d'Eckstein, qui habitait Paris depuis 1815 et qui fut l'éditeur du *Catholique* (1826-1836), ne voulait pas non plus qu'on partît de la conscience, mais de l'histoire, de la tradition, qui aident aussi à découvrir le modèle et le type de l'humanité. Le traditionalisme eut bientôt en France et en Belgique de nombreux partisans. Son principal organe fut A. Bonnetty, éditeur des *Annales de philosophie chrétienne,* qui, après avoir eu beaucoup de retentissement à cause de leur zèle pour la défense de l'Église, soulevèrent bientôt de vives réclamations. Par décret de la Congrégation de l'Index du 11 juin 1855, on proposa à Bonnetty de souscrire quatre propositions où il était dit qu'il ne peut y avoir d'opposition inconciliable entre la raison et la foi, parce qu'elles émanent l'une et l'autre de Dieu; que la raison peut démontrer l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme et la liberté humaine; que l'usage de la raison précède la foi; que la méthode de saint Thomas et des scolastiques ne conduit pas à l'incrédulité et ne favorise en aucune façon le matérialisme et e panthéisme.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 361.

De Bonald, Théorie du pouvoir social, 1796; Mélanges littéraires, polit. et philosoph., 1819; la Législation primitive; Pensées sur divers sujets, etc. Cf. ci-dessus, § 254. Ballanche, Essai sur les institut. sociales, 1818; Palingénésie sociale, 1827; Œuvres, 1833 et seq. Cf,

Damiron, Essai sur l'hist. de la philosophie en France au XIX[e] siècle, 3[e] éd., Bruxelles, 1829. A. Bonnetty, Annales de philosophie chrétienne, depuis 1830. Denzinger, I, p. 153-158. Les quatres thèses soumises à Bonnetty, dans son Enchir., p. 451 et seq., n. 130. Würzb. kath. Wochenschr, 1855, t. VI, p. 46, 29.

Ontologisme.

362. Plusieurs traditionalistes professaient des principes jansénistes et eurent maille à partir avec les ontologistes, qu'ils accusaient de rationalisme cartésien. L'ontologisme, dans la première moitié de ce siècle, était enseigné dans plusieurs écoles de France, notamment par Fabre, professeur de Sorbonne ; par le sulpicien L. Branchereau, qui rétracta sa doctrine à Rome en 1862 ; par F. Hugonin (plus tard évêque de Bayeux), comme aussi par plusieurs professeurs en Belgique.

Les ontologistes croyaient fermement à la réalité objective des idées universelles. Ces idées, suivant eux, ne sont pas des formes et des modifications de l'âme, ni quelque chose de créé ; elles sont nécessaires, éternelles, absolues ; elles se concentrent dans « l'être simple », qui est la première idée conçue par notre esprit, la lumière dans laquelle nous voyons toute vérité. Et comme la vérité ne peut exister hors de l'Être éternel, mais seulement unie à la substance divine, nous ne pouvons la voir que dans cette substance.

Cette doctrine s'appuie sur Malebranche, sur des passages de Bossuet et de Fénelon. Ses partisans essayaient aussi d'interpréter dans leur sens les Pères de l'Église et plusieurs scolastiques, tels que saint Anselme et saint Bonaventure.

Sous une forme légèrement adoucie, l'ontologisme fut soutenu par l'oratorien Gratry (mort en 1871). En Italie, ses principaux représentants furent Antoine Rosmini-Serbati, de Roveredo (mort en 1855), et Vincent Gioberti (mort en 1852), suivis par T. Mamiani, Gorelli, Ruggiero, Bonghi, etc., et en Belgique par les professeurs de Louvain Laforêt et G.-L. Ubaghs. Ce dernier essaya en 1850 de concilier l'ontologisme avec le traditionalisme modéré.

La Congrégation du Saint-Office, consultée à ce propos, répondit, le 18 septembre 1861, que les sept propositions de l'on-

tologisme qu'on lui avait soumises ne pouvaient pas s'enseigner sans péril, notamment les thèses suivantes : La connaissance immédiate ou du moins habituelle de Dieu est essentielle à l'esprit humain, parce qu'elle est la lumière sans laquelle l'esprit ne connaît rien, la lumière divine ; les universaux, considérés objectivement, ne sont pas réellement distincts de Dieu ; la connaissance innée de Dieu comme être absolu renferme éminemment toute autre connaissance ; toutes les autres idées ne sont que des modifications de l'idée par laquelle Dieu est conçu comme l'Être absolu ; les créatures sont en Dieu comme la partie dans le tout, non pas, il est vrai, dans le tout formel, mais dans le tout infini, absolument simple.

Ubaghs (mort en 1875), prétendit que la congrégation romaine n'avait voulu condamner que le panthéisme des philosophes allemands ; mais les faits étaient contre lui. Bouix et d'autres combattirent le raisonnement d'Ubaghs, dont les écrits furent expressément interdits par une lettre du cardinal Patrizi à l'archevêque de Malines (20 février 1866). Des réfutations savantes furent composées, faites par J. Bouix, Clemens, les jésuites Kleutgen et Liberatore.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 362.

Fabre, dans la Défense de l'ontologisme, Paris, 1860 (très loué par Ubaghs, Revue catholique, janv. 1863), est d'accord pour le fond avec Malebranche. Il distingue deux sortes de connaissances : *a)* une connaissance directe, habituelle, innée, consistant dans la vision de l'Être divin et des idées qu'il contient, et *b)* une connaissance réfléchie, qui s'obtient par les idées en méditant sur les créatures. La première précède toujours la seconde. — Branchereau, Praelectiones philosoph. in majori seminario Claromontensi primum habitae, auctore L. B., S. Sulpic. presb., 9 opusc. Hugonin, Études philosophiques, 3 vol. ; Ontologie, par M. l'abbé Hugonin. Il se rétracta le 13 oct. 1866, à Paris, quand il fut nommé évêque. Le Monde, 8 déc. 1866. Gratry, Étude sur la sophistique contemporaine, 1851, 4e éd., 1863 ; de la Connaissance de Dieu, 2 vol., 1853, 7e éd., 1864 ; Logique, 2 vol., 1853 ; de la Connaissance de l'âme, 2 vol., 1858 ; la Philosophie du *Credo*, 1861 ; la Morale et la Loi de l'histoire, 2 vol., 1868 ; Lettres sur la religion, 1869 ; les Sources de la régénération sociale, 1871. Rosmini, Nuovo Saggio sull' origine delle idee, Rom., 1830 ; Rinnuovamento della filosofia in Italia, Milano, 1836, 1840 ; Introduzione alla filosofia, Cassale, 1851 ; Aristotele esposto ed

esaminato, Torino, 1857; Antropologia in servigio della scienza morale, Novara, 1847; Teosofia, Torino, 1859, 1865, 5 vol.; Teodicea, 2 vol., ed. II, Torino, 1857; Filosofia della politica, éd. II, Milano, 1858; Filosofia del diritto, 2 vol. Intra 1865 et seq., etc. Gioberti, Introduzione allo studio della filosofia. 1840, 1850; Protologia, 1851; Filosofia della rivelazione, Riforma catholica della Chiesa, etc. Gorelli, Ant. Rosmini-Serbati, Torino, 1861. Laforêt, les Dogmes catholiques, Par., 1860. Ubaghs, Anthropologie, 1848; Théodicée, 1852; Theodiceæ elementa, ed. III, 1857; de la Nature de nos idées et de l'Ontologisme en général, 1854; Essai d'idéologie ontologique, Louvain, 1860; Revue catholique, Louvain, 1850 et seq.; Decr. Congr. S. Off., 18 sept. 1861. Denzinger, Enchir., p. 454 et seq., n. 133. Échappatoires d'autre part : Fabre, Défense, p. 110; Ubaghs, Revue cathol., 1862; Discussion amicale sur l'ontologisme, par Jean Sans-Fiel, Nancy, 1865; de l'Orthodoxie de l'ontologisme modéré et traditionnel, Nancy, 1869 (Dieringer l'apprécie par trop favorablement dans Bonner theologischen Lit.-Blatt, 1866, nr. 13, p. 418 et suiv.; 1870, nr. 3, p. 91 et suiv.). — Bouix, Revue des sciences ecclés., fin 1861, commencement de 1862, août 1866. Catholique, octobre 1866, p. 494; 1867, I, p. 385 et suiv., 513 et suiv., 641 et suiv.

L'ontologisme et le psychologisme.

363. On donnait à cette doctrine le nom d'ontologisme pour la distinguer du psychologisme scolastique : elle soutient que les idées sont absolues et éternelles, tandis que le psychologisme les conçoit comme une production de notre esprit. Mais il y a là un malentendu. Les anciens disaient : Notre esprit ne naît pas avec la science dont il est capable; il n'apporte avec lui que la faculté d'acquérir des connaissances par l'exercice de ses aptitudes intellectuelles. Ces connaissances sont, à titre de principes, le commencement de tout savoir. Notre esprit les obtient en faisant abstraction des objets de l'expérience. C'est lui-même qui produit sa science; mais il la produit sous l'influence continue de l'intelligence suprême, sous l'illumination de la sagesse divine. Les idées, qu'il s'agisse des « pensées actuelles » ou de la « science habituelle », sont des formes et des modifications que l'âme produit en elle-même par le travail de la pensée ; autrement il faudrait dire avec Malebranche que c'est Dieu, et non pas nous, qui pense en nous.

Mais si l'on prend le mot « idée » dans le sens objectif, pour la chose pensée *(res cogitata)*, comme font les ontologistes, les scolastiques ne disent point que l'idée est le produit de notre esprit ; ils distinguent entre la pensée et la forme de la pensée (*imago actuans cogitationem, species intelligibilis*). Malebranche et Gerdil prenaient l' « espèce » pour l'idée entendue dans le sens objectif, et presque tous les ontologistes les imitaient en cela. Ubaghs reconnut son erreur et crut avoir découvert que l'ontologisme était d'accord avec la doctrine de saint Thomas[1].

Fabre[2] entend certainement par le mot « idée », non pas la pensée, mais son objet *(res cogitata)*, et par idée universelle, l'universel lui-même. La réalité objective dans les choses aussi bien que dans l'Être divin est également enseignée par les autres théologiens, mais en un sens différent. Dans les choses que nous pensons universellement, elle se trouve *secundum integram proprietatem*, non en tant qu'universelle, mais *cum formalitate individuali;* dans l'essence divine, au contraire, elle se trouve comme dans son premier principe, non pas « formellement », selon sa « formalité », et en tant qu'elle est conçue comme « chose pensée ».

Dieu pense l'ange, mais il n'est pas ce qu'est l'ange. L'Être divin, comme plénitude absolue, contient en soi, de la manière qui lui est propre, toutes les perfections que nous saisissons dans les idées, et il est la première cause qui permet à ses perfections d'exister hors de lui, selon la manière qui est propre aux créatures. Les idées de Dieu sont les types d'après lesquels les choses sont créées. Suivant les anciens, Dieu possède les idées des choses par la connaissance qu'il a de son être propre, tandis que notre esprit les reçoit des choses, en faisant abstraction de leur forme individuelle, en ne concevant que l'essentiel et en s'élevant de là jusqu'à leur auteur.

Les ontologistes soutenaient au contraire que notre esprit voit tout d'abord l'Être divin en tant qu'il est le type de toutes choses, et qu'il voit ensuite en lui l'universel des choses. Mais il restait toujours cette question capitale : Pouvons-nous — comme Dieu lui-même — connaître d'abord son essence et con-

[1] *Revue catholique*, nov. 1864, p. 647 ; mars 1866, p. 153. — [2] *Défense*, p. 1.

naître en lui les choses selon leur être idéal? ou bien les idées nous viennent-elles des choses et arrivons-nous par celles-ci à la connaissance de Dieu?

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 363.

Cf. G. M. Cornoldi, S. J., Nozione elementare dell' ontologismo, Bologna, 1878; Hettinger, Lerbhuch der Fundamentaltheologie, Fribourg, 1879, II, p. 397 et suiv.

Controverse sur les classiques.

364. En France, suivant l'usage traditionnel, on enseignait à la jeunesse des petits séminaires, destinée au sacerdoce, les classiques grecs et latins, dont on faisait un choix convenable, et à côté d'eux quelques Pères de l'Église. Cet usage fut recommandé par plusieurs conciles provinciaux (Reims et Tours en 1849; Avignon, Albi et Bordeaux en 1850). On fit remarquer en outre qu'il convenait de faire désormais une plus large part aux auteurs ecclésiastiques (concile de Lyon, 1850). Des voix s'élevèrent contre l'étude des auteurs classiques en général, notamment l'abbé Gaume, homme de mérite, et Louis Veuillot, l'habile et vigoureux rédacteur de *l'Univers*. Une polémique s'éleva entre ce dernier et Mgr Dupanloup, le savant évêque d'Orléans, et, dans la chaleur du combat, M. Veuillot vit son journal interdit par l'archevêque de Paris et partit pour Rome.

Le 21 mars 1853, Pie IX adressa à l'épiscopat français une encyclique pleine de douceur et de sagesse, où il disait entre autres choses qu'il faut élever la jeunesse chrétienne et d'après les plus célèbres auteurs du paganisme, mais en les expurgeant de tout ce qui peut offusquer les mœurs, et d'après les meilleurs auteurs chrétiens. Cette disposition fut renouvelée par les conciles de Bordeaux en 1859 et 1868. On continua donc d'expliquer les auteurs païens qui n'offrent rien d'immoral, suivant ce qui avait toujours été fait par les maîtres chrétiens. Cependant quelques zélateurs, notamment le théatin italien Joachim Ventura dans ses sermons de Carême prêchés aux Tuileries en 1857, continuèrent de combattre ce qu'ils appelaient la méthode païenne, sans prétendre contredire l'encyclique du pape, qu'ils essayaient d'interpréter en leur faveur.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 364.

Conc. Rhem., 1849, tit. XVIII, c. I; 1835, c. XVI; Turon., 1849, decr. 9; Aven., h. a., tit. X, c. I; Alb., 1850, decr. 4; Lugd., eod. an., decr. 26; Burdig., eod. an., tit. V, c. II; Aquens., tit. IX, c. IV; Bitur., tit. III; Burd., 1859, tit. V, c. III; 1868, c. X, § 6 (Coll. Lac., t. IV, 150, 181-184, 262, 359, 441 et seq., 485, 594, 846, 999, 1107, 769). Encycl. 21 mars 1853 (ib., p. 191 et seq.); Würzb. kath. Wochenschrift, 1853, I, p. 208 et suiv., 361 et suiv. Les révolutionaires d'Alembert, Talleyrand, Lepelletier, Robespierre, étaient ennemis des études classiques. Napoléon Ier les réhabilita le 10 mars 1806, mais sans enlever la prédominances aux études mathématiques, physiques et industrielles. A. Cahour, S. J., des Études classiques et des Études professionnelles, Paris, 1852, P. I, p. 24; Auer, die Kirchenvæter als zeitgemæsze Lectüre auf den Gymnasien, Vienne, 1853; Krabinger, die classischen Studien und ihre Gegner, Munich, 1853; Daniel, S. J., Classische Studien, trad. par Gaiszer, Frib., 1855. — Ventura, la Politique chrétienne, conférences aux Tuileries (Paris, Gaume, et en allem. par Külb, Mayence, 1858), conférences II, III, appendice, p. 141 et suiv.

Saint-Simon.

365. Les saint-simoniens devinrent un sérieux péril pour la société. Claude-Henri de Saint-Simon, né à Paris en 1760, d'une très ancienne famille française de comtes, élevé suivant les principes de d'Alembert, prit du service dans l'armée à l'âge de 17 ans, et se signala dans la guerre de l'indépendance américaine sous Washington et Bouillé. Il se mit ensuite à étudier la constitution de l'Amérique du Nord, se retira dans la vie privée et parcourut plusieurs contrées de l'Europe afin d'agrandir ses connaissances. Il traversa la grande révolution sans y prendre aucune part extérieure, mais au fond il lui était entièrement dévoué; il cherchait le salut de l'humanité dans des théories de bonheur chimérique. Il se mit en rapport avec plusieurs savants de l'École polytechnique, parcourut de nouveau l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse, et construisit peu à peu son système de restauration sociale.

Dès 1807, Saint-Simon commença à répandre ses idées et publia son *Introduction* à propos d'une question mise au concours par Napoléon. Elle passa presque inaperçue.

Les autres ouvrages de Saint-Simon eurent également peu

de succès et ses entreprises échouèrent. Sa fortune étant épuisée, il essaya en 1825 de se tuer avec un pistolet, mais le coup manqua. Il mourut le 19 mai de la même année, entouré de quelques disciples, auxquels il disait : « Le fruit est mûr, vous le cueillerez. » Les plus capables de ses disciples, surtout Enfantin et Bazard, propagèrent ses principes, d'abord en secret, et fondèrent le journal *le Globe*. Ils commencèrent en 1830 à donner dans Paris des conférences publiques. Lechevalier, Olinde Rodrigues et Lherminier faisaient des conférences populaires. Saint-Simon passait à leurs yeux pour un prophète et un homme divin.

Leur doctrine était un panthéisme présenté comme une philosophie de la révélation et du sentiment, d'où l'on déduisait les conséquences pratiques avec plus ou moins de rigueur; — une religion de l'industrie et de la république sociale, dont les principes se rattachaient aux jours de 1793 et à l'Évangile éternel : ils étaient entièrement hostiles au christianisme.

L'Évangile des travailleurs.

366. Nous trouvons chez les saint-simoniens, à l'usage des travailleurs, un « Évangile temporel », dont voici les principes : 1° Tout est Dieu, et Dieu est tout; chaque genre de travail est un culte rendu à la Divinité ; l'industrie est ce qu'il y a de plus important dans la vie humaine : elle enrichit et rend tout le monde heureux. 2° Le mal n'existe pas; le péché n'est que le signe de notre état encore imparfait et de la nécessité du progrès. 3° Toutes les conditions actuelles sont absolument mauvaises et doivent céder à un nouvel ordre de choses. Jusqu'ici la classe industrielle a été la plus basse classe de la société; elle n'a guère existé que pour être exploitée par les autres, puisque le grand nombre est obligé de peiner pour assurer le bonheur de quelques-uns. 4° Le paradis n'est pas derrière nous, il est devant nous : c'est la nouvelle doctrine qui le fera régner et qui ramènera l'âge d'or. 5° Le christianisme a rendu de son temps d'importants services; mais il est purement spiritualiste, par conséquent incomplet; il enseigne un Dieu distinct du monde, devant qui tous les

hommes sont égaux. Or, comme Dieu n'est pas distinct du monde, les hommes sont absolument égaux entre eux et devant eux. Il est vrai que le christianisme a supprimé l'esclavage ; mais il est dit dans sa Bible qu'il faut rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu : de là vient que les hommes continuent d'être partagés en deux classes distinctes, la classe de ceux qui commandent et la classe de ceux qui obéissent ; que les peines et les plaisirs sont inégalement distribués. 6° Cette contradiction entre l'idéal et la réalité, entre la vie d'en deçà et la vie d'au delà, développée encore par les prodigieux travaux de l'industrie au temps présent, fait de la terre une vallée de larmes. 7° Or, maintenant que le christianisme a rempli sa tâche, que le protestantisme n'a plus qu'une valeur négative après les services qu'il a rendus en combattant le premier, il faut arriver au positif et faire de l'égalité de tous une vérité, en abolissant les privilèges de la naissance et le droit d'héritage, en divisant le travail suivant les aptitudes, et les récompenses suivant le travail, en transmettant la propriété à la société tout entière. Tout doit concourir au relèvement de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; la vie de famille doit être supprimée ; l'État administrera les biens-fonds et les capitaux qui seront recueillis après l'abolition des héritages, et il en donnera à chacun en proportion de ses capacités et de ses travaux. Savants, artistes, travailleurs, — chacun doit être admis dès ce monde à tous les genres de jouissances. Plus de propriété privée; la société disposera de tout, et la chair sera émancipée.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES Nos 365-366.

Saint-Simon, Lettre d'un habitant de Genève, 1802 ; Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle, Paris, 1807, 2 vol ; de la Réorganisation de la société européenne, Paris, 1814 ; Système industriel, 1821 ; Catéchisme des industriels, 1823 ; le Nouveau Christianisme, 1825 ; Œuvres de St.-Simon, par O. Rodrigues, Par., 1832 ; (Bazard) Exposition de la doctrine de St-Simon, 2e éd., Brux., 1831. Lechevalier, Religion saint-simonienne, enseignement central, Par., 1831 ; Religion saint-simonienne, association universelle, ib., eod. an. Fourier, Traité de l'association domestique agricole, Par., 1822. F.-W. Carrové, der St. Simonismus, Leipzig, 1831 ; Tüb. Quartalschr., 1832 ; Mœhler, Verm. Schriften, II, p. 34 et suiv. ; Scharpff, I, p. 125 et suiv. ; Denzinger, I,

p. 34 et suiv., 262 et suiv.; Reybaud, Études sur les réformateurs ou socialistes modernes, I[re] partie : Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen, Aug. Comte et la Philosophie positive. 2[e] part. : la Société et le Socialisme moderne, les Communistes, les Chartistes, les Utilitaires, les Humanitaires, etc., 8[e] édit., Paris, 1864.

Socialisme et communisme.

367. Ce système, aussi impraticable qu'antichrétien, échauffa une multitude de cerveaux, surtout parmi les prolétaires, bien que personne ne voulût donner l'exemple en sacrifiant sa propre fortune. Déjà Helvétius avait réclamé le nivellement des fortunes pour arriver à la véritable égalité; les idées de Rousseau, de Condorcet, etc., la Déclaration des droits de l'homme en 1789, étaient d'accord avec le nouvel « Évangile du quatrième État »; l'exécuter semblait le testament sacré de « l'admirable Révolution ». Dieu et le monde allaient être réconciliés, le corps et l'esprit auraient les mêmes droits; le bien-être promis à tous, mais non accompli par le christianisme, deviendrait désormais une réalité.

Les idées de Saint-Simon suscitèrent une grande variété d'interprétations, et par conséquent des malentendus parmi ses partisans. En 1831, lorsque Enfantin prêcha l'émancipation et la communauté des femmes, la polygamie, Rodrigues trouva qu'il s'écartait de la vraie doctrine du maître, et il y eut scission. Les meilleurs talents se retirèrent; l'association ayant provoqué du tumulte parmi les ouvriers de Lyon, ses locaux furent fermés et les réunions interdites (17 août 1832). Les adhérents d'Enfantin étaient réduits à trente-huit personnes : plusieurs furent poursuivis en justice; d'autres fondèrent des colonies en Égypte. Marie Reine, destinée à être le chef des Saint-Simoniens, publia un journal intitulé *la Femme libre*, et mit fin à ses jours en se noyant dans la Seine (29 juin 1836).

Cependant la doctrine de Saint-Simon continuait de se répandre et prenait deux directions principales : le socialisme, c'est-à-dire, théorie et pratique des transformations radicales à opérer dans la société, rétablissement de l'égalité par le travail et répartition proportionnelle du travail (Bazard), rétablissement de l'équilibre entre le travail et le capital, assu-

rance pour le travailleur d'une part du gain, avec les jouissances de la vie qui y correspondent ; le communisme : théorie et pratique d'une nouvelle organisation sociale, basée sur l'égalité absolue des droits et des biens entre tous les hommes, par le partage égal de la propriété et la communauté complète de tous les biens (Ledru-Rollin, etc.).

Owen, Cabet, Fourier, Proudhon, etc.

368. C'était à qui inventerait quelque théorie nouvelle. L'Anglais Owen (1836), auteur du système coopératif, partait de ce principe que l'homme est tel que le fait la société ; qu'il n'est pas responsable de ses actes ; qu'il faut extirper toutes les religions et toutes les formes de religion, introduire l'amour universel, instituer des sociétés coopératives de deux à trois mille personnes avec des logements et des manufactures où chacun produirait depuis quinze jusqu'à vingt-cinq ans ; qu'on partagerait ensuite leurs produits, que chacun garderait et administrerait à son gré ; de quarante à soixante ans, les membres n'auraient plus que des conseils à donner.

Cabet essaya d'exécuter au Texas sa théorie de la communauté des biens et des femmes, avec travail obligatoire de tous au profit de la communauté ; le travail était estimé et rétribué d'une manière uniforme ; point d'argent, point de vente ni d'achat, etc.

Fourier demandait que les fruits superflus du travail fussent divisés en douze parts, selon diverses catégories; chacun recevrait de la communauté la nourriture, le vêtement, le logis et les ustensiles. Les fouriéristes voulaient que la société fût partagée en phalanges, où l'éducation serait donnée en commun et les affaires réglées par le suffrage de tous ; le mariage serait aboli, la polygamie réglementée, la polyandrie permise, comme toutes les jouissances en général.

Louis Blanc réclamait la suppression de la concurrence par de vastes ateliers nationaux, dont chacun serait le centre d'une industrie particulière, avec des ateliers plus petits subordonnés à ceux-là. Tous seraient solidairement reliés entre eux, et le prix des marchandises partout uniforme. Le gain serait partagé en trois parts : la première pour les ouvriers et les malades,

la seconde pour les personnes avancées en âge et chargées de dettes, la troisième pour les instruments de travail. L'État se procurerait les capitaux nécessaires par des emprunts qui ne produiraient pas d'intérêts.

Proudhon aussi demandait l'intervention de l'État pour rétablir l'égalité nécessaire, et il ne craignait pas de dire que « la propriété, c'est le vol ». Toutes ces utopies eurent leur part d'influence et provoquèrent dans Paris, en 1848 et 1871, de véritables scènes de la Terreur.

En Allemagne, ces idées furent adoptées par Ferdinand Lasalle, mécontent des sociétés d'ouvriers fondées par Schulze-Delitzsch. Une grande fermentation régnait dans les esprits ; les pauvres détestaient les riches, et les ouvriers les capitalistes. De nombreuses associations se formèrent et finirent par être englobées dans l'Association internationale des travailleurs (1864), fondée à Londres par Charles Marx ; elle comprenait près de trois millions de membres en Europe et dans l'Amérique du Nord. La question sociale devint la question brûlante du présent. Les efforts des gouvernements et des particuliers pour la conjurer ont partout révélé leur insuffisance.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 367-368.

Procès en police correctionnelle, etc., Paris, 1832 ; Reybaud, op. cit.; Lorenz Stein, Gesch. der socialen Bewegungen in Frankreich, Leipzig, 1849 et suiv.; Gelzer, zur Gesch. des modernen Radicalismus und Communismus, Bâle, 1847 ; Jœrg, Gesch. der socialpolitischen Parteien in Deutschland, Frib., 1867; Rossbach, Ferdinand Lasalle (Chilianeum, 1864 ,IV, p. 417 et suiv., 456 et suiv.)

Le positivisme.

369. C'est aussi de l'école de Saint-Simon que sortit Auguste Comte, le père de la « philosophie positive », né en 1798, et depuis 1819 adonné aux lettres. Suivant lui, la société humaine parcourt trois âges différents : l'âge de la foi, qui est le plus infime degré ; l'âge de l'hypothèse, et l'âge de la science. Au plus bas degré, dans la phase théologique, l'esprit rencontre une foule d'êtres raisonnables dont les actes arbitraires expliquent les anomalies apparentes de l'univers. Au second degré, dans la phase métaphysique, ces ano-

malies sont remplacées par des forces abstraites. Arrivé au plus haut degré, l'esprit reconnaît l'impossibilité d'atteindre à des connaissances absolues, et, renonçant à s'enquérir de l'origine et de la destination du monde, il s'applique tout entier à la découverte de ses lois immuables, des rapports invariables qui existent dans leur succession et leur ressemblance. La société doit être renouvelée sur la large base d'une science universelle, qui rétablira le lien entre les phénomènes particuliers et quelques faits généraux. Mais cette science est entièrement matérialiste. Comte rejette la métaphysique et la théologie, parce qu'il n'admet pas qu'on puisse arriver à la connaissance de l'être et du principe des choses. L'auteur de la *Vie de Jésus*, Ernest Renan, professait des idées analogues.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 369.

Aug. Comte (mort en 1857), Cours de philosophie, 6 vol., 1839-1842; Système de philosophie positive, 1851; Cours de philosophie positive, Paris, 1864 (condamné par décr. de l'Index, 12 déc. 1854). Ch.-Ém. Ruelle, Notice biograph. sur Aug. Comte, Paris, 1864. Cf. Denzinger, I, p. 264; Chilianeum, 1869, N. F. t. II, p. 15 et suiv.; Catholique, année 1870. Sur Renan, voy. Roscovany, Rom. Pont., IV, 832 et seq. Au point de vue purement formel, littéraire, historique et esthétique, la comparaison de Renan avec Strauss, telle que l'a présentée Zeller dans la Revue historique de Sybel (1864, t. XII, p. 70 et suiv., offre quelques côtés intéressants.

L'Internationale.

370. Cependant l'Association internationale des travailleurs continuait de se propager, et ses statuts furent définitivement adoptés au premier congrès de Genève en 1866. Dans un second congrès tenu à Lausanne en 1867, on constata une vive agitation politique et les progrès que l'Association faisait dans la plupart des pays. A Bruxelles, en 1868, il y eut des protestations ouvertes contre les gouvernements, les armées, les religions. A Bâle, en 1869, on discuta sur l'organisation des grèves et sur les moyens de faire entrer dans le mouvement les ouvriers de la campagne; la suppression de la propriété privée fut résolue à la majorité des voix.

Les soixante-douze jours de la Commune de Paris (1871) ne

découragèrent pas le moins du monde ; l'Internationale grandissait d'année en année, conquérait même de nouveaux sièges à la diète allemande. De Londres, où elle avait son centre, elle fit établir des « sociétés de frères » jusque dans la Chine et les Indes orientales, tandis que sa presse gagnait chaque jour du terrain en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Hollande, dans l'Amérique du Nord, en Suisse, en Italie, en Espagne et en Belgique. Elle eut de très grands succès dans l'Allemagne protestante. Le 24 mai 1875, au congrès de Gotha, eut lieu la fusion des partisans de Ferd. Lasalle et des sociétaires d'Eisenach dirigés par Marx. Les marxistes et les bakunistes (fondés par le Russe Michel Bakunin, mort en 1876), continuaient de se combattre ; mais, comme ces partis étaient d'accord pour le fond, l'entente ne fut pas difficile.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 370.

Civiltà cattolica, 1873. sér. VIII, vol. XI, p. 129 et seq.; 1879, sér. X, vol. IX, p. 148-157, 525 et seq. ; Pachtler, zur Gesch. der Internationale, Laacher Stimmen, 1871, I, p. 224 et suiv., 304 et suiv.; Die internationale Arbeiterverbindung, Essen, 1871 ; der Gœtze der Humanitæt, Frib., 1875, surtout p. 327 et suiv. ; M. de Martino, le Ragioni, i diritti ed i propositi del Socialismo internazionale e del Nihilismo russo, Napoli, 1878. Sur le mouvement, voy. aussi les articles de Maurice Block dans le Journal des Économistes, août 1876, sept. 1877, nov. 1878 ; « Germania », 11 sept. 1877.

Erreurs spéculatives et pratiques en Allemagne.

Hermésianisme.

371. Sous l'influence de l'esprit rationaliste de son temps, George Hermès, professeur à Munich, puis à Bonn (mort le 26 mars 1881), caractère généreux d'ailleurs et d'une application infatigable, avait conçu un système supranaturaliste et rationaliste, qui trouva beaucoup de partisans dans les pays du Rhin. Comme la philosophie et la théologie ne sont pas opposées entre elles, il en concluait que tout philosophe conséquent avec lui-même doit devenir chrétien et que la philosophie doit aboutir à la révélation. C'est par le doute, disait-il, qu'il faut arriver à la vérité et à la foi; il est nécessaire de traverser tous les labyrinthes du doute avant d'atteindre à la certitude. Il faut de

plus acquérir la certitude de la vérité interne des dogmes chrétiens; tant que nous doutons encore, nous ne devons rien accepter comme vrai et réel; nous ne pouvons adhérer fermement aux vérités religieuses que lorsque la raison nous y entraîne nécessairement et que toute espèce de doute a disparu.

Hermès transformait les motifs de crédibilité en motifs de foi, confondait la foi raisonnable avec la foi rationnelle, faisait de la preuve appuyée sur le doute la racine de la foi, dont l'humilité, disait-il, consiste à croire ce qu'on ne voit point, et à le croire uniquement parce que la raison l'exige. Partant du doute sérieusement pratique (positif), Hermès cherchait à le vaincre d'après la méthode de Kant et de Fichte, à prouver par la raison l'existence de Dieu, la possibilité et la réalité de la révélation. Il était soutenu par les professeurs de Bonn : Braun, Achterfeld, Droste-Hülshoff, Esser, par Baltzer et Elvenich à Breslau, par Biunde à Trèves, et combattu par Windischmann l'aîné et J. Seber, puis par Siegen, Hast, Berlage, Perrone, Kleutgen. La doctrine d'Hermès fut condamnée le 26 septembre 1835 par un bref de Grégoire XVI, suivi d'un autre décret du 7 janvier 1836.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 371.

G. Hermes, Die innere Wahrheit des Christenthums, Münster, 1805; Philosoph. Einleitung in die christkath. Theologie, ibid., 1819, IIe éd., 1831; Positive Einleitung., ibid., 1829; Christkathol. Dogmatik, publiée par Achterfeld, Münster, 1831 et suiv., 3 vol.; Esser, Denkschrift auf G. Hermes, Cologne, 1832; Pro-memoria in Sachen des Hermesianismus, Mayence, 1837; Kreuzhage, Ueber das Verhæltnitsz des hermes. Systems zur christl. Wissensch., Münster, 1838; Berlage, Einleitung in die christkath. Dogmatik mit Rücksicht auf die pæpstl. Verurtheilung der hermes. Lehre, ibid., 1839; Niedner, Philosophiæ Hermesii Bonn. nov. rer. in theol. exord. explic. et existimatio, Lips., 1839; Myletor, der Hermesianismus von seiner dogmatischen Seite, Ratisb., 1845 (l'auteur est Fr.-X. Werner; voy. Carl Werner, Gesch. der Theol. in Deutschland, p. 415); Denzinger, I, p. 245 et suiv.; Kleutgen, Theol. der Vorzeit, 3 vol., avec supplém. souvent; Heinrich, Dogm. Theol., Ire section, 1, 2; Windischmann, dans le Catholique, 1825, oct., p. 1 et suiv.; nov., p. 156 et suiv. (Réplique dans kath. Monatsschrift de Smets, d'après l'édition publiée à part, Cologne, 1825, I, p. 81 et suiv.; II, p. 101 et suiv.); Feuilles histor. et polit., t. VII, p. 658 et suiv. Indication des ouvrages dans Roscovany, Rom. Pont.,

IV, 643 et seq., 702 et seq., avec le décret de Grégoire XVI. Cf. Denzinger, Enchir., p. 438 et seq., n. 123; (Merkel) Die hermes. Lehre in Bezug auf die pæpstl. Verurtheilung derselben urkundlich dargestellt, Mayence, 1837.

Résistance des hermésiens.

372. Plusieurs hermésiens refusèrent de se soumettre à la sentence du pape : imitant les jansénistes, ils prétendaient que les doctrines rejetées du Saint-Siège n'étaient pas enseignées par Hermès. L'archevêque Clément-Auguste soumit à la signature des prêtres, avant de les approuver pour le saint ministère, dix-huit propositions dirigées contre le système, et suspendit plusieurs professeurs de Bonn et de Cologne. Le gouvernement prussien chargea en 1837 les professeurs hermésiens engagés dans la question de lui faire un rapport sur ces thèses. Les professeurs Braun et Elvenich étaient prêts, disaient-ils, à prouver à Rome même que les écrits d'Hermès ne contenaient pas les doctrines condamnées par le pape; mais ils furent congédiés, et on leur prescrivit de se soumettre purement et simplement au bref. Ils refusèrent et voulurent interpréter en leur faveur le jugement rendu contre Bautain. Comme ils s'obstinaient dans leur refus d'obéissance, l'archevêque coadjuteur leur défendit l'enseignement ecclésiastique, et le gouvernement prussien les mit à la retraite, mais sans toucher à leurs honoraires (1844).

Plus tard, les hermésiens essayèrent de démontrer par la première encyclique de Pie IX, du 9 novembre 1846, que le nouveau pape inclinait vers leurs principes; mais Pie IX, dans une lettre à l'archevêque de Cologne, le 25 juillet 1847, confirma les décrets de Grégoire XVI. Cette fois encore, ils s'obstinèrent dans leurs idées. Braun mourut en 1863 sans s'être rétracté; Achterfeld vécut jusqu'en 1877. Au séminaire de Trèves, au contraire, les hermésiens s'étaient pleinement soumis à la décision du Saint-Siège; ils furent amèrement critiqués par les partisans revêches du système. A Breslau, Baltzer se retira de l'hermésianisme pour embrasser la théorie de Günther.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 372.

Contre les thèses de l'archevêque : Responsum sexdecim prioribus earum thesium, quæ sub titulo « Theses neoapprobandis et aliis

presbyteris archidiœc. Colon. ad subscribendum propositæ » innotuerunt, in sermonem lat. conversum edendum curavit P. Q., Darmst., 1837. (Abdruck eines dogmatischen Gutachtens über die ersten 16 Sætze, welche in der Erzdiœcese Cœln, etc., Gœttingue, 1837.) Braun et Elvenich, Acta Romana, Lips., 1838. Cf. Histor.-pol. Bl., t. II, p. 526-543. Les mêmes, Meletemata theologica, Lips., 1838 (édition allem.: Theol. Studien mit Anmerkungen, Cologne, 1839). Braun, die Lehren des sog. Hermesianismus, Bonn, 1835. Le même, Laokoon oder Hermes und Perrone von Daniel Bernhardi, Cologne, 1840 (lat., Bonnæ, 1842); Guill. Zell, Acta antihermesiana, Ratisb., 1839; Erklærung von Achterfeld und Braun Bonner Zeitschr., N. F., IV, livrais. IV; Catholique, 1844, nr. 1, 4, 16. Lettre de Pie IX, Catholique, sept. 1847. Cf. Bonner Zeitschr., livrais. LXIV. Baltzer, Ueber die Entstehung der in neuerer Zeit im Protestantism. und im Katholicismus hervorgetretenen Gegensætze und : Beitræge zur Vermittelung eines richtigen Urtheils über Katholicismus und Protestantismus, ibid., livrais. II, p. 156, 254, N. Breslau, 1840. Voy. encore Werner, Gesch. der kath. Theol., p. 405 et suiv.

Baadérianisme.

373. A Munich, le laïque François Baader, né en 1765, mort en 1841, d'abord occupé de médecine et de travaux dans les mines, adonné ensuite à la spéculation, se détacha du kantisme et devint théosophe en lisant les écrits de Saint-Martin et de Bœhme. Il exerça sous plus d'un rapport une influence décisive sur Schelling. Son système, qu'il développa dans une foule de grands et de petits traités où dominait l'imagination, n'était pas appuyé sur une démonstration rigoureuse; il reçut le nom de *panenthéisme;* il différait autant du panthéisme de Spinoza que du théisme ordinaire, et tenait le juste milieu entre le naturalisme et le surnaturalisme[1]. 1° Dieu, dit-il,

[1] Notre auteur analysant la théorie de Baader avec ses propres expressions, il nous est impossible de bien saisir et surtout de reproduire en français des pensées rendues dans un tel jargon. Nous nous bornerons à des indications générales. Nous sommes ici d'autant plus excusable, que les Allemands eux-mêmes ont peine à le comprendre. « Son style », dit un professeur allemand de philosophie (Schmid, *Tendances scientifiques sur le terrain du catholicisme dans les derniers temps et dans le temps présent*), « ressemble à un éclair enfoui dans les ténèbres...; sa langue, imitée du vieil allemand, est bizarre, flottante, sans précision: de là, la nécessité de recourir à tout l'ensemble de sa doctrine, si l'on veut bien pénétrer sa pensée. Sa diction est toujours inachevée et incomplète. » (*Note du traducteur.*)

est le résumé de toutes les créatures; il est tout, et il est en même temps au-dessus de tout. Il est à la fois dans le monde et hors du monde (*intramondanité*, *extramondanité*), et il assiste les créatures; en d'autres termes : Dieu est Tout, Dieu est Un dans Tout, Un à côté de Tout. Spinoza se trompe quand il croit que la substantialité secondaire et dépendante participe à la substance absolue en ce sens qu'elle est une portion numérique de cette substance.

2° L'homme, en se connaissant, sait qu'il peut produire ou qu'il produit réellement quelque chose hors de soi; mais il distingue cette dernière connaissance de la connaissance qu'il a de lui-même, comme il distingue de lui-même l'objet qu'il produit. Pareillement, Dieu se connaît et il connaît sa créature; il distingue celle-ci de lui-même, comme étant dépendante de lui et ayant son être en lui. Mais si l'homme se distingue de son produit, il sait cependant qu'il n'en est pas séparé, mais qu'il est en rapport effectif avec lui. Quand l'artiste a créé son œuvre, l'original lui reste malgré toutes les copies qui en sont faites, ou plutôt il est lui-même cet original. C'est ainsi que la créature, tout en subsistant à côté de Dieu, n'est cependant pas Dieu. Tout être pénétré par un être supérieur et plus puissant est à la fois hors de lui et en lui.

3° Aucun esprit n'est dépourvu de matière, et aucune matière n'est dépourvue d'esprit. La matière et l'esprit sont choses absolumnt relatives : car ce qui est matière dans une région ne l'est que par comparaison avec tel esprit, et l'esprit ne peut se révéler comme tel que dans son rapport avec une matière. Il y a aussi de la matière en Dieu, et c'est avec elle qu'il forme ce qui en lui tient du corps.

4° Il y a en Dieu un triple progrès : progrès immanent, progrès logique et progrès ésotérique. C'est par là qu'il commence à manifester au dehors la nature qui est cachée en lui. Il y a de plus un progrès émanant, un progrès réel et un progrès exotérique, par lequel, s'élevant au-dessus du principe de l'être en soi, il devient trois personnes; puis l'acte créateur, dans le quel il se résume, lui et son image.

5° Le monde temporel et matériel est le résultat de l'abandon de Dieu par la créature; il est à la fois un obstacle et un élément de restauration. La créature a besoin, dans tout ce

qu'elle fait, d'être précédée, accompagnée et suivie de l'action de Dieu (compénétration, assistance, inhabitation).

6° La pensée de la créature est une participation de la science divine, un écho de la pensée de Dieu. La conscience que la créature a d'elle-même, étant quelque chose de secondaire, dérive de la conscience divine, surtout dans l'homme déchu, qui a besoin d'une restauration. Le Verbe est partout le médiateur nécessaire; la loi de la pensée s'appelle logique, parce qu'elle émane du *Logos*. La créature ne se sait pas seulement, mais sa science est en même temps conscience *(conscientia)* : il y a donc conscience et certitude. Toutes les connaissances de la créature émanent de la foi, qui est une adhésion libre et une libre soumission ; croire et savoir sont inséparables.

7° La religion n'est point une chose définitivement arrêtée : il ne suffit pas de la conserver; il faut encore l'augmenter et la réformer. Les dogmes ne sont que des prototypes, des principes organiques de la connaissance; il ne faut pas en entraver le développement, car c'est une semence qui doit lever. Le mystère n'est pas une vérité impénétrable, mais seulement une vérité cachée, comme une semence qui n'a pas encore pris la croissance. On doit toujours le concevoir d'une manière relative ; c'est une source de lumière et de connaissance où l'on peut puiser, puisqu'elle est inépuisable. Le christianisme lui-même n'est en dernière analyse que de l'humanisme, l'incarnation de la loi morale.

Doctrines religieuses de Baader.

374. Lorsque Baader essaya d'établir les différents dogmes catholiques d'après son système gnostico-théosophique, plusieurs le saluèrent comme le restaurateur intelligent de la dogmatique spéculative et la colonne de la science catholique, sans s'arrêter aux nombreuses divergences de sa doctrine avec la croyance de l'Église. Non seulement il affirmait que la papauté peut être séparée du catholicisme; il niait aussi que le Saint-Esprit procède du Fils, rejetait les indulgences, le dogme du purgatoire, la discipline de l'Église relativement aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, l'*opus operatum*

dans les sacrements, l'institution divine de l'épiscopat. Sa spéculation elle-même était incompatible avec le dogme.

Les doctrines de Baader furent propagées à Wurzbourg par François Hoffmann, le plus fervent de ses disciples ; par Léopold Schmid (mort en 1869) et Lutterbeck à Giessen, par Hamberger et Veraz à Munich, par Schlüter à Munster, par Jacques Sengler à Fribourg, lequel fit quelques efforts pour s'émanciper ; par F. d'Osten, etc. On trouve plusieurs réminiscences des doctrines de Baader et de Schelling dans quelques écrits du grand génie Gœrres, qui n'échappa que peu à peu à ces influences ; puis dans Molitor de Francfort, homme estimé, qui essayait d'exploiter la cabale juive au profit de la philosophie de l'histoire et des traditions primitives de l'humanité.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES Nos 373-374.

Baaders S. Werke, Leipzig, 1850-1857, en 15 vol.; Hamberger, Cardinalpunkte der Baader'schen Philosophie, 1855; Hoffmann, Vorhalle zur speculativen Lehre Baaders, Aschaffenbourg, 1836; zur kath. Philosophie und Theologie, ibid., 1851 ; Biographie de Baader, Leipzig, 1857; Denzinger, I, p. 515 et suiv.; Stœckl, dans le Catholique, 1859 (quatre articles); Werner, p. 443 et suiv. ; ibid., p. 464 et suiv. Sur J. Sengler (die Idee Gottes, Heidelberg, 1845-1847; Erkenntniszlehre, ibid., 1858), p. 433 et suiv. ; sur les ouvrages de Gœrres, p. 440 et suiv.; sur Molitor (Gesch. der Philos., 1827 et suiv., 4 vol.).

Günthérianisme.

375. La doctrine enseignée depuis 1828 par Antoine Günther, prêtre séculier de Vienne, trouva plus de vogue que celle de Baader. Günther eut pour premiers partisans le Dr J.-B. Pabst et le fameux prédicateur J.-C. Veith, qui publia en 1849, de concert avec Günther, un manuel philosophique intitulé *Lydia*, lequel traitait aussi la question politique ; Xavier Schmid à Salzbourg, Ehrlich, C. Werner, Zukrigl, Trebisch, S. Brunner, W. Cærtner, puis Knoodt à Bonn, Merten à Trèves, G.-K. Mayer à Bamberg, Baltzer à Breslau. Dans les États autrichiens, les ecclésiastiques les mieux doués se rattachèrent à la nouvelle école, qui éveillait tant d'espérances. Günther, du reste, et ses plus intimes amis, étaient des hommes

très estimables et tout disposés à se soumettre au jugement de l'Église.

Les premiers adversaires du günthérianisme furent les mêmes que ceux de l'hermésianisme : tels que J. Hast (1834) et Guillaume de Schütz (1842), suivis par Volkmuth à Bonn, Frings et Michelis à Paderborn, Mattes à Hildesheim, Ildephonse Sorg, etc. Ce système souleva de longues discussions dans les livres et les revues, surtout lorsque Clément, à Bonn (1853), s'appliqua à montrer l'opposition de la nouvelle théologie spéculative avec l'enseignement de l'Église. L'affaire était pendante à Rome ; et, le 8 janvier 1857, la congrégation de l'Index publia un décret confirmé par le pape, qui interdisait les écrits de Günther. Le 10 février, Günther se soumit pleinement à cette décision, et la plupart de ses disciples imitèrent son exemple ; quelques-uns seulement prétendirent que, le Saint-Siège n'ayant censuré aucune proposition en particulier, on pouvait encore soutenir les doctrines du maître. Pie IX, dans une lettre à l'archevêque de Cologne, du 15 juin 1857, déjoua cette échappatoire, en relevant les principales erreurs des écrits de Günther, et en défendant sévèrement de les enseigner.

Quant à Günther, il mourut dans la paix de l'Église et avec une piété édifiante (24 février 1863). S'il ne fut jamais hérétique, son système n'en est pas moins entaché d'hérésie et absolument rationaliste. Il part du doute méthodique de Descartes et se rattache aux principes de Hegel et de Schelling, tant de fois combattus. Son école prétendait qu'elle offre le seul moyen de combattre victorieusement le panthéisme, que Baader lui-même n'avait pas su éviter. Avec non moins d'audace elle se croyait de force à démontrer spéculativement les mystères du christianisme, et elle enseignait des erreurs également contraires à la foi et à la saine raison.

Système de Günther.

376. Le günthérianisme distingue une double révélation : la révélation primitive par la création, et la révélation secondaire par l'histoire. Si la dernière se nomme surnaturelle, elle ne l'est pas rigoureusement, car la raison peut démontrer *tous*

les dogmes par des raisons intrinsèques. Elle n'est pas nécessaire, mais plutôt superflue.

a) L'homme trouve en lui-même la clef pour ouvrir le sanctuaire du dogme fondamental du christianisme. La révélation dite surnaturelle n'est pas seulement requise pour compléter la révélation primitive, mais encore pour réformer les mœurs, pour s'affranchir de la coulpe et de la peine; son but est purement moral. Les mystères ne sont tels que dans un sens relatif; ils ne sont ni au-dessus de la raison ni incompréhensibles; ils ne sont inaccessibles qu'à la nature psychique, qui ne s'élève qu'à la conception, et non à l'esprit, qui pénètre jusqu'à l'idée. Pour l'esprit, la Trinité n'est pas plus un mystère que l'existence de Dieu. On peut aussi bien fournir la preuve positive des mystères de la foi que les justifier négativement; c'est avec l'idée qu'on doit les démontrer par des raisons intrinsèques. Les agents qui concourent à la formation des dogmes, sont l'Esprit-Saint et l'esprit humain : le premier fait en sorte que la vérité ne périsse point, mais qu'elle se développe; le second la développe, la saisit et se l'assimile. Le dogme est le résultat d'un développement scientifique; en progressant, il subit un changement : tel fut, au temps des Pères, le platonisme, et, sous la scolastique, l'aristotélisme, qui enseignait le dogme de l'émanation au lieu du dogme de la création. C'est ainsi que le catholicisme de Trente et le protestantisme forment deux extrêmes, qui se résoudront dans un troisième terme supérieur.

b) Chaque substance est une pensée de Dieu, et, par conséquent, quelque chose d'absolu dans l'absolu, avant comme après son passage à l'être. Le caractère absolu de l'esprit, caractère qui demeure après qu'il a été réalisé comme pensée divine, fonde la certitude qui est donnée à l'esprit avec la conscience de lui-même et d'où dérive toute autre certitude. C'est par le *moi* et dans le *moi* qu'il faut établir toute certitude.

c) Günther explique ainsi la Trinité : Tout être substantiel est réalité et il est *moi;* ce *moi* ne provient que du témoignage que l'être se rend à lui-même, c'est-à-dire, de la vie. Ce témoignage rendu à soi-même est la conscience de soi-même, qui s'élève au *moi* et arrive à la personnalité. Le principe primordial, qu'on ne peut ni séparer ni distinguer du

dehors, s'oppose lui-même à lui-même : de là une dualité relative, qui devient la *thèse* et l'*antithèse;* mais l'une et l'autre énoncent leur identité absolue par un troisième terme qui les égalise (*équithèse*). Ce troisième terme doit, comme les deux premiers, être une substance absolue. Günther ne dit point si la thèse, l'antithèse et l'équithèse n'ont lieu que dans la pensée divine (ce serait du sabellianisme), ou s'il entend que l'essence se répète (ce serait du trithéisme). L'unité en Dieu ne doit être conçue ni comme unité numérique (quantitative), ni comme unité formelle (générique), mais comme unité réelle (qualitative), comme identité.

d) Dans sa théorie de la création, Günther croit que Dieu n'a pas créé le monde librement, ni pour se glorifier lui-même, mais qu'il y a été contraint par son amour, et qu'il ne pouvait pas créer un autre monde que celui qu'il a réellement créé ; que la création est l'acte final par lequel Dieu se révèle lui-même ; que c'est par cet acte seulement que Dieu a conscience de sa puissance, qu'il augmente sa science et sa félicité.

e) Le dualisme d'esprit et de nature se rencontre dans la créature. L'esprit, en s'exerçant, devient tout intérieur et aboutit enfin à la pensée du *moi*. La nature, étant le contraire de l'esprit, doit toujours se répandre au dehors, se différencier, s'éparpiller; cependant, comme elle est être et vie, elle aspire à sortir de sa dispersion et à se recueillir en elle-même, mais n'y réussit jamais complètement. Le résultat de ce recueillement imparfait, c'est la conception (au lieu de l'idée), les notions vagues, qui appartiennent à l'âme de la nature : elle a conscience, mais non conscience d'elle-même; c'est dans l'homme, synthèse de l'esprit et de la nature, qu'a lieu le progrès par lequel la nature arrive à la conscience d'elle-même : l'homme est par conséquent un agent nécessaire dans l'organisme du monde ; c'est le *Toi* consommé de Dieu. Il y a dans l'homme deux substances pourvues de qualités différentes, l'esprit et la nature, reliées en une unité organique et formelle en vertu de l'égalité de leur forme vitale, qui est d'aspirer à la conscience. La *psyché* est une même substance avec la nature, parce qu'elle travaille à la concentration d'un seul et même principe. Cependant il faut distinguer l'esprit, l'âme et le corps, mais autrement que ne le faisait l'ancienne trichotomie.

f) L'état primitif de l'homme était l'état de pure nature (comme l'enseignait Baïus) ; il répondait à sa destination essentielle. Il fallait que sa liberté fût mise à l'épreuve, afin qu'en se décidant librement il atteignît à la plénitude de son *moi* par la conscience de lui-même. L'homme, en succombant à cette épreuve, a nié l'idée que Dieu avait de lui, et il a cessé d'être l'unité parfaite de l'esprit et de la nature. L'esprit a émancipé la nature et en a fait son propre tentateur.

Dans le péché originel, la volonté perverse, le penchant au mal est l'élément subjectif ; la volonté contrariée de Dieu, sa déplaisance, est l'élément objectif. L'un et l'autre constituent l'essence du péché originel, d'où résulte la coulpe, qui en est la forme. Le péché originel se transmet, parce que l'homme est un être générique produit par la génération, un tout organique, la souche et en même temps le représentant du genre humain du côté de son esprit. Par le péché, l'acte de la génération a été tellement assujetti à l'instinct aveugle, qu'il est essentiellement coupable. — L'auteur ne s'écarte pas moins de la doctrine catholique quand il traite de la Rédemption, de l'Incarnation et des deux natures en Jésus-Christ, de la justification et de la sanctification de l'homme, de l'eschatologie et des sacrements.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES Nos 375-376.

Günther, Vorschule zur speculativen Theol. des positiven Christenthums, Vienne, 1828; Süd und Nordlichter am Horizont der speculativen Theologie, 1832; Veregrins Gastmahl; Eurystheus und Herakles, 1843; Thomas a Scrupulis et autres, Günther et Pabst, Januskœpfe für Philosophie u. Theologie, 1834; Der letzte Symboliker — Juste Milieu — Günther und Veith, Lydia, philosophisches Taschenbuch, 1848-1854; Pabst, Gibt es eine Philosophie des positiven Christenthums? Der Mensch und seine Geschichte. Ueber Ekstase. Adam und Christus (1830-1835). — Mattes, Günther und sein Verhæltnisz zur neuen theol. Schule (Tüb. Quartalschr., 1844, III, p. 347 et suiv.); Schwetz, dans le Catholique, 1862, II, p. 305 et suiv., 423 et suiv., 574 et suiv.; Katschthaler, Zwei Thesen für das allgem. Concil, von Dr. Mayer, Ratisbonne, 1869 et suiv., 2 vol.; Denzinger, dans la Würzb. kath. Wochenschr., 1853, nr. 22 et suiv., p. 405 et suiv.; Roscovany, Rom. Pont., IV, p. 804 et seq.; Werner, p. 452 et suiv.; Clemens, Die speculative Theologie Günthers und die kath. Kirchenlehre; et : Offene Darlegung der Widersprüche der Günther'schen Speculation mit der kath. Kirchen-

lehre durch Prof. Knoodt (tous deux, Cologne, 1853). Autres ouvrages dans l'Alte und Neue Sion, dans l'Augsb. Postzeitung, dans la Tüb. Quartalschr., 1854, I et IV, Augsb. Allg. Zeitung, 1863, suppl., nr. 105-107.

Oischinger.

377. Parmi les antagonistes de Günther, on vit aussi paraître en 1849, à Munich, J.-H.-P. Oischinger, que Günther accusait faussement de trithéisme. Quant aux principes sur la foi et la science, Oischinger différait peu de lui. D'accord avec Günther sur le fond de la doctrine, il voulut seulement écarter son subjectivisme ou semi-idéalisme. Il partait de cette idée qu'il y a dans la connaissance trois agents différents : le sujet, l'objet et l'unité des deux ; ou bien : l'idéal, le réel et le formel. Or, disait-il, ce ternaire doit se retrouver dans le monde réel, parce que ce monde est nécessairement conforme à l'intelligence et renfermé en elle, parce que tout ce qui est dans le monde est harmonie, et que l'harmonie sans cette triade est impossible.

Dans l'application qu'il fait de ce ternaire sous les formes les plus diverses et dans tous les ordres d'idées, Oischinger aboutit à une théorie de la Trinité pleine de confusion ; elle frise le sabellianisme et plus encore le trithéisme. Il croyait que l'état primitif de l'homme était l'état de pure nature, et le péché originel un attentat contre la nature humaine. En rejetant la terminologie ecclésiastique, il défigurait les dogmes de la grâce et des sacrements.

Oischinger n'eut jamais le dessein de se séparer de l'Église. Il fournit encore d'autres travaux non philosophiques, et il ne cessa de combattre la scolastique, qu'il accusait d'être antichrétienne. Quand la Congrégation de l'Index eut interdit sa *Théologie spéculative de saint Thomas* (1858) et qu'il se fut soumis à ce jugement (19 avril 1859), Oischinger demanda des renseignements ultérieurs sur ses écarts. En 1869, il s'offrait encore à prouver devant le concile œcuménique que les scolastiques contredisent souvent les dogmes fondamentaux du christianisme. Épris des idées des philosophes modernes et engagé dans leur terminologie, il n'eut jamais une intelligence exacte des grands théologiens du moyen âge, et il ne fonda point d'école.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 377.

. Oischinger, Philosophie der Religion, Schaffhouse, 1849; die Günther'-sche Philosophie, ibid., 1852; Einheitslehre der gœttlichen Trinitæt, 1862. Cf. Denzinger, Kath. Wochensch., 1853, nr. 22, p. 408; nr. 46 et suiv., p. 877 et suiv., 993 et suiv. Sur d'autres ouvrages du même : Wirthmüller, dans Bonner theol. Lit.-Bl., 1869, nr. 25, p. 941 et suiv.

Frohschammer et Michelis.

378. Jacques Frohschammer, professeur de théologie, puis de philosophie à Munich, ne lui cédait guère par son opposition contre la scolastique. En 1854, il prit la défense du générationisme contre le créationisme, et soutint que les dogmes, une fois donnés par l'histoire, sont l'objet de la philosophie; que la philosophie, comme la science en général, est absolument indépendante de la révélation et de l'autorité de l'Église. Dédaignant tous les avertissements de l'Église, foulant aux pieds les censures portées contre ses écrits (11 décembre 1862), il tomba de plus en plus dans le pur naturalisme et ne tint aucun compte des enseignements de l'Église.

Frédéric Michelis, professeur à Braunsberg, n'entendait pas aller aussi loin; il se proposait, notamment dans sa revue intitulée : *Nature et Révélation*, de tirer parti de ses études sur les sciences naturelles pour défendre les documents de la Bible. Il insistait sur la nécessité de bien entendre Platon dans le texte primitif, combattait la scolastique à ce point de vue et sous d'autres points de vue encore, principalement dans sa polémique contre le P. Kleutgen. Quoique adversaire de Günther, il se rapprochait souvent de ses doctrines et de celles de Baader. La philosophie théosophique, la philosophie de la nature et la philosophie du langage étaient pour lui les bases fondamentales de l'intelligence des vérités transmises par la révélation; sa pensée philosophique reposait essentiellement sur une base des temps modernes. C'est ainsi que, même avant sa révolte formelle contre l'autorité de l'Église et du Saint-Siège (1870), avant de s'être fait prédicateur ambulant et « curé vieux-catholique », il avait déjà défiguré le dogme. Il en vint enfin à soutenir que la transsubstantation et autres dogmes étaient le résultat d'une fausse intelligence de la vérité biblique. Dans sa colère contre le pape, il poussa la folie jusqu'à le traiter d'hérétique.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 378.

Frohschammer, Ueber den Ursprung der Menschenseelen, Munich, 1854; Einleitung in die Philosophie, ibid., 1858; puis la revue « Athenæum », surtout Ueber die Freiheit der Wissenschaft, — über das Recht der Philosophie und der Scholastik, Munich, 1863, etc.; Roscovany, Rom. Pont., IV, 458; Catholique, 1863, I, p. 385 et suiv.; II, p. 1 et suiv., 178 et suiv.; D. Becker, die Freiheit und das Recht der neueren Philosophie beleuchtet, Spire, 1863. Michelis, Kritik der Güntherschen Philosophie, Paderborn, 1854; die Philosophie Platons nach ihrer inneren Beziehung zur geoffenbarten Wahrheit, kritisch aus den Quellen dargestellt, Munich, 1859, II[e] part.; Bemerkungen zu der durch P. Kleutgen vertheidigten Philosophie der Vorzeit, Frib., 1865. — Cf. Becker, Das philosophische System Platons in seiner Beziehung zum christl. Dogma, Fribourg, 1862; C. Werner, Gesch. der kath. Theologie, p. 626-628.

Autres controverses.

379. Cette fausse persuasion qu'en dehors des dogmes proprement dits il y a dans l'Église une complète liberté de doctrines et d'opinions; qu'on peut attaquer à loisir, sans mériter les censures ecclésiastiques, tout ce que l'Église n'a pas défini comme une vérité dogmatique, a provoqué une multitude d'écarts. Cette opinion, condamnée par Pie IX le 21 décembre 1863 (voy. *Syllabus*, prop. XXII), on l'étayait volontiers de cet adage de saint Augustin : « Dans les choses nécessaires (conscience), unité (foi); dans les choses douteuses, liberté; en toutes choses, charité. » Il est devenu la devise du catholicisme libéral. Malheureusement, il ne se trouve pas dans les œuvres authentiques du saint docteur; il appartient probablement à un controversiste du seizième siècle. Il se prête aisément à de fausses interprétations[1], ainsi qu'on le vit après que deux autres professeurs de Munich eurent été condamnés par la congrégation de l'Index : Huber, à cause des erreurs répandues dans son *Scot Érigène*, et Pichler, pour s'être permis des accusations injustes contre l'Église romaine, en lui imputant surtout d'être la cause du schisme grec[2]. Ils propagèrent contre cette congrégation les propos les plus

[1] Nardi, dans *l'Univers* du 7 janv. 1877. — [2] Pichler (mort en 1874) fut plus tard condamné en Russie pour avoir volé des livres.

offensants et les plus passionnés. Pie IX les repoussa à diverses reprises, notamment le 11 décembre 1862, dans sa lettre à l'archevêque de Munich (*Syllab.*, prop. XII). Il réprouva également les attaques contre les principes et la méthode des anciens scolastiques dans la manière de traiter la théologie (prop. XIII), encouragea les efforts qu'on faisait pour ramener les esprits à la doctrine de saint Thomas et des autres grands théologiens du moyen âge, et combattit avec un succès décisif les aberrations partielles dans la doctrine.

« C'est une conviction généralement répandue dans tout l'univers catholique, que la vraie théologie, la vraie méthode théologique ne sont plus à découvrir; mais qu'on doit développer la science sacrée sur les bases solides posées par les Pères et les grands théologiens, en utilisant tous les résultats certains et avérés des récentes investigations[1]. »

Les égarements dont nous parlons concernaient surtout les rapports mutuels de la science et de la foi, du naturel et du surnaturel. Par son décret sur la foi catholique, le concile du Vatican a formulé dans les termes les plus clairs les principes qui doivent servir de règle à la science ecclésiastique, et par sa décision sur le magistère enseignant il a écarté les doutes inquiétants qui depuis les quatre derniers siècles étaient nés en partie des circonstances du temps, ou avaient pris la première place par suite d'influences étrangères artificiellement provoquées.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 379.

Coutre le pamphlet : Die rœm. Indexcongregation und ihr Wirken, Munich, 1863, voyez trois articles dans le Catholique, 1864, t. I; Heymans, De eccl. librorum aliorumque scriptorum prohibit. disciplina disquis., Brux., 1849; J.-M.-Jos. Baillès, ancien évêque de Luçon, la Congrégation de l'Index mieux connue et vengée, Paris, 1866 ; de Moy, dans Archiv für K.-R., XI, p. 174 et suiv.; Chilianeum, 1864, t. IV, p. 252 et suiv. Sur les controverses touchant la foi et la science, voy. Werner, p. 499 et suiv.; sur la scolastique, voy. la magistrale encyclique de Léon XIII *Æterni Patris*, du 4 août 1879.

Assemblée de Munich.

380. Avant ces décisions de l'autorité, toutes les tentatives de conciliation et d'accommodement devaient échouer. Cette

[1] Heinrich, *Théol. dogmat.*, I, 127.

réflexion s'applique à l'assemblée des savants convoqués à Munich dans l'automne de 1863, sur l'invitation de Dœllinger : non seulement elle ne fut pas approuvée partout (Tubingue refusa d'y prendre part), mais elle ne fut ni décisive dans ses résultats ni exempte de dissentiments. Le président, dans son discours d'ouverture, représenta l'opinion publique comme un pouvoir exceptionnel à côté des puissances ordinaires de l'Église, pouvoir analogue au ministère que les prophètes juifs remplissaient à côté du sacerdoce régulier. Le même président émit également une foule d'autres idées aventureuses. Des attaques dirigées contre les représentants des principes du Saint-Siège devaient éveiller de nouvelles inquiétudes, surtout si on les rapprochait de celles qui avaient lieu ailleurs, entre autres dans le *Vade-mecum*, dont la seconde édition parut à Giessen en 1860, sous le nom de Christian Francke; dans les nombreux articles publiés contre *le Catholique* par la *Gazette d'Augsbourg* et par d'autres feuilles.

Pie IX, dans sa lettre à l'archevêque de Munich (11 décembre 1862), déclara que ces sortes de réunions ne pourraient plus avoir lieu désormais que sous des conditions déterminées; et, comme plusieurs trouvèrent ces conditions inacceptables, les réunions furent interrompues. A l'occasion de l'assemblée générale des catholiques tenue à Wurzbourg, soixante-trois savants catholiques signèrent, le 13 septembre 1864, à l'instigation du professeur Dr Denzinger, une adresse à Pie IX, dans laquelle ils témoignaient de leur soumission absolue au Saint-Siège; elle fut suivie, le 20 octobre, d'un bref élogieux. Sans s'inquiéter du reproche que leur faisaient leurs adversaires de se comporter en esclaves, de sacrifier la « liberté de la science », de se précipiter dans le romanisme, etc., — ainsi qu'on l'entendait repéter par les théologiens libéraux, dont un petit nombre, comme Léopold Schmid à Gieszen (1867), déclarèrent qu'ils sortaient de « l'Église romaine », tandis que d'autres y demeurèrent pour continuer à marcher dans leur voie, — les théologiens fidèles à l'Église ne pouvaient que déplorer l'aveuglement avec lequel des hommes d'ailleurs bien doués et méritants entendaient rester catholiques sans le pape et contre le pape.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 380.

(Gams) Verhandlungen der Versammlung kath. Gelehrten in München vom 28 sept. bis 1 oct. 1863, Ratisbonne, 1863, surtout p. 47; Catholique, 1864, II, p. 95 et suiv., 196 et suiv.; Augsb. Allgem. Zeitung, 12 oct. 1863; Michelis, Kirche oder Partei? Münster, 1864; die Kirche und die Versammlung kath. Gelehrten, Mayence, 1864; Michelis, Parergon an die Adress. des Mainzer Katholiken, Braunsb., 1865; J. Hergenrœther, Kirche und nicht Partei, Würzb., 1865. — Vade-mecum, oder die rœmisch-kath. Lehre von der Anthropologie für angehende Theologen von Christian Franke, Gieszen, 1860; Lettre pontificale du 11 déc. 1862; Chilianeum, t. V, p. 235, ibid., p. 463-468; mon article sur l'assemblée des savants catholiques, et, p. 417-419, l'adresse au Saint-Père avec la réponse du pape; Léopold Schmid, Ultramontan oder katholisch? Voy. Augsb. Allgem. Zeitung, Hauptblatt du 26 mars 1867.

Les Églises nationales.

Église catholique française. — Helsen.

381. Les tentatives pour élever des Églises nationales à côté de la grande Église catholique devaient, favorisées par une foule de circonstances, se multiplier de nos jours, sans arriver toutefois à de sérieux résultats. En France, Ferdinand-François Chatel, né en 1795, vicaire de la cathédrale de Moulins, puis curé et aumônier du deuxième régiment des grenadiers de la garde royale, collaborateur du journal *le Réformateur ou Écho de la religion et du siècle,* avait perdu sa place pendant la révolution de Juillet et s'était vu repoussé de plusieurs évêques: il fonda une « Église française catholique ». Elle n'était que française, parce que le culte s'y célébrait dans cette langue; elle était catholique, parce qu'elle conservait plusieurs cérémonies du catholicisme.

Après s'être déchaînés avec violence, lui et plusieurs de ses associés, contre l'épiscopat, Chatel inaugura le nouveau culte dans sa résidence de Paris au mois d'août 1830. Le nombre de ses partisans s'étant accru, il transféra l'assemblée dans un autre local, et lui trouva enfin un siège définitif au numéro 59 de la rue du Faubourg-Saint-Martin, le 15 janvier 1831. La raison, disait Chatel, est la règle fondamentale de la conviction

dans les choses de la foi. Il professait un rationalisme superficiel et antichrétien, et variait souvent dans ses dogmes et ses réformes. En entrant dans son dernier temple, sur lequel il plaça cette inscription : « Au Dieu unique et non pas trois », il rejeta la divinité de Jésus-Christ, qu'il acceptait précédemment. Dans son Catéchisme, il appelait Jésus, comme le fils de tout autre homme, le fils distingué de Joseph et Marie ; il conservait les sept sacrements, tout en les considérant comme des cérémonies purement symboliques, tolérait la confession auriculaire et la recommandait surtout aux enfants. Il rejetait la primauté du pape, l'infaillibilité de l'Église, le droit d'excommunier, le célibat, l'usage de la langue latine dans le culte, les droits d'étole. Il composa un Missel français, et célébra la messe en chasuble et en observant la plupart des cérémonies. Tous les ans, il publiait un mandement de carême qui commençait par ces mots : « Ferdinand-François Chatel, premier évêque (primat) de l'Église de France par l'élection du peuple et du clergé. »

La hiérarchie qu'il projetait, devait se composer d'un patriarche, d'un vice-patriarche, d'évêques, de prêtres et de diacres. Il cherchait à captiver la populace des villes par le dogme de la souveraineté du peuple, par un service funèbre en mémoire de Napoléon, par le titre de culte de la Raison ; il prêchait aux ouvriers des fabriques, aux domestiques et aux servantes, sur les glorieux faits d'armes des peuples païens, sur leurs constitutions libérales, sur l'imposture des prêtres. En 1835, il annonça des discours sur l'émancipation des Juifs et le suicide, contre la peine de mort et la papauté. Mais la nouvelle religion cessa bientôt d'être à la mode, et devint un objet de raillerie. Chatel fut ridiculisé sur les petits théâtres populaires. Rome n'attacha pas même assez d'importance à cette comédie pour lancer contre son auteur une excommunication; l'abbé Auzou, son théologien, se sépara de lui, et en 1842 le gouvernement ferma son local, devenu presque désert.

Sur ces entrefaites, Chatel s'était réfugié dans l'ordre des Templiers, loge de francs-maçons qui, depuis la révolution de Juillet, se donnait pour l'Église primitive, non nationale mais cosmopolite. Elle n'excita qu'une curiosité éphémère. Chatel (mort en 1857) publia en dernier lieu, à Bruxelles, un journal qui cessa bientôt de paraître.

En Belgique, l'abbé Helsen, suspendu pour son immoralité, essaya de fonder, dans le local de la loge des francs-maçons de Bruxelles, une « Église catholique apostolique » ; mais il attira peu de fidèles, et reçut de la Chambre des députés, à laquelle il avait demandé des secours en argent, un refus méprisant. Il se convertit avant de mourir et rentra dans le giron de l'Église (14 novembre 1842).

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 381.

Kunstmann, Mittheilungen über die Secte des abbé Chatel (Freib. Ztschr. für Theol., t. III, p. 55 et suiv.) ; Catéchisme à l'usage de l'Église cathol. française, par l'abbé Chatel, Paris, 1831 ; Réforme radicale, nouv. Eucologe à l'usage, etc., 1835 ; Chatel, Profession de foi de l'Église cath. fr., 1831 ; le Code de l'humanité, 1838 ; Sur l'éducation anti-sociale des séminaires, des frères ignorantins et des couvents, 1838 ; Tüb. Quartalschr., 1832, p. 198 et suiv. ; Géramb, Voyage à Rome, p. 50. ; Ami de la religion, 17 févr. 1857, n. 6117, p. 410 et seq. ; Scheeben, Period. Bl., III, 1874, p. 9 et suiv. ; Biographie de M. l'abbé Chatel, 2e édit., Paris, 1857 ; Manuel des chevaliers de l'ordre du Temple, 3e éd., Paris, 1825 ; Leviticon, Paris, 1831 ; J. R., Recherches sur les templiers, Paris, 1835. Sur l'abbé Helsen, voy. Bonner Zeitschr. für Philos. und kath. Theologie, livrais. IX, p. 187 et suiv.

Catholiques allemands.

382. En Allemagne, l'idée d'une Église nationale, mise en avant par Wessenberg, Werkmeister et Koch, continuait de hanter l'imagination d'une foule de théoriciens et d'hommes d'État ; cependant les tentatives d'exécution n'eurent lieu que plus tard. Du 18 août au 6 octobre 1844, un pèlerinage ayant attiré à Trèves un million d'hommes qui allaient y vénérer la robe sacrée du Sauveur, un prêtre silésien suspendu, Jean Ronge, adressa à l'évêque de Trèves Arnoldi (mort en 1864) une lettre arrogante et niaise, dont la presse libérale et protestante prit occasion pour insulter le pape, le sacerdoce catholique et les pratiques de la religion. Ronge, quoique dépourvu de toute capacité, fut bientôt célébré comme un second Luther, comme un grand réformateur. Il obtint dans plusieurs villes des triomphes passagers ; il fonda à Breslau une nouvelle société religieuse qui n'admettait que deux sacrements, et dont

le culte, célébré même dans les auberges, se composait de sermons rationalistes et de chants maçonniques.

Un autre prêtre, admonesté pour sa conduite immorale, Czerski, fonda à Schneidemühl, dans le grand-duché de Posen, une secte protestante dans son principe, mais qui singeait le catholicisme dans ses cérémonies, surtout dans l'administration des sacrements. Elle avait au moins ce mérite de ne pas afficher le nihilisme religieux. Au « concile » de Leipsig, Czerski entra en relation avec Ronge et adhéra à un symbole qui niait la plupart des dogmes positifs. Ils appelèrent leur société « Église allemande catholique ». Elle se composait de quelques prêtres, la plupart incultes et en rupture avec la loi du célibat, de laïques catholiques en apparence, mais qui depuis longtemps avaient déserté l'Église, d'un petit nombre de protestants, et de cette cohue de gens qui se passionnent pour toute nouveauté. Plusieurs prédicateurs protestants livrèrent leurs églises aux « catholiques allemands », et divers gouvernements, en particulier celui de Prusse, leur prodiguèrent leurs faveurs ; des savants mêmes, comme Gervinus, leur prédirent un brillant avenir.

Cependant l'espoir de voir les catholiques d'Allemagne se détacher du centre de l'unité et abandonner leur vieille croyance pour le catholicisme allemand, cet espoir fut déçu. Ce mouvement fut plutôt nuisible qu'avantageux au protestantisme : car les protestants, « amis de la lumière », revendiquèrent aussi pour eux-mêmes la liberté qu'on accordait aux « dissidents catholiques », et achevèrent de compromettre l'existence des différentes Églises évangéliques. En 1848, lorsque Ronge et son associé Doviat transportèrent leur révolution religieuse sur le terrain de la politique et favorisèrent les tendances communistes, les gouvernements cessèrent de les appuyer; des mesures sévères furent prescrites, et les gouvernements leur retirèrent l'approbation partielle qu'ils leur avaient accordée.

La secte marchait de plus en plus à sa décomposition, et le nombre des communautés allemandes catholiques baissait à vue d'œil ; Ronge lui-même, autrefois si exalté, tomba dans un profond mépris. « L'Association de la réforme religieuse », fondée par lui et par Czerski en 1863, trouva très peu de partisans. Au milieu de leur existence précaire, ils essayèrent de déployer

leur activité dans différentes localités. Non seulement Ronge fut condamné (7 mai 1872), à Francfort-sur-Mein, à une amende pécuniaire et à la prison, mais sa propre communauté lui conseilla de chercher ailleurs une autre sphère d'action. Raillé sous le nom d' « apôtre de la maison de vinaigre », il mena une vie extrêmement misérable.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 382.

Contre le projet de Wessenberg, l'évêque consécrateur Zirkel, de Wurzbourg : Die deutsch-kath. Kirche oder Prüfung eines Vorschlags zur neuen Begründung derselben, Mayence, 1818; puis Frey et Gærtler, C. Werner, p. 356 et suiv.; Roscovany, Rom. Pont., t. IV; J. Marx, Gesch. des heil. Rockes in der Domkirche zu Trier, Trèves, 1844; die Austellung des heil. Rockes, ibid., 1845; (J. v. Hommer) Gesch. des heil. Rockes (Bonner Zeitschr. für Philosophie und kath. Theologie, 1838, II, p. 192); A. J. Binterim, Zeugnisse für die Aechtheit des heil. Rockes, Düsseldorf, 1845; J. Gœrres, die Wallfahrt nach Trier, Ratisbonne, 1845; Clemens, Der heil. Rock zu Trier und die protest. Kritik, Coblenz, 1845; Hansen, Aktenmæszige Darstellung wunderbarer Heilungen, die zu Trier sich ereignet, Trèves, 1845. Dans le sens opposé : Gildemeister et Sybel, Der heil. Rock zu Trier und die zwanzig anderen heil. ungenæhten Rœcke, Histor.-krit. Untersuchung, Düsseldorf, 1844; (Licht) Kath. Stimmen gegen die Triersche Ausstellung, Francf., 1844; Heil. Rock-Album, eine Zusammenstellung der wichtigsten Aktenstücke, Briefe, etc., Leipzig, 1845; Jean Ronge, Rechtfertigung, Iéna, 1845; Zuruf von J. Ronge (sans indication de lieu d'impression); Die kath. Kirchenreform, Monatschrift, ed. von Maurit. Müller, unter Mitwirkung von J. Czerski und J. Ronge, Berlin, 1845 et suiv.; Materialien zur Gesch. der christ-kath. Kirche unter Mitwirkung sæmmtlicher Gemeinden, Berlin, 1845 et suiv.; Joh. Czerski, Rechtfertigung meines Abfalles von der rœm. Hofkirche, Bromberg, 1845; Offenes Glaubensbekenntnisz der christ-apost. Gemeinde zu Schneidemühl, Stuttg., 1844; Gervinus, die Mission der deutschkatholiken (Heidelberg); Eduin Bauer, Fortbildung der deutschkath. Kirche (Meiszen); F. Schuselka, Die neue Kirche und die alte Politik (tous en 1845). Contre : das schlesische Kirchenblatt de J. Sauer et les autres feuilles catholiques; Arm.-Frei, der Kathol. und Joh. Ronge, Breslau, 1844; Fr. v. Florencourt, Fliegende Blætter über die Fragen der Gegenwart, nr. 2, Leipzig, 1845; K. Witte, Der heil. Rock, Ronge und Czerski, Breslau, 1845; Hist.-pol. Bl., t. XIV, p. 561 et suiv., 623, 674 et suiv.; t. XV, p. 97, 191 et suiv.; t. XVI, p. 1 et suiv., 50 et suiv.,

121 et suiv., 697 et suiv.; t. XVII, p. 53, 146, 301, 353, 770 et suiv.; t. XVIII, p. 193 et suiv., 624 et suiv.; F. Kampe, Gesch. der relig. Bewegung der neueren Zeit, Leipzig, 1860, 4 vol.

Vieux-catholiques.

383. Comme le nom de « catholiques allemands » était tombé dans un profond discrédit, les opposants du concile du Vatican prirent le titre de « vieux-catholiques ». Ce parti renferme, il est vrai, un grand nombre d'hommes meilleurs et plus capables que celui des « catholiques allemands », mais il est également imbu des principes fondamentaux du protestantisme : il préfère ses vues particulières à l'autorité de l'Église, nourrit une haine invétérée contre le Saint-Siège, s'appuie principalement sur le pouvoir civil, et aspire avec son secours à fonder une Église nationale.

Dœllinger, avant et pendant le concile du Vatican, avait soulevé une vive agitation contre la définition de l'infaillibilité du pape, et avait reçu des lettres d'adhésion de plusieurs docteurs d'université, dont la plupart n'étaient pas théologiens. Il fut d'abord le chef de l'opposition, qui sembla vouloir se contenter de nier seulement la décision du 18 juillet 1870 et l'autorité œcuménique du concile du Vatican. Dans l'espoir d'animer encore davantage à la résistance les évêques qui, à Rome, s'opposaient à la définition, il prépara à Munich, au commencement de juillet, de concert avec Schulte, professeur à Prague, etc., une déclaration où il leur assurait l'appui de la « science allemande » ; mais les évêques trompèrent, par la fidélité à leur devoir, les espérances qu'on fondait sur eux; ceux qui se réunirent à Fulde, comme ceux qui rentrèrent dans leurs diocèses, exhortèrent le clergé et le peuple à se soumettre au concile du Vatican, et réfutèrent différentes objections.

Le 14 août, une réunion eut lieu à Kœnigswinter contre le concile œcuménique, et une autre le 27 à Nuremberg, composée de quatorze professeurs (Dœllinger, Friedrich, Reischl de Munich, Langen, Reusch, Knoodt de Bonn, Reinkens, Baltzer, Weber de Breslau, Michelis de Braunsberg, Schulte de Prague et trois autres). Ils lancèrent une protestation, à laquelle d'autres savants adhérèrent successivement. Une assemblée d'en-

viron six cents ecclésiastiques et laïques réunis le 12 octobre à Fulde, près du tombeau de saint Boniface, repoussa cette protestation, et envoya au Saint-Père une adresse pour lui exprimer ses regrets de la violence qu'il subissait dans Rome même, par suite de l'invasion de ses ennemis. Elle déplorait aussi les menées des adversaires du concile, qui osaient déjà traiter de parti néo-catholique les fidèles soumis à l'Église et à ses décisions, prétendaient, à la façon des anciens donatistes, que la vieille et pure doctrine ne se trouvait que chez eux, et, à l'exemple de tous les hérétiques, soumettaient à l'examen de ceux qui cherchent leur sagesse en eux-mêmes ce qu'il avait plu de décider au Saint-Esprit et à l'assemblée des évêques successeurs des apôtres.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 383.

Voy. ci-dessus, § 124 et suiv. Pachtler, Die deutsche Nationalkirche (Laacher Stimmen, 1871, livrais. I); H. Rolfus, Kirchengeschichtl. in chronologischer Reihenfolge von der Zeit des vaticanischen Concils, Mayence, 1877 et suiv., 2 part.; Dœllinger, Erwægungen für die Bischœfe des Concils, oct. 1869; Erklærung über die neue Geschæftsordnung des Concils vom Mærz 1870; Einige Worte über die Unfehlbarkeitsadresse (Augsb. Allg. Zeitung, 21 janv. 1870, Hauptblatt). Là-dessus (Huber et Gen.) der Papst und das Concil von Janus, Leipzig, 1869 (Remaniement des articles publiés dans la « Gazette universelle d'Augsbourg » sous ce titre : le Concile et la Civiltà, mars 1869). Après des renseignements reçus de Rome par Friedrich et autres, les articles de la « Gazette universelle » sur le concile furent remaniés et enrichis d'observations piquantes (plus tard : Quirinus, Lettres du concile (en allem.), Munich, 1870). Le « Mercure du Rhin », publié à Cologne depuis 1869 et à Munich depuis le 1er juillet 1872, sous le titre de « Mercure allemand », soutenait la même cause. Friedberg, Sammlung der Actenstücke zum vatican. Concil, Tubingue, 1872; Augsb. Allg. Zeitung, 1869 et suiv.; Archiv für kath. K.-R., 1870 et suiv.; Scheeben, Periodische Blætter, Ratisbonne, chez Pustet, 1869 et suiv.; Das œkumen. Concil von den Vætern S. J. in Laach (Frib.), avec indication des ouvrages; Münchener Protest, dans le Catholique, sept. 1870 (avec réfutation); die Wallfahrt nach Fulda zum Grabe des hl. Bonifacius, Amtlicher Bericht, Fulda, 1870; Lettre pastorale de l'évêque de Ratisbonne, 29 sept. et oct. 1870, 25, 28 mai 1871; de l'évêque d'Eichstætt, de mai 1871.

Dœllinger, Friedrich, Huber, Schulte, etc.

384. Invités par l'archevêque de Munich à s'expliquer sur leur position à l'égard du concile du Vatican, Dœllinger (28 mars 1871), Friedrich et Huber déclarèrent nettement qu'ils le rejetaient. L'excommunication majeure fut lancée contre les deux premiers. Une assemblée de néo-protestants, réunie dans la salle du muséum de Munich (10 avril), pria le roi d'écarter et d'interdire par tous les moyens possibles la doctrine de l'infaillibilité, « dangereuse pour l'État », et organisa un comité pour le « mouvement de la réforme catholique ». A la Pentecôte eut lieu une nouvelle assemblée, à laquelle participèrent des étrangers appartenant au même parti (Reinkens, Schulte, etc.). Elle résolut de tenir un congrès à Munich.

Une conférence préparatoire eut lieu au mois d'août, sous la présidence du juriste Windscheid. Le congrès fut tenu à Munich du 22 au 24 septembre 1871. Schulte occupa la présidence d'honneur; Windscheid et Keller, de Aarau, membres du conseil national, furent nommés vice-présidents d'honneur. Il y avait dans l'assemblée des Anglais, des Français, des Hollandais, des Russes, des Américains. Les nombreux discours qui furent prononcés, roulaient sur ce programme que les « vieux-catholiques » étaient de véritables membres de l'Église catholique, que les censures portées contre eux étaient nulles, qu'il fallait rejeter les doctrines du Vatican, et que l'Église d'Utrecht était parfaitement orthodoxe. Ils annoncèrent qu'ils allaient travailler à la réforme de l'Église, préparer les voies à la réunion de l'Église grecque orientale et de l'Église russe, procurer une position plus digne au bas clergé, mettre un terme à l'action des jésuites, funeste au bien général.

Les opinions très diverses qui furent émises, n'empêchèrent pas, comme on le comprend, l'unanimité contre le pape et l'« ultramontanisme ». Les uns voulaient que les églises leur appartinssent exclusivement; d'autres (comme Kaminski) déclaraient qu'ils n'en avaient pas besoin, que le monde entier était leur église. Les uns demandaient qu'on formât des pa-

roisses particulières avec une organisation distincte; Dœllinger, au contraire, trouvait ce projet périlleux : il ne faut pas, disait-il, ériger autel contre autel et s'imprimer ainsi la flétrissure d'une secte ; mais il fut vaincu par la majorité. Le même coryphée croyait aussi que les évêques et les prêtres infaillibilistes continuaient d'appartenir à l'Église, qu'ils étaient des représentants légitimes de l'autorité ecclésiastique; tandis que Nittel les considérait comme exclus de l'Église; de Florencourt les tenait pour une société hérétique, et Volk partageait son avis. D'un côté, Schulte disait : « Notre foi est la même après comme avant le 18 juillet 1870 » ; d'autre part, Munzinger de Berne déclarait : « Nous ne faisons pas seulement de l'opposition contre tel dogme en particulier, mais encore contre tout l'esprit qui souffle de Rome depuis des siècles. » Huber, sans se soucier du concile de Bâle, rejetait ouvertement le dogme de l'Immaculée Conception ; et d'autres, comme Michelis, suivirent son exemple. Tous ne montrèrent pas la loyauté de Thomas Braun, prêtre excommunié de Passau, qui se trouvait également présent. On s'inquiétait peu de l'exactitude du langage dogmatique. Les tendances les plus diverses étaient représentées par Overberg, d'Angleterre, depuis longtemps apostat ; par le fameux Aloys Antoine, de Vienne ; par Lutterbeck, de Gieszen, partisan de Baader ; par les jansénistes hollandais et plusieurs autres.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 384.

Actenstücke des Ordinariats München betr. das allg. Concil, Ratisb., 1871 et suiv.; Augsb. Allg. Zeitung, 1870, nr. 361 et suiv. ; Stenographischer Bericht über die Verhandlungen des Katholikencongresses vom 22-24 sept. 1871 in München. Mit einer historischen Einleitung und Beilagen, Munich, 1871. Critique : Laacher Stimmen, 1871, I, p. 18 et suiv., et dans Scheeben, Periodischen Blættern, même année. Cf. encore B. Feszler, Die wahre und die falsche Unfehlbarkeit der Pæpste ; et : das Vatican. Concilium, dessen æuszere Bedeutung und innerer Verlauf (tous deux, Vienne, 1871).

Le clergé vieux-catholique.

385. Tandis que Dœllinger, nommé recteur de l'université pour l'année 1872, s'abstenait des fonctions du sacerdoce, Friedrich officiait dans l'église de Gasteig, concédée par le

magistrat de Munich, dans diverses autres localités, et même dans des diocèses étrangers, en qualité de « curé vieux-catholique universel ». Le professeur Meszmer; Renftlé, curé de Mehring, maintenu dans sa charge par le gouvernement (27 fév., 13 juillet 1871), quoique suspendu par l'évêque d'Augsbourg; les prêtres Gallus Hosemann et Antoine Bernard, excommuniés en 1871, fonctionnaient comme curés « vieux-catholiques ».

Le ministère d'État ayant déclaré qu'il demeurerait neutre, Henri Loos, archevêque janséniste d'Utrecht, donna la confirmation en Bavière (juin et juillet 1872). La réponse du ministère à une interpellation des Chambres (14 octobre 1871) fut entièrement dans le sens du *Mercure du Rhin,* organe des « vieux-catholiques », et la plainte de l'évêque d'Augsbourg dans l'affaire de Renftlé, qui mit souvent dans l'embarras ceux de ses paroissiens demeurés fidèles à l'Église, fut écartée à la Chambre des députés, par suite de l'égalité numérique des suffrages (27 janvier 1872).

Dans le diocèse de Spire, le prêtre Pierre Kühn fut excommunié pour avoir nié le dogme de l'infaillibilité. L'archevêque de Bamberg ayant demandé l'autorisation du gouvernement pour publier les décrets du Vatican et obtenu un refus, les évêques demandèrent au roi (5 mai 1871) la suppression du *placet.* Le ministère fit une réponse négative, et les évêques réclamèrent avec énergie.

A Bade, le ministre Jolly (9 mars 1872) déclara qu'il protégerait les ecclésiastiques et les paroisses antiinfaillibilistes. Par suite de cette protection, les catholiques furent obligés de céder des églises et des établissements religieux à la nouvelle secte, qui fut encore favorisée plus tard par la législation.

En Prusse, l'archevêque de Cologne eut à sévir contre plusieurs professeurs et contre Tangermann, curé d'Unkel; l'archevêque de Breslau, contre un grand nombre de prêtres. A Braunsberg, le professeur Michelis, excommunié, faisait depuis 1871 des courses en Allemagne et en Autriche, comme prédicateur du vieux-catholicisme; Wollmann, qui enseignait la religion au gymnase en qualité de vieux-catholique, fut soutenu par le gouvernement. Son excommunication fut imputée à crime à l'évêque d'Ermland, malgré les observations de celui-ci et les réclamations de tout l'épiscopat prussien. L'évêque fut

privé de son temporel (25 septembre 1872), et tout recours à la justice lui fut fermé.

Vint ensuite la suspense, par le ministère de la guerre, de l'évêque aumônier Namzanowski (28 mai 1872), suivie d'une foule de mesures vexatoires contre les catholiques soumis au concile du Vatican. Leurs adversaires, notamment Schulte, ne cessaient de les dénoncer aux autorités civiles comme des ennemis du gouvernement. Cependant le nouveau parti « dévoué à l'État », malgré ses efforts de plus en plus actifs pour fonder une Église nationale, n'arriva pas, contrairement aux espérances de Dœllinger, à recruter des « milliers de membres parmi le clergé ». Dans le nouvel empire d'Allemagne, en 1872, le nombre des prêtres protestants-catholiques ne s'élevait qu'à vingt-huit, et quelques-uns sortirent plus tard de la secte, comme Bernard (mort en 1873 à Tubingue). Baltzer, d'abord hermésien, puis günthérien, et finalement vieux-catholique, mourut à Bonn en 1871, sans s'être réconcilié avec l'Église.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 385.

Archiv für kath. K.-R., t. XXVI, p. 128 et suiv., 144 et suiv.; t. XXVII, p. 29 et suiv., 50 et suiv.; Vering, Droit canon, p. 75 et suiv., n. 436. — Augsb. Postzeitung, 1872, nr. 6; Huhn, eine Ministerantwort im Lichte der Wahrheit, Frib., 1871; Strodl, Zwei Sendschreiben an Se. Excellenz Hrn. v. Lutz; le même, die Verletzung der Staatsverfassung Bayerns durch den k. b. Minister v. Lutz (tous deux à Frib., 1872). Der Conflict zwischen Staat und Kirche in Bayern; Die ministerielle Antwort auf die Herz'sche Interpellation (tous deux, Ratisb., 1872); Haffner, Die kath. Kirche nach der Erklærung des k. b. Staatsministeriums, Mayence, 1872. Sur Bade, voy. Vering, Droit canon, p. 194 et suiv., 207, 436. Archiv, t. XXVII, p. 135; Officielle Actenstücke über die Kirchenfrage in Baden, Frib., 1874 et suiv. Sur la Prusse, Vering, p. 81 et suiv., 435 et suiv.; Archiv für K.-R., t. XXVI, p. 57, 81 et suiv.; t. XXVII, p. 15 et suiv.; t. XXVIII, p. 40 et suiv., 67 et suiv.; Franz, S. Baltzer, Breslau, 1873.

Deuxième congrès des vieux-catholiques.

386. Le deuxième « congrès des vieux-catholiques », réuni à Cologne (septembre 1872), comptait de nouveau parmi ses membres des anglicans, des Russes et des membres de l'Association protestante, parmi lesquels Bluntschli, fort respecté de

Schulte. Cette fois encore, on se disputa sur la question de savoir s'il fallait rejeter l'épiscopat « infaillibiliste », ou le reconnaître avec certaines restrictions, ainsi qu'on l'avait fait auparavant. Il y eut combat entre la tendance positive et la tendance radicale : Maassen, de Vienne, et autres prétendaient que l'Église catholique était morte depuis le 18 juillet 1870, du moins aux yeux de l'État; Friedrich félicitait son parti d'avoir anéanti le système papal et le pseudo-concile, préparé la voie aux plus grandes réformes, par exemple, sur le sacrement de pénitence, sur les ordres religieux et sur la confirmation, qu'on pouvait, disait-il, abandonner aux prêtres. Il n'eut rien à objecter contre la suppression du célibat. On n'osa pas, du reste, entamer cette question : car on sentait bien que si l'abolition de cette loi pouvait attirer plus d'un prêtre, elle effrayerait aussi quantité de fidèles. Il fut décidé que des commissions seraient établies pour préparer l'organisation du ministère pastoral et l'élection des évêques, et pour rédiger une déclaration contre le mémoire des évêques de Fulde du 20 septembre.

Le 4 juin 1873, le jour même où mourait Henri Loos, d'Utrecht, choisi pour consacrer l'évêque vieux-catholique, Joseph-Hubert Reinkens, professeur de théologie à Breslau, était nommé à cette dignité : il fut sacré le 11 août à Rotterdam par un évêque de l' « Église d'Utrecht », et reconnu comme « évêque vieux-catholique », le 19 septembre, en Prusse; le 9 novembre, dans le grand-duché de Bade; le 15 décembre, en Hesse-Darmstadt. Nanti par Berlin d'un traitement de 16,000 thalers, il fixa sa résidence à Bonn.

Le troisième congrès vieux-catholique fut tenu à Constance, du 12 au 14 septembre 1873, en présence du nouvel évêque et de Holtzmann, de Heidelberg, membre de l'Association protestante. Il adopta à la majorité absolue des voix (non à l'unanimité), et avec différentes modifications, le règlement synodal et communal dressé par la « représentation synodale ». Meszmer, de Munich, y déclama contre les pèlerinages, contre le culte des saints, des reliques et des images, contre le rosaire, etc.; Vœlk félicita le corps germanique d'avoir retrouvé l'âme des Germains dans le vieux-catholicisme ; Reinkens recommanda la lecture assidue de la Bible, contrairement à ce que faisait le papisme; un marchand de Crefeld exposa les

caractères de la véritable Église : « raison, civilisation et sympathie ». Le président de la représentation synodale, Schulte, orateur violent, qui publia la statistique des associations vieilles-catholiques et exprima l'espoir que le nouvel évêque serait reconnu de tous les gouvernements d'Allemagne; Schulte, de concert avec plusieurs de ses collègues, demanda qu'on se réunît à Dortmund le 10 octobre, afin de répandre l'agitation dans son propre pays, la Westphalie.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 386.

Archiv, t. XXIX, p. 192 ; t. XXXI, p. 374 et suiv. ; Germania, 1872, nr. 219, 222, 264; 1873, nr. 233, 297 ; Scheeben, Periodische Blætter, 1872, livrais. XII, p. 358 et suiv.

Faibles progrès du vieux-catholicisme.

387. Cependant, même après l'établissement d'un évêque qui n'avait pas d'ancêtres et qui datait de lui-même, même après la création de paroisses et de « sociétés de réforme », l'affaire du « vieux-catholicisme » ne faisait pas de sensibles progrès. Le 26 décembre 1873, Maassen, professeur à Vienne, déclina toute solidarité avec le catholicisme officiel byzantin, que Reinkens affichait, soit en prêtant serment sans condition aux lois du gouvernement prussien, soit en se constituant ouvertement, dans sa lettre pastorale, l'avocat de la législation prussienne (lois de mai), et en accusant les évêques de violer les lois. Maassen combattit encore plus tard, dans un ouvrage spécial, le catholicisme d'État, qui reniait en Prusse tous les principes chrétiens et recommandait l'obéissance absolue aux lois civiles, oubliant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

La Bavière, sur l'avis d'une commission de juristes (10 mars 1874), refusa de reconnaître J.-H. Reinkens pour évêque. Bien que Schulte eût réussi à persuader aux gouvernements que les « vieux-catholiques » étaient les vrais catholiques, les catholiques reconnus par la constitution (des catholiques *romains*, on n'en parlait pas), bien que les législations de Bade (15 juin 1874) et de Prusse (4 juillet 1875) leur fussent très favorables, leur affaire n'avançait point, et ne trouvait aucun crédit dans l'immense majorité du peuple catholique : elle n'avait pas de base dogmatique solide.

Les conférences de l'Union, tenues à Bonn avec des anglicans et des Grecs schismatiques, n'eurent d'autre effet que de révéler le défaut de fermeté dans la foi : on y fit très peu de cas, par exemple, du dogme de la procession du Saint-Esprit. Elles aboutirent à une confédération contre la papauté. Le premier synode de la Pentecôte des néo-protestants (mai 1874), fréquenté par vingt-neuf ecclésiastiques et cinquante-sept laïques, proposa, sur la « pratique de la confession », une « réforme » qui était en plusieurs points contraire au concile de Trente. Schulte et autres ne faisaient déjà plus aucune différence entre le clergé et les laïques : on était en plein protestantisme. Du reste, l'épiscopat prussien avait déclaré, en février 1874, que le vieux-catholicisme tout entier n'était autre chose, dans son origine et son essence, que la négation du dogme catholique sur l'enseignement infaillible de l'Église, remplacé par le jugement privé des individus.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 387.

Maassens Erklærung, Germania, 1874, nr. 8 ; Bayerisches Juristen-Gutachten, Archiv, t. XXXII, p. 258 ; Badische und preussische Altkatholikengesetze, ibid., p. 451 et suiv., t. XXXIV, livrais. v ; Vering, Droit canon, p. 435 et suiv. — Beschlüsse der ersten Synode der Altkatholiken des deutsch. Reiches. Bonn, chez Neusser, 1874. Cf. Germania, supplém. du 2 juin 1874. Erklærung der preuss. Bischœfe vom Febr. 1874 : Archiv, t. XXXI, p. 365 et suiv. Sur les conférences relatives à l'Union, en particulier sur la négociation du professeur Langen avec l'évêque russe Macaire Bulgakow, voy. card. J.-B. Franzelin, Examen doctrinæ Macarii Bulgakow et Josephi Langen de process. Spir. S. Paralipomenon Tractat. de SS. Trin., Rome, 1876.

Luttes en Autriche. — La Suisse.

388. En Autriche, le dogme de l'infaillibilité du pape servit de prétexte au gouvernement pour dénoncer le Concordat et favoriser les récalcitrants. De son côté, la Chambre des députés adopta une proposition portant que les vieux-catholiques seraient reconnus pour des catholiques véritables (17 mars 1875). Quant au ministère, il refusa les droits paroissiaux à leurs ecclésiastiques et s'en référa à la loi des dissidents ; il les laissa libres ou de se constituer en sociétés religieuses particulières

et de perdre ainsi leurs prétentions aux droits de l'Église catholique, ou de se soumettre aux pasteurs reconnus par les lois existantes (20 février 1872).

En Suisse, la lutte fut beaucoup plus ardente. Des maîtres de religion furent destitués par le gouvernement pour avoir proclamé le dogme ecclésiastique, et les états diocésains prononcèrent, le 29 janvier 1873, la déposition de Mgr Lachat, évêque de Bâle (§ 249). Le 15 septembre 1873, le gouvernement de Berne destitua soixante-neuf curés catholiques du Jura bernois, les envoya en exil le 30 juin 1874, et les remplaça par des prêtres apostats et perdus de mœurs ; il leur défendit même, après leur retour, d'exercer aucune fonction ecclésiastique : les catholiques, en un mot, furent traités avec une barbarie sauvage et implacable. Les églises catholiques de Berne et de Biel furent remises aux vieux-catholiques, comme il était déjà arrivé à Zurich en 1873. A Berne, une « faculté de théologie vieille-catholique » fut instituée avec le concours de Friedrich (novembre 1874). Des hommes d'État protestants s'employèrent à l'établissement d'une Église nationale suisse pour les citoyens catholiques. A Genève, on exigea des prêtres un serment qui impliquait une apostasie formelle, et l'on accumula violence sur violence. Après de longues négociations dans les cantons allemands, on aboutit enfin à l'élection d'un évêque : Herzog, ancien curé d'Olten, fut sacré à Rheinfeld le 18 septembre 1876 par Reinkens, assisté de deux prêtres. Dans leur synode de Porrentruy, les vieux-catholiques suisses abolirent le célibat, la confession auriculaire obligatoire et le port de la soutane (15 octobre 1875). Leurs curés d'État mariés ne furent accueillis nulle part. La liberté helvétique n'était plus qu'une dérision pour les catholiques.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 388.

Vering, Droit canon, p. 296 et suiv.; 436, note. Archiv, t. XXXIV, p. 185. Vering, p. 354 et suiv., 364, 373 et suiv., 390, où sont indiqués d'autres ouvrages. Archiv, 1875, t. XXXIII, p. 49 et suiv. Deuxième synode à Berne, 23 mai 1877 : Germania, supplém. du 30 mai.

La France. – L'Italie.

389. La résistance au concile du Vatican fut beaucoup moins vive, ou plutôt elle fut imperceptible dans la patrie du gallicanisme. Maret, évêque de Sura ; Darboy, archevêque de Paris ; le P. Gratry, de l'Oratoire (25 novembre 1871) ; Dupanloup, évêque d'Orléans (surtout dans son mandement du 29 juin 1872), firent leur soumission. Le comte de Montalembert, qui mourut avant la définition du dogme, avait déclaré d'avance qu'il entendait mourir en fils de l'Église, soumis à toutes ses décisions. Le gallicanisme était donc mort en France, et il fallait autre chose pour le ressusciter qu'une poignée d'apostats, tels que le père carme Hyacinthe Loyson, qui se fit bientôt prédicateur ambulant et prit femme ; l'abbé Michaud, de Paris ; Junqua, chanoine honoraire de Bordeaux. Les épreuves d'une guerre désastreuse, les menées impies des révolutionnaires, le spectacle de la concorde qu'offrait l'univers catholique, les discours et les écrits persuasifs d'excellents théologiens, tout contribua à maintenir les fidèles dans l'obéissance et même à les enflammer d'un respect enthousiaste pour le concile du Vatican.

En Italie, Naples fut le principal foyer des tendances hostiles au Saint-Siège ; cependant le « concile des libres penseurs », tenu sous la présidence du comte J. Ricciardi (décembre 1889), n'eut aucun succès, et les intrigues de l'ex-carme Loyson ne furent appuyées que par les loges. C'est là aussi que Dominique Panelli, depuis longtemps suspendu, essaya de fonder, d'après ce qui s'était fait avant lui, sous le titre ambitieux d' « Église nationale italienne catholique », une secte qui fut bientôt approuvée et protégée par le gouvernement ; il se constitua son premier évêque, nomma un coadjuteur et un vicaire général, et établit de nouveaux statuts.

Le fondateur de la secte, n'ayant pas été admis autrefois aux ordres majeurs, avait passé aux schismatiques grecs, dont il disait avoir reçu l'ordination sacerdotale et épiscopale ; il se présenta comme archevêque de Lydda. Le 3 juillet 1875, un décret du pape le déclara excommunié *vitandus ;* il fut repoussé peu de temps après par ses propres partisans (21 novembre) et obligé de fuir ; il se mit alors à voyager pour demander

assistance et aumône en faveur de l' « Église nationale italienne ».

Tandis que son successeur Trabucco expirait misérablement, le conseil synodal essayait, par son organe à Naples *(l'Émancipateur catholique)*, d'attirer dans le parti l'écume du clergé. Le troisième chef de l'« Église nationale » d'Italie fut l'ex-dominicain Proto Giurleo, président de la « Société d'émancipation », vicaire général de l'Église nationale; il poussa la bouffonnerie jusqu'à se faire nommer évêque par quelques amis. Il demanda au ministre italien des cultes Mancini de donner à son parti l'une des églises enlevées aux moines, d'avoir une part dans les biens ecclésiastiques (c'était la demande que faisaient généralement tous les vieux-catholiques et les catholiques d'État), de régler les rapports de l'Église avec le gouvernement, d'attribuer au clergé et au peuple la nomination des pasteurs, y compris le plus élevé (à l'exemple de la Suisse), et de donner aux prêtres excomm uniés des garanties contre l'autorité des évêques.

La rébellion religieuse offrait partout les mêmes phénomènes : on voulait que l'Église se soumît aveuglément à l'État moderne, qu'elle reconnût le nouveau paganisme et se fit l'instrument de la révolte; on voulait, en un mot, qu'elle se donnât elle-même le coup de la mort et s'immolât de ses propres mains, au nom du progrès, sur l'autel de la Révolution.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 389.

Friedberg, Samml., p. 19-21 ; le Monde, 1870 et seq. ; Archiv, t. XXVIII, p. 91 et suiv., 96 et suiv. — Friedberg, Samml., p. 21 et seq. ; Osservatore Romano, 25 juillet 1875 ; Germania, 4 déc. 1875, 10 avril 1876 ; Civiltà cattolica, ser. IX, vol. VII, n. 605, p. 609 et seq, ; vol. XI, n. 629, p. 839 ; 2, 16 sept. 1876, p. 606 et seq., 641 et seq.; vol. XII, n. 632, p. 238.

CHAPITRE III.

PROPAGATION EXTÉRIEURE ET VIE INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE.

LES MISSIONS CATHOLIQUES.

Progrès de l'œuvre des missions en général.

390. Les missions extérieures de l'Église avaient pris, dans le cours du dix-neuvième siècle, un magnifique essor. En voici les causes principales : 1° la meilleure organisation de la Congrégation de la Propagande, chargée de la haute direction : Pie IX, en 1852, la partagea en deux sections, l'une chargée des affaires du rite latin, l'autre de celles du rite oriental ; 2° les associations établies en vue de fournir des secours matériels et spirituels aux missions, comme l'association de Lyon, instituée en 1822 (§ 254), celle de Saint-Léopold en Autriche (1839), le *Ludwigs-Missionsverein* en Bavière (1843), le *Xaveriusverein* à Aix-la-Chapelle (1832), le *Bonifaciusverein,* dont le siège est à Paderborn (1849), l'association de la Sainte-Enfance ; 3° le rétablissement de la Compagnie de Jésus, qui a rendu tant de services sous ce rapport ; 4° le zèle déployé par d'autres congrégations anciennes et par plusieurs congrégations nouvelles ; 5° l'établissement de nouveaux séminaires pour former des messagers de la foi instruits et dévoués.

Outre les collèges institués par Pie IX pour l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord (1858), ainsi que pour la Pologne (1866), plusieurs autres surgirent en Italie, comme celui qu'en 1850 Angelo Ramazotti (plus tard évêque de Padoue, mort en 1862 patriarche de Venise), fonda près de l'église San-Calocero, à Milan, spécialement pour les Indes orientales, la Chine et l'Océanie; puis en Belgique, celui que l'abbé Verbist créa à Bruxelles en 1863, d'abord pour la conversion de la Chine; comme en Angleterre, le séminaire érigé en 1866 par H. Vaughan (évêque de Salford en 1862) pour la conversion des nègres, surtout dans l'Amérique du Nord; enfin, la maison des missions allemandes qui doit être établie à Steyl, près de Venloo.

Joignez-y l' « Œuvre des écoles apostoliques », créée par le jésuite Albéric de Foresta (mort en 1876), commencée à Avignon en 1865 : dans l'espace de quatre ans, le nombre des élèves atteignit de douze à soixante; une association fut organisée en vue de la soutenir. Des écoles analogues furent établies à Poitiers, à Amiens, puis à Grand-Coteau, dans la Louisiane.

6° Encore une autre cause qui contribua beaucoup au progrès des missions, ce fut la multiplication des évêchés, des vicariats apostoliques, des préfectures, dans toutes les parties de la terre. La Suède obtint un vicaire apostolique (l'évêque Lorenz Studach, dès 1833), et le pôle nord une préfecture (le P. Bernard, sous Pie IX). La plupart des pays furent visités par des messagers de la foi.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 390.

Pie IX, 6 janv. 1862; Archiv für kath. K.-R. t. VII, p. 268; Nouvelles Lettres édifiantes, 1808-1820 ; Continuation du Choix des lettres édifiantes ; Annales de la propagation de la foi, Lyon, 1823 et seq., en allemand, Cologne, 1834 et suiv., et Einsiedeln; Résumé jusqu'en 1839, dans l'« Univers », 13 sept. 1839 ; Sion, h. a., oct., et 1840, janv., sept., nov. ; P. Carl v. hl. Aloys, O. Carm., Die kath. Kirche in ihrer gegenwærtigen Ausbreitung, Ratisb., 1845 ; Henrion, IV, p. 703-802 ; Hahn, t. III-V ; Marshall, Margraf (VII, § 324) ; Kalkar, Gesch. der kath. Missionen, bearbeitet von Michelsen, Erlangen, 1867 ; R. v. Wedell, Histor.-geogr. Handatlas, livrais. VI, feuille 34 ; Gundermann, Missionsatlas (§ 337). — « Die kathol. Missionen » (revue), Fribourg, 1873 et suiv. Sur les séminaires des missions, ibid., 1875, p. 1 et suiv., 28, 117 et suiv. ; sur le P. de Foresta et les écoles apostoliques, ibid., 1874, p. 94 et suiv.; 1877, p. 25 et suiv.

La Turquie et la Perse.

Turquie d'Europe.

391. Dans la Turquie d'Europe, les catholiques latins ont un vicaire patriarcal et un délégué qui réside à Constantinople (cette ville seule comprend quinze mille catholiques, neuf églises et six couvents); il est archevêque *in partibus*, et administre la Thrace avec la côte asiatique voisine. L'Albanie possède les archevêchés de Durazzo (dirigé par les mineurs

réformés) et d'Antivari-Scutari ; les évêchés d'Alessio, Pulati, Sappa, où dominent les franciscains, qui administrent aussi le vicariat apostolique de Bosnie (autrefois sous l'évêque de Diacovar, dans la Slavonie autrichienne). Les franciscains travaillent avec succès, quoique le nombre des fidèles ait sensiblement baissé, surtout par suite d'émigrations en Italie. Viennent ensuite l'évêché de Nicopoli, le vicariat apostolique de Sofia en Bulgarie (ce dernier dirigé par les capucins), et enfin le vicariat de l'Herzégovine, dont le siège est à Trébigne, où se trouvent aussi des jésuites.

La Turquie d'Europe compte plus de deux cent soixante mille catholiques, dont la moitié en Bosnie. Ils sont à la fois exposés aux persécutions des schismatiques et au fanatisme des musulmans, qui s'est de nouveau signalé par l'assassinat du consul de France à Salonique (6 mai 1876) et s'est accru parmi les souffrances de la guerre de 1877. Cependant les catholiques jouissaient, sous le gouvernement de la Porte, de plus de liberté que dans les États vassaux de la Turquie, la Serbie et la Roumanie (§ 283, 288). La désertion du mahométisme était toujours punie de la peine de mort, et en 1854 deux Turcs furent encore exécutés pour avoir embrassé le christianisme. Depuis 1855, l'exil a remplacé la peine capitale.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 391.

Gams, I, p. 183 et suiv.; III, p. 595 et suiv. ; Freib. Kirchenlexikon, XI, p. 331 et suiv.; A. Z., 21 février 1843 ; Annuario Pontificio, en divers endroits. Sur la Bosnie, le consul Rousseau, dans le Bulletin de la Société de géographie de Paris, janv. 1866 ; Rattinger, dans les Laacher Stimmen, 1873, p. 255, 289.

Turquie d'Asie.

392. La Turquie d'Asie possède l'archevêché latin de Smyrne, auquel fut préposé en 1862 Vincent Spaccapietra, de la congrégation des Missions, en même temps vicaire apostolique de l'Asie Mineure. Plusieurs congrégations religieuses y ont travaillé avec succès, de même que dans le vicariat apostolique d'Alep. Les jésuites fondèrent à Ghasir, à six lieues au nord de Beyrouth, dans la province du Kesroan, un établissement d'éducation et un séminaire, et à Beyrouth des écoles et une im-

primerie. Les lazaristes ont institué à Antura une maison d'éducation, et des écoles à Beyrouth, Tripoli et Damas. Les franciscains ont également un institut et exercent avec zèle le ministère des âmes; les capucins administrent la paroisse de Beyrouth et ses alentours; les carmes sont occupés au mont Carmel et à Tripoli. Des hospices pour les malades et des écoles pour les jeunes filles sont tenus par les sœurs de Saint-Vincent, les sœurs de Nazareth et autres congrégations, qui préparent les jeunes filles arabes aux fonctions d'institutrices.

A Jérusalem, les franciscains gardèrent la place importante qu'ils remplissaient, même après que Pie IX eut nommé un patriarche résidant en la personne de Joseph Valerga (1847-1872), qui administrait aussi le vicariat d'Alep et devint délégué apostolique pour la Syrie. Valerga, missionnaire à Mossoul depuis 1841, fonda neuf paroisses, un séminaire et des orphelinats, convertit un grand nombre de schismatiques grecs, appela de nouvelles congrégations de femmes, et s'occupa de l'instruction religieuse. Vincent Bracco, son vicaire général et supérieur du séminaire, lui succéda en qualité de patriarche. De nouveaux établissements, une maison d'orphelins, une institution agricole à Bethléem, le couvent *Ecce Homo* des sœurs de Notre-Dame de Sion à Jérusalem, avec la succursale de Saint-Jean du Désert, plusieurs écoles tenues par les sœurs de Saint-Joseph, un hospice de pèlerins pour l'Autriche, une colonie de l'ordre de Malte à Tentura, étaient en pleine prospérité; les hospices des franciscains furent agrandis. Cependant les ressources manquaient souvent pour contrebalancer les efforts des Russes et des protestants, qui disposaient de sommes considérables. Les droits des Latins sur les saints Lieux, depuis l'incendie de l'église du Saint-Sépulcre en 1808, furent souvent contestés. L'Association du Saint-Sépulcre fut fondée à Cologne pour soutenir les intérêts des catholiques en Palestine; son organe, *la Terre sainte*, existe depuis 1857.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 392.

P. Carl v. hl. Aloys, loc. cit., p. 72 et suiv.; Gams, I, p. 186 et suiv.; Acta Pii IX, vol. I, p. 59 et seq., 64 et seq. (Résidence du patriarcat de Jérusalem); Kath. Missionen, 1875, p. 89 et suiv., 164 et suiv.

Perse.

393. La Perse, avec sa population très clairsemée, est dans un profond délabrement et tombe de plus en plus sous le joug de la Russie. Les catholiques n'y furent jamais très nombreux. En 1834, cependant, le père Deuberia (Derderian), supérieur de la mission arménienne, obtint du roi une lettre de protection. A Tauris, dans la Perse occidentale, Eugène Boré, homme de mérite, érigea en 1838 une maison de mission avec des secours fournis par l'Europe. Vinrent ensuite les lazaristes, qui travaillèrent sur plusieurs points du territoire. En 1866, l'archevêque de Marcianopolis, Nicolas Castells, de l'ordre des capucins (mort en 1873), fut nommé délégué apostolique pour la Perse, la Mésopotamie et l'Asie Mineure, et résida à Mardin. Après lui, la délégation de la Perse fut confiée au lazariste Augustin Clusel, archevêque d'Héraclée. A Téhéran, le ministère pastoral fut régulièrement organisé pour les Européens. De zélés missionnaires s'intéressaient aux nestoriens, la plupart ignorants, qui habitent la partie sud-ouest de la province d'Azerbeidschan. L'évêque Guriel Ardischei, métropolite d'Urmiah, ancien adversaire des catholiques, entra dans le giron de l'Église; l'archevêque de Salmas, Augustin Bar-Schinu, s'appliqua à recueillir en Europe des secours pour les chrétiens chaldéens, presque tous pauvres. Nestoriens, Arméniens, hérétiques, Russes, protestants et mahométans s'efforçaient à l'envi de contrecarrer l'œuvre des missions. Le 7 octobre 1875, Pie IX reçut d'un envoyé du schah une lettre où celui-ci l'assurait qu'il avait enjoint aux autorités de ne pas troubler le libre exercice de la religion catholique.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 393.

Dœllinger, Kirche und Kirchen, p. 165 et suiv.; Hœninghaus, K.-Z., nr. 80, 88, de l'année 1839; Missionsannalen, Cologne, 1839, livrais. IV, p. 36 et suiv.; Kath. Missionen, 1875, p. 106 et suiv.

Les Orientaux unis.

Les Chaldéens.

394. Le nombre des Chaldéens catholiques, qui en 1826 s'élevait encore à cent vingt mille, était tombé à trente mille

en 1853, par suite de la guerre, des violences exercées par les Kurdes, du choléra et de la famine. La mort de Joseph VI (1828) mit fin à la série des patriarches du nom de Joseph établis à Diarbékir. Mar-Hanna, successeur d'Élie à Mossoul, reçut le patriarcat des Chaldéens, dont Pie VIII transféra en 1830 le siège à Bagdad (Babylone). Le patriarcat des Siméones, à Urumia, transféré à Kotschhannes, dans le Kurdistan turc, professait le nestorianisme, et tenait à ce que cette dignité fût transmise de l'oncle au neveu. Les protestants, qui, de leur propre aveu, ne purent protestantiser les nestoriens, les empêchèrent au moins de se réunir à l'Église romaine.

Le patriarche catholique avait sous sa juridiction neuf évêques, dont six avec le titre d'archevêques. Comme il y avait de fréquents démêlés entre le patriarche et ses évêques, Grégoire XVI chargea en 1835 et en 1839 le vicaire apostolique d'Alep de la visite du diocèse. En avril 1840, Isaïe Jacobi, formé à la Propagande, précédemment archevêque de Hardirbeg, en Perse, et coadjuteur du patriarche, reçut le pallium en qualité d'archevêque. Quand il abdiqua en 1847, Joseph Audu (ou Audo), évêque d'Amasie, fut élu patriarche de Babylone et préconisé en consistoire (1848). Il visita l'Europe, entra plus tard en conflit avec le Saint-Siège, parce qu'il travaillait à étendre sa juridiction sur les Chaldéens des Indes orientales, qui avaient été précédemment, à titre de nestoriens, soumis au patriarche de Babylone, et aussi à cause de ses ordinations anticanoniques. En 1849, il reçut la défense de consacrer des évêques sans l'approbation du Saint-Siège. Appuyé par son clergé ambitieux, il essaya, pendant le concile du Vatican, où il se rendit en personne, de faire reconnaître par le pape ses hautaines prétentions.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 394.

Annales de la propagation de la foi, Lyon, 1840, p. 323 et seq.; Frankfurter kath. K.-Zeitung, 17 avril 1842. nr. 31 ; Notizia statistica delle Missioni cattoliche, Rome, 1843, p. 177 ; Pie VIII, 1836, Bull. Propag., V, p. 66; Grég. XVI, 1835, 1838 et seq.; ib., p. 127, 172, 174 et seq., 206. Préconisation de Jos. Audo : Acta Pii IX, vol. I, p. 154 et seq.; Lettre du patriarche Audo, 15 janv. 1853 : Ami de la religion, 10 mars 1853 ; Pichler, II, p. 429 et suiv.; Archiv für kath. K.-R., 1862, t. VII, p. 175, 345 et suiv. Sur les missions protest. chez les nestoriens, Bruns, Neues

Repertorium f., die theol. Liter. und kirchl. Statistik, Berlin, 1845 et suiv., III, p. 84 et suiv. ; V, p. 107 et suiv., 198 et suiv ; VI, p. 86 et suiv. Marshall, II, p. 624 et suiv. Constitution pour les Chaldéens, 31 août 1869 : Coll. Lac., t. II, p. 574-576.

Le patriarche se déclare contre le Saint-Siège.

395. Trompé dans son attente, Joseph Audu refusa d'accepter les décrets du concile, et se posa bientôt en schismatique et en hérétique déclaré. Il se procura des adresses de chrétiens dits de Saint-Thomas, qui demandaient des évêques consacrés par lui, leur dépêcha un grand nombre de moines, et rompit toute relation avec le Saint-Siège. Le pape envoya à Mossoul le capucin Zacharie Fanciulli, évêque de Maronéa, qui habitait l'Orient depuis 1841, en qualité de visiteur extraordinaire de la Mésopotamie, pour négocier avec le patriarche opiniâtre. Le 28 juillet 1872, le patriarche déclara qu'il se soumettait, mais « sans préjudice de ses droits ». Cette soumission n'était qu'apparente. Après la mort du délégué ordinaire Nicolas Castells et du délégué extraordinaire Fanciulli (septembre et novembre 1873), les demandes d'Audu furent rejetées une seconde fois par la Propagande, et il se déclara de nouveau contre le Saint-Siège ; il séduisit et souleva quelques évêques, les principaux de la nation, ainsi que les moines peu disciplinés de Raban Ormez.

En 1845, Grégoire XVI avait approuvé l'institut des moines de Saint-Hormisdas, de l'ordre de Saint-Antoine, en leur donnant les règles assignées par Clément XIII aux antoniens des Maronites, mais en y faisant de nombreuses additions. Cet ordre ne prit pas beaucoup d'extension. Audu, pour braver le pape, continuait de consacrer de nouveaux évêques (24 mai 1874), dont l'un, ainsi qu'un autre précédemment consacré, fut destiné pour la côte de Malabar. Les dominicains, qui depuis 1840 avaient repris leurs travaux à Mossoul, ainsi que le nouveau délégué Lyons, n'obtinrent aucun succès et furent même menacés d'expulsion à Alkosch, où résidait le patriarche. Une nouvelle consécration d'évêque eut lieu en janvier 1875, en présence de jacobites, de mahométans et d'autres hétérodoxes.

Pie IX en fit des remontrances à Audu et à ses évêques

(16 septembre 1875). Ceux-ci attribuèrent d'abord la lettre du pape aux dominicains, puis ils lancèrent contre elle des manifestes où ils se disaient résolus à sauvegarder les « droits de leur nation opprimée ». Le gouverneur turc s'offrit à sévir contre les prêtres qui refuseraient de reconnaître les nouveaux évêques imposés; il ne prit une attitude plus neutre que lorsqu'il se vit sérieusement menacé du dehors. Le patriarche s'étant soumis au pape, quelques-uns de ses subordonnés tramèrent contre lui une conjuration.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 395.

Kath. Missionen, 1874, p. 108 ; 1876, p. 189 et suiv., 209 et suiv., 221 et suiv. ; 1877, p. 218 et suiv. Encyclique du 1er sept. 1876, au clergé du rite chaldéen, Osservatore Romano, 11 févr. 1877.

Les Syriens.

396. Le patriarcat des catholiques de Syrie, dont le nombre, estimé à trente mille en 1840, s'est fort multiplié depuis, continuait aussi de subsister. Michel Giarve (mort en 1800) avait eu pour successeur Ignace-Michel Daher, dont Pie VII fut obligé d'arrêter les mesures arbitraires (1808). Daher abdiqua en 1810, et son successeur Simon en 1818. Ignace-Pierre Giarve fut élu en 1820; mais, des controverses ayant éclaté, il ne fut confirmé qu'en 1828 par Léon XII. Le catholicisme fit de grands progrès, grâce à la conversion de Grégoire Hyza, archevêque de Jérusalem, et du vicaire général Ignace-Antoine Samhiri (1827); elle fut suivie d'une foule d'autres, malgré les vexations des jacobites et des Turcs. En 1831, le patriarche avait échangé son monastère du Liban contre la résidence d'Alep : mesure fâcheuse pour la direction des moines, et qui fut vivement blâmée par Grégoire XVI.

En janvier 1854, l'infatigable Samhiri, jusque-là archevêque de Mardin, fut préconisé patriarche d'Antioche pour les Syriens. Il parcourut l'Europe dans l'intérêt de sa pauvre Église. Son successeur, Ignace-Philippe Harcus, ancien évêque de Diarbékir (mort en 1874), se rendit à Rome en 1869 pour assister au concile œcuménique. Le patriarche était à la tête de huit évêques, auxquels se joignit l'évêque de Madiat, en Mésopota-

mie, converti en 1850. De nombreuses conversions furent opérées chez les jacobites de Mardin par le capucin Castells, délégué apostolique depuis 1860 dans la Mésopotamie, la petite Arménie et la Perse, nommé archevêque de Marcianopolis en 1866 (mort en 1873).

De moines proprement dits, il n'y en avait point parmi les catholiques de Syrie, mais seulement des prêtres séculiers vivant en communauté et non mariés. L'archevêque syrien de Mossoul, Cyrille Benham-Benni (depuis 1862), élève de la Propagande, s'opposa résolument, lors de la division des Chaldéens, aux périls qui menaçaient sa propre nation, et supporta avec une fermeté magnanime les tracasseries que lui suscita la Porte en 1875.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 396.

Mejer, Propag., I, p. 443, 525; Moroni, t. II, p. 175, s. LXVII, p. 28 et seq.; Würzb. kath. Wochenschrift, 1853, nr. 29, p. 574; Bull. Prop., t. IV, p. 346 et suiv.; t. V, p. 28-34, 71 et suiv.; Bull. Rom. Cont., t. XIX, p. 576; Grég. XVI, const. 234, d. d. 24 déc. 1831; Mamarbaschi (secrétaire de Samhiri), les Syriens catholiques et leur patriarche Samhiri, Paris, 1855; Pichler, II, p. 496-498. Sur P. Castells, voy. « Kath. Missionen », 1874, p. 86 et suiv.

Les Maronites.

397. Les Maronites furent toujours inviolablement attachés à la foi catholique. Quand le patriarche Joseph Tian abdiqua en 1809, son successeur, Joseph Dolci, évêque de Ptolémaïs, fut confirmé d'abord en vertu d'une lettre manuscrite datée de Savone (25 janvier 1810), puis solennellement par la remise du pallium (19 décembre 1814). Félicité par le moine Joseph Assemani, au nom du patriarche et de la nation, au sujet de sa rentrée dans Rome, Pie VII fit une réponse cordiale (1816); mais il exigea en même temps la suppression des couvents doubles, tant de fois critiqués. Elle fut accomplie dans un synode, à la grande joie du pape (1818). Pie VII confirma, avec quelques modifications, les décrets du synode, qui traitaient aussi des sièges épiscopaux et de la discipline monastique.

Sous le patriarche Joseph Habaisci (depuis 1823), les Maronites eurent de rudes combats à soutenir contre les Druses et

les Turcs; la France, qui autrefois les avait puissamment protégés, les laissa dans l'embarras; en 1841, tous les hommes capables de porter les armes furent appelés, sous peine d'excommunication, à se lever pour la défense du pays, également travaillé par la propagande protestante. La France fit davantage pendant les persécutions de 1860. Cependant la protection des puissances européennes fut souvent funeste à la nation, et aucune de ces puissances ne parvint à gagner complètement son affection, tandis que l'amour et la vénération des Maronites pour le Saint-Siège n'ont jamais varié. Cet amour, Paul-Pierre Maschad, ancien archevêque de Tarse, nommé patriarche en 1855, en a donné lui-même de nombreux témoignages.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 397.

Pie VII, Bull. Prop., t. IV, p. 349-358, 365, 367, 376 et suiv. : décrets de 1814-1819; autres, ib., t. V, p. 1-11, 207, 224. Synod. Maron., 1818 : Coll. Lac., t. II, p. 575-579. Murad, Notice sur l'origine de la nation maronite, Paris, 1844; Laurent, Relation hist. des affaires de Syrie, 1840-1842, Paris, 1846; Eug. Poujat, le Liban et la Syrie, 1845-1860, Paris, 1860; Guyot, les Maronites, Cambrai, 1852, p. 77, 153 et seq.; Pichler, II, p. 552-557.

Les Arméniens sous la Russie. — Les Arméniens en Turquie.

398. Les catholiques d'Arménie ont passé par des fortunes bien diverses; c'est dans les États autrichiens qu'ils ont eu le meilleur sort. Ceux qui étaient placés sous le sceptre russe, dépendaient de l'archevêque de Lemberg; mais, celui-ci ne pouvant satisfaire à leurs besoins, Pie VII institua en 1809 un vicaire apostolique investi de la dignité épiscopale. La Russie leur ménageait de grandes difficultés, et, même après le concordat de 1817, ses sujets arméniens demeurèrent privés d'un évêque. Déjà précédemment cette puissance avait profité des persécutions que les Turcs et les Perses infligeaient aux Arméniens, pour faire apostasier ceux-ci et favoriser leurs schismatiques au détriment des Unis. Beaucoup d'Arméniens se fixèrent en Russie; ils avaient à Moscou un brillant collège. Le siège d'Etschmiazin demeura sous l'influence russe, même après qu'il eut fallu céder l'Arménie persane à la Russie (1828). Toute ten-

tative de conversion fut interdite aux missionnaires catholiques, et l'Église arménienne fut organisée sur le modèle de l'Église russe.

En Turquie, les Arméniens catholiques étaient considérés comme sujets du patriarcat schismatique de la capitale, et placés sous sa dépendance, même en matière religieuse; ils finirent par être violemment persécutés, notamment en 1827 et 1828. Ils furent bannis de la capitale, dépouillés de leurs biens et rudement maltraités. Léon XII ordonna des prières publiques pour les catholiques opprimés en Orient, et demanda l'intervention de l'Autriche et de la France. Pie VIII renouvela cette demande en 1829. L'innocence des Unis ayant été reconnue, on leur permit de rentrer et on les rendit indépendants des schismatiques. Pie VIII leur accorda en 1830, dans la personne d'Antoine Nuridschian, ancien élève de la Propagande, un archevêque primat qui ne relevait que du Saint-Siège; il résida à Galata et exerça l'autorité spirituelle sur les Arméniens non soumis au patriarche de Cilicie. La Porte, de son côté, conféra la dignité de chef civil (patriarche civil) à un prêtre méchitarite, Grégoire Enkserdtchian. Ce partage de pouvoirs suscita une foule d'inconvénients. Grégoire XVI prit des mesures pour maintenir la concorde (1832).

Antoine Nuridschian (mort en 1838) eut pour successeur le primat Paul Marusch, qui obtint, sur ses demandes réitérées, Antoine Hassoun pour coadjuteur avec future succession (1842). Ce dernier, ayant été également nommé en 1845 patriarche civil par les Arméniens, réunit les deux pouvoirs à la mort (1846) de Marusch (jusqu'en 1848). L'Église catholique fit de tels progrès, que Pie IX, en 1850, autorisa l'archevêque Hassoun à ériger six évêchés suffragants (Brousse, Angora, Artwin, Erzeroum, Trébizonde et Ispahan).

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 398.

Sur l'Autriche, v. Kath. Wochenschr, 1857, nr. 20; sur la Russie, Harthausen, Transkaukasien, I, p. 264 et suiv., 280 et suiv.; Silbernagl, p. 172 et suiv.; Pichler, II, p. 375 et suiv., 480 et suiv.; Pie VII, const. *Cum nos*, 28 mars 1809; Bull. Propag., IV, 348 et seq.; Mejer, I, p. 451; Conc. 1847, art. 8, 10; Acta Pii IX, vol. I, p. 117; Archiv für kath. K.-R., 1862, t. VII, p. 362 et suiv. — Persécutions exercées en Orient contre les catholiques arméniens, Paris, 1830; Mariano Bedetti, Lettere due

sulla emancipazione religiosa dei cattolici Armeni nell' impero Ottomano, Modena, 1830; Mejer, I, p. 448; Pie VIII, const. 20 juillet 1829 et 6 juillet 1830 : Bull. Propag., t. V, p. 49 et seq., 51 et seq., 56 et seq., 74-76, 135; Grég. XVI, const. 57, d. d. 3 févr. 1862 : Bull. Rom. Cont., t. XIX, p. 90-92. Progrès du catholicisme : Études religieuses, t. IX, p. 227; Marshall, II, p. 604 et suiv., 614.

Réforme de la dignité patriarcale et de la dignité primatiale. — Le schisme des Arméniens catholiques.

399. Le siège patriarcal de Cilicie fut occupé, après Pierre VI et Jacques Holas (Pierre VII, 1841-1843), par Michel, archevêque de Césarée, sous le nom de Grégoire VIII. Grégoire XVI le confirma le 25 janvier 1844. C'était un prélat très remarquable par sa piété et son zèle pour la foi. Il souhaitait (comme beaucoup d'autres Arméniens) la réunion du siège patriarcal et primatial, et prépara un accord en vertu duquel Hassoun deviendrait vicaire du patriarche, en même temps que le siège du patriarcat serait transféré à Constantinople. L'accord fut signé le 18 février 1865, et plus tard confirmé à Rome dans ses parties essentielles.

Le patriarche Grégoire-Pierre VIII étant mort le 9 janvier 1866, les évêques de son district élurent (14 septembre) patriarche, à Bsommar, le primat Hassoun. Pie IX le confirma en cette qualité (12 juillet 1867), et Hassoun prit le nom d'Antoine-Pierre IX. Une bulle pontificale décida que la nomination au patriarcat et aux sièges épiscopaux serait faite par les évêques à l'exclusion des laïques, et confirmée par le pape; elle régla aussi plusieurs questions de droit. Bien que le patriarche Hassoun, à son retour de Rome, eût été reçu avec pompe et reconnu par la Porte chef des Arméniens unis, même en matière civile, des dissentiments sérieux ne tardèrent pas à éclater; après avoir fait d'abord peu de sensation, ils aboutirent à un schisme formel.

Plusieurs mécontents soutenaient que la bulle pontificale avait outrepassé les droits du Saint-Siège, amoindri ceux de la nation, ravi aux laïques, contrairement aux anciens canons, la part qui leur revenait dans la nomination des évêques, etc. Les journaux se déchaînèrent contre le pape et le patriarche. Le grand visir soutint les droits de ce dernier. Les plaintes, les protestations s'accumulèrent; mais le patriarche refusa de

demander à Rome une modification de la bulle. Mgr Valerga, de Jérusalem, délégué du pape, rétablit la paix en 1868, et accorda au clergé et au peuple une part dans l'élection des deux évêques qui assistaient le patriarche. La Porte imposa silence aux perturbateurs de la paix.

En 1869, Hassoun put visiter son diocèse et tenir un synode. Mais quand il se rendit à Rome pour le concile du Vatican, ses adversaires, encouragés par l'ambassadeur de France, devinrent plus audacieux que jamais; ils se détachèrent de lui et de son vicaire Joseph Arakial, évêque d'Angora, soutinrent que l'élection d'Hassoun n'avait pas été valide, et firent rayer son nom de la liturgie, tout en protestant hypocritement de leur obéissance au Siège apostolique. Le délégué J.-J. Pluym ne put, malgré toute sa douceur et sa prudence, ramener les récalcitrants, et, le 3 avril 1870, il fallut lancer l'excommunication majeure contre trente-cinq ecclésiastiques. Le schisme était déclaré.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 399.

Concile de Bzommar, 1866 : Coll. Lac., t. II, p. 567 et seq. Élection de Hassoun au patriarcat et constit. *Reversurus :* Acta ex iis decerpta quæ apud S. Sedem geruntur, Romæ, 1867, III, p. 339 et seq. Civiltà cattolica, 1868, ser. VII, vol. I, p. 633 et seq.; vol. II, p. 637 et seq.; 1870, vol. XI, p. 540 et seq., 675 et seq.; 1871, vol. I, p. 311 et seq. Rattinger, dans les Laacher Stimmen, 1872, livrais. VII, IX, p. 40-48, 212-222.

Principaux foyers du schisme.

400. Les rebelles avaient pour principaux foyers les couvents des antoniens, profondément déchus, et qui, malgré les avertissements du pape, n'étaient pas encore revenus à leurs règles. Leur abbé général, Kasangian, qui résidait à Rome, s'opposait à la visite; il s'enfuit à Constantinople pendant le concile du Vatican. Le schisme était également encouragé par plusieurs méchitaristes de Venise et par des prélats, entre autres, par Michel Gasparian, évêque de Chypre; Ignace Kalybgian, évêque d'Amasée; Jacques Baltarian, archevêque de Diarbékir. Les schismatiques nommèrent ce dernier patriarche sous le nom de Jacques-Pierre IX; Pie IX le suspendit le 11 mars 1871, et lui-même n'accepta pas sa nomination.

Le grand visir Aali-Pacha reconnut la nouvelle société, tout en négociant avec le délégué de Rome, Mgr Franchi, archevêque de Thessalonique (avril 1871); mais la mort du grand visir (6 sept. 1871) empêcha d'exécuter l'accord intervenu. La lettre paternelle de Pie IX du 21 mai 1870 n'ouvrit les yeux qu'à un petit nombre de rebelles ; la plupart étaient soutenus par Mahmoud-Pacha, qui fit, il est vrai, plusieurs concessions à l'envoyé du pape, mais les retira bientôt et favorisa ouvertement les dissidents. Il fit même introduire par la force un de leurs chefs, Basile Gasparian, dans le couvent patriarcal du Liban, puis déclarer nul le patriarcat d'Hassoun (13 mai 1872), et nommer à sa place l'excommunié Jean Kupélian. Les Arméniens catholiques, qu'on voulait forcer de reconnaître Kupélian, firent d'inutiles protestations. En juillet 1872, le patriarche Hassoun partait pour Rome, où il était exilé.

Les schismatiques, plagiaires des « vieux-catholiques» d'Allemagne, rejetaient la primauté de juridiction du pape et le concile du Vatican, s'emparaient de la plupart des églises et de leurs biens, persécutaient de toutes les manières les partisans de Rome et du légitime patriarche, bien qu'ils ne formassent eux-mêmes qu'une imperceptible minorité (trois ou quatre mille contre cent mille catholiques). La Porte força les Arméniens catholiques de s'adresser au pseudo-patriarche pour leurs affaires temporelles, et leur permit seulement, en février 1874, de se nommer un chef (Wakil). Plus tard, le patriarche Hassoun put retourner à Constantinople, et la Porte se montra de nouveau plus équitable envers les Arméniens catholiques, sans toutefois contraindre les dissidents, protégés par les puissances étrangères, à rendre les églises qu'ils avaient usurpées. Quelques-unes rentrèrent aux mains du patriarche par la réconciliation des schismatiques.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 400.

Acta S. Sedis, V, p. 500 et seq.; Archiv für kath. K.-R., 1870, t. XXIII, p. 484 et suiv.; le Monde, 19, 26, 27 juin 1872, 22 août 1872 ; Rattinger, op. cit., 1872, livrais. x, p. 372-383; la Question arménienne, appel aux gouvernements d'Europe, Paris, 1872 ; Réponse à la brochure (du schismatique Kasangian) intitulée : Dernière Réponse des Orientaux aux Occidentaux, Cpl., 1873 ; Alex. Balgy, archiep. Achrid., Hist. doctrinæ cath. inter Armenos unionisque eorum cum Eccl. in Conc. Flor., Vienne,

1878, surtout c. XI ; « Kath. Missionen », 1874, p. 65 et suiv., 83 et suiv., 178 et suiv. ; 1875, p. 129 et suiv.; Civiltà cattolica, ser. VIII, vol. IX, quad. 543, p. 301 et seq.; ser. X, vol. X, quad. 693, p. 354 et seq., 367 et seq.

Gréco-Melchites.

401. La succession des patriarches gréco-melchites ne fut pas non plus interrompue. Le successeur d'Athanase, Cyrille Siagi, évêque d'Haran, fut décoré du pallium en 1796, de même qu'après lui (1797) Agab Mattar, archevêque de Sidon, puis Macaire Tavil et Ignace Chattan. Comme la nomination aux évêchés était une cause de fréquentes disputes, les papes se la réservèrent dans certains cas : ainsi Pie VII (1816) réserva la provision d'Hierapolis; Léon XII (1828), celle de Béryte. Le patriarche administrait l'archevêché de Damas; la plupart des évêques ses subordonnés (10-12) reçurent le titre d'archevêques, comme ceux de Tyr et d'Émèse (Homs). Un synode de 1812 décréta l'établissement d'un séminaire commun pour toute la nation, et la Propagande approuva cette mesure.

Souvent des doctrines erronées avaient pénétré dans le pays, surtout par les écrits de Germain Adam, archevèque d'Hiérapolis, un ami de Scipion Ricci, qui abondait dans son sens et jouissait d'un grand crédit parmi les siens. Pie VII interdit ses ouvrages à plusieurs reprises (1816, 1822), notamment son Catéchisme, destiné à remplacer celui de Bellarmin ; il condamna aussi cette erreur que la consécration n'est pas opérée par les paroles de l'institution de Jésus-Christ. Déjà en 1802 il avait pressé Germain de souscrire à la bulle *Auctorem fidei* et au bref contre Eybel·

Sous l'influence du même Germaiu, un concile célébré en 1806 au couvent de Karkapha, diocèse de Béryte, rendit plusieurs décrets dans le sens du synode de Pistoie. En 1810, les actes de ce concile, rédigés en arabe, furent publiés sans avoir été soumis au Saint-Siège ; Rome les examina plus tard et les condamna le 3 juin 1835. Pie VII ne négligea rien pour affermir dans la foi le patriarche et le successeur de Germain, Basile Haractengi, tandis qu'il s'employait activement auprès des souverains d'Autriche et de France pour obtenir des secours en faveur des Gréco-Melchites, gravement persécutés par la Porte sur les instigations du patriarche schismatique de Constantinople (1818). Comme les basiliens d'Alep, de la

congrégation de Saint-Jean-Baptiste, usurpaient l'autorité sur les moines du mont Liban, et suscitaient une foule de querelles, cette congrégation se divisa en deux fractions, celle d'Alep et celle de Balad. Grégoire XVI approuva cette séparation (1832). Après la mort d'Ignace Chattan, Maxime Mazlum fut préconisé par ce même pape, le 1er février 1876, patriarche gréco-melchite; il publia dans un concile vingt-cinq canons disciplinaires. Mazlum mort (22 août 1855), Pie IX reconnut en 1856 l'évêque de Ptolémaïs, Clément Bahus, nommé sous la présidence de son délégué Paul, archevêque de Taro ; et quand Bahus eut abdiqué en 1865, il approuva Grégoire Youssouf, qui assista en 1870 au concile œcuménique à Rome.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 401.

Patriarches gréco-melchites depuis 1796 : Bull. Propag., IV, p. 241-247. Controverse sur Hiérapolis, 1816 : Bull. Rom. Cont., t. XIV, const. 675, 676, p. 38-42. Controverse sur Béryte, 1828 : Bull. Propag., V, p. 40 et seq.; Pie VII, 3 juin 1816 et 8 mai 1822, ib., t. IV, p. 358-365, 388-392, du 4 juillet 1818, ib., p. 369-372. Sur l'évêque Germain Adam, Pie VII, 1802, Bull. Propag., append., t. II, p. 307-309. Condamnation du synode de 1806 : Grégoire XVI, const. *Melchitarum catholicorum synodus*, 16 septembre 1835, Bull. Propag., V, p. 125-127; Rheinwald, Acta hist. eccl., 1835, p. 19 et seq.; Coll. Lac., II, p. 555-557; Synode de 1835, ib., II, p. 579-592. Préconisation de Maxime Mazlum, 1er févr. 1836 : Bull. Propag., loc. cit., p. 129-132; de Clément Bahus, Acta Pii IX, vol. II, p. 535-537 ; de Grégoire Youssouf, Civiltà cattolica, 15 avril. 1865, qu. 362, p. 225 et seq.

Les Ruthènes en Autriche-Hongrie.

402. En 1857, plus de deux millions de Grecs unis, les Ruthènes de Galicie, de Transylvanie et de Hongrie, étaient placés sous le sceptre de l'Autriche. Marie-Thérèse et ses successeurs s'étaient vivement intéressés à eux et leur avaient donné des églises, des chapitres et des séminaires. En Hongrie, Gran avait cinq évêchés grecs pour suffragants : Grosswardein, Crisio ou Kreutz (1777), Muncacs (1771), Éperies (1816), Fogaras (1721). Pie IX érigea ce dernier (appelé aussi Alba Julia) en métropole (1853), lui assigna pour siège Blasendorf, et lui soumit, outre l'évêché de Groswardein, séparé de la pro-

vince ecclésiastique de Gran, les églises cathédrales, nouvellement érigées, de Lugosch et Szamos Ugvar (appelé aussi Arménopolis). Crisio ayant été placé sous la juridiction d'Agram, Gran ne conserva que Muncacs et Éperies.

La Galicie avait pour métropole du rite grec Lemberg, avec l'évêché de Prezemils. Les couvents des basiliens se maintinrent longtemps dans une certaine prospérité; en 1860, le Saint-Siège modifia les constitutions sur des points de détail, et accorda aux moines quelques adoucissements relatifs à la pauvreté. Comme les Ruthènes étaient souvent opprimés par les Polonais, ils furent longtemps sans avoir des écoles populaires distinctes, et ils prêtaient volontiers l'oreille à la propagande russe. Michel Rusiemski, chanoine de la métropole grecque de Lemberg, procura aux Ruthènes l'enseignement scolaire dans leur propre langue, fit imprimer en 1845 un livre de lecture ruthénien, et établit entre eux des rapports plus intimes. En 1848, ils tinrent une assemblée de savants et travaillèrent à l'établissement d'une université.

L'archevêque Michel Lewicki (mort en 1858), élevé au cardinalat en 1856, et l'évêque Grégoire Jachimovicz, son successeur dans l'archiépiscopat, rendirent de grands services à leur peuple. Seulement, les gouverneurs de race polonaise entravaient çà et là le progrès religieux, et les controverses avec le clergé latin amenaient de fâcheux résultats. Les deux parties s'accusaient de prosélytisme. Pie IX leur envoya à cet égard en 1862 des conseils et des instructions détaillées. Une partie du clergé ruthène se rattachait trop étroitement aux usages des Latins; une autre, beaucoup plus considérable, soutenue par l'argent russe et l'esprit de nationalité, inclinait vers les schismatiques.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 402.

Divers renseignements sur le nombre des Ruthènes, dans Mejer, Propag., I, p. 504; Würzb. kath. Wochenschr., 1856, nr. 50, p. 408; Almanach de Gotha, 1863, p. 380. Évêchés ruthènes : Archiv für K.-R., t. VII, p. 357 et suiv.; Decr. Congr. Regul., 7 déc. 1860, ibid., p. 458-460. Sur la Galicie, Mejer, I, p. 470 et suiv.; Pichler, II, p. 289 et suiv. Révolutions polonaises: Erinnerungen aus Galizien, Prague, 1863. Lettre du pape, de 1862, Archiv, 1863, t. IX, p. 200 et suiv.; Lettre de l'archevêque de Lemberg, ibid., p. 208 et suiv.

Asie du Sud et de l'Est.

Le schisme de Goa.

403. L'ancienne controverse sur la juridiction de l'archevêque de Goa et de ses suffragants n'était pas apaisée. La cour du Portugal prétendait exercer encore son droit de patronage, même après avoir perdu la plupart de ses possessions dans les Indes orientales, et tout en ne remplissant pas les obligations attachées à ce droit. De son côté, la Compagnie anglaise des Indes orientales contestait à l'archevêque de Goa toute juridiction sur son territoire (2 août 1791). Ainsi que l'avaient fait précédemment ses prédécesseurs, le pape Pie VI continua d'y envoyer des vicaires apostoliques, malgré les nouvelles réclamations du clergé de Goa (1798). En 1832, Grégoire XVI demanda à Lisbonne que le Portugal renonçât formellement, dans les domaines qui ne lui appartenaient plus, à un patronage qui depuis longtemps avait cessé de fait, ou bien d'en remplir les obligations, trop longtemps négligées. Comme la cour de Portugal ne voulait ni l'un ni l'autre, le pape érigea les vicariats apostoliques de Madras et de Calcutta (1834), de Ceylan (1836) et de Madura (1838), et restreignit les diocèses de Goa et de Macao au territoire portugais. Il invoqua l'exemple de ses prédécesseurs, qui avaient déjà enlevé plusieurs provinces de l'Orient aux précédents évêques portugais, pour les placer sous la direction plus avantageuse des vicaires apostoliques. Il fit valoir l'impossibilité pour le clergé portugais, qui ne parlait pas l'anglais et dont le nombre était de beaucoup insuffisant, de satisfaire aux besoins de la religion dans une aussi vaste étendue de pays ; la force des circonstances et l'immense responsabilité qu'assumerait le gouvernement portugais par une plus longue résistance aux dispositions devenues inévitables du Saint-Siège.

Mais, à Lisbonne comme à Goa, l'on demeura insensible à toutes ces raisons. Joseph de Sylva Torrès, confirmé archevêque de Goa le 19 juillet 1843, revendiqua dès 1844 la juridiction même sur les vicariats apostoliques, dédaigna les avertissements du pape, sous prétexte qu'il était tenu de sau-

vegarder les anciens droits de son siège, conféra le sacerdoce à des hommes dont la plupart étaient absolument incultes, les chargea d'amener au schisme les catholiques placés sous la domination anglaise et de s'emparer de leurs églises.

L'archevêque insoumis, après que Pie IX eut à plusieurs reprises demandé à Lisbonne de le rappeler, fut enfin obligé de rentrer en Portugal et de se contenter du titre d'archevêque de Palmyre, avec la coadjutorerie de l'archevêque de Braga et le commissariat de la bulle de la croix. Le 17 février 1851, le pape publia la convention intervenue, l'acte de soumission envoyé en 1850 par le prélat et la réponse qui lui avait été faite.

Cependant le schisme n'était pas encore terminé; le clergé de Goa s'obstina dans sa résistance; l'évêque de Macao, Jérôme da Mata, fit des ordinations anticanoniques et méprisa tous les brefs du pape. A Bombay, Antoine-Marie Suarez se posa en vicaire général de l'archevêque et excita les catholiques contre les vicaires apostoliques. Partout la discorde s'envenimait. Le capucin Anastase Hartmann, administrateur de Bombay et vicaire apostolique de Patna, connu pour sa traduction du Nouveau Testament dans l'idiome indoustan (mort en 1866), fut enfermé dans une église depuis le 13 jusqu'au 20 mars 1855, et pensa mourir de faim.

Travaux des vicaires apostoliques dans les Indes orientales.

404. Pie IX, dans un langage sévère et menaçant (9 mai 1853), rappela les schismatiques à l'obéissance; mais la Chambre des députés de Lisbonne déclara que l'acte du pape était invalide, parce qu'il était dépourvu du *placet,* et que les ecclésiastiques rebelles avaient bien mérité de la patrie (20 juillet) : nouvelle flatterie bien propre à nourrir l'orgueil national du clergé démoralisé de Goa.

Le 20 février 1857, un traité conclu à Lisbonne entre le cardinal-prononce di Pietro et le ministre Fonseca Magalhaes, portait que les diocèses de Goa, Cranganor, Cochin, Méliapour, Maccala et Macao seraient délimités et que le pape donnerait une nouvelle bulle de circonscription. Cependant les schismatiques n'en continuaient pas moins leurs intrigues. Le nouvel

archevêque de Goa, Jean-Chrysostome d'Amorin-Pessoa (1862), de l'ordre des franciscains réformés, qui avait reçu à Rome des instructions précises, usa de sévérité contre les prêtres schismatiques et les frappa de suspense. Ceux-ci en appelèrent aux Chambres de Lisbonne et furent protégés par le gouverneur de Goa. Dans les Chambres, l'archevêque fut vivement blâmé comme adversaire du patronage portugais; cependant il conserva son poste et put au moins continuer de combattre les progrès du schisme.

Pour affermir le clergé de Goa et travailler plus efficacement à sa réforme morale, l'autorité ecclésiastique demanda l'admission des ordres religieux ; mais le gouvernement franc-maçonnique s'y opposa résolument. Il refusa également à l'archevêque de Goa l'autorisation de confier temporairement sa juridiction aux vicaires apostoliques, sous ce prétexte, réfuté plus tard par le cardinal Antonelli (19 juin 1872), que cela était contraire au concordat. Cependant les vicaires apostoliques des Indes orientales n'en ont pas moins, en plusieurs localités, combattu ce schisme avec succès, et surmonté une foule d'autres obstacles qui entravaient le progrès de la vie religieuse. Mais il y avait là de grandes difficultés à vaincre : l'esprit de caste, les préjugés qui règnent chez les Indiens; l'idolâtrie, favorisée par l'argent que les autorités anglaises mettent à la disposition des missionnaires protestants; les nombreuses émigrations de catholiques, pauvres pour la plupart; la fréquence des famines et autres calamités, notamment les accidents naturels, et enfin la guerre anglo-indienne de 1857.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 403-404.

Bull. Prop., IV, 255; V, 105, 122, 167 et seq., 191. Ami de la religion, 18, 21 févr. 1854 ; Hist.-pol. Bl., t. XXXII, p. 748 et suiv., 800 et suiv.; Würzb. kath. Wochenschr., 1854, nr. 46; cf. 1853, p. 641, 714 ; Henrion, Hist. des missions, II, 433; Wittmann, Herrlichkeit der Kirche, II, p. 46 et suiv. Convention de 1857, dans Nussi, p. 318 et seq.; Würzb. kath. Wochenschr., 1857, t. X, p. 45, 59. Lettre du pape, du 13 juillet 1862 : Civiltà cattolica, 18 oct. 1862, p. 252 et seq. (cf. ib., 18 avril 1863, qu. 314, p. 265 et seq.) ; Roscov., Rom. Pont., IV, p. 454 et seq.; le Monde, 4 avril 1863. Note du card. Antonelli du 19 juin 1872 : Archiv für kath. K.-R., t. XXVIII, p. 121 et suiv.; « Kath. Missionen », 1875, p. 206 et suiv., 221 et suiv., 250 et suiv. Voy. encore

Bussièrce, Hist. du schisme portugais dans les Indes, Paris, 1854 ; Acta Pii IX, vol. I, p. 205 et seq.

Ceylan. — Vicariats dans le continent des Indes orientales.

405. Néanmoins on remarquait un progrès considérable dans les vicariats apostoliques des Indes orientales. Le nombre des catholiques, qui en 1864 s'élevait à 990,000, était en 1875 de 1,210,351, et l'on comptait dans cette dernière année neuf cent cinquante prêtres placés sous les ordres des vicaires apostolique, et cent soixante-neuf sous la juridiction de Goa. Dans la grande île de Ceylan, qui en 1796 passa de la Hollande à l'Angleterre, les lois pénales contre les catholiques ne furent abolies qu'en 1806; depuis, le nombre des catholiques s'accrut rapidement, même par la conversion d'indigènes qui avaient été baptisés protestants (« chrétiens du gouvernement »). Depuis 1849, l'île fut partagée en deux vicariats : pour le nord, Jaffna (Dschaffnapatam), administré par les oblats de la Vierge immaculée ; Colombo, régi par les sylvestrins de l'ordre de Saint-Benoît, parmi lesquels on remarque surtout Hilarion Sillani (depuis 1863) et le P. Martin (mort en 1876). En 1875, on y comptait déjà cent soixante et onze mille catholiques fervents et environ soixante-dix prêtres.

Moins considérable était le nombre des prêtres et des fidèles dans les vicariats de Madras et d'Haiderabad (Nisam); le vicariat de Wisagapatam, au nord de Madras, institué en 1850 et confié à la congrégation de Saint-François de Sales, comptait dix mille fidèles. Les capucins furent chargés des vicariats d'Agra et de Patna, qui renfermaient chacun plus de dix mille fidèles; les carmes déchaussés obtinrent toute la côte de Malabar, depuis Goa jusqu'au cap Comorin, avec les vicariats de Quilon, de Mangalor et de Verapoli, qui comptent aussi un grand nombre de chrétiens chaldéens et possèdent des séminaires, d'où sont déjà sortis une foule de prêtres indigènes. Le soin des âmes, dans le Bengale occidental, fut confié aux jésuites en 1858; en 1859, les premiers jésuites belges arrivèrent à Calcutta, et s'intéressèrent surtout, dans le principe, aux catholiques indigènes. Calcutta possède huit églises catholiques, un collège florissant et dix établissements religieux. Le jésuite Walter Steins, archevêque de Bostra, dirige le vicariat.

Dans les contrées du Sonderbund, dans les vastes et profondes plaines des embouchures du Gange, le P. Adrien Goffinet, après le départ des missionnaires protestants chassés par le choléra de 1868, trouva la population des villages très bien disposée pour la foi catholique; et le P. Edmond de Place avait en 1873 beaucoup de néophytes à Bashanti et à Khari.

La mission de Bombay, dirigée depuis 1856 par les jésuites allemands, ayant à leur tête le P. Léon Meurin, évêque d'Ascalon, ne comptait d'abord que onze jésuites; elle en avait soixante-six en 1871. Elle fonda une multitude d'écoles, qui furent fréquentées même par les hétérodoxes, un grand collège, des pensionnats de jeunes filles, vingt-sept paroisses et autant de stations de mission, comprenant vingt et un mille âmes. Le vicariat de Madura (depuis 1838), dont le siège épiscopal se trouve à Tritschinopolis, est également aux mains des jésuites, dirigés depuis 1846 par le P. Alexis Canoz, qui en 1868 et 1869 baptisa à lui seul sept mille deux cent cinq païens; en 1875, il était à la tête de cent quarante-cinq mille fidèles, avec cinquante-six prêtres.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 405.

Cf. « Kath. Missionen », 1875, p. 215, 216. Sur Ceylan, ibid., 1874, p. 107 et suiv.; 1875, p. 74, 133 et suiv.; 1876, p. 84 et suiv., 170 et suiv.; Marshall, II, p, 21, 25. Vicariats du continent: « Kath. Missionen », 1873, p. 38, 41, 61 et suiv., 88 et suiv., 114; 1874, p. 131, 231 et suiv., 262 et suiv.; 1875, p. 151. Sur Bombay et Madura, surtout P. Piscalar, dans les Laacher Stimmen, 1871, p. 466 et suiv.; « Kath. Missionen », 1874, p. 14 et suiv., 132 et suiv.; 1876, p. 177 et suiv., 195.

Mission de Pondichéry.

406. Pondichéry, placé sous la domination française, avait toujours son évêché de mission. Il fut amoindri en 1845: une partie échut à Madras, et l'autre servit à former les vicariats de Coïmbetour, dans le nord, et de Maïssour, dans le nord-ouest. Le diocèse était encore suffisamment étendu : il comptait en 1875 85 prêtres et 137,788 catholiques; et ce nombre s'accrut incessamment par des conversions, surtout parmi les parias. On essayait aussi de former un clergé indigène.

Tous ces territoires furent assignés au séminaire des Mis-

sions étrangères, d'où sortit Claude Depommier, missionnaire depuis 1844, évêque actif depuis 1865 (mort en 1873) : il reçut le vicariat de Coïmbetour. Le vicariat de Maïssour fut géré de 1847 à 1873 par Louis-Étienne Charbonneau, qui établit un séminaire, une imprimerie et plusieurs pensionnats. La congrégation de Sainte-Croix reçut en 1860 le vicariat du Bengale oriental, érigé par Pie IX, et auquel fut préposé Pierre Dufal. Un autre, établi plus tard dans le Bengale central, comptait en 1875 près de 1,190 âmes, administrées par neuf prêtres. Dans les Indes orientales néerlandaises, on trouve le vicariat de Batavia, qui fut gouverné, dans des circonstances difficiles, par Pierre-Marie Brancken (1842-1874); son successeur Claesens est à la tête de vingt missionnaires et de cinq maisons religieuses, avec des écoles et un orphelinat.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 406.

Pondichéry, « Kath. Missionen », 1875, p. 39, 171 et suiv.; 1876 p. 40 et suiv. Coïmbetour et Maïssour, ibid., 1873, p. 16 et suiv., 86 et suiv.; 1874, p. 106 et suiv.; 1876, p. 221. Indes orientales néerlandaises, ibid., 1875, p. 242.

Siam.

407. Dans le royaume de Siam, la congrégation des Missions étrangères de Paris travaillait déjà depuis 1673. La station de Juthia fut détruite par les Birmans en 1760. Cette œuvre fut reprise en 1838 par Joseph Dupond. En 1840, Mgr Pallegoix fut nommé vicaire apostolique, avec son siège à Bangkok; il convertit une multitude de Chinois et de Siamois. Dupond fut exilé en 1849 avec d'autres missionnaires, et rappelé en 1851 par le nouveau roi Mongkout (1851-1868), qui avait été élevé à l'européenne. Une étroite amitié s'établit entre lui et l'évêque Pallegoix, auquel il fit faire après sa mort (18 juin 1862) de splendides funérailles.

Pallegoix eut pour successeur Dupond, qui fut également honoré après sa mort (1864-1872). On comptait dix mille catholiques dispersés dans seize paroisses, un séminaire et quatre orphelinats. Jean-Louis Vey fut nommé en décembre 1875, également avec le concours actif de la cour, évêque d'Azot (titre qu'avaient aussi porté ses prédécesseurs). Il

fut consacré à Bangkok pour le vicariat de l'est de Siam. Le vicariat de l'ouest de Siam, pour la presqu'île de Malacca, dirigé par la congrégation de Paris, n'est pas moins prospère, quoiqu'il ait moins de prêtres et de fidèles.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 407.

Augsb. Allg. Ztg., suppl. du 24 nov. 1868; « Kath. Missionen », 1873, p. 130 et suiv.; 1876, p. 84. On a de Mgr Pallegoix une Description du royaume de Thaï ou de Siam.

Birmanie.

408. Le territoire de l'ancien empire birman possède trois vicariats, depuis qu'en 1866 la Birmanie orientale a été séparée des vicariats d'Ava et de Pégu, fondés en 1722, et que le reste a été partagé en deux vicariats, Birman-Nord et Birman-Sud; en 1870, la province d'Arakan a été assignée au Bengale oriental. Le Birman-Sud comprend la Birmanie britannique; le Birman-Nord, l'empire indépendant de ce nom, à l'exception du territoire d'Oberlaos, qui échut au vicariat de la Birmanie orientale, dont le siège est à Tœngu, sur les frontières britanniques. Le Birman-Nord et le Birman-Sud dépendaient de la congrégation des Missions de Paris; la Birmanie orientale, de la congrégation de Milan. Sébastien Carbone et le préfet apostolique Eugène Biffi, de la congrégation de Milan; puis Paul Abbona (mort en 1874), des oblats de la Sainte-Vierge, ont travaillé avec beaucoup de succès parmi les Carènes et les tribus du Laos.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 408.

« Kath. Missionen », 1873, p. 111 et suiv.; 1875, p. 63 et suiv., 239; 1876, p. 110 et suiv. Giac. Scurali, Vita di Sebastiano Carbone, mission. ap. nella Birmania orientale, Milano, 1873.

Annam.

409. Dscha-Long, empereur d'Annam, avait subjugué, après la révolution de 1774-1788, le Tonkin et la Cochinchine avec le secours de la France. Les chrétiens, malgré de nombreuses vexatious, s'étaient fort multipliés : en 1819, on en comptait quatre cent mille, avec quatre évêques, vingt-cinq

prêtres européens et cent quatre-vingts indigènes, mille catéchistes, quinze cents religieuses. Malheureusement, le cruel et immoral empereur Minh-Menh (1820-1841) s'étant brouillé avec les Français, interdit en 1825 l'accès du pays aux prêtres étrangers; il se fit présenter en 1826 des pétitions contre les chrétiens, emprisonna plusieurs missionnaires, et ordonna en 1832 de détruire toutes les églises et de contraindre les chrétiens à l'apostasie. En 1836, il fit fermer tous les ports aux Européens, à l'exception d'un seul, visiter les barques et menacer les prêtres de la peine de mort; il commanda aux fonctionnaires, sous les peines les plus graves, de les rechercher; depuis 1838, des troupes furent levées dans ce dessein.

L'évêque Delgado, qui administrait son Église depuis 1799, mourut en prison, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son coadjuteur, qui en comptait quatre-vingt-un, beaucoup de dominicains et d'indigènes furent suppliciés; peu apostasièrent. Depuis 1839, les tortures devinrent encore plus raffinées, et en 1840 on comptait de nouveau de nombreux martyrs.

Après la mort de Minh-Menh et sous le règne de Tieu-Tsi (1841-1847), qui ne publia pas de nouveaux édits, le dominicain Hermosilla fut consacré évêque (23 avril 1841); il avait encore, en 1844, sous sa direction sept prêtres européens, trente dominicains indigènes et dix-huit prêtres séculiers, également indigènes.

L'intervention française de 1847, en Cochinchine, suscita de nouvelles et terribles persécutions. Pie IX détacha du Tonkin-Est deux provinces méridionales, et les érigea en vicariat du Tonkin central. Comme celui du Tonkin-Est, il fut confié aux dominicains. Il comptait un plus grand nombre de chrétiens sur un territoire moins étendu. Les deux vicariats reçurent des coadjuteurs. L'empereur Tu-Duc, en 1848, lança de nouveaux décrets contre les chrétiens, mais qui ne furent pas exécutés partout; il y eut néanmoins plusieurs martyrs, notamment en 1851, l'année du choléra. Dans le Tonkin central, le vicaire apostolique célébra en 1855 un synode diocésain avec cinq dominicains espagnols et vingt-cinq prêtres indigènes. Quand, le 18 janvier 1856, l'évêque Hermosilla fut jeté en prison, les chrétiens purent encore le racheter à prix d'argent; mais le Père Tru fut mis à mort le 9 juin, le vicaire du Tonkin central

saisi le 20 mai et décapité le 20 juillet. Le 9 janvier 1858, un village chrétien était livré aux flammes, le couvent des dominicains entièrement saccagé, ses habitants mis à mort.

Au milieu des plus cruelles tortures, la plupart des chrétiens se comportèrent en véritables héros; et ceux qui avaient apostasié ne purent échapper aux châtiments. Dans l'automne de 1858, une expédition franco-espagnole, qui se borna à prendre la forteresse de Tourane, ne fit qu'irriter le gouvernement, qui considéra tous les chrétiens comme des factieux. La persécution continua jusqu'en 1862 : vingt-huit dominicains, des milliers de chrétiens furent torturés et mis à mort, notamment l'évêque Hermosilla (1er novembre 1861). Après une nouvelle intervention de la France et un traité conclu le 5 juin 1862, la persécution ne se ralentit que faiblement; quelques fonctionnaires se permettaient encore en 1864 des actes de cruauté révoltants.

En 1869 cependant, les chrétiens furent autorisés à fonder quelques villages, et l'on défendit aux païens de leur donner des noms injurieux. Le Tonkin oriental comptait alors quarante-six mille chrétiens et le Tonkin central cent vingt-deux mille cent quarante. De 1870 à 1874, un calme relatif s'établit; en mars 1874, la France conclut de nouveau avec l'empire annamite un traité favorable aux chrétiens, mais dont l'exécution fut empêchée par une révolte qui éclata dans le pays. Les nombreux chrétiens coururent aux armes pour se protéger, soutinrent le gouvernement contre les rebelles, et obtinrent pour quelque temps un sort plus favorable.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 409.

Tonkin-Est et Tonkin central, « Kath. Missionen », 1874, p. 104 et suiv., 169 et suiv., 205 et suiv., 217, 255 et suiv., 261 et suiv.; 1875, p. 37.

Tonkin-Ouest et Tonkin-Sud.

410. Les dominicains administraient le Tonkin-Est et le Tonkin central; les prêtres des Missions de Paris, le Tonkin-Ouest et le Tonkin-Sud. La persécution y sévissait avec moins de violence, ce qui n'empêcha pas plusieurs chrétiens d'être dépouillés de leurs biens. Le vicaire apostolique du Tonkin-Sud,

Jean-Denys Gauthier (depuis 1855), de même que celui du Tonkin-Ouest, Joseph-Simon Théruel (depuis 1866), eurent bien des tribulations à essuyer. De nombreux chrétiens furent traînés dans les cachots, et la mission consacra des sommes importantes à leur rachat, sans atteindre complètement son but. En 1875, une nouvelle persécution éclata dans le Tonkin-Sud.

A côté de ces quatre vicariats pour le nord de l'empire annamite, il en existe trois autres pour le sud en Cochinchine, avec Hué pour capitale : le vicariat oriental, le vicariat septentrional et le vicariat occidental, tous trois dirigés par le séminaire des Missions étrangères à Paris. Il y régnait plus de tranquillité que dans le territoire du Tonkin. Le vicariat apostolique du Cambodge (qui formait autrefois un vaste empire, dont plusieurs portions furent arrachées par Siam et la Cochinchine) fut érigé en 1848. Il est borné à l'est par la Cochinchine, à l'ouest par Siam, au nord par Laos, au sud par le golfe siamois. Il obtint pour vicaire apostolique l'évêque Jean-Claude Miché, qui en 1864 devint aussi vicaire de la Cochinchine-Ouest, avec résidence à Saïgon; il éleva le chiffre des catholiques de six cents à dix mille (mort en décembre 1873). Le vicaire de la Cochinchine-Nord, Joseph-Hyacinthe Sohier, évêque de Gadara, comme celui du territoire oriental, Eugène-Étienne Charbonnier, se montrèrent dans les conjonctures les plus difficiles, de bons et fidèles pasteurs.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 410.

Le Tonkin Sud et le Tonkin-Ouest, ibid., 1875, p. 127, 191, 237, 256 1876, p. 64 et suiv., 83 et suiv., 148 et suiv. (sur la Cochinchine). Sur le Cambodge, ibid., 1874, p. 193 et suiv.

Corée.

411. Dans la péninsule de Corée, la persécution des chrétiens n'avait presque point de relâche. Deux cents fidèles furent torturés en 1801, beaucoup mis à mort. Après les nouveaux orages qui fondirent sur eux en 1815 et 1827, ils n'avaient presque plus de prêtres. En 1831 cependant, un vicariat apostolique fut érigé pour la péninsule, et confié à la société des Missions étrangères à Paris. L'accès du pays par la mer ayant

été fermé, Mgr Bruguière fit pendant trois ans de vaines tentatives pour y pénétrer par la Chine; il mourut en 1835, dans la Tartarie orientale.

Pierre-Philibert Maubant fut le premier prêtre d'Europe qui parvint à y entrer (1836); un second suivit immédiatement (1837). En 1838, la Corée possédait environ neuf mille chrétiens.

Les jeunes Coréens étaient préparés au sacerdoce en partie par les missionnaires, en partie par le séminaire de Macao. Dès 1839, éclata une nouvelle persécution; le vicaire apostolique Imbert, les missionnaires et cent chrétiens subirent le martyre, et la frontière de la Chine fut encore plus sévèrement gardée qu'auparavant. En 1845, le vicaire apostolique Ferréol et un missionnaire entrèrent dans le pays par l'entremise d'André Kim, ordonné prêtre à Macao. Ce prêtre coréen fut mis à mort en 1846, avec d'autres chrétiens, comme traître à la patrie; néanmoins, de 1846 à 1850, il restait encore onze mille fidèles, et ce nombre, jusqu'à la mort du vicaire Ferréol (1853), s'éleva à 13,638. Les menaces de la France, non appuyées par des actes, produisirent peu d'effet; seule, la défaite des Chinois, en 1860, excita en Corée une grande épouvante.

Le successeur de Ferréol, Berneux, autrefois incarcéré au Tonkin, occupé pendant dix ans dans la Mandchourie, travailla avec beaucoup de fruit depuis son arrivée jusqu'à son martyre (1856-1866). Déjà une littérature chrétienne s'était formée parmi les Coréens. Les dissensions de la cour depuis que le roi Tschieltsong était mort sans enfants (1864); la colère excitée par les Russes, qui demandaient la liberté du commerce (1866); les dédommagements exigés par les Français, quoique non sérieusement poursuivis, entravèrent les progrès du christianisme; les persécutions se multiplièrent, et en 1870 on comptait 8,000 victimes. Les catholiques de Corée montrèrent une fermeté au-dessus de tout éloge. Ridel, vicaire apostolique de Chine et de Mandchourie, essaya vainement de pénétrer dans le pays.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 411.

« Kath. Missionen », 1875, p. 139 et suiv., 159 et suiv., 177 et suiv.; 1876, p. 61 et suiv.; Davelay, Hist. des martyrs de Corée.

Tibet et Mongolie.

412. Les mêmes difficultés, mais avec beaucoup moins de chances de succès, existaient dans le Tibet, dépendant de la Chine. Les premières tentatives de conversions furent faites par les capucins. Depuis 1844, les lazaristes Huc et Gabet se chargèrent de cette mission et s'avancèrent jusqu'à Lassa ; mais ils en furent bientôt expulsés. Le même sort échut à la congrégation des Missions de Paris, qui obtint la gestion du vicariat apostolique du Tibet. La station fondée en 1861 fut détruite en 1865 ; celle de Bathang, érigée en 1864 par Mgr Chauveau, sur la frontière de l'Est, le fut en 1873, de même que celle de Jerkalo. En 1874, il fut décidé, il est vrai, que les maisons seraient rétablies et les biens restitués, mais le lama persévéra dans ses dispositions hostiles, et les établissements mêmes de la frontière demeurèrent exposés à de continuelles menaces. Jusqu'à présent cette laborieuse mission n'a encore offert aucune perspective de succès. Il en est de même des efforts de la congrégation belge pour les missions de l'Asie orientale dans la Mongolie.

OUVRAGE A CONSULTER SUR LE N° 412.

« Kath. Missionen », 1874, p. 81 et suiv., 150, 239 ; 1875, p. 150 et suiv., 236 et suiv.

Chine.

413. En Chine, l'empereur Kiaking (1795-1820) persécuta violemment les chrétiens, et l'Église compta de nombreux martyrs, entre autres le vicaire apostolique Dufresse (mort le 14 septembre 1815), qui travaillait dans cet empire depuis 1776, le vieux lazariste Clet et un prêtre indigène nommé Chen. Sous le règne de Tao-Kuang (1820-1850), si l'on excepte beaucoup de tracasseries des fonctionnaires, les chrétiens eurent la tranquillité jusqu'en 1830 ; à partir de cette époque les persécutions sévirent dans des provinces isolées, surtout, en 1838, dans la province de Hupé. En 1840, le lazariste Perboyre y fut étranglé au milieu d'effroyables tortures et après avoir vu cinq chrétiens décapités sous ses yeux. D'autres victimes suivirent celles-là.

Depuis le traité de Nanking de 1842, les chrétiens pouvaient s'attendre à un meilleur sort : car c'est depuis ce temps que les Anglais se sont établis à Shanghaï; en 1847, ils purent aussi s'emparer de l'île rocheuse de Hong-kong. Mais quand le nouvel empereur Hienfong (25 février 1850) fut monté sur le trône, le parti vieux-chinois poursuivit l'abrogation des traités et l'expulsion des européens. Des hostilités ouvertes éclatèrent contre ceux-ci en 1856; les Chinois trahirent les Anglais et les Français, et mirent à mort de la façon la plus barbare le missionnaire Chapdelaine.

La France et l'Angleterre, dans une guerre commune, châtièrent l'arrogance chinoise, s'emparèrent de Canton (1857), pénétrèrent, avec leurs vaisseaux, par les grands fleuves, dans l'intérieur du pays, et imposèrent, en 1858, le traité de Tien-tsin, qui stipulait l'admission des marchands et des missionnaires européens, celle des ambassadeurs de ces puissances, et un dédommagement pour les déprédations commises. Mais le traité ne fut pas exécuté, et une nouvelle expédition anglo-française eut lieu en décembre 1859. La capitale Pékin fut occupée, et la convention supplémentaire des 24 et 25 octobre 1860 renouvela les précédentes concessions du gouvernement impérial et en ajouta de nouvelles.

Cette humiliation irrita encore davantage la haine des Chinois et surtout des fonctionnaires subalternes. Comme les ambassadeurs des puissances étrangères pouvaient désormais résider à Pékin, les provinces éloignées de la capitale devinrent le le principal théâtre des nouvelles vexations exercées contre les chrétiens. A Pékin même, les catholiques avaient quatre églises desservies par les lazaristes, notamment l'église sud de Nan-Tang, qui était la cathédrale de l'évêque (Mouly, mort en décembre 1868); la ville comptait huit mille chrétiens, le diocèse vingt-sept mille. Presque tous les horlogers, dont l'industrie avait été introduite autrefois par les jésuites, en faisaient partie.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 413.

Gams, I, p. 196 et suiv.; III, p. 637; Hist.-pol. Bl., t. XLI; Allocution de Pie VII, du 23 sept. 1816, sur Dufresse : Bull. Rom. Cont., t. XIV, p. 240; De Hübner, Spaziergang um die Welt, III, p. 26, 93, 298 et suiv., 305 et suiv., 313 et suiv.; Huc, le Christianisme en Chine, en Tatarie et au Tibet, t. IV, depuis la mort de l'empereur Khang-Hi. (1772) jusqu'au traité de Tient-sing, Paris, 1859.

La guerre civile en Chine.

414. De 1850 à 1864, la Chine fut désolée par la guerre civile des Taïpings, qui se présentèrent d'abord comme un parti religieux, mêlant des idées chrétiennes-protestantes avec les superstitions du paganisme national, et ensuite comme parti politique. Le Chinois Hung-Siu-Tseuen, qui avait lu différents traités protestants et avait lié connaissance avec le missionnaire anglican Roberts, prétendit, en 1843, avoir reçu d'en haut la mission de renverser les idoles et de fonder un nouveau royaume de la paix. En 1853, il put s'emparer de Nankin; il défit plusieurs fois les troupes impériales et triompha également (1856) par trahison des rivaux, sortis de son propre camp, qui se faisaient passer eux-mêmes pour prophètes. Quand il nomma ministre de la guerre (1859) son cousin Hang-Yin, converti par Roberts au protestantisme, les cercles protestants conçurent les plus hautes espérances pour l'évangélisation complète des Chinois. Mais les Taïpings se montrèrent bientôt les ennemis irréconciliables des Européens, et ils les combattirent comme faisait lui-même le gouvernement chinois.

Après la mort de l'empereur Hienfong (22 août 1861), dont le fils n'avait que sept ans, le gouvernement, divisé par un conseil de régence, dut implorer le secours de l'Europe. Quand les Taïpings eurent pris et détruit Sou-tchéou en mai 1860, une multitude de Chinois se réfugièrent à Shanghaï, sous la protection anglaise. Lorsque Gorgon (novembre 1863) eut reconquis Sou-tchéou pour les impériaux, les habitants, parmi lesquels beaucoup de chrétiens, partirent de nouveau. En 1864, Nankin fut repris aux Taïpings; le prophète Siu vit son palais livré aux flammes et perdit la vie; ses partisans furent mis à mort ou dispersés. Pendant la guerre civile, les catholiques furent persécutés par les deux partis; cependant leur nombre ne diminua point et il y eut de nombreuses conversions. Plusieurs mandarins furent déposés, entre autres celui qui avait trempé dans le meurtre du missionnaire Neel à Kouetscheu.

Cependant les autorités locales demeurèrent hostiles aux

chrétiens : elles ameutaient souvent le peuple et avaient des intelligences secrètes avec les « savants » fanatiques, qui conseillaient, par des placards et des écrits incendiaires, de renverser les églises et de massacrer les chrétiens ; souvent ils mettaient eux-mêmes la main à l'œuvre.

Le 21 juin 1870, un massacre eut lieu à Tientsin et coûta la vie au consul de France, par trop insouciant, à deux lazaristes, à quarante-six religieuses et à d'autres Européens. A Wu-Ching, une église fut réduite en cendres. En 1873, dans la province du Su-Tschuen, le P. Huc et Michel Thay furent mis à mort. En 1874, il y eut de nouveau cinq martyrs, auxquels il faut joindre, dans la province sud-ouest du Yun-Nan, foyer de la révolution, où, depuis 1841, se trouvait un vicariat, le missionnaire Joseph-Marie Baptifaud, martyrisé à l'occasion d'une attaque contre les chrétiens du Pien-Kiao. Les prêtres du séminaire des Missions étrangères de Paris, entre autres l'évêque Ponsot, eurent beaucoup à souffrir.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 414.

Neumark, Die Revolution in China, Berlin, 1857; de Hübner, p. 35 et suiv., 39, 103 et suiv., 162, 225, 232 ; « Kath. Missionen », 1874, p. 7 et suiv., 36 et suiv., 103 et suiv. ; 1875, p. 19 et suiv., 105, 214 et suiv.; 1876, p. 107 et suiv., 169 et suiv., 213 et suiv.

Progrès du christianisme en Chine.

415. Malgré toutes ces persécutions, les plus belles perspectives s'ouvrent à la propagation du christianisme dans ce vaste empire. En 1874, on y comptait cinq cents missionnaires européens, dont les trois quarts étaient Français et deux cents des prêtres indigènes. Les différentes congrégations religieuses, les prêtres séculiers, les associations rivalisent de zèle. L'association de la Sainte-Enfance, notamment, fondée en 1843 par Forbin-Janson, évêque de Nancy, a rendu d'éminents services. Les enfants abandonnés ou achetés sont élevés chrétiennement dans des orphelinats parfaitement organisés ; des néophytes les plus capables on fait d'excellents catéchistes ; quelques-uns même sont élevés au sacerdoce. Les couvents de femmes renferment aussi des Chinoises.

Dans les provinces de Kiang-Su et Nayan-Hoé, se trouve le

vicariat de Kiang-Nan, administré par les jésuites de la province française; il comprend quatre-vingt mille chrétiens, régis par quatre-vingts jésuites (parmi lesquels neuf Chinois). A Si-kia-wei, situé à cinq lieues de Shanghaï, ils possèdent un florissant collège et un orphelinat; trois cent quarante et un catéchistes et instituteurs, plus de soixante-dix religieuses de différents ordres travaillent à l'œuvre des conversions. Les jésuites dirigent en outre le vicariat nord du Tchéli oriental et celui de Pékin-Est, qui, après la translation à Nankin (1864) de l'excellent évêque Languillat, fut conféré à Édouard Dnbar, du même ordre. Les fils de Saint-Dominique dirigent le vicariat du Fokie, où travaillait le P. Michel Colderon depuis 1841, aidé plus tard par le P. Thomas Gentili comme coadjuteur.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 415.

De Hübner, p. 19 et suiv.; Knabenbauer, dans les Laacher Stimmen, 1872, I, p. 89 et suiv.; « Kath. Missionen », 1873, p. 43; 1875, p. 83 et suiv., 105 et suiv., 182 et suiv., 210 et suiv., 231 et suiv.; 1876, p. 191 et suiv.; 1877, p. 13 et suiv.

La congrégation des Missions étrangères. — Les lazaristes.

416. Les prêtres de la congrégation des Missions étrangères de Paris dirigent, outre Yun-Nan (nord-ouest, est et sud), le Sutschuen et le Leaotung, les vicariats des provinces centrales du Sud, le Kuang-Si (avec Canton et l'île d'Haïnan) et le Kuoi-tscheu. Les Lazaristes administrent, outre le diocèse de Pékin sud et nord, le vicariat de Knang-si, qui en 1872 comptait dix mille chrétiens, six prêtres européens et treize indigènes; le vicariat de Tsche-Kiang, séparé de ce dernier depuis 1846, à l'extrémité orientale de la Chine, avec son siège à Ning-Po, et le concours de sept prêtres européens, six prêtres chinois, vingt-six sœurs de la Charité, puis le vicariat de Tchéli nord et sud, au nord de l'empire.

La province de Hou-pé, située au centre de la Chine et arrosée par le fleuve Bleu, fut cédée, pour défaut de ressources, par les lazaristes aux franciscains, et en 1856 deux vicariats furent confiés à ces derniers : Hou-pé et Hou-nan (par contre, Honan, dans le nord, était administré par la congrégation milanaise des Mis-

sions étrangères). En 1870, Hou-pé fut partagé en trois vicariats (Hou-pé est, nord-ouest et sud-est), comprenant ensemble 17,000 âmes, tous trois gérés par les franciscains.

Des six vicariats apostoliques confiés à cet ordre, Schen-si dans le nord paraissait le plus florissant; il renfermait vingt-trois mille chrétiens, dont la plupart montrèrent dans les dernières persécutions la plus grande fermeté. L'île rocheuse de Hong-kong, dont les Anglais ont fait une colonie commerciale florissante, est érigée en vicariat depuis 1874; elle compte quelques villages chrétiens et plusieurs couvents. La mission de Senon a trois paroisses chrétiennes. Dans l'île de San-ting-say, les prêtres sont activement mêlés au peuple. De 1863 à 1870, le P. Borghignoli, de Vérone, assembla six cents chrétiens appartenant pour la plupart aux classes inférieures. Le total des catholiques de Chine s'élève à près de deux millions.

Les obstacles à de nouveaux progrès viennent moins des essais de conversion tentés par les protestants et les Russes, que des préjugés des Anglais comme du gouvernement du pays, relativement au préjudice causé aux relations commerciales par les prêtres étrangers et une révolution politique; de la crainte que les indigènes n'exécutent leurs menaces souvent répétées de massacrer les chrétiens; de la fourberie et de l'astuce des persécuteurs, surtout en face d'un gouvernement central impuissant, ainsi qu'on l'a vu après la mort de l'empereur Ting-Tsché (12 janvier 1874), qui n'était arrivé lui-même au pouvoir qu'en 1873.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 416.

« Kath. Missionen », 1873, p. 18 et suiv., 45 et suiv., 62 et suiv.; 1874, p. 83, 267; 1875, p. 37 et suiv., 170, 214 et suiv.; 1876, p. 15 et suiv., 39 et suiv., 148 et suiv., 248 et suiv.; 1877, p. 63 et suiv. Sur la mission de Senon, voy. de Hübner, III, p. 240-246. Sur les obstacles des missionnaires, ibid., p. 305, 313 et suiv.

Japon.

417. Dans le Japon, où les Hollandais ne purent créer un établissement que sous les conditions les plus humiliantes, les missions catholiques ne se sont relevées que depuis 1858, lorsque, par suite des traités avec l'Amérique du Nord, l'Angleterre et la France, le port de Nangasaki eut été ouvert à

toutes les nations. Une église y fut construite et confiée aux prêtres des Missions étrangères. Ces prêtres trouvèrent, dans l'intérieur de la grande île de Kiushiu, dans les îles de Goto et à la pointe sud-ouest de Niphon, des villages de chrétiens indigènes, qui se baptisaient entre eux, et conservaient des livres de prières reçus d'anciens missionnaires jésuites. Sans prêtres, ils avaient su garder leur foi dans les conditions les plus difficiles. Les essais de conversion tentés chez eux par les prêtres nouvellement arrivés furent bientôt interdits par les autorités japonaises; en 1862 cependant, le vicaire apostolique Gérard parvenait à fonder une église à Yokohama. En 1862, les chrétiens furent, dans plusieurs provinces, cruellement persécutés.

En 1868, une grande révolution éclata dans ce pays, habité par une population intelligente et avide de savoir; le shogunat fut aboli et en 1869 la résidence de l'empereur (Mikado) transférée de Kioto à Yedo. Tandis que le pays adoptait une foule d'institutions européennes, la haine contre les étrangers allait croissant dans la plupart des classes de la population; elle se fit jour dans une attaque contre l'ambassadeur d'Angleterre (23 novembre 1869) et dans de nouvelles persécutions contre les chrétiens. En 1870, le premier jour de l'an, 4,000 chrétiens d'Urakami furent chargés de chaînes et déportés. On fit valoir des griefs politiques contre les ambassadeurs des puissances étrangères, et l'on assura que les déportés ne manquaient de rien; mais le contraire fut démontré. Plusieurs chrétiens, fidèles à leur foi, périrent dans de sombres cachots par défaut de nourriture suffisante; les apostats seuls furent renvoyés dans leur patrie en 1872.

La position de l'empire demeura incertaine; les fanatiques indigènes, comme les partisans enthousiastes de la civilisation européenne (qui, en l'absence de toute lumière et de toute éducation religieuses, n'eut que de mauvais résultats et ne montra que son mauvais côté) exerçaient une fâcheuse influence sur une population transportée tout à coup dans un ordre de choses entièrement nouveau. Le vicaire apostolique Petitjean reçut en 1873 un coadjuteur dans la personne de Jos. Laucaigne. On vit accourir en foule des missionnaires protestants et même russes, qui augmentèrent encore les difficultés et par leur conduite repoussèrent les Japonais.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 417.

De Hübner, Spaziergang um die Welt, 2e éd., Leipzig, 1875, t. II, p. 296 et suiv., 303 et suiv., 320 et suiv.; « Kath. Missionen », 1873, p. 20, 46, 65, 89; 1874, p. 25 et suiv.; 1876, p. 104 et suiv.

Afrique.

Nord de l'Afrique.

418. Dans le présent siècle, l'Église a fait en Afrique beaucoup plus de progrès que dans les siècles antérieurs, bien qu'ils soient loin encore de répondre aux efforts déployés. Ces progrès sont contrariés par l'apathie, les mœurs sauvages de la plupart des races nègres, et par les dangers du climat. La conquête de l'Algérie par les Français en 1830 donna lieu à l'érection d'un évêché à Alger, dont les premiers évêques Dupuch et Pavy eurent d'importants succès parmi les émigrés, et aussi, quoique dans un moindre degré, parmi la population arabe. Les reliques de saint Augustin, données par Grégoire XVI, furent transportées par sept évêques à Hippone, avec de grandes solennités. Pie IX, en 1867, érigea Alger en archevêché et lui donna pour suffragants Constantine et Oran. Le premier concile provincial y fut célébré en mai 1873. Plusieurs ecclésiastiques essayèrent d'influer sur les Arabes par des écrits; mais ils eurent moins de succès que les religieuses qui assistaient les malades et faisaient l'éducation des personnes du sexe, et que les fondations de villages exclusivement chrétiens et bien dirigés.

Trois prêtres français, partis pour Tombouctou en 1875, furent massacrés par les Arabes du désert.

Le Maroc et Fez ont pour évêché Ceuta et comptent quatorze mille catholiques; Tripoli a une préfecture apostolique dirigée par des franciscains réformés; Tunis, un vicariat apostolique, qui, de 1844 à 1870, fut administré avec beaucoup de zèle par le capucin Fidèle Suter, évêque de Rosalia. L'Égypte et l'Arabie furent séparées en 1837 du vicariat d'Alep, et formèrent le vicariat apostolique d'Alexandrie, qui renfermait quinze mille catholiques, sous le franciscain Perpétuus Guasco.

Tandis que les mahométans faisaient aux influences chré-

tiennes une résistance opiniâtre, plusieurs Coptes rentraient dans le giron de l'Église. Ils eurent pour vicaire apostolique, de 1821 à 1831, l'évêque copte Maxime; en 1840, Théodore Aboukarim devint évêque d'Halia et fut chargé de la visite; en 1855, ce fut Athanase Cuzam, évêque des Maronites. Le 27 février 1866, Pie IX nomma pour vicaire apostolique des Coptes l'évêque de Clariopolis, Abram Bsciai, et pour délégat des Orientaux le franciscain L. Ciurcia, archevêque d'Irénopolis et vicaire pour les Latins.

Les franciscains, les lazaristes, les dames du Bon-Pasteur et les sœurs de Charité s'employaient avec zèle dans les écoles, dans les ouvroirs et dans les hôpitaux, surtout pendant les épidémies, très fréquentes dans ces contrées. En 1867, deux établissements furent fondés au Caire pour les nègres qu'on amenait de l'intérieur de l'Afrique sur les marchés d'esclaves en Égypte; d'autres se chargèrent de l'éducation des enfants nègres. L'Abyssinie, sous Grégoire XVI, n'était qu'une préfecture de mission; Pie IX y érigea un vicariat apostolique, qui en 1847 avait à sa tête le pieux Justin de Jacobis, en 1860 Laurent Bianchieri. Les guerres qui désolèrent plus tard le pays, empêchèrent de nouvelles nominations.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 418.

Sur Alger, Gams, III, p. 723 et suiv.; « Kath. Missionen », 1873, p. 47; 1874, p. 122; 1876, p. 150 et suiv. Sur l'Égypte et les pays adjacents, Mejer, Propag., I, p. 533, 405 et suiv.; Hist.-pol. Bl., t. XXXIV, p. 783; Bull. Prop., V, p. 202; Annuario Pontificio, 1861, p. 237 et seq.; an. 1869, p. 294; Ami de la religion, 3 mai 1856; Erster ausführlicher Bericht über die Neger-Institute in Ægypten, die im Dec. 1867 von Daniel Comboni gegründet wurden, Vienne, 1871.

Afrique centrale.

419. En 1846, Grégoire XVI, établit un vicariat apostolique dans l'Afrique centrale. Le jésuite polonais Ryllo (mort en 1848) y travailla avec ardeur, ainsi qu'un grand nombre de missionnaires allemands, auxquels la Société de Marie, fondée en Autriche en 1851, essayait de venir en aide. On remarquait parmi ces missionnaires : Knoblecher (mort en 1858), Gostner, Kaufmann,

Kirchner, puis des franciscains dans les stations de Khartoum et de Gondokoro. Malheureusement, le climat meurtrier du pays enlevait la plupart des messagers de la foi. Le vicariat demeura vacant et fut provisoirement confié au délégat d'Égypte. Des associations pour le rachat des enfants nègres s'occupèrent à former des missionnaires indigènes. En 1854, deux instituts furent établis dans ce but à Naples par le franciscain Louis de Casorio; en 1865, ils comptaient déjà soixante nègres et le double de négresses.

Daniel Comboni, fondateur de l'institut africain à Vérone, fut en 1872 renommé provicaire de l'Afrique centrale. En 1874, il partagea son vicariat en deux moitiés, nord et sud, et confia la première aux fils de Saint-Camille de Lellis, auxquels il construisit en 1875 une maison à Berber, sur la rive droite du Nil, au nord-est de Khartoum. Le noyau de la communauté se composait de quelques familles chrétiennes et de jeunes esclaves rachetés. Le noviciat de l'ordre, fondé en France en 1874, s'occupait à fournir d'autres missionnaires.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 419.

Daniel Comboni, Hist. Uebersicht und Schilderung des Zustandes des apostolischen Vicariates von Central-Afrika, Vienne, 1878; Hist.-pol. Bl., t. XXXIX, p. 601 et suiv., 653 et suiv., 666 et suiv.; Freiburger kath. Kirchenblatt, 1858, p. 154 et suiv.; « Kath. Missionen », 1873, nr. 1, 3; 1876, p. 87, 196.

Afrique occidentale.

420. Sur la côte occidentale de l'Afrique, les congrégations du Saint-Esprit et du Sacré-Cœur administrent quatre vicariats : le Sénégal, la Sénégambie, Sierra-Leone et Gabon (haute et basse Guinée). En 1843, Barron, vicaire apostolique de la nouvelle république de Libéria, conduisit sept prêtres et trois frères au cap des Palmes. Cinq de ces prêtres moururent en quelques mois; le sixième retourna malade en Europe; le septième, Jean-Remy Bessieux, se soutint jusqu'en 1876, et mourut évêque de Gallipoli et vicaire apostolique du Gabon, après que Sierra-Leone et la Sénégambie eurent été séparés en 1863. Il avait créé au Gabon d'excellentes colonies et inspiré le goût du travail aux tribus de ces régions, qui l'avaient en

horreur. Plusieurs de ses confrères avaient fondé en 1846, au cap Vert, la mission de Dakar, et son coadjuteur Kobes obtenait également d'importants succès. En 1869, il y avait là onze cent cinq chrétiens indigènes, distribués en sept stations.

Le royaume du Dahomey, fameux par ses tueries d'hommes, reçut en 1860 un vicariat apostolique. Cette laborieuse mission fut remise au séminaire fondé à Lyon en 1854 par Marion Brésiliac, évêque de Prusa, pour les missions étrangères. Des stations de mission furent érigées sur la côte de Bénin, qui appartient à ce vicariat; en 1874, y travaillaient quatorze prêtres et douze religieuses. On obtint de grands succès à Porto-Novo, où commença dès 1868 une mission qui fut aussitôt pourvue d'orphelinats et d'écoles; puis, à partir de 1868, dans le Lagos, occupé par les Anglais en 1861. Les jésuites dirigeaient les préfectures de Fernando-Po et de Corisco, mais ils furent exilés par le gouvernement libéral d'Espagne. La mission du Congo se releva : elle possédait une église, une maison de mission, deux orphelinats et une colonie qui formait un village chrétien. Le Portugal, dont les fils avaient presque seuls résisté au climat d'Afrique, fut longtemps très peu actif; cependant il avait aussi deux séminaires pour les missions africaines. L'évêché d'Angola, administré depuis 1863 par Joseph Zino d'Oliveira, de Lisbonne, se maintint, de même que les évêchés d'Angra, dans l'île de Terceira; de Canarie, dans l'île de Palma; de Funchal, à Madère; de Saint-Jacques, au cap Vert, et de Saint-Thomas.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 420.

Annuario Pontificio 1869, p. 293-296 ; « Kath. Missionen », 1873, p. 141 et suiv.; 1874, p. 53 et suiv., 96 et suiv., 161 et suiv. ; 1875, p. 19 et suiv.; 1876, p. 48 et suiv., 66, 216 et suiv., 237 et suiv.; 1847, p. 40. Sur les actes récents du Portugal, voy. Laacher Stimmen, 1871, livrais. I, p. 56.

Afrique méridionale et orientale.

421. Au Cap, les Anglais laissèrent longtemps subsister les lois tyranniques des Hollandais, et, en 1806, le gouverneur fit déporter à l'île Maurice trois prêtres catholiques d'origine

hollandaise. Les catholiques du Cap reçurent en 1837 un vicaire apostolique dans la personne du très laborieux évêque Griffitths, dont les succès nécessitèrent bientôt le partage du vicariat en deux (district oriental et district occidental, 1847-1851), augmentés plus tard d'un troisième (Natal). Les anciennes lois furent supprimées en 1868, et en 1874 quelques districts situés à l'ouest du Cap furent séparés et érigés en une préfecture, dirigée par des prêtres du séminaire africain de Lyon.

L'évêque Jacques Ricards, institué en 1875 pour le Cap oriental (Grahamstown), et occupé depuis vingt-cinq ans dans les missions, se fit chérir et estimer, même des protestants; il fonda en 1875, avec le concours de quelques jésuites anglais, un grand établissement d'instruction. Dans l'enseignement et l'éducation de la jeunesse tant indigène qu'européenne, ces missionnaires pleins de zèle produisirent des fruits abondants. Il en fut de même des établissements et des colonies de Zanzibar et de Bagomoyo, commencés en 1860 par Fava, vicaire général de Saint-Denys, et continués en 1862 par les pères du Saint-Esprit. Dans l'île de la Réunion (Bourbon et Saint-Denys), Pie IX institua en 1850 un évêché, où des prêtres français pleins de dévouement obtinrent d'heureux résultats. L'île Maurice possédait à Port-Louis, depuis 1847 déjà, un siège épiscopal qui, en 1863, fut occupé par un bénédictin anglais.

Les îles des Séchelles, d'abord soumises à la France, puis à l'Angleterre depuis 1814, et placées sous le gouverneur de Maurice, reçurent pour missionnaires des capucins de la province de Savoie; les sept mille cent catholiques de ce pays avaient sept prêtres, trois frères des écoles, sept religieuses de Saint-Joseph. Dans l'importante ville de Zeilah, presque à la pointe du golfe d'Aden, localité considérable par les caravanes de Gallas, les capucins établirent une colonie. Le même ordre s'est hautement distingué par la conversion des Gallas mêmes, surtout le P. Guillaume Massaia, nommé vicaire apostolique et évêque de Cassia en 1846.

OUVRAGE A CONSULTER SUR LE N° 421.

« Kath. Missionen », 1874, p. 1, 21 et suiv., 67 et suiv.; 1875, p. 215 et suiv.; 1876, p. 22 et suiv.; 1877, p. 67.

Madagascar.

422. La mission de la grande île de Madagascar présentait d'extrêmes difficultés. Le roi Radama Ier (1810-1828), qui avait été secouru par l'Angleterre, laissait le champ libre aux missionnaires protestants; mais sa femme Ranavolana Ire, qui lui succéda dans le gouvernement (1828-1861), se montra, depuis 1835 surtout, ennemie des Européens et persécutrice des chrétiens. Pendant son règne, Mgr Soulage, vicaire apostolique de Bourbon, subit le martyre en 1832. De 1837 à 1839, le missionnaire français Dalmond (mort en 1847) baptisa plusieurs adultes dans la petite île de Sainte-Marie, occupée par les Français, puis il alla travailler dans d'autres îles. En 1844, Madagascar fut érigée en préfecture apostolique, et depuis 1846 les jésuites y déployèrent leur activité parmi toutes sortes d'obstacles.

En 1861, le roi Radama II, fils de Ranavolana, rendit la liberté à plusieurs captifs et permit au P. Jouen d'ouvrir des écoles. Plusieurs indigènes, formés par les jésuites dans l'île de la Réunion, s'employaient à la conversion de leurs compatriotes. On y élevait quatre-vingt-cinq garçons, et les écoles des filles étaient dirigées par des sœurs de Saint-Joseph de Cluny. On y comptait en tout huit pères jésuites et quatre frères.

Cependant les méthodistes avaient une grande avance sur les catholiques, grâce à leur colonie plus ancienne et à l'abondance de leurs ressources. Radama II fut précipité du trône et étranglé le 10 mai 1863. La reine Rasoherina (1863-1868) se montra d'abord très malveillante envers les Français et les catholiques, détestés de son second mari; mais elle s'adoucit beaucoup après la chute de celui-ci en 1864. En 1866, elle permit aux frères des écoles de se fixer dans le pays, et reçut avant sa mort le baptême de l'Église catholique. Sa sœur Ranovalana II (depuis le 2 avril 1868), abattit les idoles, mais elle donna la préférence aux protestants et reçut le baptême de leurs mains (21 janvier 1869).

Le protestantisme était la religion de l'État; toutefois la polygamie continuait de subsister. Les jésuites, malgré toutes les

vexations qu'ils endurèrent, produisirent beaucoup de fruits. Ils fondèrent quatre paroisses à Tananarive, la capitale, douze grandes stations et un grand nombre d'autres moins importantes. Pie IX, en 1861, institua une préfecture particulière pour les petites îles de Madagascar, et fit de la préfecture de l'île principale un vicariat, qui fut administré par le père Jouen (mort en 1872). Les protestants rivalisaient avec les jésuites dans le ministère des âmes ; comme eux, ils s'intéressaient aux captifs, mais ils leur abandonnaient le soin des lépreux. Delannoy, évêque de la Réunion, entreprit dans l'été de 1875 une visite pastorale à Madagascar et trouva partout, même auprès de la reine protestante, un accueil honorable.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 422.

Augsb. Allg. Ztg., 25, 26 juin 1871 ; « Kath. Missionen », 1874, p. 19 et suiv. ; 1875, p. 29 et suiv., 48 et suiv., 192 et suiv. ; 1876, p. 41 et suiv., 76 et suiv., 255 ; Amand-René Maupoint (depuis 1857, évêque de Saint-Denis), Madagascar et ses deux premiers évêques, Paris, 1864, 2 vol.

L'Australie.

La Nouvelle Hollande.

423. En Australie, la mission catholique obtint depuis 1820 de magnifiques résultats, malgré les violentes attaques qu'elle eut à essuyer des anglicans et des méthodistes. Les premiers missionnaires, placés sous le vicariat de Maurice, travaillèrent dans la Nouvelle Hollande, dans la Terre de Van Diemen et dans l'île de Norfolk, parmi les colonies de criminels anglais ; ils ouvrirent des écoles et des églises. Les bénédictins anglais W.-C. Ullathorne (1832, vicaire général à Sidney, évêque de Birmingham depuis 1850) et Jean Beda Polding, se signalèrent tout particulièrement. Ce dernier fut en 1835 nommé vicaire apostolique et en 1842 archevêque de Sidney par Grégoire XVI ; il recruta des prêtres anglais et irlandais pour les missions de l'Australie, introduisit des sœurs de charité pour soigner les criminels du sexe et les orphelins, et vit le nombre des catholiques se multiplier sans relâche, soit par des émigrations irlandaises, soit par la conversion des protestants et des indigènes. En 1844, l'archevêque

Polding célébra le premier concile provincial d'Australie avec les suffragants d'Adélaïde (pour l'Australie méridionale) et de Hobart-Town (pour la Tasmanie), que Grégoire XVI lui avait subordonnés.

En 1845, la nouvelle province ecclésiastique comptait cinquante-six prêtres, vingt-cinq églises et trente et une écoles. La prospérité de cette église nécessita bientôt l'érection de nouveaux évêchés : Perth pour l'Australie occidentale (1845), Melbourne pour Victoria (1847), Port-Victoria pour la partie la plus septentrionale du continent (1849), Brisbane pour le Queensland (1859), Bathurst et Maitland (1865), Goulbourne (1866), Armidale (1869). Une assemblée d'évêques, tenue à Sidney en août 1866, s'occupa des écoles, des mariages mixtes, de la fondation de séminaires, de l'entretien du clergé et de la conversion des indigènes. Ces derniers étaient principalement soignés dans le nord par les passionistes d'Italie, dans le sud par les prêtres du Cœur-de-Marie, dans l'ouest par les bénédictins de l'abbaye et de la préfecture apostolique de la Nouvelle-Nurcie. Leurs travaux méritèrent pleinement les éloges des protestants eux-mêmes.

Le second concile provincial, auquel assistèrent sept évêques, deux procureurs et deux administrateurs, fut célébré par l'archevêque Polding en 1869 ; les provinciaux des jésuites et des maristes y participèrent aussi. Plusieurs synodes diocésains y adhérèrent. On fonda des couvents et des établissements d'instruction, entre autres celui de Saint-Stanislas de Bathurst, qui s'ouvrit en 1873. Le 4 mai 1874, l'évêché de Melbourne fut érigé en métropole et reçut pour suffragants les évêchés nouvellement établis de Ballarat et de Sandhurst dans le Victoria, et trois des anciens (Adélaïde, Perth et Hobart-Town). Six évêchés demeurèrent sous la dépendance de Sidney, dont le vieil archevêque Polding (décembre 1873) reçut pour coadjuteur son confrère Vaughan. Le ministère auprès des catholiques allemands qui en 1848 avaient émigré en Australie avec deux pères jésuites, fut confié dans le diocèse d'Adélaïde aux religieux de cet ordre. Le collège de Sevenhill fut fondé. Le père Jean N. Hinterrœcker, arrivé d'Autriche en 1866, enseigna les sciences naturelles, apprit la langue des indigènes, fonda pour eux une petite colonie, convertit plus de cent hétéro-

doxes, prêcha en allemand et en anglais, et mourut en 1872, profondément vénéré des protestants eux-mêmes, après avoir donné une dernière fois les exercices en Tasmanie.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 423.

Hist.-pol. Bl., 1839, t. IV, p. 437 et suiv., 454 et suiv., 530 et suiv.; Sion, 1842, nr. 84; Michelis, Die Vœlker der Südsee und die Gesch. der protest. und kath. Missionen, Munster, 1847; Salvado O. S. B., Memorie storiche dell' Australia, particolarmente della missione benedittina di Nuova Nurcia, Rome, 1851; Verguet, Hist. de la première mission cathol. au Vicariat de Mélanésie (1848-54), Carcassonne, 1854; Catholique, 1848; Missionsblatt, nr. 18, 21 et suiv., 25, 27 et suiv., 52 et suiv.; Mejer, Propag. I, p. 278; Marshall, Miss., II, p. 199 et suiv., 257 et suiv.; Mœhler-Gams, III, p. 745 et suiv.; Gams, Series episcoporum, p. 459; Coll. Lac., t. III, p. 1039-1088; Zahn, Gesch. der kath. Missionen, IV, p. 27 et suiv.; Feigl, J.-N. Hinterrœcker, S. J., apost. Missionær in Australien, Linz, 1875; P. Hinterrœcker, ein Lebensbild, Linz, 1876; « Katholische Missionen », 1874, nr. 36, 47 et suiv.; 1876, p. 241 et suiv.

Missionnaires martyrs dans la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Calédonie et les îles Sandwich.

424. Les autres îles de cette partie du monde reçurent également de nombreux ouvriers évangéliques : c'étaient des prêtres de Picpus, des maristes, des jésuites, des bénédictins et des passionistes; plusieurs fécondèrent le sol de leur sang généreux. Le père Chanel subit le martyre en 1841, dans l'île de Wallis (Fatuna); l'évêque Epalle, en 1845, dans l'île d'Isabelle; le père Mozzuconi, en 1856, avec dix-huit matelots de la « Gazelle ». Les missionnaires rejetèrent les propositions du gouvernement anglais, qui leur offrait de châtier les insulaires, et bénirent Dieu d'avoir jugé leurs frères dignes du martyre. Pour la Nouvelle-Zélande, où les Maoris, d'une intelligence très vive, mais sauvages et toujours en guerre entre eux ou avec les Européens, furent longtemps sous l'influence des prédicateurs protestants, Grégoire XVI institua en 1836 le vicariat apostolique de l'Océanie occidentale, qui fut confié à un mariste très actif et connu pour son esprit conciliant, J.-B. Pompallier.

En 1860, quand Pie IX érigea les évêchés d'Auckland et de Wellington, Pompallier occupa le premier siège et combattit vaillamment contre la corruption introduite par les Anglais, qui ruinaient à la fois les corps et les âmes de ces tribus sauvages. L'évêché de Wellington avait à sa tête le zélé Jacques-Philippe Viard, évêque depuis 1848. Les travaux des deux prélats dans l'île sauvage de Wallis avaient été bénis du ciel, et en 1842 déjà tous les habitants étaient baptisés et suffisamment affermis dans la foi.

La Nouvelle-Calédonie, que les missionnaires protestants fuyaient par crainte de sa population sanguinaire, les maristes l'avaient choisie dès 1843, au milieu de difficultés de toute nature, pour théâtre de leurs sueurs et de leurs sacrifices. Les sauvages insulaires (canaques), adonnés à l'anthropophagie, excités en outre par les marchands anglais et par les voleurs d'hommes, se déchaînèrent contre les missionnaires, qui, plusieurs fois, et en particulier en 1847, changèrent de station, et ne purent prendre pied que dans l'île des Pins (depuis 1848), où se trouvaient quatre villages chrétiens en 1855. Douarre, nommé vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, succomba en 1853, victime d'une épidémie, ce qui ébranla plusieurs insulaires et leur fit embrasser la foi. Mais la France ayant pris possession du pays dans la même année, fortifié le port de Nouméa et construit une ville, les indigènes en furent mécontents et l'œuvre des conversions se ralentit.

Sur ces entrefaites, en 1855, le père Rougeyron fonda la réduction de la Conception, qui eut bientôt trois cent soixante-dix habitants chrétiens. Une autre, située à une lieue de là, Saint-Louis, fut détruite par les sauvages en 1855, puis réédifiée. Déjà deux cents néo-calédoniens avaient reçu le baptême; l'œuvre des conversions était en progrès dans les îles de Balabea, de Loyalty et des Pins. En 1870, on y comptait six mille sept cent quatre-vingt-dix chrétiens et vingt-huit prêtres. L'administration du vicariat, sous le père Rougeyron, produisi d'excellents fruits.

Dans les îles Sandwich, le roi Kamehameha Ier avait détruit avant 1819 déjà le culte des idoles, mais sans introduire aucune religion précise. L'abbé de Quelen visita les îles en 1819 et baptisa deux indigènes. Depuis 1820, les métho-

distes du nord de l'Amérique acquirent de l'influence à la cour et eurent bientôt un pouvoir illimité. En 1824, Kamehameha II et sa femme firent un voyage en Angleterre et y moururent l'un et l'autre. Les méthodistes persécutèrent les catholiques, dirigés par les prêtres de la société de Picpus (1827), chassèrent plusieurs fois les missionnaires et finirent par les faire transporter en Californie sur un misérable navire. L'abbé Bachelot mourut peu de temps avant de mettre pied à terre. Les insulaires convertis par lui et par ses compagnons furent affreusement maltraités et leurs enfants contraints de fréquenter les écoles protestantes.

Le capitaine français Laplace leur rendit la liberté, en demandant satisfaction pour les prêtres français tués et massacrés et en concluant avec Kamehameha III un traité en faveur de la liberté de religion. En 1845, le nombre des catholiques s'élevait à 12,500. Louis Maigret devint leur vicaire apostolique en 1846. Le roi Kamehameha IV (depuis 1853) demanda, quoique protestant, des sœurs pour élever les jeunes personnes du sexe. Les succès ne firent que s'accroître et en 1869 on y voyait 23,000 catholiques. La tolérance continua sous son successeur, le roi Lunalilo (depuis le 8 juin 1873), qui mourut des suites de son ivrognerie (3 février 1874). Sa veuve Emma, fervente protestante, intrigua vainement contre Kalakava, appelé à la royauté. La lèpre fit de grands ravages. Le père Damien Deveuster, aidé par André Bürgermann, se fit en 1873 l'apôtre des lépreux dans l'île de Molokaï.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 424.

Marshall, II, p. 437 et suiv.; III, p. 458 et suiv., 478 et suiv.; « Katholische Missionen », 1877, p. 6 et suiv., 30 et suiv.; ibid., 1875, p. 174; 1876, p. 1 et suiv., 34 et suiv., 53 et suiv., 99 et suiv.; ibid., 1873, p. 115 et suiv.; 1874, p. 61 et suiv., 175, 225 et suiv.; 238 et suiv., 264 et suiv.; 1875, p. 104 et suiv.; Marshall, II, p. 286 et suiv., 304.

Les îles de la Société, de Gambier et de Tuamotou. — L'archipel des Marquises et autres îles.

425. Comme le vicariat des îles Sandwich, celui de Taïti, comprenant les îles de la Société, de Gambier et de Pomotou

(aujourd'hui Tuamotou), était administré par la société de Picpus, qui gère également celui des îles de Noukahiva ou Marquises. Les îles de la Société, surtout Taïti, furent visitées depuis 1797 et 1817 par des prédicateurs anglicans, qui s'immiscèrent dans la politique, opprimèrent le clergé catholique, précipitèrent dans des guerres religieuses cette population d'ailleurs estimable, exercèrent le commerce, forcèrent les indigènes à les servir et les traitèrent comme des esclaves.

Cependant le catholicisme ne laissa pas de fleurir, notamment sous le vicaire apostolique Jaussen (depuis 1848); il gagna même, dès qu'il put se mouvoir librement, une foule de ceux qui avaient fait semblant d'embrasser le protestantisme.

Dans les îles Gambier (Mangareva, Akena, Akamaru, Taravai), la mission n'eut d'abord à combattre que la barbarie du peuple. Le saint sacrifice y fut offert pour la première fois en 1834; en 1835, une grande partie de la population était baptisée. Plusieurs jeunes filles du pays se firent religieuses, et en 1839, la première église en pierres fut construite dans la grande île de Mangareva; en 1864, on y érigea un séminaire.

Les îles de Pomotou (ou Tuamotou), situées entre les îles de la Société et les îles Gambier, furent visitées en 1818 par des missionnaires protestants, et en 1849 par des missionnaires catholiques. Le père Albert Montiton, chargé plus tard (1874) de l'administration du district d'Oahou, dans les îles Sandwich, réussit fort bien; son successeur, le père Germain Fierens, marcha sur ses traces. Dans les îles Marquises, les tentatives des missionnaires protestants avaient échoué, et les catholiques n'avaient guère mieux réussi. En 1855, J.-R. Dordillon, évêque de Cambisopolis, fut nommé vicaire apostolique de l'archipel des Marquises; quelques petites îles seulement produisirent d'assez médiocres fruits. En 1872, la société de Picpus reprit cette œuvre, et le père Emmeran Schulte baptisa plusieurs adultes.

L'île de Sainte-Christine reçut une communauté de chrétiens florissante. Les six îles des Navigateurs (Samoa ou Hamoa), travaillées par les protestants en 1830, furent surtout converties par le zèle apostolique de Pierre Bataillon, qui avait évangélisé Uvea et Futuma (1836); il devint en 1843 le premier

vicaire apostolique de l'Océanie centrale. Il se fixa à Apia, fonda une petite communauté et une église, près de laquelle son coadjuteur Elloy résida dans la suite. Il se préoccupa des écoles et veilla à la régularité de la vie de famille. De 1869 à 1873, le pays fut cruellement éprouvé par la guerre ; cependant les missionnaires ne tardèrent pas à rétablir l'ordre et obtinrent l'interdiction du divorce. Le vicariat de l'archipel demeura confié au vicaire de l'Océanie centrale.

Les Philippines, placées sous la domination espagnole, pourvues d'un archevêque et de trois suffragants, ont fidèlement conservé la foi catholique et possèdent un clergé très estimé des indigènes. Dans l'Océanie occidentale, les possessions portugaises relèvent ecclésiastiquement de Macao, et les possessions hollandaises de Batavia. Le vicaire apostolique de Batavia, Pierre Marie Brancken (depuis 1842), s'appliqua à former un bon clergé et à augmenter les postes de mission.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 425.

Marshall, II, p. 262 et suiv., 268 et suiv., 311, 203 et suiv.; « Kath. Missionen », 1874, p. 120 et suiv., 197 ; 1875, p. 147 et suiv. ; 1876, p. 37 et suiv., 72, 123 et suiv., 146 et suiv.

L'Amérique du Nord.

Multiplication des sièges épiscopaux

426. Dans les États-Unis de l'Amérique du Nord, les progrès de l'Église étaient des plus satisfaisants. Déjà en 1808, Pie VII érigeait en métropole l'évêché de Baltimore et créait quatre diocèses suffragants : New-York, Philadelphie, Bardstown et Boston. Le premier évêque de Boston, J. Louis Cheverus, chassé de France par la révolution, convertit une multitude de protestants et fut estimé de tous ; nommé évêque de Montauban, en 1823, et mort cardinal, en 1836. En 1810, l'archevêque Jean Carroll tint une assemblée d'évêques qui renouvela les censures de l'Église contre la franc-maçonnerie, mit les fidèles en garde contre les théâtres et les romans immoraux, partagea le clergé entre les divers diocèses et prit une foule d'autres mesures salutaires.

Ce premier archevêque de l'Amérique du Nord offrait le

modèle des plus hautes vertus (mort en 1815). Il devint bientôt nécessaire de fonder de nouveaux évêchés, notamment à Cincinnati (1821). Quand l'archevêque Jacques Whitefield célébra le premier concile provincial de Baltimore (1829), six évêques s'y trouvaient présents, tandis que deux autres voyageaient en Europe. Le deuxième concile fut tenu en 1833, et réunit neuf évêques; il décida qu'une demande serait adressée au Saint-Siège pour l'augmentation du nombre des évêchés et le changement des circonscriptions, soumit un projet sur le mode de nomination aux sièges épiscopaux, prit des mesures relativement à un rituel et à des livres d'école, et à l'exercice du ministère pastoral parmi les Indiens et les nègres. La plupart de ces propositions furent agréées par Grégoire XVI. L'archevêque Samuel Eccleston célébra quatre autres conciles provinciaux (1837, 1840, 1843, 1848), dont le dernier comprenait déjà vingt-deux évêques, en comptant les titulaires des nouveaux sièges; ils proposèrent encore une fois qu'on établît de nouveaux. Quand Pie IX eut érigé le siège de Saint-Louis en archevêché, le même métropolitain, Samuel (1849), célébra le septième concile provincial; ce concile demanda au pape d'instituer plusieurs provinces ecclésiastiques nouvelles et la facilité de réunir un concile métropolitain. Ces deux demandes furent acceptées.

Progrès de l'institution synodale. — Travaux de l'épiscopat.

427. Le premier concile plénier de Baltimore (1852) réunissait déjà six métropolitains. C'étaient, outre l'archevêque François Patrice Kenrick de Baltimore, qui présidait cette fois comme délégué apostolique, les évêques de Saint-Louis, de la Nouvelle Orléans, de New-York, de Cincinnati et d'Orégon-City; vingt-six évêques se rattachèrent à eux et signèrent les vingt-cinq importants décrets de l'assemblée. Un autre de ces conciles pléniers, comparables aux anciens conciles d'Afrique, eut lieu en 1866 sous la présidence de l'archevêque de Baltimore, Martin Jean Spalding, et avec le concours d'un septième métropolitain (celui de San-Francisco en Californie). Ses nombreux décrets touchaient à la plupart des grandes questions qui intéressent la vie ecclésiastique. On proposa de plus d'établir deux

nouvelles provinces ecclésiastiques, Philadelphie et Milwaukee, de créer de nouveaux diocèses et quelques vicariats apostoliques.

Les conciles pléniers ne furent pas un obstacle aux conciles provinciaux. La province de Baltimore célébra son huitième concile provincial, en 1855, et en 1869 son dixième. En 1858, la préséance fut accordée à son métropolitain sur les autres, sans égard au temps de sa promotion. D'autres conciles furent également tenus dans les provinces de Cincinnati (depuis 1855), de la Nouvelle Orléans (1855, 1860) et d'Orégon-City (1848).

L'épiscopat s'intéressait activement aux besoins présents, tels que : la rareté des bons séminaires et des professeurs capables, les exagérations des prédicateurs trop peu instruits, la réception des prêtres immoraux et ignorants qni affluaient de l'Europe, les occupations de quelques prêtres qui s'adonnaient à l'industrie, la facilité à contracter des dettes pour construire des églises et autres œuvres semblables, la passion trop générale du lucre et des richesses, le défaut de dévouement à l'égard du prochain, l'absence des institutions de retraite pour les prêtres incapables de servir, le manque d'écoles, la propagation des livres et des journaux corrupteurs, des livres de prières et des catéchismes, des traductions de la Bible non approuvés, les prétentions des laïques dans les nominations aux postes ecclésiastiques et dans l'administration des biens d'Église, les dangers que la séduction, la tromperie, le mauvais exemple faisaient courir aux émigrés, les obstacles opposés à la conversion des indiens par les mesures inopportunes et vexatoires du gouvernement. C'étaient là autant d'objets sur lesquels ces zélés pasteurs veillaient avec un soin jaloux. Ils faisaient des merveilles avec de faibles ressources, extirpaient l'ivraie qui se mêlait au bon grain, érigeaient d'importants établissements d'éducation, appelaient à eux des religieux et des religieuses prêts à se dévouer, suscitaient des associations de bienfaisance et trouvaient l'art d'y intéresser les laïques eux-mêmes.

Pie IX, qui appuyait de toutes ses forces ces œuvres naissantes, voulut donner une marque d'honneur à l'épiscopat du nord de l'Amérique : en 1875, il conféra la dignité de cardinal à l'archevêque de New-York, Closkey, et institua les métropoles de Philadelphie, Milvaukee, Boston et Santa-Fé, dans le

Nouveau Mexique. Ces onze métropoles sont à la tête de quarante-cinq évêchés et de onze vicariats apostoliques.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 426 ET 427.

Moreau, Les prêtres français émigrés aux États-Unis, Paris, 1857; Le cardinal de Cheverus, trad. du franç. par Karker, Frib., 1876; Claude Jannet, Les États-Unis contemporains, Paris, 1876; Reimann, Die Anfænge Washingtons (Sybels hist. Ztschr., 1800, IV, p. 70 et suiv.); Gegenwærtiger Zustand der kath. Kirche in den Vereinigten Staaten, vorzugsweise in ihrem Verhæltnisse zur Freiheit und zum Protestantismus; In einem Sendschreiben an Hrn. von Beckedorf., Regensburg, 1842. Cf. Hist.-pol. Bl., t. X, p. 257-271; Voigt, Die kath. Kirche in den Vereinigten Staaten (Tüb. Quartalschr., 1841, p. 191 et suiv.); Gams, III, p. 650 et suiv.; Marshall, Missionen, III, p. 308; Pie VII, Const. 8 avril 1808, Bull. Rom., Cont., t. XIII, p. 280 et seq.; Mejer, Propag., I, p. 276 et suiv.; 378 et suiv.; Baumgartner, S. J., John Carroll, erster Bischof von Baltimore (Laacher Stimmen, 1876, livrais. VI, p. 18 et suiv.); le même, Der Aberglaube und die antichristl. Bewegung in Nordamerika (ibid., 1878, livrais. IV, p. 341 et suiv.); le même, Das erste Jahrhundert der kath. Kirche in den Vereinigten Staaten, (ibid., livrais. VII, p. 117, suiv.); Coll. Lac., t. III, p. 9 et suiv.; A. Niedermaier, Das Concilium in Baltimore (1866), Francf. 1867; Schneemann, S. J. dans Archiv für kath. K.-R., t. XXII, p. 96 et suiv., 117 et suiv.; Cf. t. XXVII, p. 181 et suiv.; Gams, Series Episc., p. 170 et seq.; Uebersicht der nordamerikan. Kirchenprovinzen; « Kath. Missionen », 1877 p. 111 et suiv.; voy. encore Hist.-pol. Bl, t. XII, p. 286 et suiv.; t. XVIII, p. 207 et suiv., 271 et suiv., 443 et suiv.; 480 et suiv.; Shea, Die kath. Kirche in Nordamerika, Ratisb., 1864; Salzbacher, Meine Reise n. Nordamerika, Vienne, 1865.

Travaux des ordres religieux.

428. Les ordres religieux furent le meilleur appui des évêques. Un bénédictin allemand, Boniface Wimmer, institua de 1846 à 1848 l'abbaye de Saint-Vincent, dans la Pensylvanie, où résidèrent des Allemands et des Irlandais. Il y joignit un établissement d'instruction, une bibliothèque et une imprimerie. Des colonies ne tardèrent pas à être fondées à Carroltown, puis à Sainte-Marie (diocèse d'Érié), à Newark, dans l'État de New-Jersey, à Saint-Cloud, sur le Mississipi (Minnesota), à Saint-Louis-sur-le-Lac (abbaye, 1866). L'abbé devint

en 1875 le premier vicaire apostolique de Minnesota (nord). Vinrent ensuite différents prieurés, surtout celui d'Atchison (Kansas) dont le prieur, Louis Fink, fut nommé en 1871 coadjuteur de l'évêque de Kansas. Einsiedeln et d'autres couvents de bénédictins fondèrent aussi des prieurés. En 1875, on comptait cinq abbayes et deux prieurés indépendants comprenant cent soixante prêtres.

Les jésuites poursuivirent leurs divers travaux. A Georgetown, dans le Maryland, ils établirent une maison d'éducation et un noviciat, puis un autre à Witt-Marsh près Washington. On érigea ensuite de nombreux établissements d'instruction. Le père Point en fonda un à Grand-Coteaux, dans la Louisiane, et plus tard (1875), le jésuite allemand Conrad Widmann institua une école apostolique. Les augustins, les dominicains, les franciscains, les rédemptoristes, les lazaristes déployaient également beaucoup d'ardeur pour les écoles et les établissements d'instruction; les laïques eux-mêmes s'imposaient des sacrifices considérables. Avant 1875, les catholiques de l'Amérique du Nord possédaient dix-huit écoles théologiques, avec cent quarante et un professeurs et douze cent quatre-vingt-huit étudiants; aucune autre secte religieuse n'offrait de pareils résultats. Après eux venaient les baptistes.

Le chiffre des églises atteste également un progrès croissant : Washington, en 1873, comptait, pour une population de 114,000 âmes, 34,000 catholiques distribués en dix paroisses, administrées par dix-neuf prêtres. En 1876, à New-York, parmi trois cent soixante-seize églises et oratoires, les catholiques en possédaient cinquante-cinq; Philadelphie, quarante-cinq. Tandis que vers la fin du dernier siècle, il n'y avait dans ce pays que 23,000 catholiques, les émigrations, surtout de l'Irlande et de l'Allemagne, et l'acquisition de nouveaux territoires portèrent ce nombre à six millions. En 1871, à la Pentecôte, l'Association centrale catholique célébrait déjà à Baltimore la seizième assemblée générale, en présence des délégués d'environ cent trente associations. Elle s'occupa aussi du sort des émigrés catholiques. Les catholiques des États-Unis fondèrent quatre-vingt-sept hôpitaux et deux cent vingt autres institutions de bienfaisance, la plupart dirigées par des religieuses.

OUVRAGES A CONSULTER ET REMARQUES CRITIQUES SUR LE N° 428.

Züricher, O. S. B., Die Benedictiner in Amerika, Würzb. 1875; « Kath. Missionen », 1876, p. 45 et suiv. Voy. encore ibid., p. 172 et suiv.; 199 et suiv., 220; 1873, p. 70; 1877, p. 43 et suiv.; Laacher Stimmen, 1872, livrais. VII, p. 90 et suiv.; 1871. p. 90, 93.

Sort des Indiens.

429. Comme ils l'avaient été autrefois par les Anglais, les Indiens furent de plus en plus chassés de leur territoire par un trafic frauduleux, par la ruse et la violence, et peu à peu formellement extirpés. Ceux qui n'avaient point de prêtres catholiques demeurèrent païens et s'adonnèrent à l'ivrognerie et à tous les vices. En 1858, leur nombre était réduit à 314,622. Avant l'incorporation de la Californie (1846), la république renfermait plus de trois cent soixante-dix tribus indiennes; il ne restait plus en 1875 que les débris de vingt-huit tribus. On leur achetait leurs propriétés, on les dupait, on les excitait à la lutte, afin de pouvoir les anéantir. Les agents du gouvernement, méthodistes pour la plupart, se permettaient les fraudes les plus révoltantes; ils fournissaient des vivres avariés, usaient de faux poids, vendaient le sol à des spéculateurs sans conscience, puis ils chassaient les Indiens par la force, comme ils firent encore pour les Téméculas de Californie en 1875.

La plus puissante de ces tribus, les Sioux, possesseurs autrefois d'une portion du territoire qui forme aujourd'hui Visconsin, Iowa, Minnesota et le territoire de Dakota, étaient déjà, en 1830, 1837 et 1851, confinés dans un étroit espace, par suite de traités déloyaux et mal observés. De nouveaux actes de violence et leur détresse croissante provoquèrent en août 1862 une insurrection : ils saccagèrent les demeures des Européens, dont ils assassinèrent un grand nombre; ils en furent cruellement châtiés. La ville de Nouvelle-Ulm, fondée par des libres-penseurs allemands et dont l'entrée était interdite à toute espèce de clergé, fut livrée aux flammes. Quand elle eut été reconstruite, on y admit des prêtres catholiques, les seuls qui parvinrent à gagner la confiance des Indiens. Un jésuite belge,

Pierre de Smet, qui depuis 1821 travaillait aux États-Unis, s'occupa des Indiens des prairies à partir de 1838. Cette même année, il parcourut intégralement l'État de Missouri, s'avança en 1841 au delà des Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Océan Pacifique, revint sur ses pas et recueillit en Belgique des aumônes (1849) pour les Indiens, auxquels il se dévoua jusqu'à sa mort (23 mai 1873). Il fut plus d'une fois chargé de négociations de paix par le gouvernement de Washington.

Dans l'Orégon, il y avait 100,000 catholiques indiens, et plusieurs tribus de la même race furent converties dans les Montagnes Rocheuses à l'est de l'Orégon. Dans le territoire indien du diocèse de Little-Rock, les bénédictins commencèrent aussi à déployer une heureuse activité. Mais les meilleurs travaux furent accomplis par les jésuites, que l'épiscopat avait désignés en 1833 comme étant particulièrement propres à cette œuvre.

Dans l'État de Missouri, le père Ferdinand-Marie de Helias, de Gand (mort en 1874), rendit aux Indiens et aux Allemands d'éminents services, de même que Fr. X. Goldsmith aux Chippeways convertis. Les réductions d'Indiens en Californie, habilement dirigées par les franciscains, surtout par le père Peyri (1798-1832), furent mises à deux doigts de leur perte par la révolte du Mexique contre l'Espagne, et en 1834 complètement détruites par la cupidité des républicains.

La conquête américaine et la découverte de riches mines d'or (1848) amenèrent dans le pays une population entièrement nouvelle, et les tribus indiennes furent presque entièrement extirpées. Les franciscains et les jésuites y travaillaient avec succès, de même que dans le Nouveau Mexique, annexé aux États-Unis depuis 1848. Le Texas n'avait que le diocèse de Galveston, dont l'évêque Odin (1849), avec le secours des jésuites, des lazaristes et autres religieux, obtint de grands avantages. En 1874, Pie IX détacha la plus grande partie de ce diocèse et en forma l'évêché de San-Antonio (dans la ville de ce nom, profondément déchue depuis l'expulsion des franciscains et pourvue de deux églises qui tombaient en ruine), et un vicariat apostolique, Rio-Grande, à l'ouest et au sud, presque uniquement habité par des tribus indiennes, qu'évangélisaient de zélés missionnaires. Une association de femmes fut instituée à Washington, en octobre 1875, pour soutenir la mission des Indiens dans les États-Unis.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 429.

Marshall, III, p. 422 et suiv., 443; Hist.-pol. Bl., t. IX, p. 360-375. « Kath. Missionen », 1873, p. 69 et suiv., 129 et suiv., 1874, p. 218 et suiv., 242 et suiv.; 1875, p. 40 et suiv.; 1876, p. 58 et suiv., 129, 153, 197, 201, 239 et suiv.; Sur la Californie et le Nouveau Mexique : Hist., pol. Bl., t. XX, p. 611 et suiv.; Marshall, III, p. 219 et suiv.; sur le Texas, ibid., p. 214-219.

Les nègres de l'Amérique du Nord.

430. La mission faisait aussi des progrès considérables parmi les nègres, et les conciles ne négligèrent rien pour adoucir le sort de ces infortunés. Pendant la guerre entre les États du Nord et les États du Sud (1861-1862), les deux gouvernements s'inspirèrent de principes libéraux et anticatholiques. Dans les États du Nord, on voulait faire de l'abolition de l'esclavage un moyen d'étouffer l'autonomie locale et de fonder une république unitaire, afin de pouvoir appliquer les principes du radicalisme. Dans les États du Sud, on rejeta et méconnut la fraternité chrétienne, l'égalité naturelle de tous les hommes, et on déclara que l'opinion publique qui y dominait était la voix de la vérité et de la justice. Après la victoire du Nord, les nègres devinrent absolument libres, sans pouvoir faire un usage convenable de leur liberté; quant à leurs libérateurs protestants, ils continuèrent comme auparavant de n'avoir aucun contact avec eux; ils ne voulaient pas même se rencontrer à l'église avec leurs frères noirs.

Les évêques réunis à Baltimore en 1866 et 1869 se plaignirent des inconvénients qu'entraînait pour les nègres cette émancipation soudaine et imprudemment exécutée; ils décidèrent que des églises et des écoles seraient fondées en leur faveur, car les nègres se montraient généralement très accessibles à la foi, qu'on ferait des collectes pour subvenir à leurs besoins, et ils invitèrent à prendre des mesures conformes aux situations des différentes localités, afin d'empêcher que ces hommes, qui, en recouvrant la liberté, s'étaient vus privés de toutes ressources, ne commissent de nouveaux excès.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 430.

« Kath. Missionen », 1876, p. 67 et suiv.; Sur la guerre civile, 1861

et suiv. ; Civiltà cattolica, ser. IV, vol. 11, p. 630 ; vol. 12, p. 429 et suiv. ; ser. V, vol. 1, p. 123 et suiv. ; vol. 9, p. 244, 370 et suiv.; vol. 10, p, 245 ; vol. 11, p. 243, 372 ; ser. VI, vol. 3, p. 251, 495, 756; vol. 4, p. 623 ; ser. VII. vol. 3 (1868), p. 495 et suiv.; vol. 4, p. 116; vol. 5, p. 756. — Conc. Baltim. plenar. II, 1866, tit. X, c. IV, Provinc. X, 1869 (Coll. Lac. loc. cit., p. 529, 1282-1284, 587, 593).

Le nord de l'Amérique anglaise.

431. Dans la partie anglaise de l'Amérique du Nord, l'Église avait également pris un magnifique essor. Le diocèse de Québec fut érigé en métropole en 1844, avec trois suffragants, dont le nombre ne tarda pas à s'accroître. L'archevêque Pierre Flavien Turgeon célébra, avec sept évêques, le premier concile provincial en 1851; le second en 1854, avec huit évêques. En 1852 déjà, on fondait l'université catholique de Laval pour le Canada. Pie IX érigea trois autres métropoles : Halifax (où le métropolitain Guill. Walsh tint un concile provincial en 1857), Toronto et Saint-Boniface. D'autres conciles provinciaux eurent lieu à Québec en 1863 et 1868. Deux vicariats apostoliques furent ajoutés aux quatre provinces ecclésiastiques : le Canada du Nord et Mackenzie, ainsi que deux évêchés exempts.

A la partie occidentale se trouve le diocèse de Vancouver, dont l'évêque Seghers fit de nombreuses conversions parmi les tribus d'Indiens encore païennes. Dans le Bas-Canada tous les Indiens sont catholiques; dans le Haut-Canada, ils le sont en général. Entre les missionnaires les plus actifs, nous nommerons : Burke (1827), dans la Nouvelle-Écosse; Flemming (1831); Guil. Frazer (mort en 1840); Jean-Patrice Farrel (mort en 1873); Guil. Walsh, évêque, puis archevêque d'Hamilton. Le nombre des religieuses était considérable; les Canadiens les entouraient d'un profond respect et manifestaient le plus grand attachement pour le Saint-Siège. Là, comme dans l'Amérique du Nord, il y eut de nombreuses conversions parmi les protestants.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 431.

Le Canada, Coll. Lac. loc. cit., p. 601 et seq.; « Kath. Missionen », 1873, p. 22 ; 1873, p. 22 ; 1874, p. 38 , 243 ; 1877, p. 155 et suiv.; Gams, III, p. 644 et suiv.; 649 et suiv.

La Grande Bretagne et l'Irlande.

Emancipation des catholiques.

432. Quand le Parlement irlandais fut supprimé, on promit aux Irlandais qu'ils jouiraient des mêmes prérogatives que l'Angleterre; mais cette promesse fut longtemps avant de se réaliser. Depuis 1807, il avait été souvent question de l'émancipation des catholiques, mais elle échouait toujours, parce que le roi Georges III (mort en 1820) leur était hostile et que la majorité du Parlement considérait les catholiques comme des ennemis du pays, sous prétexte qu'ils dépendent d'un chef spirituel étranger. Les prêtres français émigrés en Angleterre et reçus avec une généreuse hospitalité, contribuèrent beaucoup à affaiblir les préjugés. En 1812, le ministre Canning se prononça pour l'émancipation, et la Chambre basse y donna elle-même son assentiment; mais la Chambre haute s'y opposa.

Les Irlandais, profondément aigris d'une foule de mesures exceptionnelles, s'étaient eux-mêmes chargés de leur cause, car les chefs de partis ne cessaient d'exploiter la question irlandaise au profit de leur égoïsme et contre le ministère, quel qu'il fût. L'agitation commença en Irlande par l'établissement de l'*Association catholique* (1809-1810), qui gagna de plus en plus en considération. Son comité central formait pour le peuple catholique une sorte de gouvernement de confiance qui levait des impôts, fondait des établissements et protégeait les particuliers. L'âme de toute cette entreprise fut Daniel O'Connell (né en 1774), avocat, doué d'une éloquence populaire irrésistible, également attaché à son Église et à sa patrie. Il étouffa une foule de dissentiments parmi les catholiques, rétablit deux fois l'Association dissoute par le gouvernement, et affermit son organisation. L'alliance des orangistes, créée en 1795 par des francs-maçons en vue d'anéantir le catholicisme et la nationalité irlandaise, eut beau recourir à la violence; elle ne put entamer l'unité du peuple irlandais, solide comme un mur d'airain. Les catholiques d'Irlande faisaient un continuel usage de leur droit de pétition et tenaient dans ce but des assemblées.

Le Parlement fut contraint de s'occuper de leurs intérêts. Interrogés par une commission, les évêques répondirent en janvier 1826 qu'ils ne reconnaissaient au pape aucun pouvoir temporel dans le royaume de la Grande Bretagne, que son infaillibilité ne faisait point partie des dogmes définis, que les catholiques étaient tenus d'obéir au souverain dans toutes les choses civiles. En janvier 1828, le vaillant O'Connell, qui avait dirigé jusque là les élections de ses compatriotes, fut envoyé lui-même au Parlement. Le ministère tory Wellington-Peel crut d'autant plus devoir se prononcer en faveur des catholiques qu'il tâchait de se maintenir au gouvernail contre des adversaires plus conciliants (les whigs), et qu'en repoussant des demandes équitables, il pouvait amener la guerre civile.

Robert Peel apporta à la tribune de la Chambre basse le bill d'émancipation et lui assura la victoire ; Wellington le fit passer à la Chambre haute (mars et avril 1829). Le roi Georges IV, d'ailleurs très hostile aux catholiques, lui donna sa sanction (13 avril). Les catholiques obtinrent le droit d'être élus au Parlement et de participer aux fonctions de l'État. On prescrivit un nouveau serment civil qui avait au moins l'avantage de n'être pas directement contraire à la foi catholique. Cependant l'émancipation était loin d'être complète; la propriété foncière continuait d'être aux mains des protestants, et les catholiques étaient obligés, comme par le passé, de concourir à l'entretien du clergé anglican. On renforça de beaucoup le cens électoral afin d'atténuer « l'influence cléricale ». Les catholiques n'avaient acquis qu'une seule chose, une plus grande liberté de mouvements.

Travaux d'O'Connell.

433. O'Connell continua, avec une activité infatigable, d'améliorer la position du peuple ; il travailla surtout à supprimer l'union de l'Irlande avec l'Angleterre (Repealassociation) et l'obligation de secourir l'Église anglicane, à étendre le droit électoral, à obtenir pour l'Irlande une participation équitable et proportionnelle à la représentation populaire, à améliorer enfin l'état des communes. Lui, ses trois fils, plusieurs de ses proches et amis furent envoyés au Parlement. La Chambre haute conti-

nuait de repousser toute concession au profit des catholiques d'Irlande; elle s'opposa à la réduction des revenus des évêchés et autres bénéfices anglicans; mais Russell la fit passer à la Chambre basse en 1835. La lutte opiniâtre qui avait éclaté depuis 1831 contre l'acquittement des dîmes aux prédicants anglicans fut apaisée en 1838 par le bill des dîmes. Le gouvernement cherchait de plus en plus à se débarrasser d'O'Connel, dont la popularité lui était si incommode. Il le cita devant les tribunaux comme conspirateur et fauteur de discordes, et, après avoir rayé tous les catholiques de la liste des jurés, il le fit condamner, lui et ses amis, par un jury protestant (12 février 1844).

Jeté en prison, O'Connell en appela à la Chambre haute et fut rendu à la liberté (en automne). Le peuple célébra sa délivrance par des cris de joie. En janvier 1847, il essaya d'émouvoir le Parlement en faveur de l'île, si cruellement éprouvée par la famine, mais il eut la douleur de ne rien obtenir. A la suite d'une maladie, et dès qu'il sentit renaître ses forces, il entreprit le voyage de Rome ; mais il mourut à Gênes chemin faisant (15 mai 1847)), profondément regretté de ses compatriotes, dont il avait été le bienfaiteur.

O'Connell eut pour successeur dans la direction du mouvement irlandais Smith O'Brien (mort en 1864). Le capucin Matthew (mort en 1856) s'appliqua à relever les classes inférieures. Ses discours et ses associations de tempérance combattirent avec succès le vice si répandu de l'ivrognerie.

Sur ces entrefaites, le séminaire ecclésiastique de Maynooth reçut une dotation de l'État, et l'Église acquit le droit de propriété par le bill relatif aux legs (1845). Le gouvernement voulait aussi doter les évêchés, mais à la condition qu'il aurait une part dans les nominations. Cette demande fut repoussée, de même que la proposition d'établir pour l'Irlande trois collèges supérieurs d'où l'enseignement de la religion serait exclu (1851). Quant à l'université libre de Dublin, uniquement fondée avec des dons volontaires, elle fut puissamment appuyée par Paul Cullen, archevêque d'Armagh, puis de Dublin (1852), nommé cardinal en 1866. Un grand nombre d'églises furent également construites avec les ressources de la charité, comme celle de Saint-Pierre, à Little-Bray (1838). Le clergé, ayant à sa tête quatre archevêques et vingt-deux évêques, nommés par

lui et par le pape, se montra partout à la hauteur de sa mission. Les plus éminents parmi les membres de l'épiscopat étaient : Doyle, évêque de Kildare (mort en 1834), et Thomas Kelly (primat, mort en 1835). Une excellente revue catholique, la *Revue de Dublin,* fut publiée à partir de 1836 sous la direction d'O'Connell, Wiseman et Michel. Parmi les poètes et les écrivains, on remarquait Thomas Moore (mort en 1852). Les émigrations, surtout en Amérique, firent tomber le chiffre de la population de sept à cinq millions, administrés par trois mille prêtres.

Le bill de Gladstone, en 1868, supprima définitivement (1869) l'église officielle anglo-irlandaise et fut d'un grand avantage pour le pays. Un concile provincial célébré en 1817 par Kelly, archevêque de Tuam, avec six évêques, s'occupa des cas réservés, de l'approbation requise pour la chaire et le confessionnal, des conférences pastorales, des soulèvements du peuple contre les prêtres nouvellement institués et mal vus. A dater de là, les conciles irlandais demeurèrent longtemps interrompus. Ce fut en 1850 seulement qu'eut lieu le concile plénier de Thurles, où l'on traita surtout de la question des écoles. Il réunit les archevêques d'Armagh, de Dublin, de Tuam et de Cashel, vingt évêques et quelques procureurs. En 1853, des conciles provinciaux furent célébrés à Dublin et à Cashel, en 1854 à Armagh et à Tuam ; en 1858 un autre pour cette dernière métropole. Ils publièrent des décrets très détaillés sur les sacrements et la liturgie, sur les paroisses, les séminaires et les écoles

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 432-433.

Catholique, 1823, t. IX, livrais. x, p. 1 et suiv.; t. XVI et XVII ; t. XXXII, XXXIII ; Butler, Historical memoirs of the English, Irish and Scottish Catholics, Lond. 1822, 4 voll. ; Thomas More, Memorien des Hauptmanns Rock, en allem., Breslau, 1825 ; Wyse, History of the Catholic association, Lond., 1829 ; Theiner, Sammlung einiger wichtigen Actenstücke zur Gesch. der Emancipation der Katholiken in England, Mayence, 1835 ; G. de Beaumont, L'Irlande, Paris, 1839 ; Hurter, Irische Zustænde (Theol. Quartalschr., 1840, IV); Vogel, Pragmat. Gesch. der polit. und relig. Verhæltnisse zwischen England und Irland, Leipzig, 1842 ; Weber, Zustand der Religion in England (Pletz, Neue theol. Ztschr. 13e ann., livrais IV); R. Murray, Ireland and her Church., Lond., 1845 ; Shee, The Irish Church, Lond., 1852 ; Wise-

man. Abhandlungen über verschiedene Gegenstænde, I, p. 359; Gams, III, p. 204 et suiv.; Scharpff, Vorlesungen, II, p. 251 et suiv.; Werfer, Leben und Wirken von Daniel O'Connell, Schaffhausen, 1856; Rintel, O'Connells Procesz, Munster, 1845; Baumstark, Daniel O'Connell, Frib., 1873; Wehrmann, O'Connell, der grœsste kath. Volksmann, Mayence, 1874; (Brück) Studien über die Katholiken-Emancipation in Grossbritannien, bes. über das sogen. irische Veto (Catholique 1879, II, 1re livrais.). Sur le *veto* irlandais, voir encore Mejer, Propag, II, p. 16 et suiv.; Déclaration de l'épiscopat irlandais du 25 janv. 1826, dans Affre, Essai sur la suprématie temporelle du Pape, Paris, 1829, p. 304; V. les Déclarations de 1824 dans Kenrick, Concio (Friedrich, Docum. ad Conc. Vatican, I, p. 228 et suiv.); Braun, Bibl. regul. fid. t. I, p. 326; Bonner Zeitschr., livrais. 17, p. 203 et suiv.; Sur la situation de l'Irlande, Hist. pol. Blætter, t. VII, p. 736 et suiv.; t. XIII, p. 547 et suiv.; t. XXVIII, p. 707 et suiv.; t. XXXI, p. 395 et suiv.; t. XXXII, p. 412 et suiv.; Bonner Ztschr. N. F., année IV, livrais. IV, p. 208 et suiv.; Augsb. Allg. Ztg. 1843, nr. 144 et suiv.; Maguire, Father Matthew, Lond., 1868; Breman, An ecclesiastical history of Ireland, Dublin, 1867; Derniers conciles irlandais, Collect. Lac. t. III, p. 761-894.

L'Écosse.

434. L'Écosse avait peu de catholiques, mais ils demeuraient inébranlables dans la foi, malgré toutes les hostilités des presbytériens, et ils recevaient du collège des Écossais à Rome d'excellents ecclésiastiques. Avant 1827, le pays possédait deux vicariats apostoliques; il en eut trois depuis. Le nombre des églises catholiques, qui n'était que de cinquante et une en 1829, s'élevait déjà à quatre-vingt-sept en 1848 et à cent quatre-vingt-trois en 1859. Un établissement supérieur fut créé à Blairs sous le nom de collège de Sainte-Marie, et une grande association catholique fut instituée à Édimbourg. On établit des conférences publiques et créa des journaux pour soutenir les bonnes doctrines et les institutions religieuses. Les émigrations de l'Irlande accrurent sensiblement le nombre des catholiques. En 1849, Glasgow en comptait trente mille; Edimbourg, quatorze mille. Les trois vicariats apostoliques (pour l'est, l'ouest et le nord de l'Écosse), reçurent en 1868 un délégué apostolique dans la personne de Charles Eyer, archevêque d'Anazarba, et on se disposa à y rétablir la hiérarchie.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 434.

Mejer, Propag., II, p. 59; Walsh, History of the Catholic Church in Scotland, Glasgow, 1874; Germania, 16 févr. 1878; Leo XIII, Const. *Ex supremo*, 4 mars 1878 (Archiv für kath. K.-R, t. XL, p. 165 et suiv.).

L'Angleterre.

435. En Angleterre, les catholiques allaient se multipliant; le nombre des vicariats apostoliques fut doublé en 1840 et porté à huit. Les progrès du catholicisme trouvaient leurs plus grands obstacles dans les préjugés, les préoccupations étroites qui rendaient la religion catholique méprisable aux yeux des protestants d'Angleterre. Ces dispositions changèrent quand on vint à l'examiner avec plus de sang-froid, quand on eut fondé une presse catholique et que le *Catholic Magazin* et le *Tablet* prirent la défense de l'Église. Les prêtres déployaient un zèle infatigable; les vicaires apostoliques leur tracèrent des règles précises dans un synode tenu en mai 1838. Chaque année, le nombre des conversions grandissait, même dans les rangs des méthodistes.

En 1838, s'ouvrit l'institut catholique de Londres, dirigé par le comte Shreswsbury; il avait trois succursales. De pieuses associations se formèrent pour les écoles libres, les malades pauvres, la décoration et la construction des églises. Des couvents de femmes fondés par des religieuses qui avaient émigré de France pendant la Révolution existaient depuis 1794. Les émigrés bâtirent une multitude de chapelles; des cathédrales s'élevèrent à Londres et à York. En 1846 déjà, on comptait en Angleterre dix établissements théologiques, parmi lesquels ceux des jésuites de Stonyhurst et de Sainte-Marie de Birmingham jouissaient d'une grande célébrité; ils avaient les mêmes privilèges que les collèges d'universités. Les débris des institutions catholiques de Douai et de Saint-Omer se conservèrent dans les établissements de Saint-Cuthbert à Ushaw et de Saint-Edmond à Crook-Hall. Les dissensions intestines du protestantisme, la pétrification de l'Église établie, les études de l'antiquité chrétienne, le spectacle des travaux de l'Église catholique dans les différents pays, amenèrent de plus en plus

à la connaissance de la vérité ceux des protestants qui la cherchaient de bonne foi.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 435.

Kath. Kirchenzeitung von Hœninghaus, 1838, nr. 31, 91 ; Augsb. Allg. Ztg., 27 mai 1840; Sibthorp, Mein Rücktritt zur kath. Kirche, trad. de l'anglais par Willmann, Regensb. 1843; Rosenthal, Convertitenbilder, II, p. 478 et suiv.; III, II, p. 505 et suiv.; Gondon, Die relig. Bewegung in England, Mayence, 1845.

Le puseysme.

436. Plusieurs membres de l'université d'Oxford, témoins de la corruption qui régnait parmi le clergé épiscopal, gorgé de richesses, effrayés des progrès du rationalisme, conçurent la pensée, à partir de 1833, de préparer du dedans au dehors une réforme de la haute Église, en revenant à l'antiquité chrétienne, et en évitant les extrêmes du protestantisme ultralibéral et du romanisme. Leur but était de raviver le sentiment religieux par la prière, la fréquente réception de la cène, les bons exemples, les prédications et les écrits, de remettre en lumière d'anciennes vérités chrétiennes méconnues ou trop peu respectées, tout en sauvegardant la mission apostolique confiée aux évêques et aux prêtres leurs subordonnés.

Par son discours sur « l'apostasie nationale », prononcé à Oxford le 14 juillet 1833 et livré à l'impression, John Keble donna le premier élan à un mouvement gigantesque, qui reçut le nom de tractarien, à cause des « traités contemporains » publiés par Jean-Henri Newman et ses amis (quatre-vingt-dix traités jusqu'en 1841), ou de puseysme, emprunté au professeur Ed.-B. Pusey, qui déployait dans cette affaire la plus grande activité. Sur plusieurs points du dogme, ces hommes se rapprochaient beaucoup du catholicisme, notamment en ce qui regarde la tradition, la justification, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, le purgatoire, le culte des saints, des reliques et les images. Seulement, ils prétendaient que ces doctrines avaient été dénaturées dans l'Église romaine et obscurcies par une foule de superfétations, tandis que la communauté anglicane renfermait la véritable Église apostolique avec de véritables évêques et de vrais sacrements.

Bientôt, chez plusieurs de ces chercheurs, des doutes surgirent sur la légitimité de l'anglicanisme. Si, en se rapprochant du catholicisme, on cherchait à lui échapper, en le traitant de romanisme superstitieux et de papisme, on aboutit cependant, par la puissance de la logique, au résultat qu'on voulait éviter. Dès 1838, plusieurs des partisans du mouvement embrassèrent le catholicisme. Pusey et Newman, les plus influents des *tractariens*, essayèrent de s'y opposer. Newman s'efforça de démontrer que les trente-neuf articles de la haute Église, conformes à la doctrine de l'Église primitive, s'accordaient complètement avec les enseignements du concile de Trente. Son traité (le quatre-vingt-dixième) souleva de nombreuses réclamations ; tous les évêques anglicans se prononcèrent successivement contre lui, et l'évêque d'Oxford fit confisquer les *Traités contemporains*. Newman se détourna de son Église anglicane, lorsqu'il vit ses évêques condamner les sincères efforts qu'il faisait pour établir l'accord de la doctrine anglicane avec celle de l'Église romaine, et entrer en même temps en communion religieuse avec les protestants « hérétiques » par la fondation de l'évêché anglo-prussien de Jérusalem.

Il abdiqua sa paroisse en 1843, et, après d'autres recherches, embrassa à Rome le catholicisme (9 octobre 1845). Il se fit prêtre, entra chez les oratoriens en 1847 et travailla depuis avec beaucoup de succès à la défense du catholicisme. Sa conversion fut le point de départ de plusieurs autres. Faber, pour ne parler que de lui, devint une des gloires de l'Église catholique. Pusey, au contraire, ne voulut point se séparer de l'Église officielle, et cependant il avait justifié, dans une longue lettre, le point de vue de son ami Newman (1842) ; il avait vivement blâmé (1853) les intrigues schismatiques de Gobat, évêque protestant de Jérusalem, quand celui-ci avait voulu convertir au protestantisme des Grecs et des Arméniens schismatiques, et il avait été, en cela comme pour le reste, désavoué par la hiérarchie anglicane. Pusey, enfin, constatait avec douleur les progrès de l'incrédulité parmi les anglicans et accusait même l'Église officielle de tolérer des hérésies manifestes.

Averti par Manning (1864) de son inconséquence, Pusey déclara en 1866 que l'Église anglicane, l'Église romaine et l'Église grecque étaient trois branches distinctes de l'Église

catholique, qu'il était possible de les réunir en une seule, en prenant pour point de départ l'Église d'Angleterre; que l'Église romaine, pour y concourir, devait renoncer à la papauté et au culte de Marie. Plusieurs autres ecclésiastiques inclinaient vers l'Église catholique, tout en déclarant qu'il fallait attendre du temps la catholicisation de l'Église officielle. L'inclination des ritualistes vers le catholicisme subsista, malgré les écrits rationalistes qui ne cessèrent de la combattre et l'antipathie de la plupart des évêques. Peu à peu, cependant, l'ancienne Église vit accourir à elle près de neuf cents *tractariens* des plus en renom et elle fit constamment de nouvelles recrues dans la haute société.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 436.

Newman, Tracts for the Times, Oxford, 1833 et seq.; Pusey, Das heil. Abendmahl; Ein Trost für die Bussfertigen, trad. de l'anglais par Willmann, Regensb., 1844; Sperr, Die kath. Bewegung in England und die anglo-kath. Theol., Innsbr., 1844; Petri, Beitræge zur besseren Würdigung des Puseyismus, Gœttingue, 1844, 2 livrais.; Schleyer, Ueber Puseyismus (Freib. Ztschr. für Theol., t. XII); Hist.-pol. Blætter, t. VIII, p. 221 et suiv., 688 et suiv.; t. IX, p. 65 et suiv.; t. X, XI, XIII; Rosenthal, II, p. 317 et suiv.; Manning, The workings of the Holy Spirit in the Church of England; A letter to Rev. E.-B. Pusey, Lond., 1864; E.-B. Pusey, The Church of England, Lond., 1866; Cf. Reusch dans Bonner theol. Lit.-Bl., 1866, nr. 3 et 4, p. 73 et suiv., 94 et suiv.; Newman, Gesch. meiner relig. Meinungen; en allem., par Schündelen, Cologne, 1865; Der gegenwærtige Stand der Bewegung zum Katholicismus in der engl. Hofkirche, mit interessanten Actenstücken, Aix-la-Chapelle, 1867; Martin, Les partis dans l'Eglise anglicane (Correspondant, 10 avril 1875).

Rétablissement de la hiérarchie en Angleterre.

437. Le 29 septembre 1850, Pie IX rétablissait la hiérarchie catholique en Angleterre avec douze évêques, qui dépendaient de l'archevêque de Westminster. Le siège de cette ville, avec le cardinalat, fut confié à Nicolas Wiseman, né à Séville en 1802, d'une famille irlandaise, élève en 1818 et plus tard recteur du collège anglais, à Rome, vicaire apostolique depuis 1840, l'un des hommes les plus éminents par son savoir et par son habileté comme directeur des âmes. Cette

mesure du pape exaspéra le fanatisme protestant. Des discours furent prononcés et des écrits répandus à foison; on organisa des manifestations populaires au cri de : Point de papisme! En 1851, le Parlement lança un bill sur les titres, les costumes et les couvents, défendit aux catholiques de s'appeler évêques de n'importe quelle ville anglaise, de porter publiquement le costume ecclésiastique, etc. Cette exaspération n'eut pas de sérieuses conséquences ; la hiérarchie une fois établie subsista paisiblement, et vingt ans après le bill était supprimé.

Le cardinal Wiseman adressa au peuple anglais un manifeste plein de dignité, qui produisit une impression profonde. Les conversions devinrent même plus nombreuses qu'auparavant et, en 1851, trente-trois ecclésiastiques anglicans passèrent au catholicisme, notamment H.-Ed. Manning, Henry et Robert Wilberforce. En 1852, Wiseman convoqua, à Oscott, un concile provincial, qu'il fit suivre de deux autres (1855 et 1859). Il exerça une puissante influence par ses discours publics et par ses écrits, releva la presse catholique et obtint sous tous les rapports des succès vraiment prodigieux (mort le 15 février 1865). Il eut un digne successeur dans H.-Ed. Manning, également cardinal depuis 1874. Manning déploya une grande activité au concile du Vatican et réfuta avec beaucoup d'énergie, ainsi que l'oratorien Newman, les attaques de Gladstone contre la loyauté des catholiques et les décrets du concile.

L'agitation des ritualistes disposés à faire admettre le sacrement de pénitence, à relever les avantages de la vie monastique et des cérémonies religieuses, favorisa encore le progrès des idées catholiques. En 1869, le conseil secret de la reine, et, en 1873, le Parlement intervinrent contre les ritualistes catholicisants et défendirent les usages qui se rapprochaient du catholicisme. Le ministre de l'église de Saint-Pierre, à Folkestone, Ridschalc, ayant suspendu un crucifix et des stations de la croix, et célébré la cène sans le nombre requis de communiants, une plainte fut déposée contre lui et le service ritualiste troublé par un tumulte populaire. Mais la persécution ne fit qu'enhardir les partisans de ce mouvement, et en 1875 plusieurs se prononcèrent dans un manifeste contre les évêques d'État et leur Érastianisme. La fondation à Londres d'une université libre et catholique (1874), la propa-

gation de bons écrits, à la fois instructifs et édifiants, la multiplication des journaux catholiques, l'érection de séminaires et l'agrandissement des institutions monastiques accélérèrent encore les progrès du catholicisme.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 437.

Pie IX, Const. *Universalis Ecclesiae*, 29 sept. 1850; Acta Pii IX, vol. I, p. 235-246; Wiseman's Manifest oder Appellation an den Rechts-und Billigkeitssinn des engl. Volkes in Betreff der Hierarchie, trad. de l'anglais, Regensb., 1851; Buss, Gesch. der Bedrückung der kath. Kirche in England, 1851; Archiv für kath. K.-R., t. XXXIV, p. 3 et suiv.; Moufang, Card. Wiseman und seine Verdienste um Wissenschaft und Kirche; Zwei Vortræge, Mayence, 1865; Rosenthal, II, p. 478 et suiv.; III, II, p. 505 et suiv.; Coll. Lac., t. III, p. 895 et suiv.; Newman, Ist die kath. Kirche staatsgefæhrlich? (contre Gladstone, Die vatican. Decrete in ihrer Bedeutung für die Unterthanentreue), trad. de l'anglais, Frib., 1875; Christenthum oder Erastianismus; Von einem anglican. Geistl. an Card. Manning. Cf. Germania, 18 janv. 1876, Hptbl.

LA SCIENCE ET L'ART.

La science ecclésiastique.

En Angleterre et en Irlande.

438. L'Angleterre et l'Irlande avaient une littérature catholique très abondante. L'apologétique fut surtout cultivée, après Gother et Challoner, par le vicaire apostolique Jean Milner, par Baines, Fletsche, Butler, Howard, Mac Hale, Coombe, par le cardinal Wiseman et son successeur Manning, par Thomas Moore (mort en 1852), Wilberforce, Ward, Newman, Arnold, dans des ouvrages moitié scientifiques et moitié populaires, auxquels se rattachèrent des romans et des œuvres poétiques (lady Fullerton, miss Agnew, etc.). Faber, pieux oratorien (mort en 1863), fournit aussi d'excellents travaux comme auteur ascétique et comme apologiste; il sut exposer les anciennes vérités de l'Église d'une manière adaptée aux besoins des temps nouveaux, profonde tout ensemble et attrayante. Il a magnifiquement écrit de l'eucharistie. Dans son ouvrage sur les *Mœurs catholiques*, il a tracé un beau tableau de la foi catholique telle qu'elle se révèle dans la vie, dans l'art et dans la science du moyen âge.

L'historien John Lingard, né en 1771, prêtre en 1794, membre en 1824 de la Société catholique des sciences (mort en 1851), a dévoilé les falsifications de l'histoire d'Angleterre. Il est l'auteur d'une excellente histoire qui a été traduite en plusieurs langues et continuée par de Marles. Tandis que plusieurs écrivains protestants, Macaulay, Dallas, W. Cobbet, rendaient hommage au catholicisme dans leurs recherches historiques, l'irlandais Lanigan conduisait l'histoire ecclésiastique de son île natale jusqu'au XIII[e] siècle ; Maguire dépeignait Rome et les papes ; Spencer-Northcote, les catacombes romaines ; Marshall (comme autrefois Wiseman), la stérilité des missions protestantes et la fécondité des missions catholiques. La théologie biblique était cultivée par le cardinal Wiseman, qui déployait son activité dans différents domaines et était en même temps orateur. Plusieurs publications excellentes, la *Revue de Dublin*, la *Lampe*, etc., et depuis 1868, une autre revue rédigée par les jésuites (*The Month and Catholic Review*) défendaient la cause catholique. Dans l'Amérique du Nord, il faut citer, parmi les auteurs dogmatiques : Kenrick et Spalding, archevêques de Baltimore ; J. Hughes, archevêque de New-York, orateur de la chaire ; Brownson (mort en 1876), apologiste et journaliste.

La Hollande et la Belgique.

439. Même activité chez les catholiques de Hollande. Ils étaient représentés dans la presse par le journal d'Amsterdam, le *Tyd*, et par la revue *le Catholique*. Parmi les historiens, on remarque surtout les professeurs Alberdingk-Thijm et Wemsing, les chapelains Habets et Willems, le poète et orateur Broere ; parmi les moralistes, le franciscain Van de Velde ; parmi les canonistes, le professeur de Burgt à Utrecht. Les langues orientales étaient cultivées par Abbeloos.

En 1872, les jésuites de Hollande entreprirent aussi de publier une revue, suivant ce que leurs confrères de Belgique faisaient déjà depuis 1852. Dans leur nombre se trouvaient les continuateurs du grand ouvrage des Bollandistes, entre autres le savant Victor de Buck (mort en 1876). De Ram, Dumortier, etc., donnèrent des travaux historiques. Le droit ecclésiastique

fut traité par Feje, professeur à Louvain; la théologie biblique, par Beelen, professeur au même lieu; l'homilétique, par de Hemel; la dogmatique, par l'allemand Jungmann, par Schouppe, Dens et Laforêt, par Dechamps, archevêque de Malines, excellent orateur de la chaire. Les intérêts religieux furent soutenus par la *Revue catholique* de Louvain et par plusieurs journaux quotidiens. Sur le terrain de la politique et des sciences sociales, M. Périn fut un habile apologiste du catholicisme.

La France.

440. La France, après les travaux apologétiques qui se rattachaient à Joseph de Maistre, Chateaubriand, Bonald, Lamennais, Bautain et Frayssinous, vit paraître plusieurs ouvrages de valeur : l'abbé Martinet a donné la *Solution des grands problèmes* et le juriste Aug. Nicolas des *Études sur le Christianisme*. Nommons aussi l'abbé Freppel (évêque d'Angers depuis 1869), Mgr de Ségur, l'abbé (puis évêque) Gerbet, les évêques Dupanloup, d'Orléans, et Pie, de Poitiers, les archevêque Landriot, de Reims, et Darboy, de Paris, le comte de Montalembert (mort en 1870), l'oratorien Gratry, qui a beaucoup travaillé au relèvement des études philosophiques, le député Keller, le dominicain Lacordaire, les jésuites Ravignan et Félix. Plusieurs, mais surtout les trois derniers, étaient de plus d'éminents orateurs.

Parmi les orateurs, on estimait, outre le cardinal Maury (mort en 1817), Boulogne, évêque de Troyes (mort en 1825), l'abbé Legris-Duval (mort en 1819), Giraud, archevêque de Cambrai (mort en 1850), Mullois, Combalot, Sibour. On ne doit pas de moindres éloges, en matière d'éloquence, aux jésuites Guyon (mort en 1845), Mac-Carthy (mort en 1833), de Lavigne et Ponlevoy, aux dominicains Minjard et Monsabré, aux abbés Cœur, Lefèvre, Le Courtier, Deguerry (mort en 1871). L'ascétisme fut représenté, en dehors de Gerbet et de Legris-Duval, par l'oratorien Pététot et par plusieurs jésuites, tels que Drioux, et de la Colombière; la liturgie, par le célèbre abbé de Solesmes, L.-Prosper-Pascal Guéranger, qui publia aussi des travaux sur le dogme et autres sujets (mort en 1875). Le cardinal Gousset,

archevêque de Reims, s'est occupé du dogme et de la morale; il a publié les conciles de cette province ecclésiastique.

Tandis qu'on employait encore dans plusieurs séminaires les anciens manuels de Tournély, Bailly et Bouvier, et d'autres plus récents apportés de l'étranger, le capucin Hilaire de Paris travaillait à une *Théologie universelle* où il faisait du dogme le pivot de toutes les sciences.

L'histoire des dogmes fut cultivée par Ginoulhiac (mort archevêque de Lyon en 1875), l'histoire ecclésiastique par Receveur, Rohrbacher (mort en 1856), Jager, Darras (mort en 1878), et, dans quelques parties, par Picot (mort en 1840), Maret, Darboy, Hugonin, Blanc, dom Piolin, A. Baunard, Ratisbonne et le jésuite Daniel; par des laïques de talent, Ozanam, Crétineau-Joly (mort en 1875), le duc Albert de Broglie, Ch. Gérin, Poujoulat, Capefigue, Veuillot, Montalembert; l'archéologie et l'histoire des arts, par d'Agincourt, de Caumont (mort en 1873), Rio, Ch. et Fr. Lenormant, L. Blant, Labarte, Didron, Texier, Raoul Rochette, Letronne, comte de Bastard, Clarac, Perret, les jésuites Cahier et Martin, de Richemont, Cochet, Lacroix, Martigny; l'histoire de la littérature, par Charpentier, Villemain, Charles Nodier. Une foule d'écrits et de documents orientaux inédits ont été mis au jour par Boissonade, par le bénédictin et cardinal J.-B. Pitra, auteur d'une histoire du droit ecclésiastique grec. Caillau a fourni des travaux pour servir d'introduction à l'étude des Pères, et J.-B. Migne a concouru au même but en éditant à des prix modiques les œuvres des saints Pères et de grandes collections d'ouvrages savants.

Travaux sur la Bible. — Langues orientales. — Droit canon.

441. Sur le terrain de la théologie biblique, les Français se sont moins signalés. Nous ne pouvons nommer ici que Valroger et Le Hir, à Paris, Glaire (*Introd.*, 1862), Dutripon (*Concordance de la Bible*, 1838) et Meignan, archevêque de Châlons (*Vie de Jésus*). Les langues orientales ont été plus cultivées par les laïques que par le clergé. Sur le droit canon, la morale et la théologie pratique en général, des travaux méritoires ont été fournis par Affre, archevêque de Paris (mort en 1848), Gaudry, Carrière, Martin, G. de Champeaux, André, Craisson, Bouix, le jésuite Gury, Gaume, Dupanloup, Guillois, Devie, etc.

Parmi les revues savantes, nous remarquons les *Études religieuses, historiques et littéraires*, fondées par les jésuites Daniel et Gagarin et continuées par leurs confrères; la *Revue des sciences ecclésiastiques*, par l'abbé Bouix ; le *Correspondant*. Des journaux politiques, tels que l'ancien *Ami de la Religion*, l'*Union*, le *Monde* (depuis 1860), l'*Univers* ont également fourni une quantité d'articles sur l'histoire et la littérature.

On a souvent exprimé le désir de voir les séminaires de France agrandir le cercle de leurs études. Le cardinal Maury, pendant qu'il administrait le diocèse de Paris, proposa à Napoléon Ier, dans un mémoire daté du 28 novembre 1833, de restituer à la Sorbonne son ancien éclat, de rétablir ses thèses et d'ériger à côté d'elle un grand séminaire pour toute la France. Mais les événements de la guerre auraient suffi seuls pour faire écarter ce projet. Des vœux analogues ont été souvent énoncés. Dans les universités catholiques récemment instituées, on n'a point créé de faculté théologique, contrairement à ce qui existe à Louvain. Il faudra bien pourtant en venir là si l'on veut que ces universités répondent pleinement à leur but.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES Nos 438 A 441.

Thesaurus librorum rei cathol., Wurzbourg, 1848-50, 2 vol.; Hülskamp et Rump, Liter. Handweiser, Munster, 1862; Carl Werner, Gesch. der apol. und polem. Lit., t. V, Schaffhouse, 1867, et Gesch. der kath. Theol. Deutschl., Munich, 1866. Voyez en outre les journaux et les revues publiés en différents pays, les manuels sur les diverses branches de la théologie : impossible d'énumérer ici tous les ouvrages. Sur la morale, par exemple, consultez la théologie morale de Pruner (BIBLIOTH. THÉOL., Palmé) ; le litt. Handweiser, 1867, nos 56-59 ; sur le Droit canon, Véring (BIBLIOTH. THÉOL., Palmé) ; Werner, Gesch. der kath. Theol., p. 602 et suiv.; Bonner Ztschr. für Philosophie und kath. Theologie, livrais. IX, p. 100 et suiv.; Sammlung von klassischen Werken der neueren kath. Literatur Englands in deutscher Uebersetzung, Cologne, chez Bachem ; Fabers Schriften, en allem. par Reiching, Regensburg, chez Manz ; Cobbet, Gesch. der protest. Reform ; en allem., 4e éd., Mayence, 1862. Sur l'Amérique du Nord, Kath. Wochenschr., 1857, t. X, p. 409-411.

L'Espagne.

442. En Espagne, la théologie thomiste continuait de fleurir au milieu de la stagnation générale, surtout chez les dominicains, tels que le père Pascal (mort en 1856) et son disciple Cuesta, qui fut depuis cardinal; Marc Puig, Fr. Xarrié, à Barcelone (1861), Zefirino Gonzalès, archevêque de Cordoue. Les prêtres séculiers Michel Sanchez et Jacques Balmès publièrent différents ouvrages de théologie; on a de ce dernier, né en 1810, mort en 1848, de savants écrits de philosophie et d'apologétique qui ont été traduits en différentes langues. Il essaya de conserver à sa patrie les anciens trésors de la science catholique, endommagée par des systèmes exotiques et par la littérature du jour, en même temps qu'il favorisait le progrès en utilisant les travaux des autres nations. Il imprima aussi une vive impulsion à la presse catholique, représentée surtout par la *Epoca* et la *Regeneracion* de Madrid, par le *Diario*, par les brochures catholiques, et la *Revue*, de Barcelone, l'*Union*, de Valence, et en Portugal par le *Nacao*.

Parmi les laïques, on distinguait les hommes d'État, Donoso Cortès, né en 1809, mort en 1853, orateur et écrivain renommé, pas toujours exact dans les choses théologiques, mais toujours digne et dévoué à l'Église, et José de Castillo y Ayensa, représentant de l'Espagne à Rome en 1845; une femme-poète, qui écrivit des nouvelles sous le nom de Fernan Caballero, fille de Jean-Nicolas de Faber, lequel entra dans le giron de l'Église en 1813.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 442.

Sur l'Espagne, Mœhler-Gams, III, p. 547 et suiv.; Montalembert, dans le « Correspondant », 25 août 1853 (Donoso Cortes); La enseñanza tomistica en España, V. de la Fuente, Madrid, 1874; « Catholique », juin 1876, p. 599 et suiv.; Hidalgo, Dicc. gen. de bibliogr, esp., Madrid, 1862.

L'Italie.

443. En Italie, la lutte entre le passé et le présent, entre les anciennes traditions et le goût des systèmes et des méthodes

modernes fut ardente sur le terrain de la philosophie. Les théories philosophiques de l'étranger et l'éclectisme des Français trouvèrent de l'écho. La philosophie moderne était représentée avec plus ou moins d'habileté et de succès par Giacomo Leopardi, Vincent Gioberti, Antoine Rosmini, Alex. Pestalozza, Terenzio Mamiani, Pasquale Galuppi, Bonelli, Orsi, Ventura, etc. En présence des résultats malheureux d'un grand nombre de ces recherches, les tenants de l'ancienne école défendirent avec une vigueur chaque jour croissante les principes de saint Thomas, surtout le jésuite Matteo Liberatore, dont les écrits attestent un progrès considérable, à côté du manuel de J.-A. Dmowski, encore usité au collège romain en 1845; puis Tongiorgi et le professeur Cajetan Sanseverino à Naples.

Le jésuite Luigi Taparelli d'Azeglio (né en 1793, mort en 1862), très versé dans la philosophie et l'esthétique, traitait le droit public et la politique selon l'esprit du christianisme et unissait les résultats de la science moderne à la clarté et à la profondeur des anciens. Ce terrain était également exploré par J.-P. Tolomei, professeur à Padoue, Emerico Amari, Pl. de Luca, L. Bianchoni. L'Académie philosophique médicale de Saint-Thomas, fondée par Alphonse Travaglini et approuvée par le pape en 1875, cherche à développer les études d'anthropologie en se rattachant étroitement à la doctrine de l'Église. Les mathématiques étaient cultivées par le prince Buoncompagni, les professeurs Tortolini, Purgotti, Mancini et les jésuites Carafa et Secchi. La théologie avait pour organes l'abbé Peyron, Thomas Vallauri et Marengo à Turin, Parenti à Modène et divers jésuites, dont un grand nombre, comme Aloys Palumbo, se signalèrent par d'excellentes poésies latines.

On fit encore davantage pour la littérature italienne, pour l'explication de Dante et du Tasse, pour la publication des anciens monuments de la langue (Maini, J. Manuzzi, Bonucci, Veratti, Fr. Zambrini, Cavalloni, à Vérone). Un prodige en fait de langues fut le cardinal Mezzofanti (mort en 1849), admirablement doué. Comme orateurs de la chaire, signalons le théatin Joachim Ventura de Raulica, Antoine Gianelli, évêque de Bobbio (mort en 1846), P. Gatti, A. Zinelli, les

jésuites Finetti, H.-J. Grossi (mort en 1856), Curci, etc. W. Audisio composa un ouvrage estimé sur l'éloquence de la chaire (6e édition, Turin, 1858), de même que le jésuite Polcari à Naples. Le camaldule Colomban Chiavarotti (mort archevêque de Turin en 1831) donna de bonnes instructions sur le catéchisme, et son confrère, M. Capellari (§ 103) un traité dogmatique sur la primauté.

Les principaux auteurs qui ont écrit sur le dogme sont le jésuite Jean Perrone (né en 1794 à Chieri, en Piémont, mort en 1876), auteur d'une dogmatique très répandue et de plusieurs autres ouvrages; son disciple Charles Passaglia, qui cherchait à rivaliser avec Pétau; en 1858 il devint infidèle à son ordre et à ses anciens principes; R. Cercia, les mineurs Bigoni et J.-B. Marrocu, le capucin Albert de Bolsano, etc. On doit des travaux apologétiques à Folicaldi, évêque de Faenza, à Mgr Nardi, à Rome (mort en 1877), à Biraghi (Milan), au dominicain Hyacinthe Celle, au capucin Séraphin de Serravezza, aux jésuites Franco, Steccanella, A. Pellicani, et à plusieurs laïques, notamment au comte Clément Solaro della Margherita, ancien ministre sarde; aux comtes Avogadro della Motta et Costa della Torre.

Études bibliques, archéologiques et historiques en Italie.

444. Les études bibliques furent poursuivies à Rome par le barnabite Vercellone, par le professeur A. Vincenzi, par les jésuites Patrizzi et Pianciani; à Milan, par Ceriani; à Turin, par les professeurs J.-B. Bardi (mort en 1824) et Casimir Banaudi; la morale, par Scavini et A. Ballerini; le droit canon, par le cardinal Soglia, Nardi, Vecchiotti, Vergottini, Antoine Cercià, Vittadini, Vascotti, Ferrante, Pecorelli, Mercanti, le jésuite Tarquini (mort cardinal en 1874), Mgr Lucidi.

Les études archéologiques et historiques surtout florissaient en Italie. Barth. Borghesi, né en 1781, mort en 1860, se signala dans la numismatique, dans l'épigraphie, la chronologie et l'archéologie; Charles d'Arco, de Mantoue, et l'abbé Ant. Magrini, de Vicence (tous deux morts en 1862), écrivirent sur l'histoire de l'art; Célestin Cavedoni, de Modène (mort en 1865), fut à la fois archéologue, numismate et théologien.

Une place distinguée parmi les chercheurs revient à Charles Troya (mort en 1858); au comte Fantuzzi, à Ravenne; à Marini, archiviste du pape, au cardinal Maï (mort en 1854), fameux par un grand nombre d'importantes publications; aux historiens Garzetti et César Cantu. Les jésuites Antoine Ballerini et Joseph Boero, le sicilien Matranga, Spezi, professeur à Rome, l'abbé P.-A. Uccelli mirent au jour plusieurs documents inédits; Tullio Dandalo, Balan, le bénédictin Tosti fournirent des ouvrages estimés.

Eugène Cecconi, chanoine de Florence, a commencé une solide histoire du concile de cette ville, ainsi que l'histoire du concile du Vatican ; toutes deux sont restées jusqu'ici inachevées depuis que l'auteur a été nommé archevêque. Les Annales italiennes de Muratori furent continuées à Rome par l'abbé Coppi; celles de l'ordre des franciscains, dues à Wadding, par Melchiorri de Cerreto, etc. Le père Fidèle de Fanna a entrepris, avec une fine critique et une grande connaissance de la matière, une nouvelle édition des œuvres de saint Bonaventure.

Les catacombes romaines ont été fouillées avec succès par le jésuite Joseph Marchi (mort en 1860); mais ses travaux ont été surpassés par ceux de J.-B. de Rossi, qui a découvert le cimetière de Saint-Callixte, fixé plus exactement la topographie de Rome souterraine (en partie avec l'aide de son frère Mich.-Étienne), recueilli les inscriptions catholiques de Rome et fondé une *Revue* des antiquités chrétiennes.

Le jésuite Raphael Garrucci s'est occupé des anciennes peintures sur verre, des images et des sculptures, de l'épigraphie et de l'ancien art chrétien. L. Maringola, prêtre de Naples, est l'auteur d'un manuel des antiquités chrétiennes. Les catacombes et les antiquités de cette ville ont été étudiées par Galante, Demetrio Salazaro et surtout par Scherillo. Mentionnons aussi les archéologues Biraghi, à Milan ; C.-L. Visconti, Quaranta, Minervini, à Naples; le comte J.-C. Connestabile, professeur à Pérouse ; le cardinal Tarquini ; comme historien de l'art, Ferdin. Baldanzi (né en 1789, à Prato, mort archevêque de Sienne en 1866.

Si les ennemis de l'Église se donnèrent surtout à Florence et à Turin, beaucoup de peine pour publier les sources de l'histoire (C. Boggio, D. Carutti, Cibrario, *Archivio storico*

italiano, etc.), le clergé italien ne demeurait point en arrière; outre les chercheurs déjà mentionnés, nous citerons les dominicains Marchese et Albert Guglielmotti, Valentinelli, bibliothécaire de Saint-Marc, Capecelatro, à Naples, les jésuites Patrignani et Angelini, lequel composa d'élégantes inscriptions latines.

L'histoire ecclésiastique fut cultivée par C. Pecorini, Delsignore et Palma; les traductions de Rohrbacher et d'Alzog furent enrichies de suppléments. L'abbé Pierre Pianton, à Venise, publia une encyclopédie ecclésiastique; le chevalier romain Gaetano Moroni édita, avec le concours de plusieurs prêtres séculiers et réguliers, un dictionnaire d'histoire ecclésiastique en cent trois volumes : travail un peu délayé, mais où l'on trouve beaucoup de matériaux extrêmement utiles.

Des revues, l'Italie en possédait peu avant 1848. Les plus remarquables étaient les *Annales des sciences religieuses* à Rome; *La Science et la Foi*, à Naples. Elles se sont multipliées depuis; la plus complète est la *Civiltà cattolica* des jésuites, fondée en 1849, rédigée par Calvetti (mort en 1855), par A. Bresciani (mort en 1862), d'une grande finesse de style et très versé dans les langues; Franco, Steccanella, Curci, Brunengo, occupé de travaux historiques, etc. Mais ce fut l'ascétisme qui fournit le plus d'ouvrages en Italie.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES Nos 443-444.

Philosophes italiens, Hist.-pol. Bl., t. VI, XI et ailleurs; Münch. th. Archiv., 1843, II, livrais. IV; « Ami de la religion », 2 août 1855; Morgott, dans le « Catholique », 1873 et suiv.; Augsb. Allg. Ztg., 15 et 16 mai 1860, 2 avril 1866, suppl. nr. 92, 27 août 1867; suppl., 24 février 1873; Chilianeum, 1873, t. III, livrais. 1, p. 28 et suiv.

L'Allemagne et l'Autriche

445. En Allemagne, la conservation et le rajeunissement des sciences ecclésiastiques rencontraient de sérieux obstacles : c'étaient la ruine d'une foule d'universités, d'établissements d'instruction, de couvents autrefois adonnés aux études savantes; l'influence du rationalisme, du joséphisme et des nouveaux systèmes philosophiques; la prépondérance de la littérature et des idées protestantes; les restrictions mises à l'éducation

du clergé par les mesures arbitraires du pouvoir civil; la répudiation presque complète des traditions des siècles passés. Si l'on revint peu à peu à des idées plus saines et plus orthodoxes, il restait encore bien des préjugés à vaincre, bien des écarts à redresser. Dans le début, les hommes qui y travaillèrent se mouvaient encore en partie dans le cercle des idées protestantes, de la philosophie protestante contemporaine; ils avaient près d'eux et autour d'eux des éléments défavorables, et ce ne fut pas sans de longs efforts et sans quelques méprises qu'ils revinrent à des vues plus solides, à une meilleure appréciation du catholicisme.

Des hommes de talent, convertis au catholicisme, Fr.-L. de Stolberg, Schlegel, Adam Müller, Phillips, Jarcke; des hommes d'un âge plus mûr, qui avaient conservé dans des temps difficiles le feu de l'amour envers l'Église; les professeurs de Lucerne, Geiger, Widmer et Gügler; les professeurs de Mayence, Liebermann (mort en 1844), Nic. Weiss, A. Räss, Sailer et plusieurs de ses disciples; Joseph Gœrres, qui, après une foule d'épreuves douloureuses, s'attachait de plus en plus à l'Église; Windischmann (mort en 1839), qui cherchait à concilier la médecine et l'histoire, la philosophie et la théologie, afin de les consacrer à la religion, en quoi il fut suivi plus tard par Ringseis : tous ces hommes-là stimulaient les esprits et préparaient le terrain; J.-A. Mœhler (mort en 1838) et Klee faisaient faire de remarquables progrès à la théologie positive.

Ces tentatives rassurantes furent également favorisées par les divers et malheureux essais que l'on fit pour concilier les doctrines de l'Église avec les théories philosophiques du temps, par l'étude renouvelée des Pères de l'Église et des grands théologiens du passé, dont les œuvres, vendues autrefois, même par les antiquaires, à des prix dérisoires, étaient aujourd'hui partout recherchées; par la renaissance de l'art chrétien, par un rapprochement chaque jour plus sensible vers le centre de l'unité ecclésiastique, par la soumission à ses jugements, par la nature enfin et par le caractère des luttes religieuses. Ainsi, malgré une foule d'aberrations, la littérature catholique de l'Allemagne, plus riche et plus complète que celle de tout autre pays, s'agrandit de jour en jour.

L'apologétique. — Le dogme.

446. L'apologétique fut traitée par toute une phalange d'hommes de mérite : Kastner, l'abbé Prechtl, Brenner, Geiger, Widmer, Ildephonse Schwarz, Schwarzhueber, Sambuga, Sailer, l'évêque Frint, le curé Binterim, les professeurs Dieringer, Dœllinger, Berlage, Tosi (à Gratz, puis à Vienne), Ketteler (évêque de Mayence), Martin (évêque de Paderborn), Fessler (évêque de Saint-Hippolyte, mort en 1872); Heinrich, Moufang et Haffner, à Mayence; Pilgram et Speil; les jésuites Schrader (mort en 1875), Schneemann, Kleutgen, Th. Mejer, Roh, etc. Elle a été traitée d'une manière complète par Drey à Tubingue (mort en 1853), Vosen à Cologne (mort en 1871), Reinerding à Fulda, Hettinger à Wurzbourg.

Ont écrit contre la *Vie de Jésus* par Strauss : Hug, Kuhn, Mack, Sepp; contre la *Vie de Jésus* par Renan : Haneberg, Heinrich, Michelis, Sepp, le converti Daumer.

La dogmatique, que Zimmer, à Landshut, et en partie Seber essayèrent de présenter d'après la philosophie de l'identité de Schelling, a suscité une multitude d'ouvrages où elle est envisagée sous le côté spéculatif et sous le côté pratique. Oberthur, à Wurzbourg, prit à tâche, dans son *Anthropologie biblique* (1807 et suiv.), d'exposer la doctrine de l'Écriture sainte relative à l'homme, et de la rendre familière aux hommes cultivés; Dobmayer (1807 et suiv.) et Brenner (1817 et suiv.) développèrent la notion du royaume de Dieu, qui était, selon eux, la tâche la plus importante de la théologie et qui devait amener l'union de la philosophie et de l'histoire. Bittner (1845) et Hirscher (mort en 1865) poursuivirent le même but sur le terrain de la morale. Les ouvrages de Liebermann (Mayence, 1819 et suiv.), de Klee (mort en 1840) et de Staudenmaier (mort en 1856) eurent plus d'influence.

La théologie traditionnelle fut mieux appréciée qu'auparavant, grâce surtout aux ouvrages de Ch. Werner sur saint Thomas et Suarez, aux écrits du père Kleutgen *(Theologie und Philosophie der Vorzeit)*, à l'histoire de la philosophie par A. Stœckl et à l'enseignement de quelques thomistes éminents. A part les exagérations de Plassmann, la théologie de

saint Thomas a trouvé de dignes représentants, auxquels on a injustement reproché de tendre à une restauration complète du Moyen Age, car ils ne dédaignaient point les progrès des temps nouveaux; ils voulaient seulement maintenir les bases solides posées par les anciens maîtres et par leurs écoles.

La plupart des auteurs dogmatiques s'occupèrent de la controverse sur les rapports de la nature et de la grâce, de la science et de la foi, de la philosophie et de la théologie. Kuhn à Tubingue, Clemens à Munster et E. de Schæzler à Fribourg, rompirent des lances dans ce champ clos. A Wurzbourg, Denziger recueillit les décisions dogmatiques de l'Église et fit une savante critique du protestant Thiersch; il classifia dans ses quatre livres de la connaissance religieuse (1856 et suiv.) les divers systèmes qui existaient à ce sujet. Des dogmatiques complètes ont été composées par Berlage, à Munster (1834 et suiv.), par Dieringer, à Bonn (mort en 1876), par Schwetz, à Vienne, par Friedhoff et Staudenmaier. Les travaux de Kuhn, Heinrich à Mayence, Scheeben à Cologne, Hurter à Innsbruck, Franzelin à Rome (cardinal depuis 1876), Oswald, etc., sont encore inachevés.

L'histoire des dogmes, après Klee (1837), a été élaborée par Schwane à Munster, Zobl à Brixen, Bach à Munich, Wœrter à Fribourg, etc., et aussi par J.-A. Mœhler, qui a fait époque par sa *Symbolique* (1832). Cet ouvrage, vivement attaqué par Fr.-Chr. Baur, Nitzsch et autres protestants, a reconquis à la théologie catholique, même dans les sphères étrangères à l'Église, l'estime qu'on lui refusait depuis longtemps; il a produit, sur le terrain de la science, comme sur le terrain de la pratique, les plus heureux fruits. Depuis les luttes soulevées en 1870, la dogmatique et l'histoire des dogmes ont pris un développement considérable.

L'exégèse.

447. La théologie biblique a été illustrée par les noms suivants : Léonh. Hug (mort en 1846) et Adalb. Maier à Fribourg; Herbst (mort en 1836), Welte, Feilmoser, Mack, Aberle (mort en 1875), Himpel à Tubingue, Windischmann, Daniel Bonif. Haneberg (mort évêque de Spire en 1876), Reithmayr mort (en 1872), Thalhofer à Munich, Scheeg à Frisingue

(puis à Wurzbourg, plus tard à Munich), Jahn (mort en 1816), Ackermann, Scheiner, Danko à Vienne, Movers (mort en 1856), Stern et Friedlieb à Breslau, Scholz (mort en 1852), Reusch, Langen (tous deux aujourd'hui « vieux-catholiques »), Kaulen, Simar à Bonn, Kistemaker, Bade, Reinke, Bisping, Rohling à Munster, Arnold à Trèves, Holzammer et Hundhausen à Mayence, A. Scholz et J. Grimm à Wurzbourg.

Ont donné des éditions de la Bible : Gratz, Scholz, Loch et Reithmayr; des traductions de la Bible (d'après l'édition de Brentano, 1828-1837, continuée par Dereser et Scholz, d'après les éditions souvent incorrectes des frères Van Ess et de Glossner, et les travaux meilleurs de Kistemaker), surtout : Allioli (mort prévôt de la cathédrale d'Augsbourg en 1873); son travail fut approuvé du Saint-Siège; Loch et Reischl (1851 et suiv.) Le converti Wilcke (1853) essaya de combiner l'herméneutique du père Patrizi à Rome avec ses précédentes études. — En général, les travaux des catholiques sur l'exégèse sont encore inférieurs à ceux des protestants et en dépendent sous bien des rapports. Les littératures syrienne et arabe furent surtout cultivées par Gustave Bickell et P. Wenig (mort en 1875) à Innsbruck, et par Pie Zingerle.

Morale. — Pastorale. — Éloquence de la chaire.

448. Après les productions arides de Geissbüttner, Reyberger, Schenkl et Riegler, qui s'occupaient surtout de morale philosophique, les auteurs suivants ont publié des ouvrages faits avec beaucoup plus de goût et basés sur des lois positives : Sailer (1817), Stapf (1832, 1841 et suiv.), Hirscher, Probst, Fuchs (1851), Rietter (1848, 1867), Jocham (1859), Dieckhoff, Martin, Bittner, Simar (1866, 1877), Ch. Werner, Elger, Müller à Vienne (1873). Des travaux sur la théologie morale ont été donnés par Graf, Kœssing, à Fribourg (1868), et Stein, à Wurzbourg (1871).

La théologie pastorale, après Gollowitz et Sailer, a été surtout approfondie par Pohl à Breslau, Kerschbaumer à Saint-Hippolyte, Schüch à Kremsmünster, Zenner, Hinterberger, Zwickenpflug, Amberger à Ratisbonne; par les ligoriens Fr. Vogl, Benger et Hayker; par Probst, Buohler, Jacques

Schmitt, Kœssing, Alban Stolz, professeur à Fribourg, écrivain populaire et recherché. Ont publié des travaux sur la liturgie : Schmidt, Lüft, Fluck, Probst, Kœssing. La catéchétique a été cultivée par Winter (1811), Gilles Jais, M. Léonhard, Felbiger, Overberg (mort en 1826), Augustin Gruber, archevêque de Salzbourg (1844), Hirscher, Schuster, J. Schmitt, Mehler, le jésuite Deharbe (mort en 1871). Plusieurs de ces écrivains se sont aussi signalés dans la pédagogie, principalement Dusch, Kellner, Ohler, Rolfus et Pfister. Avant eux, nous remarquons Christophe Schmid, Bern. Galura, Vinc.-Ed. Milde (mort archevêque de Vienne en 1853), et plus récemment : Alleker et Stœckl. L'homilétique a eu pour représentants : Hirscher, Fluck, Lutz, Laberenz à Fulda, Zarbl à Ratisbonne, les jésuites Schleiniger, Kleutgen et Jungmann ; la prédication : Jacques Krafft, coadjuteur de Trèves ; les évêques de Breslau, Diepenbrock et Fœrster ; Geissel et Rauscher, archevêques, l'un de Cologne, l'autre de Vienne; Wittmann, évêque de Ratisbonne; J.-Em. Veith, à Vienne; Bède Weber, bénédictin du Tyrol (mort en 1858); Saffenreuter (mort en 1869), Gœtz (mort en 1871) et Himmelstein, à Wurzbourg ; les jésuites Roh (mort en 1872), Lamezan (mort en 1873), Haszlacher (mort en 1876), Joseph (mort en 1876) et Max de Klinkowstrœm, Roder, Pottgeisser, Schmudde, etc.

Droit ecclésiastique.

449. En droit ecclésiastique, après les travaux de Frey (1812 et suiv.) et de Scheill (1823 et suiv.), Ferdin. Walter (à Bonn) inaugura une véritable renaissance. Remontant avec soin aux anciennes sources et poursuivant le droit dans sa marche historique, il expose la discipline de l'Église en la rattachant toujours à son principe fondamental. Vainement attaqué par le joséphiste Brendel, cet ouvrage atteignait déjà en 1823 à sa deuxième édition. La quatrième parut en 1829 et fut amplement corrigée; la dixième est de 1846, la onzième de 1854[1]. Cet

[1] La quatorzième édition que nous avons sous les yeux et dont nous avons fait un fréquent usage dans la partie canonique de la présente *Bibliothèque*, est de 1871; elle a été revue et augmentée, sur la demande de l'auteur, par Hermann Gerlach, docteur ès deux droits et chanoine de Limbourg. (*Note du traducteur.*)

excellent ouvrage a été constamment enrichi de nouveaux travaux. De Moy (1831) et Phillips (1845 et suiv.) avaient déjà fourni de bons ouvrages.

Walter fut suivi par Permaneder, qui s'occupa surtout de la Bavière (1846 et suiv.). Son successeur Silbernagl a soigné les éditions ultérieures de son ouvrage. Fr. Kunstmann, qui s'est signalé dans l'histoire des sources, n'a donné qu'un trop modeste compendium (1867).

En Autriche, le droit ecclésiastique fut cultivé par Beidtel, Schœpf, Pachmann, Papp-Szilagyi, Ginzel (mort en 1876) et surtout par Aichner, supérieur du séminaire de Brixen (1862 et suiv.); à Tubingue, par Kober; à Fribourg, par Buss et Sentis; à Heidelberg, par Rosshirt et Vering (ce dernier enseigne aujourd'hui à Czernowitz). Le droit matrimonial l'a été par Kutschker, Knopp, Uhrig, Haringer et surtout par Schulte, à qui on doit aussi un grand Système du droit ecclésiastique (1856) qui a été reçu avec les éloges qu'il méritait, puis un manuel abrégé, dont les dernières éditions reflètent les idées actuelles de l'auteur, devenu vieux-catholique. Gerlach (1865) et avant lui Phillips (1859), dont le grand ouvrage est malheureusement resté inachevé (mort en 1872), ont donné d'excellents manuels de droit ecclésiastique. Hüffer et Maassen se sont occupés de l'histoire des sources. Sur quelques parties de cette branche, on doit d'excellents travaux de détail à Seitz, Müller, Binterim, Hirschel, Molitor, München, Strodl, à l'évêque Fessler, à Diendorfer, etc.

L'Histoire ecclésiastique.

450. L'Allemagne s'est toujours beaucoup occupée des études historiques. Dans la première moitié du dix-neuvième siècle, la Bavière eut des ouvriers de mérite dans Lor. Westenrieder, Placide Braun, Phil.-J. de Huth, Wiedemann et Hortig. En Autriche, plusieurs religieux, tel que le bénédictin Dudik, entreprirent des œuvres recommandables. A côté des ouvrages historiques, il faudrait signaler une multitude de monographies; mais il est difficile, tant elles abondent, d'en donner même un aperçu. Nous citerons parmi les historiens laïques : J. Gœrres, Hœfler, Gfrœrer (mort en 1861), Fickler, Hurter (mort

en 1865), C. Will, Mone, Weiss; A. de Hübner, diplomate autrichien; A. de Reumont, diplomate prussien; dans le clergé : Greith, évêque de Saint-Gall, Ch. Werner, Ginzel, B. Fessler, en Autriche; Ræss, évêque de Strasbourg; Floss, professeur à Bonn; Janssen, à Francfort; Deutinger, Kunstmann, Gams, Bach, Friedrich (qui n'a pas continué son histoire ecclésiastique d'Allemagne; vieux-catholique, il s'escrime aujourd'hui contre la papauté); J. Marx à Trèves, Düx, Schwab, Ruland, Reininger à Wurzbourg, Remling à Spire (mort en 1873), Rump à Munster, Hagemann et Kellner à Hildesheim, Scharpff à Rottembourg, Steichele à Augsbourg.

L'archéologie et l'histoire des arts ont eu pour représentants : Binterim, Bock, Boisseré, les deux Gœrres, père et fils, Hefele, H. Krüll, F.-X. Kraus, de Rumohr, Jacobs à Ratisbonne, Schneider à Mayence, Messmer à Munich; la patrologie : Mœhler, Permaneder, Fessler (1850 et suiv.), Alzog. Sur l'étude des Saints-Pères et sur leurs éditions on doit de nombreux travaux à Krabinger, Nolte, Denziger, Hefele, Bach, Thiel, Peters, Dietrich, etc.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 445 A 450.

Sur les universités allemandes, Hist.-pol. Blætter, t. LXXV, p. 49 et suiv.; sur Schlegel, voy. Staudenmaier, Andenken an Fr. v. Schlegel, Tüb. Quartalsch, 1832, p. 607 et suiv.; sur les auteurs dogmatiques, Heinrich, Dogm., I, p. 123; Scheeben, Dogm., I, p. 459; Al. Schmid, Wissenschaftliche Richtungen auf dem Gebiete des Katholicismus, Munich, 1862; Gams, J.-A. Mœhler, Ein Lebensbild, Ratisb., 1866.

Le journalisme.

451. La presse périodique, la publicité en général est devenue de nos jours une véritable puissance, et les questions politiques traitées dans la vie publique sont de plus en plus mêlées aux questions religieuses; les catholiques devaient donc songer à contrebalancer l'influence des journaux irréligieux. Sur ce point, J. Gœrres et Fr. Schlegel, deux maîtres habiles, ont servi de modèles. Avant 1848, la presse quotidienne avait peu d'importance chez les catholiques; mais depuis elle s'est considérablement fortifiée et agrandie. A côtéde la *Postzeitung* d'Augsbourg, créée en 1768, parut le *Journal de*

Mayence (1848), qui parvint à se maintenir. La *Volkshalle* de Cologne (1848-1855) fut continuée par le *Deutschland* de Francfort (1856-1858), puis elle cessa de paraître. Elle fut remplacée par les *Feuilles de Cologne,* par la *Gazette populaire de Cologne,* et surtout (depuis 1871) par la *Germania* de Berlin, et la *Deutsche Reichszeitung* de Bonn.

Depuis la guerre franco-allemande, le nombre des petites feuilles catholiques s'est accru dans toute l'Allemagne d'une façon inespérée. Longtemps auparavant, on avait vu fleurir les revues théologiques ou savantes. On possédait de 1809 à 1814 : la *Revue théologique de Bamberg,* par Batz et Brenner; la *Gazette littéraire catholique* de Felder, continuée par Mastiaux, et ensuite par Fr. de Kerz et Besnard; une autre revue théologique rédigée en Autriche par Frint et Pletz (1813-1826). La *Revue trimestrielle* de Tubingue fut fondée en 1819; le *Catholique* en 1821. Viennent ensuite l'*Ami de la religion et de l'Église,* par Benkert et plus tard par Saffenreuter et Himmelstein (Wurzbourg, 1822 et suiv.); l'*Athanasia* de Benkert, puis de Dür (*ibid.,* 1828 et suiv.). A Offenbach (1829) et ensuite à Aschaffenbourg (1831-1835), il parut un journal ecclésiastique, qui fut continué plus tard sous la direction de Pfeilschiffter avec le titre de *Héraut de la foi* (1836-1843).

La revue de Bonn pour la philosophie et la théologie catholique (1833 et suiv.) n'était guère que l'organe des hermésiens. Les *Annales de théologie et de philosophie chrétienne*, de Giessen, vécurent peu (1834-1838). Phillips et Gui Gœrres commencèrent à Munich, en 1838, les *Feuilles historiques et politiques,* qui furent continuées par Jœrg et Binder et devinrent un des plus importants organes de l'Allemagne catholique. Les *Archives de la littérature catholique* de Munich (1842 et suiv.), la *Revue théologique* de Fribourg (1839-1848), continuation de la Revue de Hug pour le clergé de l'archidiocèse de Fribourg; le *Sion* d'Augsbourg, *ancien* et *nouveau* (1832 et suiv.); la *Gazette ecclésiastique* de Vienne (1848 et suiv.); la *Feuille ecclésiastique* de Salzbourg (1850 et suiv.); la *Feuille hebdomadaire catholique* de Wurzbourg (1853-1857) et le *Chilianeum* (ibid., 1862-1866, 1869); les *Archives du droit ecclésiastique catholique* (1857 et suiv.), le *Literarische Handweiser* de Munster (1862 et suiv.), le *Theologische Literatur-*

Blatt de Bonn (1866 et suiv., 1870-1877, néoprotestant), remplacé en partie depuis 1867 par le *Literarische Rundschau,* les *Voix de Maria-Laach,* rédigées par des jésuites allemands (depuis 1871); la *Revue de théologie catholique* d'Innsbruck (depuis 1877); les *Études catholiques* de Huttler, à Augsbourg, celles de Léon Wœrl à Wurzbourg (1875 et suiv), enfin les *Feuilles pastorales* (Semaines) des différents diocèses, fournissent des détails sur les événements du jour et sur la littérature, outre des dissertations de plus ou moins de valeur; tandis qu'une foule de petits journaux populaires défendent les intérêts catholiques. Nous ne parlons point des journaux destinés à la jeunesse ni des feuilles illustrées. Les auteurs du *Dictionnaire de la conversation* (Herder) ont essayé de remplacer les ouvrages protestants de même nature, qui fourmillent d'attaques contre l'Église catholique, de même que les *Kirchenlexica* d'Aschbach (Francfort, 1846-1850) et de Wetzer et Welte (1847-1856) ont fait contrepoids aux encyclopédies de Herzog, etc.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 451.

A. Niedermaier, Die kath. Presse Deutschlands, Frib., 1861 ; Leo Wœrl, Die kath. Presse, Wurzbourg, 1875 ; Heinrich v. der Glana, Protest. Polemik gegen die kath. Kirche, Fribourg, 1874 ; gegen Herzogs Encyklopædie und Hase's Handbuch der protestantischen Polemik gegen die kath. Kirche, 3e éd., Leipzig, 1871. Contre ce dernier, Speil, Die Lehren der kath. Kirche gegenüber der protestantischen Polemik, Frib., 1865 ; Clarus, Literarische Hasenjagd, Paderborn, 1866 ; Schulte, Fussangeln für protestantische Polemiker, Paderb., 1865.

L'art chrétien.

En France, en Italie, en Espagne et en Angleterre.

452. Le dix-neuvième siècle peut aussi enregistrer dans l'art chrétien un grand progrès sur le siècle précédent, bien que le mouvement se soit arrêté après un premier effort et qu'il ait même rétrogradé à certains égards. En France, le peintre David (mort en 1825) revint aux formes plus nobles du passé et réagit contre le fade et le maniéré; Hippolyte Flandrin releva la peinture religieuse; Montalembert et Rio (mort en 1872) purifièrent le goût artistique; Viollet Le Duc, qui était

en même temps un érudit, dirigea la restauration de la Sainte-Chapelle et celle de Notre-Dame de Paris. Paris et Lyon recommencèrent à produire des objets d'églises pleins de goût et imités des anciens chefs-d'œuvre. On copia heureusement les anciennes miniatures, et on fournit quantité de petits ouvrages plastiques excellents. Corblet publia à Paris une *Revue* mensuelle *de l'Art chrétien*. Le jésuite Lambillotte a bien mérité de la musique religieuse, de même que Coussemaker et Fétis en Belgique.

En Italie, au contraire, si l'on excepte la chapelle pontificale, la musique et le chant religieux étaient dans une profonde décadence; en revanche, ce pays ne manqua jamais de poètes éminents, tels que Silvio Pellico (mort en 1854) et Alexandre Manzoni (mort en 1874). L'Italie en général était depuis longtemps descendue des hauteurs qu'elle avait occupées, et à Rome même, ce furent surtout des artistes allemands, plus nombreux que jamais dans la Ville éternelle, qui maintinrent la pureté du goût, tels que Frédéric Overbeck de Lubeck (mort en 1869), les autrichiens Führich et Flatz, Wagner de Wurzbourg, etc. Les meilleurs ouvrages plastiques sont du vénitien Antoine Canova, à Rome (mort en 1822). Tenerani était célèbre aussi, quoique inférieur à Canova; il fut surpassé par l'allemand Achtermann, de Munster. L'église de Saint-Paul, à Rome, splendidement restaurée, ne saurait le disputer à Saint-Pierre, pour la peinture, la sculpture et l'architecture.

Hors de Rome, l'art chrétien était peu cultivé en Italie. On se contentait des richesses du passé, qu'on entretenait rarement avec goût et ne sauvait pas toujours de la ruine, surtout dans l'Italie une, de Victor-Emmanuel. La décadence de l'art était encore plus sensible dans l'Espagne, bouleversée par tant de guerres civiles. En Angleterre, Scott et A. Pugin rajeunissaient l'art germanique chrétien.

L'Allemagne.

453. Ce fut l'Allemagne qui alla le plus loin sous ce rapport. Louis Ier, roi de Bavière, favorisa surtout l'architecture, la sculpture et la peinture, et se plut à embellir Munich de leurs

chefs-d'œuvre. Les cathédrales de Spire, Bamberg et Ratisbonne se ressentirent également de la munificence de ce roi artiste, qui appréciait aussi bien les chefs-d'œuvre antiques que ceux du moyen âge et les faisait heureusement imiter. Il fit construire l'église gothique du faubourg d'Au et la basilique de Saint-Boniface. Nous citerons parmi les architectes : Léopold de Klenze et François de Gartner; parmi les sculpteurs, Louis Schwanthaler (mort en 1848), dont une foule d'ouvrages rivalisent avec ceux du célèbre Danois Thorwaldsen (mort en 1844); parmi les peintres, Pierre Cornelius, de Dusseldorf (mort en 1867), Hess (mort en 1863), Schraudolph et Seitz.

La peinture sur verre, presque complètement oubliée jusque-là, fut, comme à Bruxelles et à Berlin, remise en honneur sur le Rhin et à Munich. Les travaux artistiques trouvèrent aussi un bon accueil dans les provinces rhénanes de la Prusse. L'école de Dusseldorf, depuis Schadow (mort en 1826), produisit des œuvres considérables sous la direction de Settegast et de Ittenbach; les fresques de Deger et de A. Müller, les peintures à l'huile de Bendemann et Sohn, les gravures de Keller (mort en 1873) excitèrent l'admiration. Phil. Veit (mort en 1877), Ed. Steinle à Francfort, Flatz à Rome, rivalisaient avec l'ingénieux Overbeck. La tendance romantique eut de zélés partisans dans Boisseré et Gœrres, et le style gothique, dont Auguste Reichensperger propagea la connaissance et l'étude, fut heureusement imité dans une foule de constructions nouvelles. L'achèvement de la magnifique cathédrale de Cologne fut commencé sous la protection de Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse, continué par Zwirner et ensuite par Voigtel. Hübsch à Carlsruhe (mort en 1863) combattait résolûment en faveur du gothique; Heideloff à Nuremberg, Schmid à Vienne, Statz à Linz, Cuypers à Amsterdam étaient parmi les plus célèbres architectes. La lutte contre l'ancien style rococo, les études de l'histoire de l'art, les découvertes modernes aidèrent au développement de la partie technique des beaux-arts.

En 1851, Frédéric Baudri, peintre de Cologne (mort en 1874), fonda une Revue de l'art chrétien; les prêtres wurtembergeois Laib et Schwarz (1856) en fondèrent une autre pour traiter de l'ornementation des églises. Mais la prépondérance du matéria-

lisme, le sensualisme qui avait envahi la nouvelle génération, l'orgueil national entretenu par les succès de la politique éloignèrent de plus en plus de la tendance idéale, et le génie créateur devint chaque jour plus rare. L'art chrétien ne trouva plus comme autrefois des protecteurs parmi les souverains; la peinture elle-même devint mondaine sous les disciples de Cornelius, comme Guil. Kaulbach (mort en 1874). L'Autriche perdit en Joseph Führich (mort en 1876) le plus célèbre de ses peintres religieux. L'école artistique du couvent de Beuron était également disparue. Les protestants, après avoir dépouillé leur rigidité orthodoxe, rivalisèrent avec les catholiques, surtout à Dresde et à Berlin. Cependant l'art profane comptait incomparablement plus de représentants que l'art religieux, et ici même, depuis 1871, la tendance matérialiste eut de fâcheux effets. La gravure sur bois et la lithographie produisirent d'importants travaux.

La poésie et la musique en Allemagne.

454. La poésie, au sortir des guerres d'affranchissement, fut dominée par l'esprit de réaction contre les abaissements que la nation venait de subir. Soutenue par les aspirations vers l'idéal, par la gravité morale et religieuse, elle était pleine d'imagination et d'enthousiasme et essentiellement romantique. Plusieurs romantiques furent attirés vers l'Église catholique et entrèrent dans son sein, tandis que d'autres s'en écartèrent complètement, et aboutirent enfin, avec Henri Heine, G. Herwegh, etc., à une poésie radicalement antichrétienne et libre penseuse.

Parmi les poètes catholiques, nous remarquons Joseph d'Eichendorff, excellent lyrique et historien littéraire plein de goût (mort en 1857), Clément Brentano (mort en 1842), l'archevêque Ladislas Pyrker (mort en 1847), Gui Gœrres (mort en 1852), Jean-Fréd.-Henri Schlosser (mort en 1851), Edouard de Schenk, M. de Diepenbrock (mort en 1853), Jean de Geissel, Silbert, J.-P. Rousseau, comte Pocci, Guil. Molitor, Oscar de Redwitz, Joseph Pape, Pie Zingerle, P. de Zeil, J. Schrott, Guil. Smets, Bède Weber, le bénédictin P. Gall Morel (mort en 1872). Parmi les femmes : Annette de Droste-Hülshoff (morte en 1848),

Louise Hensel (morte en 1876), la comtesse Ida Hahn-Hahn, Emilie Ringseis.

Plus nombreux, quoiqu'ils ne répondissent pas aux exigences de la religion et de l'esthétique, devinrent les romans de tendance, les romans politiques et religieux. Le théâtre religieux du moyen âge renaquit dans les scènes de la Passion, d'Oberammergau, qui furent beaucoup admirées.

Les œuvres musicales appartiennent pour la plupart à la musique profane. Cependant un grand nombre d'oratorios se rattachent à la musique religieuse et nous voyons travailler à la restauration de l'ancien chant d'église, Hermesdorff à Trèves, le curé Stein à Cologne, Proske, Mettenleitner, Witt, Haberl à Ratisbonne, puis les sociétés de Sainte-Cécile, qui se propagèrent rapidement et eurent une heureuse influence.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°s 452 A 454.

Springer, Gesch. der bildenden Künste im 19 Iahrh. Leipzig, 1858 ; F.-A. Regnet, Münchener Künstlerbilder, 2 vol., Leipzig, 1871 ; F. Reber, Gesch. der neueren deutschen Kunst, Stuttg., 1874 ; Riegel, Gesch. der deutschen Kunst s. A. Carstens und Schadow, Hanovre, 1874 ; Reichensperger, Aug. Welby Northmore Pugin, Frib., 1877 ; Neumaier, Gesch. der christl. Kunst, II, p. 199 et suiv. ; Rosenthal, Convertitenbilder, I, p. 208, 757 et suiv. u. s. s. (Overbeck, Hübsch, Ph. Veit, Schadow) ; Chilianeum, t. VIII (1866), livrais. v, vii, ix, « die Literatur über die christl. Kunst » ; M. Brühl, Gesch. der kath. Literatur Deutschlands, Leipzig, 1854 ; Lindemann, Gesch. der deutschen Literatur, Frib., 1867 ; Norrenberg, Deutschlands kath. Dichtung der Gegenwart, Munster, 1873. Revues : Baudri's Organ für christl. Kunst, 1851 et suiv.; Der Kirchenschmuck, par Laib et Schwarz, 1856 et suiv. ; Corblet, Revue de l'art. chrét., Paris.

LE CULTE, LA DISCIPLINE ET LA VIE RELIGIEUSE.

Le culte divin et la discipline ecclésiastique.

Le culte divin.

455. La liturgie ne présente aucune modification essentielle ; seulement le culte public de l'Eucharistie et les honneurs rendus à la sainte Vierge prennent un caractère plus saillant. L'exposition du Saint Sacrement pendant l'office, devenue par trop fréquente dans quelques pays, en Allemagne surtout,

fut partiellement restreinte. La coutume du peuple de s'associer au chant liturgique se répandit aussi dans le nouveau monde et fut favorisée par le clergé, chez les peuples latins, à l'occasion des processions, des pèlerinages et des dévotions particulières. Tandis que le nombre des fêtes qui doivent se célébrer au dehors, *in foro* (fêtes chômées), était considérablement diminué en divers pays, en France surtout, le nombre de celles dont l'office se fait au chœur augmentait sensiblement. Plusieurs offices furent établis en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ, d'anciens ou de nouveaux saints (des disciples des apôtres, Timothée, Tite, Ignace, Polycarpe, saint Boniface). Les fêtes de l'Annonciation de Marie (en 1850, fête double de 2e classe), de l'Immaculée Conception (1854), du Sacré Cœur de Jésus (1856), de saint Joseph, déclaré patron de l'Église en 1871, revêtirent un nouvel éclat. La dévotion du Cœur de Marie, favorisée par les Eudistes, approuvée par Pie VI en 1799 et confirmée par Pie IX, fut ravivée par l'établissement de la confrérie du Cœur Immaculé de Marie (1837), dû à l'abbé Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires à Paris (mort en 1860); son principal objet était de prier pour la conversion des pécheurs.

L'Église a rangé parmi les docteurs de l'Église, avec le rit correspondant : Pierre Damien (1828), Hilaire de Poitiers (1851), Alphonse de Liguori (1837) et François de Sales (1877). Les prières des Quarante heures (adoration perpétuelle) furent introduites dans plusieurs diocèses qui ne les avaient pas encore ; la dévotion du chemin de la croix et les jubilés, devenus plus fréquents, reçurent du peuple chrétien un accueil empressé. On recommanda au clergé l'observation rigoureuse des rubriques et on fit un devoir aux curés d'offrir la messe pour le peuple aux jours de fêtes supprimées pour le for extérieur.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 455.

Gardellini, Decreta S. Congreg. Rituum, Rome, 1856 et seq.; Mühlbauer, Resolutiones S. Congr. Rit., 1870 ; de Herdt, Sacr. liturg. prax., Lovan., 1855, 3 vol. ; Civiltà cattol. X, III, n. 653, p. 621 et seq. ; Archiv f. kath. K.-R., t. I, p. 25 et suiv.; t. V, p. 304 ; t. XX, p. 107 ; t. XVI, p. 136 et suiv.

Discipline du clergé.

456. La discipline ecclésiastique fut améliorée sur une foule de points; on veilla à l'exécution des décrets du concile de Trente, et le rétablissement de l'institution synodale dans plusieurs contrées catholiques hâta puissamment le progrès. Aux conciles provinciaux se rattachèrent, en France, en Angleterre, dans l'Amérique du Nord, en Italie, les synodes diocésains. Les conférences pastorales, qui existaient déjà en plusieurs diocèses de l'Italie, de l'Allemagne et de la France, furent introduites en Irlande, au Canada, dans les États-Unis, en Australie. On les rendit plus fructueuses en précisant le temps où elles devaient se tenir et les sujets qu'on y devait traiter.

La vie commune parmi le clergé fut instituée en Italie, en Angleterre et en France, principalement dans la province ecclésiastique de Bordeaux. La distinction des curés en curés cantonaux inamovibles et en succursalistes, établie depuis les articles organiques en France et dans les nombreux territoires qu'elle possédait alors, ne fut pas supprimée, et Grégoire XVI déclara le 1er mai 1845 qu'il fallait la maintenir jusqu'à ce que le Saint-Siège en eût autrement décidé. Le souvenir de ce qui s'était fait dans la primitive Église, les avantages de cette institution à côté de ses inconvénients, cette circonstance que le manque de places dotées pour les prêtres auxiliaires obligeait à confier des paroisses à plusieurs curés nouvellement ordonnés et sans expérience, contribuèrent au maintien de l'institut des desservants. Les évêques, en outre, désiraient garder toute la liberté possible dans la nomination aux charges ecclésiastiques. Mais il fut recommandé à l'épiscopat de n'exercer que rarement et avec une douceur paternelle son droit de révoquer les succursalistes et d'avoir en vue la stabilité du service. Les succursalistes ne devaient pas être inférieurs aux curés de cantons, dont toutes les prérogatives se bornaient à l'inamovibilité et à certains droits honorifiques, et ils devaient être tenus pour de vrais curés, ainsi que le faisaient remarquer les conciles provinciaux de Bourges et d'Aix

en 1850. En 1849, le concile de Reims exprima le désir que le nombre des curés inamovibles fût augmenté. Rome ajourna la décision, mais dans une foule de cas elle protégea les curés de cette classe contre l'arbitraire. Dans plusieurs provinces d'Allemagne et d'Autriche, la position des vicaires est demeurée beaucoup plus asservie et plus pénible, et notre époque n'a pas suffisamment remédié à cet inconvénient.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 456.

Coll. Lac., t. I-V, Conférences pastorales; Conc. Baltim., 1866, c. 4; Prov. Austral., 1844, c. 6; Tuam, III, 1858; Québec, 1851, Coll. Lac., III, p. 420, 1045, 876, 615; Conciles français, ibid,, IV, 31, 88, 154, 264, 522; Vie commune des prêtres séculiers, Conc. Burdig., IV, 1859, tit. III, c. IV; Senon., 1850, tit. IV, c. I; Aquens., h. a., tit. V, c. VII; Tolos., h. a., tit. II, n. 48; Auscit., 1851, tit. II, c. VI, n. 6; Coll. Lac., IV, 758, 898, 984, 1044, 1179. Controverse sur les desservants : (les frères Allignol) De l'état actuel du clergé de France, Paris, 1839; en allem., Leipzig, 1846; Gams, III, p. 88-93; Maret, Le concile et la paix religieuse, trad. du français, II, p. 259; Hist. pol. Blætter, t. XV, p. 453; Conc. Bitur., 1850, tit. I; Aqu., h. a., c. VI; Coll. Lac., IV, 1097, 984; Cf. Rhem., 1849, tit. V; 1853, c. VI; Turon., 1849, decr. 10; Aven., c. VI; Burdig., 1850, c. X; Tolos., t. I, n. 39; Auscit., 1851; c. VI, ib., p. 137, 696, 265 et seq., 349, 584, 1043, 1179 et seq.

Discipline du peuple.

457. On faisait rarement usage des censures ecclésiastiques contre les laïques. L'excommunication n'était ordinairement fulminée du haut de la chaire que devant un mépris scandaleux et public des commandements de Dieu et de l'Église, comme lorsque des catholiques épousaient des personnes non catholiques déjà mariées et dont la séparation n'avait été prononcée que par l'autorité civile. Les controverses qui éclatèrent sur les mariages, les questions soulevées par la loi civile sur le mariage civil, contribuèrent au progrès du droit matrimonial de l'Église, et on traça aux fidèles des règles précises. Le bon sens du peuple réagit souvent contre la nomination des curés et des pasteurs par les communes, établie dans plusieurs cantons de la Suisse, d'après la constitution civile du clergé de France, imitée par les gouvernements d'Italie et de Prusse; l'autorité ecclésiastique con-

damna les principes qu'on faisait valoir à cet égard. L'Église eut également à s'occuper de l'intérêt de l'argent dont le taux est généralement devenu plus élevé, de l'usure, des aberrations du magnétisme et du spiritisme, de la suppression des abus superstitieux. Le nombre des censures ecclésiastiques fut diminué par une constitution pontificale de 1869.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 457.

Mariages mixtes, Archiv für K.-R., t. I, p. 241, 374 ; t. II, p. 5 et suiv., 358 ; t. VII, p. 28 et suiv.; t. X, p. 138 et suiv.; t. XIV, p. 321 et suiv.; t. XX, p. 466 et suiv. ; t. XXII, p. 461 et suiv. ; t. XXIII, p. 458 et suiv.; t. XLI, p. 292 et suiv. Contre le magnétisme, ibid., t. II, p. 80 ; t. XXII, p. 111 ; Scavini, Theol. mor. univ., tr. V, disp. 3, c. I. Sur les intérêts, Gury, Theol. moral., I, n. 876 et seq., t. I, p. 332, ed. Ratisb., 1862 ; Const. *Apostolicae Sedis*, 1869, Archiv, t. XXIII, p. 165 et suiv.

Les congrégations et les sociétés religieuses.

Les anciens ordres, les bénédictins, les jésuites.

458. Un des signes caractéristiques de notre âge, c'est la renaissance de plusieurs ordres anciens qui s'efforcent de remédier à diverses nécessités. Nul pays, sous ce rapport, n'est allé aussi loin que la France, où la vie ascétique semblait presque entièrement éteinte. C'est elle qui a fourni le plus de congrégations religieuses récentes ; elle a même ressuscité les chartreux (1840), les trappistes et les trappistines (diocèse du Mans, 1836) et les dominicains (rétablis par Lacordaire, le fameux orateur, 1841). Les bénédictins trouvèrent dans l'abbaye de Solesmes (depuis 1833) un centre nouveau, où fleurirent, sous la direction de dom Guéranger, les études savantes. Ce dernier ordre prit un nouvel essor au couvent de Saint-Paul à Rome et au Mont-Cassin, et il atteignit dans plusieurs abbayes de Bavière, ainsi que dans le couvent de Beuron, trop tôt supprimé par la nouvelle législation de l'empire d'Allemagne, à une prospérité qui faisait concevoir les plus belles espérances.

La Compagnie de Jésus, depuis son rétablissement, a opéré de grandes choses. Dès le mois d'août 1814, la maison professe de Rome voyait rentrer dans ses murs, quatre-vingt-six anciens

religieux, entre autres le père Albert de Montalto, âgé de cent vingt-six ans. Il était beau d'y voir acourir des jeunes gens sortis des plus nobles familles : Charles-Emmanuel IV, ancien roi de Sardaigne, mourut jésuite en 1819. En octobre 1820, le père Fortis, né en 1748, membre de l'ordre depuis 1762, vieillard prudent et expérimenté, fut nommé général. Il eut pour successeur, en 1829, le père Roothan (né en 1785, à Amsterdam, reçu dans l'ordre en Russie, ordonné en 1812), profondément versé dans la théologie et dans l'ascétisme (mort en 1853). Sous lui et son successeur, le père Beckx, la Compagnie de Jésus se répandit promptement dans la plupart des pays, parmi toutes sortes de traverses et de persécutions ; elle fournit de nouveau une multitude de missionnaires, d'orateurs, de professeurs et de savants renommés, dont l'un, l'astronome Secchi, s'est fait à Rome une réputation universelle. L'ordre réfuta victorieusement les calomnies de la malveillance, et ses ennemis finirent par ne plus le combattre que par la force brutale, par les soulèvements populaires et les décrets de bannissement. En Angleterre, en Belgique, en France, en Italie, en Espagne pendant quelque temps seulement, en Allemagne et en Suisse, il a déployé de nos jours dans la culture des sciences comme dans les missions étrangères une activité qui a égalé et quelquefois dépassé les travaux des autres ordres.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 458.

Gustave Théry, Le droit légal des congrégations religieuses en France (Univers, 7 déc. 1878) ; Archiv für kath. K.-R., 1866, t. XV, p. 414 et suiv. Chartreux dans la solitude de s. Bruno (Hist. pol. Blætter, t. VIII, p. 328-336) ; Lacordaire, Mémoire sur le rétablissement en France de l'ordre des frères prêcheurs, Paris, 1839 ; Montalembert, Le Père Lacordaire, Paris, 1861 ; Stimmen aus Rom, Von den Benedictinern in St. Paul, Schaffhouse, 1860, surtout p. 427 et suiv.; Dallas, Ueber den Orden der Jesuiten, éd. allem., II, 1852 ; Buss, Die Gesellschaft Jesu, p. 1347 et suiv. Sur le père Roothan, Würzb. kath. Wochenschr., 1853, I, p. 441, 459 et suiv.

Réformes dans les ordres religieux. — Relations du clergé régulier et du clergé séculier. — Les rédemptoristes.

459. Dans plusieurs pays, mais surtout dans l'empire d'Autriche, les anciens couvents avaient besoin d'une réforme. Les papes essayèrent d'y pourvoir, soit en établissant des visiteurs, soit en prenant des mesures opportunes. Les tentatives de réforme faites par Pie IX depuis 1852 en Autriche et en Hongrie ne réussirent que dans une partie des couvents qui en avaient besoin. En 1857 et 1862, des dispositions pontificales relatives aux congrégations d'hommes portaient qu'après l'achèvement du noviciat, on ferait d'abord des vœux simples et que les vœux solennels n'auraient lieu que dans un terme de trois ans. La profession tacite, précédemment admise, fut abolie, et déjà depuis 1848 des règles plus exactes étaient établies touchant l'épreuve qui doit précéder l'admission au noviciat. La dignité des ordres religieux, si violemment attaqués par les gens du monde, fut protégée par de sévères règlements plus vigoureux.

Les anciennes et scandaleuses controverses entre le clergé séculier et le clergé régulier ne disparurent pas complètement, mais elles devinrent plus rares et plus restreintes, soit par le sentiment du commun péril dont les menaçaient les ennemis de l'Église, soit à cause des limites que leur avait tracées la législation ecclésiastique. La prudence des évêques et des supérieurs d'ordres, la certitude que les travaux des réguliers rendaient d'importants services dans le saint ministère, y contribuèrent pour beaucoup. Plusieurs curés demandèrent des missions populaires aux capucins, aux jésuites et aux rédemptoristes.

Ces derniers trouvèrent en Autriche et en Allemagne un facile accès, après que le bienheureux père Clément-Marie Hoffbauer (mort à Vienne en 1820) eut ouvert la voie et que plusieurs hommes de talent eurent suivi ses traces (Emmanuel Veith fut quelque temps de leur nombre). Dans l'Amérique du Nord, plusieurs convertis de marque, tels que J.-T. Hecker, F.-A. Baker, A.-F. Hewit, R. Tillotson, formèrent en 1859 la congrégation des paulinistes, qui est une branche des rédemp-

toristes. Plusieurs membres de cet ordre, bannis de l'Allemagne, allèrent en Angleterre, où les bénédictins, les passionistes, les jésuites et les oratoriens de Saint-Philippe de Nézi surtout trouvèrent beaucoup de vogue.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 459.

Vering, K.-R., p. 770 et suiv.; Archiv für kath. K.-R., t. XVI, p. 379 et suiv.; t. XVII, p. 63 et suiv.; Würzb. kath. Wochenschr., 1853, I, p. 133 et suiv. — Pœsl, Clem. M. Hoffbauer, der erste deutsche Redemtorist, Ratisbonne, 1844; Brunner, Clem. M. Hoffbauer und seine Zeit, Vienne, 1858; Haringer, O. SS. R., Leben des Dieners Gottes Clem. M. Hoffbauer, Vienne, 1864, 1877; G. Müller, Clemens Maria Hoffbauer, Vienne, 1877; Congregation of Missionary Priests of S. Paul the Apostle, ou Paulinistes; Rosenthal, Convertitenbilder, III, I, p. 513, 548, 570; Catholique, 1875, II, p. 512 et suiv.

Rétablissement des trinitaires.

460. Des ordres même que la marche du temps semblait avoir rendus inutiles s'animèrent d'une vie nouvelle. En Italie, par exemple, les trinitaires entreprirent avec ardeur en 1853 l'œuvre du rachat et de la conversion des négresses esclaves, fondée par Olivieri, chanoine de Gênes. Le père Andreas de Sainte-Agnès fit adopter par le chapitre général ce décret, désiré par Pie IX lui-même : qu'il fallait remplir la seconde partie de la tâche de l'ordre (la délivrance des esclaves noirs), puisque les circonstances ayant changé, la première (la délivrance des Européens captifs) se trouvait remplie dans sa substance, ou du moins disparaissait presque entièrement. Les carmes, les augustins, les dominicains se relevèrent et établirent de nouvelles maisons; les controverses entre les ordres religieux devinrent plus rares ou du moins furent plus vite étouffées; les esprits irréfléchis et exagérés furent contenus dans de justes bornes, tels que Lothaire Œlbekke et autres alcantariens de Silésie, qui faisaient une opposition acharnée au prince-évêque de Breslau (1854). Après une sentence fulminée par le prononce de Vienne et la fermeture de tous leurs couvents, ils firent leur soumission (novembre 1855).

Dans les persécutions diverses que les couvents eurent à essuyer en Suisse, dans les pays de langue espagnole et en

Italie, la plupart des réguliers se montrèrent fidèles à leurs obligations et profondément imbus de l'esprit religieux; ils résistèrent à toutes les séductions mondaines, même au sein du plus cruel abandon. Les capucins aussi conservèrent leur vieil esprit de dévouement et leur popularité.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 460.

Kath. Wochenschrift, 1854, t. IV, p. 558 et suiv., 765 et suiv.; Civiltà cattolica, sér. II, vol. VII, an. 1854, p. 337 et suiv.; Ant. Pitto, Vita del servo di Dio M. G. B. Olivieri, Gênes, 1854. Sur les alcantariens de Silésie, Kathol. Wochenschr., 1854, t. IV, p. 521 et suiv., 577 et suiv.; 1855, t. V, p. 152 et suiv, 360 et suiv.; t. VI, p. 565, 582 et suiv., 802 et suiv.

Les ordres de chevalerie.

461. Parmi les anciens ordres de chevalerie, les uns ont disparu, les autres sont devenus un simple titre honorifique, comme en Espagne, en Sardaigne, etc. Seul l'ordre des chevaliers teutoniques conserva en Autriche une sorte d'existence, après que sa souveraineté eut été abolie à Mergentheim en 1809. Des archiducs autrichiens ont encore porté jusque dans ces derniers temps la dignité de grands-maîtres.

En 1798, Bonaparte enleva Malte aux chevaliers de Saint-Jean, puis les Anglais s'en emparèrent et l'acquirent définitivement en 1814. Paul Ier, empereur de Russie, se fit nommer grand-maître; mais le titulaire, comte Hompesch (mort en 1805), protesta, et le pape ne reconnut pas l'empereur pour chef de l'ordre. Plusieurs étaient d'avis qu'il fallait supprimer l'ordre comme institution religieuse et ne le conserver que comme établissement militaire. Paul Ier mort (25 mars 1801), la plupart des électeurs abandonnèrent la nomination du grand-maître au pape, qui élut en 1802 Barthélemy Ruspoli, de Rome, et, après le désistement de Ruspoli (1803), Jean Tommasi, de Toscane, le dernier grand-maître. Celui-ci mourut le 13 juin 1805 à Catane en Sicile. Ceux qui lui succédèrent prirent le simple titre de gouverneurs. En 1826, ils transférèrent le siège de l'ordre de Catane à Ferrare, et en 1834 à Rome. En 1860, il a été question à Rome de réorganiser l'ordre pour la défense des États de l'Église, mais les événements n'ont pas laissé

le temps de réaliser ce projet. L'Allemagne conservait encore des chevaliers de Saint-Jean, qui s'occupaient de soigner les malades en temps de guerre. Frédéric-Guillaume III de Prusse supprima le bailliage de Brandebourg, et introduisit les joannites protestants, qui, dans les guerres de 1866 et de 1870, se sont chargés des malades, comme faisaient les chevaliers catholiques, dont plusieurs existaient encore en Silésie.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 461.

Stœger, Max, Erzherzog von Oesterreich-Este (Hoch-und Deutschmeister), Ratisbonne, 1866; Pius Terrinoni (Comthour des Johannites), Memorie storiche della resa di Malta ai Francesi, Rome, 1867; Analecta juris pontif., sér. I, livr. v, p. 923 et suiv.; sér. III, livr. xxix, p. 1168, 1179 et suiv.; Regel der frommen Genossenschaft der Devotionsritter vom Militærorden des hl. Joh. von Jerusalem, Dusseldorf, 1867.

Société de Picpus. — Les petits frères et autres institutions scolaires. — Les maristes. — La congrégation des missions. — Les Pères de la foi.

462. Parmi les congrégations d'hommes que la France a produites, plusieurs ont atteint à un haut degré de prospérité : 1° Pierre-Joseph Coudrin (né en 1768, au diocèse de Poitiers, mort le 27 mars 1837), établit en 1805 une maison pour former des missionnaires; il obtint de Pie VII, en 1817, l'approbation de la nouvelle congrégation de Picpus (ainsi nommée d'une rue de Paris), ou des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, puis de l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, composée de prêtres séculiers et de frères lais; elle n'avait rien de commun avec une congrégation du même nom, appartenant au tiers-ordre de Saint-François. Le but de celle-ci était d'honorer les quatre âges de la vie du Sauveur : son enfance, par l'instruction gratuite des enfants pauvres; sa vie cachée, par l'adoration du Saint-Sacrement; sa vie publique, par la prédication et les missions ; sa passion et sa mort, par la mortification. En 1826 déjà, six missionnaires partaient pour les îles Sandwich. En 1833, Grégoire XVI confia à la société les missions de l'Océanie orientale. Le second général de l'ordre, Boamié, fut nommé archevêque *in partibus*. Bientôt la société se répandit dans toutes les parties du monde.

2° La congrégation de l'enseignement religieux (petits

frères), fondée par Jean-Marie Lamennais (frère du malheureux écrivain et ancien vicaire général de Saint-Brieuc) et par le curé des Hayes d'Aury, fut approuvée par le roi le 1er mai 1822 ; elle s'occupait en Normandie et en Bretagne de l'instruction des enfants pauvres de la campagne et prêtait son concours au clergé paroissial.

3° La même tâche était remplie par l'institut de Fréhard, en Lorraine, qui adapta à son dessein l'ancien couvent des capucins qu'il avait acheté à Vezelise, et 4° par la société de Saint-Joseph, établie par le curé Dujarrié, de Ruillé, sur la Loire, et approuvée par le roi en 1825. En 1827, elle comptait déjà cent membres. Chabans, évêque d'Amiens, l'introduisit en Picardie. En 1831, elle possédait quarante-sept établissements. Elle cultivait aussi la musique.

5° Les prêtres de Marie (les maristes), à Marseille, sont une création d'Eugène de Mazenod (plus tard évêque de cette ville, mort en 1861). Établis en 1815, ils furent approuvés de Léon XII en 1828. Ils avaient pour mission de s'enquérir de tous les besoins religieux de leur époque et d'y remédier par les moyens les plus efficaces. Ils se propagèrent en Italie, en Angleterre, dans l'Amérique du Nord et en d'autres pays.

6° M. P. François Liebermann, juif converti (mort en 1852), fonda la congrégation du Cœur Immaculé de Marie, qui en 1848 s'unit avec la congrégation du Saint-Esprit, créée en 1703, et déploya bientôt une grande activité dans les missions.

7° Deux autres juifs convertis, les frères Ratisbonne, s'occupèrent à Paris et à Jérusalem de la conversion des juifs, et poursuivirent le même but par la congrégation de Notre-Dame de Sion.

8° La société des Pères de la foi, établie en 1790, avec l'approbation de Pie VI, en Italie et en Autriche, et composée de prêtres de la Compagnie de Jésus supprimée, rendit de précieux services ; elle envoya des colonies à Londres et à Paris, et s'unit plus tard à la société du Sacré Cœur, fondée par les prêtres Tournély et Charles de Broglie.

Joseph Varin, qui en 1789 se trouvait au séminaire de Saint-Sulpice et avait quitté la France pendant la Révolution, prit du service dans l'armée royaliste de Coblentz et se distingua sur le champ de bataille. Après l'exécution de sa mère, il se

sentit attiré vers l'état ecclésiastique, se rattacha à la société du Sacré Cœur, devint supérieur général après la mort de Tournély (1797) et consomma la réunion avec les Pères de la foi. En 1804, lorsque Napoléon ordonna de dissoudre la société, elle comptait quatre-vingts membres. Quand la Compagnie de Jésus fut rétablie en 1814, Varin s'y fit recevoir et se montra infatigable dans la prédication. Il vécut avec ses compagnons selon la règle de saint Ignace, sans former une corporation, et mourut après une vie pleine de mérites, le 19 avril 1850, âgé de quatre-vingts ans. Dans la pénurie de prêtres suffisamment instruits, les évêques leur confiaient volontiers la direction de leurs séminaires. Ils ont produit un grand nombre d'hommes pieux et savants, tels que Richardot, Druilhet et Kollmann.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 462.

Henrion, Hist. des ordres relig., p. 312 et suiv.; De Robiano, t. II, p. 55 et suiv.; Moroni, Diz., t. LII, p. 302 et suiv. (Société de Picpus). M. Libermann et la Congrégation du Saint Esprit et du Sacré Cœur de Marie (Revue des sciences ecclés., 1873, n. 159); Rosenthal, Convertitenbilder, III, I, p. 83 et suiv., 117 et suiv.; P. Achille Guidée, d. C. d. J., Vie du P. Joseph Varin, religieux de la Comp. de Jésus, ancien supérieur général des Pères du Sacré Cœur en Allemagne et des Pères de la Foi en France, suivie de notices sur quelques-uns de ses confrères, Paris, 1853.

Congrégations de femmes en France.

463. Les congrégations de femmes furent encore plus nombreuses en France. Déjà en 1794, Coudrin avait posé les bases d'une branche féminine de la société de Picpus, qui se propagea en France et dans l'Amérique du Sud. Les congrégations du Sacré-Cœur, de la Sainte-Famille, de Notre-Dame, pour l'éducation des jeunes filles, ont été fondées par Varin. Les dames de Sainte-Sophie, établies à Metz en 1807 pour ce dernier dessein, se réunirent en 1824 aux dames du Sacré-Cœur, qui eurent longtemps à leur tête Madeleine-Sophie Barat, femme d'une grande piété (morte en 1868). Le Sacré-Cœur, après avoir été approuvé par Léon XII (1826), se répandit au loin dans la plupart des pays.

Les dames de la Providence, instituées à Charleville pour le

même but, s'unirent en 1807 à la société de Sainte-Sophie, s'en séparèrent en 1822, après l'érection d'un siège de métropolitain pour le territoire des Ardennes, et reprirent leurs anciens statuts.

Plusieurs congrégations ont été fondées sous le vocable de saint Joseph : les sœurs de Saint-Joseph de Cluny, établies en 1819 par le vénérable Javoulhey pour l'instruction et le soin des malades; elles se propagèrent dans la Haute-Guinée; — les sœurs de Saint-Joseph de Lyon et de Montauban pour la consolation et l'amendement des prisonnières; fondées après 1815, par Châtillon, vicaire général de Lyon, elles furent chargées en 1821 d'une maison de correction à Montauban, puis appelées à Montpellier et en d'autres villes ; — les sœurs de Saint-Joseph d'Albi, établies par M[me] Vialar pour l'instruction de la jeunesse et le soin des malades. Depuis 1835, il y en eut aussi en Algérie. Les dames de Saint-Just ou du Saint-Sacrement poursuivaient le même but; leur maison mère est à Romans, diocèse de Valence (depuis 1823).

Les sœurs de Lorette, à Bordeaux, recueillent chez elles depuis 1821 les jeunes filles qui cherchent du service dans la ville et les occupent en attendant qu'elles aient trouvé de quoi se suffire. Elles acquirent des maisons en d'autres villes, même à Paris, et dirigèrent des écoles. Plus tard, il se forma aussi des sœurs de Lorette en Irlande et dans l'Amérique du Nord. Les dames du Bon-Secours furent instituées en 1810 à Aurignac, diocèse de Toulouse, pour l'éducation des enfants indigents et le service des malades dans les maisons des pauvres. Plus tard, elles étendirent leurs soins à d'autres œuvres de miséricorde et se placèrent sous la protection de saint Vincent de Paul. Les sœurs de la Charité, établies par Vincent, formèrent différentes branches, telles que : la congrégation de Notre-Dame du Bon-Secours, créée par M[me] de Montal et par l'archevêque de Paris pour le soin des malades riches et pauvres; en 1827, elle fut reconnue par le gouvernement; la congrégation de Saint-Thomas de Villeneuve, celle de Sainte-Marthe, celle de la Miséricorde de la Sainte-Vierge (à Lyon 1808, à Paris 1814), celle de Saint-André (1829), dont la maison mère est dans le diocèse de Poitiers ; les filles de la Charité de Nevers. Les sœurs hospitalières de la Providence, instituées au diocèse du Mans par le

curé Dujarrié, s'appliquaient depuis 1826 à former la jeunesse de la campagne et à soigner les malades : en 1838, elles avaient déjà cinquante-sept établissements en différents diocèses.

Ce double but était également poursuivi par les dames de la Sainte-Trinité, diocèse de Valence, et par les dames de la Sainte-Union, instituées à Cambrai en 1838 et répandues en différents diocèses; elles ont été approuvées à Rome en 1853. La Lorraine avait les sœurs de Sainte-Christine, fondées à Metz pour les classes moyennes par Mme de Méganès, née Tailleur. Elles n'observent point de clôture et se vouent à l'instruction du peuple dans les villes. Déjà en 1807, cette dame avait érigé avec d'autres personnes pieuses l'institut des sœurs de l'enfance de Jésus et de Marie, destiné à élever des jeunes filles peu aisées et à soigner les malades. La supérieure n'était élue que pour cinq ans et les sœurs faisaient des vœux annuels. En 1838, elles possédaient déjà vingt-cinq établissements et quatre mille élèves. Les sœurs de Saint-Charles se chargèrent en 1818 de la maison des aliénés de Marville, où elles réussirent, par la puissance de la charité chrétienne, à relever ces infortunés, à leur inspirer le goût de l'ordre et de la propreté, et à adoucir leur sort de mille manières. Eugénie de Smet (Marie de la Providence, née à Lille en 1825, morte en 1871 à Paris) institua les religieuses auxiliatrices des âmes du purgatoire, qui dirigent des pensionnats et des maisons d'orphelins à l'étranger et jusque dans la Chine.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 463.

Henrion, l. c., p. 374, 380 ; Henrion-Fehr, II, p. 349 et suiv., 392, 407 et suiv. ; Hettinger, Die kirchlichen und socialen Zustænde von Paris, Mayence, 1852, surtout p. 128-130, 380 et suiv. ; Wittmann, Die Herrlichkeit der Kirche in ihren Missionen, I, p. 277 et suiv.; Baunard, Histoire de la mère Barat (morte en 1865), fondatrice de l'institut du Sacré-Cœur-de-Jésus, Paris, 1876; ital., Rome, 1877. — Vie du R. P. Louis-Marie Baudoin (1765-1835), fondateur de la Congrégation des enfants de Marie immaculée, oblats de Saint-Hilaire et de la société des Ursulines de Jésus, dites de Chavagne, Paris, 1856 ; Notice historique de M. Hubert-André Fournet, instituteur de la Congrégation des Filles de la Croix, dites Sœurs de Saint-André, vic.-général du diocèse de Poitiers (mort en 1834), Poitiers, 1855 ; Schels, Die neueren relig. Frauengenossenschaften, Schaffhouse, 1857 ; Schuppe, Das Wesen und die Rechtsverhæltnisse der neueren relig. Frauengenossenschaften,

Mayence, 1868, surtout p. 31. Sur les Auxiliatrices des âmes du purgatoire, voy. Hübner, Spaziergang um die Welt, III, p. 22-24.

Les congrégations en Belgique.

464. La Belgique s'enrichit aussi de congrégations. Le diocèse de Tournai vit paraître les fils de saint Joseph (1830); Liége, les filles de la Sainte-Croix (approuvées en 1845); Gand, les filles du Saint-Cœur de Marie (1821) et les filles de Marie de la Charité du Bon-Pasteur (1835); Namur, les sœurs de Notre-Dame, dont la règle fut approuvée à Rome en 1844; les sœurs de la Providence, sous la protection de Marie immaculée (1851). A Malines, en 1838, le chanoine J.-B. Corneille Scheppers institua avec l'approbation de l'archevêque la société des frères de Notre-Dame de la Miséricorde, surtout pour la direction et l'amendement des prisonniers, l'instruction et le soin des malades. Ces frères servants, non initiés aux ordres, furent employés depuis 1841 dans la prison de Vilvorde; depuis 1843, dans la prison militaire d'Alost et dans la maison de correction de Gand; depuis 1844, dans celle de Saint-Hubert (Luxembourg). A Londres, ils furent chargés de la prison des jeunes catholiques et en 1854 plusieurs établissements de prisonniers leur furent confiés à Rome.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 464.

Frères de Notre-Dame de la Charité, voy. Civiltà cattolica, 1858, sér. III, vol. x, n. 198, p. 684-688.

Congrégations religieuses en Italie.

465. Dans la capitale de la chrétienté, Gaspard de Bufalo, chanoine de Saint-Marc, mort en odeur de sainteté (1837), fonda la congrégation du Précieux-Sang, approuvée en 1841. On y vit paraître aussi les sœurs de l'Adoration du Précieux Sang, dont la Congrégation des Réguliers fit l'éloge en 1855; puis en 1860 les sœurs de l'enseignement de sainte Dorothée et les prêtres de la résurrection (résurrectionistes). Un pieux prêtre, Jérôme Chemin, né en 1802 à Bassano (mort en 1876), fut le fondateur de deux congrégations de prêtres, qui donnaient

gratuitement des exercices spirituels aux ecclésiastiques et aux laïques. Grégoire XVI recommanda cette entreprise et l'approuva.

Les oblats de la sainte Vierge, établis à Pignerol en 1826, par Pie Bruno Lanteri, travaillèrent avec succès dans les missions étrangères. Les oblats de saint Alphonse de Liguori, institués à Bobbio, déployèrent aussi beaucoup de zèle depuis 1839. L'abbé Antoine Rosmini créa à Roveredo et dans la Haute-Italie la congrégation des prêtres de la Charité, dont les constitutions furent approuvées du pape le 20 décembre 1838.

Turin avait la congrégation des fidèles disciples de Jésus (approuvée en 1837), les sœurs de Sainte-Anne et les pénitentes de Sainte-Madeleine (approuvées en 1846); Gênes, les filles de Marie de Clavario; Modène, les filles de la Providence (approuvées en 1845); Livourne, les filles du Crucifié et de Sainte-Marie-Madeleine et les servantes de la Charité, reconnues à Rome en 1853 et en 1860; Lucques, les servantes des malades (1850).

Vérone et Venise virent naître également une multitude de congrégations, notamment celle des sœurs minimes de la Charité de N.-D. des Douleurs, fondée à Vérone en 1825 par Théodora Compostrina, approuvée par Grégoire XVI en 1836; celle des prêtres des Saintes-Plaies (approuvée en 1855), celle de la société de Marie pour l'instruction des sourds-muets. Le diocèse d'Anglona et Tursi, territoire de Naples, fut le berceau de la congrégation des prêtres séculiers pour les missions, appelée congrégation de la Mère de Dieu du Bon conseil; Capoue possédait les pieux ouvriers de la Mission, dont les règles furent approuvées en 1833. La société des prêtres de saint François de Sales établie à Annecy, en Savoie, fut confirmée à Rome en 1860. Bartoloméa Capitanio, proclamée en 1866, vénérable servante de Dieu, morte dans son lieu natal, Lovere, sur le lac d'Iseo, à l'âge de vingt-six ans, a rendu de grands services par l'établissement à Bergame d'une congrégation italienne des sœurs de la Miséricorde *(suore della carità)* qui se propagea au loin.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 465.

Emidio Gentilucci, Vita del ven. servo di Dio Caspare del Bufalo, Monza, 1875; Giov. Merlini, Compendio della vita della serva di Dio

Maria de Mattias (fondatrice des Sœurs de l'Adoration du Précieux Sang), Roma, 1868 ; Fabiano Farina, Memorie sopra Msgr. Girolamo Chemin, Vicenza, 1876; Pietro Castaldi, Della vita del servo di Dio Pio Brunone Lanteri, fondatore della Congregazione degli Oblati di Maria V, Torino, 1870. Cf. Civiltà cattolica, 1871, VII, 3, p. 81 suiv. Sur Rosmini, voir Hist. pol. Blætter, l. XI et XXXIV; Sur les différentes Congrégations de femmes en Italie, *Morichini*, Instituti di carità, ediz. II, L. I, c. III; L. II, c. XIV, XVII; L. III, c. III, p. 132 et seq., 167, 617 et seq., 652 et seq., 707; Greg. XVI, 26 avril, 30 août 1833; 18 févr. 1834, Bull. Rom. Contin., t. XIX, p. 222, et seq., 256 seq., 308 seq.; Const. 156, 179, 215, etc.; *Gaetano Scandella*, Vita della vener. Bartol. Capitanio, Monza, 1867; *E. Girelli*, Memorie edificanti della vita di suor Maria Teresa Venturi delle suore di carità., Brescia, 1879.

Les adoratrices du Saint-Sacrement.

466. L'institut des adoratrices perpétuelles du Saint-Sacrement fut fondé en 1807 par sœur Marie-Madeleine de l'Incarnation (Catherine Sordini, de S. Stefano, en Toscane, née en 1770, morte en 1824), pour honorer le sacrement de l'autel et expier les injures qui lui sont faites. Marie devint en 1788 franciscaine du tiers-ordre de Saint-François, et en 1802 abbesse du pauvre couvent d'Ischia. Elle s'unit avec deux autres religieuses, Marie-Joseph des Cœurs de Jésus et de Marie (morte en 1844, comme deuxième supérieure), et Marie-Anne des Plaies du Seigneur, se rendit à Rome en 1807, pleine de confiance en Dieu, résida au couvent de Sainte-Lucie *in Selce,* acquit au moyen de collectes l'église et la maison de Sainte-Anne *alle quattro fontane* et ouvrit son institution au mois de septembre. Le cardinal-vicaire Somaglia approuva les constitutions le 2 février 1808, peu avant l'entrée des Français, qui allait amener de si cruelles épreuves, et entraîner la ruine de cette plantation naissante. L'église fut rouverte le 13 juillet 1814, et le 22 juillet 1818 Pie VII approuvait solennellement la congrégation.

La règle fut revisée sous Léon XII par le cardinal Zurla, et Grégoire XVI la confirma de nouveau. Sous ce pape, l'ordre acquit un couvent plus vaste, Sainte-Marie-Madeleine, au Quirinal, puis un autre à Turin. Les sœurs portent un vêtement blanc et un scapulaire de laine rouge. Au côté

gauche de la poitrine, la forme d'un ostensoir et d'une hostie est tissue en blanc, et une bande de laine rouge suspendue au côté droit est surmontée des emblèmes de la Passion, également brodés en blanc. Le manteau est de laine blanche, et un voile noir couvre toute la figure. Une maison de cet ordre a été fondée de nos jours à Innsbruck. Une autre religieuse, morte aussi en réputation de haute sainteté (le 10 janvier 1875), Marie-Louise de Jésus, établit à Rome trois couvents des oblates de la Mère des douleurs et de Sainte-Philomène; ils se sont maintenus jusqu'à nos jours non sans traverser bien des épreuves.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 466.

G. Ant. Baldeschi, Breve istoria della fondazione delle Religiose perpetue Adoratrici di Gesù nel D. Sacramento dell' Altare, Napoli, 1839; *Moroni,* Diz. I, p. 92, 93 ; P. Gaudentius, O. S. F., Der Orden der ewigen Anbetung des allerh. Sacraments, Innsbr., 1869; *Luigi Nasta,* Elogio funebre di suor Maria Luisa di Gesù, fondatrice del pio instituto delle Oblate dal titolo dell' Addolorata e di S. Filomena, Napoli, 1875.

Les congrégations en Allemagne.

467. L'Allemagne, où les congrégations religieuses fleurirent de 1848 à 1872, avait généralement produit plus de congrégations de femmes que de congrégations d'hommes. Telles sont notamment : les sœurs de la Miséricorde de saint Charles Borromée, à Breslau, Prague et autres diocèses (approuvées à Rome en 1841); les filles de l'Immaculée-Conception, à Paderborn; les pauvres servantes de Jésus-Christ à Dernbach, diocèse de Limbourg (approuvées en 1860); les sœurs de l'Enfance de Jésus, à Aix-la-Chapelle; les sœurs des malades de Saint-François; les filles de la divine Charité, en Autriche, etc. Les pauvres sœurs des écoles, en Bavière, ont été établies par le pieux évêque de Ratisbonne, Michel Wittmann (mort en 1833), et par le prêtre Sébastien Job, très dévoué au salut des âmes (mort en 1834). Leur maison-mère s'ouvrit à Munich en 1843; en 1847, elles avaient déjà des maisons dans l'Amérique du Nord, et dans la suite elles en eurent plusieurs en Allemagne et en Autriche. Leur règle fut approuvée à Rome en 1859. Les ursulines, les visitandines et les dames anglaises se consacraient également

à l'éducation des jeunes filles. Les franciscaines y ajoutèrent le soin des malades.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 467.

Natzinger, Gesch. der Kirchl. Armenpflege, p. 371 et suiv.; Bericht über das Wirken der Gesellfchaft der Tochter der gottlichen Liebe, Vienne, 1873; Chrysostomus Stangl, Die bayerischen Schulschwestern, Würzb., 1875.

Congrégations libres.

468. Des congrégations, des sociétés libres s'occupaient des besoins multiples de la société, en France surtout, qui, sur ce point, marche à la tête de toutes les autres nations. Les sociétés de Saint-Vincent et de Sainte-Élisabeth, presque toujours organisées par paroisses, visitaient les pauvres dans les maisons. Des associations particulières soulageaient les malades dans les hôpitaux; d'autres assistaient les personnes indigentes nées dans une condition élevée (comme la société de la Miséricorde fondée à Paris en 1833 par l'archevêque Quélen et Mlle Dumartray); d'autres s'occupaient des prisonniers pour dettes, des femmes en couches, des ouvriers et des ouvrières sans travail.

L'œuvre de Saint-François-Régis se donne pour tâche de régler la situation des personnes illégitimement unies, de légitimer leurs enfants et de fonder des familles chrétiennes (depuis 1826); — l'œuvre des crèches se charge des nourrissons pauvres et des enfants abandonnés; — la société des apprentis orphelins procure un avenir aux orphelins de père et de mère et leur apprend un métier; — de nombreuses sociétés protectrices veillent sur les enfants des deux sexes, pour lesquels on a établi des écoles du soir; — l'œuvre de Saint-Nicolas forme avec les enfants des travailleurs, des ouvriers et des artistes chrétiens.

Pour la colonisation et la civilisation des Arabes, des Kabyles et des Berbers, comme pour l'entretien des stations de missions, Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, a institué les frères et les sœurs agricoles. Les cercles d'ouvriers, établis en Allemagne (depuis 1846), sont fort répandus. La population des fabriques trouvait appui et conseils dans des maîtres imbus

de sentiments religieux et dans des prêtres dévoués. L'Allemagne créa la société de Saint-Joseph pour subvenir aux besoins spirituels des Allemands qui résidaient à Paris, à Londres et dans les villes maritimes.

La société de Saint-Raphaël s'intéresse aux émigrés; d'autres se dévouent à la propagation des bons livres. On forma aussi des cercles catholiques pour les diverses classes de la société, les étudiants, les commerçants, etc. L'Association des mères chrétiennes produisit d'heureux fruits. De nombreux casinos catholiques ont été créés dans les villes et les localités importantes. La plupart de ces associations cherchent à se réunir dans de grands congrès. En Allemagne (§ 155), en Belgique (congrès de Malines, 1863), en Italie (congrès de Venise, 1874, etc.) et en France, il y eut des assemblées générales de catholiques et d'associations catholiques.

La vie religieuse.

Symptômes du réveil de la vie religieuse.

469. La vie religieuse, parmi les catholiques des différents pays, s'est sensiblement fortifiée comparativement à ce qu'elle était dans le siècle précédent. Les principaux symptômes qui l'attestent sont : 1° l'usage plus fréquent des sacrements; 2° le zèle pour la construction, la réparation et l'ornementation des églises; 3° la part active qu'on prend aux exercices spirituels, aux missions populaires, aux congrégations et confréries de la Sainte-Vierge, aux pèlerinages, à l'apostolat de la prière, à l'Association des mères chrétiennes, et en général 4° la prospérité des sociétés religieuses; 5° une inclination persistante pour la vie monastique, malgré les difficultés qui s'y opposent; 6° les sacrifices plus considérables qu'on s'impose pour subvenir aux œuvres de bienfaisance, propager la foi, secourir les prêtres privés de leurs traitements; 7° la fidélité, éprouvée par la persécution, du peuple chrétien envers ses évêques et ses pasteurs légitimes, jointe à l'horreur qu'inspirent les prêtres parjures à l'Église, et imposés par le pouvoir civil; 8° un redoublement d'amour pour le Saint-Siège, attesté par de nombreuses et magnifiques offrandes, par des pèlerinages et

des fêtes; 9° l'énergie et la constance des laïques eux-mêmes à défendre les droits de l'Église par la parole, la plume et les œuvres; 10° l'instruction de la jeunesse, améliorée sur bien des points, et une sollicitude plus vive du côté des parents; 11° le zèle héroïque des missionnaires, dont plusieurs ont subi joyeusement le martyre; 12° les nombreux exemples de vertus éminentes donnés à leurs contemporains par des personnes privilégiées de Dieu, dans l'un et l'autre sexe.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LES N°ˢ 468-469.

Scharpff, II, p. 136 et suiv. Die kath. Vereine und Wohlthatigkeitsanstalten von einem Priester der Konigsgratzer Diocese, Leipzig, 1854, livr. 2 suiv. Sur les frères et sœurs agricoles, Kathol. Missionen, 1874, p. 123.

Modèles de vertus chrétiennes.

470. Nous voyons briller, parmi les femmes, Anna-Élis. Seton (convertie, morte en 1821), première sœur de la Charité dans l'Amérique du Nord; Anne-Marie Taïgi (née en 1769, morte en 1837) et Élisabeth Canori-Mora (née en 1774, morte en 1825), tertiaires de l'ordre de la Trinité, à Rome; Marie Lataste, sœur converse de la congrégation du Sacré-Cœur de Jésus, profondément initiée aux mystères de la religion (morte en 1847); Guendaline Borghèse (morte en 1840), princesse romaine, et Marie-Christine de Savoie, née en 1812, mariée en 1832 à Ferdinand II, roi de Naples, morte en 1836, après la naissance d'un fils (François II).

Mais comment énumérer toutes les personnalités marquantes de notre temps? Parmi les hommes, nous citerons encore le célèbre curé d'Ars, J.-B. Vianney (mort en 1859), confesseur infatigable; le jésuite Charles Antoniewicz (mort en 1852), honoré comme l'apôtre de la Galicie; Théodose Florentini, capucin de la Suisse, en dernier lieu vicaire général de Coire (mort en 1865), fondateur d'une multitude d'écoles, de pensionnats, de maisons pour les orphelins et les malades, bienfaiteur de la population des fabriques et des montagnes; il ouvrit de nouvelles sources d'industrie, en même temps qu'il restaura d'anciennes institutions; prédicateur, professeur, conseiller de tous ceux qui l'approchaient.

Dans l'Amérique du Nord, Fr.-X. Gartland, évêque de Savannah, et Édouard Baron, évêque d'Eucarpia (*in partibus*), succombèrent en soignant les pestiférés et furent loués par le huitième concile provincial de Baltimore (1855); en Italie, le cardinal-évêque Louis Altieri mourut du choléra (11 août 1867) qu'il avait gagné en se sacrifiant dans sa ville épiscopale d'Albano pendant cette épidémie. Il avait des émules de sa bienfaisance et de sa charité dans le cardinal-archevêque de Naples, Riario Sforza, et dans le cardinal vicaire Constantin Patrizi, à Rome (mort en 1876). Le monde admirait également les vertus de plusieurs autres cardinaux, dont l'un, le cardinal-vicaire Odelscalchi, renonça (1838) à toutes ses dignités pour entrer chez les jésuites.

La France aussi avait un épiscopat distingué. Pour ne parler que du siège de Bordeaux, il fut honoré par Charles-François d'Aviau Dubois de Sauzay, défenseur résolu du Saint-Siège sous Napoléon Ier, promoteur de l'œuvre des bons livres et modèle éclatant du clergé; le cardinal Cheverus (§ 426), et depuis 1837 le cardinal Donnet, d'une ardeur infatigable. Les conciles de cette province ecclésiastique ont demandé depuis 1856 la béatification de plusieurs personnes qui en faisaient partie et qui sont mortes en odeur de sainteté.

En Suisse, la vie et la science catholiques ont trouvé de puissants soutiens dans Gügler, Widmer, Geiger et Schiffmann. L'Allemagne, outre les hommes éminents qui travaillaient à Eichstætt, Augsbourg et Munster, se souvient de Jean-Guill.-Étienne Schmitz, secrétaire du vicariat capitulaire de Deutz (1812), vicaire général de l'archidiocèse de Cologne pour la rive droite du Rhin (mort en 1841); de Jean-Louis Colmar, évêque de Mayence; des évêques de Ratisbonne, Sailer (mort en 1832), Wittmann (mort en 1833) et Schwæbl (mort en 1841), sans parler d'une multitude d'évêques, de prêtres et de laïques distingués, que nous avons nommés ailleurs.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 470.

Mme de Barberey, Élisabeth Seton et les commencements de l'Église cathol. aux États-Unis, Paris, 1865. Correspondant, t. XLIII, p. 24; traduction allemande, Munster, 1878; Vie de Mme Seton, fondatrice et première supérieure des sœurs de charité de l'Amér., traduit de l'an-

glais par l'abbé Babad, Paris, 1857; Bouffier, Leben der A. M. Taigi, Aix-la-Chapelle, 1866, avec préface par Scheeben, II[e] éd., 1868; *P. Calixte de la Providence* (Trinitaire); La vénérable Anna Maria Taigi et la servante de Dieu Elisabeth Canori-Mora, Bruxelles 1871; *Darbins*, La vie et les œuvres de Marie Lataste, Paris, 1862, 3 vol.; en allem., Ratisbonne, 1873, II[e] éd.; Guendaline Borghese, Hist-pol. Blætter, 1841, t. VIII, p. 601 et suiv.; *Giac. Morra*, Vita della vener. serva di Dio Maria Cristina di Savoia, regina delle due Sicilie, 2[e] édit., Turin, 1876; Civiltà cattolica, 1859, Ser. IV, vol. 4, qu. 129, p. 309; Monnin, J. B. Vianney, trad. allem., Cologne, 1863, 2 vol.; *Ces. Beccaria*, Ven. Joh. Mariæ Viannei Arsii curionis vita, Aug. Taur., ed. Laurentio Romano, 1879; Speil, Carl Antoniewicz, Breslau, 1875; Laacher Stimmen, 1875, livrais. VIII-X, p. 255 et suiv.; Elsener, P. Theodosius, Lucerne, 1865; Kurze Biographie des hochw. B. Theodosius Florentini, Coire, 1865; Les évêques Gartland et Baron au Concile de Baltimore, VIII, prov. Coll. Lac., t. III, p. 1156; Le Cardinal Odescalchi, Hist. pol. Blætter, t. XII, p. 616 et suiv.; Le cardinal Altieri, Munster, Pastoralblatt, 1867, Nr. 9; Province ecclésiastique de Bordeaux, Coll. Lac., t. IV, p. 541, 607, 702, 747, 837, 1235, 1238; Widmer, Laute aus dem Leben Geigers, Lucerne, 1843; Schiffmann, Leben des Chorherrn und Prof. Aloys Gugler, Augsb., 1833, 2 vol; (Goldlin) Erinnerungen an Jos. Widmer, Baden, 1849; Schmitz, Hist.-pol. Bl., t. VIII, p. 252 et suiv., 592 et suiv.; Mittermüller, Leben Wittmanns, Ratisbonne, 1859; Hahn, Bischof Wittmann. Ratisbonne, 1860.

Les conversions.

471. Tandis que la plupart des apostasies se produisaient chez des ecclésiastiques las du célibat et oublieux de leurs devoirs, ou chez des personnes dominées par leurs passions et leurs préjugés, notamment par le désir d'échapper aux lois de l'Église sur le mariage, les conversions au catholicisme se faisaient presque toujours dans les circonstances les plus glorieuses pour l'Église. Ni les efforts qu'on faisait pour inspirer aux hétérodoxes, principalement aux protestants et aux Russes, l'horreur du catholicisme, en l'accusant de paganisme, de déisme, de naturalisme, de rationalisme, de pélagianisme, de judaïsme, de tyrannie sur les consciences, d'oppression de la liberté civile, de penchant pour la révolution, en lui imputant enfin tous les maux et toutes les erreurs imaginables; ni les obstacles suscités par la force des préjugés et des habitudes,

ni la crainte des railleries, ni la haine des proches, ni le danger de perdre une position acquise, ni les lois pénales, n'empêchèrent un grand nombre de personnes sérieuses et bien pensantes de se livrer à un examen attentif de la croyance catholique, puis d'embrasser, au prix des plus grands sacrifices, la vérité une fois découverte. Il n'y a presque pas d'année dans ce siècle qui ne soit marquée par les noms éclatants de plusieurs princes, gentilshommes, savants, prédicateurs et artistes, qui se sont rattachés à l'Église en renonçant la plupart à une existence exempte de soucis et en s'exposant à mille inconvénients. Nous en trouvons en Allemagne, en Angleterre, en France, en Suisse, en Amérique, en Russie même et en Scandinavie. Plusieurs ont publié pendant et après cette démarche d'excellentes apologies.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 471.

Hist.-pol. Bl., t. XIV, p. 229 et suiv., 291 et suiv.; t. XV, p. 267 et suiv., 374, 393 et suiv.; Augsb. Allg. Zeitung, 1841, nr. 65; 1867, nr. 229; Sion, 1853, nr. 76, 77; Bonner theol. lit.-Bl., 1866, p. 407 et suiv.; *Jules Gondon*, Conversion de 150 ministres anglais, Paris, 1849; Le même, Motifs de conversion de dix ministres anglais, Paris, 1847, et Les récentes conversions de l'Angleterre, Paris, 1852; *Rohrbacher*, Tableau général des principales conversions qui ont eu lieu parmi les protestants et autres religionnaires depuis le commencement du XIXe siècle, IIe éd., Paris, 1841; Rosenthal, Convertitenbilder aus dem 19 Iahrh., Schaffhouse, 1865 et suiv.; Arendt (Privatdocent de Théol. protest. à Bonn, Prof. plus tard à Louvain), Darlegung der Beweggründe meines Uebertritts in die kath. Kirche, Spire, 1832; L. v. Beckedorf, Worte des Friedens, Weissenb., 1840 (Cf. Hist.-pol. Bl., t. VII, p. 413 et suiv.; t. VIII, p. 741 et suiv.); Haas, Protestantismus und Katholicismus, eine religios-politische Denckschrift, Augsb., 1844; Fr. Hurter, Geburt und Wiedergeburt, Schaffhouse, 1845; Florencourt, Meine Bekehrung zur christl. Lehre und Kirche, Paderborn, 1852; J. Th. M. Zetter, Tabitha Kumi oder bie heilbringende Rückkehr zur Mutterkirche, Innsbr., 1853; Hasert, Ward ich vom Satan geblendet, da ich katholisch ward? Bunzlau, 1854; Hugo Lammer, Misericordias Domini, Frib., 1858; Reinhold et Hermann Baumstark, Unsere Wege zur kath. Kirche, Frib., 1870; *James Kent Stone*, The invitation heeded; reasons for a return to catholic unity, Lond., 1870; Arthur Hagen, Gründe, die mich bewogen haben in den Schooss der kath. Kirche zurückzukehren, Frib., 1873; Augustin Ardt, Wo ist Wahrheit? ibid., 1874.

Phénomènes mystiques.

472. Souvent aussi la génération matérialiste et athée du dix-neuvième siècle s'est vue en présence de phénomènes surnaturels qui ont confondu sa science, sa curiosité et ses prétentions ; phénomènes inexplicables par l'imposture et l'illusion et qui s'imposaient au monde malgré lui. Ce sont d'abord les vierges extatiques et stigmatisées, les augustines Anne-Catherine Emmerich, du couvent de Dulmen, en Westphalie (née en 1774, morte en 1824); Marie de Mœrl, de Kaltern (née en 1812, morte en 1868); Domenica Lazzari, également du Tyrol ; Louise Lateau, en Belgique ; des personnes à qui la sainte Vierge est apparue : Alphonse-Marie Ratisbonne, à Rome (1842); les enfants de la Salette (1846); la jeune Bernadette, à Lourdes (1858). Il y eut aussi des apparitions à Philippsdorf, en Bohême (1866), à Pontmain (1871), à Marpingen (1876), et la plupart donnèrent lieu à des enquêtes; il y eut des guérisons miraculeuses, de grands pèlerinages, des constructions d'églises importantes.

A Naples, des milliers de personnes regardaient avec étonnement les fioles de sang de saint Janvier et proclamaient un miracle qui dure depuis des siècles. Le sentiment religieux se faisait jour dans des masses de peuple considérables, dont l'enthousiasme, fruit d'une inébranlable conviction, n'était pas affaibli par l'intervention de la police et de la troupe. L'admiration, la reconnaissance des fidèles éclataient sous les formes les plus variées, d'après la différence du caractère national, des habitudes et des tempéraments. L'enthousiasme religieux que la population du Nord, si froide d'ailleurs, éprouva en présence des faits qui se passèrent à la procession d'Echternach, offrait un tableau qui n'avait rien de commun, même aux yeux de l'homme profane, avec les phénomènes analogues qui se sont produits chez les méthodistes. L'esprit souffle où il veut ; et jusqu'au jour de la transfiguration de l'Église, cette épouse du médiateur de Dieu et des hommes, dont la vie est si féconde et si merveilleuse, ce souffle revêt une multitude de formes.

OUVRAGES A CONSULTER SUR LE N° 472.

P. K. Schmœger, O. SS. Red., Das Leben der gottsel. Anna Katharina Emmerich, Frib., 1867-1870; Cf. Hist.-pol. Blætter, t. XLI, p. 713; ibid., t. X, p. 693 et suiv.; t. XI, p. 268 et suiv.; t. LXI, p. 449 et suiv.; Sur Maria de Mœrl, et autres, Die Tyroler ekstatischen Jungfrauen, Ratisbonne, 1843; Beda Weber, Charakterbilder, Cartons aus dem deutschen Kirchenleben, Mayence, 1851 ; Paul Majunke, Louise Lateau, ihr Wunderleben und ihre Bedeutung im deutschen Kirchenconflict, Berlin, 1874; Rohling, L. Lateau, die Stigmatisirte von Bois d'Haine, Paderb., 1874; Lit. Handweiser, 1875, nr. 2; Sur la conversion de Ratisbonne, Hist.-pol. Blætter, t. IX, p. 241-267; Rosenthal, Convertitenbilder, III, I, p. 194 ; Ereigniss von La Salette, Catholique, 1851 nouvelle suite, t. IV, p. 529 et suiv.; Spencer-Northcote, Berühmte Gnadenorte, trad. de l'anglais, Cologne, 1869, p. 200 et suiv. ; Ott, Marianum II, p. 2118 et suiv.; Lasserre, Notre-Dame de Lourdes; en allemand par Hoffmann, Frib., 1871 ; Sur les apparitions de la Ste Vierge en général, voy. Germania, 13 févr. 1877; Miracle de S. Janvier, Acta SS., t. VI; Sept., d. 19; Hist.-pol. Bl., t. XV, p. 676; Krier, Die Springprocession und Wallfahrt zum Grab des hl. Willibrord, Luxemb., 1871; Sur les précautions dans l'examen des miracles, Conc. Paris., 1849, tit. II, c. 2; Burdig., 1859, tit. I, c. 3; Tolos., 1850, tit. IV, c. 2, n. 104; Bituric., tit. 3; Auscit., 1851, tit., 4, n. 166; Coll. Lac., t. IV, p. 747, 1062, 1103, 1204.

Situation actuelle du monde.

Épilogue.

L'histoire contemporaine de l'Église nous montre, dans un contraste qui ne fut jamais aussi frappant, les deux principes qui conduisent le monde. L'effroyable cataclysme de la France a semé partout des germes d'anarchie. Plusieurs croyaient que l'année 1815 avait clos l'ère de la révolution, mais la suite prouva bientôt que c'était un leurre. La restauration ne fit rien qu'à demi ; elle ne sortit guère du terrain de la politique et ici même elle n'alla pas loin. Les souverains surveillaient, il est vrai, d'un œil soupçonneux les tendances antigouvernementales, mais ils favorisaient le luxe, l'immoralité, la littérature irréligieuse. L'Église demeurait asservie comme au dix-huitième siècle, et les gouvernements, en essayant de l'exploiter à leur profit et en paralysant sa marche, la rendaient odieuse

au peuple, fatigué de l'absolutisme, tandis qu'ils laissaient les sociétés secrètes suivre tranquillement leur cours et agrandir leur sphère d'action.

On vit jusqu'à des souverains se faire les commis-voyageurs de la révolution. Le rationalisme, sous un masque libéral, continuait de régner sur les esprits, revendiquait l'indépendance absolue de la raison individuelle à l'égard de toute autorité divine et humaine, inscrivait sur son drapeau la liberté de la pensée et de la conscience, la souveraineté populaire, glorifiait les principes de 89 comme les grandes conquêtes de l'humanité, sans songer que les principes de 89 conduisaient aux principes de 93 comme à leurs corollaires et à leurs conclusions. Ce libéralisme devenu tout puissant dans la presse et dans les réunions, dans la science comme dans le droit public, pénétra toutes les relations de la vie; sa principale tâche fut une guerre de destruction contre le catholicisme, quelque forme qu'il revêtît; guerre sournoise, mais qui éclatait ostensiblement quand les organes de ce libéralisme disposaient de la force.

Le libéralisme engendra le communisme, qui fit bientôt trembler son propre père. Ses meilleurs alliés furent l'aveuglement et l'égoïsme de la bourgeoisie et des gouvernements, la déchristianisation croissante de l'État, de la commune et de l'enseignement public. Répudiant le droit naturel et le droit divin, la jurisprudence s'était placée sur le terrain exclusif de la loi humaine positive, qui peut changer chaque année et même chaque mois; elle n'avait plus de principe supérieur, plus d'idéal. La spéculation savante, imprégnée de rationalisme, et presque toujours de panthéisme, avait pour chefs, en Allemagne, Kant, Schelling, Fichte, Hegel; en France, Cousin, Villemain, Michelet, Nisard, Edgar Quinet. Lorsque, saturé de systèmes philosophiques, on s'adonna davantage aux sciences philosophiques, le matérialisme, propagé par les écrits et les leçons de Ch. Vogt, J. Moleschott, L. Büchner, devint prépondérant. Des esprits plus réfléchis étaient sans doute convaincus que l'histoire de la civilisation devait avoir pour résultat le règne de la philosophie dans les sciences naturelles; ils comprenaient que ces sciences ont des limites qu'elles ne sauraient franchir et qu'elles aboutissent finalement à des problèmes qu'elles sont d'elles-mêmes impuis-

santes à résoudre. Mais la liberté illimitée de la pensée, l'arbitraire dans les théories individuelles avaient pris trop de place et acquis trop de puissance; la plupart des naturalistes repoussaient toute réminiscence suprasensible, toute considération métaphysique; ils ne vivaient que dans la matière et avec la matière. La nature, regardée à travers un microscope, refoulait l'esprit à l'arrière-plan.

L'art lui-même se mit tout entier au service des sens, et se complut à ravaler tout ce qui est saint et sublime. L'ouvrier, à qui on avait ravi sa foi, fut voué à l'incrédulité et à l'amour des plaisirs. Les journaux, les feuilles amusantes, les romans, les théâtres, les conférences populaires, les discours prononcés dans les réunions et dans les assemblées politiques, tout concourut à déchristianiser le peuple et à fortifier les éléments destructeurs que les gouvernements favorisaient plutôt qu'ils ne leur opposaient une digue salutaire. Les gouvernements eux-mêmes s'attaquèrent aux biens de l'Église, confisquèrent souvent la fortune d'autrui et s'approprièrent des ressources étrangères. Ce n'est pas seulement en Prusse, où il ne fut pleinement réalisé que longtemps après la mort de son auteur, que l'État idéal, imaginé par Hegel, trouva un bon accueil.

Dès que l'État voulait être tout, on pouvait tout attendre de lui, non seulement le travail, mais aussi la jouissance; et quand le gouvernement du jour ne répondait pas à ce qu'on demandait de lui, on cherchait à le renverser, tout en protestant contre le droit révolutionnaire de 89. Une fois la toute-puissance de l'État érigée en principe fondamental, à l'exclusion de toute autre autorité supérieure, égale ou coordonnée, la destruction de l'Église et de toute société religieuse qui refusait l'obéissance absolue au Dieu-État et ne voulait pas servir d'instrument à la police et à la politique du jour, devait apparaître comme une nécessité urgente. Or, dès que la société civile, avec sa souveraineté absolue, attaque et affaiblit l'Église, elle travaille au service de la démocratie sociale, qui voit dans l'Église son plus dangereux ennemi, et elle l'aide à atteindre son but.

Et comme l'Église tient toute son autorité de Jésus-Christ, son unique appui, comme elle fait tout dépendre de Dieu et de l'ordre raisonnable voulu de lui, on en vient à combattre, à

injurier, à bannir de la vie publique Jésus-Christ et Dieu lui-même au même titre que l'Église. De Voltaire à Proudhon, qui disait que Dieu est le mal, on a fait à cet égard d'étonnants progrès; l'athéisme, le matérialisme, le communisme ont souvent pénétré dans les masses, et le dix-neuvième siècle, si fort exalté, montre des exemples de grossièreté bestiale et de méchanceté satanique qu'on ne retrouve point dans les plus sombres époques du moyen âge.

Déjà Niebuhr écrivait le 5 octobre 1830 : « Si Dieu ne vient pas miraculeusement à notre secours, nous sommes menacés d'un bouleversement pareil à celui qu'éprouva le monde romain à la fin du troisième siècle : destruction du bien-être, de la liberté, de la civilisation et de la science ». Or, le mal a bien empiré depuis quarante ou quarante-cinq ans; tout a pris un caractère plus menaçant. La révolution est devenue une maladie chronique dans la société européenne et américaine. Le développement effrayant de la force militaire est la ruine du bien-être et de la liberté, et l'amour effréné des plaisirs, l'aplatissement des mœurs ne sont pas moins funestes à la civilisation qu'à la science. Un boulevard, quoique faible, demeurait encore à l'ordre extérieur. « Tout l'édifice politique européen, construit en 1815, avait pour base le principe de la légitimité, la reconnaissance absolue du droit fondé sur l'histoire et sur les traités. Tout cela est renversé de fait et moralement (1866), et il n'en reste que des ruines. En faisant appel aux Tchèques, en versant les prisonniers de guerre de l'Autriche dans un corps destiné à attaquer l'Autriche même, la Prusse a répudié des parties essentielles de l'ancien droit des nations » [1].

Le principe de la légitimité et le droit public international, les gouvernants modernes, de concert avec Napoléon III, l'ont en partie renversé et en partie laissé renverser pour mettre à sa place le droit moderne, le droit des faits accomplis, qu'ils ont appliqué sans obstacle. Ce droit, on lui a sacrifié, depuis 1859, la légitimité des trônes et la sainteté des conventions; tous les traités de paix sont devenus caducs; l'ancienne pentarchie a été dissoute, la Sainte Alliance est devenue la risée des enfants, le parlementarisme a creusé sa propre tombe, et

[1] *Gazette universelle d'Augsbourg*, 5 mai 1867.

la bureaucratie, plus étroite et plus vide de pensées que jamais, n'est plus qu'une simple machine aux mains de gouvernants exploiteurs.

Toutes les notions du droit sont bouleversées ; ici, la révolution opère d'en haut, comme là elle opère d'en bas. La corruption des princes de la finance attise de plus en plus les sombres colères du pauvre contre le riche. Les loges, les utopies libérales et communistes ont fait d'effroyables ravages en France, en Italie, en Espagne, en Portugal et en Amérique; la Russie et l'Allemagne en sont dévorées. L'engouement des nationalités a produit en Russie des insurrections et des guerres ; dans l'Autriche-Hongrie, des soulèvements populaires redoutables, et dans une grande partie de l'ancienne Pologne la ruine complète d'un peuple malheureux. La prise de Rome par les Piémontais, contraire à tous les principes du droit des nations, la violence exercée sur les catholiques d'Allemagne par une majorité protestante, la transformation et le renversement de la constitution prussienne par ce parti, la violation des garanties solennellement accordées aux provinces catholiques, le mépris ostensible de tous les droits historiques tenus jusque-là pour inviolables ont précipité la société dans un abîme effroyable, à une époque où l'édifice social se dissout de toutes parts, ou du moins se trouve dans une période de transformation périlleuse.

La politique immorale et machiavélique semble parvenue à son apogée ; la société cherche à subsister sans loyauté et sans foi, sans Dieu et sans Église ; elle se joue des traités, se rit des parjures et cherche toute sa force dans les ressources matérielles, l'argent et les armées. Elle somme le Tout-Puissant d'entrer en lice avec elle et rivalise de corruption avec l'ancienne Rome. Partout nous remarquons l'empreinte de l'époque révolutionnaire.

Mais Dieu n'entend point qu'on se moque de lui et la grandeur du mal appelle une réaction du côté où l'on ne devrait pas l'attendre. On peut fausser pendant des années les idées d'un peuple et d'une époque; les étouffer pour jamais est impossible. L'ordre divin altéré se venge de ses ennemis. L'avenir en fournira la preuve, comme l'a fournie le passé.

Quant au catholique, il a toute raison d'espérer que son

Église, après les grandes catastrophes qui l'ont fait passer par de si rudes épreuves, restera debout comme une puissance inébranlable, ainsi qu'il arriva dans les orages de l'ancienne émigration des peuples; non contente de guérir et de consoler, elle interviendra avec son génie organisateur, offrant aux peuples l'inépuisable fécondité de ses ressources, et alors l'esprit qui réside en elle renouvellera la face de la terre. Les violentes secousses, les suites de la révolution française, le despotisme napoléonien avec son faux éclat, la paix boîteuse qui règne depuis 1815, les misères spirituelles et corporelles des peuples, les commotions, les renversements, les guerres, les révoltes en différents pays, toutes les plaies dont souffre une société qui s'est écartée du droit et de la religion, tout cela a fait éclater de nouveau la puissance que possède le catholicisme pour moraliser, conduire et anoblir les peuples, phénomène d'autant plus remarquable que l'Église, délaissée ou trahie par les grands de la terre, est sortie forte comme auparavant des situations les plus pénibles et les plus désespérées, à mesure qu'au milieu d'obstacles sans nombre, la conscience catholique s'est relevée libre et pleine de vie, comme par une intervention immédiate de Dieu.

Plus d'une fois déjà, mais surtout en 1798, 1808, 1859 et 1870, les ennemis de l'Église ont mis leurs inscriptions tumulaires « sur le cadavre de l'Église romaine », sans songer même qu'elle pouvait ressusciter; mais leur triomphe prématuré a été chaque fois confondu par la main visible de la Providence, et on a vu le contraire de ce qu'ils attendaient : le peuple catholique s'est affermi dans son amour et sa fidélité pour l'Église, et un grand nombre d'hétérodoxes éminents ont passé dans ses rangs. De nouveaux temples se sont élevés sur les ruines des anciens; les missions détruites ont refleuri; l'art et la science ont reçu un nouvel élan; la piété a pris des formes et des procédés nouveaux; le Saint-Siège a été entouré d'un amour et d'un respect qu'on rencontrerait rarement dans aucune autre époque, et sur toutes les zones on a mieux compris cette parole profonde gravée sur un fond d'or au-dessous de la coupole de saint Pierre : « TU ES PIERRE, ET SUR CETTE PIERRE JE BATIRAI MON ÉGLISE, ET LES PORTES DE L'ENFER NE PRÉVAUDRONT POINT CONTRE ELLE ».

TABLE CHRONOLOGIQUE

Naissance de Jésus-Christ l'an 747 de Rome, le 7e de notre ère.	L'empereur Octavien Auguste jusqu'à l'an 14 de notre ère.	Le roi Hérode meurt la 3e année de notre ère.
S. Pierre, chef de l'Eglise, après l'ascension de Jésus-Christ, 29e année de notre ère. Sa captivité, 44, et sa délivrance miraculeuse, martyrisé en 67 avec S. Paul.	Tibère, 14-37.	Ponce-Pilate, 5e procurateur en Judée.
	Caligula, 37-41.	Mort de S. Etienne. Conversion de S. Paul, 37-40.
	Claude, 41-54.	Jacques-le-Majeur, martyr, 44. Premier voyage de S. Paul, 45.
		Concile des apôtres, 51. Deuxième et troisième voyage de S. Paul, 52-56. S. Jacques-le-Mineur, mart., entre 61 et 64. Guerre juive, 67-70. Hérésies judaïques et antinomistes. Ruine de Jérusalem, an. 70.
	Néron, 54-68.	
	Galba, Othon, Vitellius 68-69.	
Lin (67-79 ?).	Vespasien, 69-79.	
Clet ou Anaclet (79-91 ?).	Titus, 79-81.	
	Domitien, 81-96.	Les chrétiens à la cour de l'empereur, persécutés. S. Jean à Patmos, 95, puis à Ephèse, 96-100.
Clément Ier (91-100 ?).		
	Nerva, 96-98.	Loi contre les Hétairies. Persécution des chrétiens. Ignace d'Antioche et Siméon de Jérusalem, martyrs.
Evariste (100-109) ?).	Trajan, 98-117.	
Alexandre Ier, 109-111, al. 119.		
Sixte Ier (Xystus), 117-127, al. 119-120.	Adrien, 117-138.	Développements de la gnose païenne. Premiers apologistes. Insurrection juive, 132-135.
Télesphore, 128-138, al. 139.	Antonin, 138-161.	Justin le Philosophe. Attaques contre la foi chrétienne par Celse, Crescens, Fronton, Lucien.
Hygin (139-142 ?).		
Pie Ier, 142-151, al. 157.		
Anicet, 151-162, al. 157-168.	Marc-Aurèle, 161-180.	Persécution des chrétiens. Polycarpe de Smyrne et nombreux martyrs en Gaule. Légion fulminante.
Soter, 168-176.		Apologistes : Méliton, Athénagore, Claude Apollinaire, etc. Les montanistes.
Eleuthère, (177-190 ?).	Commode, 180-193.	Les chrétiens sont épargnés.
Victor Ier, 190-202.	Pertinax, Julien, Niger, 193.	Théodote, hérétique. 196, querelle sur la Pâque entre Victor Ier et Polycarpe.
Zéphyrin, 202-218.	Septime Sévère, 193-211.	Violente persécution en Afrique, Egypte, Gaule, etc. Tertullien, 201, montaniste. S. Irénée, mart., 202.
	Caracalla, 211-217.	Etat florissant de l'école d'Alexandrie sous Clément et Origène.
	Macrin, 217-218.	
Calliste (Callixte) Ier, 218-222. Premier antipape (Hippolyte ?).	Eliogabale, 218-222.	Controverse sur la Trinité et la Pénitence à Rome.

Urbain Ier, 223-230.	Alexandre Sevère. 222-235.	Les chrétiens sont généralement respectés e protégés, malgré quelques persécutions pai tielles. Code de lois d'Ulpien, 233.
Pontien, 230-235.		
Antère (21 nov. 235-3 janv. 236).	Maxime de Thrace, 235-238.	Cruelle persécution des chrétiens.
Fabien, 236-250.	Pupienus Gordien, 238.	
	Gordien le Jeune, 238-244.	Ammonius Saccas, concile contre Bérylle c Bostra, 244.
	Philippe l'Arabe, 244-249.	La paix est accordée aux chrétiens. S. Cyprie évêque, 248.
Vacance du St-Siège, 18 mois.	Dèce, 250-251.	Persécution sanglante des chrétiens. Dissiden sur la manière de traiter les *laps*. Paul (Thèbes dans le désert, 251.
Corneille, martyrisé le 14 sept. 252.		
L'antipape Novatien.	Gallus et Volusien, 251-253.	Origène, mort en 254. Controverse sur baptême des hérétiques, 255, 256.
Lucius Ier, 252-253.		Persécution des chrétiens. S. Cyprien, Sixte I et S. Laurent, martyrs en 258.
Etienne Ier, 253-257.	Valérien, 253-260.	
Sixte (Xyste) II, 257-258.	Gallien, 260-268.	Sorte d'édit de tolérance. Denis d'Alexand (mort en 265), se justifié à Rome.
Denis, 259-269.	Claude II, 268-270.	Conciles contre Paul de Samosate. Grégoire Thaumaturge, mort en 270. Le manichéism
Félix Ier, 269-274.	Aurélien, 270-275.	Nouvel édit de persécution.
Eutychien, (275-283 ?)	Tacite, 275-276.	
	Probus, 276-282.	
	Carus, 282-284.	
Caïus, (283-296 ?)	Dioclétien, 284-305.	Etat florissant de l'école d'Antioche.
	Maximien Hercule, 285-310.	296 Edit contre les manichéens.
Marcellin, 296-304.		302 Conversion de l'Arménie.
	Galère, 292-311.	303 Commencement de la plus sanglante c persécutions dans l'empire romain.
	Constance Chlore, 292-306.	305-306 Concile d'Elvire en Espagne. 306 Commencement du schisme de Mélèce.
Marcel, 304-310.	Sévère, 305-307.	
	Maximin, 305-313.	309 Martyre de Pamphile.
Eusèbe, 310-311.	Maxence, 306-312.	311 Commencement du schisme donatiste.
Melchiades, 311-314.	Licinius, 307-323.	312 Edit de tolérance.
	Constantin-le-Grand, empereur, 306-323; seul régnant, 323-337.	313 Edit de Milan.
Sylvestre, 314-335.		314 Concile d'Arles. 320 Nouvelle persécution en Orient par Licini 325 Premier concile universel de Nicée. 326 Le christianisme en Ibérie et en Abyssin 330 Consécration de la nouvelle ville impéria Constantinople; commencement du schis d'Antioche. Mort de Lactance. 335 Synode de Tyr.
Marc, 336.		336 Mort d'Arius. Controverse sur le si épiscopal de Constantinople.
Jules Ier, 337-352.	Constantin II dans la Gaule, 337-340.	342 Commencement de la persécution des ch tiens en Perse.
	Constant, 337-350, en Illyrie et en Italie.	343 Concile de Sardique.
Libère, 352-366.	Constance en Orient, 337-350. Seul régnant de 350 à 361.	353 Ordre de fermer les temples païens.
Félix II, antipape, 357.		359 Conciles de Séleucie et de Rimini. 360 Elévation d'Eudoxe sur le siège de C stantinople.

	Julien l'Apostat, 361-363.	365 Concile des Semiariens à Lampsaque.
	Jovien, 363-364.	
Damase, 366-384. L'antipape Ursicin, 366-367.	Valentinien Ier, 364-375.	373 Mort de S. Athanase. 374 Condamnation de l'apollinarisme à Rome.
	Valens, 364-378.	Persécution des catholiques en Orient. L'arien Demophile, évêque de Constantinople. 379 mort de S. Basile.
	Gratien, 375-383.	381 Mort d'Ulphilas, évêque des Goths. IIe concile universel à Constantinople.
	Maxime, usurpateur, 383-388.	385 Exécution de Priscillien. Menées des ariens à Milan. Premières décrétales conservées des papes.
Sirice, 385-398.	Valentinien II, 375-392, en Occident; Théodose le Grand, 379-392, en Orient; seul régnant, 392-395. Eugène, usurpateur à Rome, 392.	386 Mort de Cyrille de Jérusalem. 389 Mort de Grégoire de Naz. 394 Origénisme. Mort de Diodore de Tarse. 397 Mort de S. Ambroise.

	Empereurs romains En Occident	 En Orient	
Anastase Ier, 398-402.			401 Ecrits d'Origène interdits par Théophile d'Alexandrie.
	Honorius Ier, 394-423.	Arcadius, 395-408.	403 Concile du Chêne. Mort de S. Epiphane. 407 Mort de S. Jean Chrysostôme.
Innocent Ier, 402-417.			408-410 Rome assiégée plusieurs fois et enfin prise d'assaut par Alaric.
		Théodose II, 408-450.	411 Conférence avec les donatistes à Carthage.
Zosime, 417-418.			417 Condamnation de Pélage à Rome.
Boniface Ier, 418-422. Eulalius, antipape.			420 Mort de S. Jérôme.
Célestin Ier, 422-432.	Valentinien III, 423-455.		429 Persécution des chrétiens en Arménie. Les Vandales en Afrique. Mort de Théodore de Mopsueste. 430 Mort de S. Augustin, à Hippone. 431 IIIe concile universel d'Ephèse. 432 Mort de Jean Cassien. Patrice en Irlande. 433 Accommodement entre Cyrille et Jean d'Antioche.
Sixte III, 432-440.			438-440 Publication du code Théodosien.
Léon (Ier) le-Grand, 440-461.			446-447 Mort de Proclus de Constantinople; Flavien lui succède. 449 Brigandage d'Ephèse.

	Empereurs romains En Occident	 En Orient	
Hilaire, 461-468.	Ombres d'empereurs : Max. Avitus, 455. Majorien, 457. Libius Sevère, 461. Procope Anthémius, 467.	Marcien, 450-457. Léon Ier, 457-474.	451 IVe Concile universel à Chalcédoine. 452 Attila menace l'Italie; 455 Genséric ravage Rome. 457 Mort de Théodoret de Cyr. Elévation de Timothée Ailure à Alexandrie; chassé en 460 et remplacé par Timothée Salophacialos.
Simplicius, 468-483.	Anicius Olybrius, 472. Glycerius, 473. Jul. Nepos, 474. L'empire romain d'occident finit avec Romulus Augustule, 476.	Léon II, 474. Zénon, 474-476.	463 Mort de Prosper d'Aquitaine. 471 Mort de Gennade de Constantinople. Acace lui succède.
Félix III (mieux II), 483-492.	Odoacre, roi d'Italie, 476-493. Domination des Ostrogoths en Italie, sous Théodoric, mort en 526.	Basilisque, 476-477 Zénon reparaît, 477-491.	476 Encyclion. 477 Antiencyclion. 482 L'Hénotique. 483 Mort d'Euric, roi ostrogoth en Gaule. 484 Commencement du schisme d'Acace. Nouvelle persécution des catholiques en Afrique. 489 Fin de l'école d'Edesse.
Gélase, 492-496. Anastase II, 496-498. Symmaque, 498-514. Laurent, antipape, 498-501.		Anastase, 491-518.	490 Fauste, évêque de Rhegium 496 Baptême de Clovis, roi des Francs. 499 Concile nestorien en Perse. 503 Concile des Palmes à Rome 506 Concile d'Agde. 511 Ier concile d'Orléans. Mor de Clovis.
	Empereurs romains d'Orient		
Hormisdas, 614-523.			517 Sigismond, roi des Burgondes devient catholique.
Jean Ier, 523-525.	Justin Ier, 518-527.		518 Fin du schisme d'Acace. 522 Persécution de Dunaan en Arabie.
Félix IV (p. III), 526-530.	Justinien Ier, 527-565.		527 La Thuringe réunie au royaume des Francs. 529 Suppression de l'école néoplatonicienne à Athènes. IIe concile d'Orange contre les Sémipélagiens.
Boniface II, 530-532.			531 Concile de Rome en faveur du droit patriarcal de Rome en Illyrie.
Jean II, 533-535.			533 Fin du royaume des Vandales en Afrique. 534 Réunion des Burgondes au royaume des Francs.
Agapet I, 535-536. Silvère, 536-540. Vigile, 540-551.			536 Déposition d'Anthime de Constantinople par le pape. 543 Mort de S. Benoît de Nurcie 544 et 551 Edits dogmatiques de Justinien.

	553 L'Italie, province de l'empire romain en Orient.	553 Ve concile universel à Constantinople.
Pélage Ier, 555-560.		555 Fin de la domination des Ostrogoths en Italie.
Jean III, 560-573.	Justin II, 565-574. 568 Les Lombards en Italie restreignent l'exarchat grec.	568 Alboin le Lombard dans la Haute-Italie. Ariens. 571 Commencement d'une longue guerre entre les Romains d'Orient et les Perses.
Benoît Ier, 574-578.	Tibère, 574-587.	574-575 Anarchie dans le royaume Lombard. 36 ducs. 577 Mort de Jean III le Scholastique, de Constantinople.
Pélage II, 578-590.		580 Les Ariens persécutent les catholiques d'Espagne.
	Maurice, 582-602.	582 L'ambitieux Jean IV (le jeûneur), patriarche de Constantinople. 589 IIIe concile de Tolède (Filioque).
Grégoire I, le Grand, 590-604.	Phocas, 602-610.	595 Mort de Grégoire, évêque de Tours. 596 Mission de l'abbé Augustin en Angleterre. 610 Le Panthéon de Rome converti en église chrétienne.
Sabinien, 604-605.	Héraclius, 610-641.	613 Clotaire Ier réunit le royaume des Francs divisé jusque-là. Saint Gall, en Suisse.
Boniface III, 606.		
Boniface IV, 607-614.		615 Concile général à Paris. Mort de Colomban.
Deusdedit ou Adéodat I, 615-618.		616-619 Apparition du monothélisme.
Boniface V, 619-625.		
Honorius Ier, 625-638.		625 Mort de Théodelinde, reine des Lombards. 629 Exaltation de la Croix à Jérusalem. 632 Mort de Mahomet. 633 Cyrus d'Alexandrie réunit les Théodosiens à son église. 636 Mort de S. Isidore de Séville. 637 Prise de Jérusalem par les Arabes.
Sévérin, 638-640.		638 Prise d'Antioche. Ecthèse. Mort de Sergius de Constantinople. 639 Pyrrhus de Constantinople approuve le monothélisme.
Jean IV, 640-642.	Constantin III, Héraclius et Héracléonas, 641.	641 Alexandrie conquise par les Arabes.
Théodore Ier, 642-649.	Constant II, 642-668.	642 Abdication de Pyrrhus de Constantinople. Elévation de Paul II, imbu des mêmes idées. 643 Code de lois des Lombards par le roi Rotharis. 648 Type de Constant.
Martin Ier (S.), 649-655.		649 Concile de Latran, sous Martin Ier.

Eugène Ier, 654-657.		655 Pyrrhus redevient patriarche de Constantinople.
Vitalien, 657-672.		658 Mort de S. Eloi de Noyon.
Adéodat II, 672-676.	Constantin IV Pogonat, 668-685.	662 Mort de S. Maxime. Grimoald, roi des Lombards.
Domnus ou Donus, 676-678.		667 Mort d'Ildephonse de Tolède. 680 VIe Concile universel de Constantinople.
S. Agathon, 678-681.		681 XIIe concile de Tolède.
S. Léon II, 682-683.		
Benoît II, 684-686.	Justinien II, 685-695.	684 Exécution de Constantin, chef des pauliciens.
Jean V, 686. Conon, 687. S. Sergius, 687-701.		690 Mort de Théodore de Cantorbéry et de Julien de Tolède. Travaux de S. Willibrord chez les Frisons. 692 Concile *in Trullo*.
	Léonce, 695-698.	696 Carthage conquise par les Arabes.
Jean VI, 701-705.	Tibère II Apsimaire, 698-705.	
Jean VII, 705-707.	Justinien II reparaît, 705-711.	710 Le pape Constantin à Constantinople.
Sisinius, 708. Constantin, 708-715.	Phillipique Bardanès, 711-713.	714 L'Espagne conquise par les Arabes. Court triomphe des Monothélites en Orient.
	Anastase II, 713-715.	
Grégoire II, 715-731.	Théodose III, 715-716.	
	Léon III l'Isaurien, 716-741.	
		723 Winfrid devient évêque sous le nom de Boniface. 726 Commencement de la querelle des images en Orient. Césarée de Cappadoce prise par les Arabes. Supplantation du patriarche Germain. Mort de Corbinien. 732 Winfrid (Boniface), archevêque. Victoire de Charles Martel près de Poitiers.
Grégoire III, 731-741.		733 L'Illyrie détachée du patriarcat romain. 735 Mort du vénérable Bède. 739 Nouvelle circonscription des diocèses de Bavière. 741 Mort de Charles Martel. Quatre évêchés fondés par Boniface. Premier concile allemand.
Zacharie, 741-752.	Constantin V Copronyme, 741-775.	745 Boniface archevêque de Mayence. 747 Carloman, frère de Pépin, se fait religieux.
Etienne II (3 jours).		752 Déposition de Childéric III. Pépin, roi.
Etienne III, 752-757.		753 Voyage du pape chez les Francs.

	Empereurs romains d'Occident	d'Orient	
Paul Ier, 757-767. Antipapes : Constantin II, 767; Philippe.			754 Concile iconoclaste à Constantinople; traité de Kiersy. Mort de S. Jean Damascène. 755 Martyre de S. Boniface. 767 Concile de Gentilly.
Etienne IV, 768-772.			768 Charlemagne monte sur le trône des Francs.
Adrien Ier, 772-795.		Léon IV, 775-780.	772-784 Guerres des Saxons. 774 Fin du royaume des Lombards en Italie.
		Irène et Constantin VI, 780-790.	782 Concile de Séville contre Migétius. 784 Tarasius, nommé patriarche de Constantinople. Mort d'Aribon de Salzbourg.
		Constantin VI, seul 790-797.	787 VIIe concile universel à Nicée.
Léon III, 795-816.	Restauration de l'empire romain d'Occident, 800.	Irène reparaît, 797-802.	792 Concile de Ratisbonne. 794 Concile de Francfort. 799 Concile d'Aix-la-Chapelle. 803 Fin des guerres des Saxons.
	Charlemagne, 800-814.	Nicéphore, 802-811. Michel Ier, 811-813.	804 Mort d'Alcuin. 806 Mort de Tarasius. Nicéphore lui succède. 809 Concile d'Aix-la-Chapelle. Autres à Constantinople, combattus par Théodore Studite.
Etienne V, 816-817.	Louis le Pieux, 814-840.	Léon V, 813-820.	817 Benoît d'Aniane réforme les moines (mort 821). Deuxième querelle des images.
Pascal Ier, 817-824. Eugène II, 824-827. Valentin, 827 (40 jours)		Michel II, 820-829.	825 Concile de Paris. 826 Mort de Théodore Studite. Anscaire en Danemark, et, 829, en Suède.
	Lothaire Ier, 823-855.		831 Palerme prise par les mahométans.
Grégoire IV, 827-844. Sergius II, 844-847.		Théophile, 829-842	840 Mort d'Agobard de Lyon et de Claude de Turin. 842 Fête de l'orthodoxie chez les Grecs. 843 Traité de Verdun; mort de Jonas d'Orléans.
		Théodora et Michel III, 842-856.	846 Rome menacée par les Sarrasins.
Léon IV, 847-855.	Louis II, 850-875.		849 Concile de Kiersy contre Gotteschalk. Mort de Walafrid Strabon. 850 et suiv. Persécution des chrétiens en Espagne.
Benoît III, 855-858. Antipape Anastase, 855.			855 Concile de Valence.
		Michel III, 856-857.	856 Mort de Raban Maur. 857 Déposition d'Ignace de Constantinople. Photius patriarche.
Nicolas Ier le Grand, 858-867.			862 Découverte de l'Islande.

	Empereurs romains d'Occident	d'Orient	
Adrien II, 867-872.		Basile Ier, 867-886.	865 Mort de Paschase Radbert e d'Anschaire. 869 VIIIe concile universel. Mor de Cyrille, apôtre des Slaves. 871 Victoire de l'empereur Basile sur les Pauliciens.
Jean VIII, 872-882.	Charles II, 875-877.		877 Photius redevient patriarche
Martin II (Marin Ier), 882-884.	Charles III, 881-888.		879 Concile des Photiens. 882 Mort de Hincmar de Reims.
Adrien III, 884-885.			885 Mort de S. Méthodius.
Etienne VI, 885-891.		Léon VI, le Sage, 886-912.	886 IIe déposition de Photius. 888 Conciles réformateurs de Met et de Mayence.
	Vidon ou Guidon, 891.		891 Mort de Photius.
Formose, 891-896.	Lambert, 892-898.		895 Concile de Tribur.
Boniface VI (15 jours).			
Etienne VII, 896-897.	Arnoulf, 896-899.		896-897 Cruautés exercées sur l cadavre de Formose.
Romain (4 mois).			
Théodore II, 898.			898 Concile de Ravenne.
Jean IX, 898-900.			
Benoît IV, 900-903.	Louis III, de Provence, 901-902.		901 Mort d'Alfred le Grand.
Léon V (1 mois).			
Christophe, 904.			905 Commencement de la disput sur la tétragamie. Marosie épouse Albéric Ier.
Sergius III, 904-911.			909 Concile de Trosley. 910 Fondation du monastère d Cluny. 911 Mort de Louis l'Enfant.
Anastase III, 911-913.		Alexandre, 912-913.	
Landon, 913 avril 914.		Constantin VII, en tutelle, 912-919, avec Romain Ier, 919-944; seul 944-959.	916 Concile de Hohenaltheim.
Jean X, 914-928.			
Léon VI (7 mois).			
Etienne VIII, 929-931.	Bérenger de Frioul 914-924.		925 Mort d'Albéric Ier. Marosie e son fils Albéric II règnent à Rome.
Jean XI, 931-936.			932 Marosie épouse en troisièmes noces le roi Hugues, lequel est chassé de Rome.
Léon VII, 936-939.			936 Othon Ier, roi allemand.
Etienne IX, 939-942.			940 Mort d'Unni, archev. de Hambourg.
Martin III (Marin II), 943-946.			946 Paix entre le roi Hugues et Albéric II. 947 Mort du roi Hugues.
Agapet II, 946 956.			951 Othon Ier d'Allemagne dans la haute Italie. 954 Mort d'Albéric II. 955 Olga de Russie, baptisée.
Jean XII, Octavien, 956-964.			
Léon VIII, antipape, 956-963.	Othon Ier, 962-973.	Romain II, 959-963	960 Mort d'Othon de Verceil. 966 Wenceslas de Pologne, baptisé.
Benoît V, 964.		Nicéphore Phocas, 963-969.	967 Othon II couronné empereur.
Jean XIII, 965-972.			968 Archevêché de Magdebourg.

	Empereurs romains d'Occident	Empereurs romains d'Orient	
enoît VI, 973.		Jean Tzimisce, 969-976.	969 Antioche reprise par les Grecs.
oniface VII, antipape 974.	Othon II, 973-983.		972 Conversion de Geisa, duc de Hongrie. 973 Fondation de l'évêché de Prague. 974 Mort de Rathier de Vérone.
enoît VII, 975-984.		Basile II et Constantin VIII, 976-1025.	982 Découverte du Groenland.
ean XIV, 984-985.			984. Mort de la religieuse Hroswitha.
ean XV, 985-996.			987 Hugues Capet, roi de France. 988 Mort de S. Dunstan. Wladimir convertit les Russes. 993 Ulric, évêque d'Augsbourg canonisé.
;régoire V, 996-999. ;'antipape Jean XVI, Philagatus, 997 et suiv.	Othon III, 996-1002		997 Mort d'Adalbert de Prague. 998 Gerbert, archevêque de Ravenne.
;ylvestre II (Gerbert) 999-1003.			1000 Le christianisme en Islande et dans le Groenland. 1002 Mort d'Olaf Trygvesen.
Jean XVII, 1003.			1004 Mort d'Abbon de Fleury. 1005 Mort de S. Nil.
Jean XVIII, 1003-1008.			1008 Mort de Bernard de Menthon.
Sergius IV, 1009-1012.			1009 Mort de Bruno de Querfurt.
Benoît VIII, 1012-1024. L'antipape Grégoire, 1012.	Henri Ier (comme roi allem. Henri II), 1014-1024.		1014 Canut le Grand, roi de Danemark. 1015 Mort d'Ardouin d'Ivrée, moine. 1022 Mort de Notker Labéo.
Jean XIX, 1024-1032.	Conrad Ier (allem. II), 1027-1039.	Constantin VIII, seul, 1025-1028.	1027 Mort de S. Romuald. 1028 Mort de Fulbert de Chartres, Gui d'Arezzo.
Benoît IX, 1033-1044.		Zoé et Romain III, 1028-1034; avec Michel IV, 1034-1041, avec Michel V, 1041-1042, avec Constantin IX et Théodora, 1042-1056.	1031 Concile de Limoges, trève de Dieu. 1038 Mort de S. Etienne, roi de Hongrie.
L'antip. Sylvestre III, 1044.			
Grégoire VI, 1044-1046.			
Clément II, 1046-1047.	Henri II (allem. III) 1046-1056.		1046 Concile de Sutri.
Damase II, 1048. S. Léon IX, 1049-1054.			1048 Mort de S. Odilon de Cluny. 1050 Concile contre Bérenger.
		Théodora, 1056. Michel VI, 1056.	
Victor II, 1055-1057.	Vacance de l'empire (Henri IV d'Allemagne n'est plus que roi, 1056-1106).	Isaac Comnène, 1057-1059.	1054 Rupture entre Rome et Byzance. Concile de Tours. Mort d'Hermann Contractus.
Etienne X, 1057-1058. Benoît X, antipape, 1058. Nicolas II, 1059-1061.		Constantin X, Ducas, 1059-1066.	1059 Concile de Rome. Décret sur l'élection du pape. Robert Guiscard, vassal du S. Siège.

	Empereurs romains d'Occident	Empereurs romains d'Orient	
Alexandre II, 1061-1073. L'antip. Honorius II, 1061-1072.		Eudoxie. Mich.VII Andronic, Constantin XI, 1067-1068.	1066 Meurtre de Gottschalk, des Vendes. L'Angleterre oc pée par Guillaume le Conq rant.
Grégoire VII, 1073-1085.		Romain IV Diogène, 1066-1071.	1072 Mort de Pierre Damien. 1074 et suiv. Conciles de G goire VII. 1076 Pseudo-concile de Wor Diète de Tribur.
Antipape Guibert ou Clément III, 1080-1100.		Michel Parapinace, 1072-1078. Nicéphore Botoniate, 1078-1081. Alexis Comnène, 1081-1118.	1077 Henri IV à Canossa. Mort Lambert d'Ersfeld. 1080 Mort de Rodolphe de Soua 1084 Henri IV à Rome.
Victor III, 1086-1087.			1087 Mort de Lanfranc. 1088 Mort de Bérenger.
Urbain II, 1088-1099.			1089 L'évêque Bonizo, assassi à Plaisance. 1091 Mort de Guillaume, abbé Hirschau. 1092 Concile de Soissons. 1093 Conrad s'éloigne de son p Henri IV. 1095 Conciles de Plaisance et Clermont. 1096 Première croisade. 1097 Prise de Nicée. 1098 Prise d'Antioche. Concile Bari.
Pascal II, 1099-1118. Antipapes Théodoric, 1100; Albéric, 1102; Maginulf, 1105 et suiv. Gélase II, 1118. Calixte II, 1118-1124. Burdin (Grégoire VIII) antipape, 1118 et suiv.	Henri (V. allem.), 1111-1125.	Jean II Comnène, 1118-1143.	1099 Prise de Jérusalem. 1100 Mort de Godefroi de Bouillo Concile de Melfi. 1107 Concile de Troyes. 1109 Mort d'Anselme de Cantc béry. 1111 Traité de Sutri. 1112 Concile de Latran et en 111 1119 Le bogomile Basile livré au flammes. Concile de Reims. 1121 Concile de Soissons cont Abélard. Vicelin parmi les Ob trites.
Honorius II, 1124-1130.			1122 Concordat de Worms. 1123 IX[e] concile œcuménique. 1124 Pierre de Bruys livré au flammes. Tanquelin. Mort d'I tienne de Tigerno. 1127-1128 Conrad, antiroi d'All magne, excommunié.
Innocent II, 1130-1143. Antipape Anaclet II, 1130-1138.	Lothaire II, 1133-1137.	Manuel Comnène, 1143-1180.	1134 Mort de S. Norbert, de S Hildebert, du Mans. 1135 Mort de Rupert de Deutz. 1139 X[e] concile œcuménique. Mo d'Othon de Bamberg. 1140 Conciles à Sens (contre Abé lard) et à Jérusalem. 1141 Mort de Hugues de S. Victor

	Empereurs romains d'Occident	d'Orient	
lestin II (6 mois).			1142 Mort d'Abélard.
cius II, 1144-1145.			1143 Arnaud de Bresce à Rome.
gène III, 1145-1153.			1146 Perte d'Édesse.
			1147 Deuxième croisade.
			1148 Concile de Reims.
			1150-1151 Décret de Gratien.
astase IV, 1153-1154.			1153 Mort de S. Bernard et de Robert Pulleyn.
rien IV, 1154-1159.			1154 Mort de Gilbert de la Porrée.
	Frédéric Ier, 1155-1190.		1155 Exécution d'Arnaud de Bresce.
			1156 Mort de Pierre le Vénérable. Paix de Bénévent.
			1157 Le christianisme en Finlande. Diète à Besançon.
			1158 Diète de Roncaglia. Mort de Wibald de Stablon.
exandre III, 1159-1181.			1160 Pseudoconcile de Pavie.
Antipapes :			1163 Concile de Tours.
ictor IV, 1159-1164;			1166 Mort de Guillaume de Sicile. Guillaume II lui succède.
			1167 Alliance Lombarde.
scal III, 1164-1168;			1168 Rügen conquis par Waldemar de Danemark. Construction d'Alexandrie.
lixte III, 1168-1177;			
nocent III, 1178-1180.			1169 Mort de Gerhoch de Reichersberg.
			1170 Thomas Becket, martyr. Pierre Waldus.
			1173 Mort de Richard de S. Victor.
			1176 Bataille de Legnano.
			1177 Paix de Venise.
			1179 XIe concile œcuménique. Royaume de Portugal.
ucius III, 1181-1185.		Alexis Comnène II 1180-1183.	1182 Mort de Jean de Salisbury. Réunion des Maronites avec Rome. Meurtre des Francs à Constantinople.
			1183 Paix de Constance.
rbain III, 1185-1187.		Andronique Ier, Comnène, 1183-1185.	1184 Concile de Vérone.
régoire VIII, 1187 (21 nov.-17 déc.).			1186 Mariage d'Henri (VI) avec Constance de Sicile. Travaux de Meinhard en Livonie.
lément III, déc. 1187-20 mars 1191.		Isaac l'Ange, 1185-1195.	1187 Jérusalem conquise par Saladin.
			1189 Troisième croisade. Mort de Guillaume II de Sicile.
élestin III, 1191-1198.	Henri (VI), 1191-1196.		1190 Tancrède, roi de Sicile.
			1191 Prise d'Acre.
			1192 Richard Cœur de Lion captif à Vienne.
		Alexis III, 1195-1203.	1194 Mort du roi Tancrède. Naissance de Frédéric II. Mort d'Eustate de Thessalonique.
Innocent III, 1198-1216.			1198 Mort de l'impératrice Constance. Double élection en Allemagne : Philippe de Souabe et Othon. Ordre des Trinitaires.

	Empereurs romains d'Occident	Empereurs romains d'Orient		
		Alexis IV et V, 1203.		1200 Erection de l'évêché Riga. 1202 Mort de Foulques de Ne et de Joachim de Floris. frères du glaive. 1203 Mort d'Alain de l'Isle.
		Depuis 1204 Empereurs latins à Constantinople.	Empereurs grecs à Nicée et à Trapezonte.	
		Baudouin Ier, 1204-1205.	Théodore Ier Lascaris, 1204-1222.	1204 Mort d'Amalaric de B Patriarcat latin à Const nople.
		Henri, 1205-1216.		1205 Mort de Pierre de Poit archevêque d'Embrun. 1208 Assassinat de Philippe Souabe.
	Othon IV, 1209-1218.			1209 Croisade contre les A geois. Concile de Paris co la secte du Libre esprit. du roi Jean d'Angleterre. 1212 Approbation des « pau catholiques ». 1212-1213 Croisade des enfar
Honorius III, 1216-1227.		Pierre de Courtenay, 1216-1217.		1216 XIIe Concile œcuméniq 1217 Croisade d'André, roi Hongrie.
	Frédéric II, 1220-1250.	Robert de Courtenay, 1217-1228.		1219 Prise de Damiette, per en 1221.
			Jean Ducas, 1222-1225.	1221 Mort de S. Dominique. 1226 Mort de S. François.
Grégoire IX, 1227-1241.		Baudouin II, 1228-1261.	Théodore II, 1255-1259.	1227 Frédéric II excommuni 1228 Croisade de Frédéric II. 1229 Concile de Toulouse. Fin des guerres des Albige
			Jean D. Vatazes négocie avec les Latins, 1232-1235.	1230 Paix de S. Germano. chevaliers teutoniques en Prusse. 1231 Mort de Ste Élisabeth de T ringe, de S. Antoine de doue. 1233 Croisade contre les Sted giens. Mort d'Élie de Co Conrad de Marbourg ass siné. 1235 Le roi Henri se révolte nouveau contre son frère F déric. 1239 Nouvelle excommunicati de Frédéric II. Défaite c chrétiens près d'Ascalon.
Célestin IV, (2 semaines.) Vacance du Siège.				

	Empereurs romains En Occident	Empereurs romains En Orient	
ocent IV, 1243-254.			1244 Défaite des chrétiens près de Gaza.
			1245 XIIIe concile œcuménique à Lyon. Mort d'Alexandre de Halès.
			1246 Approbation de ordre des Humiliés.
			1247 Mort de Henri Raspe. Guillaume de Hollande élu roi d'Allemagne.
			1248 Défaite de Frédéric II devant Parme.
			1249 Mort de Guillaume d'Auvergne.
			1250 S. Louis captif des Sarrasins.
			1253 Mort de Ste Claire d'Assise, de Robert, évêque de Lincoln.
exandre IV, 1254-1261.			1254 Conrad IV, depuis 1252 en Italie. Sa mort. Retour de S. Louis en France. Condamnation de l'*Evangile éternel*.
			1256 Mort de Guillaume de Hollande. Double élection en Allemagne. Ermites de S. Augustin.
			1257 Mort de S. Hyacinthe.
			1258 Couronnement du roi Mainfroi.
bain IV, 1261-1264.		1259 Michel Paléologue promet par serment au patriarche Arsène de conserver le jeune Jean IV; mais il se parjure; il s'empare de Constantinople, 1261.	1260 Mort de Hugues de S. Cher. Les flagellants près de Pérouse.
			1264 Mort de Vincent de Beauvais.
ément IV, 1265-1268. acance du Siège, 2 ans 1/2.		Michel Paléologue, 1261-1281.	1266 Charles d'Anjou, couronné roi de Sicile. Mort de Mainfroi.
			1267 Mort de Sylvestre Guzolino, fondateur des Sylvestriens.
			1268 Bataille de Tagliacozzo. Mort de Conradin.
			1270 Mort de S. Louis (IX).
régoire X, 1271-1276.			1272 Mort de Berthold de Ratisbonne.
			1273 Mort de Raymond de Pennafort. Rodolphe de Habsbourg, roi d'Allemagne.
			1274 XIVe concile œcuménique à Lyon. Mort de S. Thomas et de S. Bonaventure.
			1275 Jean (X) Beccos, patriarche de Constantinople.

	Empereurs romains en Occident	 en Orient	
Innocent V, mort le 22 juin 1276. Adrien V (39 jours). Jean XX (XXI), mort le 16 mai 1277.			1279 Bulle relative aux Fra cains.
Nicolas III, 1277-1280.			1280. Mort d'Albert le Granc
Martin IV, 1281-1285.		Andronic II, 1282-1328.	1282. Vêpres siciliennes. Rév tion de l'union par les G 1283. Soumission de la Prus l'ordre teutonique. 1284. Mort de Charles 1e Naples.
Honorius IV, 1285-1287.			1286. Mort de Raymond Mar 1287. Concile de Wurzbourg. dicée et Tripoli prises par le tan d'Egypte.
Nicolas IV, 1288-1292. Vacance du Siège pendant 27 mois.			1289. Délivrance de Charles Naples. 1291. Mort de Rodolphe de F bourg. Adolphe de Nassau, Chute d'Acre. Jean de Mc Corvino en Chine.
Célestin V, août-décembre 1294. Boniface VIII, 1234-1303.			1294. Mort de Roger Bacon. 1296. Bulle *Clericis laicos.* 1297. Mort de Pierre d'Oliva. 1298. Mort de Beccos en Chute d'Adolphe de Nas Albert d'Autriche, roi. Ar tice entre la France et l'Aı terre. Décision du pape. Le *ber sextus.* 1300. Première année jubil: Exécution de Gerhardt S relli. 1301. Constitution *Ausculta* 1302. Assemblée nationale France et Concile de Rc Bulle *Unam sanctam.*
Benoît XI, 22 octobre 1303, 7 juillet 1304. Conclave pendant 11 mois.			1303. Albert reconnu roi pa pape. Attentat de Septemb Anagni. 1304. Citation des complices l'attentat.
Clément V, 5 juin 1305, 20 avril 1314.			1305. Clément V couronné à L le 14 novembre. 1306. Faveurs accordées à lippe IV de France. 1307. Exécution de Fra Dolc Persécution des templiers. 1308. Mort de Duns Scot. Meu d'Albert d'Autriche. L'Églis Latran détruite par le feu. 1309. Censures contre Ven Les chevaliers de S. Jear Rhodes.
	Henri VIII (roi allemand depuis 1309), empereur 1312-1313.		1311-1312. XVe Concile œcumé à Vienne. Suppression des t pliers. 1313. Henri VII contre Rober Naples.

	Empereurs romains		
	en Occident	en Orient	
cance du Siège 2 années. n XXII, 7 aout 1315, déc. 1334.			1314. Philippe le Bel (IV), roi depuis 1285, mort le 29 nov. Louis X lui succède. Double élection en Allemagne. 1315. Raymond Lulle lapidé. 1316. Mort de Gilles de Rome. 1317 et suiv. Lutte du pape contre les fratricelles. 1320. Mort de Jean-Antoine Andrée. 1321. Mort du Dante. Thèses de Jean Poilly condamnées. 1322. Louis de Bavière. Victoire sur Frédéric d'Autriche. Mort de Pierre Auréole. 1323. Monitoire contre Louis de Bavière. Mort d'Hervé Noël. 1324. Le roi Louis mis au ban de l'empire et cité. 1325. Mort de François Mayronis. 1327. Congrès de Trente.
tipape Nicolas V, 1328-1330.	Louis de Bavière, 1328, illégitime, couronné par Sciarra Colonna.	Andronic III, 1328-1341.	1328. Michel de Céséna et autres franciscains près du roi Louis en Italie. Mort de Marsile de Padoue. 1330. Mort de Frédéric d'Autriche.
noît XII, 20 déc. 1334, 25 avril 1342.			1333. Mort de Durand de St-Pourçain. Écrit du pape pour la liberté d'enseignement. Mort de Barthélemy le Jeune, fondateur de l'ordre des Unis. 1336. Bulle dogmatique *Benedictus Deus*. Le moine Barlaam à Avignon. 1338. Déclaration des princes allemands contre l'interdit.
ément VI, 7 mai 1342, 6 déc. 1352.		Jean V Paléologue sous la tutelle de sa mère Anne et allié à Jean IV Cantacuzène, 1341-1355.	1341. Concile de Byzance contre Barlaam. Mort de Nicolas de Lyre. 1342. Mort de Pierre des Marais. 1343. Bulle sévère contre Louis de Bavière. 1346. Le prince Charles de Bohême nommé roi d'Allemagne. 1347. Mort de Louis de Bavière et de Guillaume Occam. Rienzi à Rome. Succès des Palamites à Byzance. 1348. La peste noire. Fondation de l'université de Prague. 1349. Mort de Thomas Bradwardin et de Gonthier de Schwarzbourg. 1350. Mort de Jean Buridan. Jubilé après 50 ans. 1351. Triomphe des Palamites. 1352. Première capitulation électorale au Conclave.
nnocent VI, 18 déc. 1352, 22 sept. 1362.	Charles IV, 1355-1378.	Jean V, seul, 1355-1391.	1354. Assassinat de Nicolas de Rienzi.

	Empereurs romains en Occident	en Orient	
			1355-1356. Bulle d'or.
			1356. Jean de Rochetaille c damné. Berthold de Rorhba
			1357-1358. L'Etat ecclésiasti reconquis en grande partie Albornoz.
			1361. Mort de Jean Tauler.
Urbain V, 28 octob. 1362, 19 déc. 1370.			1364. Approbation des jésuate
			1365. Alexandrie prise par Croisés. Mort de Henri Suso.
			1367. Le pape quitte Avign Mort du cardinal Albornoz.
			1368. Charles IV à Rome.
			1369. Jean Paléologue à Ro Mort de Conrad de Walth sen.
			1370. Retour du pape à Avign 24 sept. Décision du pape co Wiclef.
Grégoire XI, 30 déc. 1370, 27 mars 1378.			1373. Mort de sainte Brigitte Suède. Condamnation des lupins.
			1374. Mort de François Pétrar
			1375. Mort de Boccace.
	1376. Wenceslas, roi des Romains.		1376. Interdit sur Florence. tour du pape à Rome.
			1377. Wiclef cité devant le tri nal ecclésiastique.
Urbain VI, avril 1378, 15 oct. 1389.			1379. Victoire des Urbanistes les Clémentins. Résidence l'antipape à Avignon.
Robert de Genève (Clément VII), antipape, 20 sept. 1378, 16 sept. 1394.			1380. Mort de sainte Cathe de Sienne, de Charles V, roi France.
			1381. Mort de Jean Ruysbroe L'université de Paris dema la réunion d'un Concile. Cha de Durazzo couronné roi Naples par Urbain VI.
			1382. Louis d'Anjou couronné même titre par l'antipa Deux Conciles contre Wicle
			1384. Mort de Gerh. Groote, Louis d'Anjou. Urbain VI à cera.
			1385. Urbain VI assiégé à Noc et à Gênes.
			1386. Baptême de Jagellon de thuanie. Urbain VI à Lucques
			1387. Mort de Pierre de Luxe bourg. Naples sous Clément
Boniface IX, 2 nov. 1389, 1er oct. 1404.			1388. Urbain VI rentre à Ro
Pierre de Lune, Benoît XIII, 28 sept. 1394, déposé en 1409 et 1417, mort en novembre 1423 sans avoir abdiqué.		Manuel II. Paléologue, 1391-1425.	1390. Ladislas de Naples courou à Gaète.
			1393. Martin de Mayence br Processions à Paris pour le tablissement de l'Unité.
			1394. Avis des français sur sujet.

	Empereurs romains d'Occident	d'Orient	
			1395. Assemblée du clergé de France à Paris. Négociations avec d'autres royaumes.
			1396. Conciles d'Angleterre contre Wiclef.
			1398. Boniface IX; bulle de la Croisade contre le sultan Bajazet. Le roi Wenceslas négocie avec la France. Soustraction de la France. Benoît assiégé dans Avignon.
			1399. Réaction en faveur de Benoît. Les pénitents blancs à Rome. Richard II d'Angleterre, détrôné.
			1400. Mort de Florence Radewyns. Le roi Wenceslas déposé par les Allemands. Elévation de Robert le Palatin. Suspension des prédications et des leçons à l'université de Paris.
			1401. Soumission des Colonna à Boniface IX.
			1403. Benoît se réfugie à Château-Reynard. La France revient à son obédience. La royauté de Rupert reconnue par Boniface IX.
			1405. Benoît en Italie.
régoire XII, décemb. 1406; résigne en 1415, mort en 1417.			1406. Assemblée de Paris en faveur d'un concile universel.
			1407. On travaille vainement à une entrevue des deux papes. Grégoire XII à Sienne.
			1408. Hus et ses partisans en faveur de Wiclef. Benoît en Aragon. Révolte des cardinaux. Concile national de Paris.
ipe de Pise Alexandre V, 26 juin 1409, 3 mai 1410.			1409. Concile de Pise. Progrès du schisme. Nicolas de Bâle brûlé.
ssa (Jean XXII), mai 1410, mai 1415, mort en 1419.	Sigismond roi de Hongrie, roi de Rome et d'Allemagne depuis 1410, empereur 1433, mort en 1437.		1410. Hus excommunié. Mort du roi Rupert.
			1412. Concile de Rome. Lutte et paix entre Jean XXIII et Ladislas de Naples. Colloque religieux entre chrétiens et juifs sous Benoît XIII.
			1413. Concile de Prague. Ladislas envahit l'Etat ecclésiastique. Jean se réfugie à Florence. Convocation du Concile de Constance.
			1414. Commencement du Concile. Hus arrive à Constance (3 nov.) Mort de Ladislas.
			1415. Hus est brûlé. Mort de Manuel Chrysolaras. Fuite de Cossa. Benoît à Perpignan et à Peniscola.

	Empereurs romains d'Occident	d'Orient	
			1416. Jérôme de Prague brû Sigismond à Paris et à Londr puis de nouveau à Constan
Martin V, 12 novemb. 1417, 20 fév. 1431.			1417. Mort du cardinal Zarabel de Théodoric de Niem, Dépo tion de P. de Lune. Exécuti de lord Cobham.
			1418. Concordats avec différen nations.
			1419. Mort de Vincent Ferrier, roi Wenceslas. Troubles en I hême. Martin V à Florence.
			1420. Martin V à Rome. Gue des Hussites.
			1423. Concile de Pavie et Sienne.
		Jean VII Paléologue, 1425--1448.	1424. Mort de Zisca. Division Hussites.
			1429. Concile de Tortose. Mort J. Gerson.
Eugène IV, 3 mars 1431, 23 févr. 1447.			1431. Jeanne d'arc brûlée. P mière session du Concile Bâle (14 déc.). Bulle de disso tion (18 décembre).
			1432. Hostilité des Bâlois contr pape.
			1433. Extrême condescenda d'Eugène VII. Mort de Lidw de Schiedam, de Nicolas de D kelsbühl.
			1434. Défaite des Taborites p de Bœmisch-Brod. Mort de J Nider.
			1435. Mort de Paul de Burg Lutte des Bâlois contre gène.
			1436. Manifeste des Bâlois con Eugène. Son mémoire. Co pactats d'Iglau.
	Albert II, 1437, 1439 roi d'Allemagne.		1437. Procès contre le pape à B Anarchie en Bohême. Les Gr se rendent en Italie.
			1438. Pragmatique Sanction Bourges. Négociations avec Grecs à Ferrare.
Dernier antipape, Amédée de Savoie (Félix V), nov. 1439, avril 1449).			1439. Continuation à Floren Union avec les Grecs et Arméniens. Les Allemand Mayence en faveur des décr de Bâle.
	Frédéric III, roi d'Allemagne, 1440; empereur 1452; mort en 1493.		1440. Jean Viteleschi assassiné Château-Saint-Ange.
			1441. Diètes de Mayence et Francfort.
			1442. Union avec les Jacobi Frédéric III à Bâle. Amédé Lausanne.

	Empereurs romains		
	d'Occident	d'Orient	
Nicolas V, 8 mars 1455.		Constantin XII, dernier empereur grec, 1448-1453.	1443. Eugène IV retourne à Rome. 1444. Défaite des chrétiens à Varna. Mort du cardinal Césarini. Le cardinal Carvajal en Bohême. 1445. Diète de Francfort. 1446. Négociations des Allemands à Rome. 1447. Concordat des princes. 1448. Concordat de Vienne. 1449. Fin du schisme de Bâle.
	Rois		
	de France	d'Angleterre	
Calixte III (Borgia), 1455-août 1458.	Charles V, 1364-1380. Charles VI, 1380-1422. Charles VII, 1422-1461.	Edouard III, 1327-1377. Richard II, 1377-1399 Henri IV, 1399-1413. Henri V, 1413-1422. Henri VI, 1422-1460.	1452 Isidore de Kiew à Constantinople. 1453 Prise de Constantinople. 1455. Mort d'Alph. Tostat, de Laurent Justinien. 1456. Mort de Jean de Capistran. Bataille de Belgrade, 22 juillet.
Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini) août 1458-août 1464.			1458. Georges Podiebrad, roi de Bohême. 1459. Congrès de Mantoue. Mort de S. Antonin, évêque de Florence.
	Louis XI, 1461-1483. Charles VIII, 1483-1498. Louis XII, 1498-1515.	Edouard IV, 1461-1483. Richard III, 1483-1485. Henri VII, 1485-1509.	1461. Fin de l'empire de Trébizonde.
	Rois		
	d'Aragon	de Portugal	
Paul II (Pierre Barbo), 30 août 1464-1471.	Alphonse V le Sage 1416-1458. Jean II, 1458-1479. Ferdinand le Catholique, 1479-1516, épouse Isabelle de Castille, 1474-1504.	Edouard Ier, 1433-1438. Alphonse V, 1439-1481. Jean II, 1481-1495. Emmanuel Ier, 1495-1521.	1464. Mort de Nicolas de Cuse, de Thomas Hasselbach. 1465. Mort de Juterbogk. 1468. Procès contre les abréviations et l'académie de Pompo nio Leto. Frédéric reparaît à Rome.
Sixte IV (Franc. de la Rovère), 1471-1484.			1471. Mort de Denis Rickel, chartr.; de Georges Podiebrad et de Rokycana. 1472. Mort du cardinal Bessarion. Envoi d'une flotte contre les Turcs. 1474. Mort de Ste Catherine de Gênes.

		1475. Mort de Jean Pupper d Goch.
		1476. Jean Boehm de Niklashar sen.
		1478. Conjuration des Pazzi Florence.
		1480. Prise d'Otrante par le Turcs. Absolution des Florei tins.
		1481. Mort de Jean Wesel de M yence. Contrat de Stanz.
		1483. Démêlé du pape avec V nise. Naissance de Luther.
Innocent VIII (Jean B. Cibo), 1484-24 juil. 1492.		1484. Exécution de Laurent C lonna. Naissance de Zwingle.
		1485. Mort de Rodolphe Agricol Paix religieuse de Kuttenber
		1486. Réconciliation du pape av Naples, avec les Colonna et l Orsini. Mort de Georges de Tr bizonde.
		1487. Mort de Nicolas de Flue.
		1489. Mort de Jean Wessel.
Alexandre VI (Rodrigue Lenzuola Borgia), 11 août 1492-12 août 1503.		1492. Découverte de l'Amériqu Prise de Grenade.
	Maximilien I[er] (roi, 1486), élu empereur romain, 1493-1519.	1493. Bulle pour l'Espagne et Portugal.
		1494. Mort de Pic de la Mirandol d'Ange Politien.
		1495. Mort de Gabriel Biel.
		1498. 3e voyage de Colomb. Ord d'émigrer donné aux Maur d'Espagne. Supplice de Sav narole.
		1499. Mort de Marcile Ficin.
		1500. Colomb, chargé de chaîne est ramené en Espagne.
		1501. Censure des livres. Sévéri contre les Maures d'Espagne.
Pie III (Franc. Piccolomini), 1403 (26 jours.		1505. Zwingle est ordonné prêtı
		1506. Mort de Christophe Colom
Jules III (Julien de la Rovère), 1503-1513 (mort le 21 fév.).		1507. Mort de S. François Paule. Georges Sabellius, astı logue. Luther, prêtre.
		1508. Reconnaissance du tit « Electus Romanorum impeı tor. »
		1509. Erasme en Angleterre. Na sance de Calvin. Jules, memb de la ligue de Cambrai.
		1510. Mort de Geiler de Kaiseı berg, du cardinal d'Amboise
		1511. Erection des premiers év chés en Amérique. Commenc ment du conciliabule de Pise
		1512. XVIIIe concile œcuméniq commencé à Latran. Heri Ruisswick, brûlé à La Hay Luther, docteur en théologie.

Léon X (Jean de Médicis), 1513-1er déc. 1521.		1513. Continuation du concile de Latran jusqu'en 1517. 1514. Jugement de l'évêque de Spire dans l'affaire de Reuchlin. 1515. Œcolampade, curé à Bâle. 1516. Concordat avec la France. *Epistolæ obscurorum virorum.* Prédications de Zwingle à Einsiedeln. 1517. Mort de François Ximénès. Thèses de Luther. 1518. Luther à Heidelberg et à Augsbourg. Zwingle à Zurich.
	Charles V, élu le 28 juin 1519, couronné par le pape le 24 fév. 1530, abdique en 1556, meurt en 1558.	1519. Conférence de Leipzig. Miltiz auprès de Luther. Mort de Tetzel. Cortez découvre le Mexique. 1520. Bulle de condamnation contre Luther. Elle est brûlée. Zwingle contre le célibat. 1521. Diète de Worms. Mort de Sébastien Brant. Nouveautés à Vittenberg. Luther condamné par les théologiens de Paris.
Adrien VI (Adrien d'Utrecht), 1522-14 sept. 1523.	Rois contemporains En France : François Ier, 1517-1547 ; Henri II, 1547-1559. En Angleterre : Henri VIII, 1509-1547 ; Edouard VI, 1547-1553 ; Marie, 1553-1558. En Ecosse : Jacques IV, mort en 1514 ; Jacques V, 1514-1542. Marie Stuart en tutelle, 1542-1560. En Portugal : Jean III, 1521-1557. Son neveu Sébastien, 1557-1578. Le cardinal Henri, 1578-1580. En Pologne : Sigismond Ier, 1501-1548. En Suède : Gustave Wasa, 1523-1560. En Danemark : Christian II, 1513-1523 ; Frédéric, 1523-1533 ; Christian III, 1533-1559.	1522. Mort de Jean Reuchlin. Luther, revenu de la Vartbourg à Vittenberg, chasse Carlostadt et se dispute avec Henri VIII. Diète de Nuremberg.
Clément VII (Jules de Médicis), 19 nov. 1523-25 sept. 1534.		1523. Thomas Munzer à Allstadt, Bucer et Capito à Strasbourg. Postille de Luther pour les prédicateurs. Colloque religieux de Zurich. Mort de François de Sickingen. 1524. Campeggio à la diète de Nuremberg. Insurrections partielles de paysans. Erasme contre Luther. La doctrine de Zwingle domine à Zurich. 1525. Guerre des paysans. Mariage de Luther. Jean le Constant succède en Saxe à Frédéric le Sage. Albert de Brandebourg, luthérien. 1526. Mort de Pierre Pomponat. Alliance de Torgau. Diète de Spire. Conférence de Bade. Louis, roi de Hongrie et de Bohême, battu par le sultan Soliman. Sa mort. Surprise de Rome par les impériaux. 1527. Pillage effroyable de Rome par les troupes de Charles V. Visite des églises en Saxe. *Manuel* pour la visite. Le luthéranisme introduit à Hesse-Cassel. Exécution d'évêques en Suède. Diètes de Westeræs et d'Odensée.

		1528. Approbation de l'ordre de Capucins. Le luthéranisme pr vaut dans le pays d'Anspacl Imposture de Pack. Berne zwi glianisé par B. Haller. Allianc des cantons zwingliens. Mort d Wimpfeling et de Jean Denk.
		1529. Les protestants à la diète c Spire. Paix de Barcelone et c Cambrai. Catéchismes de Lı ther. Alliance des Valaisans e Suisse. Colloque religieux (Marbourg. Synode d'Œrebr en Suède.
		1530. Confession d'Augsbourg négociations à ce sujet. Mo de François Lambert d'Avigno de Machiavel. Prépondéran des luthériens en Danemark.
		1531. Bataille de Cappel, 11 oct mort de Zwingle. Alliance Smalkalde.
		1532. Première paix religieuse Nuremberg. Jean Frédéric, éle teur de Saxe. Approbation l'ordre des Barnabites. Le l théranisme en Poméranie.
		1533. Négociations entre le pa et l'empereur à Bologne. J liers devient luthérien. Cra mer rompt le mariage d'Her VIII avec Catherine.
Paul III (Alex. Farnèse), 13 oct. 1534-10 nov. 1549.		1534. Le luthéranisme dans Wurtemberg et à Anhalt. Co férence d'avril à Leipzig. prédicant Honter règne maître à Cronstadt en Trans vanie. Jugement de Rome sı la validité du mariage d'Hen VIII. La France négocie av Mélanchthon.
		1535 Renouvellement de l'allian de Smalkalde pour 10 an Mort de Joachim Ier de Brand bourg. Serment de suprémat en Angleterre. Supplice de Fi her et de Thomas Morus. F de la domination des anaba tistes à Munster. Mort de Je Driedo.
		1536 La Concorde de Vittenber Mort d'Erasme. Calvin à G nève. Délibération du pape de l'empereur. Indiction concile de Mantoue pour 153 Concile provincial de Cologn Tous les évêques danois so incarcérés.

1537. Articles de Smalkalde. Ajournement du Concile. Jean de Bugenhagen couronne le roi de Danemark et réforme le pays. Paul III s'intéresse à la liberté et à la dignité humaine des Indiens. Mexico métropole.
1538. Armistice entre Charles Quint et François Ier, par la médiation du pape. Ligue sainte de Nuremberg. Calvin expulsé de Genève.
1539. Nouvel ajournement du concile. Paix de Francfort. Mort de Georges, duc de Saxe. Son frère Henri et Joachim II de Brandebourg introduisent le luthéranisme. Henri VIII d'Angleterre dresse 6 articles religieux.
1540. Mort d'Angèle Mérici. Approbation de l'ordre des Jésuites. Colloques religieux de Spire, Haguenau et Worms. Bigamie de Philippe de Hesse. Supplice de Thomas Cromwell.
1541. *Intérim* de Ratisbonne. Expédition malheureuse de Charles-Quint en Afrique. Retour de Calvin à Genève. Dévastation de la cathédrale de Drontheim. Mort de Jean Faber, évêque de Vienne.
1542. N. Amsdorf « consacré » évêque par Luther. Le Brunswick luthéranisé par la force. Etablissement du St-Office à Rome. Morone à Spire. Travaux du pape pour le concile. L'Eglise de Genève.
1543. Règlementation de la censure des livres à Rome. Mort de Jean Eck et de Jodoc Clitovée.
1544. Diète de Spire. Paix de Crespy. Nouvelle indiction du concile. Fondation pr la Prusse de l'Université de Kœnigsberg. L'évêque Rœnnow de Roskild meurt en prison. Mort de Jacques Latome, à Louvain.
1545. Diète de Worms. Commencement du concile de Trente. Synode hongrois à Erdœd. Répression sanglante des sectaires dans le midi de la France.
1546. Deuxième colloque de Ratisbonne. Mort de Luther. Commencement de la guerre de Smalkalde. Hermann de Wied déposé de l'archevêché de Co-

		logne. Mort du dominicai Franc. Victoria.
		1547. Translation du concile c Trente à Bologne. Victoire c Charles-Quint, près de Muh berg, 24 avril. Diète d'Aug bourg. Mort de S. Cajétan c Thiène, de Bembo, de Bé Rhenan. S. Domingue, métr pole.
		1548. *Intérim* d'Augsbourg et c Leipsig. Jacques Gruet, exécu à Genève. Mort de Gaspard Cr ciger. Négociations entre pape et l'empereur. Lima, m tropole.
		1549. Accord de Zurich. Mort de Paul Fagius en A gleterre. Suspension du conci de Bologne. François-Xavier a Japon. Antoine Criminal, ma tyr.
Jules III (Jules de Monte), févr. 1550-avril 1555.		1550. Mort de S. Jean de Dieu de Frédéric Nauséa, évêque Vienne; d'Ulric, duc de Wu temberg.
		1551. Retour du concile à Trent Mort de Bucer en Angleter Concile provincial de Narbonn L'évêché de Bahia, au Brésil.
		1552. Révolte de Maurice de Sa contre l'empereur. Traité Passau. Mort de S. François Xavier. Les 40 articles de l' glise d'Angleterre. Mort d'And Osiandre.
		1553. Mich. Servet brûlé à G nève. Mort de Jean Æpinus, Pighe, de Maurice de Saxe.
		1554. Assemblée de Naumbour Le cardinal Polus en Angl terre pour éteindre le schism Mort du dominicain Ambr. C tharin.
Marcel II (Marcellus Cervinus) 21 jours, mort le 30 avril 1555.		1555. Paix religieuse d'Aug bourg. Mort de Just Jonas d'Alb. Erasme, de S. Thom. de Villeneuve. Ier concile Mexico.
Paul IV (J.-Pierre Caraffa), 23 mai 1555-18 août 1559.	Ferdinand Ier élu empereur des Romains, 1556-1564.	1556. Mort de S. Ignace de Loyol Diète de Pétrikau en Pologn La liberté religieuse établie Klausenbourg, en Transylvan

	Rois de France	Rois d'Espagne	
	François II, 1459-1560. Charles IX, 1560-1574.	Philippe II, 1556-1598; dep. 1580 également roi de Portugal.	1557. Colloque religieux de Worms. Goa, métropole dans les Indes orientales.
	Pologne Sigismond II, août 1548-1572.	Angleterre Elisabeth, 1558-1603. Ecosse Marie Stuart, 1560-1568. Jacques VI, 1568, en tutelle; 1578-1625 seul.	1558. Académie à Genève, fondée par Calvin. Mort du cardinal Polus. Fondation de l'université d'Iéna. Mort de Just Menius, de Gropper, d'Alphonse de Castro.
e IV (Jean-Ange de Médicis), 26 déc. 1559-9 déc. 1565.			1559. Confirmation de la paix religieuse d'Augsbourg. En Angleterre, rétablissement du *statu quo* sous Edouard VI. Parker, consacré archevêque de Cantorbéry. Rébellion en Ecosse sous Knox. Synode calviniste, à Paris. Augmentation des évêchés dans les Pays-Bas.
			1560. Mort de Ph. Mélanchthon, de Gaspard Aquila, de Melchior Canus, de Robert Cenalis. Procès contre les Caraffa. Nouvelle convocation du concile de Trente. Oppression de la religion catholique en Ecosse. Conjuration d'Amboise.
			1561. Légats du pape à Naumbourg. Colloque de Poissy. La Courlande sécularisée et luthéranisée. Mort de Simon Mennonis et de Gaspard Schwenkfeld.
			1562. XVIIe-XXIIe sessions du concile de Trente. Edit de tolérance et 1re guerre de religion en France. Confession belge. Le serment de suprématie en Angleterre. Les 39 articles anglicans. Mort de Lælius Socin.
			1563. Mort du cardinal de Mantoue et du cardinal Seripand. XXIIIe-XXVe sessions du concile de Trente. Synode hongrois à Tarczal, en faveur de Bèze. Communes unitaires en Pologne et en Transylvanie. Actes d'uniformité. Mort de Guillaume, archevêque protestant de Riga. Assassinat du duc de Guise. Traité d'Amboise.
	Maximilien II élu empereur romain, 1564-1576.		1564. Santa Fé de Bogota, métrop. Bulle de confirmation du concile de Trente. Plan de réunion par Cassandre. Mort de Calvin.
			1565. IIe concile provincial de Mexico. Concile de Pétrikau, en Pologne. Mort du jésuite Lainez, de W. Farel, d'Amsdorf et de Vergerius.

S. Pie V (Mich. Ghislerio), 8 janv. 1566-1er mai 1572.		1566. Catéchisme romain *ad parochos*. Mort de l'évêque Las Casas et de Louis de Blois. Compromis de la noblesse des Pays-Bas. *Corpus doctrinæ Prutenicum. Confessio helvetica posterior*. Mort de Jean Agricola et de Georges Cassandre.
		1567. Bulle contre Michel Baius. Société des prêtres du Saint Clou. Le duc d'Albe dans les Pays-Bas. Scènes sanglantes à Nîmes. 2e guerre de religion en France.
		1568. Correction du bréviaire romain. Séminaire anglais à Douai. Marie Stuart se réfugie auprès d'Elisabeth. Oppression du catholicisme dans le Brunswick-Wolfenbuttel. Colloque religieux d'Altenbourg. Eric XIV, de Suède, détrôné comme calviniste. Mort d'Albert de Prusse.
		1569. Mort de Nicolas Olaüs, archevêque de Gran. 3e guerre religieuse en France. Mort de Paul Eber.
		1570. Concile des dissidents polonais à Sandomir et des calvinistes hongrois à Czenger. Mort de J. Brenz. Bulle d'excommunication contre Elisabeth. Revision du Missel.
		1571. Bataille de Lépante. Edits de persécution en Angleterre contre les catholiques. Mort de Claude d'Espence.
Grégoire XIII (Hugues Buoncompagni), 1572-avril 1585.		1572. La S. Barthélemy. Mort de J. Knox, de S. François Borgia. Martyrs de Gorkum.
		1573. Paix religieuse de Varsovie. IVe guerre de religion en France. Expulsion des luthériens rigides d'Iéna.
		1574. Mort de Georges Wizel, de François Stancarus, de Georges Major. Assemblée de Maulbronn. Intervention de la Saxe électorale contre le crypto-calvinisme.
	En France : Henri III, 1576-1589.	1575. Mort de Bullinger à Zurich, de Flacius à Francfort. *Confessio bohemica*.
	En Pologne : Etienne Bathory, 1575-1586. En Suède : Jean III, 1568-1592. Empereur romain : Rodolphe II, 1576-1612.	1576. Paix religieuse de Beaulieu. Pacification de Gand. La Ligue. Mort de Simon Musæus. Livre de Torgau. *Corpus doctrinæ Julium*. Commencement des négociations des théologiens protestants du Wurtemberg avec Jérémie, patriarche de Constantinople.
		1577. Possevin en Suède. Assemblée française des Etats à Blois. Ve guerre de religion. Formules de concorde.
		1578. Découverte du cimetière de Ste Priscille à Rome. Mort de don Juan d'Autriche.
		1579. Nouvelle bulle contre Baius. Mort du cardinal Osius. Séminaire anglais à Rome. République hollandaise. Union d'Utrecht.
		1580. VIe guerre de religion en France. Concile de Rakow. Livre de Concorde en Saxe.
		1581. Décrets de persécution contre les catholiques en Hollande et en Angleterre. Mort de Mich. Médina et de Louis Bertrand.
		1582. Réforme du calendrier. Edition revisée du Droit canon. Nonciature à Cologne. Concile provincial à Lima. Mort de Ste Thérèse.

		1583. IIIe concile de Mexico. Vicaires apostoliques en Hollande. Mort de Maldonat. Gebhard de Cologne exilé.
		1584. Mort de S. Charles Borromée, de François Commendone; de François, duc d'Alençon. Collège des Maronites à Rome. Assassinat de Guillaume d'Orange.
Sixte V (Félix Peretti), avril 1585-27 août 1590.		1585. Manifeste de Péronne. Mort d'Alphonse Salméron et de Martin Bialobrzeski.
		1586. Mort de l'évêque Antoine Augustin, de M. Chemnitz.
	Sigismond III, roi de Pologne, 1587-1632, et en outre roi de Suède, 1592-1160.	1587. Exécution de Marie Stuart. Persécution des chrétiens au Japon. Nouvelle édition romaine des Septante. Alliance des catholiques Suisses avec l'Espagne. Controverse à Louvain sur l'inspiration de la Bible. Mort de Pamélius et de Jean Wigand.
	Christian IV de Danemark, 1588-1648.	1588. Ruine de l'Armada espagnole. Meurtre des Guises à Blois. Institution du patriarcat de Moscou. Mort de Guillaume Lindanus, de Val. Weigel.
	Henri IV, roi de France 1589-1600.	1589. Monitoire du pape à la France. Assassinat d'Henri III. Colloque religieux à l'instigation du converti Jacques III, de Bade. Mort d'Arias Montanus, de Mich. Baïus.
Urbain VII (J.-B. Castanea), 5 déc. 1590. Grégoire XIV (Sfondrato), 1590-1592.		1590. Mort de Barthélemy des Martyrs, du card. de Bourbon (Charles X), 8 mai. Persécution des chrétiens au Japon.
Innocent IX (J.-Ant. Facchinetto), 20 jan. 1592, 2 mois.		1591. Mort de S. Jean de la Croix, de S. Louis de Gonzague. Défaite des cryptocalvinistes saxons. Mort de Claude de Sainctes, de Fr. Ribera.
Clément VIII (Hippolyte Aldobrandini), 20 janv. 1592-5 mars 1605.		1592. Nouvelle édition de la Vulgate. Victoire du presbytérianisme en Ecosse. Articles de la *Visitation* de Torgau.
		1593. Mort de Cornelius Loos. Assemblée des Etats à Upsal.
		1594. Concile de Breste. Union des Ruthènes. Entrée d'Henri IV à Paris. Pithou codifie les libertés gallicanes. Mort de Guil. Allen, de Palestrina, d'Orlando Lasso. Synode luthérien à Bartfa en Hongrie.
		1595. Henri IV absous par le pape. Mort de S. Philippe de Néri et de Torquato Tasso.
		1596. Persécution des chrétiens au Japon. Evêché d'Angola. Concile Maronite. Mort de François Tolet. Le calvinisme à Anhalt.
		1597. Approbation des Pères de la Doctrine chrétienne. Mort des jésuites Canisius, Jos. Anchieta et Jacq. Wujek.
	Philippe III, roi d'Espagne, 1598-1621.	1598. Le pape négocie la paix entre la France et l'Espagne. Edit de Nantes. Mort de Th. Stapleton. Séances de la congrégation de *Auxiliis gratiæ*.
		1599. Concile de Diamper. Supplice de Béatrice Cenci.
		1600. Grand Jubilé. Le pape négocie la paix entre la France et la Savoie. Controverse en France sur l'Eucharistie. Giordano Bruno livré aux

		flammes. Le roi Sigismond est détrôné, en tant que catholique, par le duc Charles.
		1601. Colloque religieux de Ratisbonne. Funk, osiandriste, est décapité.
		1602. Le roi Rodolphe interdit les réunions des frères de Bohême et de Moravie. Le calvinisme à Lippe.
	Jacques Ier, roi d'Angleterre, 1603-1625.	1603. Mort de Stanislas Karnkowski, évêque de Gnésen, de Grégoire de Valence. Synode calviniste à Gap.
		1604. Mort de Gabriel Vasquez, de Fauste Socin, de Hemming Brabant. Approb. de la réforme des bénédictins opérée par Didier de la Cour.
Léon IX (Alex. Octavien Medicis), 1605, 20 jours.		1605. Mort de Théodore de Bèze. Conspiration des poudres à Londres. Le premier faux Demetrius en Russie (jusqu'en 1606).
Paul V, (Camillo Borghèse, 16 mai 1605-18 janv. 1621.		1606. Lutte du pape avec la république de Venise. Mort du jésuite Valignano. Violences des protestants à Donauwœrth.
		1607. Réconciliation du pape avec Venise. Fin des délibérations de la congrégation *de Auxiliis*. Mort de Madeleine de Pazzi, de C. Baronius.
		1608. Mort de François de Carraciolo. La Plata en Bolivie, métropole. Union protestante. L'empereur Rodolphe combattu par son frère Mathias.
		1609. Ligue catholique. Lettres de majesté pour la Bohême et la Silésie. Mort de Jean Léonardi, d'Arminius.
	Louis XIII, roi de France, 1610-1643.	1610. Mort de S. François de Solano, du jésuite Ricci. Assassinat de Henri IV (14 mai). Les remontrants.
		1611. Mort d'Ant. Possevin. Réduction des jésuites au Paraguay. Luttes en Bohême.
	Mathias, empereur romain, 1612-1619.	1612. Nouvelle persécution des chrétiens au Japon. Cryptosocianisme à Altdorf.
		1613. Diète de Ratisbonne. Mort de W. Estius.
		1614. Mort de Camille Lellis. Combats au sujet de Juliers et de Clèves. Jean Sigismond, de Brandebourg, devenu calviniste, travaille pour la nouvelle confession. *Confessio Marchica.*
		1615. Mort d'Aquaviva, Ve général des jésuites.
		1616. Mort de Léonard Hutter.
		1617. Mort de Ste Rose de Lima, de Suarez, d'Alphonse Rodriguez, de Jean Andr. Carga, mart.
		1618. Mort du cardinal du Perron. Congrégation de S. Maur. Mort d'Ursule Benincasa. Paix entre la Pologne et la Russie. Insurrection en Bohême. Commencement de la guerre de 30 ans. Début du synode de Dordrecht.
	Ferdinand II, empereur, 1619-1637.	1619. Frédéric V du Palatinat, couronné empereur à Prague, le 15 oct. Persécution des Arminiens en Hollande. Mort du jésuite François Koster.
		1620. Victoire des armées catholiques près de Prague. Mort de Jean Sarcander. Massacre de Veltlin. Les collégiants à Rhynsbourg. Congrégation de S. Joseph à Rome.

Grégoire XV (Al. Ludovisi), 9 fév. 1621-1623.	Philippe IV, roi d'Espagne, 1621-1665.	1621. Mort de Jean Berchmans, du cardinal Bellarmin, de Pierre Arcadius, de Jean Arndt. Cyrille Lucaris, patriarche de Constantinople.
		1622. Congrégation de la Propagation de la Foi. Mort de S. Fidèle de Sigmaringen, de S. François de Sales. Paris, métropole. Paix de Montpellier en faveur des Huguenots. Heidelberg pris par les impériaux.
Urbain VIII (Masseo Barberini), 1623-1644.		1623. Martyre de l'archevêque Josaphat, de Paez, archevêque abyssinien, du jésuite Léonard Less.
		1624. Mort de Mariana, de Becan, d'Ant. de Dominis, de Jacques Bæhme.
	Charles Ier, roi d'Angleterre, 1623-1649.	1625. Mort de Jacques Gretzer, de Cameron, de Maurice d'Orange.
		1626. Victoires de Tilly sur les Danois. Mort de Bacon Vérulam. Le patriarche Mendez reçoit de l'empereur d'Abyssinie une déclaration d'obédience envers Rome. Mort de Marie Anne Parèdès de Quito.
		1627. Etablissement du séminaire de la Propagande. Révolte des calvinistes français.
		1628. La Rochelle arrachée aux Huguenots. Leur puissance est abattue. Mort de Th. Malvenda.
		1629. Mort de Pierre de Bérulle, d'Héribert Roswied. Edit de grâce de Nîmes. Vanini, brûlé à Toulouse. Paix de Lubeck. Edit impérial de restitution.
		1630. Synode hongrois de Tyrnau. Jean de Prado, martyrisé à Tanger. Gustave Adolphe entre en Allemagne.
		1631. Colloque religieux de Leipzig. Prise de Magdebourg. Conversion de Hunnius, théologien protestant. Mort de Servais Lairuels, d'Edmond Richer. Urbino rentre dans l'État ecclésiastique.
	Ladislas IV, roi de Pologne, 1632-1648.	1632. Mort de Tilly, de Gustave Adolphe, d'Ad. Tanner, jésuite. Lord Baltimore au Maryland. Les prêtres latins expulsés de l'Abyssinie.
		1633. Pierre Mogilas, métropolitain de Kiew. Procès de Galilée à Rome. Alliance des Etats protestants sous la direction de la Suède, à Heilbronn.
		1634. Assassinat de Wallenstein. Victoire des impériaux à Nordlingen. Mort de Lorin.
		1635. Paix de Prague entre l'empereur et la Saxe électorale. Mort du jésuite Laymann, de Didace Alvarez, de Lope de Vega.
		1636. Victoire de Banner sur les impériaux.
	L'empr Ferdinand III, 1637-1657.	1637. Banner est repoussé. Mort d'Abr. Bzovius, de Cornelius a Lapide, de Robert Flud. Persécution des chrétiens au Japon.
		1638. Nouveaux succès des Suèdois. Dupuy rassemble les preuves des libertés gallicanes. Mort de Corn. Jansénius. Cyrille Lucaris étranglé.
		1639. Mort d'Ant. Bosio.

	Jean IV, de Bragance, roi de Portugal, 1640-1656.	1640. Long Parlement en Angleterre. Pierre Optat, *De Vitando Schismate*. Mort de Hyacinthe de Mariscottis, de François Régis, de Pierre Fourier, de Sarbievius.
		1641. Amnistie de la diète de Ratisbonne et préliminaires de la paix. Conflit entre Rome et l'Espagne. Mort de Jeanne-Françoise de Chantal, de l'évêque Spondanus, de Condren, supérieur de l'Oratoire.
		1642. Concile de Jassy. Assemblée nationale en Irlande pour la guerre religieuse. Synode protestant à Charenton. Mort du cardinal Richelieu.
	Louis XIV, roi de France : 1643-1661, minorité, 1661-1715, indépendant.	1643. Intolérance dans la Virginie. Le covenant. Confession orthodoxe de Pierre Mogilas. Mort de S. Cyran, du jésuite Bonfrère. Revision du bréviaire.
		1644. Eudistes. Mort de Guillaume Chillingworth.
Innocent X, (Jean Pamfili), sept. 1644-5 janv. 1655.		1645. Polyglotte, de Paris. Mort de Hugues Grotius. Colloque religieux à Thorn. Charles Ier, réfugié en Ecosse, est livré au Parlement anglais. Abolition de l'Eglise épiscopale.
		1646. Nouveau conflit de Rome avec l'Espagne. John Eliot dans l'Amérique du Nord.
		1647. Presbytérianisme. Confession écossaise. Georges Fox, fondateur de la secte des Quakers.
	Jean Casimir de Pologne, 1648-1668, abdique; mort en 1672.	1648. Traité de Westphalie. Mort de Joseph de Calasanz, de Martinez de Ripalda, d'Herbert de Cherbury.
		1649. Intervention du pape contre le duc de Parme. Union des Ruthènes en Hongrie. Supplice de Charles Ier d'Angleterre. République anglaise.
		1650. Mort de Descartes.
		1651. Jean Frédéric de Hanovre se fait catholique.
		1652. Mort de Denis Pétau, de R. Sandoval. Le landgrave Ernest de Hesse embrasse le catholicisme.
		1653. Le pape condamne les cinq propositions de Jansénius. Ol. Cromvell, protecteur d'Angleterre. Mort de Cl. Saumaise.
	Charles X, roi de Suède, 1654-1660.	1654. Conversion de Christine, reine de Suède. Mort du jésuite Pierre Claver. Mort de Jean Val. Andrée.
Alexandre VII (Fabio Chigi), 1655-1667.		1655. Lettres d'Antoine Arnauld sur le fait et le droit. *Consensus repetitæ fidei vere lutheranæ* dans la Saxe électorale. Mort de Josué de la Place.
	Alphonse VI de Portugal, 1656-1667. Mort en 1683.	1656. Confirmation des bulles contre Jansénius. Mort du jésuite Robert Nobili, de Georges Calixte, de l'archev. Usher, de Jean Hales.
	Léopold Ier, roi des Romains, 1657-1705.	1657. Mort de Barthél. Nihus. Retour à Venise de 1606 jésuites exilés.
		1658. Mort de Barthél. Holzhauser. Les Sociniens bannis de Pologne.
		1659. Le protecteur Ol. Cromvell a pour successeur son fils Richard Robert. Mort de Jean

		Morin. Les Lazaristes établis vicaires apostoliques de la Chine et des pays limitrophes.
	Charles II, d'Angleterre, 1660-1685.	1660. Mort de S. Vincent de Paul, du card. de Lugo.
	Charles XI, de Suède, 1660-1672, en tutelle; 1672-1697, indépendant.	1661. Mort de Lucas Holstein, *Thesis Claramontana* à Paris. Colloque religieux de Cassel. Mort de Brian Walton.
		1662. Mort de Pierre de Marca, de Pascal. Les Trappistes. Le pape injurié par les Français. Actes d'uniformité.
		1663. Immixtion du parlement de Paris dans la théologie. Déclaration arrachée à la Sorbonne. Conversion de Christian, duc de Mecklembourg.
		1664. Mort de Jean Cupertin, d'Amyrault. Opiniâtreté des religieuses de Port-Royal. Paix houleuse de Pise.
	Charles II, roi d'Espagne, 1665-1700.	1665. Mort du jésuite Jean Bolland, de Henri Holden, de Marie d'Agréda. Formulaire contre les jansénistes et décret contre les censures illégitimes des Parisiens.
		1666. Mort du jésuite Schall en Chine, de Benoît Carpzov. Paul Gerhard déposé à Berlin.
Clément IX (Rospigliosi), juin 1667-1670.		1667. Vicaire apostolique pour l'Allemagne du Nord. Bossuet, *Exposition de la foi catholique.*
	Pierre II, roi de Portugal, 1668-1706.	1668. Le pape négocie la paix entre la France et l'Espagne. Paix de Lisbonne. Mort du jésuite Balde.
	Mich. Thom. Wisniowiecky, roi de Pologne, 1669-1673.	1669. Décret du pape sur les usages chinois. La paix Clémentine. L'île de Crète prise par les Turcs. Mort de Léon Allatius et de Jean Coccéjus.
Clément X (Emilien Altieri), 1670-1676.		1670. Synode diocésain au Tonkin. *Collegia pietatis* de Spenner. Mort de Jean Daillé, de Gonzalez de Tellez, de F. Ughelli.
		1671. Première édition des *Réflexions morales* de Quesnel.
		1672. Concile des schismatiques à Jérusalem.
		1673. Actes du test de Charles II d'Angleterre. Commencement de la dispute sur la régale en France.
	Jean Sobieski, de Pologne, 1674-1696.	1674. Mort de Jean Labadie. Matth. Knutzen et les conscienciaires.
		1675. Mort de Lightfoot. *Formula consensus helvetici.*
Innocent XI (B. Odeschalchi (21 sept. 1676-10 août 1689.		1676. Mort de Valois, de Gisbert Voetius, de Paul Gerhard.
		1677. Mort d'Ange Silesius, de Spinoza.
		1878. Mort de Prosper Fagnan, de Launoi. Conspiration de T. Oates. Avertissement du pape à Louis XIV.
		1679. Antoine Arnauld à Bruxelles. Mort de Thomas Hobbes.
		1680. La royauté déclarée absolue en Suède.
		1681. Patriarcat Chaldéen à Diarbekir. Diète hongroise à Oedenbourg. Assemblée du clergé de France.
		1682. *Déclaration du clergé gallican.* Mort de Caramuel de Lobkowitz.

		1683. Vienne menacée par les Turcs. Révolte des calvinistes dans le Dauphiné, etc.
		1684. Quesnel expulsé de l'Oratoire.
	Jacques II, roi d'Angleterre, 1685-1688.	1685. Révolte à Nîmes. Révocation de l'édit de Nantes.
		1686. Mort d'Abraham Calow, de B. Fell, de Pearson.
		1687. Procédés inconvenants de Lavardin, à Rome.
		1688. Appel des français à un concile universel. Persécution des chrétiens à Siam. Extension de la secte des Baptistes, fondée en 1608. Mort de Frédéric Guillaume, électeur de Brandebourg, de Bunyan, du jésuite Verbiest, en Chine.
Alexandre VIII (Pietro Ottoboni), 1689-1691.	Guillaume III, roi d'Angleterre, 1689-1703.	1689. Mort de Christine, reine de Suède. Louis XIV s'adoucit. Mort de Giroust. Actes de tolérance en Angleterre. Les catholiques sont exceptés.
	Pierre le Grand, czar de Russie, 1689-1725.	1690. Décrets du pape contre les articles gallicans. Extension du droit de régale. Union des Grecs slaves situés entre le Danube et la Drave. Expulsion des Piétistes de Leipzig. Evêchés en Chine.
Innocent XII (A. Pignatelli), 1691-1700.		1691. Mabillon, *de studiis monasticis*. Mort de George Fox, de Richard Baxter, de Marguerite Alacoque.
		1692. L'empereur Kanghi supprime en Chine les lois qui interdisent la religion chrétienne.
		1693. Rétractations en France de la déclaration de 1682. Tentatives de réunion entre Bossuet et Leibniz. Abolition de la vente des emplois dans les Etats de l'Eglise. Décret du vicaire apostolique Maigrot sur les usages chinois. Suicide de Charles Blount.
		1694. Décret du pape contre les jansénistes. Conférence à Issy sur les principes du véritable ascétisme. Fondation de l'Université de Halle par les Spéneriens. Mort d'Antoine Arnauld, de Tillotson, de Samuel Pufendorf.
		1695. Mort de B. Spinola, de Henri Basnage.
		1696. Mort de Jean Sobieski, roi de Pologne, de Michel Molinos. Persécution des chrétiens au Tonkin. Mort de Spencer, théologien anglican.
	Charles XII, 1697-1718 roi de Suède.	1697. Paix de Ryswik. Conversion d'Auguste, électeur de Saxe. Union des Valaques schismatiques en Transylvanie. Mort du jésuite Vieyra. Mission en Californie.
	Auguste de Saxe, roi de Pologne, 1697-1733.	1698. Paix de Carlowitz. Ecrit à sensation : *Le problème ecclésiastique*. Mort de Tillemont.
		1699. Condamnation du livre des *Maximes des Saints*, de Fénelon : sa lettre pastorale.
Clément XI Jean-Fr. Albani), 1700, 29 mars 1721.	Frédéric Ier de Prusse, 1701-1721. Philippe V, de Bourbon, roi d'Espagne, 1701-1746.	1700. Jubilé à Rome. La royauté de Prusse reconnue. Mort de Charles II, 1er nov., et commencement de la guerre de succession en Espagne. Mort de Bouthilier de Rancé, de Georges le Mauvais ; d'Adrien, patriarche russe. Suppression tacite du patriarcat.
		1701. Le *cas* de conscience en France. Mort de Spanheim.

Anne, reine d'Angleterre, 1702-1714.	1702. Philippe de Bourbon à Naples. Conflit du pape avec l'empereur.
	1703. Le pape condamne l'explication des 40 Sorbonnistes. Mort de Ch. Evremont.
	1704. Mort de Bossuet, d'Etienne II, d'Edenensis, patriarche des Maronites, du cardinal Noris, de Bourdaloue, de Locke. Pierre Kodde déposé. Tournon interdit les rits malabares.
L'empereur Joseph Ier, 1705-1711.	1705. Bulle *Vineam Domini*. Tournon à la cour de Pékin. Christian Auguste de Holstein devient catholique. Mort de Spener.
Jean V, roi de Portugal, 1706-1750.	1706. Conflit entre Rome et l'empereur au sujet de Parme. Mission protestante à Tranquebar. Mort de Pierre Bayle, de Ninon de Lenclos.
	1707. Conflit entre Rome et le duc de Savoie. Le décret lancé par Tournon à Nankin lui vaut la prison. Intervention du pape en faveur des vicaires apostoliques et contre l'archevêque de Goa. Mort de J. Mill.
	1708. Bref contre les *Réflexions morales* de Quesnel. Mort de Mabillon, de Bingham, de Beveridge.
	1709. Suppression du monastère de Port-Royal. Le pape forcé par l'empereur à reconnaître le prétendant de l'Autriche en Espagne, se trouve en conflit avec Philippe de Bourbon. Mort d'Abraham de Ste Claire.
	1710. Mort de Fléchier, de Tournon, de G. Bull, de Pierre Kodde. Antoine-Ulric de Brunswick se fait catholique.
Charles VI, empereur, 1711-1740.	1711. Interdiction de deux lettres pastorales par l'archevêque de Paris. Mort de Gerberon, de Dodwell.
Frédéric Guillaume Ier roi de Prusse, 1713-1740.	1712. Nouvelle persécution des chrétiens au Tonkin. Mort de Richard Simon, de Grabe.
Victor Amédée II, depuis 1675, duc de Savoie; roi de Sardaigne, 1714-1730.	1713. Paix d'Utrecht. Le duc Georges de Savoie, roi. Bulle *Unigenitus*. Mort de Cave, de Lyons, de Shaftesbury.
Georges Ier, roi d'Angleterre, 1714-1727.	1714. Paix de Rastadt. Opposition à la *Bulle Unigenitus* par des évêques et des docteurs français.
Louis XV, roi de France, 1715-1723, sous la régence du duc d'Orléans : 1723-1774, indépendant.	1715. Bulle contre la monarchie Sicilienne, mesure de violence à ce sujet. Serment des missionnaires relativement aux usages chinois. Mort de François Lainez, missionnaire dans les Indes Orientales, de Fénelon, de Malebranche, de Burnet.
	1716. Mort de Saint François de Hieronymo, de Leibniz, de Vitringa.
	1717. Les appellants en France. Loi du Silence. Concordat avec l'Espagne. Loge de francs-maçon à Londres. Mort de Jeanne de la Mothe Guyon.
Ulric-Eléonore de Suède, 1718-1741.	1718. Excommunication des appellants. La Sicile devient espagnole. Domination de la noblesse en Suède.

		1719. Lettre pastorale de l'archevêque de Paris en faveur des appellants. Mort de Quesnel, d'Elie Dupin, de Richard Cumberland, de J.-B. de la Salle.
	Frédéric Ier, époux d'Eléonore, roi de Suède, 1720-1751.	1720. Concile de Zamoisk. Mezzabarba à la Cour de Pékin. Mort de E. Renaudot.
Innocent XIII (M.-A. Conti), 1721-1724, mort le 7 mars.		1721. Lettre de 7 évêques appellants de France au pape. Institution en Russie du synode dirigeant. Mort de Constant, de Tolant et de Huet.
		1722. L'empereur reçoit l'investiture de Naples. Le pape perd Naples et Plaisance.
		1723. Bulle pour l'Espagne. Mort de Fleury. Cornélius Steenhoven, consacré archevêque d'Utrecht. Mort de Jacques Basnage.
Benoît XIII (Vinc.-Marie Orsini), 29 mai 1724-21 fév. 1730.		1724. Excès de la populace luthérienne à Thorn. Mort de Noël Alexandre.
	Catherine Ire de Russie, 1725-1727.	1725. Conciles provinciaux à Rome et Avignon. Conflit avec le Portugal.
		1726. Bible de Berlebourg.
	Pierre II de Russie, 1727-1730. Georges II d'Angleterre, 1727-1760.	1727. Concile d'Embrun. Concordat avec la Sardaigne. Règlement des communes de Zinzendorf. Mort de J. Guillaume Petersen, de François de Paris.
		1728. Constitution *Fideli* pour la Sicile. Rétractation de Noailles, archevêque de Paris. Institut des missions à Halle, par Callenberg. L'office de Grégoire VII attaqué. Mort de Thomasius.
		1729. Mort de Noailles, archevêque de Paris, de Hardouin, de Houdry, d'Honoré de Sainte-Marie, de L. Cozza, de Fréd. Buddée, d'Ant. Collins, de Sam. Clarke.
Clément XII (Laurent Corsini), 1730-1740.	Charles-Emmanuel III de Sardaigne, 1730-1773.	1730. Les hébraisants de Leyde. Réunion de méthodistes en Angleterre. Fuite et procès de Coscia.
	Anne de Russie, 1730-1740.	1731. Prétendus miracles des Jansénistes. Intervention du parlement dans l'administration des sacrements. Expulsion des protestants de Salzbourg. Mort de Thomas Woolston.
		1732. Orazio della Penna, capuc. au Tibet. Fondation de l'ordre des Rédemptoristes. Whitefield se rattache aux méthodistes.
	En Pologne, double élection : Stanislas Lecszynski et Auguste II. Le premier abdique en 1736 et devient duc de Lorraine et de Bar.	1733. Charles, duc de Wurtemberg, se fait catholique. Confirmation de religion pour les luthériens. Traduction de la Bible de Wertheim. Mort de Tindal.
		1734. Mort de Jean Conrad Dippel.
		1735. Cession de Parme à l'Infant don Carlos sans égard pour les droits du pape. Mort du jésuite Schmalzgrueber.
	Auguste II, roi de Pologne, 1736-1763.	1736. Concile national des maronites. Diète de pacification en Pologne. Violence des Espagnols à Rome. Giannone incarcéré. Mort de Jean Leclerc, de J.-A. Fabricius, de Théophanes Procopowicz, de Pergolèse.
		1737. Nouveaux martyrs au Tonkin. Concordat avec l'Espagne. Mort de Vincent Petra, de Sommier, de Turretin. Secte de Sion au territoire de Berg. Francs-maçons en Allemagne.

		1738. Bulle contre les francs-maçons.
		1739. Paix de Belgrade.
Benoît XIV (Prosper-Laur. Lambertini), 17 août 1740-3 mai 1758.	Marie-Thérèse d'Autriche, reine de Hongrie, 1740-1780.	1740. Mort de Soannen, évêque de Seez. L'ex-capucin Norbert commence son agitation contre les jésuites.
	Elisabeth, impératrice russe, 1740-1762. Frédéric II de Prusse 1740-1786.	1741. Le commerce défendu aux missionnaires. Convention avec la Sardaigne et Naples. Mort de Bernard de Montfaucon. Alliance des hernnhuters.
	Charles VII, empereur, 1742-1745.	1742. Guatemala métropole. Patriarcat arménien, en Cilicie. Mort du cardinal Gotti. Interdiction des usages Chinois. Persécution des chrétiens en Chine et au Tibet.
	François Ier, époux de Marie-Thérèse, empereur, 1745-1765.	1743. Mort de Thomas Morgan.
		1744. Institution du patriarcat greco-melchite à Antioche. Interdiction des rits malabares.
	Ferdinand VI, roi d'Espagne, 1746-1759.	1746. Christophe de Beaumont nommé archevêque de Paris.
		1747. Mort de Thomas Chubb, de Francis Hutcheson.
		1748. Privilèges pour le Portugal. *Rex fidelissimus*. Réduction des jours de fête.
		1749. Mort de Pierre Méchitar, fondateur de l'ordre en Arménie. La bande de Bordelum dans le Holstein.
	Jos.-Emmanuel, roi de Portugal, 1750-1777.	1750. Contrat d'échange entre l'Espagne et le Portugal. Mort de L.-A. Muratori, de Séb. Bach.
	Adolphe-Frédéric de Holstein-Gottorp, roi de Suède, 1751-1771.	1751. Deux métropoles pour Aquilé : Goritz sous l'Autriche, Udine sous Venise. Mort de Léonard de Port-Maurice, de J. Bolingbroke.
		1752. Le prince abbé de Fulde nommé évêque. Mort de l'exégète Bengel.
		1754. Exil de l'archevêque Beaumont. Winkelmann catholique. Mort de Ch. Wolf, de Wetstein.
		1755. Tremblement de terre à Lisbonne. Louis Centurioni, général des jésuites. Mort de Scipion Maffei, de Montesquieu, de Mosheim.
		1756. Décret du pape sur les refus de sacrement en France. Mort du cardinal Quirini.
	Charles III, roi d'Espagne, 1759-1788.	1757. Accord avec Marie-Thérèse au sujet de Milan. Mort de Calmet, de Baumgarten.
Clément XIII (Rezzonico), 6 juil. 1758-2 fév. 1769.	Son fils Ferdinand VII roi de Naples, 1759-1767 en tutelle, 1767-1825 indépendant.	1758. Laurent Ricci nommé général des jésuites. Mort de Marie-Baptiste Solimani.
		1759. Pombal persécute les jésuites en Portugal.
	Georges III, roi d'Angleterre, 1760-1820.	1760. Rupture du Portugal avec Rome. Mort du comte Zinzendorff.
		1761. Mort du cardinal Orsini. Le parlement français contre les jésuites.
	Pierre III, assassiné par sa femme Catherine II, qui règne de 1762 à 1796.	1762. Suppression des jésuites en France. Alphonse Liguori, évêque.
		1763. Pseudo concile du janséniste Meindart à Utrecht. Livre de Fébronius de *Statu Ecclesiae*. Fin de la guerre de sept ans.

	Stanis. Poniatowski, dernier roi de Pologne, 1764-1795, mort à S. Pétersbourg en 1798.	1764. Bibliothèque générale allemande, fondée par Nicolaï. Mort de J.-B. Rossi à Rome.
	Joseph II, empereur, 1765-1790.	1765. L'ordre des jésuites confirmé par une bulle.
	Christian VII de Danemark, 1766-1808.	1766. Capucins et prêtres français au Congo et autres districts de l'Afrique.
		1767. Les jésuites chassés d'Espagne, de Naples et de Parme. L'élect. de Bavière proteste contre le reproche d'avoir décatholicisé son pays.
		1768. Monitoire du pape contre Parme. Alliances des cours bourbonniennes contre le pape et occupation des enclaves pontificales. Mort de Pierre Annet, de Nath. Lardner, Winkelmann.
Clément XIV (Laurent Ganganelli), 19 mai 1769-22 sept. 1774.		1769. Mort de l'archevêque Mansi. Défense faite à Hambourg d'écrire sur la question des théâtres. Concessions du pape aux rois de France et d'Espagne, concernant les jésuites.
		1770. Réconciliation de Rome et du Portugal. La bulle *Coenae* n'est pas publiée. Confédération polonaise de Bar. Mort de Whitefield.
	Gustave III, roi de Suède, 1771-1792.	1771. Le tribunal de la nonciature à Madrid nationalisé.
		1772. L'avocat Monino à Rome. Mort de Martin Cochem, de Swedenborg. Premier partage de la Pologne.
	Victor-Amédée III, roi de Sardaigne, 1773-1796.	1773. Bref *Dominus ac Redemptor*. Consécration d'une église catholique à Berlin.
	Louis XVI, roi de France, 1774-1793.	1774. Publication des fragments de Wolfenbuttel, par Lessing.
Pie VI (Joseph-Ange Braschi), fév. 1775-29 août 1799.		1775. Guerre d'indépendnce dans l'Amérique du Nord. Shakers en Amérique. Mort de S. Paul de la Croix, de L. Ricci, d'Eus. Amort, de Bernard de Rubeis, de Crusius.
		1776. Fondation de l'Union de l'Amérique du Nord, le 11 juillet. Ordre des Illuminés. Mort de David Hume. San Francisco en Amérique, fondé par les Franciscains. Les jésuites en Russie comme prêtres de l'Institut des Ecoles royales. Détresse financière en France,
	Marie, reine de Portugal, 1777-1816; aliénée en 1792. Régence du prince Jean.	1777. Chute de Pombal. L'aventurier S. Germain congédié du ministère français.
		1778. Rétractation insuffisante de Fébronius. Mort de J.-J. Rousseau, de Voltaire.
		1779. Soumission d'Isenbiehl. Mort de Jean-Joseph Gassner, de Raphael Mengs, du cardinal Albani.
		1780. Réforme en Toscane. Mort du jésuite Voit, de Condillac.
		1781. Vicariat apostolique au Caire. Extension du placet en Autriche. Mesure de réforme et édit général de tolérance de Joseph II. Mort de Lessing, d'Ernesti.
		1782. Pie VI à Vienne. Pamphlets d'Eybel. Mort d'Œttinger.

	1783. Les jésuites acceptés en Russie. Archevêché de Mohilew. Michel Giarve, approuvé comme patriarche des catholiques de Syrie. Mort du franciscain Junipère Serra en Amérique. La Georgie se rattache à la Russie. Nouveau décret de l'Autriche sur les affaires ecclésiastiques. L'empereur Joseph rend au pape sa visite. Les Illuminés interdits en Bavière. Mort de d'Alembert.
	1784. Mort de Diderot.
	1785. Institution de la nonciature de Munich. Lenkienwicz, vicaire général des jésuites en Russie.
Frédéric-Guillaume II de Prusse 1786-1797.	1786. Congrès d'Ems. Conciliabule de Pistoie. Perplexité de Calonne, ministre des finances en France. Mort de Moïse Mendelssohn.
	1787. Assemblée des notables en France. Edit établissant l'égalité des protestants et des catholiques. Le conseil de la cour contre le nonce Pacca. Assaut livré à l'évêque Ricci à Prato. Assemblée des évêques en Toscane. Mort de S. Liguori, de Vénéma.
	1788. Naples supprime ses relations de vasselage avec Rome. Tanucci persécute l'Eglise. Mort de Filangieri. Edit religieux de Wœllner pour la Prusse. Mort de Hamann. Les notables en France.
Charles IV, roi d'Espagne, 1789-1808.	1789. Réponse du pape aux archevêques du Haut-Rhin sur les nonciatures. Convocation des Etats de la France à Versailles. Leur transformation en Assemblée nationale. Confiscation des biens de l'Eglise.
Léopold II, empereur, 1790-1792.	1790. Suppression des couvents et constitution civile du Clergé. Fête de la Fédération en France. Mort de N. Hontheim, d'Adam Smith. Caroll, 1er évêque de l'Amérique, consacré à Londres.
	1791. Prêtres assermentés et non assermentés en France. Persécution des derniers. Occupa- d'Avignon et du Comtat Venaissin. Mirabeau inhumé à Sainte-Geneviève (le Panthéon). Fuite et incarcération de Louis XVI. Fin de l'Assemblée nationale, 30 sept. Convocation de l'Assemblée législative. Persécution des chrétiens en Corée. Premier synode diocésain dans l'Amérique du Nord. Mort de John Wesley, de Semler, de Michaelis, de Mozart.
François II, empereur 1792-1806. Gustave IV, de Suède, sous la tutelle du duc Charles, puis indépendant, 1792-1808.	1792. Fermeture de la plupart des églises en France. Déportation des prêtres non assermentés. Massacre de septembre. Etablissement de la République à l'ouverture de l'Assemblée Nationale. Procès du roi. République batave. Luttes en Allemagne. Inaction de l'armée des alliés. Mort de Spangenberg, de C.-Fr. Bahrdt. Société des Pays-Bas pour les missions.
	1793. Supplice de Louis XVI, 21 janv. Chute des Girondins. Guerre dans la Vendée et en Allemagne. Marat assassiné, 13 juillet. Inauguration d'une nouvelle constitution. 10 août. Supplice de la reine, 16 octobre; du duc d'Or-

		léans, 6 novembre. Apostasie du clergé d'Etat. Deuxième partage de la Pologne. Mort de Beccaria, du jésuite J. Andres, de Martin Gerbert de Saint Blaise.
		1794. Exécution de Danton, 5 avril. Robespierre décrète l'existence de l'Être suprême, il est exécuté le 27 juillet, de même qu'Eloi Schneider et Carrier, le 16 décembre. Etat de transition en France, La bulle *auctorem fidei.* Mort de Marie-Françoise Galla de Tiraboschi, de Mich.-Ign. Schmidt.
		1795. Le directoire à Paris. Les théophilanthropes. Paix de Bâle entre la France et la Prusse. Le partage de la Pologne. Grande société pour les missions établies à Londres. Le communiste Babœuf.
	Paul Ier, de Russie, 1796-1801. Ch.-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, 1796-1802, restreint à l'île de Sardaigne.	1796. Bonaparte à l'armée de Nice, victorieux des Autrichiens et des Sardes, maître de la Haute-Italie. Détresse du pape. Armistice de Bologne.
		1797. Traité de Tolentino, 19 fév. et de Campoformio, 17 oct. Joseph Bonaparte à Rome. Assassinat de Duphot à Rome, 28 décembre. République Cisalpine. 1er concile national tenu à Paris par le clergé constitutionnel.
		1798. Rome occupée par Berthier et déclarée république. Déportation de Pie VI. Prise de Malte par les Français. Bonaparte en Egypte. Insurrection en Irlande.
		1799. Rétractation insuffisante de Ricci. Pie VI emmené à travers les Alpes, meurt à Valence. Bonaparte renverse le Directoire et établit le Consulat.
Pie VII (Grég.-Barn. Chiaramonti), 1800-20 août 1823.		1800. Election du pape à Venise, 14 mars. Voyage du pape à Rome. Consalvi secrétaire d'Etat. Victoire de Marengo, 14 juin. Malte pris par les Anglais. Mort de M. Denis. Fr.-Léop. de Stolberg se convertit. Académie de la religion catholique.
	Alexandre Ier, de Russie, 1801-1825.	1801. Paix de Lunéville, 9 février. Cacault, ambassadeur à Rome. Consalvi termine le Concordat à Paris. 2e concile du Clergé constitutionnel à Paris. Mort de Lavater. Rétablissement formel des jésuites en Russie.
	Victor-Emmanuel Ier, de Sardaigne, 1802-1821.	1802. Paix d'Amiens entre la France et l'Angleterre. Le Concordat de Paris publié avec les articles organiques. Le cardinal Caprara. Rétablissement du culte, 18 avril. Consulat à vie de Bonaparte, 2 août. Mort du cardinal Gerdil. Dalberg, électeur de Mayence, obtient Ratisbonne.
		1803 Cacault rappelé de Rome. Fesch y devient ambassadeur. Actes de médiation de Bonaparte pour la Suisse. Procès de la députation de l'empire et sécularisation en Allemagne. Bref sur les affaires religieuses de l'Allemagne. Mort de Klopstock, de Herder, du card. Migazzi. Concordat italien, 16 septembre.

Napoléon Ier, empr des Français, 14 mai 1808, 2 avril 1814. François Ier, empereur heréditaire d'Autriche, 1804-1835.	1804. Exécution du duc d'Enghien, 21 mars. Guerre anglo-française. Le pape sacre Napoléon à Paris. Mort du cardinal Lorenzana, du cardinal Frankenberg, de Kant, de Feller à Berlin. Société Bretonne et étrangère pour les missions. Charles-Emmanuel IV de Sardaigne, jésuite. Additions arbitraires au concordat italien.
	1805. Retour du pape à Rome. Deuxième retractation de Ricci. Napoléon, roi d'Italie, supprime le gouvernement des Bourbons à Naples. Alliance de l'Angleterre et de la Russie, puis de la Suède et de l'Autriche contre Napoléon. Paix de Presbourg, 26 déc. Mort de Schiller.
Maximilien Ier, roi de Bavière, 1806-1825. Frédéric Ier, roi de Wurtemberg, 1806-1816. Joseph Bonaparte, roi de Naples, 1806-1808.	1806. Protestation du pape contre l'arbitraire de Napoléon. Alquier, ambassadeur à Rome. Consalvi sort du ministère. Confédération du Rhin et dissolution de l'empire d'Allemagne. Vaines tentatives à Ratisbonne pour dresser un concordat. Louis-Napoléon Bonaparte, roi de Hollande. Napoléon à Berlin. Décret de blocus contre l'Angleterre. Mort de la princesse Amélie Galitzin et d'Eug. Bulgar.
Frédéric-Auguste, roi de Saxe, 1807-1827.	1807. Nouveau royaume de Westphalie sous Jérôme. Autres violences de Napoléon. Traité de Tilsit, 9 juillet. Perte de la Prusse.
Frédéric VI, roi de Danemark, 1808-1833. Ferdinand VII, roi d'Espagne, 1808, supplanté par Jos. Bonaparte, 1808-1813.	1808. Ultimatum de Napoléon au pape. Occupation de Rome. Archevêché de Baltimore. Abdication arrachée au roi d'Espagne. Congrès d'Erfurt. Nouvelle organisation de la Prusse sous Stein, Scharnhorst, etc. Soulèvement dans les colonies Espagnoles. Incendie de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.
Joachim Murat, roi de Naples, 1808-1813. Charles XIII, roi de Suède, 1808-1818.	1809. Le pape spolié des Etats de l'Eglise, 17 mai, est emmené à Savone après la sentence d'excommunication, 5 juill. Déportation de cardinaux et d'ecclésiastiques. Combats dans le Tyrol et en Espagne. Première défaite de Napoléon près d'Aspern. Bataille de Wagram et traité de Vienne, 14 oct. Révolution en Suède contre Gustave IV. Le gouvernement est confié à son oncle Charles.
	1810. Mariage de Napoléon avec Marie-Louise, 2 avril. Les cardinaux noirs et les cardinaux rouges. Dalberg, grand-duc de Francfort. André Hofer fusillé. L'Allemagne du Nord et la Hollande unies à la France. Bernadotte accepté comme héritier du trône de Suède. Les méchitaristes à Vienne. Assemblée d'évêques dans l'Amérique du Nord. Association catholique en Irlande. Fermeture des couvents en Italie.
Georges, prince régent d'Angleterre.	1811. Naissance du roi de Rome. Concile national de Paris. Députation d'évêques à Savone. Mort du P. Pignatelli.
	1812 Pie VII emmené à Fontainebleau. Napoléon en Russie. Incendie de Moscou, 19 sept Constitution espagnole de Cadix. Mort de Platon de Moscou, de Reinhardt, de G. Marten-

	La Chambre Basse en Angleterre et le ministère Canning favorables à l'émancipation des catholiques ; la Chambre Haute opposée.
Ferdinand VII, d'Espagne, 1813-1833.	1813. Prétendu concordat de Fontainebleau. Bataille de Leipzig, 16-18 oct. Ferdinand VII est de nouveau reconnu roi d'Espagne.
Louis XVIII, roi de France, 1814-1824.	1814. Entrée des alliés à Paris, 31 mars. Napoléon à l'île d'Elbe. Premier traité de Paris. Commencement du Congrès de Vienne. Pie VII rendu à la liberté. Son retour à Rome. Rétablissement de la compagnie de Jésus. Mort de Marini. Gœrres publie le *Mercure Rhénan.* Mort de Fichte, de Jeanne Southcote.
Ferdinand Ier (précédemment IV), de Naples, 1815-1825. Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, 1815-1840.	1815. Retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Les Cent Jours. Bataille de Waterloo, 18 juillet. Napoléon prisonnier à Sainte-Hélène. Pie VII à Gênes, à Savone, puis à Rome. Deuxième traité de Paris. La Sainte Alliance. Persécution des chrétiens en Chine. Mort de Dufresse, vicaire apostolique ; de Carrol, archevêque de Baltimore. Evêché anglican de Calcutta.
Jean VI, roi de Portugal, 1816-1826. Guillaume, roi de Wurtemberg, 1816-1864.	1816. Société bâloise pour les missions. Le *Mercure Rhénan* interdit en Prusse. Le nouveau gouvernement hollandais essaie de protestantiser les catholiques. Les carbonari en Italie.
	1817. Nouveau concordat français. Concordats avec la Bavière et la Sardaigne. Approbation de la Congrégation de Picpus. Le Chili se soulève contre la domination espagnole. Mort de Dalberg, du cardinal Maury. Jubilé de la réforme protestante. Thèses de Claus Harms. Union religieuse en Prusse. La *Burschenschaft* allemande. Mort de Jung Stilling. Dans les Pays-Bas, l'évêque de Gand est honteusement exilé.
Charles XIV (Jean Bernadotte), roi de Suède, 1818-1844.	1818. Congrès d'Aix-la-Chapelle. Concordat avec Naples. Le concordat bavarois publié avec la la Constitution. Scrupules de conscience et tentative d'apaisement. Pragmatique religieuse et déclaration de Francfort. Mesures de violence contre le Chapitre de Gand. Les Adelphiens dans le Piémont. Murat assassiné. Les Séparatistes de Kronthal. Concile des Maronites.
	1819. Décret de Carlsbad. Réponse de Consalvi aux gouvernements protestants alliés de l'Allemagne, 10 août. Les catholiques de Genève subordonnés à l'évêque de Lausanne, résidant à Fribourg. L'empereur François à Rome. Mort de Léopold Stolberg, du prévot Goeldlin. Le prince évêque de Coire, vicaire apostolique pour les parties du diocèse de Bâle. Mort de Jacobi.
Georges IV, roi d'Angleterre, 1820-1830.	1820. Derniers actes du congrès de Vienne. Insurrection en Sardaigne, à Naples, en Espagne et en Portugal. Congrès de Troppau. Conversion de Ch.-J. de Haller. Mort du rédemptoriste Hoffbauer. Les jésuites expulsés de Russie.

	Augustin Iturbide, empereur du Mexique, 1821-1823. Charles-Félix, roi de Sardaigne, 1821-1831.	1821. Bulles contre les sociétés secrètes, pour l'établissement de la province ecclésiastique du Haut-Rhin et pour la circonscription des diocèses de Prusse. Congrès de Laibach. Intervention de l'Autriche en Italie. Soulèvement en Grèce. Massacre des chrétiens à Stamboul. Révolution au Brésil. Union protestante à Bade. Déclaration du roi de Bavière à Tegernsée, 15 sept. Mort de Maurice, évêque de Gand, d'A. Elis. Seton, du comte de Maistre.
	Dom Pedro Ier, emp. du Brésil, 1822-1831.	1822. Congrès de Vérone. Association de Lyon, pour la propagation de la foi. Le roi de Prusse à Rome. Agende prussienne. Traité secret entre les gouvernements de la province ecclésiastique du Haut-Rhin, sur le devoir des évêques de se conformer à la pragmatique sanction. Concile national hongrois, sous le primat Rudnay. Dom Pedro couronné empereur au Brésil. Mort de Canova. Nouvelle circonscription des diocèses de France.
Léon XII (Annibal della Genga, 28 sept. 1823-10 fév. 1829.		1823. Intervention de la France en Espagne. Mission pontificale au Chili. Incendie de l'Eglise Saint-Paul, à Rome, 16 juillet. L'évêché de Saint-Gall réuni à Coire, jusqu'en 1823. Crucifiement à Wildenspuch.
	Charles X, roi de France, 1824-24 juil. 1830.	1824. Bulle de circonscription pour le Hanovre. Abolition de la domination espagnole dans l'Amérique du Sud. Mort du cardinal Consalvi, de Anne-Catherine Emmerich, de Madame Krudner. Les Haugeaniens en Norvège.
	Nicolas Ier, empereur de Russie, 1825-1855. Louis Ier, roi de Bavière, 1825-1848, mort en 1868. François Ier, roi de Naples, 1825-1830.	1825. Jubilé pontifical. Conversion du duc et de la duchesse de Kœthen à Paris. Décret du gouvernement hollandais sur les collèges philosophiques et l'enseignement en général. Loi sur le sacrilège en France. Les Nécessitaires en Hollande. Mort de Martin Boos, de Saint-Simon, d'Elisabeth Canori-Mora.
		1826. Bulle contre les francs-maçons. Le mécontentement s'accroît en Belgique. Déchaînement contre les jésuites en France. Déclaration des évêques d'Irlande devant le parlement. Mesures de la Russie contre les livres religieux des Unis.
	Antoine, roi de Saxe, 1827-1836.	1827. Bulle au sujet de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Concordat des Pay-Bas. Nomination aux évêchés de l'Amérique du Sud. Retraite du ministère Villèle, à Paris. Traité de Londres au sujet de la Grèce, 6 juillet. Mort de Pestalozzi, de Gugler. La *Gazette évangélique* de Hangstenberg.
	Don Miguel, roi de Portugal, 1828-1832, mort en 1866.	1828. Suppression du test en Angleterre. En France, ordonnances contre les collèges des jésuites. Guerre russo-turque. Translation de l'évêché de Bâle à Soleure. Thomas Bernetti, secrétaire d'État du pape.
Pie VIII (Fr.-Xav. Castiglione), 31 mars 1829-30 nov. 1830.		1829. Emancipation des catholiques d'Angleterre. O'Connell. 1er concile provincial de Baltimore. A Paris, remplacement du ministère Martignac, par le ministère Polignac. Traité d'Andrinople, 14 sept.

	Louis-Philippe, roi des Français, 1830-1848. Guillaume IV, roi d'Angleterre, 1830-1837. Ferdinand II, roi de Naples, 1830-1859.	1830. Conquête de l'Algérie par les Français. Révolution de juillet à Paris. Nouvelle Charte. Révolution belge. Insurrection à Varsovie, Chlopicki, dictateur. La Grèce reconnue puissance indépendante. Nomination d'un archevêque-primat pour les Arméniens opprimés de la Turquie d'Europe. Drécret du pape sur les mariages mixtes. Ordonnance des Etats de la province ecclésiastique du Haut-Rhin, 30 janv. Abbé Desgenettes, à Paris. Eglise nationale de Chatel. Société de Saint-Vincent de Paul.
Grégoire XVI (Maure Capellari), 2 févr. 1831-1er juin 1846.	Léopold Ier, roi des Belges, 1831-1865. Charles-Albert, roi de Sardaigne, 1831-1849. Don Pedro II, emp. du Brésil, 1831-1840, en tutelle; depuis 1840, indépendant.	1831. Révolution dans les Légations. Intervention de l'Autriche. Memorandum des grandes puissances. Excès à Paris. Constitution belge du 25 févr. Guerre entre la Belgique et la Hollande. Don Pedro 1er expulsé du Brésil, combat son frère Miguel, et fait proclamer sa fille reine. Paskiewitsch s'empare de Varsovie. Mort de Hégel, de G. Hermès. Irvingiens. La commune d'Onéida. Commencement de la secte des Mormons.
	D. Maria da Gloria, reine de Portugal, 1832-1853.	1832. Nouvelle levée de boucliers dans l'Etat ecclésiastique. L'Autriche rétablit l'ordre. La France occupe Ancone. Encyclique contre l'*Avenir*, 15 août. Santa-Anna fait la loi au Mexique. Mesures de répression prises par la Russie en Pologne. Mort de J.-M. Sailer. La *Symbolique* de Mœhler. Persécution religieuse en Portugal. Société de Saint-François-Xavier, à Aix-la-Chapelle. Martyre de Soulage, vicaire apostolique de Madagascar.
	Isabelle II, reine d'Espagne, 1833-1840, en tutelle; 1843, majeure; précipitée en 1868. Anti-rois : Charles V et ses successeurs.	1833. Querelle sur la succession au trône d'Espagne. Prépondérance des libéraux. Organisation religieuse du nouveau royaume de Grèce. Soumission momentanée de Lamennais suivie bientôt d'une apostasie publique. Mort de l'évêque Wittmann. Les adventistes dans l'Amérique du Nord. 2e concile provincial de Baltimore. Commencement du mouvement puséiste en Angleterre.
		1834. Convention secrète de Bunsen avec Spiegel, archevêque de Cologne, sur les mariages mixtes. Articles de la conférence de Bade. Erection de l'évêché de Bruges. Persécution de l'Eglise en Espagne Tentative de soulèvement républicain à Paris. Mort de Lafayette, de Séb. Job, de Schleiermacher, de Daub, d'Irving.
	Ferdinand Ier, emp. d'Autriche, 1835-1848. Othon Ier, roi de Grèce, 1835-1862.	1835. Ouverture de l'Université catholique de Louvain. Bref contre la doctrine de Hermès. La *Vie de Jésus*, de Dav. Strauss. Nonce du pape dans la Nouvelle Grenade. Condamnation des actes gréco-melchites de Karkapha. Jean Bède Polding, vicaire apostolique de Sidney (mort en 1842, archev.).

Frédéric-Auguste II, de Saxe (depuis 1830 co-régent), 1836-1854.	1836. Lambruschini succède à Bernetti dans le secrétariat de l'Etat pontifical. Allocution sur l'Espagne, 1er février. Les relations avec Rome supprimées jusqu'en 1845. Clément-Auguste de Droste déclare son sentiment sur les mariages mixtes. Mort de Hommer de Trèves, Persécution russe contre Gutowski, évêque de Podlachie. Emeute de Louis-Bonaparte à Strasbourg. Persécution des chrétiens dans l'Annam.
Victoria, reine de la Grande-Bretagne et de l'Irlande depuis 1837. Ernest-Auguste, roi de Hanovre, 1837-1851.	1837. Nouvelles vexations de l'Eglise en Espagne et dans plusieurs cantons de la Suisse. Clément-Auguste, archevêque de Cologne, emmené dans une forteresse. Allocution du pape, 10 déc. Mort d'Anna-Maria Taïgi. 3e Concile provincial de Baltimore.
	1838. Lettre pastorale de Martin de Dunin, archevêque de Gnesen. Sa fermeté. Allocution du 13 sept. Mort de Mœhler. Commencement des *Feuilles historiques, politiques.* La question de la génuflexion en Bavière.
Christian VIII, roi de Danemark, 1839-1848.	1839. Vicariat apostolique de Gibraltar. Société léopoldine en Autriche. Clément-Auguste à Darfeld. L'archevêque de Gnesen condamné et emmené dans une forteresse. Chute de trois évêques unis et de plusieurs communes, à l'instigation du gouvernement russe. Strauss, appelé à Zurich. Hattischerif de Gullhané. Traité de Vergara. Congrès des savants d'Italie, à Pise. Gioberti sur le primat de l'Italie.
Frédér.-Guillaume IV, de Prusse, 1840-1861. Guillaume II, roi de Hollande, 1840-1849.	1840. Christine, chassée d'Espagne. Espartero ministre-président. Sedlnitzki, prince archevêque de Breslau, résigne (meurt pretestant.) Martin, archevêque de Gnesen, remonte sur son siège. Emeute de Louis-Bonaparte, à Boulogne. Les cendres de Napoléon 1er ramenées de Sainte-Hélène. Martyrs dans l'Annam.
	1841. Justification de Clément-Auguste. Lutte au sujet des mariages mixtes en Hongrie. Assaut livré aux couvents de Saint-Gall et d'Argovie. Mort de J. Baader, de Frayssinous. Nouvelle allocution au sujet de l'Espagne, 1er mars. Controverse touchant les solennités funèbres pour les princes protestants de Bavière. Evêché anglo-prussien de Jérusalem.
	1842. Mort de Martin de Dunin. J. de Geissel, coadjuteur de Cologne. Ouverture de la Société de Gustave-Adolphe de Berlin. Mort de Gésénius. Allocution sur la persécution en Russie. Projet de lois schismatiques d'Alonso, ministre espagnol. Indiction d'un jubilé pour l'Espagne. Traité de Nankin. Hermannn de Vicari, archevêque de Fribourg. Pierre Blum, évêque de Limburg. Mort de l'abbé Helsen.
	1843. Espartero supplanté par Narvaez. Retour de Christine en Espagne. Révolution grecque. Kalergis. Société de Louis en Baviére, pour les missions. Mort de Geiger à Lucerne.

	Oscar Ier, roi de Suède, 1844-1859.	1844. Condamnation d'O'Connell. Pélerinage de Trèves. Scandale de Ronge, et la secte des catholiques allemands. Luttes en France pour la liberté d'enseignement. L'Espagne entâme des négociations officielles avec Rome. Les jésuites à Lucerne. Mort de Widmer. Québec métropole. 1er concile provincial en Australie.
		1845. Mort de Clément-Auguste, archevêque de Cologne. Appel comme d'abus, contre l'archevêque de Lyon. Concordat au sujet de l'évêché de Saint-Gall. Concordat espagnol du 7 avril, projeté à Madrid. Persécution religieuse dans la Nouvelle Grenade. L'empereur Nicolas Ier à Rome. Assassinat de Leu d'Ebersol.
Pie IX, Jean-Marie Mastaï-Ferreti, 16 juin 1846, 7 févr. 1878.		1846. Synode général de Berlin. La conférence évangélique. Fondation des sociétés catholiques d'ouvriers par Kolping. Le Sonderbund en Suisse. Vicariat apostolique dans l'Afrique centrale. Cracovie incline vers l'Autriche. Napoléon s'évade de Ham. Mort de Marheineke, de L. Hug. Amnistie et réformes dans l'Etat ecclésiastique. Enthousiasme général pour Pie IX.
		1847. Joseph Valerga, patriarche résidant à Jérusalem (jusqu'en 1872). Concordat avec la Russie. Le nonce Brunelli à Madrid. Consulte d'Etat à Rome. Suppression du Sonderbund, de Suisse. Mort d'Alex. Vinet, de Chalmers. Le spiritisme en Amérique. Les Mormons sous Brigham Young, sur le Lac Salé. Mort d'O'Connell.
	Maximilien II, roi de Bavière, 1848-1864. François-Joseph II, emp. d'Autriche depuis 1848. Frédéric VII, de Danemark, 1848-1863.	1848. Révolution de février à Paris. La France en République. L'insurrection socialiste comprimée par Cavaignac. Le parlement de Francfort. L'Assemblée nationale allemande à Francfort. Révolution à Vienne, 13 et 14 mars, 6 octobre. Révolution à Berlin, 17 mars ; à Milan, 21 mars. Victoire de Radetzki près de Custozza. Démonstration populaire à Rome. Constitution du 14 mars. Le pape refuse de participer à la guerre contre l'Autriche. Assassinat de Rossi, 15 nov. Pie IX se réfugie à Gaète, 24 nov. Junte d'Etat républicaine. Déportation de Marilley, évêque de Fribourg. Mort d'Affre, archevêque de Paris, de Pfaff, évêque de Fulde. Assemblée d'évêque à Wurzbourg, 21 oct.-16 nov. Des évêques sont de nouveau préconisés en Espagne. Alliance ecclésiastique protestante. Mort de J. Balmès, de P. Ryllo, de J. Gœrres.
	Victor-Emmanuel II, mars 1849-janvier 1878. Guillaume II, roi de Hollande depuis 1849.	1849. République romaine, 9 fév.-2 juil. Mazzini et Garibaldi à Rome. Congrès de Gaète. Nouvelles victoires de l'Autriche sur la Sardaigne. Mort du cardinal Mezzofanti, de Weigcheider, de De Velte. Société de Saint-Boniface, à Paderborn. Nouveaux conciles provinciaux en France.
		1850. Retour du pape à Rome, 12 avril. Lois de Siccardi et hostilités contre l'épiscopat de Sardaigne. Meilleures lois sur l'enseignement en

	France. Assemblée d'évêques à Frisingue. Convention de la Grèce avec le patriarcat de Stamboul. Nouvelle législation prussienne. Mort de Néandre. Rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre. Concile de Thurles.
Georges V, roi de Hanovre, 1851-1866.	1851. Mémoire des évêques de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Concordat espagnol. Coup d'Etat de Louis-Napoléon contre l'Assemblée nationale. Mort de Donoso Cortès, de Paulus. 1er concile provincial du Canada.
Napoléon III, emp. des Français, 1851-1870, mort en 1873.	1852. Allocution sur les souffrances de l'Eglise dans la Nouvelle Grenade. Fermeté de l'archevêque de S. Fé de Bogota. Le mariage civil introduit en Sardaigne. Quelques concessions du roi de Bavière aux évêques. Conférence évangélique. Mort de Vinc. Gioberti. 1er concile plénier de l'Amérique du Nord, comprenant 6 métropolitains ; concile provincial anglais à Oscott. Université catholique de Laval, pour le Canada.
Don Pedro V, roi de Portugal, 1853-1861.	1853. Etablissement de la hiérarchie en Hollande. Concordats avec Costa-Rica et Guatemala. La métropole de Fogaras. Le pape contre le clergé schismatique de Goa. Conciles provinciaux de Dublin et de Cashel. Mémoire de l'archevêque Hermann de Vicari et de ses suffragants. Mesures du gouvernement badois. Diète ecclésiastique de Berlin. Mort du cardinal Diepenbroch. d'Ozanam, du Père Roothan, général de la compagnie de Jésus.
Jean Ier, roi de Saxe, 1854-1873.	1854. Captivité de l'archevêque Hermann, 22-30 mai. Convention provisoire de l'évêque de Mayence avec le gouvernement de Darmstadt. Concile provincial de Port-d'Espagne. Lois sur les couvents en Sardaigne. Assassinat de Charles III, duc de Parme. Définition de l'immaculée Conception de Marie. Mort du cardinal Mai, de Schelling, de Lamennais.
Alexandre II, emp. de Russie, depuis 1855.	1855. Concordat avec l'Autriche. Allocution sur l'Espagne, qui traverse une nouvelle révolution en 1854. Mort de Rosmini, de Lucke, de Kierkegaarde, de Krimkrieg.
	1856. Hatti-Houmayoum du 18 février. Congrès de Paris. Exposé de la question italienne par Cavour. Mémoire du comte Rayneval. Reaction en Espagne. Espartero précipité par O'Donnell. Narvaez redevient Ier ministre. Persécution des chrétiens en Chine. Expedition européenne dans ce pays. Retour de Mgr Marilley à Fribourg.
	1857. Voyage de Pie IX dans ses provinces. Articles additionnels au concordat de Napoléon et convention avec le Portugal (au sujet de Goa) et le Wurtemberg. Condamnation de la doctrine de Gunther. L'assemblée générale de l'*Evangelical Alliance* à Berlin. Mort de Mme de Swetchine. Emeute en Belgique.
	1858. Conciles provinciaux de Gran et de Vienne. Paix de Tient-sin avec la Chine. Dotation du siège d'Osnabruck. Mort du cardinal M. Le-

	vicki, archevêque grec de Lemberg ; du P. Ravignan. Dispute sur les Agendes, à Bade. Négociations de Napoléon avec Cavour, au sujet de la guerre contre l'Autriche. Attentat d'Orsini contre Napoléon, 14 janvier.
François II, roi de Naples 1859-1861, expulsé. Charles XX, roi de Suède, 1859-1872.	1859. Guerre de la France et de la Sardaigne contre l'Autriche en Lombardie. Révolution excitée dans les duchés et la Romagne. Stipulations de Villafranca (11 juil.) et de Zurich (10 nov.), demeurées lettres mortes. Nouvelles conventions avec l'Espagne et avec Bade. Congrégation des Paulistes dans l'Amérique du Nord. Suppression par le gouvernement du Tessin de la juridiction des évêques étrangers.
	1860. Détachement de l'Ombrie et des Marches de l'Etat ecclésiastique, après les combats de Castelfidardo et d'Ancone. Naples occupé par les Piémontais. Pékin pris par les Français et les Anglais. Conciles de Cologne et de Prague. Le concordat de Bade rejeté par les Chambres. Massacre des chrétiens en Syrie. Commencement d'une union partielle des Bulgares avec Rome. Colenso évêque anglican, contre le Pentateuque. Mort de J. Bunsen, de F.-Ch. Baur, de Vessenberg, de Ventura.
Guillaume, roi de Prusse, 1861 et suiv. empereur 1871 et suiv. Don Louis Ier, roi de Portugal, depuis 1861.	1861. Rome déclarée capitale du nouveau royaume d'Italie, 27 mars. Mort de Cavour, 6 juin. Politique équivoque de Napoléon. Mort de Lacordaire, de Mgr Mazenod, évêque de Marseille, fondateur des prêtres de Marie. Concordats avec Honduras et Nicaragua. La Russie persécute l'Eglise en Pologne. Persécution des chrétiens dans l'Annam. Le vicariat apostolique de Madagascar, sous le père Jouen. Persécution religieuse et anarchie au Mexique. Patente autrichienne en faveur des protestants. Mort de Jul. Stahl.
	1862. Garibaldi arrêté dans sa marche près d'Aspromonte. Assemblée des évêques à Rome, pour la Pentecôte. Loi ecclesiastique du Wurtemberg et rejet du concordat. Convention avec l'Equateur, Vénézuela, San Salvator. *Vie de Jésus*, de Renan. Mort de Rudelbach.
Christian IX, roi de Danemark, depuis nov. 1863. Georges Ier, roi de Grèce, depuis 1863.	1863. Conciles provinciaux à Colocza et Quito. Les Français à Puebla. Nouvelle circonscription des diocèses du Mexique. Les îles Ioniennes réunies à la Grèce. Mort de Gunther. Assemblée de savants à Munich.
Ferdinand-Maximilien, archiduc d'Autriche, empereur du Mexique, 1864-1867. Charles Ier, roi de Wurtemberg, depuis 1864. Louis II, roi de Bavière depuis 1864.	1864. L'empire du Mexique ne change pas la situation religieuse. Fin de la guerre de Taiping, en Chine. Convention du 15 septembre, entre la France et la Sardaigne. Encyclique et syllabus du 8 déc. *Vie de Jésus*, par Strauss et Schenkel. Mort d'Ulmann, de Fliedner, du cardinal Geissel, de l'évêque Gerbet.
Léopold II, roi des Belges, dep. 1865.	1865. Concile provincial d'Utrecht. Buenos-Ayres, métropole. Mort du cardinal Wiseman, du père Théodose Florentini. Patriarcat greco-oriental reconnu par la monarchie autrichienne. Première assemblée de la Société pro-

	testante à Eisenach. Victoire des Etats de l'Amérique du Nord sur le Sud.
	1866. Guerre prusso italienne contre l'Autriche. Alliance de l'Allemagne du Nord. Cession de Venise. Abrogation de la convention de Mayence-Darmstadt. 2e concile plénier de l'Amérique du Nord. Commission dirigeante pour le futur concile du Vatican. Réunion du siège primatial de Constantinople, avec le patriarcat arménien de Cilicie, à la mort du patriarche Grégoire-Pierre VIII. par l'élection du primat Hassoun. Persécution de l'Eglise catholique en Pologne. Emeute militaire en Espagne sous Prim.
	1867. 18e fête séculaire du martyre des princes des apôtres, à Rome. Victoire de Mentana, 3 novembre. Abolition de la monarchie Sicilienne. Bulle *Reversurus* pour les Arméniens. Concile provincial de Port-d'Espagne. Alger, archevêché. Mort de Rich. Rothe.
	1868. Indiction du concile du Vatican. Concile provincial de la Nouvelle Grenade. Lois interconfessionnelles en Autriche. Mort de Narvaez, 13 avril. Chute d'Isabelle, 30 sept. Régence de Serrano à Madrid. Bill de Glasdtone, pour l'abolition de l'Eglise d'Etat en Irlande. Mort de Hermann, archevêque de Fribourg, de Marie de Moerl, de Nitzsch, de Vilmar.
	1869. Célébration de la 50e année de sacerdoce de Pie IX. Ouverture du 10e concile universel, 8 déc. Nouvelle constitution espagnole. Mort du cardinal Reisach, de Hengstenberg. *Philosophie de l'inconscient*, par Hartmann.
	1870. 2e-4e sessions du concile du Vatican. Guerre entre la France et l'Allemagne. Catastrophe de Napoléon à Sedan, 2 sept. La république en France. Occupation de Rome par les Piémontais, 20 sept. Prorogation du concile. Abolition du concordat autrichien. L'exarchat bulgare reconnu par la Porte. Schismatiques en Arménie, en Allemagne, en France et en Suisse. Massacre de Tient-sin en Chine. Déportation des chrétiens japonais d'Urakami. L'archevêque de Caracas, exilé par la république de Vénézuela. Mort de Montalembert.
Amédée de Savoie, roi d'Espagne, 1871-1773.	1871. Pie IX célèbre le 25e anniversaire de sa promotion à la papauté. Nouvel empire d'Allemagne, 18 janv. La commune à Paris. Assassinat de l'archevêque Darboy. Paragraphe de la Chancellerie allemande. Suppression de la section catholique, au ministère des cultes à Berlin. Loi de garantie en Italie, 2 mars. Mort de l'abbé Gratry.
Oscar II, roi de Suède, depuis 1872.	1872. En Prusse : loi d'inspection des écoles, et loi de proscription contre les jésuites et autres ordres affiliés. Daniel Comboni, provicaire dans l'Afrique centrale. Synode protestant général à Paris. Mort du pasteur Lœhe, de Grundtvig.

	Albert, roi de Saxe, depuis 1873.	1873. Loi de mai en Prusse. Lois hostiles à l'Eglise au Vénézuela et en Suisse. Les évêques Lechat et Mermillod « déposés. » Nouvel ordre synodal et communal pour les protestants de Prusse. Jugement du haut conseil de Berlin, dans l'affaire de Sydow. Reinkens, évêque vieux-catholique. En Bavière, les concessions de 1852 sont retirées par le ministère, 2 nov. Mac-Mahon, président de la République française. Mort du père de Smet.
		1874. Extension et commentaire des lois prussiennes de mai. Evêques déposés et incarcérés. Suppression de l'ambassade allemande à Rome. Combats des Carlistes dans les provinces basques. Melbourne, métropole. Le nonce du pape chassé de la Suisse. Mort de Guizot, de Const. Tischendorff, de J.-D. Strauss.
	Alphonse XII, fils d'Isabelle, roi d'Espagne, depuis 1875.	1875. Le nombre des métropoles dans l'Union de l'Amérique du Nord est porté de 7 à 11. Assassinat de Garcia Moreno, président de la république de l'Equateur. Persécution d'évêques au Brésil. Désordres à Buenos-Ayres. Suppression pour la Russie du dernier diocèse uni (Chelm.) Lois de la Prusse sur les biens de l'Eglise et sur le retrait des dotations ecclésiastiques. Synode général protestant à Berlin. Mort du cardinal Rauscher, d'Ewald.
		1876. Mort des cardinaux Patrizi et Antonelli, du jésuite Albéric de Foresta, de Groen van Prinsterer. Fin des combats carlistes dans les provinces basques. Fondation de la Société de Gœrres à Coblentz. Le ministère italien passe de la droite à la gauche.
		1877. Célébration du 50e anniversaire de l'épiscopat de Pie IX. Soumission de Joseph Audu, patriarche Chaldéen, rebelle depuis 1870. Décret sur la prononciation de la profession de foi. Allocution du 12 mars sur les entraves que l'usurpation a mises au gouvernement de l'Eglise. Mort de Ketteler, archevêque de Mayence, de Tholuck.
Léon XIII (Vinc.-Joachim Pecci), élu le 20 février 1878, couronné le 3 mars.	Humbert Ier succède le 9 janv. 1878, à son père Victor-Emmanuel II.	1878. Rétablissement de la hiérarchie en Ecosse. Encyclique du 21 avril *Inscrutabili Dei*. Lettre du pape, 26 juin, sur l'enseignement de la religion dans les écoles de Rome. Loi prussienne du 13 février, sur les droits des commissaires, relativement à l'administration des biens des évêchés pendant la vacance du siège. Suppression du concordat de l'Equateur. Mort d'Alphonse La Marmora, du cardinal Amat, du jésuite Secchi.
		1879. Soumission de Koupélian et autres schismatiques arméniens au S. Siège. Encyclique du du 4 août sur S. Thomas. Mort du card. Morichini, des évêques Vincent Gasser de Brixen, Benoît de Trente, Martin Conrad de Paderborn ; de F. Walter à Bonn. Démission de Mac-Mahon. Grévy, président de la République française. Gambetta, président de la Chambre. Projet de loi de Ferry. Ministère Freycinet.

Amnistie pour les communards. Le prince Louis-Napoléon tué par les Zoulous, le 1er juin. Violences des Nihilistes, en Russie. En Prusse, Falk est remplacé au ministère des cultes par Puttkamer. Le prince Alex. Batenberg, prince de Bulgarie.

1880. Mort de Molitor, de la comtesse Ida Hahn-Hahn. Encyclique *Arcanum*, du 10 fév, sur le mariage chrétien. Le 14e centenaire de Saint-Benoît et le 5e de Sainte-Catherine de Sienne, sont brillamment célébrés. En France, décrets du 29 mars sur les congrégations religieuses. Protestation de l'épiscopat et du peuple catholique.

TABLE DES NOMS PROPRES

A

B

C

D

E

F

I

J

K

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

FIN DE LA TABLE DES NOMS PROPRES

TABLE DES MATIÈRES

NEUVIÈME ÉPOQUE

L'AGE DE LA RÉVOLUTION

Depuis la Révolution française jusqu'au temps présent (1789-1877)

(SUITE).

CHAPITRE II.

LES ÉGLISES SÉPARÉES ET LES SECTES.

CHAPITRE III.

PROPAGATION EXTÉRIEURE ET VIE INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE.

FIN DE LA TABLE

Imprimerie de Poissy. — S. Lejay et Cie.